

ESSAI
SUR
NICÉPHORE GRÉGORAS

L'HOMME ET L'ŒUVRE

THÈSE PRINCIPALE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

R. GUILLAND

PROFESSEUR AU LYCÉE CHARLEMAGNE

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 13

1926

Thèse
Paris
1926.

ESSAI
SUR
NICÉPHORE GRÉGORAS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ESSAI
SUR
NICÉPHORE GRÉGORAS

L'HOMME ET L'ŒUVRE

THÈSE PRINCIPALE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

R. GUILLAND

PROFESSEUR AU LYCÉE CHARLEMAGNE

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 13

1926

8 15 16



A
MON MAITRE
M. CHARLES DIEHL

*Hommage de très respectueuse
reconnaissance.*

AVANT-PROPOS

Qu'il me soit permis, au seuil de ce travail, de remercier tout particulièrement le Maître du Byzantinisme en France, M. Charles Diehl. Ses livres m'ont révélé l'existence de la littérature byzantine, si riche, si variée et, aujourd'hui encore, si peu connue. Il m'a accueilli avec sa bienveillance coutumière et m'a engagé ainsi à continuer des études très neuves, souvent malaisées, mais presque toujours originales et intéressantes. Ses conseils éclairés, fortifiés par une connaissance approfondie de la civilisation byzantine, m'ont aidé à éviter bien des erreurs, à redresser plus d'une inexactitude. C'est à lui que je dois d'avoir été chargé de mission en Italie, en 1922, pour explorer les manuscrits grecs de la Vaticane ; c'est à lui encore que je dois de persévérer dans l'étude du *xiv^e* siècle byzantin, l'un des siècles les moins connus et cependant les plus importants dans l'histoire de Byzance et de l'Europe même. Nul ne sait plus que moi ce que je lui dois. En lui offrant le présent travail, je ne fais que lui témoigner faiblement ma reconnaissance.

Je tiens aussi à remercier M. Chatelain, Conservateur de la Bibliothèque de la Sorbonne, qui m'a donné toutes les facilités pour mener à bien cette étude, et Mgr Giovanni Mercati, dont l'obligeance m'a ouvert les portes de la Bibliothèque Vaticane, pendant les mois où elle est ordinairement fermée, et qui a mis à ma disposition les précieux manuscrits dont il a la garde.

Que MM. les Conservateurs des bibliothèques étrangères, enfin, qui ont toujours répondu à mes demandes de renseignements ou qui ont bien voulu me communiquer leurs manuscrits ou des photographies de ceux-ci, trouvent ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

INTRODUCTION

SOMMAIRE

Importance du XIV^e siècle Byzantin. — C'est l'un des siècles les moins étudiés. — Raisons. — Originalité de ce siècle.

Causes du choix du présent sujet. — Ampleur et variété de l'œuvre de Grégoras. — Rôle joué par cet écrivain à cette époque. — Pourquoi la présente Etude ne peut être qu'un Essai.

Méthode suivie. — Dispersion de l'œuvre de Grégoras, en grande partie inédite. — Etude préliminaire des manuscrits. — Suppression de l'œuvre de Grégoras de tous les ouvrages qui ne sont pas de lui. — Les deux parties de cette Etude. — La première consacrée à l'Homme, la seconde à son œuvre. Méthode employée. — Nécessité d'étudier l'époque et le milieu où Grégoras a vécu.

Impossibilité de présenter, pour le moment, un travail définitif. — Raisons.

Le xiv^e siècle est l'un des plus importants dans l'histoire de la civilisation byzantine. Il est, cependant, l'un des moins connus. La raison en est que l'œuvre de la plupart des écrivains, qui vécurent alors, est encore inédite. Les premiers siècles de Byzance, le vi^e surtout, le siècle des Comnènes, ont été étudiés de près et sont aujourd'hui assez bien connus. Encore a-t-on surtout étudié l'histoire et l'art byzantins. L'histoire de la littérature byzantine a été relativement peu cultivée. L'Allemagne, à la fin du dernier siècle, en avait fait son fief. Toutefois, à part la monumentale *Histoire de la littérature byzantine* de Karl Krumbacher, qui reste toujours un ouvrage indispensable, mais dont le plan est fort critiquable, et qui, écrite, il y a bientôt trente ans, aurait besoin d'être mise au point, les byzantinistes allemands n'ont écrit aucune œuvre d'ensemble ni sur une période ni sur un homme, et ils ont laissé presque inexploré le xiv^e siècle. Des savants, comme M. Treu et J. Dräseke ont bien rédigé des monographies, en général excellentes, sur certains écrivains de cette époque, dont ils semblent avoir soupçonné l'importance ; ils n'ont pas réussi à percer l'obscurité,

dont elle reste encore enveloppée. L'entreprise est difficile. Il faut, cependant, même avec la certitude de n'y point tout d'abord réussir, essayer de la tenter.

On a coutume de regarder le siècle des Comnènes comme le siècle d'or de la littérature byzantine : c'est, en effet, le siècle d'Anne Comnène, de Nicéphore Bryenne, d'Eustathe de Thessalonique, de Théodore Prodrome. Il est grand, c'est certain. Mais, le *xiv^e* siècle, quand il sera mieux connu, apparaîtra aussi grand, peut-être même plus grand. Car c'est un siècle de transition dans l'histoire de la civilisation européenne ; c'est à lui qu'il faut remonter pour retrouver les premières manifestations de ce mouvement des esprits que fut la Renaissance occidentale : le retour à l'antique et surtout le réveil de l'esprit scientifique. Il révèle aussi l'existence alors d'une pléiade d'écrivains à qui leur savoir presque universel permit d'être à la fois rhéteur, historien, philosophe, poète, savant et théologien : fait unique dans l'histoire littéraire de Byzance et qui donne au *xiv^e* siècle une rare originalité. Tels furent Théodore Métochite, Théodore Méliténote, Jean Cantacuzène, Thomas Magistros, pour ne citer que les plus connus ; tel fut aussi Nicéphore Grégoras.

Des écrivains de son siècle, Grégoras, sans être le plus grand, en est l'un des plus grands. On le connaissait surtout jusqu'ici comme historien. Il est l'auteur, en effet, d'une volumineuse *Histoire*, en trente-sept livres, publiée dans la *Byzantine de Bonn*. Mais cette *Histoire* n'est qu'une partie de son œuvre. On se doutait, sur la foi des catalogues de mss, qu'elle devait être vaste autant que variée, car mise à part l'*Histoire*, le dialogue *Florentios*, quelques lettres et un petit nombre d'ouvrages théologiques ou hagiographiques, l'œuvre de Grégoras est encore inédite. Rhétorique, grammaire, poésie, philosophie, astronomie, théologie y sont représentées, sans compter une importante correspondance. Cette variété même incitait à étudier cette œuvre. Il devait être intéressant, semblait-il, de faire connaître un homme, dont la science était aussi étendue, et surtout d'explorer cette correspondance qui livrerait, peut-être, des renseignements précieux sur une époque si riche en événements importants et si peu connue.

A cette raison, justifiant à elle seule une étude sur cet écrivain, s'en ajoutait une autre. La seule lecture de la partie éditée de son œuvre

montrait la place qu'il occupe dans cette première moitié du ^{xiv}^e siècle. Ami intime et héritier intellectuel de Métochite, le plus grand écrivain peut-être de ce siècle et premier ministre d'Andronic II, protégé d'Andronic II, ami puis ennemi de Jean VI Cantacuzène, étroitement mêlé à la Querelle de l'Hésychasme, dont il fut l'un des protagonistes, en relation avec toutes les notabilités littéraires, scientifiques, politiques et religieuses de son temps, Grégoras devait conduire celui qui le lisait à étudier l'époque et le milieu où il vécut. C'était ainsi l'occasion de projeter un peu de lumière sur ce siècle, en tirant de l'oubli des bibliothèques, où elles étaient ensevelies depuis si longtemps, des œuvres, dont la connaissance ferait peut-être accorder à cette période la place qui lui revient dans l'histoire de la civilisation byzantine et médiévale.

Cette raison, autant sinon plus que la précédente, a engagé à étudier l'œuvre de Grégoras, dont Boivin, il y a plus de deux siècles, fut jusqu'ici le premier et le dernier à s'occuper. Le but a été de la faire connaître dans la mesure du possible, si mal aisée fût-elle à embrasser par son ampleur et par sa variété. La présente étude n'est qu'un « Essai » et ne peut avoir d'autre prétention. Certaines parties de l'œuvre de Grégoras, comme son *Histoire* et son œuvre scientifique mériteraient à elles seules une étude presque aussi développée que celle qui est ici consacrée à son œuvre entière. Le dessein de faire d'abord connaître, dans son ensemble, l'œuvre de cet écrivain, le manque de travaux préliminaires, l'impossibilité surtout de dépouiller avant de nombreuses années tous les documents manuscrits, touchant de plus ou moins près à ses ouvrages inédits, ont contraint à renoncer momentanément à l'intention que l'on avait eue d'étudier dans le détail cette œuvre si complexe.

Une des grandes difficultés que présente, en effet, toute étude sur un auteur byzantin du ^{xiv}^e siècle est le fait que son œuvre est souvent, en totalité ou en partie, encore inédite. Les mss, par ailleurs, sont plus d'une fois dispersés aux quatre coins de l'Europe, et il est difficile, parfois impossible d'avoir en main certains d'entre eux. C'est le cas pour Grégoras. Les mss qui contiennent ses ouvrages inédits sont en grande partie à l'étranger. L'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie, l'Espagne, la Belgique, la Grèce, la Suède, le

Danemark, la Suisse, la Roumanie, sans compter la France, se les partagent. Sans parler des mss, conservés en Russie, à Moscou qui sont restés inaccessibles, il a été impossible de lire certains autres, soit parce que la communication à l'étranger était interdite, comme c'est le cas pour les mss de l'Athos, soit parce que ces mss font partie de bibliothèques privées, comme c'est le cas pour les codd. de la bibliothèque du comte de Leicester. Ces mss, par un heureux hasard, contiennent seulement des ouvrages théologiques. On a, par contre, lu les autres, soit directement sur l'original, soit indirectement par photographie. Il se peut, du reste, que, malgré toutes les recherches, il en soit échappé quelques-uns.

Après avoir retrouvé et exploré les mss des ouvrages de Grégoras, il s'imposait un autre travail : retrancher de son œuvre tous les écrits qui n'en font pas partie. Le catalogue de ses livres, dressé par Boivin et reproduit par Migne, dans sa *Patrologie Grecque*, lui en attribue un assez grand nombre qui ne sont pas de lui, et en omet certains autres, que l'étude des mss a permis de retrouver. L'authenticité d'une œuvre de Grégoras a été assez facile, du reste, à établir : Grégoras a un style très coloré, où les mêmes images, les mêmes comparaisons, les mêmes expressions reviennent fréquemment. Celui qui étudie son œuvre possède ainsi un critérium à peu près infaillible pour accepter ou pour rejeter l'un de ses écrits. Chaque fois que la chose a été possible, on a essayé de retrouver l'auteur véritable de l'ouvrage.

Ce travail de déblaiement fait, on a passé à l'étude de l'œuvre. Dans une première partie, on a étudié l'homme, sa vie proprement dite, la situation intellectuelle à Byzance, au début du xiv^e siècle, son caractère. Il a paru bon de consacrer à ce dernier un chapitre entier, car le jugement traditionnel, porté sur Grégoras, ne semblait pas être corroboré par l'étude de son œuvre. On a abordé ensuite l'étude de ses ouvrages. On a essayé de les faire connaître, dans leur ensemble. Dans cette intention, on a consacré un chapitre aux ouvrages scientifiques et théologiques. Ils mériteraient d'être étudiés de près, car, semble-t-il, ils ont beaucoup plus de valeur que les ouvrages littéraires, l'*Histoire* mise à part. Dans chaque chapitre, lorsqu'on s'est trouvé en présence d'une œuvre inédite, on l'a analysée plus longuement qu'une œuvre publiée, l'original étant, le plus souvent, difficilement accessible.

Le chapitre, consacré aux ouvrages de rhétorique, est de beaucoup le plus long ; la raison en est que ceux-ci sont les plus nombreux et

presque tous inédits. Grégoras, on le verra, fut surtout un rhéteur : son *Histoire*, sa *Correspondance* en donnent d'éloquents témoignages. La nature même de l'œuvre de Grégoras explique donc le manque de proportion apparent entre ce chapitre et ceux qui sont consacrés à ses études grammaticales, à ses idées philosophiques, à son *Histoire*, à sa *Correspondance*, à son œuvre non littéraire.

Enfin et surtout, on a replacé l'œuvre de Grégoras dans son milieu. On a essayé de montrer en quoi il continuait d'immédiats ou de lointains prédécesseurs, et combien ainsi restait vivace, à Byzance, le respect de la tradition ; en quoi il était tributaire des idées et de la mode littéraires contemporaines ; en quoi il innovait. Et c'est par là qu'une étude sur Grégoras est le plus intéressante.

On aboutit, en effet, à cette conclusion, quelque peu surprenante, mais qu'il faut avoir la franchise de tirer : l'œuvre de Grégoras, si importante soit-elle, est moins intéressante à étudier que l'époque où elle parut. Les idées de Grégoras ne sont pas, en général, très originales. Elles ne sont souvent qu'un reflet de celles de ses maîtres et surtout de celles de Théodore Métochite. On a été ainsi amené à étudier, en une certaine mesure, l'œuvre des écrivains ses contemporains, et ces grands mouvements d'idées, qui caractérisent le xiv^e siècle : la splendide renaissance littéraire, le réveil des études scientifiques, la lutte entre le Platonisme et l'Aristotélisme, la Querelle de l'Hésychasme.

Voilà l'intérêt, présenté par toute étude relative à ce xiv^e siècle. Mais, il ne faut pas se leurrer. Tant que resteront inédits les ouvrages de la plupart des écrivains de cette époque, cette étude ne pourra être tentée avec fruit, comme il sera impossible de juger à leur juste valeur des œuvres comme celle de Grégoras. Mais, avant d'entreprendre ce travail il faut « défricher », se résigner à faire le pionnier : besogne ingrate et souvent décevante. Le présent essai, dont on n'ignore point l'imperfection, veut être une première et modeste contribution à cette grandiose entreprise. Puisse-t-il rendre service à ceux, qui, plus tard, mieux armés, la tenteront avec plus de succès.

LES SOURCES

Les documents, qui ont servi à la présente étude, sont de deux sortes : documents édités (écrivains byzantins et collections de textes) et documents inédits.

Ont été consultés les auteurs du ^{xiv}^e siècle, contemporains de Grégoras, qui connut personnellement un grand nombre d'entre eux : Théodore Métochite, Cantacuzène, Thomas Magistros, Nicéphore Chumnos, Démétrios Cydonès, le Philosophe Joseph, pour ne citer que les plus importants. D'autres, qui furent ses adversaires ou avec qui, semble-t-il, il ne fut pas lié, figurent aussi parmi les sources, tels : Grégoire Palamas, Nicolas Cavailas, le Patriarche Philothée, parmi les premiers, Théodore d'Hyrtakè, Manuel Philè, parmi les seconds. Chaque fois que la chose a été nécessaire, on a lu les prédécesseurs immédiats ou lointains de Grégoras : Georges Pachymère, Maxime Planude, les rhéteurs antérieurs au ^{xiv}^e siècle, par exemple.

Quant aux collections de textes, il suffira de citer ici les principales, *Acta* de Miklosich et Müller, *Mésaïônîkè Bibliothêkè* de Sathas, *Anecdota* de Boissonade, de Matranga, collection des *rhéteurs grecs* de Waltz. On trouvera indiqués ces divers ouvrages dans la Bibliographie des livres consultés.

Ces documents édités, si importants soient-ils, le sont moins, cependant, que les documents inédits. Ceux-ci peuvent être répartis en deux catégories : ceux qui font connaître l'œuvre de Grégoras, et ceux qui transmettent l'œuvre ou une partie de l'œuvre inédite de certains de ses contemporains, dont la lecture éclaire l'étude de ses propres ouvrages.

I

MANUSCRITS CONSULTÉS DE L'ŒUVRE DE GRÉGORAS

Les mss les plus importants pour l'œuvre de Grégoras sont les codd. : Vatic. gr. 1086, le plus ancien, mais non, semble-t-il, l'archétype, Angel. gr. 82, duquel dérivent les codd. Monac. gr. 10, et Par. gr. 3040. Les deux mss Vatic. gr. 116 et 1085 gardent aussi un certain nombre d'ouvrages inédits de Grégoras. On trouvera plus bas la description de chacun de ces codd.

Les mss de Grégoras ne se laissent pas grouper en famille. A part de rares exceptions, il est impossible de les rattacher à un cod. plus ancien. Le Vatic. gr. 1086, contemporain de Grégoras, a certainement servi de modèle, mais pour certains ouvrages seulement, à d'autres mss. L'Angelic. gr. 82 ne dérive pas de lui. Le Vatic. gr. 1086 lui-même a été collationné avec un autre, comme le montre la comparaison avec le cod. Hamilton 453, également du ^{xiv}^e siècle. Ce dernier, qui ne contient que quelques œuvres de Grégoras, présente dans la rédaction des détails, qui ont été ajoutés en marge dans le Vatic. gr. 1086.

On a classé les mss, pour plus de commodité, d'après la bibliothèque d'origine.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS.

PAR. Gr. 1270. ^{xv}^e s. ff. 233 v. 234 r. Opuscule sur les exceptions dans les règles de grammaire.

Τοῦ σωζωτάτου κυροῦ Ν. τοῦ Γρηγοῤῥᾶ, περὶ τῶν κανόνων ἀσ-ασίας.

Cf. *COISL. Gr. 192.* L'opuscule, qui suit, ff. 234 r. 235 r, sans nom d'auteur, « sur les esprits », n'est pas de Grégoras.

PAR. Gr. 1407. ^{xv}^e s. (copié en 1438) f. 1 r. Épitaphe de Théodore Métochite, indiquée, par erreur, dans le Catalogue, comme étant celle de Georges Métochite. L'épitaphe est en ionien. Elle est formée de quatre vers. Traduction interlinéaire, en attique.

Τοῦ Γρηγοῤῥᾶ ἐπίγραμμα ἐπὶ τῷ τάφῳ τοῦ μεγάλου Λογοθέτου Μετοχίτου τοῦ.....

PAR. Gr. 1424. ^{xiv}^e s. ff. 266 r. 268 v. Fragment d'un dialogue sans titre. Texte en mauvais état. Ce fragment fait suite à deux Lettres de Grégoras. Il lui est faussement attribué par le Catalogue.

Inc. : καὶ ὥςπερ οἱ ἔρασταί.....

Des. : τῆςδε τῆς ἐθελοδουλίας.

PAR. Gr. 1846. xiv^e s. f. 185 v., le « Système du monde » de Grégoras, dit le Catalogue. C'est une courte Note, avec figure, sur les intervalles musicaux.

Τοῦ φιλοσόφου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ τὸ ἡρμωσμένον τοῦ ἀρμονικοῦ κανόνος τέλειον σύστημα.

PAR. Gr. 2397. xvi^e s. ff. 7 v. 9 v., différents opuscules astronomiques, qui ne sont pas de Grégoras.

ff. 9 v. 14 v., traité de Grégoras « Sur l'Astrolabe ». Figures accompagnant le texte. *

Τοῦ Γρηγοῤῥᾶ κυροῦ Νικηφόρου τοῦ φιλοσόφου πόνημα περὶ κατασκευῆς καὶ γενέσεως ἀστρολάβου.

PAR. Gr. 2494. xv^e s. f. 122 v. Comput Pascal de Grégoras.

Τὸ διαρθρωθὲν Πασχάλιον ὑπὸ Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ περὶ οὗ καὶ ὁ Ἀργυρὸς ἐν τῇ ἀνωτέρῳ ῥηθείᾳ μεθόδῳ διελάμβανε. Κυκλὸς ἡλίου.

Malgré l'indication, donnée dans ce titre, le ms ne contient pas le traité d'Isaac Argyros.

Le « Canon des synodes », f. 123 r., n'est pas de Grégoras.

PAR. Gr. 2599. xvi^e s. f. 180 v. Fragment « sur le Solécisme ». N'est pas de Grégoras. Sans titre ni nom d'auteur dans le ms. Fait suite à la Schêdographie de Manuel Moschopoulos (ff. 35 r. 179 v.), et à un court fragment de prosodie (f. 179 v.). N'est pas non plus de Moschopoulos.

Inc. : Ὁ περίσση λέγων ἡ ὑπερηφανίαν.....

Des. : βαρβαρίζει οὗτος.

Édité par Boissonade, sous le titre : « Le solécisme moral », dans ses *An. gr.* II, 458-459.

PAR. Gr. 2720. xvi^e s. ff. 228 v. 234 r., fragment de Lexique, qui n'est pas de Grégoras.

Παρακολούθημα καὶ ζητήματα γραμματικὰ ἀναγκαῖα.

Édité par Hermann, *De emendanda ratione graecae grammaticae*. Pars prima, p. 319-352.

PAR. Gr. 3040. xvii^e s. Ne renferme que des œuvres de Grégoras. Est une copie de l'ANGEL. gr. 82. Toutefois, les Logoi, qui figurent dans celui-ci, n'ont pas été reproduits. Des blancs ménagés dans le texte indiquent la place qu'ils y auraient occupée. 3 r. 17 r. Vie de Jean d'Héraclée, oncle de Grégoras.

Ἰωάννου τοῦ Ἡρακλείας βιός.

3 r. 22 v. Lettres.

22 v. 25 v. Éloge d'Andronic II. « Le présent Éloge, a pour point de départ le goût du très saint Basileus pour les œuvres de Platon, et tente de démontrer que les actions de celui-là sont d'accord avec les préceptes de celui-ci ».

Ὁ λόγος οὗτος, ἀ ῥμὴν εἰληφὼς τὸν τοῦ θειοτάτου βασιλέως πρὸς τὰ τοῦ Πλάτωνος ἔρωτα, πειρᾶται δεῖξαι συγγενῇ τὰ τούτου πράγματα τοῖς ἐκείνου λόγοις.

Inc. : Ἐστὶ τις λίθος τοῖς τραπεζίταις.....

Des. : ἄμεινον ἐνταῦθα σιωπῇ τὸν λόγον κατακλείειν.

25 v. 29 v. Réfutation de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité dans l'homme :

Ἀντιλογία πρὸς τοὺς λέγοντας, οὐκ ἔστι ταπεινώσις ἐν ἀνθρώποις.

Inc. : Ἔχω σοί τι διηγῆσασθαι.....

Des. : αὐτοῖς προσχωρῆσαι σφόδρα ἐθέλοντας.

29 r. 30 r. Au Basileus Andronic II. Avant-propos au discours que Grégoras lui adresse, *Hist.* VIII, 9. L'avant-propos ne figure pas dans l'*Histoire*.

Πρὸς Βασιλέα περὶ τοῦ ἐφεξῆς λόγου.

Inc. : Τῷ νόμῳ καὶ αὐτὸς εἰκων.....

Des. : οὕτως ἀτυχήσαιμι, θεοῦτατε Βασιλεῦ.

Le Logos n'est pas donné. Un blanc de quelques lignes en indique la place.

30 r. 35 r. Le Philomathès, ou Sur les hâbleurs, Dialogue.

Φιλομαθῆς ἢ περὶ τῶν ὑβριστῶν.

Inc. : Φιλομ. Ἔγω γέ τοι, ὦ Ἀριστόβουλε, ὅποιος τις ὢν.....

Des. : ἀλλ' ἡγοῦνται λῆρον αὐτόχροημα.

35 v. 61 v. Lettres.

61 v. 63 v. Éloge d'Andronic II, en dialecte ionien.

Εἰς τὸν Βασιλέα, κατὰ διάλεκτον ἰωνικήν.

Inc. : Ἀλέξανδρον τὸν ἐκ Μακεδονίης φασὶν ἐκείνον.....

Des. : καὶ τό γε μεῖζον εἰπεῖν, αὐτῇ τῇ ψυχῇ.

64 r. 143 r. Lettres.

PAR. Gr. 3075. xvi^e s. (daté du 22 mai 1699, Rome). Précédé de 12 distiques. C'est une copie d'une partie du *VATIC. gr.* 1095, exécutée par F. Rostgaard. Ms important pour l'*Histoire* de Grégoras. Il a été utilisé pour l'édition de Bonn, t. III, (cf. Praefatio, V-VII). Il renferme :

1 r. 27 r, livre XXVII de l'*Histoire*.

29 r. 40 r, livre XXXIII, (4^e Livre Dogmatique) à partir du chapitre 19 seulement.

40 r.-55 v, livre XXXIV (5^e Livre Dogmatique).

55 v.-67 r, livre XXXV (6^e Livre Dogmatique).

69 r.-82 v, livre XXXVI.

83 r.-99 v, livre XXXVII.

Nombreuses notes marginales, la plupart en grec, un petit nombre en latin. Il y aurait lieu de collationner à nouveau ce ms avec le texte de Bonn.

COISL. Gr. 192. xv^e s. 145 r.-146 v, le même opuscule grammatical de Grégoras, que dans le *PAR. Gr.* 1270. Différences de détail.

146 v.-166 r, le Lexique, qui n'est pas de lui, malgré l'indication qui le termine : Τέλος, τῶν τοῦ κυροῦ Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῦ.

Cf. *PAR. Gr.* 2720.

PAR. Sup. Gr. 13. xvi^e s. Important à cause de l'Introduction au traité de l'Astrolabe, qui s'y trouve, ff. 135 r. 139 r. Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤᾤ περὶ τῆς ἐν ἐπιπέδῳ καταγραφῆς τοῦ ἀστρολάβου προοιμιακὸς λόγος πρὸς τινὰ φίλον.

Inc. : Σὲ δὲ, ὦ βέλτιστε, ἤκιστα μοι χρῆναι.....

Des. τοῦ τῆς διδασκαλίας λόγου.

L'ouvrage suivant, « sur l'établissement de la sphère sur l'astrolabe » (ff. 139 r.-147 v), n'est pas de Grégoras. Le traité sur l'Astrolabe se trouve ff. 166 r.-171 v, suivi des mots : « Fin du traité de Grégoras ». Cf. *PAR. Gr.* 2397.

PAR. Sup. Gr. 652. xv^e s. 281 r.-284 r, traité sur l'astrolabe. Il est donné ici sous le nom d' « Ammonios l'astronome ». Une note de Tannery, datée de 1886 et collée au verso de la couverture, dit : « Le traité sur l'astrolabe (281), attribué à Ammonios, est certainement de Nicéphore Grégoras. Il se termine après les figures, f. 285. Ce qui suit, f. 285 v. et 286 r, avec le nom de Mathieu Camariote, paraît être des scholies sur le traité précédent ». Conjecture exacte.

BIBLIOTHÈQUE VATICANE

VATIC. Gr. 116. xiv-xv^e s. Ms important pour les œuvres de Grégoras. Ne dérive pas du *VATIC. gr.* 1086.

54 r.-56 v, Lettres.

57 r.-61 r, fin du Commentaire de Macrobie sur le Songe de Scipion, dont le début se trouve ff. 4 r.-54 r. Fol. 61 v, blanc.

62 r. « De N. Grégoras ». Et, en noir, d'une écriture plus récente : « Lettres, harangues et discours ». Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤᾤ. Ἐπιστολαὶ καὶ προσφωνήματα καὶ λόγοι.

62 r.-63 r. Discours de Grégoras à Métochite, pour lui demander de lui enseigner l'astronomie (*Hist.* VIII, 7.)

63 r.-82 v. Lettres.

82 v.-84 r. Éloge d'Andronic II, en dialecte ionien. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 61 v.-63 v.

84 r.-100 r. Lettres.

100 r.-101 v. Harangue adressée au Basileus (Andronic III).

Προσφωνήμα εἰς τὸν Βασιλέα.

Inc. , ὦ λίαν ἡδὺς καὶ παιδρὸς ἡμῖν.....

Des. : εἰς μακρὰς ἐνιαύτων περιόδους εἶη συνήδεσθαι.

Éditée par Westermann, dans un Programme de Leipzig (1865), d'après le cod. gr. de Leipzig 38, ff. 28-30. Quelques différences de détail.

102 v, Lettres.

106 v.-107 v. Oraison funèbre d'Andronic II (*Hist.* X.1).

107 v.-109 v. Lettre.

110 r.-113 v. Le Philomathès. Cf., *PAR. Gr.* 3040, 30 r. 35 r.

113 v.-115 r. Éloge de l'amandier. Exercice d'école.

Σχέδιον ἐγκώμιον εἰς τὴν ἀμυγδαλὴν.

Inc. : Καὶ πλείστα μὲν εὖροι τις ἄν....

Des. : πρὸς τὴν παροῦσαν ἔχουσι χρῆσιν.

115 v.-118 r. Au très savant Cavašilas, traité sur la Pâques (*Hist.* VIII, 13). Le début manque dans l'*Histoire*. Différences de détail.

118 r.-122 v. Exercice d'école. Les Lacédémoniens et les Thébains se sont portés contre Platées. Les Platéens leur députent des envoyés, car ils estiment qu'il n'y a pas lieu de faire la guerre.

Λακεδαιμόνιοι μετὰ Θηβαίων ἐστράτευσαν ἐπὶ τὴν Πλαταίαν, καὶ πρσβεύονται παρ' αὐτοῦς οἱ Πλαταιεῖς ἀξιούντες μὴ πολεμεῖν.

Inc. : Ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες Λακεδαιμόνιοι, τὰ δίκαια πάντων....

Des. : μεγίστην δ'ὕμιν προξενεῖ τὴν αἰσχύνην.

122 v.-124 r. Discours de Grégoras pour refuser la charge de Chartophylax (*Hist.* VIII, 9).

124 v.-126 v. Réfutation de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité dans l'homme. Cf. Cod. *PAR. Gr.* 3040, 25 v.-29 v.

126 v.-129 v. Éloge d'Andronic II (*Hist.* VIII, 8).

128 v.-131 v. Éloge d'Andronic II. Cf. Cod. *PAR. Gr.* 3040, 22 v.-25 v.

132 r.-133 r. Lettres.

133 v. blanc.

134 r.-154 v. Vie de Jean d'Héraclée. Cf. Cod. *PAR. Gr.* 3040, 3 r.-17 r.²

155 r.-157 r. Oraison funèbre d'Andronic III (*Hist.* XI, 1).

VATIC. Gr. 176. xv^e s. 1 r.-26 r. Géographie de Ptolémée. En bas du folio 1 r. on lit : « Le présent ouvrage a été corrigé et accompagné de scholies explicatives par N. G. » (καὶ τὸ παρὸν βιβλίον διορθώσατο καὶ ἐξηγήσατο μετὰ σχολίων Νικηφόρο· ὁ Γρηγοράς), et dans la table des matières (f. IV, 4) : « Tous ces chapitres sont accompagnés des commentaires et des scholies de N. G. » (ἅπαντα ταῦτα τὰ κεφάλαια ἔχουσιν ἐξηγήσεις καὶ σχόλια Νικηφόρου τοῦ Γρηγορά.)

Ces scholies sont interlinéaires ou marginales. Les trois derniers chapitres (25, 26 et 27) n'en présentent aucune. Malgré l'indication, donnée par le ms, ces scholies ne sont pas de Grégoras.

VATIC. Gr. 883. xv^e s. 27 v.-29 r. Opuscule sur « les exceptions dans les règles de grammaire ». Donné dans ce ms comme étant une Introduction, non un opuscule même : Τοῦ σωφωτάτου καὶ λογικωτάτου κυροῦ Νικηφόρου τοῦ Γρηγορά τεχνολογία γραμματικῆς. Προοίμιον ἀπορίας λυδὸν οὐ μετρίας.

Suivi, ff. 29 r.-43 v, du Lexique, qui lui est faussement attribué, Cf. *PAR. Gr.* 2720.

VATIC. Gr. 895. xv^e s. 220-221 r. et 221 r.-234 r. les deux mêmes opuscules que dans le cod. précédent. Ici, le Lexique est suivi des mots : « Fin des ouvrages de N. G. », comme dans le *COISL. Gr.* 192.

243 r.-249 r. Le Philomathès. Dérive du *VATIC. Gr.* 116. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 30 r.-35 r.

VATIC. Gr. 1085. xiv^e s. L'un des mss importants de Grégoras.

En tête du mss, on lit : « Œuvres de N. G. Premier livre ». (Ποιήματα Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ. βιβλος α'.)

49 v.-51 r. Discours à Métochite pour l'engager à lui enseigner l'astrologie. (*Hist.* VIII, 7).

51 r.-63 v. Lettres.

63 v.-65 v. Éloge d'Andronic II, en dialecte ionien. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 61 v.-63 v.

65 v.-67 v. Lettres. La dernière suivie des mots : « Début des œuvres oratoires ». (Ἀρχὴ λόγων.)

67 v.-69 v. Éloge de l'amandier. Cf. *VATIC. Gr.* 116, 113 v, 115 r.

69 v.-70 r. Lettres.

70 r.-72 v. Éloge d'Andronic II. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 22 v, 25 v.

73 r.-75 r. Discours par lequel Grégoras refuse la charge de Chartophylax. (*Hist.* VIII, 9).

75 r.-77 v. Réfutation de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité dans l'homme. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 25 v.-29 v.

77 v. Avant-propos à l'Éloge d'Andronic II. Cf. *id.*, 29 r.-30 r.

77 v.-81 r. Éloge d'Andronic II (*Hist.* VIII, 8).

81 r.-85 r. Le Philomathès. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 30 r.-35 r.

85 r.-88 r. A Démétrios Cavasilas sur la Pâques (*Hist.* VIII, 13).

88 r.-93 r. Mélète : Les Lacédémoniens et les Thébains... Cf. *VATIC. Gr.* 116, 118 r.-122 v.

93 r.-97 r. « Martyre de saint Codrat de Corinthe, dans le Péloponnèse ». Édité par Migne, *PG* 149, coll. 506-521.

98 r.-107 v. Sermon sur la Théotokos, sa naissance, son entrée dans le Saint des Saints, son éducation. Édité dans les *Isvestia de l'Inst. Archéol. de CP* (1906), 280-292.

108 r.-117 v. Sermon sur l'évangile de notre sainte mère la Théotokos :

Τοῦ αὐτοῦ σοφωτάτου κυροῦ Νικηφόρου λόγος εἰς τὸν εὐαγγελισμόν τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκον.

Inc. : Ἐμοὶ δὲ τῶν ζ'-γράφων ἐκείνο ις πολλάκις....

Des. : νῦν καὶ αἰεὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

117 v.-128 r. Vie, actions, souffrances du saint, notre père Michel le Synelle. Édité dans les *Isvestia de l'Inst. Archéol. de CP* (1906) 260-279.

128 r.-130 v. Lettres.

130 v.-132 v. Oraison funèbre d'Andronic II. (*Hist.* X, 1).

132 v.-134 v. Oraison funèbre de Métochite (*Hist.* X, 2).

134 v.-140 v. Lettres. La dernière lettre est suivie des mots : « Ici s'arrêtent les œuvres tirées du 1^{er} livre de Grégoras ».

(Ἔως ὧδε τὰ ἐκ τοῦ πρώτου βιβλίου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ.)

VATIC. Gr. 1086. xiv^e s. 1 v.-2 r. Table des Logoi de Grégoras.

2 v., l'indication suivante : « Deuxième livre des œuvres de N. G. ».

Τῶν τοῦ Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ ποιημάτων βιβλίον δεῦτερον.

Malgré cette indication, le *VATIC. Gr.* 1086 n'est pas, à proprement

parler, le Tome II des œuvres de Grégoras, et le *VATiC. Gr.* 1085, le Tome 1^{er}. Ce dernier est postérieur au *VATIC. Gr.* 1086. De plus, le *VATIC. Gr.* 1086, tout en étant le seul à transmettre certains opuscules de Grégoras, renferme aussi des œuvres, qui se trouvent dans le *VATIC. Gr.* 1085. Les deux mss proviennent de sources différentes. Le *VATIC. Gr.* 1086 est contemporain de Grégoras. Il n'a pas, cependant, été écrit de sa main. Il n'est pas l'archétype unique, d'où dérivent les autres mss de Grégoras. 3 r.-20 r, le dialogue *Florentios*. Édité par Jahn, dans les *Jahns Jahrb. Supplementh.* 10 (1844) 485-536, d'après le cod. *BASIL.F.VIII,4.* 20 v.-22 v. Méléte. Texte assez corrompu. Manque un folio. Ne se trouve que dans ce ms.

Εἰσάγεται ἐν τῷ παρόντι λόγῳ... ἄρτι ἐλη)υθῶς ἐξ ἀποδημίας... καὶ διηγουμένους ἐκείνου συγγένεσι τοὺς ἐρ...ους ἐκεῖνος πριεῖται δι... τὴν τοῦ.....

Inc. : Ὑμεῖς, ὡ παρόντες, οἴσθε ἴσω τὴν ἐξωτερικὴν ἀσχολίαν....

Des. : καὶ διδασκόμενον ἐν οἷς ὑμεῖς ἔστε.

22 v.-23 r (en réalité, numérotation particulière : 22 v.-1 à 22 v.-6). discours par lequel Grégoras engage le synode à ne pas discuter avec les légats romains (*Hist. X.* 8).

23 r.-32 v. Vie de sainte Théophano. Éditée dans les *Mém. de l'Acad. imp. des Sc. de Saint-Petersb.*, VIII^e série 2 (1898), 25-45.

33 r.-35 r. Éloge d'Andronic III. Cf. *VATIC. Gr.* 116, 100 r. 101 v.

35 v.-36 r. blancs, et 36 v. quadrillé.

37 r.-41 v. Discours par lequel Grégoras refuse la charge de Chartophylax (*Hist. VIII,* 9).

41 v.-46 v. Éloge d'Andronic II. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 22 v. 25 v.

46 v.-49 v. Éloge del'amandier. Cf. *VATIC. Gr.* 116, 113 v. 115 r. Suivi de dix vers de Grégoire Acindynos, félicitant Grégoras de cet opuscule, et édités par S. J. Mercati. *Sulle poesie di Niccforo Gregora, Estratto dal Bessarione.* Roma, 1918, p. 11.

48 v.-54 r. Réfutation de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité dans l'homme. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 25 v. 29 v.

54 r.-54 v. Avant-propos à l'Éloge d'Andronic II. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 29 r.-30 r.

54 v.-60 r. Éloge d'Andronic II (*Hist. VIII,* 8).

60 r.-67 v. Le Philomathès. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 30 r. 35 r.

67 v.-74 v. Méléte. Les Lacédémoniens et les Thébains... Cf. *VATIC. Gr.* 116, 118 r.-122 v.

75 r.-79 v. A Joseph, sur la date de Pâques (*Hist. VIII,* 13).

79 v.-85 v. Lettres.

86 r.-90 r. Éloge du saint mégalomartyr Mercure.

Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Μερκούριον.

Inc. : Καὶ κυβερνήτης δὲ πρὸς ἀνέμωνχ παραταττήμενος.....

Des. : φιλανθρωπία τοῦ Κυροῦ ἡμῶν Ἰησοῦ χρίστου ᾧ...

90 v.-122 v. Lettres.

123 r.-124 v. Discours à Métochite pour l'engager à lui enseigner l'astronomie (*Hist.* VIII, 7).

125 r.-130 v. Lettres.

131 r.-139 v. Sermon sur l'évangile de la Théotokos. Cf. *VATIC. Gr.* 1085, 98 r.-107 v.

140 r.-159 r. Lettres.

159 r.-162 r. Éloge d'Andronic II, en dialecte ionien. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 61 v.-63 v.

162 v.-179 r. Lettres.

179 r.-188 r. Sermon sur la Théotokos, sa naissance, son entrée dans le Saint des Saints... Cf. *VATIC. Gr.* 1085, 98 r. 107 v.

188 r.-189 v. Oraison funèbre d'Andronic III (*Hist.* XI, 11).

190 r.-196 v. Lettres.

206 v.-208 v. Oraison funèbre d'Andronic II (*Hist.* X, 1).

208 v.-210 r. Oraison funèbre de Métochite (*Hist.* X, 2).

Les opuscles suivants, contenus dans les folios 210 r. à 217 v. sont conservés par ce seul ms. Ce sont des Exercices préparatoires.

210 r.-211 v. Testament supposé du Patriarche Jean Glycys, sur le point de mourir. Incomplet. Différences de détails avec le texte qui se trouve dans *Histoire l'VIII*, 2.

Διαθήκη ὡς ἀπὸ τοῦ Πατριάρχου Ἰωάννου τοῦ Γλυκέως τὰ ἔσχατα πνεόντος.

Inc. : Καὶ πᾶσι μὲν ἀνθρώποις θάνατον.....

Des. : καὶ ἐπιτεύγει μου τοῖς βουλεύμασι καὶ.

211 v.-212 r. Préface à un Sigillion de Patriarche.

Προόμιον εἰς πατριαρχικὸν σιγίλλιον.

Inc. : Εἰ δὲ καὶ πάντα μαρτύνεται....

212 r.-212 v. Lettre supposée adressée au Basileus.

Ὡς ἀπὸ τινος πρὸς τὸν Βασιλέα.

Inc. : Πολλίχως αἰτήσας

212 v.-213 r. Préface de testament.

Προόμιον διαθήκης.

Inc. : Γῆ εἴ καὶ ἐς γῆν....

213 r. Préface à un Sigillion de Patriarche.

Προόμιον πατριαρχικοῦ σιγίλλιου.

Inc. ; Ἐπειδήπερ ἐν κρίσει τοὺς λόγους....

213 r.-213 v. Testament supposé d'un moine.

Διαθήκη ὡς ἀπὸ τινος μονάχου.

Inc. : Εἰ μὲν ἦσαν ἡμῶν αἱ ψυχαὶ σώματος.....

213 v.-214 r. Testament supposé du grand Protosyncelle du Péloponnèse.

Διαθήκη ὡς ἀπὸ τοῦ Πελοποννησίου μεγάλου Πρωτοσυγκέλλου.

Inc. : Εἰ μὲν ἀθάνατος ὁ παρὼν.....

214 r.-215 r. Prière adressée au Basileus par un métropolitain, récemment nommé.

Εὐχὴ πρὸς Βασιλέα ὡς ἀπὸ μητροπολίτου ἄρτι ἐειροτονηθέντος.

Inc. : Ὁ Θεὸς ὁ μέγας καὶ ὑψηλός.....

215 r.-216 r. Prière supposée d'un métropolite, pénétrant pour la première fois dans la métropole, qui lui a été assignée.

Εὐχή ὡς ἀπὸ μητροπολίτου ἄρτι πρῶτον εἰσερχομένου εἰς τὴν λαχοῦσαν αὐτοῦ μητροπόλιν.

Inc. : Κύριε Ἰησοῦ Χρίστε, ὁ Θεός....

216 r.-216 v. Prière, adressée au Basileus par un métropolite récemment nommé.

Εὐχή εἰς Βασιλέα ὡς ἀπὸ μητροπολίτου ἄρτι χειροτονηθέντος.

Inc. : Ὁ Θεός ὁ μέγας καὶ ἰσχυρὸς.....

216 v.-217 v. Introduction de Chrysobulle.

Προοίμιον Χρυσοβούλλου.

Inc. : Πολλῶν ὄντων ὁπόσα.....

217 v.-221 v. Lettres. La dernière est suivie des mots : « Fin des œuvres formant le deuxième livre de N. Grégoras. Ce qui suit représente ce que d'autres lui ont écrit ». Ἔως ὧδε πληροῦται τὰ τοῦ δευτέρου κυροῦ ποιήματα Νικηφόρου τοῦ Γρηγορά. Τὰ δ'εἰς εἰσὶν ἃ ἔγραψαν ἕτεροι πρὸς αὐτόν.

222 r.-234 r. Lettres d'amis de Grégoras à Grégoras. Éditées par Boivin (*Bonn*, I, p. LIX-XCIV).

234 v.-50 vers de Grégoire Acindynos à Grégoras, faisant son éloge.

Τοῦ Ἀκινδύνου εἰς Γρηγοράν.

Inc. : Οὕτω με τοῖς σοῖς ἐξανηρτήσας λόγοις....

..... ἔγωγε δυστυχῇ κρίνω.

235 r.-235 v. Introduction de Chrysobulle.

Προοίμιον χρυσοβούλλου.

Inc. : Ὡς ὅντος ἑκατέρου καλοῦ.....

236 r.-v. Lettres.

VATIC. Gr. 1087. xv^e s. 1r.-1 v. « Lettre de N. G. au Grand Logothète, auteur du livre, pour l'engager à lui enseigner l'astronomie. » C'est le discours, en réalité, inséré dans l'*Hist.* VIII. 7. Cette « Lettre » est suivie du Précis d'astronomie de Métochite, encore inédit : Ἀστρονομικὴ κατ' ἐπιτομὴν στοιχείωσις.

312 v.-320 r. Traité sur l'Astrolabe, précédé de l'Introduction. Cf. *PAR. Gr. Sup.* 13.

VATIC. Gr. 1374, fin du xv^e s. 59 v.-60 v. Opuscule grammatical sur « les exceptions dans les règles de grammaire ». Apparenté au *Vatic. Gr.* 883. Cf. *PAR. Gr.* 1270.

VATIC. Gr. 1704, fin du xv^e s. Les folios, qui contiennent les œuvres de Grégoras, sont d'une écriture du xiv^e s.

116 r.-116 v. Fin de la Vie de Jean d'Héraclée. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 17 r.

Inc. : ἐντελέστερα, διὸ καὶ ἀπολαύειν.....

..... ἀλλόστοις καταλῦσαι λιμέσιν.

116 v.-123 v. A Démétrios Cavasilas, traité sur la date de Pâques. Cf. *VATIC. Gr.* 1085, 85 r. 88 r.

123 v.-126 r. Lettre.

VATIC. Gr. 1898. xv^e s. 217 v. Deux poésies de Grégoras. Éditées par S. J. Mercati : *Sulle poesie di Niceforo Gregora*, p. 8-10.

218 r.-218 v. Lettre. En haut du folio 218 r. : « de N. G. deuxième livre ». — Le fol. 228 v. contient une table des matières, indiquant des ouvrages inexistantes dans le ms. Est ainsi signalé sous le N^o « Logos 17 : de N. G. dialogue Florentios ou sur la Science ».

VATIC. OTTOB. Gr. 90. xvi^e s. 100 r.-101 v. l'opuscule sur « les exceptions dans les règles de grammaire ». Cf. *PAR. Gr.* 1270. Suit le Lexique, qui n'est pas de Grégoras (ff. 101 r.-107 v.).

BIBLIOTHÈQUE ANGELICA

ANGEL. Gr. T. 82. xv^e s. A servi de modèle au cod. *PAR. gr.* 3040 et au *MONAC. gr.* 10. Celui-ci le reproduit textuellement ; le *PAR.* supprime les Logoi édités dans l'*Histoire*. L'*ANGEL.* ne dérive pas du *VATIC. Gr.* 1086. 1 r.-15 r. sans titre. Vie de Jean d'Héraclée. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 3 r.-17 r. 15 r.-16 r. Lettres.

16 r.-27 r. Vie de sainte Théophano. Cf. *VATIC. Gr.* 1086, 23r.-32 v.

27 v.-28 v. Oraison funèbre d'Andronic III (*Hist.* XI, 11).

29 r.-31 v. Lettre.

31 v.-43 v. Vie d'Antoine Cauléas, patriarche de CP. Éditée en latin dans les *Acta SS.* au 12 février (II, 623-629), Cf. Migne, *PG.* t. 106, coll. 177-182, où elle est attribuée à un certain Nicéphore.

Βίος τοῦ ἐν ἁγίοις πατριάρχου Κρόλεως Ἀντωνίου τοῦ τὴν μονὴν τοῦ Κάλεως συστήσαντος.

Inc. : Εἰ δὲ καὶ θνητὴν ἔσχε τὴν φύσιν.....

Des. : εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

43 r.-51 r. Sans titre. Éloge du mégalomartyr saint Démétrius.

Inc. : ... Ὁ(Ε)γένετο ἀπρόντα τινα τῶν πάλαι τῆς Ῥώμης στρατηγῶν....

Des. : ὃ πρέπει πᾶσα δόξα, τίμη καὶ προσκύνησις.

51 r.-55 r. Éloge de saint Mercure. Cf. *VATIC. Gr.* 1086, 86 r.-90 r.

55 r.-59 r. Lettres.

59 r.-62 r. Éloge d'Andronic II. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 22 v.-25 v.

62 r.-64 r. Discours par lequel Grégoras refuse la charge de Chartophylax. (*Hist.* VIII, 9).

64 r.-68 r. Réfutation de ceux qui prétendent... Cf. *PAR. Gr.* 3040, 25 v.-29 v.

68 r.-68 v. Avant-propos à l'Éloge d'Andronic II. Cf. *id.*, 29 r.-30 r.

72 v.-78 r. Le Philomathès. Cf. *id.*, 30 r.-35 r.

78 v.-83 r. Au Philosophe Joseph, traité sur la date de Pâques. Cf. *VATIC. Gr.* 1086, 75 r.-79 v.

83 r. Lettre.

83 r.-85 v. Oraison funèbre d'Andronic II (*Hist.* X, 4).

85 v.-87 v. Oraison funèbre de Métochite. (*Hist.* X, 2).

87 v.-89 r. Lettres.

89 r.-95 v. Méléte : Les Lacédémoniens et les Thébains... Cf. *VATIC. Gr.* 116, 118 r.-122 v.

95 v.-101 r. Martyre de saint Codrat. Cf. *VATIC. Gr.* 1085, 93 r.-97 r.

101 r.-113 v. Vie de Michel le Syncelle. Cf. *VATIC. Gr.* 1085, 117 v.-128 r. 113 v.-119 r. Lettres.

119 r.-121 v. Préface du Commentaire des Songes de Synésios, sous forme de lettre « au Paléologue ». Ed. Petau, *Opera Synesii*, 351-356.

121 v.-127 r. Lettres.

127 r.-128 v. Au Grand Logothète pour l'engager à lui enseigner l'astronomie. (*Hist.* VIII, 7).

128 v.-142 r. Lettres.

142 v.-144 r. Éloge d'Andronic II, en dialecte ionien. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 61 v.-63 v.

144 v.-147 r. Éloge de l'amandier. Cf. *VATIC. Gr.* 116, 113 v.-115 r.

147 r.-225 v. Lettres.

BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE

LAURENT. Plut. XXXI. 9. xv^e s. 293 v. Opuscule grammatical sur « les exceptions dans les règles de grammaire ».

LAURENT. Plut. LV. 7. xv^e s., même opuscule, f. 344 v.

LAURENT. Plut. LX. 16. xv^e s., même opuscule, f. 78 v.

Cf. *PAR. Gr.* 1270. Différences de détail dans le texte.

NAPLES. BIBLIOTHÈQUE DEI GEROLAMINI

NEAPOL. Gr. XXII. 1. Miscell. xv^e s. 186 r.-193 r. Ouvrage philosophique de Grégoras. « Solutions des questions posées par Hélène Paléologine ».

Τοῦ φιλοσόφου κυροῦ Νικηφόρου τοῦ Γρηγορά πρὸς τὴν Βασιλίδεα κυράν Ἑλενὴν τὴν Παλαιολογίναν, λύσεις ἀποριῶν ἃς αὕτη πολλὰς ἐν ταῖς πρὸς αὐτὸν εἰσῆγεν ὁμιλίαις.

BIBLIOTHÈQUE DE MUNICH

MONAC. Gr. 10. xvi^e s. Dérive de l'*ANGEL. Gr.* 82. Reproduit les mêmes œuvres de Grégoras dans le même ordre. Table complète dans Hardt, *Cat. codd. mss graec. bibl. Reg. Bavaricae*, t. II, p. 48-85.

MONAC. Gr. 529. xiv^e s. Table, dans Hardt, *id.*, t. V, p. 318-329. Contient, en plus, non indiqué par Hardt :

86 r.-87 r. l'opuscule sur les « Exceptions dans les règles de grammaire ».

BERLIN. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉTAT PRUSSIEN

HAMILTON, 453. Fin du xiv^e s. Ne dérive pas du *VATIC. Gr.* 1086, qui complète ses lacunes avec le texte du présent ms. 1 r.-8 r. Sans titre.

Le début manque. Sermon sur la naissance du Christ, d'après la table grecque, au troisième folio de garde :

Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ τινὰ ἀνέκδοτα. Πίναξ. Λόγος εἰς τὴν γέννησιν τοῦ Χριστοῦ. Λεῖπει ἡ ἀρχή.

Inc. : ... γένος. Καί ὥσπερ εἴ τις βασιλεὺς τὸν περιουχένιον....

Des. : εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

8 r.-62 v. Éloge de Constantin :

Τοῦ αὐτοῦ σοφωτάτου κυρίου Νικηφόρου τοῦ Γρηγοῤῥᾶ Βιός καὶ ἐγκώμιον τοῦ ἁγίου καὶ μεγίστου ἐν βασιλεῦσι καὶ ἱσαποσιόλου Κωνσταντίνου.

Inc. : Τὸ μὲν κεφάλαιον τῆς ἐνταῦθα σπουδῆς.....

Des. : εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

63 r.-80 v. Vie de Jean d'Héraclée. Incomplète. Cf. *PAR. Gr.* 3040, 3 r.-17 r.

81 r.-88 r. Lettres,

88 v. Blanc.

89 r.-95 v. Vie de sainte Basilissa.

Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὴν ἁγίαν μάρτυρα Βασιλίσσαν.

Inc. : Νικομηδεία πόλις ἐστὶ περιφανὴς τὰ ἀρχαῖα....

Des. : εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

95 v.-107 v. Discours par lequel Grégoras engage le synode à refuser de discuter avec les Légats Romains. (*Hist.* X. 8).

BRITISH MUSEUM

COD. ADD. 16405. *xvii*^e s. Sur l'Univers.

Περὶ τοῦ καθόλου καὶ καθ' αὐτὸ εἶδους, ὃ μόνῳ θεωρεῖται τῷ νῷ.

Inc. : " Ὡσπερ σφραγίδι μία πολλὰ τυποῦται....

Des. : ὕστερον ἂ πρότερον αὐτὸς ἦν. Τέλος.

BIBLIOTHÈQUE BODLEIENNE

BAROCC. Gr. 103. *xv*^e s. 116 r.-117 r. Extrait du Lexique, faussement attribué à Grégoras. Cf. *PAR. gr.* 2720.

UPSAL. BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

UPSAL. Gr. 28. *xv*^e s. Table détaillée dans : Lindstam : « *Georgii Lacapeni epistulae X priores cum epimerismis editae.* » Upsaliae 1910, p. LIV-LX. 169 r. le fragment sur la Pâque n'est pas de Grégoras.

Ajouter après la lettre de Grégoras à Cavasilas une seconde lettre.

402 r.-403 r., discours adressé à J. Cantacuzène, donné par le ms comme étant « du même », n'est pas de Grégoras.

COPENHAGUE. BIBLIOTHÈQUE ROYALE

COD. Gr. Ny Kgl. S. 117. *xvii*^e s. Copie, non du *MONAC Gr.* 212, comme l'indique une note latine préliminaire, mais du *MONAC. Gr.* 10.

BIBLIOTHÈQUE DE VIENNE

VINDOBON. *Philolog. Gr.* 95 (Nessel) ^{xiv}^e s. Renferme exclusivement les œuvres oratoires de Théodore Métochite. Seul ms à les conserver. 19 ouvrages, dont 3 sont édités : *Éloge de Nicée*, *Préface à un chrysobulle*, par Sathas, dans sa *Μετ. Βιβλιοθ.* et une longue lettre *sur la mort du Philosophe Joseph*, publiée par M. Treu, dans la *Byz. Zeitschrift* 8 (1898), 34-38.

On a surtout utilisé pour la présente étude :

81 r.-96 v. Premier Logos Basilikos, ou Éloge d'Andronic II :

Βασιλικὸς πρῶτος.

145 v.-158 r. Deuxième Logos Basilikos, *id.* : Βασιλικὸς δεύτερος.

233 v.-302 v. Éloge de Byzance : Βυζαντινὸς ἢ περὶ τῆς βασιλίδος μεγαλοπόλεως.

315 v.-320 r. Contre les sophistes. Premier Logos :

" Ελεγχος κατὰ τῶν ἀπαιδεύτως χρωμένων τοῖς λόγοις.

320 r.-328 v. Contre les mêmes ; second Logos.

" Ελεγχος δεύτερος πρὸς τοὺς αὐτοὺς.

II

ŒUVRES DE GRÉGORAS

I

ŒUVRES PUBLIÉES

- Commentaire des Songes de Synesios.* Dion. Petavius, Opera Synesii. Lutetiae, 1632, 351-429. Reproduit dans Migne, P. G., t. 149, coll. 521-642.
- Eloge d'Andronic III*, ed. Westermann. Excerptorum ex biblioth. Paul. Lipsiensis libris mss, pars I. Progr. Leipzig, 1865.
- Florentios*, Dialogue, ed. A. Jahn. *Jahns Jahrb. Supplmtb.* 10 (1844) 485-536, et 11 (1845) 387-392, corrections au texte. Cf. Migne, P. G., t. 149, 643/648 (extraits).
- Sur la Grammaire* (sous le nom de Moschopoulos) Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυροῦ Μανουῆλ Μοσχopoύλου δι ρηωθέντων Ἑρωτημάτων Milan 1493 (?), 255-257.
- Histoire*, ed. Bonn., t. I-II (1829-1830) Boivin et III (1855) I. Bekker. Cf. Migne, P. G., t. 148 et 149, coll. 1-502
- Lettres.* Migne, P. G., t. 149, coll. 647-663 16 lettres reproduisant celles éditées par Cramer, Boissonade, Mystoxydès, X. Berger. La 16^e se trouve t. 145, col. 425 sqq., publiée avec les œuvres de Thomas Magistros.
- Sathas, Éloge de la ville d'Héracléede Pont (c'est, en réalité, une lettre), *Ann. de l'Ass.*, 1880, 217-224.
- Martyre de Codrat.* Migne, P. G., t. 149, 506-521.
- Poésies*, ed. S. J. Mercati. Sulle poesie di Niceforo Gregora. Estratto del Bessarione, 1918.
- Problème*, éd. Heiberg, Euclidis Elementa, (1883 sqq) t. V, p. 723-724.
- Sermon sur la Naissance de la Vierge.* Isvestia del'Inst. Archéol. russe de CP. 1906, 280-292.
- Vie d'Antoine Cauléas.* Sous le nom de Nicéphore, Migne, P. G., t. 106, 177-182, en latin seulement.
- Vie de Michel le Syncelle.* Isvestia de l'Inst. Archéol. russe de CP. 1906, 260-279.
- Vie de Théophano*, Mém. Ac. Imp. Sc., Saint-Petersbourg, viii^e s., III, 2 (1898) 25-45.

II

ŒUVRES INÉDITES

Astronomie. *Traité sur l'Astrolabe.* Ambros. gr. 34, 1-2 v. Ambros. gr. 311. 189 v.-194. Ambros. gr. 469, 111-114. Ambros. gr. 687, 1-3. Ambros. gr. 843, 29-37. Barber. gr. 267, 223-233. Barocc. gr. 166, 230-237. British Mus. 16, CXII, 9-16 v. Escor. Y, III, 21, 90 v.-94 v. Magliab. gr. 2, 133. 145. Marc. gr. 326, 1-10. Marc. gr. 333, 272-274. Mutin. gr. 132, 16 v.-30. Par. gr. 55, 31 v.-46. Par. gr. 2397, 9 v.-14 v. Par. gr. 2409, 18 v.-23 r. Par. gr. 2410, 1-9. Par. gr. 2490, 39-44 v. Par. gr. 2493, 152-158. Par. Coisl. gr. 338, 240 v.-246 v. Par. Sup. gr. 13, 135 r.-147 r, 166-171 v. Par. Sup. gr. 652, 281-283 r. Philipp. gr. 1553, n° 6. Taurin. gr. LVII 275-284. Vatic. gr. 792, 17-20. Vatic. gr. 1087, 312 v.-320 v.

Exposé des Calculs des Eclipses solaires, d'après Ptolémée. Cod. Marcian. gr. 325, 1-9.

Comput Pascal. Cod. British Mus. Burney 92, 126 v. Cod. Marc. gr. 336, 32. Cod. Par. gr. 2494, 122 v. Cod. Par. gr. 2509, 151 v. Cod. Vatic. gr. 792, 2. Cod. Vatic. gr. 1058, 29. Cod. Selden. 6, 37.

Dialogues : Philomathès : Cod. Angelic. gr. 82, 72 v.-78. Cod. Monac. gr. 10 p. 169-182. Cod. Monac. gr. 529, p. 246-254. Cod. Par. gr. 3040, 29 v.-35. Cod. Vatic. gr. 116, 110-113 v. Cod. Vatic. gr. 895, 243-249. Vatic. gr. 1086, 60 r.-67 v. Cod. Vatic. gr. 1095, 81-85.

Réputation : Cod. Angel. gr. 82, 64 v.-68. Cod. Hafn. 117, 24-31 v. Cod. Monac. gr. p. 151-159. Cod. Par. gr. 3040, 26-28 v. Cod. Vatic. gr. 116, 124 v.-126 v. Cod. Vatic. gr. 1085, 75-77 v. Cod. Vatic. gr. 1086, 49 v.-54 r.

Eloges : Eloge d'Andronic II. Avant-propos : Cod. Angel. gr. 82 68 r.-68 v. Cod. Monac. gr. 10, p. 159-160. Cod. Par. gr. 3040, 29 r.-29 v. Cod. Vatic. gr. 1085, 77 v. Cod. Vatic. gr. 1086, 54 r.-54 v.

Eloge d'Andronic II (Ressemblance avec Platon). Cod. Angel. gr. 82, 59-62. Cod. Hafn. gr. 117, 4-10. Cod. Monac. gr. 10, p. 138-145. Cod. Monac. gr. 529, 230-234. Cod. Par. gr. 3040, 22 v.-25 v. Cod. Vatic. gr. 116, 129 v.-131 v. Cod. Vatic. gr. 1085, 70-72 v. Cod. Vatic. gr. 1086, 41 v.-46 v.

Eloge d'Andronic II (en dialecte ionien). Cod. Hafn. gr. 117, 48 v.-52. Cod. Monac. gr. 10, p. 326-331. Cod. Par. gr. 3040, 61 v.-63 v. Cod. Vatic. gr. 116, 82 v.-84. Cod. Vatic. gr. 1086, 159-162.

Hagiographie : Eloge de saint Démétrius. Cod. Angel. gr. 82, 43-51. Hieros. gr. 12, 67 v.-74 v.

Vie de sainte Basilissa. Cod. Hamilton, 453, 89-95. Comte de Leicester, 91, 312-314. Mosqu., 441, 331.

Vie et Eloge de Constantin. Cod. Dresde, gr. 48. Cod. Hamilton 453, 8-62 v. Hieros, gr. 12, 21 v.-48 v. Vindob. hist. gr. 104, 19-52 v.

- Vie de Jean d'Héraclée.* Cod. Angel. gr. 82, 1-15. Hamilt. gr. 453, 63-88.
 Monac. gr. 10, p. 1-31. Mosqu. gr. 441, 341-360. Par. gr. 3040, 3-17.
 Vatic. gr. 116, 134-154 v. Vatic. gr. 1086, 116 r.-116 v.
Vie de Mercure. Cod. Angelic. gr. 82, 51-55. Bruxelles, 18906-12, 6-17.
 Hafn. gr. 117, 16 v.-24. Hieros. gr. 12, 74 v.-78. Monac. gr. 10, p. 117-127. Vatic. gr. 1086, 86-90.

Mathématiques :

- Scholies sur Nicomaque.* Cod. Angelic. gr. 1, 9 r.-9 v. Magliab. gr. 16, 12 r et 13 r.

- Philosophie :** *Solutions des Questions posées par Hélène Paléologine.* Cod. Barber. gr. 174, 1-50. Barocc. gr. 48, 1-18. Neapol. XXII. I. 186-193.
 Vatic. gr. 1444, 158-172.

- Sur l'Univers.* Cod. British Mus. 16405, 443-447. Genève, 35, 94-105.

- Physique :** *Commentaire et Complément des Harmoniques de Ptolémée :*
 Ambros. gr. 202, 1-108. Monac. gr. 361, 50-136. 385. ff. 1-58, Vatic.
 gr. 185, 69-201. Vatic. gr. 198, 88 v.-89 r.

- Système du Monde.* Cod. Par. gr. 1846, 185 v. Rossianus 16, 239 v. Vatic.
 gr. 209, 182 r.-182 v.

- Rhétorique :** *Chrysobulles.* Introduction. Deux. cod. Vatic. gr. 1086, 216-217 v. et 235 r.-235 v.

- Eloge de l'Amandier.* Cod. Angel. gr. 82, 147-149 v. Monac. gr. 10, p. 337-342. Vatic. gr. 116, 113 v.-115. Vatic. gr. 1085, 67 v.-69 v. Vatic. gr. 1086, 46 v.-49 v.

- Mélétai* (Déclamations). 1^o Les Lacédémoniens et les Thébains... Angel, gr. 82, 89-95 v. Monac. gr. 10, p. 207-221. Vatic. gr. 116, 118-122 v. Vatic. gr. 1085, 88-93. Vatic. gr. 1086, 67 v.-74 v,
 2^o Sans titre : Vatic. gr. 1086, 20 v.-22 v.

- Prières :* 1^o D'un Métropolitte entrant pour la première fois dans sa métropole : Vatic. gr. 1086, 215-216.

- 2^o D'un Métropolitte récemment nommé : Deux : a) Vatic. gr. 1086, 214 v.-215 r. ; b) Vatic. gr. 1086, 216 r.-216 v.

- Sigillia :* *Introduction :* Deux, a) Vatic. gr. 1086, 211 v.-212 r. ; b) Vatic. gr. 1086, 213 r.

- Supplique au Basileus :* Vatic. gr. 1086, 212 r.-212 v.

- Testament :* 1^o Introduction : Vatic. gr. 1086, 212 v.-213 r.

- 2^o Testament du Grand Syncelle du Péloponnèse : Cod. Vatic. gr. 1086, 213 v.-214 r.

- 3^o Testament supposé d'un moine : Cod. Vatic. gr. 1086, 213 r.-213 v.

- Théologie :** *Eloquence :* 1^o *Prière à la Vierge.* Cod. Mosqu. gr. 441, 334. v.-341.

- 2^o *Sermon sur l'Évangile de la Vierge :* Cod. Hieros. gr. 12, 60-68 v. Mosqu. gr. 441, 321 v.-331. Vatic. gr. 1085, 108-117 v. Vatic. gr. 1086, 131-139 v. Vindob. hist. gr. 104, 11-18 v.

- 3^o *Sermon sur la Naissance du Christ :* Cod. Hamilton gr. 453, 1-8.

- Polémique :* *Les seconds Antirrhétiques :* Cod. Laurent, LVI, 14, 1-161.

III

OUVRAGES DOUTEUX ¹

Discours panégyrique : Cod. Athos 3860, n° 2.

Éloge des Saints Démétrius Georges, Théodore Stratélate : Biblioth. du Comte de Leicester, cod. 91, 512-517 v.

IV

OUVRAGES FAUSSEMENT ATTRIBUÉS A GRÉGORAS ²

Critique littéraire : 1° Bref exposé des aventures d'Ulysse. Cod. Burney 114, 132-145 v. Cod. Vindob. theol. gr. 174, 116 v.-126.

2° Prologue en manière d'Éloge sur Homère, où l'on voit comment et dans quelle intention il a composé l'*Odyssée*, ed. Matranga, An. Gr. 520-524, cf. Migne, P. G. 149, 663-667.

3° Remarques sur l'ensemble du récit de l'*Odyssée* : ed. Matranga, *id.*, 525-531, cf. Migne, P. G. 149, 667-672.

4° Résumé de l'*Odyssée*. Cod. Vindob. theol. gr. 174, 88-116 v.

Dialogue : Fragment « Comme les amoureux... » Cod. Par. gr. 1424, 266-268 v.

Géographie. Scholies sur la Géographie de Ptolémée. Cod. Laud. gr. 52, 33-77. Vatic. gr. 176, 1-26.

Grammaire : 1° Les « Questions Grammaticales ». ed. G. Hermann, De emendanda ratione graecae grammaticae. Pars prima : 319-352. (Lipsiae, 1801).

2° Technologie grammaticale : Cod. Pavie (Univ.) 363, 5-7 v.

3° Sur le Solécisme : ed. Boissonnade, An. Gr. II, 458-459.

Histoire : Extrait de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, fils spirituel de Pamphylos. Cod. Vindob. theol. gr. 174, 135 v.-136.

Philosophie : 1° Précis de Philosophie. Est de Nicéphore Blemmyde.

2° Sur un mauvais général. Cod. Burney 114, 91 v.-95.

3° Sur le nombre sept. Cod. Barocc. gr. 48, 18. Mosq. gr. 462, 115 v.-120.

4° L'Oneiricriton. ed. C. E. Ruelle. Rev. des Et. Gr. 1895. 251-255.

Rhétorique : 1° Ceux qui cultivent la littérature profane... Cod. Vindob. theol. gr. 174, 74-81.

2° Ceux qui critiquent à tort les savants... *id.*, 301-305 v.

3° Consolation improvisée à la Basilissa... *id.*, 131 v.-135 v.

1. On entend par là les ouvrages de Grégoras qu'il a été impossible de se procurer et que seuls les catalogues de mss font connaître.

2. On trouvera chacun de ces ouvrages étudié plus loin à sa place, dans l'œuvre de Grégoras.

- 4^o Description de la Résurrection du Christ. Cod. Vindob. theol. gr. 174, 82-86.
 5^o Discours adressé à Andronic Ducas Ange Paléologue. *Id.*, 58-65.
 6^o Oraison funèbre de Calliergès. *Id.*, 126 v.-131.
 7^o Oraison funèbre de Nicéphore Chumnos. *Id.*, 146-150.
 8^o Oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie. Cod. Par. gr. Sup. 971, 240-271.
 9^o Prière au Christ. Cod. Vindob. theol. gr. 174, 70-72.
 10^o Prière à la Vierge. *Id.*, 72-73 v.
 11^o Prière sur notre entrée à Ephèse. *Id.*, 150 v.-151 v.
 12^o Prière sur le seuil d'une maison. *Id.*, 306.
Théologie. 1^o Collection de maximes tirées de Job., *id.*, 246-253.
 2^o Collection de maximes tirées des Prophètes. *Id.*, 158-245.
 3^o Contre un théologien moderne... *id.*, 1-15.
 4^o De la dimension de l'arche de Noé. Cod. Barocc. gr. 48, 19.
 5^o Prologue à l'épisode de Suzanne. Cod. Vindob. theol. gr. 174, 69-70.
 6^o Réponse à cette question : Pourquoi l'auteur de l'hymne... *id.*, 66-69.

V

OUVRAGES PERDUS

Rhétorique. Éloge de sa Patrie. Signalé par Grégoras dans une lettre à Démétrios Cavasilas.

Théologie. Sur le Grand Poisson et d'autres Animaux, au Grand Logothète. Signalé par Possevin. Cf. Boivin, Bonn I, p. XLVII.

III

BIBLIOGRAPHIE

I

AUTEURS BYZANTINS ¹ ET COLLECTIONS DE TEXTES

- ACINDYNOS (Grégoire). — Œuvres. Migne, P. G. 151.
- ACROPOLITE (Georges). — Œuvres. Migne, P. G., 140.
- Éloge de saint Démétrius, ed. Papadopoulos-Kerameus, 'Ανθ. ἱεροσολ. σταχυολ. I, 160-205.
- ACTA ET DILOMATA GRÆCA, éd. Miklosich et Müller. Vindobonnæ, 1860 et sq., I-VI.
- ACTA SANCTORUM.
- BLEMMYDE (Nicéphore). — N. Blemmydae curriculum vitae et carmina, éd. Heisenberg, Teubner, 1896.
- BOISSONADE. — Anecdota graeca, I-V, Paris, 1829 sqq.
- Anecdota graeca nova. Paris, 1844.
- CANTACUZÈNE (Jean). — Histoires, I-IV, Bonn, 1828-1832.
- CHUMNOS (Nicéphore). — Œuvres. Boissonade, An. Gr., I, II, V.
- Contre Plotin, éd. F. Creuzer, Plotini opera, vol. 2. Oxonii, 1835, pp. 1413-1430.
- Dialogue sur l'âme, *id.*, p. 1431-1447.
- CUNTZ (Otto). — Die Geographie der Ptolemaeus. Berlin, 1923.
- CYDONÈS (Démétrios). — Prooemien zu Chrysobullen von D. C. éd. Zacharie von Lingenthal : Sitzungsber. d. kœnigl. Preuss. Ak. d. Wiss. zu Berlin. 1888, p. 1409-1422.
- CYDONÈS (Prochoros). — Œuvres. Migne, P. G., 150.
- CYPARISSIOTE (Jean). — Œuvres. Migne, P. G., 152.
- DELEHAYE (II.). — Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues. Bruxelles, 1921.
- DOXOPATRE (Jean). — Œuvres, Waltz, Rh. Gr. II, VI.
- DUBNER (F.) ET LEHR'S (F.-G.). — Poetae bucolici et didactici. Paris, 1862.
- EPHREM. Chronique, Bonn, 1840.

1. Pour ne pas alourdir la bibliographie, on n'a point cité les auteurs classiques. On a entendu par là tous les écrivains, antérieurs au IV^e s.

- ELTER ET RADERMACHER. *Analecta graeca*. Bonn, 1899.
- EPISTULAE SECRETAE.
- EUANGELIDES (Tr.). — Δύο Βυζαντινὰ κειμένα. Ἐν Ἑρμηνουπόλει, 1910.
- GEORGES DE CHYPRE. — Œuvres, Boissonade, An. Gr, I-II.
— Éloge de la mer et de l'eau, éd. Moritz Schmidt : Drei Lektion-Katalogen der Univ. Iéna, 1895-1897.
- GLYCYS (Jean). — J. Glycae opus de vera syntaxeos ratione. Bernae, 1849
- GRÉGOIRE LE SINAÏTE. — Œuvres, Migne, P. G., 150.
- HEIBERG. — Euclidis Elementa, t. V. Lipsiae, 1883 sqq.
- HERGENRÖTHER (J.). — Monumenta graeca ad Photium ejusque historiam pertinentia. Regensburg, 1869.
- HERMANN (G.). — De emendanda ratione graecae grammaticae. Lipsiae, 1801.
- HILGARD. — Grammatici graeci, IV 1 et IV 2. Lipsiae, 1894.
- JOSEPH LE PHILOSOPHE. — Œuvres, Waltz, Rh. gr. III.
- KOSTER (W. J. W.). — Tractatus graeci de re metrica inediti. Paris 1922.
- KUHN (C. G.). — Opera medicorum graecorum, Addit. VI, Leipzig, 1826.
- LEGRAND (E.). — Bibliothèque grecque vulgaire. Paris, 1880-1902.
- MAGISTROS (Thomas). — Œuvres, Migne, P. G., 145.
— Th. Magistri sive Theoduli monachi ecloga vocum atticarum ex rec. Fr. Ritschelii. Hallis, 1832.
- MATHIEU D'EPHÈSE. — Matthaios, Metropolit von Ephesos, éd. M. Treu, Prog. Postdam, 1901.
- MÉLITÉNIOTE (Théodore). — Œuvres, Migne, P. G., 149.
— Εἰς σωφροσύνην éd. E. Miller, Not. et Extr. 19 (1858) 2, p. 1-138.
- MERCATI (S. J.). — Sulle poesie di Niceforo Gregora. Estr. dal Bessarione, 1918.
- MÉTOCHITE (Théodore). — Th. Metochitae Miscellanea, éd. Chr.-G. Müller et Th. Kiessling. Lipsiae, 1821.
— Dichtungen des Grosslogotheten Theodoros Metochites. Prog. Postdam, 1895, éd. M. Treu. (Les deux premières poésies seulement).
- MOSCHOPOULOS (Manuel). — Τοῦ σωφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυροῦ Μανουὴλ Μοσχόπουλου διορθωθέντων Ἑρωτημάτων, Milan, 1493 (?).
— Συλλογὴ ὀνομάτων ἀττικῶν éd. Fr. Alusanus, Venet, 1524.
— Περὶ σχεδῶν Lutetiae, 1545.
- NICÉTAS DE SERRES. — Poésie sur la grammire. Boissonade, An. gr. III.
- PACHYMÈRE (Georges). — Histoire. Bonn, I-II, 1835.
— Œuvres oratoires. Waltz, Rh. Gr., I.
— Declamationes XIII, éd. Boissonade, Paris, 1848. Cf. A. J. H. Vincent.
- PAPAMICHAEL (Grég.) — Ὁμοιογία Φρηγορά. Ἑκκλ. Φάρος, 11 (1913), pp. 66-75

- PARISOT (V.). — Notice sur le livre 37 (36 de la Byzantine de Bonn) de N. Grégoras. Not. et Ext., 17, 2 (1851), pp. 1-405. Texte, traduction, et notes.
- PÉDIASIMOS (Théodore). — Th. Peditasimi ejusque amicorum opera quae exstant, éd. M. Treu. Prog., Postdam, 1899.
- PETAVIUS (PETAU) (D.). — Uranologie. Lutetiae, 1627.
— Opera Synesii, *id.*, 1632.
- PHILÈ (Manuel). — Ἡθοποιία δραματική, éd. Wernsdorff, M. Philae carmina, Lipsiae, 1768.
— M. Philae carmina, éd. E. Miller, 2 vol., Paris, 1855-1857.
— M. Philae carmina inedita ed. Martini : Atti dell' Acad. di archeol., Lett. e belle Arti, vol. XX, Napoli, 1900.
- PHILOTHÉE. — Œuvres, Migne, P. G., 151.
- PLANUDE (Maxime). — Epistulae, éd. M. Treu, Breslau, 1980.
— Œuvres oratoires, Boissonade, An. Gr., II.
— Œuvres grammaticales, Bachmann, An. Gr., II.
— Der Rechenbuch des M. Planudes, éd. C. J. G. Erhardt. Halle, 1865.
- SAKELLARIOS. — Πατριαρχὴ Βιβλιοθήκη, Athènes, 1890.
- SATHAS. — Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, I-VI. Venise, 1872, sqq.
- TANNERY (J.). — Diophanti Alexandrini opera omnia. Leipzig, 1895.
- THÉODORE D'HYRTAKÈ. — Lettres, éd. La Porte du Theil. Not. et Extr. 5 (1798) p. 709-744 et t. VI (1810), p. 1-48.
— Œuvres oratoires. Boissonade, An. Gr. I-III.
- USENER (H.). — Ad historiam astronomiae symbola. Bonn (s. d.).
- USPENSKIJ (Th.). — Synodik pour la semaine de l'orthodoxie (en russe). Odessa, 1893.
- VINCENT (A. J. H.). — Introduction au traité inédit de G. Pachymère des quatre sciences mathématiques ou Quadrivium. Not. et Ext. 16 (1847), p. 362-383.
- WALTZ (Chr.). — Rhetores Graeci, 9 vol., Stuttgartiae, 1832-1836.
- WAGNER (H.). — Trois poèmes grecs du Moyen Age, Berlin, 1881.
- XANTHOPOULOS (Nicéphore Callixte). — Œuvres, Migne, P. G., 145.

II

ÉTUDES

- BOIS (J.). — Grégoire le Sinaïte et l'Hésychasme à l'Athos au xiv^e siècle. Échos d'Orient, V (1901).
— Le synode hésychaste de 1341, *id.*, VI (1903).
- BEES (N.). — Τὸ ἔτος τῆς τελευταίας Γρηγορίου Παλαμᾶ. Ἀθηνᾶ 16 (1904), p. 638.
Cf. *id.* 10 (1905), p. 39 sq.

- BOLL (Fr.). — Studien über Claudius Ptolemaeus. Jahrb. f. cl. Philol. u. Pædag. Supplmtb, 21 (1894), 21 sqq.
- DEPREZ. (E.). — Une tentative de réforme sous Clément VI. Mél. d'Arch. et d'Hist., 1899, p. 131-143.
- DIEHL (Ch.). — Histoire de l'empire byzantin. Paris, 1919.
- DRÄSEKE (Jean). — Kantakuzenos Urteil über Gregoras. Byz. Z. 10 (1901), 106-127.
- DYBOUNOTÈS (K.). — Τὸ ἔτος τοῦ θανάτου Γρηγορίου τοῦ πλάμα. Ἐπετ. θεολογ. Σχολῆς. 1 (1924), p. 74.
- EGENOLFF (P.). — Die orthographischen Stücke der byzant. Lit. Prog. Heidelberg, 1888.
- ELLISSEN (Ad.). — Nachtrag zum ersten Teil des Versuchs einer Polyglotte der europæischen Poesie. Leipzig, 1846.
- FABRICIUS. — Bibliothèque Grecque. Ed. Harles, Hamburg, 1790-1809.
- FLEURY. — Histoire ecclésiastique. Paris, 1740.
- FRANZ. — Commentatio de musicis graecis. Berlin, 1840.
- GIDEL (Ch.). — Études sur la littérature grecque moderne. Paris, 1866.
- GRABMANN (Martin). — Forschungen über die Lateinischen Aristoteles-übersetzungen des XIII ten Jahrh. Beitr. zur Gesch. d. Philos. des Mittelalt., Bd XVII, Heft, 5-6 (1916).
- HAUREAU. — Histoire de la philosophie scholastique. Paris, 1850.
- HERCHER (R.). — Zu Nikephoros Gregoras de erroribus Ulixis. Philologus, 8 (1853), 755-758.
- JORIO (G.). — L'epistolario di Demetrio Cidone St. It. di Filol. cl. 5 (1897), 257-286.
- KRUMBACHER (K.). — Geschichte der Byzantinischen Literatur. München, 1897.
- KALTENBRUNNER (F.). — Die Vorgeschichte der Gregorianischen Kalenderreform. Sitzungsberder k. Ak. d. Wiss. zu Wien. Philos., hist. Kl. LXXXII Bd (1876), 289-415.
- KROLL (W.). — Die Chaldaische Orakeln. Rhein. Mus. NF., L (1895).
- KURTZ (E.). — Zu Nikephoros Gregoras Hist. Byz. Z., 1924, 305.
- LEBEAU (Ch.). — Histoire du Bas-Empire. Paris, 1824-1836, vol. 17, 18, 19, 20.
- LITTIG. (Fr.). — Die *Φιλοσοφία* des G. Pachymeres. Prog. München, 1891.
- LUCHAIRE (A.). — Innocent III et la croisade des Albigeois. Paris, 1905.
- MAS-LATHIE (DE). — Histoire de l'île de Chypre. 1852-1861.
- MÉRIDIÉ (L.). — L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse. Paris, 1906.
- MERTEL (H.). — Die biographische Form der griechischen Heiligenleben. Prog. München, 1909.
- MERCATI (S.-G.). — Nota all' epigramma di Niceforo Gregora in morte del Metochita. Bessarione 22 (1918) 237-238.
- NORDEN. — Die Antike Prosa. Berlin, 1909.

- RAYNALDUS. — *Annales ecclesiastici*, Romae, 1646-1677.
- SCHNEIDER (Arthur). — Die abendländische Spekulation des XIII ten Jahrh. in ihren Verhältniss zur Aristotelischen u. Jüdisch-Arabischen Philosophie. Beit. zur Gesch. d. Philos. des Mittelalt. Bd XVII, Heft 4 (1915).
- STEIN (L.). — Die Continuität der griechischen Philosophie in der Gedankenwelt der Byzantiner. Archiv. f. Gesch. der Philos., Bd IX, NF., Bd II (1895).
- TAFRALI (O.). — Thessalonique au xiv^e siècle. Paris, 1912.
- TERZAGHI (N.). — Note sul Cod. Monac. gr. 29. St. It. di Filol. cl. 13 (1901), 437-442.
- USPENSKIJ (Th.). — Essai sur l'histoire de la civilisation byzantine (en russe), Saint-Pétersbourg, 1892.
- VOLKMANN. — Synesios von Cyrene. Berlin, 1869.

Le présent ouvrage était à l'impression, quand parvint à l'auteur l'*Ephemeris Dacoromana*, t. II, 1924. Le Roumain Bezdeki y a publié, pp. 239-377, sous le titre : « Nicephori Gregorae epistolae XC », 83 lettres inédites¹, le dialogue *Philomathès*, l'*Avant-Propos* de l'*Éloge d'Andronic II* et les deux *Éloges* de ce dernier (« Ressemblance avec Platon » et l'éloge en dialecte ionien), indiqués, dans la présente étude, comme inédits et cités d'après les mss où ils ont été lus. On n'a pu, pour ces lettres et ces ouvrages nouvellement publiés, modifier les notes et renvoyer à l'édition de Bezdeki.

1. Tirées des mêmes mss de la Vaticane, que j'avais moi-même étudiés, en 1922.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

LA VIE DE NICÉPHORE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *Enfance de Grégoras. — Il est élevé par son oncle, Jean d'Héraclée.*
- II. — *A 20 ans, Grégoras vient à Byzance. — Il étudie la grammaire avec Jean Glycys. Il se lie avec Métochite, qui lui enseigne la philosophie et l'astronomie.*
- A 27 ans, Grégoras est présenté à Andronic II. Il refuse la charge de Charthylax. — *Ouvrages de cette période : exercices oratoires, œuvres scientifiques et philosophiques.*
- Il fait partie de l'ambassade, envoyée, en 1326, à Étienne Detchanski. — *Notoriété de Grégoras. — Il ouvre des cours. — Ses travaux.*
- Malheurs qui l'atteignent : détronement d'Andronic II, exil de Métochite, mort de Jean d'Héraclée.
- III. — *Les fausses prédictions de 1329. Grégoras les réfute. Il se lie avec Jean Cantacuzène. — La dispute avec Barlaam. — Le « Florentios ». — Mort d'Andronic II et de Métochite (1332). — Grégoras prononce leur oraison funèbre, et celle de Xénè, mère d'Andronic III.*
- Arrivée des légats de Jean XXII (1334), au sujet de l'Union des deux Églises. *Les idées de Grégoras l'emportent. — Notoriété grandissante. Les malheurs sont proches.*
- IV. — *La Querelle de l'Hésychasme (1340). — Origine. — Palamas, défenseur de l'Hésychasme. — Synode de 1341. — Condamnation de Barlaam. — Mort d'Andronic III. — Grégoras prononce son oraison funèbre.*
- Acindynos, successeur de Barlaam, dans la lutte contre les Hésychastes. — *Grégoras renonce à ses études. — Il prend part à la Querelle, et se range du côté des Antipalamites. — Les premiers Antirrhétiques.*
- V. — *Cantacuzène favorise Palamas. — Grégoras essaye en vain de l'en détourner. — Grégoras confond Palamas.*
- Grégoras refuse le Patriarcat (1349). — *Il écrit son Histoire. — Synode de 1351. — Les Antipalamites sont condamnés.*
- VI. — *Grégoras est enfermé à Chora. — Tentatives faites auprès de Grégoras pour le détacher des Antipalamites. — Entrevue avec Démétrios Cavasilas. — Agathangelos renseigne Grégoras, enfermé à Chora, sur les événements*

politiques et religieux. — Continuation de l'Histoire. — Les seconds Antirrhétiques. — Mathieu Cantacuzène essaye en vain de gagner Grégoras aux Palamites.

VII. — Cantacuzène abdique. — Jean V Paléologue, hostile à Palamas, monte sur le trône. — Grégoras est libéré. — Cantacuzène rachète Palamas, prisonnier des Turcs, pour lui permettre de venir défendre ses théories. — Palamas confondu par Grégoras. — Discussion de Cantacuzène avec le légat Paul sur les théories Palamitiques.

Réfutation des idées de Grégoras par Cantacuzène, par Palamas, et par Nicolas Cavaasilas. — Vaine tentative de rapprochement faite par Cantacuzène.

VIII. — Grégoras se retire à Chora. — Il est obligé de se défendre contre les calomnies de Cantacuzène et de Philothée.

Il meurt vers 1360. — Ses restes sont profanés.

I

Nicéphore Grégoras naquit en Paphlagonie, à Héraclée de Pont (1), vers 1295 (2). Nous ignorons ce que furent ses parents ; nulle part Grégoras ne parle de sa famille. De sa mère, pas un mot : il se contente de dire, dans une lettre à son élève, Nicéphore Métochite, fils du Grand Logothète (3), qu'il n'eut pas, comme lui, un père savant et instruit. En tout cas, il perdit ses parents, avant l'âge de dix ans (4). Son oncle maternel (5), Jean, depuis quatre ans métropolitite d'Héraclée de Pont, le recueillit alors, et se chargea de son instruction. Cet homme, de haute valeur, eut sur la formation intellectuelle et morale de Grégoras une influence profonde et féconde (6).

Jean d'Héraclée était originaire de Bithynie (7). Entré de bonne heure au service de la Basilissa Théodora Ducas, épouse de Michel VIII

1. Philothée, *Antirrh.* XII, PG 151, 1110 : Grégoras, *Florentios* (Jahn, p. 490).

2. Grégoras déclare qu'il avait vingt ans, au moment où il fit la connaissance du Patriarche Jean Glycs (*Hist.* VII, 11, p. 271). Or, ce dernier ne monta sur le trône patriarcal qu'en 1316.

3. Cod. Par. gr. 3040, f. 124 v.

4. *Id.* Vie de Jean, cod. Par. gr. 3040, f. 13 v.

5. *Id.* *Hist.* IX, 7, 429.

6. Jean d'Héraclée ne nous est connu que par la Vie que Grégoras a écrite de lui (cf. Cod. Par. gr. 3040, ff. 3 r-17 r). Ce dernier ms, qui ne contient que des œuvres de Grégoras, commence par cette Vie. Ce fait a trompé Fabricius (*Bibl. gr.* Harl. XI, 645), qui déclare que ce ms contient les œuvres de Jean d'Héraclée, précédées d'une autobiographie.

7. Grég. Vie de Jean, *id.*, f. 4 v. Cf. II^e Partie, ch. II. l'étude de la Vie de Jean d'Héraclée.

Paléologue, il abandonna rapidement la Cour, pour consacrer sa vie à Dieu. Obligé de se cacher, parce qu'il avait refusé de reconnaître la décision de Michel VIII, soumettant, par le concile de Lyon, en 1274, l'Église orientale au pape Grégoire X, il avait été récompensé de son orthodoxie par Andronic II, qui le nommait, à trente-quatre ans, à l'évêché de Nicomédie, et peu après, à celui d'Héraclée de Pont (1).

Il y était depuis quatre ans, lorsqu'il recueillit son neveu Grégoras (2). Jean était pauvre, mais il consacra ses modestes ressources à l'éducation de l'enfant. « De tous ses efforts, autant que faire se pouvait, écrit Grégoras (3), il me fit connaître la science profane ; il dépensait toutes ses forces à m'acheminer à la perfection, car, de toutes ses forces, il voulait atteindre ce noble but ». Jean d'Héraclée pensait, en effet, suivant les idées du temps, qu'on ne pouvait aborder l'étude de la théologie qu'après celle de la littérature profane ; aussi initia-t-il son neveu à la connaissance des auteurs de l'antiquité grecque et surtout de ceux, dont les idées étaient d'accord avec les enseignements de la religion orthodoxe (4). Il lui apprit, en particulier, à aimer Platon, et lui expliqua la théorie platonicienne de la Connaissance. Il l'éleva ainsi progressivement jusqu'à la théologie, couronnement des études d'alors, « sur les mystères de laquelle, Grégoras, tout en étant homme, put se pencher sans danger (5) ».

Jean d'Héraclée, du reste, ne s'attacha pas seulement à meubler et à orner l'esprit de Grégoras. Il forma aussi son cœur. Il lui inculqua le mépris des biens d'ici-bas, l'amour du travail et de l'humilité, le prix de la reconnaissance et la douceur de l'amitié (6). Il songea peut-être, un moment, à le destiner à la vie monastique. Vers dix-huit ans, semble-t-il, Grégoras désirait le calme de l'esprit et celui du corps (7).

1. *Id.*, f. 12 r.-12 v.

2. *Id.*, f. 13 v.

3. *Id.*

4. *Id.*, f. 15 v.

5. *Id.*

6. *Id.*, ff. 14 v.-15 r.

7. Dans une lettre, adressée à l'un de ses amis, Jean, Grégoras rappelle leur éducation commune, la vie tranquille et simple, qu'ils menaient alors. Mais, loin d'imiter son ami, qui, sans faiblesse, continue de marcher sur la route menant à la vie spirituelle, Grégoras a « revêtu le vêtement des passions humaines, et a donné, pour ainsi dire, la mort à son âme. » (Cod. Par. gr. 3040. f. 27 r. *Let. à Maxime*. Cf. *Lei. à Métrochile*, *Id.*, f. 53 v.).

Mais il ne dut pas persister longtemps dans ses goûts, et son oncle, devinant dans l'adolescent le savant de plus tard, l'envoya à la fin de l'année 1315, dans la capitale, foyer d'art et de science. Grégoras était alors, ce que, durant sa vie, il devait rester : passionnément épris de l'étude et de la vérité, intègre et dévoué.

II

A peine arrivé à Byzance, Grégoras, vraisemblablement, par l'intermédiaire de son oncle, fut mis en relation avec le patriarche Jean Glycys. C'était un homme d'une profonde et vaste érudition. Son bon sens et la noblesse de son caractère le distinguaient entre ses contemporains (1). Il connaissait la littérature ancienne profane, pour l'avoir étudiée de près. Père de deux fils, Georges et Basile (2), il avait composé, à l'intention du premier, un *Traité de syntaxe* (3). Paternellement, Glycys dispensa à Grégoras, comme s'il eût été son propre fils, ses riches et vastes connaissances. Il le forma dans l'art de bien dire et de bien écrire. « Je m'entretenais avec lui, écrit Grégoras, le plus que je pouvais, nuit et jour, de questions de logique, et je faisais une ample moisson de connaissances (4) ». Grégoras avait alors vingt ans. Il montrait pour l'étude cette ardeur, que son oncle avait fait naître en lui, et qu'il conserva toute sa vie. Il étudia, probablement, avec Glycys, les grammairiens anciens. Il prit goût ainsi aux études grammaticales. Quelques années plus tard, il composait un opuscule intitulé : *Sur la Grammaire*, qui n'avait rien d'original, et où, à côté de l'influence des grammairiens anciens, se reconnaissait aussi celle de Glycys. Ce dernier prisait si fort Grégoras qu'il lui confia le soin de rédiger son testament (5).

Vers la même époque, Grégoras connut l'un des plus grands savants du siècle, le Grand Logothète, Théodore Métochite, qui devait exercer sur lui une influence profonde et durable (6). Métochite l'accueillit avec affabilité, et lui témoigna aussitôt une affection, qui ne cessa

1. Grég. *Hist.*, VII, 11, p. 270.

2. M. Treu, *Maximi Planudis epist.*, p. 214.

3. Ed. Jahn : *Johannis Glycæ opus de vera syntaxeos ratione*, Bernae, 1849.

4. Grég. *Hist.*, VII, 11, p. 271.

5. Grég. *Hist.*, VIII, 2, p. 289-290.

6. *Id.*, *Let. à Métochite*, cod. Par. gr. 3040, f. 53 r.

de grandir avec le temps. Premier ministre et ami intime du Basileus Andronic II (1), Métochite avait une rare puissance de travail. Il prenait sur ses nuits pour étudier. Il commenta Aristote, et, surtout, il remit en honneur l'astronomie, fort négligée alors (2). Métochite avait cinq fils (3), mais aucun n'était à même de recueillir sa succession intellectuelle (4). Il s'attacha rapidement à Grégoras.

Il lui enseigna la philosophie et l'astronomie. A vrai dire, il ne donna d'abord à Grégoras que des notions élémentaires de cette dernière. Il hésitait à la lui révéler, « soit, déclare Grégoras, parce qu'il ne connaissait pas mon intelligence, soit, et c'est plus exact, parce qu'il imitait ainsi Synésius le Grand et Lysis le Pythagoricien. Ceux-ci prescrivent, en effet, de ne pas livrer les trésors de la philosophie à ceux dont un songe n'a pas purifié l'âme, car les Dieux défendent de mettre à la portée du premier venu, des connaissances achetées au prix de longs efforts. La philosophie, mise à la disposition de tous, (au dire de Lysis) fait naître chez l'homme le mépris de la religion » (5).

Grégoras supplia Métochite de l'initier à l'astronomie. Il lui fit connaître son désir dans un long discours et réussit à le convaincre (6). Métochite lui enseigna donc l'astronomie dans ses détails. Bien plus, il déclara souvent devant le Basileus et les savants d'alors qu'il ferait de Grégoras son successeur (7). Il conçut même pour lui une affection si vive qu'il finit par le traiter comme son propre fils (8) ; il l'associa à tous ses travaux et lui légua, à sa mort, avec sa bibliothèque (9), son monastère de Chora, reconstruit par lui, à grands frais (10). Grégoras, de son côté, ne négligeait rien pour lui témoigner sa reconnaissance. Il instruisit ses enfants, et en particulier, sa fille Irène et son fils Nicé-

1. *Id.*, *Hist.*, VIII, 5, p. 309.

2. *Id.*

3. Métoch. *Poésies*, I, 750 (éd. M. Treu). Nous en connaissons deux surtout : L'un, travailleur, Nicéphore, le correspondant de Grégoras (cf. *Let. cod. Par. gr.* 3040, f. 124² r.), l'autre, amuseur (cf. Théodore d'Hyrta. *Let.* 19, *Not. et Ext.* t. V, p. 738) ; il se prénommait peut-être Raoul (cf. Démétr. Cydonès, trois lettres adressées à Ῥαοῦλ τῷ Μετοχίτῃ. Jorio, *L'epistolario di Demetrio Cidone. St I di Fil.*, cl. t. IV, p. 28).

4. Métoch. *Poésies*, cod. Par. gr. 2751, poésie, 4 f° 60 : v. 13-14 :

5. Grég. *Hist.*, VIII, 7, p. 322.

6. *Id.*, pp. 322-327.

7. Métoch. *Poésies*, cod. Par. gr. 2751, f° 60 r. : v. 15 et 18 :

8. Grég. *Hist.*, VIII, 5, p. 309.

9. Métoch. *Poésies*, *id.*, f° 65 r. v. 208-209.

10. Grég. *Hist.*, XXII, 5, p. 309. Cf. Métoch., *id.*, f° 68 v. : v. 343.

phore. Pour eux, il commenta les passages les plus obscurs des auteurs profanes et sacrés (1). Il garda surtout à Métochite un dévouement qui ne se démentit pas dans la mauvaise fortune.

Jusqu'en 1322, Grégoras, semble-t-il, vécut dans le silence et se consacra au travail. Il étudiait la rhétorique, la philosophie et l'astronomie. Son oncle, de son côté, l'engageait vivement à persévérer dans cette voie. « Il faut, pendant la jeunesse, lui disait-il (2), s'adonner à l'étude, si l'on ne veut pas avoir une vieillesse difficile et peu honorable. L'étude de l'astronomie, de sa nature majestueuse et imposante, habitue à contempler les merveilles du ciel, arrache l'âme aux passions terrestres, et facilite ainsi l'étude de la théologie ».

Grégoras avait alors vingt-sept ans. Tout en adorant l'étude, il brûlait aussi du désir d'être présenté au Basileus Andronic II (3). Il demanda à Métochite de l'aider à réaliser ce désir. Ainsi fut fait. L'ambition, sans nul doute, poussa Grégoras à approcher le souverain ; une raison plus noble l'y incita peut-être aussi.

Andronic II Paléologue était un souverain faible et médiocre, mais un prince fort instruit (4). Il aimait les lettres, et il les protégea, sa vie durant. Sa cour, à en croire Grégoras, était « l'école de toutes les vertus » ; elle était comme le salon, où se réunissaient les savants de l'époque, car Andronic en avait fait un « gymnase d'érudition » (5). Et, il est vrai, Andronic II si âprement critiqué pour sa politique, fut alors presque unanimement loué pour son amour de la science. Ses contemporains le comblent d'éloges, tous plus flatteurs les uns que les autres. « Jardin paré de toutes les qualités » (6), Andronic est le protecteur de l'éloquence (7). Il s'intéresse à la théologie, aux sciences, aux lettres. Bref, il est le souverain que rêvait Platon. Grégoras, et avant lui Grégoire de Chypre, essayent de le prouver éloquemment (8). La part faite à la flatterie, Andronic semble avoir aimé réellement

1. Grég. *Hist.*, VIII, 5, p. 309.

2. *Id.*, *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 15 r.

3. *Id.* *Hist.*, VIII, 8, p. 327.

4. Ch. Diehl, *Hist. de l'Emp. Byz.*, p. 194.

5. Grég. *Hist.*, VIII, 8, p. 327.

6. *Id.*, *Lett. à Athanase Paléologue*, cod. Par. gr. 3040, fol. 119 r.

7. *Id.*, *Lett. au Basileus*, *id.* f. 130 r.

8. *Id.*, cod. Par. gr. 3040 : Εἰς τὸν Βασίλεα, ff. 61 v.-63 v. et Ἔστι τις λόγος, éloge d'Andronic II : *id.*, ff. 22 r.-25 v., et Grégoire de Chypre : Boissonnade, *An. gr.* I, p. 387.

l'étude, et cela depuis sa jeunesse (1). En tout cas, grâce à sa protection éclairée et généreuses, les Lettres, à Byzance, en ce xiv^e siècle, si triste et si tragique, lui durent de briller d'un dernier et resplendissant éclat.

Grégoras fut donc présenté au Basileus. Selon l'usage, il lui adressa un discours (2); où, en un style trop fleuri, il célébrait sa profonde intelligence et sa chaude éloquence. Le discours plut à Andronic, et Grégoras devint l'un de ses familiers (3). Mais la faveur grandissante, dont il était l'objet, ligua contre lui les courtisans. La médisance tenta de le ruiner auprès du souverain. On s'indignait de voir Grégoras, « sans un cheveu blanc, sans avoir obtenu la moindre dignité ecclésiastique » (4), être admis dans l'intimité du Basileus. Pour désarmer les mécontents, Andronic voulut conférer à son protégé la dignité la plus haute de l'Église, la charge de Chartophylax, ou Archiviste. Il fit préparer les vêtements, insignes de cette dignité, tant il était sûr de voir Grégoras l'accepter. Mais celui-ci refusa. Et, dans un nouveau discours, adressé, à cette occasion, à Andronic, il justifia son refus par sa jeunesse et par l'incapacité qu'il se sentait, d'assumer une aussi lourde responsabilité. « N'est-ce pas folie, ajoutait-il, de se jeter à la mer, quand on ne sait pas nager? » (5). D'ailleurs, il désirait parfaire ses études. Le Basileus essaya de le faire changer d'avis. Grégoras eut le courage de refuser cet honneur.

Andronic II ne lui en garda pas rancune. Il le recevait fréquemment au Palais (6). Grégoras, comme il l'avait du reste affirmé au Basileus, travaillait beaucoup. Il avait déjà écrit plusieurs ouvrages : un *Éloge de sa patrie*, ouvrage assez imparfait, à l'entendre, vraisemblablement, son premier essai littéraire, et, semble-t-il perdu (7); puis, différentes œuvres de circonstance : exercices de rhétorique, en partie philosophiques, où il étalait une science de fraîche date, comme la *Réfutation de ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité chez l'homme*; exercices préparatoires : Mélétaï, éloges, suppliques, prières fictives, introductions de chrysobulles, de sigillia, de testa-

1. Grég. de Chypre, *id.*, p. 388 et Grégoras, *id.*, f. 63 r. : Εἰς τὸν Βασιλέα.

2. Grég. *Hist.*, VIII, 9, pp. 327-338.

3. *Id.*, p. 339.

4. *Id.*

5. Grég. *Hist.*, VIII, 9, p. 339.

6. *Id.*, *Lett. à Démétrios Cavasilos*, cod. Par. gr. 3040, f. 87 v.

7. *Id.*

ments. C'est l'une des périodes de sa vie, où Grégoras produit le plus.

Ces ouvrages et la protection d'Andronic le firent connaître. Il entre alors en relation avec un grand nombre de personnages connus de l'empire, le savant moine Joseph le Philosophe (1), l'érudit Thessalonicien Thomas Magistros (2), le fécond mais pédant Andronic Zari-das (3), le métropolite de Philadelphie, Théolepte (4). Andronic II voulut alors lui donner l'occasion de se produire devant les savants.

Un jour, en 1324, Grégoras était venu, comme de coutume, au palais, à l'une de ces réunions de savants qui plaisaient tant à Andronic. Le Basileus s'intéressait à l'astronomie. La discussion fut habilement dirigée par lui, et l'on en vint à parler de la fixation de la date de Pâques. Grégoras prit la parole pour faire l'éloge de l'astronomie. Il essaya ensuite de démontrer comment l'on pouvait, grâce à elle, corriger la date de cette fête pour la rendre fixe et la célébrer ainsi le même jour dans la chrétienté entière. Sa démonstration, étayée sur des calculs d'une rigoureuse précision, reçut l'approbation d'Andronic II (5). Seul, le souverain semble avoir compris l'importance de cette question. Mais Andronic craignit des troubles religieux et ne crut pas possible de convaincre des peuples, différents par la langue et par la civilisation, de l'urgence de cette réforme. Il se refusa à toute démarche pour la faire aboutir (6). Ce fut pour Grégoras une vive déception. Il ne devait pas voir triompher ses idées. Deux siècles plus tard seulement, le pape Grégoire XIII s'y ralliait, en 1578.

Grégoras ne voulut pas laisser dans l'ombre le résultat de ses recherches. Aussi, les exposa-t-il dans un opuscule, dont il fit hommage à certains de ses amis, comme Démétrios Cavasilas (7), le Philosophe Joseph (8), Thomas Magistros (9). Il continuait de travailler. A

1. *Id.*, *Let. id.*, ff. 47 r.-49 r. et *let. id.*, 75 r.-76 v.

2. *Id. Let., id.*, 106 r.-108 v.

3. *Id. Let., id.*, 55 v.-57 v.

4. *Id. Let. id.*, 84 v.-85 v.

5. *Grég. Hist.*, VIII, 13, p. 372.

6. *Id.*, p. 373.

7. *P. ex.*, cod. Par. gr. 1001, ff. 121 r.-126 r.

8. *Par ex.*, cod. Vatic. gr. 1086, ff. 75 r.-79 v.

9. *Id.*, *Let. au Sacellaire du métropolite de Thessalonique*, cod. Val. gr. 1086, f. 109 v.-110 r.

Andronic II, il adressait son Ἔστι τις λήθος, où il louait chez le Basileus son amour de Platon et sa volonté de conformer sa conduite aux préceptes du philosophe (1). Il célébrait également l'intelligence du souverain, dans un discours écrit en dialecte ionien, l'Εἰς τὸν Βασιλέα (2), où il étalait sa connaissance des langues littéraires de la Grèce ancienne. Il écrivait aussi, sur le conseil d'Andronic II, probablement, une étude sur *la construction de l'astrolabe* (Περὶ κατασκευῆς καὶ γενέσεως ἀστρολάβου) (3), et il la dédiait, semble-t-il, à Métochite (4). On regardait déjà Grégoras comme un savant. Métochite lui demanda alors d'entreprendre une œuvre plus vaste, plus malaisée à mener à bien, par la diversité et par l'ampleur des connaissances qu'elle exigeait, mais plus glorieuse aussi pour lui. Il l'engagea, vers 1325, à commenter le traité *Sur les Songes* de Synésios (Περὶ ἐνυπνίων). Cédant à son désir et aux sollicitations d'autres amis, Grégoras (5) rédigea un long et savant *Commentaire*, où se révèlent sa surprenante érudition et son goût pour la magie antique (6), et dont le nombre élevé de manuscrits atteste la faveur dont il jouit.

Grégoras avait alors une trentaine d'années. Andronic II, confiant en son intelligence et en son dévouement, l'envoya, comme ambassadeur, en 1326, auprès du tsar de Serbie, Étienne Detchanski. La fille de Métochite, Irène, avait épousé Jean Paléologue, fils unique de Constantin Porphyrogénète et neveu d'Andronic II. Celui-ci avait songé, un moment, à écarter du trône son petit-fils, Andronic III (7). Les prétendants s'étaient levés aussitôt, et, parmi eux, Jean Paléologue. D'une ambition malade, Jean rechercha l'alliance d'Étienne et lui fit épouser sa propre fille. Puis, accompagné de sa femme Irène, il se rendit auprès de son gendre. Il s'entendit avec lui pour se tailler un royaume indépendant dans l'empire byzantin (8). Il avait déjà ravagé le pays jusqu'à Serres (1325), lorsqu'Andronic II effrayé lui offrit la dignité de César, l'une des plus hautes et l'une des plus avanta-

1. Parex., cod., Par. gr. 3040, ff. 22 v.-25 v.

2. *Id.*, ff. 61 v.-63 v.

3. Parex., cod. Par. gr. 2398, ff. 9 v.-14 v.

4. Cod. Par. S. gr. 13, f. 135 v.

5. Grég. *Lett. préliminaire au Commentaire*, PG, t. 149, 523-524. Cf. *letà Cantacuzène*, cod. Par. gr. 3040, f. 131 r.

6. *Comment.* PG, *id.*, 521 et 642.

7. Grég. *Hist.*, VIII, 3, 293 et Cant. I, 1, p. 14.

8. Grég. *id.*, VIII, 14, p. 374 et Cant., I, 43, pp. 208-209.

signe de Crotonchus (1). Crotonchus affectera de la sorte l'achèvement de ses communications : théologie, idéologie, philosophie, science. Il aura pour de philosophie, et il s'acquiesce, dès cette époque, une réelle existence.

[illegible]

Dependant le malheur le porteur (depuis 1120, d'ici de la mort de Richard IX, Paléologue, fils d'Andronic II, le petit-fils de ce dernier, Andronic III, toujours petit et sans connaissance personnelle du fait de l'événement 1120, il était petit pour de même de Andronic II, dont la présence du premier de même, sans l'âge, de plus en plus l'ignorance, avait bien servi de dépendance pour le petit à lui seul la conduite des affaires. Mais Andronic III s'était marié, et depuis 1127, le grand-père et le petit-fils étaient en guerre. La lutte devait se poursuivre jusqu'au 26 mai 1128, Andronic III s'empare par surprise de Byzance, et couronnait Andronic II à abdiquer (1). Le jeune Basileus se demandait que la vie courrait l'Andronic III pour même un palais et voulait de même les autres, un palais, mais on le fait élever de prison. Il avait donc une démission (2). Quant à l'Andronic III, l'ouvrage d'Andronic III n'était pas fait. On le rendait responsable de la longue absence des Basileus. Le fait est que pendant d'Andronic II s'était particulièrement intéressé à la vie palais et à la vie.

1. 9. 1871. 1871. 45%, 10. 3. 1871 v.

[Faint handwritten notes at the bottom of the page]

.....

1. The first group of people who are interested in the study of the history of the United States are the people who are interested in the history of the United States.

2. 107, 2. *Antennaria*, var. 1. 11

6. *Comp. Hist.*, 311, 4, 873 et *Cont.*, 1, 41, 188.

[Faint handwritten notes at the bottom of the page]

2. ϵ_{22}^0 vs. ϵ_{22}^1 ; (400), 1.1, 1.319-312.

confisquée, et lui-même obligé de s'exiler dans un monastère à Didymotique (1).

Ami intime du souverain déchu et du ministre banni, Grégoras ne resta pas à l'abri de la haine des nouveaux gouvernants. « Lié comme nous l'étions avec le vieil empereur, écrit-il (2), nous avons essuyé quelque peu l'assaut de la tempête ; et il n'y a rien d'étonnant à cela. Il était injuste de rester neutre, comme le conseillait Solon. Quand le pasteur souffre, il est naturel de voir souffrir le troupeau, dans la même mesure ». Grégoras fut dépouillé de ses biens ; mais, comme il était resté à l'écart des luttes politiques, il put continuer de résider à Byzance (3).

Cette même année, il perdait son oncle Jean d'Héraclée (4), celui qui « après Dieu, avait veillé sur lui et avait été pour lui l'auteur de nombreux biens » (5). Le modeste et savant prélat avait été pour son neveu « un exemple vivant de vertu » (6). Il mourut, comme il avait vécu, en saint homme.

III

Ces malheurs déconcertèrent Grégoras. Il se laissa aller au découragement. Il ne travaillait plus : il ferma ses cours (7). Ses amis, plus soucieux que lui de sa renommée naissante, intervinrent énergiquement (8). Grégoras se laissa convaincre par leurs tenaces et affectueux reproches. Il se remit au travail. Il y chercha une consolation à sa douleur et à ses espérances brisées. Au reste, la passion de la gloire, naturelle chez lui et développée par les éloges et les succès (9), l'engageait à entreprendre quelque grand ouvrage, capable de transmettre son nom à la postérité. Il écrivit alors la *Vie* de son oncle Jean d'Héraclée, et, surtout, il se mit à étudier l'œuvre de Ptolémée, et plus parti-

1. Grég. *id.*, IX, 7, 428 et *Florentios*, Jahn, 491.

2. Grég. *id.*, IX, 6, 427.

3. Grég. *Florentios*, *id.*, 491.

4. Grég. *Hist.*, IX, 7, 429-430.

5. *Id.*, *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 2 v.

6. Grég. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 16 v.

7. *Id.*, *Florentios* (*id.*, p. 491).

8. *Id.* *Vie de Jean*, *id.*, f. 1 r., et *let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 18 v. et 19 v.

9. *Id.*, *Let.*, *id.*, f. 66 v.

culièrement, *les Harmoniques* (1). Il les compléta et les commenta. Il eut, du reste, dès l'année 1329, l'occasion de sortir du silence, où il voulait s'enfermer.

Il venait d'arriver, en effet, à Byzance, des lettres d'Italie et de Colchide, remplies d'ineptes prophéties (2). De tout temps, le désir de connaître l'avenir passionna les Byzantins, mais surtout, semble-t-il, au xiv^e siècle. Personne, sinon Grégoras, n'était capable de les réfuter. Ses amis le supplièrent, pour le bon renom de Byzance, d'en démontrer la puérilité et l'inanité. Grégoras hésita tout d'abord ; il craignait de compromettre sa réputation (3). Finalement, il accepta. Il fit alors un choix parmi ces prophéties. et, dans une longue lettre adressée à son ami Pépagomène (4), il montra l'ignorance stupéfiante de leurs auteurs et en fit une critique mordante. A cette époque aussi, il se décida à reprendre ses cours ; il inaugura alors, vraisemblablement, ses conférences d'astronomie (5).

Sa notoriété grandissait chaque jour. Ses adversaires, les faux savants, les sophistes (6), comme on les appelle, désarmaient d'autant moins. Ils le provoquaient à des discussions savantes, où ils tentaient de mettre sa science en défaut (7). Grégoras crut sa réputation engagée. Il ne voulut pas garder un silence dédaigneux, qu'on aurait pu interpréter comme une preuve d'ignorance. Il releva les défis, et s'en tira à son honneur. A la même époque, semble-t-il, il triomphait de savants latins, qui le provoquaient publiquement à une discussion sur le soleil (8).

Andronic III, par ailleurs, ne lui gardait pas rancune de son amitié

1. *Id.*, *Let. à Caloeidas*, *id.*, f. 54 r.

2. *Id. Hist.*, IX, 11, 447.

3. *Id. et Let. à Chrysoloras*, *cod. id.*, f. 76 v.

4. *Id. Hist.*, IX, 11.

5. *Id.*, *Let.*, *Cod. id.*, f. 78 r.-78 v.

6. Les Sophistes du xiv^e siècle rappellent en partie ceux du II^e siècle. Ce sont de beaux parleurs, ou, tout au moins, ils veulent être tels. Ils négligent le fond pour la forme, et cherchent à donner l'illusion d'une perfection, toute extérieure, en abusant des procédés d'école : traits d'esprit, figures de mots, style coloré. Ce sont surtout des hommes qui se donnent l'apparence de savants. Ils sont souvent ignares, ou possèdent une science toute livresque et superficielle. Ils cherchent, avant tout, à gagner de l'argent. Ce sont de vrais charlatans, comme les appellent Grégoras et ses contemporains. On verra, par cette étude, combien grande était leur influence et quelle lutte acharnée menèrent contre eux, en particulier, Grégoras, son maître, Théodore Métochite, Nicéphore Chumnos.

7. *Grég. Let.*, *cod. Par.* gr. 3040, f. 77 v.

8. *Cod. Vatic.* gr. 1086, f. 151 v.-153 r. C'est la même question que Grégoras traite de nouveau avec la Basilissa Hélène Paléologine. Cantacuzène.

pour Andronic II ; il ne pouvait non plus ignorer un savant dont les amis étaient nombreux et dévoués. Grégoras, de son côté, sans renier le vieil empereur et Métochite, s'était rapproché du nouveau souverain. Il connut, à ce moment, le Grand Domestique, Jean Cantacuzène, ami intime d'Andronic III. Cet homme, d'une rare valeur et d'une grande intelligence, se lia assez vite d'une amitié étroite avec Grégoras. Ce dernier lui témoigna, sans tarder, avec son caractère ardent, une affection entière et sincère. Cantacuzène, très instruit lui-même, aimait les savants et la science. Malgré le peu de loisirs que lui laissaient sa charge de Premier Ministre et ses fonctions de souverain effectif, Andronic III se reposant entièrement sur lui des soins du gouvernement, il trouvait le temps de travailler et de s'intéresser aux choses de l'esprit.

Dès les premiers temps de leur amitié, Grégoras écrivit à Cantacuzène de nombreuses lettres, où, sous l'hyperbole des compliments, se devinent une admiration et une affection sincères (1). Il lui envoya ses ouvrages, comme son *Commentaire des Songes de Synésius* (2). La fortune souriait de nouveau à Grégoras. Malgré les névralgies, dont il commençait à souffrir et dont il souffrit jusqu'à la fin de sa vie, (3) il se remit au travail. Les événements allaient, dès 1330, attirer de nouveau sur lui l'attention de la capitale.

Cette année arrivait, en effet, à Byzance, un moine occidental, Barlaam, de l'ordre de Saint Basile. Né à Séminara, en Sicile, Barlaam avait embrassé la foi romaine (4). Il avait étudié la théologie, surtout la théologie occidentale (5), et les philosophes anciens, Platon et Aristote. Ce dernier, très en honneur en Occident, l'avait particulièrement intéressé ; mais il n'avait pu le connaître que dans une traduction latine. Désireux de le lire dans l'original, Barlaam vint en Grèce, en 1328. Après un court séjour en Etolie, il se fixa à Thessalonique (6). Là, il se mit avec ardeur à l'étude du grec, et il fit de rapides progrès. Vers 1330, il se rendit à Byzance. Il voulait montrer sa science à la

1. Grég. *Lett. à Cantacuzène*. Cf. plus loin, ch. III, le paragraphe relatif aux relations entre Grégoras et Cantacuzène.

2. Grég. *id.*, *Lett.*, cod. Par. gr. 3040, f. 131 r.

3. *Lett.*, *passim*.

4. Grég. *Hist.*, XI, 10, 555, et Cant. II, 39, 543.

5. Grég. *Hist.*, XI, 10, 555. Barlaam ignorait presque tout de la théologie orientale. Cant. *Contra Barl. et Acidyn.*, PG 154, col. 695).

6. Grég. *Florentios* (éd. Jahn p. 492).

capitale, et profiter du silence auquel étaient condamnés Grégoras et Métochite pour les remplacer dans la faveur populaire (1). Très intrigant, fort éloquent (2), et possédant déjà bien le grec, Barlaam réussit à se créer de puissantes relations. Il approcha Cantacuzène (3). Confiant en son savoir, celui-ci le chargea d'enseigner, au monastère du Sauveur (4), la théologie et la doctrine de Denys l'Aréopagite (5).

Barlaam était, au reste, un savant. Outre la philosophie et la théologie, il avait étudié aussi les sciences (6). Il réussit à s'entourer de nombreux disciples et de partisans décidés. La célébrité de Grégoras lui portait ombrage. Pour ruiner le crédit de ce savant, il le provoqua à un débat dialectique. C'était alors la mode, aussi bien en Orient qu'en Occident (7). Grégoras refusa d'abord de se rencontrer avec le Calabrais. Mais, sur l'intervention de ses amis (8), et très vraisemblablement de Cantacuzène, en personne (9), lassé de l'outrecuidante présomption du Latin, Grégoras releva le défi. Successivement, celui-ci contraignit Barlaam à confesser son ignorance en astronomie, en grammaire et en philosophie. Aristote, dont Barlaam se prévalait, n'avait jamais exprimé les idées que ce dernier lui prêtait. Barlaam, d'ailleurs, ne connaissait de l'œuvre du Stagyrte, et encore bien imparfaitement, que la Physique et la Logique. Quant au syllogisme, ce n'était point, comme Barlaam se plaisait à le déclarer, un moyen infaillible pour découvrir la vérité. C'était l'unique parure des esprits médiocres.

Décontenancé, Barlaam dut céder la place à un autre protagoniste (10), qui ne fut pas plus heureux. Grégoras triomphait. Barlaam essaya bien de faire revivre le débat (11); mais Byzance était toute acquise à Grégoras; elle lui savait gré d'avoir affirmé la supériorité des Byzantins sur les Latins. Critiqué, hué, Barlaam s'enfuit à Thésalonique (12).

1. Grég. *id.*, p. 495.

2. Grég. *Hist.*, XI, 10, 555-556.

3. Grég. *Hist.*, XIX, 1, p. 919 et *Cant.*, II, 39, p. 543.

4. J. Bois, *Le début de la controverse Hésychaste. Echos d'Orient*, V, (1901), p. 356.

5. Grég. *Hist.*, XIX, 1, p. 923.

6. Grég. *id.* et *Cant.*, II, 39, p. 543. Cf. Cod. Par. gr. 1238, f. 283.

7. A. Luchaire, *Innocent III et la croisade des Albigeois*, pp. 92-101.

8. Grég. *Florentios*, p. 501.

9. *Id.*, p. 500. Grégoras désigne Cantacuzène sous le nom de Démarate.

10. Grég. *Florentios*, p. 514; il l'appelle Xénocrate.

11. Grég. *id.*, p. 534.

12. Grég. *id.*, p. 535.

Ce succès enorgueillit Grégoras. Il contribua beaucoup à lui rendre la faveur d'Andronic III (1). Il lui permit surtout de revenir à son occupation favorite, l'enseignement. Grégoras connut alors plus que la notoriété. Ses cours étaient très suivis (2). Ses ouvrages recopiés à de nombreux exemplaires, étaient lus et relus (3) ; son nom était connu bien au delà des murs de la capitale, « et cependant, écrivait-il à son ami Grégoire Acindynos, il n'avait pas, comme jadis Cléodème, appris à des oiseaux à chanter son nom et à répéter qu'il était un dieu » (4). A cette même époque, il recevait, vraisemblablement, le surnom de « Philosophe », qui lui resta sa vie durant. Ce titre devait être un sujet de railleries pour ses ennemis, mais aussi un sujet d'orgueil pour ses amis (5).

De tous les coins de l'empire, on accourait pour l'entendre (6). Des hommes, au nom déjà illustre, des philosophes, des rhéteurs, des astronomes, affluaient dans sa demeure pour jouir de sa science (7). Sa maison était un véritable musée. On y trouvait tous les appareils de physique et d'astronomie ce dont se moquait Nicolas Cavasilas (8), et surtout une riche bibliothèque, qu'il mettait avec affabilité à la disposition de ses amis. Avec cette passion pour la vérité, à laquelle il resta toujours fidèle, il menait le combat pour la vraie science (9). Impitoyable pour les faux savants, il mettait à nu leur ignorance, et se fit ainsi de nombreux ennemis (10). Mais rien ne le décourageait. L'amitié de Cantacuzène, chaque jour plus forte, lui assurait une plus grande indépendance de jugement. Il était tout puissant auprès de lui. Bref, Grégoras était un prince de la science, et son nom était connu de tous.

Sur ces entrefaites, le 13 février 1332, au matin, mourut dans l'indigence, le vieil empereur Andronic II, devenu le moine Antoine (11).

1. Grég. *id.*, *id.*

2. Grég. *Let.* à *Chrysoloras*, Cod. Par. gr. 3040, f. 78 r.

3. Grég., par ex. *Let.*, *id.*, f. 17 r.-17 v.

4. Grég. *Let.* *id.*, f. 112 r.

5. Philothée, *Antirrh.* I (PG, t. 151, col. 782 C), et *Lettre* de Lampène Tarchaniote (Grég. *Hist.*, t. I, pp. 63-66).

6. Surtout de Thessalonique. Cf. par ex., *Let.* Cod. Par. gr. 3040, f. 106 v.

7. Grég. *Hist.*, XXII, 4, p. 1051.

8. Cod. Coisl. gr. 315, pamphlet de Nicolas Cavasilas : *Κατὰ τῶν τοῦ Γρηγοῤῥᾶ ληρημάτων λόγος*, fol. 522 r..

9. Grég. *Let.* au *métropolitte Apros*, contre les détracteurs de l'astronomie, Cod. Par. gr. 3040, f. 53 v.-54 r.

10. Grég. *Let.* à *Calocidas*, *id.*, f. 125 r.

11. Grég. *Hist.*, IX, 14, p. 461 et *Cant.*, II, 28, p. 473.

Aveugle et dénué de tout, Andronic avait conservé en Grégoras son meilleur ami. Celui-ci n'avait pas oublié ce que le Basileus, au temps de sa toute puissance, avait fait pour lui. Grégoras venait le voir tous les trois ou quatre jours, car le souverain déchu aimait à s'entretenir avec lui de sujets sérieux et savants. La nuit même, qui précéda sa mort, Andronic avait conversé avec Grégoras et quelques amis fidèles jusqu'au point du jour. A peine ceux-ci s'étaient-ils retirés qu'il succombait à une crise cardiaque (1). Andronic III fit enterrer en grande pompe son grand-père au monastère de Lips (2). A la demande de la fille du défunt, Simone, femme d'Etienne Detchanski, Grégoras prononça l'oraison funèbre d'Andronic II et il y affirma courageusement son admiration pour lui (3).

Un mois après, jour pour jour, le 13 mars 1332, un nouveau deuil, plus cruel encore, frappait Grégoras. Théodore Métochite mourait, en son monastère de Chora. Revenu depuis deux ans de Didymotique (4), où il avait été exilé, il y vivait sous l'habit monastique, pleurant en de longues poésies sa puissance et son bonheur évanouis (5). Grégoras prononça son oraison funèbre (6). Il y disait sa sincère admiration pour celui qu'il appelait une « bibliothèque vivante » (7) et à qui il devait, pour une bonne part, d'être devenu l'un des plus grands savants du siècle. Il composa même, en son honneur, une épitaphe, en vers fort peu harmonieux du reste (8).

Ces deux morts successives affectèrent vivement Grégoras. Avec son exagération de rhéteur, qui fait parfois douter de sa sincérité, il écrivait alors, dans une réelle affliction, à son ami Athanase Paléologue : « Certain sophiste, du temps d'Antoine, avait perdu l'un de ses amis les plus chers. Il en ressentit une si vive douleur qu'il tendit tout de noir sa maison et voila de crêpe son ameublement. J'ai ri autrefois de la naïveté de cet homme. Mais, aujourd'hui, je souffre tant que si l'âme, comme le corps, avait du sang, j'en remplirais ma demeure

1. Grég. *id.*, pp. 462-463.

2. Grég. *id.*, Cf. sur ce monastère : H. Delehay, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues* (Bruxelles, 1921), pp. 172-185, le monastère de Lips, et surtout, pp. 172-175.

3. Grég. *Hist.*, X, 1.

4. Grég. *id.*, IX, 8, p. 439 et Florentios, éd. Jahn, p. 491.

5. Cod. Par. gr. 2751.

6. Grég. *Hist.*, X, 2.

7. Grég. *id.*, VII, 11, p. 272.

8. S.-J. Mercati, *Sulle poesie di Niceforo Gregora*, p. 10.

entière, j'en couvrirais cette lettre. Si les corps, en effet, se forment et se développent lentement, mais meurent et se dissolvent rapidement, les âmes, au contraire, s'unissent aisément par les liens de l'amitié, mais ne se séparent qu'au prix de longs et douloureux déchirements » (1). Grégoras souffrait réellement. S'il avait été, il est vrai, moins en vue, comme il le disait lui-même, il aurait moins souffert (2).

Cependant, Andronic III, sans lui témoigner la même faveur qu'Andronic II, était loin de le tenir en suspicion. L'amitié de Cantacuzène y était, vraisemblablement, pour beaucoup. En 1333, Grégoras eut l'occasion de montrer au Basileus son attachement. La mère de l'empereur, Xénè, venait de mourir (3). Grégoras vint trouver le Basileus éploré et lui adressa un discours pour le consoler (4). Mais, oublieux volontairement de son sujet, il s'ingéniait à la fin de sa harangue, à faire un éloge flatteur d'Andronic III. Dès lors, semble-t-il, Grégoras fréquenta la cour. Il était de nouveau en grâce ; on le consultait dans les cas délicats. On le fit notamment l'année suivante.

Au début de 1334, en effet, arrivaient à Byzance, des légats du pape Jean XXII. C'étaient deux Dominicains, l'Italien François de Camerino et l'Anglais Richard. Ils venaient d'être nommés, le premier, évêque de Cherson, le second, évêque du Bosphore (5). Ils avaient pour mission de négocier l'union des deux Églises (6). Ce projet, caressé de tout temps par Rome, avait été, en particulier, repris un demi-siècle auparavant, par le pape Grégoire X. Le Basileus Michel VIII Paléologue, voulant éviter une nouvelle croisade contre Byzance avait accepté, au concile de Lyon, en 1274, de mettre l'Église orthodoxe sous l'autorité du pape. Mais « il avait soulevé, par là, un mécontentement si grave que le premier soin de son successeur, Andronic II, fut de faire la paix avec le clergé orthodoxe, en dénonçant l'accord

1. Grég. *Lett.*, Cod. Par. gr. 3040, f. 119 v.

2. Grég. *id.*, f. 120 v.

3. Cant., II, 28, p. 473.

4. Grég. *Hist.*, X, 6.

5. Rayn. ann. 1333, n° 36.

6. Grég. *Hist.*, IX, 11 et X, 8. Ces deux légats revenaient de prêcher les Tartares. Ils étaient passés par Byzance, au début de la même année, et Andronic III s'était entretenu avec eux des conditions de l'Union. Ces derniers avaient rapporté leur conversation avec le Basileus au pape Jean XXII (Fleury, *Hist. ecclès.* liv. 94, XXXI).

avec la papauté » (1). Docile aux volontés du parti religieux, Andronic II persécuta les partisans d'un rapprochement avec Rome, les Latinophiles, comme on les appelait (2). Andronic III, moins religieux que son grand-père et comprenant, comme Michel VIII, les avantages politiques d'une union avec Rome, avait engagé, dès 1333, des pourparlers officieux à ce sujet. Le 4 août, en effet, Jean XXII écrivait au Basileus, à la Basilissa, au Patriarche Jean Calécas, et surtout à Jean Pisani de Gênes, le confident d'Andronic III, l'intérêt qu'auraient les deux Églises à se rapprocher l'une de l'autre (3). Ne recevant pas de réponse, et pour avancer les pourparlers, il s'était décidé à envoyer à Byzance, les premiers jours de 1334, deux légats, spécialement chargés de négocier l'union (4).

Le Patriarche se trouva fort embarrassé. Il était incapable personnellement de répondre, faute de connaissances théologiques (5) ; la plupart des hauts dignitaires ecclésiastiques étaient dans le même cas. Après entente avec le Basileus, il pria Grégoras de défendre, quoique laïc, les intérêts de l'Église byzantine (6). Grégoras, tout d'abord, refusa et conseilla de ne pas répondre aux légats. Mais le pape pressait le Basileus de prendre une décision (7), et Byzance s'insurgeait contre le silence du clergé orthodoxe. Désireux aussi de ménager sa réputation, Grégoras se décida à intervenir.

Il vint exposer sa pensée au Patriarche, assisté d'un certain nombre de métropolitains, et il tint, à cette occasion, un long discours (8). Il conseillait de bien définir le sujet de la discussion, de ne désigner comme porte-parole de l'orthodoxie que des hommes compétents et de réclamer la nomination d'un arbitre, qui devait être Grec. Quant à la méthode de discussion, il recommandait de proscrire le syllogisme que les Latins employaient fort habilement, mais auquel on ne pouvait recourir dans un débat théologique. Il estimait, d'ailleurs, toute discussion superflue. Les points controversés avaient déjà été étudiés, et la doctrine de l'Église fixée depuis longtemps. Il ne fallait pas laisser trop facilement discuter les dogmes. Grégoras gagna aisément à son

1. Ch. Diehl, *Hist. de l'emp. byz.*, p. 197.

2. Cf. sur ces événements, Grég. *Hist.*, V, 2 et 7 ; Rayn. ann. 1333, 17, 18, 19.

3. Rayn., *id.*

4. Grég. *Hist.*, IX, 11, p. 447-454.

5. Grég. *id.*, X, 8, p. 501.

6. Grég. *id.*

7. *Epp. secret*, 236 et 237 (t. IX, 25).

8. Grég. *Hist.*, X, 8.

avis le Patriarche et les métropolités présents, et les Byzantins refusèrent d'entrer en relations avec les Latins (1).

C'était pour Grégoras un succès. Il fut facilité, il est vrai, par l'hostilité grandissante de Byzance contre Rome. Barlaam, voyant Grégoras renoncer à réfuter les Légats, crut l'occasion favorable pour reconquérir les bonnes grâces du Basileus. Il adressa aux deux Légats deux ouvrages où, quoique Latin lui-même, il soutenait le point de vue grec dans la question de la prééminence du pape et dans celle de la procession du Saint-Esprit (2). Il ne réussit pas, cependant, pour le moment du moins, à regagner la faveur de l'empereur.

Grégoras, lui, continuait ses cours. Ils étaient suivis avec un succès grandissant (3). Il étendait aussi ses relations : une bonne partie des lettres, que nous avons de lui, date de cette période. C'est l'époque où il se liait avec Philanthropène (4), homme de grande valeur, qui, dans un moment de fol orgueil, une quarantaine d'années auparavant, avait tenté, comme général, de se proclamer Basileus (5). Grégoras était de plus en plus intime avec Cantacuzène, et mettait au service de ses amis son crédit auprès du Grand Domestique (6). Enfin, il approchait fréquemment Andronic III. Il lui adresse alors un discours pour le féliciter d'avoir, en 1336, repris Lesbos (7), et en 1337, battu les Turcs, qui avaient tenté de débarquer à Rhégium (8). Aussi, lorsqu'en cette même année le souverain découvrit le complot du despote Démétrius, pria-t-il Grégoras d'assister à la séance du verdict. Flatté dans son orgueil, Grégoras ne tarit pas d'éloges sur la mansuétude du Basileus, qui pardonna aux séditeux, sauf au fils d'Asan. « Assis non loin du Basileus, écrit-il (9), nous avons admiré son indulgence sans borne, et nous y avons applaudi, car sa bonté, en quelque sorte, nous illuminait ».

Trois ans plus tard, les querelles religieuses mettaient fin à cette vie tranquille et honorée de savant.

1. Grég. *id.*, p. 520

2. Cant., II, 39.

3. Grég. *Let.*, Cod. Par. gr. 3040, ff. 91 v.-92 v. et 105 v.-106 r.

4. Grég. *id. Let.*, Cod. Vat. gr. 1086, ff. 84 v.-85 v.

5. R. Guiland, *Alexios Philanthropène* (*Revue du Lyonnais*, 1922, n° 3).

6. Grég. *Let. à Cant.*, et divers, p. ex. Cod. Par. gr. 3040, ff. 134 v. ; 137 v.-138 r. ; Vat. gr. 1086, ff. 84 r.-85 r. ; 190 v. ; 206 r. ; 218 v.

7. Grég. *Let.*, Cod. Par. gr. 3040, f. 1052 et 1372 r.-137 v. et *Hist.*, XI, 2, p. 534.

8. Grég. *Hist.*, XI, 3, pp. 535-556 et *let.*, Cod. Par. gr. 3040, ff. 137 r.-137 v.

9. Grég. *Hist.*, XI, 2, p. 531-534 et Cant., III, 17, p. 111

En 1340, Barlaam avait retrouvé toute la faveur d'Andronic III. Il avait été envoyé en mission secrète par lui auprès du pape Benoît XII, pour négocier de nouveau l'union des deux Églises (1). De retour à Thessalonique, Barlaam avait soulevé dans l'église grecque la Querelle dite de l'Hésychasme, qui, de 1340 à 1351, divisa l'empire et fit le malheur de Grégoras (2).

Barlaam avait bien senti qu'il n'obtiendrait que fort difficilement, à Byzance, la célébrité et les honneurs, qu'il briguit. Aussi, vers 1331, s'était-il fixé définitivement à Thessalonique. Cette ville instruite et raffinée lui plaisait. Il y ouvrit une école, où ses leçons sur la Logique et la dialectique aristotéliennes (3), sur le platonisme (4) et les mathématiques (5) attirèrent de nombreux auditeurs. Il réussit à se ménager l'estime des savants, même ecclésiastiques (6). Mais il estimait ces succès trop modestes. Il rêvait toujours de jouer un rôle de premier plan. Il se décida, alors, à reprendre la lutte contre les Grecs. Il soutint la doctrine romaine sur trois points des plus controversés : la question de la procession du Saint-Esprit, l'emploi du pain azyme et la primauté du pape. Il attaqua, enfin et surtout, la communauté religieuse la plus respectée et la plus puissante de l'empire, les moines de l'Athos (7).

La mystique Aréopagitique avait trouvé, en effet, dans les nombreux monastères de la « Sainte Montagne », près de trois siècles auparavant, de zélés partisans. Siméon, higoumène du monastère de Saint-Mamas à Byzance, surnommé « le Nouveau Théologien » (8), avait remis à ses moines un précis *Sur le jeûne et sur la prière*, où se trou-

1. Grég. *id.*, XI, 10, p. 555 et Cant., II, 38, p. 543. Cf. Uspenskij, *Ocerki*, p. 301.

2. Sur la querelle de l'Hésychasme, cf. O. Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle*, pp. 170-203.

3. Cod. Par. gr. 1238, f. 213.

4. Cant., II, 39, 543.

5. Uspenskij, *Shnodik*, p. 71.

6. Cod. Par. gr. 1238, f. 283.

7. Cant., II, 39.

8. Siméon naquit vers 1025, en Paphlagonie. Cf. Démét. Cydonès, *PG*, t. 154, col. 890.

9. Grég. *id.*, col. 840, cf. aussi : Grég. le Sinaïte, *PG*, t. 150, col. 1316, 1329 et 1332, J. Bois : *Grégoire le Sinaïte et l'Hésychasme à l'Athos au XIV^e siècle. Echos d'Orient*, V (1901), pp. 70-71.

vait, au dire de Démétrios Cydonès (9), l'oraison, indiquant les moyens par lesquels le moine pouvait, dans la solitude de sa cellule, se plonger dans l'extase et contempler Dieu lui-même. C'était là le but suprême de la vie mystique, comme l'enseignait le pseudo Denys l'Aréopagite. Dans le calme (d'où le nom d'Hésychaste, Ἡσυχάστης) retiré en un coin de sa cellule, à genoux, le menton appuyé contre sa poitrine, les yeux fixés sur son nombril, le moine retenait, autant que possible, sa respiration. Ses yeux finissaient par se voiler, et il tombait dans une demi-inconscience, qui faisait rapidement place à une sensation de bien-être indicible. Le patient se voyait alors environné d'une lumière éblouissante : c'était la lumière incréée et divine, et la même, affirmaient les Hésychastes, que celle dont le Seigneur avait été entouré, lors de la Transfiguration sur le mont Thabor.

Désireux de connaître ces pratiques, venues de l'Orient et rappelant celles des Fakirs pour se plonger dans le Nirvana, Barlaam se fit le disciple d'un Hésychaste (1). Il tomba sur l'un des plus naïfs (2). Incapable de lui enseigner cette doctrine, qui pouvait se défendre par de nombreux et subtils arguments théologiques, celui-ci ne lui en fit connaître que les pratiques étranges. Barlaam se hâta de divulguer ces théories ridicules, accusa les Hésychastes de Massalianisme et les traita d'Omphalopsyques (Ὀμφαλόψυχοι) (3). Puis il engagea la lutte, en répandant des tracts, où il exposait l'hérésie hésychaste, et en faisant faire une active propagande par ses élèves (4). Il réussit à gagner à ses idées un certain nombre de moines (5). Émus de ces calomnies, et craignant surtout pour leur prestige, les moines firent appel à Grégoire Palamas, qui s'était alors retiré en Thessalie (6). Palamas était lié jusque-là avec Barlaam (7). Il accepta cependant de les défendre, car, disait-il, Barlaam voulait moins attaquer les moines de l'Athos que l'orthodoxie même (8). Il essaya, cependant, tout d'abord, par le truchement d'amis, de régler le différend à l'amiable (9).

1. Cant., II, 39.543.

2. *Id.*

3. Cant. *id.*, et Grég., XI, 10, 356-357, Palamas. Cod. Par. gr. 1238, 283 r.

4. Cod. Par. gr. 1238, f. 283 et Cant., II, 39, 544-545.

5. Philothée, *Eloge de Palamas*, PG., t. 151, col. 585.

6. Cod. Par. gr. 1238, f. 283 r.

7. Cod. Coisl. gr. 100, f. 75 v.-76 v., *Lett. de Palamas à Acindynos*.

8. Cod. Par. gr. 1238, f. 283 r.

9. Cant., II, 39, 546.

Mais il échoua dans sa tentative. Il alla alors, vers la fin de 1337, trouver personnellement Barlaam, qui, à en croire Palamas (1), confondu par son argumentation, aurait promis de ne plus s'attaquer aux Hésychastes (2). Mais, il n'en continua pas moins à les railler. Palamas profita alors du séjour de celui-ci à Avignon, pour étudier de près ses écrits. Il les réfuta en une série d'ouvrages (3). De retour à Thessalonique, vers 1340, Barlaam reprit la lutte vigoureusement, et attaqua Palamas ouvertement (4). La querelle s'envenimait. Les partisans des études grecques, de la Renaissance littéraire et scientifique, se groupaient autour de Barlaam et le soutenaient (5) ; les moines seraient les rangs autour de Palamas. Des troubles étaient à craindre. Les autorités intervinrent. Barlaam dut s'enfuir de Thessalonique (6).

Il vint à Byzance, et réussit à se faire recevoir par le Patriarche, Jean Calécas. Il lui remit les ouvrages qu'il avait écrits contre Palamas et contre l'Hésychasme (7). Andronic III, qui revenait d'Acarnanie, tenta, mais en vain, d'apaiser le conflit (8). Le Patriarche fit écrire par Grégoire Acindynos une lettre à Palamas, le sommant de venir se justifier devant lui (9). Celui-ci arriva dans la capitale, accompagné de trois de ses plus chauds partisans, Isidore, Marc et Dorothée (10), tous moines à Thessalonique. En même temps, les moines de l'Athos envoyaient leur Prôtos et d'autres moines en vue, avec une apologie des Hésychastes, signée par eux (11). Pour trancher le différend, Andronic III décida de réunir, au début de juin, un synode à Byzance (12).

Grégoras y avait été prié ; mais, souffrant, il ne put s'y rendre. Le Basileus, dans le long discours qu'il tint le dernier jour, déplora, au milieu des applaudissements du synode entier, l'absence d'un si habile théologien et d'un si bon orthodoxe (13). Barlaam perdit son procès.

1. Cod. Par. gr. 1238, f. 266.

2. Cod. Par. gr. 1270, f. 166 v.

3. Philothée, *P. G.* 151. col. 589-590.

4. Cod. Coisl. gr. 99, f. 124 v., *lettre de Palamas à Arsénios*.

5. Philothée, *id.*, col. 592.

6. Philothée, *id.*, col. 592 et 594. Grég. *Hist.*, IX, 10, 557.

7. Acindynos, cod. Monac. gr. 223, f. 51 v. et Uspenskij, *Synodik*, p. 86.

8. Cant., II, 39, 550-551.

9. Acindynos, *id.*, f. 52 r. et Uspenskij, *Synodik*, p. 87.

10. Philothée, *id.*, col. 595, Cant., II, 39, 550-551 ; Miklos et Müller, *Acta*, I, 288.

11. Cod. Par. gr. 1238, f. 266.

12. Cod. *id.*, f. 283 v. ; Grég. *Hist.*, XI, 10, 557-558 et Cant., II, 40, 551.

13. Grég. *Hist.*, XI, 10, p. 559.

L'hostilité de hauts dignitaires, comme Cantacuzène, qui, pour des raisons politiques, s'était rangé du côté de Palamas, n'y fut pas étrangère. Barlaam quitta définitivement Byzance pour l'Italie, où il fut nommé, grâce, peut-être, à son élève Pétrarque, évêque de Gerace (1). Quelques années plus tard seulement, Jean Calécas le fit déclarer hérétique, rassembla ses écrits et les fit brûler (2).

Peu après le synode, Andronic III mourait à l'âge de quarante-cinq ans (3). Très superstitieux, comme la plupart des Byzantins, il avait demandé à Grégoras, en qui, semble-t-il, il avait alors grande confiance, de consulter les astres et de lui faire connaître s'ils présageaient sa guérison. Il mourut, avant de savoir la réponse (4). Grégoras se rendit le troisième jour au Palais, et, sur les instances de la Basilissa, de Cantacuzène et du Patriarche, il prononça l'oraison funèbre du Basileus défunt (5).

Les années qui suivirent, furent parmi les plus tristes et les plus funestes pour Byzance. Andronic III avait confié à Cantacuzène la tutelle de son jeune fils et la protection d'Anne sa femme, ainsi que la régence de l'empire (6). Menacé dans sa vie par ses ennemis, Cantacuzène se soulevait, et, le 26 octobre, se faisait couronner Basileus à Didymotique (7). Ce fut la guerre civile, pendant six ans entre Cantacuzène et Anne, que soutenaient tous les ennemis de celui-ci et tous les ambitieux, qui voulaient conserver la régence d'une femme pour mieux pouvoir récolter profits et honneurs. Par ailleurs, les Serbes, avec Etienne Douchan, devenaient de plus en plus puissants, et les Turcs arrachaient, chaque jour, quelque nouveau territoire à Byzance. A la guerre extérieure, à la guerre civile s'ajouta la guerre religieuse, entretenue et avivée par la Querelle de l'Hésychasme. Elle acheva de bouleverser la capitale et l'empire.

En juillet 1341 était, en effet, proclamée la condamnation synodale des doctrines de Barlaam (8). Réfugié en Italie, celui-ci ne pouvait se défendre. Mais, il trouva, pour continuer la lutte contre les Hésychastes, un successeur en la personne de Grégoire Acindynos. Ce der-

1. Palamas, Cod. Par. gr. 1238, f. 283 v.

2. Mikl. et Müll., *Acta*, I, 201, 202.

3. Grég. *Hist.*, XI, 11, 559 et Cant., II, 40, 560.

4. Grég. *id.*

5. Grég., *id.*, 560-565.

6. Cant., III, 14, 91.

7. *Id.*, III, 24-27, 145-167, et Grég. *Hist.*, XII, 11-16, 610 sq.

8. Miklos. et Müller, *Acta*, I, 201, 202.

nier était originaire de Prilep (1) ; c'était un grand ami de Grégoras. Elève de Palamas (2) et de Barlaam (3), il avait, tout d'abord, témoigné pour le premier une vive admiration ; Palamas, du reste, le tenait en haute estime (4). Acindynos, cependant, n'acceptait pas toutes les idées de Barlaam. Il en avait même combattu certaines (5). Il ne faisait siennes que ses critiques contre les Hésychastes et contre la subtile distinction entre l'« essence » et l'« énergie » divines, dont son robuste bon sens et son goût de la logique ne parvenaient pas à s'accommoder. Il ne se brouilla avec Palamas qu'après le synode de 1341, sur le refus de Palamas, malgré la promesse qu'il lui avait faite, avant le synode, de modifier son opinion sur certains points (6).

La controverse reprit plus âpre que jamais. Grégoras conseilla bien aux deux parties de mettre fin à cette dispute, qui ne pouvait que nuire à la religion et à l'empire. Mais on ne l'écouta pas. Attristé, souffrant, découragé, il décida de se retirer loin de la Cour (7), et de consacrer tout son temps au travail. Les événements, une fois encore, l'en empêchèrent.

Un astrologue venait, en effet, d'arriver d'Occident (8). Il prétendait prédire l'avenir, d'une manière infallible, par l'observation des astres. Or, il annonçait, cette année même, la mort de l'usurpateur Cantacuzène et l'extermination de tous les ennemis de l'empire. La Basilissa manda Grégoras auprès d'elle, pour lui faire entendre et juger ces redoutables et précises prophéties. Grégoras hésita. La Basilissa, alors, lui intima l'ordre formel de venir au Palais ; il dut s'y rendre. Il n'eut pas de peine à prouver la sottise de ce faux savant et le galimatias de ses prétendues prophéties. Ecrasé sous des preuves, tirées de Ptolémée, des oracles Chaldéens et de Basile, l'Occidental, « sans mot dire quitta la réunion » (9). Mais Anne, Occidentale elle-même, ressentit un cuisant dépit de la défaite de son

1. Palamas, Cod. Par. gr. 1238, f. 283 v. et Coisl. gr. 99, f. 165 r. : τοῦ Πριλλαπηνοῦ Ἀκινδύνου.

2. Grég. *Hist.*, Bonn., t. I, LXX, n° 3.

3. Cant., II, 40, 556.

4. Acindynos, cod. Monac. gr. 223, f. 51 v. Il défend notamment Palamas, en 1341, contre Barlaam, *id.*, f. 52 r.-v. Cf. Palamas, Coisl. gr. 100, f. 69 r.

5. Acind. *id.*, f. 51 r.

6. Uspenskij. *Synodik*, 88 et 90.

7. Grég. *Hist.*, XIV, 8, 720.

8. *Id.*, 721.

9. Grég. *Hist.*, XIV, 8, 721.

compatriote et conçut un violent ressentiment contre Grégoras (1).

Ce dernier s'enferma chez lui ; il continuait d'étudier beaucoup. Sans négliger les études profanes, il s'adonna surtout à la théologie. Il pressentait, peut-être, qu'il en aurait besoin pour défendre la vraie foi. La lutte entre Palamites et Antipalamites ou Acindynites devenait alors plus acharnée. Acindynos menait le combat avec une fougue toute juvénile. Avec Dexios (2), il faisait une ardente propagande à Thessalonique (3). Il écrivait à ses amis pour les engager à combattre ouvertement Palamas, et critiquait sans ménagement leur tiédeur ou leur indifférence (4). Il allait plus loin. Il signalait au Patriarche (5) les redoutables pamphlets de Marc le Moine (6), alors en train de convertir Chios au Palamisme, et l'appui donné à Palamas par le poète Manuel Philè. Il suppliait Calécas de condamner le Palamisme, sinon, ajoutait-il, il se verrait forcé de l'attaquer lui-même. Il publiait, en outre, contre Palamas son traité en six livres *Sur l'essence et l'énergie*, et il adressait aux Péloponnésiens une longue poésie en 509 iambes (7) qui provoquait une réponse des Palamites, en 621 iambes (8). Il envoyait, enfin, une *Refutation des doctrines de Palamas* à Anne de Savoie, et cette dernière l'accueillait avec faveur (9).

Grégoras, de son côté, ne restait pas inactif. Il écrivait à ses nombreux amis pour les pousser à entrer dans la lutte (10). Il se créa ainsi un courant favorable aux Antipalamites et un nouveau synode, convoqué par Jean Calécas, évoqua devant lui l'hérésie Palamite, condamna Palamas et rapporta la précédente condamnation de Barlaam et d'Acindynos (11). Le parti monacal protesta énergiquement auprès de la Basilissa (12), et celle-ci intervint auprès de Calécas. Mais celui-ci maintint sa décision et songea à nommer Acindynos archevêque de

1. *Id.*

2. Th. Uspenskij, *Synodik*, p. 89.

3. Miklos et Müll., *Acta*, I, 248.

4. Acindynos, Cod. Mon. gr. 223, ff. 1 r.-3 v., à *Hiérolhée*, ff. 3 r.-4 r., à *Maxime*, f. 7 r.-7 v., à..., ff. 8 r.-9 r. et 9 r.-11 v.

5. *Id.*, ff. 11 v.-13 v. Th. Uspenskij, *id.*, p. 81.

6. Cf. Cod. Coisl. gr. 288, f. 3 r.-5 r., une lettre à Andronic III, où Marc le Moine l'engage vivement à lutter contre les doctrines de Barlaam et d'Acindynos.

7. Philothée, *Eloge de Palamas*, PG, t. 150, col. 608.

8. Cod. Par. gr. 1238, f. 49 r.

9. Acindynos, Cod. Mon. 223, ff. 13 v.-14 v.

10. Grég. par ex., *Lett. à Métrophane*, Cod. Vat. gr. 1086, f. 113 r.

11. Palamas, Coisl. gr. 99, f. 118 v., *Lett. à Andronic Asan*, et surtout, f. 174 v. *Lett. Gérontès de l'Alhos*.

12. Cod. Par. gr. 1238, f. 278 v.

Thessalonique (1). Palamas quitta alors Byzance, et se retira non loin de la capitale, au monastère des « Archanges Célestes », puis à Héraclée de Thrace (2). Il revint, vers 1345, à Byzance, dans l'église Sainte-Sophie (3). Il était très lié avec Cantacuzène. Ces relations d'amitié excitèrent la colère d'Anne et la haine du Patriarche. Palamas fut jeté en prison (4). Acindynos triomphait. Son triomphe fut de courte durée.

Dès la fin de 1346, Palamas recouvrait la faveur d'Anne. Celle-ci s'était prise d'une violente aversion contre le Patriarche Calécas, qui lui conseillait de composer avec Cantacuzène (5). Cependant ce dernier menaçait la capitale. Anne décida de libérer Palamas, car elle voulait se servir de l'amitié qui le liait à Cantacuzène, pour négocier avec lui (6). Aussitôt rendu à la liberté, Palamas attaqua Calécas, et, avec une particulière violence, Acindynos (7) ; il ne lui pardonnait pas son incarcération.

Harcelé, Acindynos se tourna vers Grégoras. Il lui adressa un pressant appel, en quarante vers iambiques (8), où il lui reprochait de garder le silence et où il l'exhortait à se lever pour écraser l'hérésie. Grégoras ne se désintéressait pas de cette lutte religieuse, mais il préférait, semble-t-il, s'en tenir encore éloigné. Anne le contraignit de nouveau à se jeter dans la mêlée.

Elle voulait, en effet, le voir prendre parti ouvertement dans cette querelle. Elle le fit appeler au Palais, et rusa pour l'instituer arbitre du différend entre Calécas et Palamas (9). S'il se ralliait à elle contre le Patriarche, elle lui promettait sa bienveillance et les plus hautes faveurs impériales ; sinon, il aurait à souffrir de son hostilité, née, à en croire Grégoras, de la défaite de l'astrologue occidental. Grégoras ne put éluder l'ordre de la Basilissa. Il vint au Palais. Il y subit l'éloge

1. *Id.*, f. 274.

2. Cod. Coisl. gr. 99, f. 174 v. et Acindynos, Cod. Mon. 233, f. 54 v.

3. Cod. Coisl. gr. 99, f. 175 v. Cf. Cant, IV, 3, 25.

4. Palamas, Cod. Coisl. gr. 99, f. 175 v. et surtout, *Let. à l'hyperhigoumène du mont Athos*, ff. 162 v.-172 v., où il raconte en détail cette partie de sa vie. Cf. Grég. *Hist.*, XV, 7, 768, et Cant., III, 89, 603.

5. Grég. *Hist.*, XV, 9, 780-781.

6. *Id.*, XV, 7, p. 769, Cant, III, 98, 602-603, prétend, au contraire, que Palamas ne fut libéré qu'après la prise de Byzance.

7. Palamas, Cod. Coisl. gr. 98, *Let. à Dionysios* (ff. 209 r.-211 r.) et à la Paléologine (Anne), Cod. Coisl. gr. 99, ff. 181 r.-182 r.

8. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 234, Cf. Boivin (*Bonn.* I, p. 29).

9. Grég. *Hist.*, XV, 7, 769.

de l'orthodoxie de Palamas, mais il ne se rallia pas à l'avis de l'impératrice. Dépitée, Anne le somma de mettre ses idées, sur-le-champ, par écrit, afin de pouvoir les mieux faire réfuter. « Et voilà comment, écrit Grégoras (1), je fus amené à rédiger mes *Réfutations contre Palamas* » ou *Premiers Antirrhétiques*. Il lui en coûta de renoncer au calme (2). Mais ne devait-il pas « moins plaire aux hommes qu'à Dieu, qui connaît nos plus secrètes pensées? » (3).

Ces Réfutations remplirent d'aise ses amis. Acindynos lui adressa une poésie iambique, où il lui disait sa joie (4). Grégoras cependant, restait chez lui et s'attendait, nuit et jour, à recevoir un ordre d'exil (5). Les Palamites devenaient, en effet, de plus en plus puissants ; ils en voulaient surtout au Patriarche Calécas. Ils réussirent à soulever contre lui le clergé byzantin. Les sept archevêques, Mathieu d'Ephèse, Athanase de Cyzique, Laurentios de l'Alanie et de Sotériopolis, Macarios de Christopolis, Chariton d'Apros, Joseph de Ganos et Hiérothée de Léopadios, adressèrent à Anne une lettre, où ils l'accusèrent d'être Barlaamite et Acindynite et où ils demandaient son abdication (6). Grégoras intervint pour défendre Calécas, mais en vain. Celui-ci fut arrêté peu de temps après. En janvier 1347, un synode, assemblé sur l'ordre d'Anne, le déposa pour avoir frappé d'anathème Palamas et ses ouvrages (7). En même temps le synode confirma la condamnation de Barlaam et d'Acindynos. Un banquet joyeux et bruyant, présidé par la Basilissa en personne, célébra la victoire de Palamas (8). Grégoras aurait été, sans doute, exilé, si, dans cette nuit même du 2 au 3 février, Cantacuzène ne s'était emparé de Byzance (9).

V

Grégoras était alors toujours lié avec Cantacuzène. Mais son amitié allait jusqu'à la franchise la plus brutale. Or, Cantacuzène était égale-

1. Grég. *Hist.*, XV, 7; 770.

2. *Id.*

3. *Id.*

4. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 234 v. Cf. Boivin (*Bonn.*, I, p. 30).

5. Grég. *Hist.*, XV, 7, p. 772.

6. Codd. Vindob. juridic. 7 (Nessel), ff. 206 r.-207 v et Laurent. VIII. 8. ff. 7-10.

7. Grég. *Hist.*, XV, 7, 768 et Cant., III, 98, 603-604.

8. Grég. *id.*

9. *Id.*, XV, 8, 774 et Cant., III, 99, 607, et IV, 2. 13.

ment l'ami de Palamas. Celui-ci et ses partisans l'avaient, au dire de Grégoras, aidé à pénétrer dans Byzance (1). Cantacuzène, il est certain, les ménageait, non point, peut-être, par sympathie personnelle, mais par politique. Il savait Palamas puissant dans le clergé, et le porte-parole des moines de l'Athos, qui l'avaient soutenu dans sa lutte contre Jean V Paléologue (2). Si les Athonites n'avaient pas été attaqués par Barlaam, peut-être, dans cette querelle, serait-il resté indifférent. Mais, le parti monacal, sur lequel s'appuyait la Cour, se sentant menacé dans son existence, demanda sa protection. Cantacuzène n'hésita pas à la leur accorder, car, Palamas vaincu, c'était un coup redoutable porté à sa propre politique (3). Il prit donc ouvertement parti pour les Palamites.

Cette attitude indigna Grégoras ; il avait espéré que Cantacuzène se ferait, comme lui, le champion de l'orthodoxie. Ce dernier, quoique tout acquis à Palamas, n'osa pas, cependant, le nommer Patriarche, comme ses partisans le réclamaient (4). Mais il assemble un synode, qui confirma la déposition de Calécas, condamna Acindynos et réhabilita Palamas (5). Puis, il nomma Patriarche, Isidore, Palamite notoire, qui sacra Palamas, archevêque de Thessalonique (6). Malgré l'appel à l'union et à la paix religieuse, qu'il adressait, à cette occasion, aux Thessaloniciens, Palamas était momentanément obligé, devant leur hostilité, de rester aux portes de la ville (7).

Grégoras, craignant, prétend-il, pour le salut de l'âme de Cantacuzène, voulut le sauver à tout prix. Il s'imaginait pouvoir agir sans réticence avec lui, car leur amitié de vieille date semblait lui en donner le droit. « Il m'eût paru étrange, dit-il (8), de garder le silence, en de semblables conjonctures. » Il venait souvent au Palais. Cantacuzène l'y attirait, cherchant, de son côté, à le gagner au Palamisme. Grégoras essaya tous les moyens pour ramener son ami à l'orthodoxie. « Tantôt, écrit-il (9), je le flattais, tantôt, je lui adressais de savants

1. Grég. *Hist.*, XXV, 14, 37.

2. Cant., IV, 24, 173-174.

3. Philothée, *Elôge de Palamas*, PG, t. 151, col. 554.

4. Grég. *Hist.*, XV, 10, 785.

5. *Id.*, XV, 9, 784, XXV, 14, 37 et Cant., IV, 3, 20-24 et *id.*, 24, 179.

6. Grég. *Hist.*, XV, 12, 795 et Cant., IV, 16, 104.

7. Palamas, Cod. Par. gr. 1239, ff. 301 v.-303 r., et 304 r.-305 v. Cf. Grég. *Hist.*, XV, 12, 795.

8. Grég. *Hist.*, XVI, 5, 821.

9. *Id.*, 823.

discours, où j'appelais les Pères de l'Église à mon aide, tantôt enfin, je lui prédisais que tous les malheurs s'abattraient sur l'empire, s'il laissait sombrer le vaisseau de l'Église. » En vain, les Palamites essayaient d'obtenir l'éloignement de Grégoras. Cantacuzène lui gardait une amitié encore solide, mais ne se laissait pas convaincre par lui.

Grégoras tenta alors de gagner à sa cause la femme de Cantacuzène, la Basilissa Irène. Cantacuzène venait de partir pour Didymotique, et elle revenait, personnellement, de Thrace, où elle s'était rendue pour empêcher son fils Mathieu de se soulever contre son père (1). Son fils cadet, Andronic Cantacuzène, venait de mourir, emporté par la peste (2). Elle était encore toute à sa douleur. Grégoras jugea l'occasion favorable pour intervenir auprès d'elle. Il lui fit craindre de plus grands malheurs encore, si elle continuait d'accorder son aide à Palamas. La tentative de soulèvement de Mathieu et la mort de son jeune fils étaient des avertissements de Dieu. Irène se laissa persuader. « Mais le Diable et ses ministres ne le purent souffrir » (3). Le Patriarche Isidore et ses amis vinrent supplier Irène de ne point se laisser circonvenir par Grégoras. La Basilissa les éconduisit. Alors les Palamites dépêchèrent à Cantacuzène un courrier pour le prier de revenir, sans tarder, à Byzance. Cantacuzène, « par peur de perdre son trône, car les Palamites étaient puissants auprès du peuple, et non par zèle religieux » (4), revint aussitôt. Cependant, par amitié pour Grégoras, il l'entendit ainsi que le Patriarche. Il parvint à les réconcilier, et même à donner à Grégoras certaines satisfactions (5).

La concorde, cependant, ne dura pas longtemps. Les Bérllaamites intriguaient auprès de Cantacuzène, pour l'obliger à prendre part plus ouvertement encore pour ou contre Palamas. Ils lui demandèrent de faire venir à Byzance, Palamas, qui se trouvait alors à Didymotique, afin de lui donner les moyens d'exposer ses doctrines. Une longue dispute eut lieu, au Palais, en présence de Cantacuzène. Grégoras y accabla Palamas sous son érudition et sous sa dialectique serrée. Mais Cantacuzène, tout en laissant voir sa sympathie pour Palamas, ne prit aucune décision (6).

1. Grég. *Hist.*, XVI, 5, 826, et Cant., IV, 8, 49 *sq.*

2. Grég. *id.*, XVI, 2, 798 et Cant., IV, 8, 53.

3. Grég. *Hist.*, XVI, 5, 826.

4. Grég. *id.*, 827.

5. Grég. *id.*, 828. La liberté de parole fut rendue à ceux qui en avaient été privés, et les décrets d'Isidore furent brûlés.

6. Grég. *Hist.*, XVI, 5, 829.

Grégoras retourna à ses études. Il commença, vraisemblablement alors, à rédiger son *Histoire*. Mais les événements l'interrompirent rapidement. A la fin de 1349, le Patriarche Isidore, après avoir prédit à Cantacuzène, le succès dans toutes ses entreprises, mourait, au milieu de l'exécration universelle (1). Cantacuzène et sa femme tentèrent de faire accepter à Grégoras la dignité de Patriarche. Mais Grégoras refusa malgré de fort séduisantes promesses, car il savait qu'il serait toujours à l'abri du besoin (2), et il préférerait la simple vérité à l'honorifique et suprême dignité ecclésiastique. Un moine de l'Athos brutal et ignare, mais, par là, plus docile aux volontés des Palamites, Calliste, fut nommé Patriarche (3).

Grégoras s'adonna tout entier à la rédaction de son *Histoire*. Il écrivit toute la partie relative au début de la Querelle Palamitique (4). Peut-être, à ce moment encore, serait-il resté en dehors de la lutte religieuse. Mais des hommes d'une haute vertu, d'une grande intelligence et d'une piété sincère, multipliaient auprès de lui leurs démarches et le pressaient de tout abandonner pour venir au secours de l'orthodoxie (5). Acindynos, par ailleurs, venait de mourir (6). Il fallait un chef autorisé au parti antipalamite. Grégoras était tout désigné. Il se laissa convaincre d'autant plus volontiers que le désaccord s'était mis parmi les Palamites (7). Il se rendit auprès de Cantacuzène, et, au nom de leur amitié, il attira son attention sur les avertissements que Dieu venait de lui donner : sa mère Théodora Paléologue morte misérablement de faim et de froid, sa fuite en Serbie, à lui, Cantacuzène, et ses difficultés en Thrace (8). Mais celui-ci, sans encore lui témoigner d'hostilité, refusa de se rendre à ses amicales remontrances (9). Il pensait du reste, que nécessité fait loi, et qu'un souverain doit suivre les événements (10). Toutefois, pour mettre fin à cette

1. Grég. *id.*, XVIII, 1, 870-871, et Cant., IV, 16, 105.

2. *Id.*, 872.

3. Grég. *id.*, et Cant., IV, 23, 166.

4. Grég. *id.*, XVIII, 3, 881-882.

5. Grég. *id.*

6. Cant., IV, 23, 166.

7. Grég. *Hist.*, XVIII, 1, 876, et Cant., IV, 16, 106. Trois mois après la nomination de Calliste, la plupart des métropolitains s'étaient séparés de lui. Ils l'accusaient de Massalianisme, et lui reprochaient surtout de les persécuter sous le plus futile prétexte. Cantacuzène parvint, à grand-peine, à les réconcilier.

8. Grég. *Hist.* XVIII, 4, 886,

9. Grég. *id.*, 889.

10. Grég. *id.*, XVIII, 1, 875.

querelle, où il risquait de perdre sa couronne, Cantacuzène décida de s'en rapporter à un synode (1).

Les événements qui suivent sont encore mal connus. Grégoras est, malheureusement, la principale, pour ne pas dire l'unique source, dont nous disposons. Son récit, fatalement partial, ne peut être accepté qu'avec les plus grandes réserves. Nous avons bien sur le même sujet l'ouvrage que son adversaire, le Patriarche Philothée écrivit pour réfuter les livres XXX à XXXV de son *Histoire* ou « livres dogmatiques ». Mais le volumineux ouvrage que forment les XII *Antirrétiques* de Philothée ne nous apprennent pas grand'chose (2). Cet ouvrage est essentiellement théologique. Philothée y combat les théories de Grégoras sur l'« essence » et sur « les énergies » divines, en reprenant souvent les mêmes citations des Pères de l'Eglise et des théologiens, dont s'était servi Grégoras et en montrant qu'il les interprète à faux. Les quelques renseignements que Philothée donne sur cette période de la vie de Grégoras sont très rares et insignifiants. Ce sont, en effet, des détails secondaires que d'apprendre, par exemple, qu'il est inexact, comme le prétend Grégoras enfermé à Chora, que les autorités religieuses lui aient fait enlever ses livres de théologie (3) et qu'il lui était impossible de se mettre à sa fenêtre, donnant sur la rue, pour se délasser, car le bâtiment qu'il habitait était à l'intérieur du cloître (4). Quant au pamphlet de Nicolas Cavasilas, *contre les élucubrations de Grégoras* (5), qui date aussi de cette époque, il nous révèle peu de choses. C'est une courte réfutation des mêmes livres de l'*Histoire* de Grégoras, relatifs à la discussion théologique que ce dernier eut en 1355 avec Palamas, devant Jean V Paléologue. Les critiques de Cavasilas portent sur le titre donné par Grégoras au récit qu'il en fit de son côté, et sur la méthode qu'il a suivie. Critiques justes plus d'une fois, mais un peu vagues, et qui tendent à montrer surtout que Grégoras est plus rhéteur que théologien.

Nous en sommes donc réduits, pour l'étude de cette partie de la vie de Grégoras, à son propre témoignage. L'exposé qui va suivre est sujet par là à être corrigé, peut-être un jour. On ne pourra, du reste, le

1. Grég. *Hist.*, XVIII, 4, 890.

2. Migne, *PG* 151, coll. 773-1138.

3. *Antirrh.*, I, col. 777 C.

4. *Id.*, I, col. 777-778.

5. Cod. Colsi. gr. 315, 518²-523².

faire impartial et complet qu'après le dépouillement de tous les documents relatifs à la Querelle de l'Hésychasme et le nombre en est si élevé qu'il faudra attendre bien des années encore.

La décision donc de Cantacuzène de convoquer un synode leva tous les scrupules de Grégoras. Il résolut de mener avec la dernière énergie la lutte en faveur de l'orthodoxie. Bien des gens brûlaient du désir de mourir pour elle. En donnant l'exemple, il espérait lui recruter de nombreux défenseurs. Il réunit quelques amis, moines et prêtres, revêtit l'habit monastique, et fit serment de le conserver jusqu'à sa mort et de vivre loin de la Cour (1).

Peu de temps après, sur les instances de Calliste, revenu depuis peu de Thessalonique, Cantacuzène convoquait le synode (2). Ce ne fut pas, comme il l'avait annoncé, un synode œcuménique. Palamas, « comme tous ceux qui font le mal, n'aimait pas le grand jour » (3). Il s'y était opposé. Ce fut « l'ombre d'un synode ». On comptait seulement vingt-deux métropolités de Byzance et de la Thrace (4), Palamites convaincus, et la plupart sans instruction (5). Quelques-uns même, à en croire Prochoros Cydonès (6), avaient été cabaretiers ou cuisiniers, avant leur nomination comme métropolités. Légalement ce synode n'avait pas le droit de siéger ; la protection de Cantacuzène le lui donna.

Le jour de l'ouverture, le 27 mai 1351, de très bonne heure, les amis de Grégoras vinrent le chercher dans sa maison (7). Il pleura, en considérant leur grande vieillesse, mais il se réchauffa le cœur, en admirant leur zèle (8). A eux s'étaient joints un grand nombre de ses disciples et des hommes, comme le Métropolitte d'Ephèse, que Grégoras avait appelés à l'aide (9), le métropolitte de Ganos et celui de Tyr, ainsi que de savants théologiens : Dexios, Athanase (10) et Argyros (11). En leur compagnie, escorté d'une foule nombreuse qu'il acclamait, Grégoras

1. Grég. *Hist.*, XVIII, 4, 890.

2. Grég., *id.*, XVIII, 3, 881, Cant., IV, 23, 166.

3. Grég., XVIII, 3, 883.

4. Grég., *id.*, 881 ; Cant., IV, 231, 166.

5. Grég., *id.*, XVIII, 3, 883-884.

6. Migne, PG 150, coll. 698-699 et 713.

7. Philothée (*Antirrh.*, I, 788 D. Cf. Boivin, II, 1294), prétend, au contraire, que Grégoras vint accompagné seulement de quelques partisans.

8. Grég. *Hist.*, XVIII, 5, 892.

9. *Lett. au métropolitte d'Ephèse*, Cod. Par. gr. 3040, f. 114 r.

10. Grég. *Hist.*, XVIII, 5, 894.

11. Grég. *id.*, Bonn., t. I, p. LXX.

parvint au Palais des Blachernes, vers huit heures du matin. Mais il lui fut impossible d'y pénétrer. Les Palamites étaient en train de déjeuner avec Cantacuzène. Grégoras et ses partisans durent attendre, en plein soleil, sur la place du Palais jusqu'à midi (1). Ils furent alors introduits dans le Triclinium d'Alexis, et la discussion commença aussitôt. Les deux Basilissai y assistaient. La discussion remplit quatre séances et dura quinze jours (2).

Dès le début, Cantacuzène protesta de son impartialité, mais se montra favorable à Palamas. Et cependant, il appelait « sur lui et sur ses enfants la malédiction de Dieu » (3), si jamais il se montrait complaisant envers l'erreur. Après avoir déclaré qu'il avait songé tout d'abord à ne pas venir au synode, car seul un synode œcuménique était qualifié pour discuter, comme c'était le cas, de dogmes nouveaux (4), Grégoras demanda la prestation de serment que prescrivait le sixième synode (5). Ce fut en vain. Il se mit alors à critiquer acerbement l'arbitraire de Cantacuzène. Grégoras reconnut que sa propre franchise lui attirerait bien des inimitiés, mais il affirma que, jaloux de son indépendance, moins que jamais il ne se soumettrait, car Dieu même était intéressé au débat (6). Cantacuzène, du reste, l'interrompit et commença à le réfuter; puis il céda la place à Palamas (7). Souffrant, Grégoras remit à ses amis le soin de répondre à ce dernier (8). Palamas fut finalement vaincu et hué. A la nuit, Grégoras revint chez lui en triomphateur (9).

Deux jours après, il était de nouveau appelé au Palais. Comme le premier jour, une foule nombreuse vint le chercher. Il savait la partie perdue, car la sympathie de Cantacuzène pour les Palamites était évidente. Il décida de ne point quitter sa maison et d'y attendre patiemment sa condamnation (10). Mais ses amis le supplièrent de ne pas désertier le combat. Sa présence était plus que jamais nécessaire. Palamas, furieux de son échec, avait obtenu de Cantacuzène l'arrestation de

1. *Id. Hist.*, XVIII, 6, 896.

2. Grégoras a raconté tout au long ces événements dans les livres XVIII, 5, XIX, XX et XXI de son *Histoire*.

3. *Grég. Hist.*, XVIII, 6, 898.

4. *Grég. id.*, XIX, 1, 911.

5. *Id.*, XVIII, 6, 898.

6. *Id.*, XIX, 2, 936.

7. *Id.*, XVIII, 6, 898.

8. *Id.*, XX, 4, 975.

9. *Id.*, 978.

10. *Grég. Hist.*, XX, 6, 985.

ceux qui l'avaient confondu (1). Seul, Grégoras était à même de faire échec aux Palamites. Celui-ci se rendit aux supplications de ses amis et il reprit le chemin des Blachernes.

Dans cette seconde séance, Cantacuzène, secondé par l'un des meilleurs amis de Grégoras, essaya d'acheter celui-ci par de l'argent et par des promesses (2). Mais Grégoras resta incorruptible. Cantacuzène lui refusa alors la parole, afin de l'empêcher de réfuter les Palamites. Mais ces derniers se couvrirent de ridicule, et Cantacuzène n'osa pas condamner Grégoras (3). Il tenta une fois encore de gagner celui-ci à ses vues ; une fois encore, il échoua (4). En vain, Palamas, le 8 juin, dans la troisième séance, était confondu, non par Grégoras, trop souffrant pour continuer la lutte, mais par l'un de ses disciples (5) ; en vain, Grégoras lui-même faisait lire, le lendemain 9 juin, dans la quatrième et dernière séance, un ouvrage de Palamas qui jetait le trouble jusque chez ses partisans, surpris de voir leur chef, incapable de se défendre (6), le synode, malgré tout, sanctionnait les doctrines de Palamas, confirmait la condamnation de Barlaam et d'Acindynos et anathématisait Grégoras (7).

La haine des Palamites s'exerça sur-le-champ contre les partisans de ce dernier. Ils déchirèrent les vêtements des métropolités d'Ephèse et de Ganos (8), qui furent destitués. Quant à ses disciples, un certain nombre fut emprisonné, les autres, menacés de l'être, si jamais ils tentaient de revoir leur maître (9). Grégoras fut laissé en liberté, mais consigné dans sa maison et privé de domestiques (10).

Le 15 août suivant, Cantacuzène, pour rendre plus respectables aux yeux du peuple les décisions du synode, revêtit les insignes impériaux et déposait solennellement sur l'autel de sainte Sophie le *Tome* ou Actes du synode. Il était signé du Patriarche, de trente-sept prélats, favorables à Palamas, du jeune Basileus Jean V Paléologue et de Cantacuzène (11), dont les Palamites avaient obtenu la signature par la

1. *Id.*, *id.*, XX, 5, 980.

2. *Id.*, *id.*, XX, 6, 985. Grégoras ne donne pas le nom de cet ami.

3. *Id.*, *id.*, XX, 7.

4. *Id.*, *id.*, XXI, 1, 998.

5. *Id.*, *id.*, XXI, 1-3, 1001-1003.

6. *Id.*, *id.*, XXI, 3, 1005.

7. *Id.*, *id.*, 1009, et Cant., IV, 24, 181.

8. Grég., *id.*, XXI, 3, 1010.

9. *Id.*, *id.*

10. *Id.*, *id.*, XXI, 5, 1028.

11. Grég. *Hist.*, XXI, 5, 1023-1025, et Cant., IV, 23, 170.

prédiction qu'un vaste empire lui était réservé (1). Grégoras, en l'apprenant, s'était écrié : « Quand vous verrez l'abomination et la désolation (il désignait ainsi le *Tome*) dans le Lieu Saint, sachez qu'est proche la ruine de la puissance romaine, comme celle de ses voisins » (2). Quelques jours plus tard, les Gênois allumaient aux faubourgs de Byzance un incendie si violent qu'on craignit, un moment, de voir les portes de la ville s'embraser et livrer passage aux ennemis (3). Le peuple alla répétant que c'était une punition de Dieu, qui faisait sentir sa colère à Byzance, coupable d'avoir reconnu solennellement le Palamisme (4). Cantacuzène, furieux et inquiet, donna l'ordre à Grégoras et à ses partisans de garder le silence. Quiconque s'y refusa fut emprisonné, et les plus connus, gardés à vue chez eux et mis au secret (5).

VI

Grégoras, cependant, continuait la lutte contre Palamas. Il l'accusait, notamment, de l'hérésie de Nestorius et d'Apollinaire (6). Il reprenait également les accusations de Sabellianisme, de Nestorianisme et de Massalianisme contre les Hésychastes (7), et travaillait à une nouvelle réfutation des décisions du synode (8). Il écrivait enfin à ses amis de Thessalonique (9), que l'Église de Byzance, gangrenée, méritait d'être retranchée de la communauté des fidèles. Il engageait même les églises de Trébizonde et de Chypre à se séparer d'elle (10). Cantacuzène estima un pareil langage aussi préjudiciable à Grégoras qu'à l'Église entière. Il fit enfermer ce dernier au monastère de Chora (11), et lui interdit « d'écrire, de voir ou de chercher à connaître

1. *Id., id.*, XXI, 6, 1032.

2. *Id., id.*, XXV, 38.

3. *Id., id.*, XXI, 6, 1031.

4. *Id., id.*, XXI, 1032.

5. *Cant.*, IV, 23, 171.

6. *Cod. Par. gr.* 1213, f. 283 v.

7. *Cant.*, IV, 24, 173.

8. *Grég. Hist.*, XXI, 3, 1027.

9. *Cod. Par. gr.* 1213, f. 283 r. *Grég. Let. au très saint...* *Cod. Angel. gr.* 82, f. 29 r. 31 v.

10. *Cant.*, IV, 25, 183.

11. *Grég. Hist.*, XXV, 8, 9, 10, *Cant.*, IV, 23, 171, écrit « au monastère du Christ Sauveur ». Il s'agit bien du monastère de Chora, que Métochite avait légué à Grégoras (*Grég. Hist.*, XXII, 2, 1047).

quoi que ce fût des événements contemporains » (1). En même temps, il refusait à ses amis l'autorisation de le visiter (2), et lui faisait enlever ses livres (3).

Étroitement surveillé, malade, Grégoras se laissa aller au découragement (4). Cependant, il reprit assez vite courage. La résistance de Grégoras déconcertait Cantacuzène ; mais celui-ci ne désespérait pas de la briser. Il eut recours à divers moyens. Une députation vint, en son nom et au nom du Patriarche, annoncer à Grégoras que les Palamites venaient d'être condamnés, et elle l'engagea à revenir, comme par le passé, à la Cour. Grégoras resta méfiant. Il demanda à voir le Tome infirmant les dogmes Palamites. Il ne put, naturellement, l'obtenir, et il refusa de quitter sa cellule, congédiant, sans plus, la délégation (5).

On resserra alors la surveillance, autour de lui (6). Les moines, qu'il avait amenés lui-même dans son monastère et qui lui devaient tout, devinrent autant d'agents chargés de l'épier. Le Patriarche, sur ces entrefaites, tenta personnellement de le fléchir. Il vint trouver Grégoras. Sa démarche n'eut aucun succès. Grégoras resta inébranlable (7). Alors, quelques jours plus tard, Grégoras reçut la visite de l'un de ses meilleurs amis, Démétrios Cavasilas (8). Il était porteur des volontés de Cantacuzène. Grégoras fut tout surpris et fort peiné de cette visite, car il avait pour Cavasilas une profonde affection. Du reste, à peine entré auprès de Grégoras, Cavasilas fut rejoint par l'un des hauts dignitaires, attachés à la personne du Patriarche Calliste, et qui avait déjà fait partie de la première délégation. Car, écrit Grégoras, « il était loisible à chacun de pénétrer chez moi, selon son bon plaisir, comme, suivant le proverbe, il est permis au premier venu de couper une branche à un chêne abattu » (9).

1. Grég. *Hist.*, XXI, 4, 1013.

2. *Id.*, *id.*, et Cant., IV, 23, 172.

3. Grég., *id.*, XXII, 4, 105 9. Cant., IV, 25, 185.

4. Grég. *Lett. à Maxime*, higoumène du Chortaito. Cod. Par. gr. 3040, f. 66 r., et à *Démétrios Cavasilas*; Cod. Vat. gr. 1080, f. 148 v.

5. *Id.*, *Hist.*, XXII, 1, 1043.

6. *Id.*, *id.*, XXII, 2, 1044.

7. *Id.*, *id.*, XXII, 3, 1048-1049.

8. *Id.*, *id.*, XXI, 5, XXII, 4. Il s'agit de Démétrios Cavasilas, dont Grégoras dit (XXI, 5) qu'il était honnête et savant, et avec qui il fut très lié, comme le montre sa correspondance. Il ne peut être question, comme le croit Boivin (*Bonn.*, I, p. xxxiv) ni de Nil Cavasilas, ni de son neveu, Nicolas Cavasilas, qui furent toujours de notoires partisans de Palamas.

9. Grég. *Hist.*, XXII, 4, 1057.

Grégoras et Cavasilas discutèrent longuement, mais sans résultat (1). Cavasilas laissa Grégoras à son entêtement, et le quitta sur ces mots : « Si tu persévères dans une pareille intransigeance, tu te priveras de bien des avantages, et tu supporteras bien des malheurs. De plus, tes *Vies de Saints*, qu'on lit dans les églises, le jour de la fête de chacun d'eux, seront livrées sous peu, au feu qui les dévorera toutes, car tel est l'ordre du Basileus. Ta dépouille mortelle restera sans sépulture, après ta mort, car on la jettera en un coin de la ville » (2). Ces menaces ne troublèrent pas Grégoras. Il se contenta de répondre qu'il n'était point indispensable d'être enterré, qu'il voulait continuer de se battre pour Dieu, car il désirait la palme du martyr (3). On rendit plus dur encore son emprisonnement. A la même époque, Philothée, métropolite de Sélymbrie, l'excommuniait pour avoir déclaré que la Vierge ne pénétrait pas dans le sanctuaire, comme le Christ (4).

Si surveillé qu'il fût, Grégoras trouva le moyen, cependant, d'être renseigné sur la situation politique et religieuse de l'empire. La nuit du 8 décembre 1351, jour de la fête de la Vierge, l'un de ses anciens disciples et amis, profitant de la foule, qui pénétrait ce jour-là dans le monastère, réussit à tromper la surveillance des gardiens, et parvint jusqu'à lui. C'était Agathangelos, fils de Callistrate (5). Il revenait d'un long voyage en Orient, et, notamment, de Chypre, où il avait rendu visite à Georges Lapithe. Celui-ci témoignait à Grégoras une admiration si vive, que seule la prise de Byzance par Cantacuzène l'avait empêché de venir la lui témoigner (6). Agathangelos raconta par le détail ses voyages à Grégoras et surtout les événements postérieurs au synode « de brigands » de 1351. Il lui apprit ainsi la toute puissance des Palamites (7). Il lui révéla les raisons qu'ils donnaient de son emprisonne-

1. Grégoras a rapporté cette discussion théologique dans le livre XXIII et au premier chapitre du livre XXIV de son *Histoire*.

2. Grég. *Hist.*, *id.*, XXIV, 2, 1144-1145.

3. *Id.*, *id.*

4. Miklos. et Müll., *Acta*, I, 490.

5. Grég. *Hist.*, XXIV, 34. Boivin, tout en reconnaissant qu'il a existé un Byzantin de ce nom, croit (*Bonn.*, I, XXXV) qu'Agathangelos est un personnage fictif, créé par Grégoras pour lui permettre de mieux faire son propre éloge. Agathangelos a réellement existé (cf., Grég., *Lettre à Lépentène*, où Grégoras cite expressément le nom d'Agathangelos et parle de ses voyages en Palestine et à Chypre). Les entretiens, que Grégoras a eus avec lui, sont donc certains.

6. Grég. *Hist.*, XXV, 10, 111, 14.

7. *Id.*, *id.*, XXV, 31.

ment. En écrivant son *Histoire*, disaient-ils, Grégoras, amené par la force même des choses à étudier les luttes religieuses, s'était donné le beau rôle dans la bataille engagée pour sauver l'orthodoxie (1). De plus, Grégoras ne cessait de critiquer Palamas et de ruiner son prestige dans le clergé byzantin (2). Par ailleurs, après la publication du *Tome* Palamitique, Grégoras avait montré, dans ses *Premiers Antirrhétiques*, les grossières erreurs contenues dans la doctrine de Palamas, et il avait tout fait pour soulever l'Eglise contre celui-ci. D'un autre côté, la popularité de Grégoras excitait la haine de Palamas. Le nom de Grégoras était connu de chacun ; ses disciples occupaient de hauts postes dans les tribunaux, dans le clergé, au Palais et dans les ambassades (3). Puis, Palamas ne pouvait pardonner à Grégoras la publication, dans un nouveau *Tome*, des décisions prises par les Palamites et condamnant Acindynos (4). Enfin et surtout, Cantacuzène s'était éloigné de Grégoras, parce qu'il lui en voulait d'avoir donné un démenti aux prédictions des Palamites, qui lui avaient promis le succès en tout. Pour toutes ces raisons, les Palamites avaient décidé de faire mourir Grégoras. Ils comptaient bien que ses névralgies ou une maladie nouvelle lui apporteraient une mort rapide ; certains même songeaient à le faire étrangler (5). Toutefois, remarquait Agathangelos, Grégoras ne devait pas se laisser abattre. Les Palamites ne triomphaient pas partout. L'Eglise d'Orient avec les Patriarches Grégoire d'Alexandrie et Ignace d'Antioche avait refusé de reconnaître la doctrine de Palamas, et elle s'était déclarée ouvertement en faveur de l'Eglise persécutée de Byzance (6).

Sur ces confidences, Grégoras renvoya son ami, avant le jour, de crainte de le voir surpris dans sa cellule (7). Six mois après, vers le mois de mai 1352, Agathangelos revenait. Il raconta à Grégoras ce qui s'était passé depuis sa dernière visite, et il lui apprit le refus du métropolitain de Russie de reconnaître le Palamisme (8). Pendant trois ans,

1. *Id.*, *id.*, XXV, 35.

2. *Id.*, *id.*, XXV, 36.

3. *Grég. Hist.*, XXV, 37.

4. *Id.*, *id.*, XXV, 38, Philothée (*Antirrh.*, I, *PG*, t. 151, col. 781) prétend qu'au contraire leurs décisions ont été publiées en trois tomes et répandues en de nombreux exemplaires à Thessalonique, à l'Athos et même à l'étranger.

5. *Grég. id.*, XXV, 39.

6. *Id.*, *id.*, XXV, 4.

7. *Id.*, *id.*, XXVI, 8.

8. *Id.*, *id.*, XXVI, 9.

Agathangelos réussit à déjouer la surveillance des gardiens de Grégoras, et il revint périodiquement (1) tenir son maître au courant des événements. Grégoras apprit ainsi que le métropolitain de Russie avait brûlé les livres de Palamas et l'avait traité d'athée et de polythéiste (2). Il connut surtout la haine avec laquelle on proscrivait ses propres ouvrages. Cantacuzène avait interdit de lire, à une fête religieuse, une *prière à la Vierge*, que Grégoras avait composée sur la demande de la Basilissa Irène (3).

Quoique souffrant et découragé par les persécutions, Grégoras travaillait toujours (4). Sans doute, il aurait pu s'abandonner à d'oisives méditations. On lui avait enlevé ses derniers livres, y compris la Sainte Ecriture (5). Mais il y allait de l'intérêt de la religion. A force d'ingéniosité, il réussit, en quelques semaines, à rédiger, en août et septembre 1352, dix livres de son *Histoire*, ceux où il raconte les faits du synode Palamitique, sa discussion avec Cavasilas et ses premiers entretiens avec Agathangelos (6). Le style n'en est pas châtié, et le travail mériterait d'être remis sur le métier (7). Mais Grégoras n'avait ni la facilité, ni le temps de se corriger; ses ennemis étaient aux aguets, et il devait se cacher pour écrire. Au reste, il tenait, avant tout, à remettre à Agathangelos le récit des événements qu'il lui avait rapportés, pour le faire copier à de nombreux exemplaires. Il voulait les distribuer à ses amis, et étaler sous les yeux de la chrétienté entière son orthodoxie et les persécutions qu'il subissait en son nom (8).

Placé dans de semblables conditions, il fallut à Grégoras une force de caractère peu commune pour mener à bien son œuvre. On ne ménageait rien pour le faire mourir à petit feu. On le privait de réconfort spirituel. Il ne parvenait plus à se procurer des hosties, et il devait

1. *Id.*, *id.*, XXII, 13 (fin 1352) et 57, XXVIII, 1 (début 1353) et 42, XXIX, 1 (fin 1354), 36.

2. Grég. *Id.*, XXVI, 47.

3. Ils s'agit vraisemblablement de la Prière, contenue dans le Cod. Mosqu. (Moscou, Bibl. Synodale), 441, ff. 334 v.-341.

4. Grég. *Hist.*, XXVII, 1.

5. *Id.*, *id.*, XXVII, 10.

6. Le récit du synode Palamitique est contenu dans les livres XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, 3; la discussion avec Cavasilas, dans les livres XXII, 4, XXIII, XXIV, 2; et les premiers entretiens avec Agathangelos dans les livres XXIV, 3, XXV, XXVI et XXVII.

7. Grég. *Hist.*, XXVII, 12.

8. *Id.*, *Id.*, XXVII, 15.

prier son ami Agathangelos de lui en apporter en cachette (1). Contraint, malgré son âge avancé, de se servir lui-même, une nuit d'août, en allant puiser de l'eau, il avait heurté une pierre ; la gangrène s'était mise à son pied. Quinze jours durant, en attendant le retour d'Agathangelos, il avait été réduit à se servir d'eau croupie (2). Grégoras avait blanchi (3). Tout en craignant d'être tué traîtreusement à chaque instant, tout en sachant que ses restes seraient jetés aux chiens (4), tout en chargeant Agathangelos d'annoncer sa fin prochaine à ses amis (5), il n'en continuait pas moins à travailler, comme il pouvait. Il parvenait alors, grâce aux renseignements d'Agathangelos, à rédiger ses dix livres de *Réfutations* contre le Tome Palamitique, les *Seconds Antirrhétiques* (6), et réussissait à jeter par là le désarroi parmi ses ennemis.

Déconcertés de cette résistance, les Palamites ne cessaient d'envoyer périodiquement à Grégoras des émissaires, « des Théologiens d'un jour », comme il se plaît à les appeler (7), avec mission de le convertir à leurs idées. Chaque fois, Grégoras les renvoyait, sans leur laisser la plus faible espérance d'un changement d'attitude de sa part.

Cependant, Cantacuzène désirait toujours, semble-t-il, voir Grégoras cesser son opposition au Palamisme. Naturellement superstitieux, comme beaucoup de ses compatriotes, Cantacuzène croyait remarquer, depuis une année, l'hostilité de Dieu contre lui. Depuis près de deux ans, son fils Mathieu réclamait une part du pouvoir (8). La Basilissa Irène lui rappelait que ses revers dataient du jour où il avait donné son appui à Palamas, et elle réussissait, peu s'en faut, à le convaincre (9). D'un autre côté, les prétentions de Mathieu éveillaient la méfiance de son frère Manuel, et une guerre fratricide était sur le point d'éclater (10). Palamas lui-même tombait malade à Thessalonique (11). Enfin, et peut-être surtout, Jean V Paléologue devenait

1. Grég., *id.*, XXVII, 2 et 18.

2. *Id.*, *id.*, XXVII, 20.

3. *Id.*, *id.*, XXVIII, 1.

4. *Id.*, *id.*, XXVII, 2 et 19.

5. *Id.*, *id.*, XXVII, 2.

6. *Id.*, *id.*, XXVII, 57. Cod. Laurent, 56, 14, seul ms, semble-t-il qui nous les ait conservés.

7. Grég. *Hist.*, XXVII, 56.

8. *Id.*, *id.*, XXVI, 27, Cant., IV, 35, 25, 7.

9. Grég., *id.*, XXVI, 28-31.

10. *Id.*, *id.*, XXVII, 31 à 55. Cant., IV, 49, 358-360.

11. Grég., *id.*, XXVIII, 12.

de jour en jour plus redoutable, car il était décidé à reconquérir le trône, que Cantacuzène avait usurpé (1).

Inquiet pour lui-même, Cantacuzène voulut parer à ce dernier danger, le plus pressant à son avis. Il résolut d'associer son fils Mathieu à l'empire. Mais le Patriarche Calliste refusa de le sacrer. Cantacuzène, décidé à passer outre, exila Calliste dans le monastère d'Athanase (2). Puis, il le fit déposer et le remplaça par Philothée Coccinos, ami de Palamas. Au printemps 1354, Philothée couronnait Mathieu co-empereur (3).

Connaissant l'affection de Grégoras pour son fils Mathieu, Cantacuzène le lui envoya, peu après son couronnement. Mathieu devait tout tenter pour convaincre Grégoras de revenir à la Cour (4). Mais, Grégoras resta inflexible. En vain, Mathieu lui peignit avec émotion le repentir de son père et insista sur le désir qu'il avait de voir Grégoras réconcilié avec lui ; en vain, il essaya de lui prouver que Jean V, en conspirant contre Cantacuzène, avait contraint celui-ci à se défendre, et à faire appel, dans cette intention, aux Turcs ; en vain, et surtout, il tenta de lui démontrer que Cantacuzène, loin d'être, comme il le croyait, l'auteur des troubles présents n'était que le jouet des événements, et que, Dieu menant ces derniers, c'était Dieu, en définitive, qui avait voulu la guerre entre Jean V et Cantacuzène (5). Grégoras réfuta sans peine Mathieu. Il lui fit remarquer que l'homme, ayant le libre arbitre, était relativement maître de ses actes, et il engagea Mathieu à retourner, sans lui, au Palais (6).

La détention de Grégoras fut rendue plus dure. On le guettait si bien pour le faire périr qu'au cours d'un tremblement de terre, survenu peu de temps après, il n'osa pas sortir de sa cellule ; et, cependant, la violence des secousses sismiques fut telle qu'elle fit écrouler, en partie, le bâtiment (7). Grégoras en réchappa. Il allait connaître, dès cette année 1354, quelque répit dans la persécution.

1. Grég. *id.*, XXVIII, 18.

2. Grég. *id.*, XXVIII, 19, Cant., IV, 37, 270-272.

3. Grég. *id.*, XXVIII, 43, Cant., IV, 38, 275.

4. Grég. *id.*, XXVIII, 44.

5. *Id.*, *id.*, XXVIII, 44-50.

6. *Id.*, *id.*, XXVIII, 51-65.

7. *Id.*, *id.*, XXVIII, 67.

VII

En décembre 1354, Jean V pénétrait, en effet, de nuit dans l'arsenal de l'Heptascalon, à Byzance. Le mécontentement était grand contre Cantacuzène. On lui en voulait, peut-être, de son hostilité contre Grégoras. Plus vraisemblablement, on lui pardonnait difficilement son alliance avec les Turcs, le mariage de sa fille Théodora, avec l'émir Orkhan (1), et la coupable complaisance, avec laquelle il avait installé ces ennemis irréconciliables dans l'empire et à Byzance même, pour qu'ils l'aidassent dans sa lutte contre Jean V (2). Cantacuzène fut obligé d'abdiquer. Il se retira au monastère de Manganes, où il prit le nom de Joasaph. Irène, sa femme, suivit son exemple. Sous le nom d'Eugénie, elle prit le voile, au couvent de Sainte-Marthe (3). Le nouveau Basileus n'était pas favorable aux Palamites. Il rappela le Patriarche Calliste (4) ; il destitua tous les métropolitains Palamites, mais il ne toléra aucune persécution.

Grégoras recouvra la liberté. Il reparut à la Cour. Il vint trouver Jean V (5), et lui prouva que l'hérésie de Cantacuzène était la cause de la colère divine. Aussi l'engageait-il instamment, s'il ne voulait l'éprouver à son tour, à remettre l'orthodoxie en honneur (6). Il se faisait fort, au reste, de lui démontrer les hérésies de Palamas (7).

En apprenant ces faits, Cantacuzène jugea bon d'intervenir. Il voulait moins sauver les Palamites que se défendre et se justifier lui-même. Il envoya à l'émir Orkhan une somme d'argent élevée pour racheter Palamas, alors son prisonnier. Ce dernier, en effet, au printemps de 1354, craignant de voir Cantacuzène faiblir dans la lutte contre les Acindynites, et voulant apporter dans la capitale ses derniers ouvrages contre Grégoras, s'était embarqué à Thessalonique pour Byzance (8). Mais le bateau, qui le transportait, avait été capturé par les Turcs (9). Palamas fut conduit auprès du fils aîné d'Or-

1. Cant., III, 95, 588.

2. Grég. *Hist.*, XXVIII, 41.

3. *Id.*, *id.*, XXIX, 30, Cant., IV, 42, 307.

4. Grég., *id.*, XXIX, 39.

5. *Id.*, *id.*, XXIX, 40.

6. *Id.*, *id.*, XXIX, 40, Cant., IV, 42, 309.

7. Grég., *id.*, 41.

8. *Id.*, *id.*, XXIX, 6.

9. *Id.*, *id.*, XXIX, 7.

khan. Celui-ci, après avoir fait jeter à la mer ses ouvrages, à l'exception des Evangiles, l'avait d'abord cruellement maltraité (1). Par la suite, il lui avait assigné comme résidence, le monastère de Saint-Hya-cinthe, à Nicée (2). Il lui avait laissé une relative liberté et l'avait traité avec plus de douceur, prenant plaisir à discuter avec lui et à le faire discuter avec les théologiens musulmans (3).

Cantacuzène inquiet de voir un débat s'ouvrir sur le Palamisme, en l'absence du protagoniste, racheta donc Palamas (4). Puis, il fit venir de Ténédos, sa fille, la Basilissa Hélène, femme de Jean V. Par un sentiment très naturel, Hélène voulut empêcher un débat, qui aurait vraisemblablement tourné à la confusion de son père, et elle y réussit (5). La controverse, souhaitée par Grégoras, n'eut pas lieu. La Basilissa n'en témoigna pas moins son estime à Grégoras. C'était une femme instruite, et celui-ci venait fréquemment au Palais discuter philosophie avec elle. De cette époque semble dater, en effet, cet opus-cule, où il expose les questions que lui soumettait la Basilissa, et les réponses qu'il y donnait. Ce sont les *Solutions des questions*, que me posait la Basilissa, dans les fréquents entretiens que j'avais avec elle (6). C'est une réfutation de certains points de la philosophie aristotélicienne.

Sur ces entrefaites, arriva de Rome, au début de 1355, un légat d'Innocent VI (7), l'archevêque de Smyrne, Paul (8), qui se donnait lui-même comme Patriarche de Constantinople (9). Chargé par le pape de protester de l'intérêt de Rome pour Byzance, il fit part au Basileus de ses inquiétudes au sujet des hérésies Palamitiques, et il le pria d'autoriser Palamas à les lui exposer (10). Paul serait resté confondu de l'hétérodoxie de ces doctrines. Il aurait demandé alors au Basileus de faire venir Grégoras, pour entendre la thèse contraire (11).

1. *Id.*, *id.*, XXIX, 8-9 ; Palamas, Cod. Par. gr. 1239, f. 288 v.

2. Palamas, *id.*, *id.*, f. 290 v.

3. *Id.*, *id.*, ff. 289 r.-290 r.

4. Grég. *Hist.*, XXIX, 42.

5. *Id.*, *id.*, 42.

6. Cf. Cod. Neap. Miscell., XXII, 1, ff. 186 v.-193 r.

7. Et non pas d'Urbain V, qui monta seulement sur le trône pontifical en 1362, comme l'écrit le copiste, auteur de la note, précédant la correspondance entre Cantacuzène et l'archevêque Paul. Cod. Par. gr. 1241, f. 162 v.

8. Grég. *Hist.*, XXIX, 55.

9. Cant., Cod. Par. gr. 1241, f. 162 r.

10. Grég. *Hist.*, XXIX, 56.

11. *Id.*, *id.*, 57.

Jean V y consentit, et le Grand Logothète, en personne, vint, un soir, chercher Grégoras sans autre explication. Celui-ci se rendit au Palais, sans connaître la cause de cette convocation (1). La Basilissa Hélène, favorable secrètement à Palamas, parce qu'il était l'ami de son père, avait interdit de révéler à Grégoras la raison pour laquelle il était mandé au Palais.

En arrivant aux Blachernes, Grégoras trouva Palamas. Il comprit alors. Il songea, un moment, à s'en retourner ; mais, craignant d'être taxé de lâcheté, il resta (2). La discussion s'engagea sur la différence entre l'« essence » et l'« énergie » divines. Elle se termina par la défaite de Palamas, si l'on en croit Grégoras (3). D'après le témoignage d'un Palamite, le Protostrator Phacrasès (4), auteur d'un compte-rendu de cette même discussion, Palamas s'en serait tiré avec honneur. Toutefois, Phacrasès n'affirme pas expressément le triomphe de Palamas (5). Il n'y eut vraisemblablement aucun vainqueur. Au reste, pour ne point réveiller la querelle entre Palamites et Acindynites, pour ne point peiner Cantacuzène, son beau-père, le Basileus remit le verdict à plus tard (6). Palamas, interprétant ce silence comme une marque d'approbation, commença dès le lendemain, à proclamer sa victoire et la défaite de Grégoras (7). Le Basileus l'apprit avec surprise, mais il ne se prononça toujours pas (8).

Grégoras voulut laisser un témoignage de la défaite de Palamas. Il mit alors par écrit la discussion qu'il venait d'avoir avec lui (9). Que pensa le légat du pape ? Nous l'ignorons. Il dut, semble-t-il, se laisser difficilement convaincre de l'orthodoxie de Palamas. Cantacuzène, en effet, à qui l'affaire tenait à cœur, discuta personnellement avec Paul. Ils échangèrent, tous deux, sur ce sujet, un certain nombre de lettres (10). Cantacuzène y protestait de son amour pour la vé-

1. *Id.*, *id.*, 32 et 58.

2. *Id.*, *id.*, 58.

3. Grég. *Hist.*, XXX, 3 à 109.

4. Cod. Par. gr. S. 1178, ff. 1-13 et Coisl. gr. 100, ff. 226 r.-232 r.

5. Il termine même son résumé d'une façon un peu brusque. Palamas, dit-il, répondit bien d'autres choses qui mériteraient d'être connues, mais « je ne peux les rapporter ici en détail ; j'arrête là mon récit ». Coisl. gr. 100, f. 232 r.

6. Grég. *Hist.*, XXX, 110-111.

7. *Id.*, *id.*, 112.

8. *Id.*, *id.*, 119.

9. Ce sont les chapitres 9 à 76 inclus du livre XXX de l'*Histoire*, et le livre XXXI en entier.

10. Cette correspondance (5 lettres de Cantacuzène et 3 de Paul) est conservée dans le Cod. Par. gr. 1241, ff. 163 r.-226 r.

rité (1); il justifiait Palamas et lui-même de l'accusation de dithéisme (2) et il exposait en détail la théorie sur la lumière Thaborique (3). Mais l'archevêque ne se laissa pas convertir si aisément. Il demanda, surtout sur ce dernier point, des éclaircissements nombreux (4). Cantacuzène se contenta de répondre par des citations, empruntées aux Pères de l'Eglise et affirma que les théories de Palamas « étaient strictement orthodoxes » (5). Cantacuzène comprit, du reste, que la discussion était stérile, et il chercha un autre moyen pour réhabiliter Palamas et lui-même en même temps.

Il se procura, prétend Grégoras, ses propres ouvrages relatifs au Palamisme. Il convia auprès de lui des théologiens, tout dévoués à sa cause, et les pria d'examiner ces ouvrages avec lui (6). Puis on décida que Palamas, ses amis et Cantacuzène les réfuteraient par écrit, et répandraient ces Réfutations à un grand nombre d'exemplaires (7). Alors on vit paraître toute une série d'écrits contre Grégoras. Telle fut la *Réfutation de Prochoros Cydonès*, par Cantacuzène (8). Il y attaquait surtout Grégoras le Philosophe, « qui, à ce titre, aurait dû servir la vérité, et ne point susciter de troubles », mais qui « même mille fois convaincu d'erreur, se redresse autant de fois, et qui, faisant fi de la précieuse vérité, cherche l'aide d'autres sophistes pour les dresser contre elle » (9). Palamas, de son côté, publia une longue critique, en quatre *Logoi*, des erreurs et des hérésies, accumulées par Grégoras, dans sa réfutation du synode de 1351 (10). Il l'y comparait injurieusement à la chouette. Comme celle-ci ne peut hurler que dans l'obscurité et croit ainsi persuader les hommes que le jour est devenu la nuit, comme si les ténèbres avaient triomphé de la lumière, ainsi Grégoras, incapable de supporter la lumière et la vérité, se réfugie dans les ténèbres du mensonge, et s'imagine, comme il le fait, convaincre les hommes que l'erreur a triomphé de la vérité (11). Par ailleurs, Georges Pha-

1. *Id., id.*, f. 175 v.

2. *Id., id.*, ff. 178 r.-187 r.

3. *Id., id.*, ff. 188 v.-197 v.

4. *Id., id.*, f. 199 v.-200 r.

5. *Id., id.*, f. 226 r.

6. Grég. *Hist.*, XXXII, 2.¹

7. *Id., id.*

8. Cod. Par. gr. 1241, ff. 20 r.-22 r.

9. *Id., id.*, f. 21 r.-21 v.

10. Grég. *Hist.*, XVIII, 3 et XXI, 2, Palamas, Coisl. gr. 100, ff. 232 r.-287 v. Le premier Logos est souvent attribué à Constantin, moine Hagiorite, par certains mss, comme le Vatic, gr. 1756, ff. 269 r.-278 v. L'ouvrage est entièrement de Palamas.

11. Palamas, Cod. Coisl. gr. 100, f. 235 r.

crasès rédigeait aussi un exposé de sa discussion avec Grégoras, en présence de Jean V, et naturellement, Grégoras y était représenté comme le vaincu de la journée, s'exprimant avec gaucherie et usant d'arguments futiles, tandis que Palamas s'exprimait avec élégance et accablait son adversaire sous des preuves irréfutables (1). D'un autre côté, Nicolas Cavasilas, dans un pamphlet intitulé : *Contre les élucubrations de Grégoras* (2), traitait le même sujet, mais, en outre, tournait en ridicule sa renommée de savant auprès des habitants de Thessalonique (3) et se moquait de sa science et de ses connaissances théologiques. Enfin, sans parler de l'important ouvrage de Philothée, patriarche de Byzance, qui réfutait longuement dans ses *XII Antirrhétiques*, les théories de Grégoras (4), Jean Calothète rédigeait alors une « *Réfutation de l'ouvrage de Grégoras où celui-ci attaque le saint et savant théologien Grégoire Palamas* » (5).

Tout semble donc avoir été mis en œuvre pour ruiner le prestige de Grégoras. Cette campagne de diffamation n'aboutit à rien (6). Cantacuzène s'en aperçut. Il tenta, alors, de nouveau, de se rapprocher de Grégoras et de l'amener à composition. En 1357, il envoya prier celui-ci de venir le trouver. Cantacuzène avait réfléchi dans la solitude du cloître, et il désirait renouer avec lui leur vieille amitié (7). Grégoras consentit. Accompagné de l'un de ses meilleurs amis, qu'il appelle Protagoras, il se rendit auprès de Cantacuzène (8). L'entretien fut d'abord simple et même cordial. Mais Cantacuzène et son entourage se mirent à louer, outre mesure, les doctrines Palamitiques. Tout surpris d'entendre des hommes de religion discuter semblables hérésies, Grégoras tenta de mettre fin à une conversation, pénible pour tous. Ce fut en vain. La discussion s'engagea insidieusement sur la lumière Thaborique (9). Alors Grégoras reprocha vivement à Cantacuzène de

1. *Id.*, *id.*, ff. 226 r.-232 r.

2. Cod. Coisl. gr. 315, ff. 518 r.-523 r. Ce pamphlet, qui fait suite, dans le ms, à un opuscule de Nil Cavasilas, a été attribué, par erreur, dans le Catalogue des Mss grecs de la Bibliothèque nationale de Paris, à ce dernier. L'opuscule est de Nicolas Cavasilas. Cf. Cod. Par. gr. 1213, ff. 282 r.-285 r.

3. Coisl. gr. 315, f. 518 r.

4. Cf. plus bas, pp 289-291.

5. Cod. 28 du monastère de saint Athanase de Leucasie τῶν Κελζόρτων, 136-146 v.

6. Grég. *Hist.*, XXXII, 3.

7. Grég. *Hist.*, XXXII, 4.

8. *Id.*, *id.*, 4.

9. *Id.*, *id.*, 10-11.

troubler sa vieillesse, et il l'adjura de ne pas favoriser l'ignorance et l'hérésie, en se faisant le défenseur de Palamas (1). Cantacuzène s'y refusa. Après avoir longuement discuté, Grégoras se retira, de crainte, écrit-il, d'entendre des hérésies plus grandes encore (2).

Chemin faisant, il croisa un groupe de Palamites, qui se rendaient chez Cantacuzène. Ce dernier les avait fait secrètement convoquer pour l'aider à confondre Grégoras (3). Étonnés de le voir sortir de la demeure de Cantacuzène, à une pareille heure (le soleil était à peine levé) (4), ils l'arrêtèrent, et certains lui en demandèrent la raison. Quelques-uns d'entre eux l'accompagnèrent jusque chez lui et discutèrent passionnément, jusqu'à sa porte, de la lumière Thaborique (5).

VIII

Grégoras resta, dès lors, chez lui. Tout à la défense de la vraie foi, il ne songeait qu'à écrire ses discussions avec Palamas. Il rédigea aussi, à cette époque, le récit de son entrevue avec Cantacuzène (6) ainsi que la controverse sur la lumière Thaborique (7). Il déplorait, au reste, de ne pouvoir écraser Palamas sous autant de preuves qu'il l'aurait voulu, mais on avait profité de son internement à Chora pour piller sa bibliothèque et lui voler un certain nombre d'ouvrages importants (8). Il continuait également la rédaction de son *Histoire*, et composait alors les deux derniers livres, les livres XXXVI et XXXVII.

Cependant Grégoras ne put goûter la tranquillité, où il voulait vivre désormais. Ses ennemis ne cessaient de l'attaquer. Ils ne s'en prenaient plus à sa personne même ; ils tentaient de falsifier sa pensée. Ses ouvrages étaient, en effet, recopiés à de nombreux exemplaires et fort répandus. Or ses adversaires en modifiaient le texte. Tantôt ils retranchaient des passages entiers (9) ; tantôt ils ajoutaient ou supprimaient des lettres à certains mots, et faisaient lire ainsi à Grégoras

1. *Id.*, *id.*, 12-13.

2. *Id.*, *id.*, 24.

3. *Id.*, *id.*, 25.

4. *Id.*, *id.*, 25.

5. *Id.*, *id.*, 26.

6. C'est le livre XXXII de l'*Histoire*.

7. Ce sont les livres XXXIII, XXXIV, et XXXV de l'*Histoire*.

8. Grég. *Hist.*, XXXVII, 34.

9. *Id.*, *id.*, 36.

le contraire de ce qu'il pensait : ils écrivaient par exemple, $\phi\epsilon\upsilon$, là où il avait mis $\epsilon\varsigma$, et $\alpha\alpha\alpha\omega\varsigma$ là, où il avait écrit $\alpha\lambda\omega\varsigma$ (1). Par là, ses ennemis étalaient leur scélératesse et avouaient leur peur de regarder en face la vérité. Ils n'avaient pu le tuer une première fois ; ils cherchaient à y parvenir par une autre voie. Tous leurs efforts tendaient à supprimer le nom de Grégoras de la mémoire des hommes ou à le couvrir de ridicule. Ils ne reculaient devant aucune calomnie. Certains, comme le Patriarche Philothée (2), inventaient de toute pièce, semble-t-il, un prétendu songe prophétique (3), qu'aurait eu Grégoras à l'époque où il était enfermé à Chora et où il recevait secrètement Agathangelos. Dieu lui aurait prédit, dans un songe, la fin de ses souffrances et le triomphe sur ses ennemis (4). Mais, plus que tous, Cantacuzène paraissait s'acharner contre lui.

Cantacuzène avait réussi, en effet, à se procurer l'*Histoire* et les derniers ouvrages théologiques de Grégoras (5). Ces derniers à son avis n'étaient qu'un tissu d'erreurs. Dans son récit des événements du synode de 1351, écrit Cantacuzène, « chaque fois qu'il (Grégoras) en vient à la démonstration même du point controversé, comme s'il oubliait son sujet, il passe à une autre question tout à fait différente, où il se contente d'insultes et de calomnies à l'adresse de tout le monde » (6). Critique d'une partialité criante, qu'explique seule l'ardeur de la controverse. Car, autant que permet d'en juger la subtilité de ces discussions théologiques, mystiques même, Grégoras semble serrer la question d'aussi près que le font Palamas ou Philothée. Quant à l'*Histoire*, déclare toujours Cantacuzène, elle n'est qu'un conte fabuleux (7), où son auteur se soucie fort peu de la vérité. N'accuse-

1. *Id.*, *id.*

2. Philothée, *Antirrh.* PG, t. 151, 1126-1127. Cf. Boivin (Bonn., I, pp. XL-XLII).

3. Nulle part, dans l'œuvre, il n'y a trace de ce songe.

4. Les raisons, données par Boivin, contre l'authenticité de ce songe, ne sont pas très probantes. Si Grégoras se moque, en effet, des astrologues (*Hist.*, XIV, 8, 725 sq.) s'il voit, pour les besoins de sa cause, dans les visions nocturnes des Palamites, une œuvre du Démon (*Id.*, XXI, 6, 1034), il était, comme tous ses contemporains, très superstitieux. Il avait, du reste, étudié de trop près à propos du traité *des Songes* de Synésios, la magie antique, pour ne pas être porté à admettre la possibilité de songes prophétiques. Son attitude, du reste, sur cette question, n'est pas très claire. Cf. plus loin, p. 211 sqq.

5. Cant., IV, 25, cf. Cod. Athous, 5439 : « Sur les ouvrages, tombés entre les mains du Basileus, de N. Grégoras, contre l'Église, contre les tomes des synodes et contre l'apologie, faite par le Basileus, de l'Église, des tomes et de lui-même. »

6. Cant., IV, 24, 172-173.

7. *Id.*, *id.*, 173.

t-il pas Cantacuzène de « s'être rendu auprès des moines de l'Athos et de les avoir consultés pour savoir s'il ne serait pas bientôt Basileus ? » (1) N'accuse-t-il pas surtout les moines de la Sainte-Montagne de Massalianisme et de dépravation? Ne dit-il pas d'eux qu'« ils mangent plus que des porcs, boivent plus que des éléphants, et qu'au réveil de leur profonde ivresse, ils prétendent connaître les mystérieuses volontés de Dieu et prophétiser l'avenir »? (2). Indigné, ou feignant de l'être, Cantacuzène crut de son devoir de réfuter pareilles calomnies. Il rédigea une Réfutation de Grégoras (3). Puis, il fit venir les hommes les plus connus et les savants de Byzance, et la leur soumit. A l'unanimité, on condamna Grégoras, on le traita de « menteur, d'impudent, de fou » (4).

Grégoras l'apprit peu après. Il semble en avoir été très affecté. Excédé par ces attaques, affaibli par la maladie, peut-être songea-t-il alors à composer avec le Palamisme. Un curieux document, conservé par le cod. Athous 3728 (5), et qui date, peut-être de cette époque, pourrait le faire supposer. Il est intitulé : *De l'impie Acyndinite Grégoras le Philosophe. Déclaration secrète, mais claire, envoyée par lui à la sainte Église de Dieu, de son vivant encore, aux fins d'être relevé de l'anathème*. Si cette abjuration *in extremis* est authentique, elle modifierait sensiblement le jugement que l'on porte sur Grégoras. Mais n'est-elle pas apocryphe?

En tout cas, Grégoras reprocha à Cantacuzène son attitude. Tout ce qui avait trait au Tome et au synode de 1351 était bien de lui, Grégoras (6). Mais il se demandait d'où pouvaient provenir les accusations portées contre le Basileus. Il n'en avait jamais écrit le moindre

1. *Id.*, *id.*

2. Cant., *id.* 174. — Philothée, de son côté, dans son XII^e *Antirr.* (Migne, PG. 151, 1114 C-1115. Cf. Boivin, II, 1274-1275), critique aussi vivement Grégoras de ses calomnies contre les Athonites.

3. *Id.*, *id.*,

4. *Id.*, *id.*, 25.

5. Cf. Greg. Papamichael : Ὁμοῦ οὐκ ἔγραψε dans : Ἐκκλ. Φά. 05, 11 (1903) 66-75 ; d'après le cod. 428 de Patmos.

6. Il importe de noter que Cantacuzène, qui a tant écrit, cependant en faveur de Palamas, n'insiste pas sur les erreurs, censées faites par Grégoras dans sa réfutation du tome Palamitique (Cant., IV, 24, 174 : « Le Basileus (Cant.) déclara ne pass'inquiéter des accusations portées contre le Tome, qui pouvait fort bien plaider lui-même sa propre cause »). Soucieux de se peindre en beauté dans son *Histoire*, Cantacuzène tient surtout à prouver que Grégoras a falsifié certains faits. Ainsi, il espère faire naître le doute dans l'esprit du lecteur de Grégoras, et l'inciter à ne pas ajouter foi à ce qu'il raconte de lui, Cantacuzène.

mot (1). Et, à vrai dire, à moins que Grégoras n'ait composé d'autres ouvrages, aujourd'hui perdus, on ne trouve dans son œuvre aucune des calomnies, rapportées par Cantacuzène. Du reste, le caractère de Grégoras et le souvenir de son amitié pour Cantacuzène permettraient d'affirmer que les passages incriminés ont été inventés de toute pièce par ses ennemis. Quoi qu'il en soit, Cantacuzène ne prit pas au sérieux les dénégations de Grégoras (2). Il se fit même cruel. Sous peu, lui disait-il, il aurait quitté la vie ; ainsi les éloges comme les critiques le laisseraient indifférent (3).

Toutefois ces procédés déloyaux inquiétaient Grégoras. On lisait beaucoup ses ouvrages. Pour éclairer la religion du lecteur, il fit copier un certain nombre d'exemplaires par des amis dévoués, et il pria le lecteur, avant de porter un jugement, de collationner l'exemplaire qu'il aurait en main avec l'un de ces exemplaires authentiques (4). Grégoras faisait ces recommandations avec d'autant plus d'insistance qu'il sentait sa fin prochaine.

Il dut mourir, en effet, peu après, soit à la fin de 1359, soit au début de 1360 (5). Il vit mourir avant lui son adversaire Palamas. Celui-ci décéda à la fin de 1357 (6), d'une néphrite douloureuse, aggravée par le travail intense que lui avait demandé la réfutation des derniers ouvrages de Grégoras (7). Pendant longtemps, ses partisans tentèrent de nier le bruit de sa mort (8). Ne le pouvant plus, ils achetèrent quelques pauvres hères, qu'ils envoyaient sur son tombeau, et qui en revenaient, en disant que, grâce à Palamas, ils avaient eu des songes pro-

1. *Canf.*, IV, 25.

2. *Id.*, *id.*

3. *Id.*, *id.*

4. *Grég. Hist.*, XXXVII, 38.

5. On ignore la date *exacte* de la mort de Grégoras. Toutefois, bien des raisons permettent de croire qu'il ne vécut pas au delà de 1360. Son *Histoire* prend fin avec l'année 1359, non point parce qu'il voulait la terminer sur la mort de son adversaire Palamas, mort, à la fin de 1357, mais, plus vraisemblablement, parce que la mort l'empêcha de la continuer. Il est peu probable que, s'il avait été témoin des graves événements de 1360 (complot des partisans de Cantacuzène contre Jean V pour l'assassiner ; passage des Dardanelles par le sultan Mourad ; prise de sa ville natale, Héraclée de Pont, par les Turcs) (note marg. du cod. Barber. de Pachymère 6068) il les ait passés sous silence ; de plus, on ne trouve son nom, après 1360, chez aucun auteur byzantin ; enfin nous n'avons rien de lui qui soit postérieur à cette date.

6. D'après une note d'un ms de Megaspolacon. Cf. N. Bées : 'Ιὸ ἔτος τῆς τελευταῖας Γρηγορίου Παλαμᾶ dans 'Αθηνᾶ 16 (1904), 638 et 18 (1905) 39 sq. ; K. Dyobouniotès : Τὸ ἔτος τοῦ θανάτου Γρηγορίου τοῦ Παλαμᾶ dans 'Επετ. θεολογ. Σχολῆς 1 (1924) 74.

7. *Grég. Hist.*, XXXVII, 39 et 42.

8. *Id.*, *id.*, 39.

phétiques et véridiques (1). Car aussitôt après sa mort, on honora Palamas comme un saint. Il n'en fut pas de même de Grégoras. Il savait depuis longtemps les injures que les Palamites toujours puissants, infligeraient à son cadavre ; mais il avait prié Agathangelos de ne point s'y opposer, de crainte qu'il ne fut persécuté à son tour (2). Les Palamites, comme ils l'avaient fait pour le patriarche d'Antioche (3), s'acharnèrent sur la dépouille de Grégoras : ils insultèrent son corps et le traînèrent par les rues de la capitale (4).

Ainsi s'éteignit, à l'âge de soixante-cinq ans, l'un des hommes les plus représentatifs de la Byzance du *xiv^e* siècle, et, comme l'écrivait Jean Cypariossioté, illustre théologien et successeur de Grégoras dans la lutte contre les Palamites, « un homme qu'aucun philosophe n'égala, qui dépassa tous les ascètes dans son observance de la discipline, qui fut plus courageux que personne dans la lutte et la défense de l'orthodoxie, et qui connut toutes les injures, toutes les persécutions, toutes les souffrances dans sa prison, Nicéphore Grégoras, dont les deux noms prédestinés, indiquaient que son esprit toujours en éveil et prêt à la lutte, remporterait la victoire sur les ennemis de la Foi » (5).

9. *Id.*, *id.*, 41.

10. *Grég. Histi.*, XXVII, 12 et 19.

1. J. Cypariossioté, *P. G.*, t. 152, 736.

1. *Id.*, *id.*

2. *Id.*, *id.*

LA FORMATION INTELLECTUELLE DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *Premières études de Grégoras. — Étude de la grammaire, éléments de rhétorique, de philosophie, de théologie. — La situation littéraire et scientifique à Byzance, au moment où Grégoras y arrive, en 1315.*
- II. — *Une véritable Renaissance littéraire et scientifique s'épanouit alors,*
 A. *La Renaissance littéraire.*
 La GRAMMAIRE. — *Les études de morphologie : les Erôtémata. — La syntaxe : les Schèdes. — Influence de la tradition.*
 PHILOGIE. — *Différence entre les philologues du XIV^e siècle et ceux des siècles précédents. — Les philologues byzantins du début du XIV^e siècle. — Leurs travaux.*
 RHÉTORIQUE. — *Eclat particulier dont elle jouit alors. — Les exercices préparatoires. — Les Sophistes. — Rhéteurs du début du siècle.*
 HISTOIRE. — *Ses représentants. — Pachymère, Nicéphore Callixte Xanthopoulos, les Chroniqueurs : Ephrem.*
 PHILOSOPHIE. — *Aristotélisme et Platonisme. — La lutte entre les deux écoles. — Les partisans de chacune des deux doctrines.*
 POÉSIE. — *Poésie religieuse et poésie profane.*
Littérature en langue vulgaire : poésie satirique et poésie romanesque.
 THÉOLOGIE. — *Exégèse et hagiographie.*
- B. *La Renaissance scientifique : les Mathématiques, la Physique, et surtout l'Acoustique, l'Astronomie ; renaissance de cette science, grâce à Théodore Métochite. — La Médecine.*
- III. — *Les maîtres de Grégoras. — Ses études : grammaire, lettres, sciences, théologie. — Son goût pour l'étude. — Universalité des connaissances de Grégoras. — Il a ce caractère en commun avec de nombreux savants de ce siècle. — Esprit pratique des savants d'alors.*
- IV. — *Les sources du savoir de Grégoras. — Il ne connaît pas le latin. — Grégoras est surtout un Grec. — Ses lectures : poètes, prosateurs, religieux et profanes.*
- 1^o *En quoi il est païen. — Comment il met d'accord les Grecs de jadis et le christianisme. — Sa connaissance de la mythologie.*

- 2° Les modèles de Grégoras : Platon et les Sophistes. — Il a étudié de près la sophistique. — En quoi elle est représentative dans son genre.
- 3° La langue de Grégoras : vocabulaire poétique. — L'atticisme de Grégoras. — Le style oratoire dans Grégoras. — Grégoras ignore comme ses contemporains, la prose typique. — Manque de simplicité du style de Grégoras. — Il n'est pas cependant, incapable de simplicité.
- 4° Quelques traits du style de Grégoras : les comparaisons ; l'art de joindre entre les descriptions, les allures, les attitudes. — La narration, les anecdotes.
- V. — Conclusion. — Grégoras fut surtout maître à la Stéphanos.

I

Grégoras fit ses premières études sous la direction de son oncle maternel, Jean d'Héraclée (1). Ce dernier lui fit connaître les premiers éléments de *ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα* (2). Suivant Thasag, Grégoras commença par étudier la grammaire, sans laquelle aucune science ne saurait exister (3). La grammaire, alors, ne comprenait pas seulement la grammaire proprement dite, morphologie et syntaxe. Elle comprenait aussi tout ce qui intéresse la connaissance de la langue : commentaire littéraire, philosophique, mythologique et critique. Grégoras dut étudier de près, en particulier, l'orthographe. Car, de ce sans doute de l'autre maternelle était un art que beaucoup ne possédaient pas et dont on s'enorgueillissait, souvent, même, masqué. La langue écrite, en effet, s'éloignait de plus en plus de la langue parlée (4). Il importait de ne point devenir par quelque grossière faute d'orthographe une page d'éloquence fleurie ou de saine théologie. Et « la grammaire arme la langue, l'orifie et rend apte à parler comme à écrire. Sans elle, la science n'est qu'une intelligence privée de la parole » (5).

Grégoras apprit vraisemblablement ensuite les principes de la rhétorique. Il s'entraîna aux divers exercices d'école : composition ou déclamation. Grâce à eux, il put acquiescer une éloquence facile et laborieuse, et cultiver ces exercices, fort à la mode à cette époque, où, plus d'une fois, il devait se faire applaudir. Il ne put donc être de dis-

1. Cf. chap. I^{er}, p. 1 et 2.

2. *ὡς καὶ ἡμετέριον μαθητὴν καὶ ἀδελφόν* (6). *Ἐκ τῆς ἑλληνικῆς γλῶσσας* (Kontakia de l'Institut Archéol. russe de CP. 1906, p. 265).

3. Th. Metochite, *Protreptique* (éd. Treu), xv, 315-325. Il donne dans cette prose quelques renseignements sur l'ordre dans lequel il fit ses études. Ce qu'il dit de lui-même s'applique à ses contemporains (2). Cf. aussi, *Comp. Traité de Rhétorique* (2).

4. Greg. Florentino (ed. Jahn), p. 308.

[illegible][illegible]

passion. Des hommes incarnèrent cette renaissance : le Grand Logothète Georges Acropolite (1), l'historien Georges Pachymère, le savant moine Maxime Planude. Byzance, à qui ses puissantes murailles permettaient de se mieux défendre contre ses ennemis du dehors, voyait affluer tout ce que l'empire comptait de savants. Vers 1320, Théodore d'Hyrtakè pouvait écrire à son ancien élève Loukitès, Protovestiaire à Trébizonde : « Je la proclame heureuse, tant elle est riche en science, tant elle est couverte d'or, la cité de Constantin, le puissant et pieux Basileus, la cité heureuse entre toutes les cités heureuses de l'univers, la capitale et la métropole ; car elle ne cesse de produire et de nourrir des rhéteurs, des philosophes et d'éminents astronomes ! » (2)

Et, en effet, au début de ce xiv^e siècle, lettres et sciences connaissent une suprême et brillante Renaissance. Grammaire, philologie, rhétorique, histoire, philosophie, poésie, littérature en langue vulgaire, théologie, sciences même, furent représentées avec plus d'éclat qu'à l'époque des Comnènes, réputée la plus illustre de l'histoire de Byzance.

La GRAMMAIRE, toujours en faveur, était étudiée avec zèle. Les nombreux manuscrits des œuvres datant de cette époque en sont un éloquent témoignage (3). Les traités ne se présentent plus sous la forme d'ouvrages suivis, comme ceux de Choeroboscus (vi^e siècle) ou de Théognoste (ix^e siècle), ni sous la forme de lexiques et de poésies lexicographiques, comme les *Vers sur la grammaire* de Nicétas de Serres (xi^e siècle), où sont exposées, en cent trimètres monotones, les règles de la morphologie (4). On cherche surtout à faire œuvre utile et pratique. Pour faciliter le travail de l'étudiant, les traités de grammaire sont disposés en questions et en réponses, à la manière des catéchismes modernes. On les appelle *Questionnaires*, Ἐρωτηματικα. Les premiers étaient apparus près de deux siècles auparavant à l'époque de Théodore Prodrome (5), mais ils se développèrent surtout au xiv^e siècle.

1. Krumb. *BGL* 2, pp. 286-287.

2. Théod. d'Hyrtakè, *let.* 73 (*Nol et Ext.* t. VI, p. 34). Cette lettre, si importante pour nous faire connaître la situation intellectuelle de Byzance, vers 1320, est incomplète. Le seul ms qui nous ait conservé les œuvres de Th. d'Hyrtakè, le cod. Par. gr. 1209, présente, à cet endroit, une lacune de deux folios. Cf. aussi, Th. Métochite, *sur Byzance* cod. Vindob. gr. Nessel, 95, f. 280 r.

3. La Biblioth. Nation. de Paris possède, à elle seule, 8 mss du traité de grammaire de Maxime Planude et 4 du traité de syntaxe de Jean Glycys.

4. Boisson. *An. gr.* III, 323-327.

5. Les *Questionnaires* les plus anciens se trouvent dans le cod. Guelferbytanus 112, du xiii^e siècle.

cle. Le *Dialogue sur la grammaire* de Maxime Planude (1), et surtout le *Questionnaire grammatical* de Manuel Moschopoulos (2.) qui « obscurcit tous les ouvrages antérieurs du même genre » (3). en sont d'excellents exemples. Ces traités, en général, n'étudient pas la phonétique, mais la morphologie. Il fallait donner au futur rhéteur une orthographe solide. Ainsi, Maxime Planude étudie longuement la formation du comparatif et du superlatif (4), car les fautes, dues à l'itacisme, ne distinguant pas les sons ι, ει, οι, η, et ε, αι étaient fréquentes. Manuel Moschopoulos s'étend avec complaisance sur la formation des substantifs, divisés par lui en 55 types (34 types masculins, ἀρσενικοὶ ζώνοντες, 12 féminins, θηλυκοί et 9 neutres, οὐδέτερον) et sur celle des verbes en ω et en μ. On faisait mieux encore. On accompagnait souvent les textes anciens d'une traduction interlinéaire (ψυχγωγία); et l'on contraignait les enfants à l'apprendre par cœur. La traduction, sans être en langue vulgaire, s'en rapprochait suffisamment (5). Semblable méthode ne pouvait apprendre à penser méthodiquement; elle développait chez les intelligences vives une réelle habileté à imiter les modèles étudiés; elle habitait surtout l'œil de l'élève à reconnaître l'identité des sons mêmes, traduits par une graphie aussi variée qu'arbitraire.

Quant à la *Syntaxe* proprement dite, sans être négligée, elle était pour la même raison, peu étudiée. La fréquentation des modèles de l'antiquité semblait suffisante pour familiariser l'étudiant avec les règles, réputées orthodoxes. Aussi, trouve-t-on, alors peu de traités de syntaxe. Il n'y a pas, du reste, de traité de syntaxe complet. On se contente d'étudier certaines questions particulières. Par exemple, dans son *Traité de syntaxe* (περὶ συντάξεως), Maxime Planude insiste surtout sur les pronoms et sur les conjonctions (6). Dans son *Traité de*

1. Bachmann, *An. gr.* II, pp. 3-101. Planude étudie, par ex., la quantité des voyelles, les épithètes...

2. Edité à Milan, 1493. (?)

3. Const. Lascaris, cité par Hilgard, *Grammatici graeci*, IV, 1, (1894), p. XXXVII.

4. *Op. cit.*, p. 73 sqq.

5. Sakellarios, Πατριαρχὴ Βιβλιοθήκη, pp. 241-242, codd. Φοθ'α, Φπ6. Ils renferment exclusivement des ψυχγωγίαι. Ce sont surtout des œuvres de G. de Nazianze, de Basile et les lettres de Synésios. Le cod. Φπβ contient différentes histoires, tirées de l'obscur Cassandre de Lycophron, avec le commentaire d'Isaac Tzetzès. Cf. aussi cod. Matrit. XVIII, une Psychagôgia d'une partie de l'*Iliade*.

6. C'est en réalité la seconde partie du *Dialogue de la grammaire*. Cf. Bachmann, *op. cit.*, pp. 105-166.

syntaxe (περὶ ὀρθότητος συντάξεως), Jean Glycys (1), après avoir étudié longuement l'origine des cas (2), s'attarde à la construction de certains verbes : verbes avec le génitif et l'accusatif, ou avec le datif et l'accusatif, ou enfin avec le génitif et le datif (3), car leur emploi, comme celui des cas, présentait une grande incertitude. et il termine par de solides réflexions sur le solécisme, qu'il conseille « d'éviter avec autant de soin qu'on doit rechercher les idiotismes les plus beaux de l'Atticisme » (4).

De semblables ouvrages réclamaient, toutefois, une certaine application de la part de l'étudiant. Pour lui aplanir toute difficulté dans l'étude des textes, pour lui éviter tout effort même de réflexion, on multiplie les ouvrages, appelés *Schêdes* (περὶ Σχῆδων) (5) qui se présentent soit sous la forme de lexique, soit sous la forme de traité. L'auteur prend soin, par exemple, d'y donner l'équivalent contemporain de tous les mots employés par l'écrivain, et alors non usités. Ou bien, il imagine une série de phrases, dont il étudie chaque mot, en s'attachant surtout à l'orthographe. Ainsi, Moschopoulos, dans son traité, compose, entre autres, une phrase résumant le sujet de l'Iliade. Il en reprend chaque terme, et il indique comment il faut l'écrire : « Ἀχιλλεύς, dans la κοινή, écrit avec deux λ, comme Ὀδυσσεύς avec deux ς. En poésie, à cause du mètre, le premier, parfois avec un seul λ et le second avec un seul ς » (6). Enfin, pour permettre à l'étudiant d'écrire en style attique, suprême élégance, on compose des lexiques, destinés à le renseigner sur les mots, sur les expressions et sur les constructions dites attiques : tels sont le *Choix de noms et de verbes attiques* de Thomas Magistros (7) et la *Collection de noms attiques* de Manuel Moschopoulos (8). Par ailleurs, on met également à sa disposition des lexiques techniques : dictionnaires des termes de théologie, de droit, de botanique (9).

1. Ed. Jahn, Bernae, 1869.

2. *Id.*, *id.*, pp. 5-10.

3. *Id.*, *id.*, pp. 10-32.

4. Ed. Jahn, p. 35.

5. Ils apparaissent dès le XI^e siècle, où ils sont déjà en faveur.

6. Cf. Boisson. *An. gr.* IV, pp. 366-412, un Lexique Schédographique. Sur la schédographie, cf. N. Festa. *Note preliminari su Longibarbo*. *Byz. Z.* XVI (1907), 431-453.

7. Ed. Ritschl, Halle, 1832.

8. Ed. Franc. Asulanus apud Aldum, 1524, et Paris 1532, avec le *Choix* de Th. Magistros.

9. Cf., par ex., cod. Laud. 53, lexique des termes mathématiques. Codd. Ambros

Mais qu'il s'agisse de la morphologie, de la syntaxe, de la lexicographie, il ne faut demander aucune originalité aux grammairiens. On n'admettait évidemment pas l'étude des phénomènes linguistiques contemporains. On préférait reproduire les théories des prédécesseurs et faire rentrer de force dans un système grammatical, créé par eux, bien des siècles auparavant et avec d'autres idées, les faits grammaticaux modernes. En morphologie, Hérodién avec son *Traité général d'accentuation* (Ἡεροδίου περὶ τῆς ὀρθογραφίας καὶ τῆς ἁρμονίας) continue à faire autorité, et l'on se contente de reproduire ses théories (1). En syntaxe, Jean Glycys recommande instamment de s'en tenir à la tradition, si l'on veut atteindre la perfection (2). En lexicographie, on use des lexiques antérieurs, comme ceux de Moeris ou de Phrynios. En un mot, un réel effort pour mettre à la portée de l'étudiant les connaissances dont il a besoin, mais peu ou pas d'originalité.

La PHILOLOGIE, par contre, en montrait davantage, vers 1315. Les savants qui la représentent font honneur à Byzance; on peut même les regarder comme des précurseurs de la Renaissance occidentale, de l'Humanisme (3). A la différence des philologues des siècles antérieurs, Photios ou Eustathe de Thessalonique, par exemple, les philologues du xiv^e siècle, sont moins proches de l'antiquité, mais ils le sont davantage de la Renaissance. Leur méthode de critique de textes est loin, assurément, d'être scientifique. Ils cherchent à se rapprocher du texte primitif plus que ne l'autorise la seule étude des manuscrits. Ils risquent des conjectures hardies, bien plus aisément que leurs aînés; ils changent, sans hésitation, ce qui est inexplicable, corrigent la tradition et la débarrassent de plus d'une erreur, tout en commettant d'autres, à leur tour. Ils ne distinguent pas assez, évidemment, entre la leçon du manuscrit et les corrections d'autres savants. Mais il leur était impossible d'étudier les textes, comme le fait la critique moderne. Toutefois, il faut le reconnaître, il en est plus

gr. 150 (lexique des termes de botanique et de zoologie), 434 (termes de médecine), 794 (de chimie), 722 (de droit).

1. Egenolff. *Die orthographischen Stücke der Byzantinischen Literatur Prog. d. Gymn. Heidelberg*, 1888, pp. 23 sq. Ce que Egenolff dit des grammairiens byzantins du xi^e siècle s'applique en partie à ceux du xiii^e et du xiv^e siècle.

2. Glycys, éd. Jahn, p. 58. « Ce que je voulais montrer, c'est que ceux qui veulent innover en matière de style s'écartent quelque peu de la correction, et, à leur insu, des règles, fixées par les Anciens. Aussi, le style de certains auteurs est-il très éloigné de ce qu'il devrait être. »

3. Krumb, *GBL* 2, p. 541. *manche dieser Frühhumanisten.*

d'un parmi eux qui peut aisément soutenir la comparaison avec les philologues modernes, et dont parfois les conjectures ont été regardées par des générations de savants comme la leçon originale. Enfin et surtout, leurs commentaires, souvent justes mais longs, leurs traductions d'ouvrages latins en grec, contribuent à rapprocher l'Occident de l'Orient. C'est l'époque, en effet, où Maxime Planude, mort en 1310, traduit le *Songe de Scipion* de Cicéron, les *Métamorphoses* et les *Héroïdes* d'Ovide, la *Guerre des Gaules* de César, la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, le traité *sur la Trinité* de saint Augustin, toutes traductions qui servirent si souvent, dans les premiers temps de l'Humanisme, à l'enseignement du grec (1). Thomas Magistros commente, en de savantes scholies, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare et Aristophane (2) ; Manuel Moschopoulos en fait de même pour Hésiode, Pindare, Euripide, Théocrite, Philostrate et des Byzantins, comme Paul le Siléntaire et Nicétas David Paphlagon (3) ; Théodore Métochite, enfin, paraphrase la *Physique* et certains traités d'Aristote (4), et il le fait avec une telle maîtrise que ses commentaires passent pour les meilleurs que les Byzantins aient laissés sur le Stagyrite. Quelques années plus tard, Jean Pédiasimos et Démétrios Triclinios, l'un des plus grands philologues du xiv^e siècle (5), écrivaient leurs commentaires d'auteurs classiques, et, le dernier surtout, ses scholies sur Hésiode, Pindare, les Tragiques, Théocrite, qui révèlent une érudition aussi sûre qu'étendue.

La RHÉTORIQUE brillait d'un éclat plus vif encore. De tout temps, mais jamais peut-être autant qu'alors, les Grecs prirent plaisir à écouter des périodes harmonieuses et nombreuses. Le goût du style coloré, maniéré, amphigourique même, resta toujours très grand à Byzance. Née avec les rhéteurs de l'école de Gaza, au vi^e siècle, l'éloquence d'apparat n'avait jamais cessé depuis de se développer. Elle avait été illustrée, au vii^e siècle, par Théophylacte Simocatta, au xi^e siècle par Doxopatre, Psellos et Michel Acominate, au xiii^e siècle par Georges de Chypre. Elle s'épanouit, cependant, surtout, au xiv^e siècle. Les Basileis aimaient à réunir les jeunes écrivains et les auteurs en

1. Krumb. *GBL* 2, p. 544-545.

2. *Id. id.*, p. 549.

3. *Id. id.*, p. 547.

4. *Cod. Par. gr.* 1934, et *Cod. Par. gr.* 1935.

5. Krumb, *id.*, p. 554. Cf. W. J. W. Koster, *Tractatus graeci de re metrica inedita* Paris, 1922, p. VII.

renom pour leur permettre d'étaler leur ingéniosité et leur virtuosité, en discourant sérieusement sur des sujets factices et frivoles : tel Maxime Planude et sa *Comparaison de l'Hiver et du Printemps* (1). De plus, les rhéteurs se défiaient à des tournois oratoires publics, où ils déployaient une science aussi creuse que brillante.

L'éloquence sacrée connaissait aussi les mêmes mœurs. L'habitude, prise par les Patriarches, de tenir de fréquentes réunions pour examiner un point controversé, celle de prononcer à leur entrée en charge, eux et les métropolitains, un discours de remerciements au Basileus, développa dans l'Église l'éloquence d'apparat. Les défauts de cette éloquence sacrée sont les mêmes que ceux de la rhétorique profane. Mais, comme le dit Grégoras : « que l'on délibère, que l'on juge, qu'on loue ou qu'on blâme, bref, dans toutes les circonstances de la vie, la rhétorique est une chose fort importante et indispensable » (2).

Aussi s'ingénie-t-on à entraîner l'apprenti rhéteur par de nombreux, monotones et factices exercices. Pour le rompre aux procédés de cet art vain et clinquant, on rédige ces *Exercices préparatoires* ou « Προγυμνάσματα », dont Aphthonios et surtout Hermogène de Tarse (II^e siècle) avaient presque immuablement fixé la fastidieuse série : récits (διηγήματα), fables (μῦθοι), éthopées (ἠθοποιΐαι) (3), chries ou dissertations sur une maxime donnée (χρηταί) (4), réfutations (ἀνασχεύει) et confirmations (κατασκευάζει) (5), amplifications sur un thème fictif, appelées Mélétai (μελέται), qui semblent avoir été l'exercice le plus en faveur (6), et dont les Mélétai de Pachymère sont un excellent exem-

1. Boissonade, *An. gr.* II, 310-339. Quelques années plus tard, Théodore Pédiasimos compose un *Eloge du Soleil* et un autre *de l'Été*. (M. Treu, *Pediasim ejusque...* Progr. Postdam, 1899, pp. 25-30). Ce sont là, du reste, des sujets recommandés, traités parfois même dans les manuels de rhétorique. Cf. les *Exercices Préparatoires* de Nicolas le Sophiste (Waltz, *Rh. gr.*, I).

2. Grég. Florentios, éd. Jahn, p. 508.

3. Exercice consistant à faire parler un personnage historique ou légendaire dans une situation donnée. Par ex. : Réponse d'Héraklès aux ordres d'Eurysthée (Waltz, *Rh. gr.*, III, 588-609). Parfois, on se servait de l'éthopée pour faire l'éloge d'un personnage vivant. Cf. par exemple, l'*ἠθοποιΐα δραματικὴ* de Manuel Philé, où lui-même, dialogue avec l'Esprit (Νοῦς) personnifié et fait le panégyrique de Jean Cantacuzène (Wernsdorff, *M. Philae carmina graeca*, pp. 132-235).

4. Pachym. Waltz, *Rh. gr.* I, 553-555.

5. Th. Métochite, *Miscell.* « Il n'y a pas de vie humaine sans malheur » (chap. 119) et la *Réfutation*. « Certains hommes sont toujours heureux et certains autres toujours malheureux » (chap. 53).

6. Pachym. *Declamationes XIII*, éd. Boissonade.

ple. Enfin, des traités méthodiques, comme le *Précis de rhétorique* de Joseph le Philosophe (1) indiquaient au futur rhéteur les « recettes » pour composer et écrire, en même temps que, pour chaque cas, avec les modèles, les développements, et souvent même, les termes et les expressions à employer (2).

Ainsi formé, le rhéteur pouvait se produire et témoigner de son habileté dans le genre épидictique. Les rhéteurs étaient nombreux, car l'intelligence avait peu de part dans leur formation. Il suffisait de posséder une mémoire fidèle. On comprend les plaintes de Grégoras contre l'arrogance de ces faux savants (3), qu'il s'indignait de voir « parcourir les rues et les places, se mêler aux réunions, faire, à grand bruit, étalage d'une misérable science et se targuer de rendre chacun aussi savant qu'eux, en peu de temps, moyennant seulement quelques pièces d'argent » (4). « Gens dépravés et corrompus, malhonnêtes et peu sérieux », écrit de son côté Thomas Magistros (5), ils ne cultivent l'éloquence que pour se pavaner devant un public ignorant et pour recueillir un succès facile, « telle, ajoute Nicéphore Chumnos, une courtisane, couverte de verroteries et mystifiant ses amants » (6).

Cependant, au début de ce xiv^e siècle, Byzance compta des écrivains, dont les connaissances vastes et solides, firent honneur à la rhétorique. Georges Pachymère, Théodore Métochite, Nicéphore Chumnos, Théodore d'Hyrtakè, Grégoire Palamas représentaient avec éclat, vers 1320, la rhétorique savante. L'originalité et l'esprit de Pachymères apparaissent même dans ses *Mélétai*. Les *Éloges du Basileus* de Métochite (7), ses *panégyriques de saint Athanase* (8), de *saint Basile*, de *saint Grégoire de Nazianze* et de *saint Jean Chrysostome* (9), ou encore ses *oraisons funèbres de Michel IX Paléologue* (10)

1. Waltz, *Rh. gr.* III, 465-569.

2. Joseph, *id.*, chap. XIII, règles pour la composition de l'*Eloge du Basileus* (pp. 547-554), et « l'Anonyme » *Sur les huit parties du discours oratoire*, ch. IV, la description (pp. 595-598).

3. Grég. *Let. cod.* Par. gr. 3040, ff. 127 v.-128 r. et cod. Par. gr. S. 13, f. 135 r.-135 v.

4. *Id.*, *Florentios*, éd. Jahn, p. 496.

5. P. G., t. 145, 541.

6. Boissonade, *An. gr.* V. 286.

7. Cod. Vindob. Philolog. gr. 95, ff. 81 r.-96 v. et 145 v.-158 r.

8. Cod. Par. gr. 2751, ff. 46 v.-54 r.

9. *Id.*, ff. 54 v.-56 r.

10. *Id.*, ff. 72 v.-77 v.

et d'Irène Paléologue (1) montrent une connaissance profonde des procédés de la rhétorique, jointe à une surprenante érudition et à une réelle sincérité de sentiment. *L'Éloge d'Andronic II* de Nicéphore Chumnos (2), sa *Consolation à sa fille Irène* (3), son *oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie* (4) et son *Exhortation aux habitants de Thessalonique sur la Justice* (5), tout en témoignant d'une plus servile et plus gauche application des procédés d'école, laissent voir en lui une passion pour l'Antiquité qui en fait « un précurseur de l'Humanisme gréco-latin » (6). Quant à Théodore d'Hyrtakè, il montre ce que la rhétorique pouvait faire d'une intelligence médiocre. Son *Éloge d'Andronic II* (7), son *oraison funèbre de Michel IX* (8), celles d'Irène Paléologine (9) et de Nicéphore Chumnos (10), son *Éloge de la Vierge* (11), dénotent une connaissance réelle de l'antiquité, mais aussi un manque de goût et de bon sens à décourager le lecteur le plus indulgent. Il en est tout autrement de Grégoire Palamas, l'un des plus grands théologiens du siècle. Sa *Prosopopée de l'âme et du corps, la première accusant le corps et ce dernier se justifiant* (12), sorte de *Mélète* de grand style, est écrite non sans esprit, et montre un emploi judicieux de toutes les ressources de la rhétorique. Quelques années plus tard, Byzance comptera parmi les rhéteurs cet homme, dont le nom est inséparable des premiers temps de l'Humanisme, Démétrios Cydonès, le plus spirituel et, avec Théodore Métochite, l'un des plus grands essayistes du xiv^e siècle (13).

L'HISTOIRE était représentée par quelques écrivains seulement, mais c'étaient tous des écrivains de valeur. Georges Pachymère venait d'exposer, en treize livres, les événements qui, de 1255 à 1308 (14) s'étaient déroulés sous ses yeux. Il s'exprimait en ce style composite,

1. *Id.*, ff. 66 v.-71 v.

2. Boissonade, *An. gr.* II, 1-56.

3. *Id.*, *id.*, I, 293-305.

4. *Id.*, *id.*, V, 183-239.

5. *Id.*, *id.*, II, 137-187.

6. Krumb. *GBL* 2, p. 482.

7. Boisson. *An. gr.* I, 248-253.

8. *Id.*, *id.*, I, 254-268.

9. *Id.*, *id.*, I, 269-281.

10. *Id.*, *id.*, I, 282-292.

11. Boissonade, *An. gr.* III, 1-58.

12. *P. G.*, t. 150, 959-988 (traduction latine) et 1347-1372 (texte grec).

13. Krumb. *GBL*, 2, p. 487-498.

14. Corp. Byzant. *Hist. rec.* I. Bekker, 2 vol (1835).

où les souvenirs et les expressions de l'antique Hellade voisinent bizarrement avec les idées et les termes de la théologie orthodoxe. Il accordait une place importante à l'exposé des questions religieuses ; c'était une voie que Grégoras devait suivre plus tard. Par ailleurs, Nicéphore Callixte Xanthopoulos composait une *Histoire de l'Église* en dix-huit livres. Il avait le dessein d'exposer la grandeur de l'Église orthodoxe depuis ses origines jusqu'au xiv^e siècle (1) ; mais il n'alla pas au delà de la mort de l'empereur Phocas (610). Enfin, Ephrem rédigeait sa *Chronique*, longue de onze mille vers environ, où, suivant la loi du genre, il racontait l'histoire Byzantine depuis l'antiquité, en l'occurrence, depuis Jules César jusqu'à 1261. Il terminait son œuvre par une liste des métropolitains et des Patriarches de Byzance, qui s'arrête en 1313 (2). Ouvrage de peu de valeur historique, mais qui témoigne à Byzance de la persistance du goût pour l'histoire, chez le peuple comme chez les gens instruits.

La PHILOSOPHIE, elle, connaissait une faveur depuis longtemps perdue. Au contraire de l'Occident, qui, au xiv^e siècle, se détournait vers les sciences, vers la morale ou vers la politique (3), l'Orient et Byzance étudiaient avec passion les deux maîtres de la pensée antique et médiévale, Aristote et Platon.

Aristote était très lu, en Occident, et souvent traduit. Sa Métaphysique, sa Morale, sa Physique avaient été vulgarisées, au xiii^e siècle, par les traductions de Guillaume de Moerbeke (4). Le Stagyrite était si en faveur qu'il était devenu la seule autorité sur laquelle l'Église Romaine s'appuyait. Platon, si admiré jusqu'au xii^e siècle (5), était tombé en discrédit. La théologie s'ingéniait à voir en lui son plus redoutable adversaire.

Toute autre était l'attitude de Byzance. Aristote n'avait jamais cessé d'être étudié, en Orient. Il avait même joui d'une particulière faveur depuis l'époque où Jean Damascène, dans sa *Source de la Connaissance*, avait tenté de concilier les idées aristotéliennes et les

1. *P. G.*, t. 145 (557-1332), 146, 147 (1-448).

2. *Corp. Byz. Hist. rec. I*, Bekker (1840).

3. Hauréau, *Hist. de la Philos. scholast.*, II^e partie, t. I, p. 13.

4. Dr Martin Grabmann. *Forschungen über die Lateinischen Aristoteles Übersetzungen des XIII ten Jarhrh (Beitr. zur Gesch. d. Philos. des Mittelalters)*, Bd XVII, Heft 5-6 (1916), p. 240.

5. Dr Arthur Schneider. *Die Abendländische Spekulation des XIIten Jarhr. in ihren Verhältniss zur Aristotelischen u. Jüdisch-Arabischen Philosophie (Id., Bd XVI, Heft 4, 1915)*, pp. 5-81.

dogmes orthodoxes (1). Platon, par contre n'était guère connu que depuis le ^x^e siècle. Psellos avait alors, non sans courage, commencé à le réhabiliter et à le défendre contre Aristote, maître incontesté de la pensée philosophique, à son époque. Mais au moment où Grégoras arrivait à Byzance, les deux philosophes étaient aussi lus l'un que l'autre. Vers 1300, en effet, la lutte entre le Platonisme et l'Aristotélisme, qui ne devait éclater en Occident qu'au ^{xv}^e siècle, était déjà âprement engagée (2). Les deux philosophes comptaient d'illustres défenseurs. Conquis à l'Aristotélisme par Nicéphore Blemmyde, auteur d'un *Abrégé de Logique*, et surtout d'un traité *sur l'âme et sur le corps* (3), tout pleins d'Aristote, Georges Pachymère venait d'écrire un *Précis de la philosophie Aristotélicienne* (4). A peu près à la même époque, Nicéphore Chumnos essayait de prouver la supériorité d'Aristote sur Platon, dans son *Dialogue sur l'âme* et dans son pamphlet *contre Plotin* (5). Quelques années plus tard, Aristote était éloquemment défendu par l'un des plus grands écrivains de Byzance, le Basileus Jean Cantacuzène, auteur d'une paraphrase des cinq premiers livres de l'*Ethique* (6).

Platon luttait, de son côté, victorieusement avec Aristote. Théodore Métochite avait examiné de près la pensée du Stagyrite pour démontrer la supériorité de Platon sur lui. « Il faut être, sans aucun doute, inintelligent, déclare-t-il (7), pour nier le génie d'Aristote. Cet homme fut vraiment utile à l'humanité, et ce serait un indicible malheur de ne point posséder son œuvre ». Mais, si la Physique d'Aristote est admirable (8), si sa Logique est parfaite (9), si « aujourd'hui encore, il n'existe pour ces disciplines d'autres traités que les siens (10) »,

1. Krumb. *GBL* 2, p. 69.

2. L. Stein. Die Continuität der griech. Philos. in der Gedankenwelt der Byzantiner (*Archiv. f. Gesch. der Philos.* Bd IX, NF, Bd II (1895), p. 240.

3. N. Blemmydae *curriculum vitae et carmina*, éd. Heisenberg, Teubner, 1896, p. LXXV et LXXX sq. L'*Abrégé de Logique* est, en réalité, la première partie de sa *Brève introduction à l'étude de la Philosophie*.

4. Par exemple, cod. Athous, 4239. et *id.*, cod. 4311. Le cod. 4239 ne donne pas le premier livre ; le cod. 4311 est complet et donne les 11 livres.

5. Ces deux ouvrages, dans Fr. Creuzer : *Plotini opera*, vol. 2 (Oxonii, 1835), pp. 1413-1430 et pp. 1431-1447.

6. Krumb, *GBL* 2, p. 300. Cod. Monac. gr. 77, ff. 1-165.

7. Métoch. *Miscell.*, p. 42.

8. *Id.*, *id.*, p. 83.

9. *Id.*, *id.*, p. 84.

10. *Id.*, *id.*, p. 85.

il n'en est pas de même de sa Métaphysique (1). Là, Aristote est obscur ; il n'apporte point de solution claire ni précise. Le métaphysicien, en lui, est très inférieur au dialecticien. Platon, au contraire, satisfait l'esprit inquiet devant les problèmes métaphysiques. « L'admirable Platon », comme se plaît à l'appeler Métochite (2), a révélé les secrets de la philosophie ; il en a expliqué les principes et il a réussi à remonter jusqu'à la source des notions de Dieu et du divin (3). Aristote est grand, mais Platon est admirable, et seul il donne à l'esprit humain une réponse satisfaisante à l'angoissant problème de la Connaissance (4).

Aussi faut-il étudier Platon de près et avec sympathie. Nombreux sont ceux, du reste, qui pensent comme Métochite. Le Philosophe Joseph donne aussi la préférence à Platon, qu'il met bien au-dessus d'Aristote (5). Platon, il est vrai, était interprété à travers les Néo-Platoniciens qui s'étaient efforcés de montrer la concordance parfaite des théories Platoniciennes et de la théorie des Idées, en particulier, avec la théologie orthodoxe. Platon voyait se lever des partisans, chaque jour, plus nombreux. La Querelle de l'Hésychasme, l'hostilité croissante de Byzance contre l'Église Romaine, toute acquise à Aristote, devaient aviver la lutte entre Platoniciens et Aristotéliens, mais elles devaient aussi contribuer à répandre la connaissance des œuvres de Platon en Occident et en Orient. L'idéal eût été, sans doute, de réconcilier Aristote et Platon au moyen du christianisme. Au dire de Métochite, le Philosophe Joseph, dans la synthèse des systèmes philosophiques, tentée par lui à l'aide du truchement du christianisme, y avait songé (6). Les passions exacerbées par le nationalisme et par l'égoïsme, ruinèrent cette tentative intéressante. Certains même, comme Grégoire Palamas, rejetteront de la cité de Dieu aussi bien Aristote que Platon (7). Grégoras, on le verra, devait être un chaud partisan de Platon.

Quant à la POÉSIE, qui devait s'épanouir à partir de 1325 environ, elle était déjà fort honorablement représentée.

1. *Id.*, *id.*, p. 28 et 32-34.

2. *Id.*, *id.*, pp. 55, 266, 526.

3. *Id.*, *id.*, p. 298.

4. *Id.*, *id.*, p. 97.

5. *Id.*, *Eloge funèbre de Joseph* (éd. M. Treu, *Byz. Z.* 8, p. 11).

6. Métoch., *id.*, p. 11.

7. Cod. Coisl. gr. 100, f. 84 v. et 87 r.-89 r.

La *Poésie Religieuse*, il est vrai, n'était pas illustrée par un poète comme Romanos ; mais Nicéphore Callixte Xanthopoulos, entre autres, essayait avec sa *Séquence en l'honneur de la Vierge, mère de Dieu*, de continuer la tradition de la poésie religieuse (1).

La *Poésie Profane*, imitatrice servile des formes de la poésie antique, était, par contre, très cultivée. Manuel Philè, l'un des poètes de Byzance les plus féconds, mais non le plus grand, commençait à écrire ses innombrables poésies : poésies scientifiques, comme celle *sur les qualités des animaux* (2), poésies religieuses, comme celles qu'il consacre aux fêtes de l'Église ; descriptions d'objets d'art ou poésies de circonstance (3) : toutes poésies d'un style aisé, mais trop fleuri, où les allégories et les jeux de mots sont trop abondants, et qui montrent en Manuel Philè un versificateur habile, mais non un poète sincère. Théodore Méliténite, enfin, consacrait à *la Vertu* (4), une poésie de 3060 vers politiques (5), qui, du reste, ne font pas honneur au goût des Byzantins d'alors.

Si l'on songe que la LITTÉRATURE en langue VULGAIRE (6), représentée surtout, à Byzance, par la poésie, venait de produire la *Messe de l'homme sans barbe* (7), poésie satirique et parodie du service divin, *l'Achilléide* (8), poésie romanesque, dans le genre de *Digénis Acritis* si goûté au Moyen Age, la *Guerre de Troie* (9), traduction presque littérale du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More (10), et le *Vieux Chevalier* (11), adaptation, un peu gauche, du roman en prose de Gyron le Courtois (12), on admirera la fécondité et la variété de la production littéraire profane, à Byzance, au début du xiv^e siècle.

La THÉOLOGIE, enfin, était également cultivée avec succès. L'*exégèse* était représentée par Nicéphore Callixte Xanthopoulos, et

1. Cod. Athous 6362, par exemple.

2. *Poetae bucolici et didactici*, édd. F. Dubner et F. G. Lehrs (Paris, Didot, 1862).

3. *Manuelis Philae carmina*, éd. Miller, 2 vol. (Paris, 1855-1857).

4. éd. E. Miller, *Not. et Extr.* 19 (1858), 2, 1-138.

5. Vers de quinze syllabes, ou « commun », comme son nom l'indique ; le second hémistiche a, en théorie, la forme d'un dimètre iambique catalectique.

6. Elle apparaît à Byzance, dès le ix^e siècle.

7. E. Legrand, *Bibl. vulg.* 2 (1881), 28-49.

8. Wagner, *Trois poèmes grecs*, 1-55.

9. Extraits seulement dans Maurophrydès, *Eclogè*, pp. 183-201.

10. Ch. Gidel, *Et. sur la litt. gr. mod.*, pp. 197-229.

11. Ad. Ellissen, dans : *Nachtrag zum ersten Teil des Versuches einer Polyglotte der europäischen Poesie*. Leipzig, 1846.

12. Gidel, *id.*, 75-103.

son *Commentaire de l'Octoechos* (1), son *Commentaire des Psaumes* (2) et celui des *Homélies de Grégoire de Nazianze*, et par Théodore Méli-ténote, auteur d'un *Maître des Maîtres*, ou *Commentaire des quatre Évangiles* (3). L'*éloquence* sacrée était illustrée par Jean Glycys avec ses nombreuses homélies (4), et l'*hagiographie* par Maxime Planude (5), par Théodore Métochite (6) et surtout par Constantin Acropolite, surnommé le « nouveau Métaphraste » (7). La théologie ne devait vraiment s'épanouir qu'une vingtaine d'années plus tard : la Querelle de l'Hésychasme, les tentatives toujours renouvelées d'union entre les deux Églises permirent, en effet, à des esprits, comme Grégoire Acindynos, Grégoire Palamas et Philothée de la parer d'un dernier éclat.

On peut donc dire, sans exagération, qu'en ce début du *xiv^e* siècle, on assistait à Byzance à une véritable Renaissance littéraire. Mais il y a un fait plus remarquable encore, et qui donne à ce siècle son originalité, et, en partie aussi, sa grandeur ; il y eut alors une étonnante renaissance scientifique. Après un long silence, en effet, les Grecs revenaient à l'étude des sciences exactes et expérimentales. Les mathématiques, l'astronomie, la médecine même, connurent, vers 1320, un développement surprenant. Le renouveau des études de l'antiquité fut pour beaucoup dans ce goût pour les sciences ; l'esprit pratique des Byzantins n'y fut peut-être pas non plus étranger.

Les MATHÉMATIQUES, après une longue période d'oubli qui s'étend du *vii^e* siècle au *xiii^e* siècle environ (8), commençaient, vers la fin de ce dernier siècle, à être étudiées. Maxime Planude compose un traité d'arithmétique (*Ψηφογραφία κατ' Ἰνδοὺς ἢ λεγομένη μεγάλη*), où, comme l'indique le titre, il emploie certaines méthodes de compter des Indous et leur emprunte le chiffre zéro, qui apparaît alors, pour la première fois, dans l'arithmétique grecque ; il laissait voir aussi l'influence, exercée sur lui par le Pisan Fibonacci, savant mathéma-

1 Codd. Athous 789, 1586, 2106, 4773, 6195.

2. Cod. Par. gr. 149.

3. P. G., t. 149, col. 881-988.

4. Cod. Par. gr. 1210, ff. 1-72 v.

5. *Vie du patriarche Arsénios*, mort en 1264. Krumb. *GBL* 2, p. 99.

6. *Vie de sainte Marina*, Cod. Par. gr. 2629, ff. 180 v.-189 v.

7. *Vies de sainte Théodosie, de saint Jean Damascène*. P. G., t. 140, 812-885 et 893-896.

8. Psellos, au *xi^e* siècle, s'occupe bien de mathématiques, mais ses ouvrages n'ont aucune valeur.

ticien, dont il connut peut-être les méthodes, lors de son séjour à Venise (1). Il écrit également, à la même époque, un Commentaire des deux premiers livres de l'arithmétique de Diophante d'Alexandrie (2). Pachymère rédige son *Traité des quatre sciences* (arithmétique, musique, géométrie et astronomie) (3); Théodore Métochite, enfin, étudie les mathématiciens anciens, Euclide, Théodose, Apollonios de Pergé et Sérénos (4); mais, à la différence de Planude, il recommande de s'en tenir aux Grecs et de « laisser de côté les théories des Indous et celles des autres peuples » (5). Il s'ingénie, surtout, à démontrer à ses contemporains (6) la nécessité d'apprendre les mathématiques : car, sans elles, dit-il, ni l'astronomie, ni la géométrie, ni la musique ou harmonie, ne peuvent exister (7).

Annexée, en effet, aux mathématiques, la MUSIQUE profita de la faveur dont jouissaient ces dernières. On l'avait longtemps négligée. Mais, vers la fin du ^{xiii}e siècle, on se mit à l'étudier de nouveau. Maxime Planude composait un ouvrage sur *l'Harmonie*, où il rapportait toutes les théories sur la musique, antérieures à lui (8); Pachymère rédigeait un traité sur *l'Harmonique*, autrement dit, sur la musique (9); enfin, vers 1315, Manuel Bryenne écrivait ses trois livres d'*Harmoniques* (10), où il essayait de reprendre, à son compte, les théories de la musique ancienne. Bref, les Byzantins renouaient la tradition avec les grands mathématiciens de l'antiquité et leurs commentateurs.

Mais la science, qui profita le plus de cette renaissance scientifique, fut l'ASTRONOMIE. On se passionna d'autant plus pour elle qu'on ne parvint jamais à la séparer complètement de l'astrologie. Le Byzan-

1. *Das Rechenbuch des M. Planudes* éd. C. J. Gerhardt, Halle, 1865. Cf. cod. Par.-gr. 2381, ff. 3 v.-12 v.

2. Ed. J. Tannery, *Diophanti Alexandrini opera omnia*, II (Leipzig, 1895), pp. 125, 255.

3. Cf. cod. Ath. 4311.

4. Sathas, *Μετ. Βιβ. p. πη*.

5. *Id.*, *id.*, p. πθ.

6. Cod. Par. gr. 2751, *Poésie*, vv. 138-140, f. 86 v.

7. *Id.*, *id.*, vv. 285-302, et *Miscel.* ch. LXX, p. 454-460, f. 95 r.

8. *Lel.* 64, à Georges Autôreianos (éd. Treu, pp. 78-79). M. Planude avait copié lui-même, en grande partie, ces théories et les avait réunies en un seul ms. Le ms fut égaré par un certain Autôreianos, moine d'Asie (let. citée). En vain, Planude s'adressa à de puissants personnages, comme Philanthropène (let. 65), il ne put le retrouver.

9. C'est le second livre du *Traité des Quatre Sciences*.

10. Il semble copier, ou tout au moins imiter, le traité d'*Harmoniques* de Pachymère (cf. Vincent, *Not. et Extr.*, t. XVI (1867), p. 384).

tin, superstitieux de nature, ne cesse de demander aux astres, en ces temps troublés, une indication sur son avenir et sur la destinée de sa patrie (1). Depuis de nombreux siècles, l'astronomie avait disparu de la pensée grecque. Elle avait émigré chez les Arabes, puis chez les Perses (2). Ces deux peuples avaient, en effet, appris l'astronomie dans la *Grande Syntaxe* de Ptolémée, traduite par eux sous le titre de « Μυζαστή » (Migàsti). Les astronomes, chez eux, n'étaient pas rares. Shams (aldin al) Boukhari (Σάμψ Μπουχαρής), mort en 1276, avait écrit un traité sur les étoiles fixes, et Khoga Nacir (aldin) (Χοντζά Νασύρη) mort en 1273, avait examiné les astres dans l'observatoire, construit par Ertogrul (3). Ce fut en partie, par leur intermédiaire que les Byzantins apprirent à nouveau l'astronomie.

Le médecin Chioniadès, à la fin du ^{xiii}e siècle (4) et de nombreux Grecs, attirés par la célébrité des savants persans, furent pris du désir de se rendre en Perse. Grâce à l'aide généreuse de l'empereur de Trébizonde, Chioniadès y put aller. Là, il suivit les cours des astronomes en renom ; il acheta un grand nombre d'ouvrages d'astronomie. Puis il revint à Trébizonde et il fit traduire en grec la plupart des livres qu'il avait rapportés. Il publia également les commentaires oraux des astronomes persans qu'il avait lui-même entendus (5). Par ailleurs, vers 1315, paraissait le *Précis Perse d'astronomie* de Shams (aldin al) Boukhari, qui venait d'être traduit. Ainsi, les Byzantins s'initiaient de nouveau à l'astronomie dans des traductions d'ouvrages orientaux.

L'astronomie compta d'abord fort peu d'adeptes. C'était une science aride et pénible. La religion, surtout, la condamnait, parce qu'elle était contraire à ses principes (6). Métochite s'employa à démontrer la sottise d'une pareille attitude. A 43 ans, il découvrit en Manuel Bryenne, le seul Byzantin, qui eût quelques connaissances de cette science (7). Encouragé et protégé par Andronic II, qui s'intéressait,

1. Grég. *Let. Cod. Par.* gr. 3040, f. 78 r.-78 v.

2. H. Usener. *Ad historiam astronomiae symbola*, p. 12 sqq.

3. *Id.*, p. 15. Cf. par exemple, dans le cod. Laurent XXVIII, 17, daté de 1323, le traité de Shams (aldin al) Boukhari traduit en grec (243 folios) :

4. Il vécut probablement entre 1250 et 1330. Cf. *Lettres* au nombre de 16, éd. par Tr. Euangelidès : *Δύο Βυζαντινα κατεμένα. ἐν Ἑρμηνεύσει*, 1910. Elles nous apprennent peu de choses.

5. Usener, *id.*, p. 25 sqq. *Lettre du médecin Chrysococcès*.

6. Sathas, *Μεσ. Βιβλ.* I, p. οδ-ος.

7. Métoch. *Poés.*, I, vv. 592-605 (éd. Treu, p. 16-17).

lui aussi, à ces études nouvelles, Métochite se mit au travail avec ardeur. Il lut Euclide, Nicomachos, Apollonios de Pergè, Théon et surtout Ptolémée. Au bout de trois ans d'efforts persévérants, il publia ses études sur l'œuvre de ce dernier : une *Introduction générale à l'astronomie* (Στοιχειώσις ἐπὶ τῇ ἀστρονομικῇ ἐπιστήμῃ) (1), une *Introduction à la Syntaxe de Ptolémée* (Προεισγωγή εἰς τὴν τοῦ Πτολεμαίου Σύνταξιν) (2) et un *Commentaire des treize livres de la Grande Syntaxe* (ὑπομνηματισμοὶ εἰς τὰ Π' βιβλία τῆς τοῦ Πτολεμαίου μαθηματικῆς συντάξεως) (3). Métochite visait un but pratique. Il voulait faciliter et répandre l'étude de l'astronomie. Il clarifiait les austères et savants ouvrages de Ptolémée (4), resté la seule autorité en astronomie. Il tentait également de montrer que la science, loin d'infirmer la foi la confirmait. En élevant l'esprit, en le détachant du triste spectacle de la vaine agitation humaine, l'astronomie purifie l'esprit de l'homme (5); elle fortifie en lui les principes de la religion; elle lui démontre que la volonté divine, et non le déterminisme, règle les actions humaines, tout en laissant à l'homme le libre arbitre, pour lui permettre de faire son salut (6).

Les efforts de Métochite ne furent pas vains. Quelques années plus tard, de 1320 à 1360, parurent des savants, qui rendirent célèbre le nom de Byzance : Grégoras (7), Théodore Méliténiole (8), Isaac Argyros (9) et Nicolas Cavasilas (10). Métochite pouvait, à juste titre, se flatter d'avoir ressuscité l'astronomie (11). Thomas Magistros pouvait lui écrire qu'il connaissait « ce qui restait invisible aux autres hommes », et que, « tel un prophète, il scrutait l'avenir avec autant de sûreté que s'il s'agissait du présent » (12). Grégoras, enfin, avait

1. Codd. Marc, gr. 329 et 330. Cf. l'Introduction dans Sathas, *id.*, pp. πε'-ρι α'.

2. Cod. Marc, gr. 330, ff. 176-203. Cf. Sathas, *id.*, p. ριθ.

3. Cod. Marc. gr. 330, ff. 209-287.

4. Cod. Par. gr. 2751, *Poésie* 12, vv. 285-295, f. 112 r.

5. *Miscel*, p. 265.

6. Sathas, *Μεσ.* Βιβλ, I, p. οδ.

7. Cf. plus bas, II^e partie : L'œuvre non littéraire de Grégoras.

8. Il est l'auteur d'un *Traité d'astronomie* en trois livres. *P. G.*, t. 149, coll. 988-1001 (préface et introduction seulement).

9. Il a écrit, entre autres, un *Traité d'astronomie* en 49 chapitres. Cf. Cod. Ath. 3858.

10. Cod. Par. gr. 2398, ff. 78 r.-117 v. : *Sur le III^e livre de la Syntaxe mathématique de Ptolémée.*

11. Cod. Par. gr. 2751, *Poésie*, 12, vv. 277-281, f. 112 r.

12. Th. Magistros, *Au Grand Logothète*, *P. G.*, t. 145, col. 405.

raison de dire de son maître qu'il faisait oublier tous les savants, ses prédécesseurs (1).

Cette renaissance de l'astronomie est l'un des faits les plus intéressants de l'histoire intellectuelle de Byzance, au ^{xiv}^e siècle. Par là, le ^{xiv}^e siècle byzantin appartient à l'histoire de la Renaissance, la résurrection des sciences ayant été la conséquence la plus profonde de ce mouvement des esprits.

Quant à la MÉDECINE, négligée depuis le ^{xi}^e siècle, elle fut de nouveau, à la fin du ^{xiii}^e siècle, étudiée aussi scientifiquement qu'elle pouvait l'être alors. Sur l'ordre de Michel VIII, Démétrius Pépago-mène composa un traité sur la goutte (2) ; à la même époque, Nicolas Myreperse, rassemblait, en un volumineux et monotone recueil de quarante-huit chapitres, toutes sortes de recettes à l'usage de ses contemporains. L'influence arabe s'y trahissait à chaque page. Son ouvrage eut un succès très vif et durable. L'Occident même le connut ; il servit jusqu'au ^{xvii}^e siècle de Codex Pharmaceuticus à la Faculté de Médecine de Paris (3).

III

Telle était la situation intellectuelle de Byzance, au moment où Grégoras arrivait dans la capitale. Rarement, même à l'âge d'or des Comnènes, des savants aussi nombreux et aussi illustres avaient vécu à la même époque. Il y avait vraiment, comme le constate le savant byzantiniste français, Charles Diehl (4), « une suprême renaissance littéraire (ajoutons : scientifique) et artistique » qui « pare d'un rayon de gloire mourante l'époque des Paléologues. » (5)

Le milieu où Grégoras venait parfaire ses études, était donc particulièrement favorable. Il suivit, sans doute, les leçons de l'université de Byzance ; il fréquenta certainement les écoles privées, qui étaient alors nombreuses. Les savants, les rhéteurs en ouvraient souvent (6) ;

1. Grég. *Lel.*, cod. Par. gr. 3040, f. 49 v.

2. Ed. C. G. Kühn. *Opera medicorum graecorum. Additamentum*, VI, Leipzig (1826).

3. Krumb. *GBL* 2, p. 615. Le texte inédit se trouve dans de nombreux mss, par exemple, codd. gr. Par. 2149, 2237, 2238, 2243.

4. Ch. Diehl, *Hist. de l'emp. byz.*, p. 211.

5. Il y eut, en effet, aussi un réveil de l'art byzantin. *Id.*, *id.*, p. 212-214.

6. Cf. *Lel. de Maxime Planude à Chalcomatopoulos* (éd. Treu, let. 66), directeur d'une école à Byzance ; cf. aussi, let. 121.

ils avaient une clientèle plus ou moins assidue, car elle était surtout formée par des jeunes gens de riches familles. Il fallait, du reste, au maître de la fortune personnelle, sinon, l'école fermait ses portes tôt ou tard : La loi interdisait d'exiger des élèves une redevance fixe (1). Ces derniers n'étaient tenus que moralement de payer leurs maîtres ; mais ils le faisaient plus ou moins régulièrement (2).

Grégoras eut surtout le bonheur de connaître, on l'a vu (3), le Patriarche Jean Glycys et le Grand Logothète Théodore Métochite. Auprès d'eux, en ami plus qu'en élève, il continua ses études. Sous l'habile direction de Glycys, il approfondit la grammaire et la littérature ; avec Métochite, « vraie bibliothèque vivante » (4), il s'initia aux sciences, qu'il semble avoir négligées avant son arrivée à Byzance. Avant d'aborder, en effet, la philosophie et la théologie, on apprenait les mathématiques. « Celles-ci, écrit Pachymère (5), sont comme des échelles, dont notre esprit se sert pour franchir l'intervalle qui sépare les choses sensibles et incertaines des choses intellectuelles et positives ». Car, tout en étudiant les mathématiques sur des objets matériels, on peut, par une abstraction, les dégager de toute considération matérielle (6). Or, la science, dit Platon dans le *Timée*, a pour but de nous élever à la connaissance des choses intellectuelles. Mais nous ne saurions passer des choses sensibles aux choses intellectuelles qu'en franchissant un pont. Ce pont est formé par les mathématiques. Et, reprenant une idée de Plotin, qui montrait dans ses *Ennéades* (7) la nécessité de mettre les jeunes gens en possession des mathématiques pour les familiariser avec les choses incorporelles, Pachymère proclamait que « sans les sciences, il est impossible de découvrir la vérité qui se trouve dans les êtres, vérité dont la connaissance constitue la sagesse » (8). Il indiquait l'ordre, dans lequel devaient s'enseigner les sciences : l'arithmétique, fondement de toutes les autres (9), l'harmo-

1. Grég. *Lett.*, cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.

2. Cf. par exemple, les plaintes de Théodore d'Hyrtaké dans ses lettres, entre autres, lettr. 1 et 64.

3. Cf. plus haut, ch. I.

4. Grég. *Hist.*, VII, 2, 272.

5. Introduction au Quadrivium. (*Not. et Exl.*, t. XVI (1847), pp. 362-383). A. J. H. Vincent, *Introd. au traité inédit de Georges Pachymère des quatre sciences mathématiques ou Quadrivium*). La traduction, donnée ici, est celle de Vincent.

6. *Id.*, p. 367.

7. *Enn.*, I, 3.

8. Vincent, *id.*, p. 371.

9. C'est l'idée platonicienne : les Idées sont des Nombres. Pachymère est, du reste, plus platonicien qu'on ne le croit ordinairement.

nie, la géométrie et l'astronomie. Grégoras suivit, semble-t-il, la même progression. Guidé par Métochite, il étudia les mathématiques, l'harmonie, la géométrie, la physique, d'une manière générale, et l'astronomie. Il approfondit ensuite ses connaissances philosophiques. et lut Aristote. Il s'éleva ainsi jusqu'aux principes des choses, jusqu'à la théologie, placée, suivant les idées du temps, au faite des connaissances humaines, qu'elle commandait. « Car, déclare le Patriarche Philothée (1), la science profane doit rester, en quelque sorte, l'esclave et la servante de la science suprême et première ».

Grégoras travaillait avec une ardeur de néophyte. Étudier, toujours étudier pour meubler et orner son esprit, c'était son plus grand bonheur, comme il l'écrivait à son ami Synadène (2). « Il n'est pas permis au savant, disait-il encore, (3) de se pencher sur le théâtre de l'univers, sans examiner, sans rechercher, autant que faire se peut, tel un chasseur (qui suit la piste du gibier), les raisons de toute chose, de toute parole, de toute action, et de s'occuper des unes pour négliger les autres ».

Il n'est rien, à ses yeux, de plus beau sous le soleil, que la Science (4), la « sainte Science » (5), qu'il préfère à l'argent (6). Aussi cherche-t-il à approcher tous ceux dont le commerce peut enrichir son esprit. Sans parler de Métochite et de Glycys, il se lie, dans cette intention, avec le Philosophe Joseph, Nicéphore Chumnos, Thomas Magistros. On devine, dans les lettres qu'il leur adresse (7), son désir, sans cesse renouvelé et jamais assouvi, de développer ses connaissances. Lui était-il impossible de causer de vive voix avec un savant? il lui écrivait et le pressait de ne point garder jalousement pour lui seul les trésors de son érudition. Ainsi agit-il, avec Lépentène (8), qui habitait Chypre, et à qui il demande de lui faire part de ce qui reste, dans son pays, de l'antique splendeur de l'Hellade.

Grégoras, en effet, connaît tout ou presque tout ce qu'on peut connaître à son époque. Histoire, philosophie, grammaire, littérature, poésie, théologie, astronomie, mathématiques, il n'est pas de disci-

1. *Antirrh.*, IV (P. G., t. 144, col. 828.

2. Grég. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 124 v.

3. *Let. préliminaire du Commentaire des Songes*, Migne P. G. 149. coll. 524-525.

4. *Id.*, *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.

5. *Id.*, *id.*, ff. 116 r.-116 v.

6. *Id.*, *id.*, f. 82 r.

7. Cf. *Let. id.*, ff. 85 v.-86 v. ; 87 r.-87 v. ; 138 r.-138 v.

8. *Id.*, *id.*, f. 74 v.

plaine qu'il n'ait cultivée. Il est, peu s'en faut, universel. Par là, il s'apparente aux grands esprits de la Renaissance ; par cette universalité des connaissances, il rappelle un Alberti ou un Léonard de Vinci. Il n'est pas du reste, une exception. Il a ce caractère en commun avec plusieurs savants de son siècle. Maxime Planude, grammairien, poète, littérateur, est aussi théologien et mathématicien. Pachymère, historien et théologien s'occupe également de sciences. Nicolas Cavasilas, théologien de valeur, est à la fois philosophe, rhéteur et astronome. Enfin et surtout, Métochite, qui symbolise le mieux le type des savants de l'époque, inscrit son nom dans la littérature, avec ses œuvres de rhétorique, dans la philosophie, avec ses Commentaires d'Aristote, dans la poésie avec ses nombreux et longs ouvrages en vers, et surtout, dans les sciences, avec ses études magistrales sur Ptolémée.

Ces savants, au reste, veulent faire œuvre pratique ; ils désirent faire profiter de leur science leurs contemporains. Comme, au ^xe siècle, Constantin Porphyrogennète avait réuni en de nombreuses encyclopédies, les connaissances éparses et souvent difficilement accessibles, à son époque, ainsi, mais en plus petit, des savants, comme Métochite, Joseph le Philosophe, Maxime Planude composent de véritables encyclopédies, destinées à faciliter l'examen des problèmes qui passionnaient alors les esprits. Métochite, par exemple, rédige ses *Commentaires* (Ἑπομνηματισμοί) (1), où l'histoire, l'histoire littéraire, l'esthétique, la philosophie, la politique sont représentées. Joseph le Philosophe écrit une encyclopédie, divisée en deux parties, la première consacrée à la rhétorique, la seconde aux sciences (anthropologie, physique, mathématiques, médecine...) (2). Grégoras, fait, lui aussi, œuvre pratique. Il n'étudie pas seulement pour le plaisir d'étudier. Il veut donner à ses contemporains les moyens de tirer de ses recherches des applications pratiques.

IV

Le savoir de Grégoras est, donc, peu s'en faut, encyclopédique. Quelles en sont les *sources*? Son œuvre nous renseigne à ce sujet.

1. Ed. Chr. Müller-Th. Kiessling Lipsiae, 1821, ordinairement désignés sous le titre de : *Miscellanées*.

2. N. Terzaghi. *Sulla compositione dell' Encyclopedia del filosofo Giuseppe* [St It. di F. cl. X (1902), pp. 121-132].

Chose assez étrange, Grégoras ne connut pas le latin. Pourtant, les hommes, qui, à son époque, le lisent et le parlent sont relativement nombreux. Maxime Planude, par exemple, traduit Ovide, César, Cicéron, Boèce et saint Augustin. Démétrios Cydonès apprend le latin, à Milan (1), et le parle couramment. Comme son maître Métouchite, Grégoras ignore cette langue. A cette époque, où le nationalisme byzantin était si intransigeant et l'hostilité contre Rome si vive, Grégoras, adversaire irréductible de tout rapprochement avec celle-ci, se serait cru, probablement, mauvais patriote et mauvais orthodoxe, s'il avait parlé la langue de l'ennemi, car ses compatriotes et lui-même regardaient les Italiens comme plus redoutables et plus irréconciliables que les Turcs mêmes. Cependant, il connut la civilisation romaine, mais à travers les Grecs. Il utilisa surtout Plutarque.

Comme Métouchite, Grégoras est essentiellement grec. Son instruction, son cœur, tout le rattache à l'Hellade, patrie du « divin » Platon. Ses lectures sont aussi nombreuses que variées et profondes. Il a lu beaucoup. Poètes grecs, prosateurs, savants sont représentés dans son œuvre : Homère (2), naturellement, Hésiode (3), Orphée (4), Pindare (5) Aratos (6), Théocrite (7), les Tragiques, Eschyle, plus particulièrement (8), Sophocle (9), Euripide (10), les Comiques, comme Aristophane (11).

Mais les prosateurs, surtout, étayent sa pensée. Tout d'abord, la Bible et les Pères de l'Église : ceux que la tradition avait imposés pour le style aussi bien que pour l'orthodoxie : les trois « Hiérarques », saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Grégoire le Théologien, comme l'appellent les Byzantins, et saint Jean Chrysostome. Puis, saint Athanase (12), saint Grégoire de Nysse (13), et les théologiens

1. Krumb. *GBL* 2, p. 487.

2. *Hist.*, pp. 31, 32, 480, 561. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, ff. 18 v., 19 v., 20 r., 42 v.

3. *Let.*, *id.*, f. 20 v.

4. *Hist.*, p. 471.

5. *Id.*, p. 337, et t. III, p. 391.

6. *Let.*, cod. *id.*, ff. 90 v.-91 r.

7. *Let.*, *id.*, f. 20 v.

8. *Hist.*, p. 383, *Let.*, *id.*, f. 61 r.

9. *Hist.*, p. 311, *Let.*, *id.*, f. 71 v.

10. *Hist.*, t. III, p. 366-367, *Let.*, *id.*, ff. 75 r.-76 v.

11. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 10 v.

12. *Hist.*, pp. 962, 972, 1068, t. III, 125, 275.

13. *Id.*, pp. 509, 988, t. III, 285, 289.

modernes : saint Maxime (1), saint Cyrille (2), saint Denys l'Aréopagite (3), saint Jean Damascène (4), Jean Climax (5) et Théodore Graptos (6); enfin, les théologiens, plus ou moins hétérodoxes, comme Origène (7) et Eunomios (8).

Toutefois, les prosateurs profanes tiennent la première place dans son œuvre. Historiens comme Hérodote (9), Xénophon (10), Arrien (11), Plutarque (12), l'un de ses auteurs préférés ; géographes, comme Diodore de Sicile (13); orateurs, comme Démosthène (14), Isocrate (15), et surtout Aelius Aristide (16) ; essayistes, comme Lucien, un de ses modèles (17), Athénée (18), Diogène Laërte (19), Elien (20) ; philosophes, comme Platon (21), Aristote (22), Thaïès (23), Pythagore (24) Phérécyde de Scyros (25), Pyrrhon (26), les Stoïciens (27), Solon (28), Plotin (29), Synésios, l'un des plus grands écrivains, à son avis (30), Proclus (31), Sextus Empiricus même (32) ; fabulistes, comme Esope, en qui il voit un écrivain de

1. *Id.*, III, p. 285, 292.
2. *Id.*, p. 1089, t. III, p. 292, 296.
3. *Hist.*, 944, 1083, t. III, p. 286, 313.
4. *Id.*, 976, 1062, t. III, 123, 278.
5. *Hist.*, 962.
6. *Id.*, 948, 1139, t. III, 309, 463.
7. *Id.*, p. 925.
8. *Id.*, 1142, t. III, p. 274, 325.
9. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, ff. 66 r. et 101 r.
10. *Let.*, *id.*, f. 46 r.
11. *Eloge d'Andronic II*, *id.*, f. 63 v.
12. *Hist.*, 32, 1107, *Let.*, *id.*, ff. 41 v., 51 v., 65 r., 72 v.
13. *Let.*, *id.*, ff. 462, 72 v. 73 r.
14. *Hist.*, p. 335, *Let.*, *id.*, f. 106 r.
15. *Let.* dedic. du *Comment. des Songes*, Migne P. G. 149. col. 521.
16. *Hist.*, 930, *Let.* cod. *id.*, ff. 19 r.=19 v.
17. Cod. Par. gr. S. 13, f. 137 r.
18. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 46 v.
19. *Let.*, *id.*, ff. 45 r., 130 r.
20. *Let.*, 61 r.
21. Très fréquemment cité, par exemple, *Hist.*, 508, 601, 1090, *Let.*, cod. *id.*, ff. 21 v. 56 r., 72 v., 73 r.
22. *Hist.*, 1089, 1091. *Let.*, *id.*, ff. 42 r.-69 r.-75 r.
23. *Hist.*, 383.
24. *Id.*, 306, 333, t. III, 142.
25. *Let.*, cod. *id.*, ff. 56 r., 113 v., 143 r.
26. *Let.*, *id.*, ff. 56 v. et cod. Monac. gr. 10, p. 65.
27. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 56 v.
28. *Hist.*, 325, 427.
29. *Id.*, 1088, 1090, 1092.
30. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 131 r.
31. *Hist.*, 1092, 1100, t. III, 226.
32. *Id.*, 930, *Let.*, cod. *id.*, 142 r.

génie (1). Bref, il n'est pas jusqu'à des auteurs comme Eustathe de Thessalonique (2) et Philostrate (3) qu'il ne semble avoir lus, ou, tout au moins consultés. Il faut, enfin ajouter les mathématiciens, comme Euclide (4) et les astronomes, comme Théon (5) et Ptolémée, en qui il voit, comme son maître Métochite, l'un des plus grands savants de tous les siècles (6).

Ainsi, auteurs profanes et auteurs sacrés sont amplement représentés dans l'œuvre de Grégoras. A son sentiment, en effet, il faut connaître la littérature profane et la littérature sacrée. Ainsi seulement, l'homme est à même de discerner le vrai du faux (7) et d'enrichir méthodiquement son esprit. De ces auteurs, il va de soi, Grégoras n'en a, vraisemblablement, lu qu'un certain nombre, dans le texte même : Platon, Aristote, Plutarque, Lucien, Homère, les Théologiens, entre autres.

Il en est beaucoup qu'il ne fait vraisemblablement que citer, comme Archytas (8) et Androclide le Pythagoricien (9). Par ailleurs, certaines citations, certaines anecdotes se retrouvent chez d'autres de ses contemporains ; il les a donc peut-être tirées de l'un des recueils, de l'une des encyclopédies, alors en faveur.

Quoi qu'il en soit, Grégoras a beaucoup lu, et il doit, sans nul doute, quelque chose à ses lectures. Il serait étrange en effet qu'au commerce d'auteurs si nombreux et si variés, il n'ait point acquis des qualités, et contracté, peut-être même, des défauts.

Par sa connaissance approfondie de la littérature profane, par son étude d'Homère et de Platon, Grégoras reste, dans une certaine mesure, quant à son élocution, un païen. Depuis longtemps, assurément, l'Église avait adopté certaines expressions anciennes, dont l'usage avait complètement effacé le sens primitif. Ainsi Grégoras parle volontiers d'Hadès (10) et de la déesse Adrastée, ou Némésis (11).

1. *Let. id.*, f. 92 v.

2. *Philomathès, id.*, f. 322.

3. *Let.*, f. 46 v.

4. *Cod. Par. gr. S. 13*, f. 138 v.

5. *Id.*, *id.*, f. 137 r.

6. *Let.*, *cod. Par. gr. 3040*, ff. 46 r.-46 v., 54 r., 70 r.

7. *Let.*, *id.*, ff. 139 r. et 139 v.

8. *Cod. Par. gr. S. 13*, f. 138 v.

9. *Id.*, *id.*

10. *Let.*, *cod. Par. gr. 3040*, ff. 58 v., 72 v., 94 v., 118 v.

11. *Let.*, *id.*, ff. 56 r., 89 r.

D'autre part, suivant une tendance, ancienne déjà (1), il essaye de rattacher au christianisme certains auteurs grecs, en montrant que leurs idées ne sont pas opposées aux préceptes de la religion orthodoxe. Platon était, par exemple, depuis longtemps annexé au christianisme par les Pères de l'Église, qui découvraient des ressemblances entre ses théories et la doctrine chrétienne et déclaraient qu'il avait connu l'Ancien Testament, suivi même l'enseignement de Jérémie en Égypte (2). Grégoras met, par exemple, d'accord la mythologie et la religion chrétienne (3), et fait d'Homère une sorte de prophète biblique (4), comme l'avait déjà soutenu Porphyre (5).

Mais surtout, Grégoras, comme les Humanistes de la Renaissance, est nourri de mythologie. Tout naturellement, les souvenirs mythologiques illustrent sa pensée : ici, c'est la légende de Dionysos et des Bacchantes (6) ; là, celle d'Épiméthée (7), ailleurs les innombrables aventures de Zeus : sa lutte contre les Titans (8), ses malheurs avec Ixion (9) et la revanche, prise sur Tyndarée (10) ; ailleurs encore c'est Héraklès se désolant de mourir de la main de l'homme (11), ou la touchante légende d'Hyacinthe et de Narcisse (12).

Bref, Grégoras est un Hellène par le cœur et par l'esprit. Il se sent proche de ces écrivains avec lesquels il a vécu intimement. Aussi les prend-il pour modèles dans l'art d'écrire.

Grégoras, en effet, dans sa jeunesse du moins, brûla du désir de devenir un grand écrivain, dans le goût du siècle. Par penchant personnel, et sur l'inspiration aussi de ceux qui l'avaient formé, Jean d'Héraclée, Jean Glycys et Métochite, il imita de préférence certains auteurs. Il choisit pour modèles : Platon, Lucien, Synésios et Aélius Aristide. Il prit à celui-ci une qualité, à celui-là une autre, et il tâcha de se créer un style personnel. Toutefois, Platon et les Sophistes

1. Par exemple, Psellos.

2. D^r Arthur Schneider, *op. cit.*, p. 8.

3. Grég. *Vie de Michel le Syncelle*, cod. Monac. gr. 10, pp. 249-250. Nicétas le grammairien interprétait de même la mythologie.

4. Grég. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 20 v.

5. Stobée, *Eclogae Phys*, 2, 1, 18.

6. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 7 v.

7. *Let.*, *id.*, f. 124 v.

8. *Let.*, *id.*, f. 114 v.

9. *Let.*, *id.*, f. 133 v.

10. *Let.*, *id.*

11. *Let.*, *id.*, f. 118 r.

12. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 11 r.

semblent avoir exercé sur Grégoras une influence plus profonde.

Le « divin » (1), l' « admirable » (2) Platon, « la grande voix de l'Hellade » (3), est son modèle préféré. Depuis sa prime jeunesse, il l'a étudié de près. Aussi en est-il nourri. Les citations, qu'il lui emprunte, sont nombreuses. Citations textuelles (4), comme *Phédon* 64 AB et le *Politique* 294 B (5) ; citations partielles, comme *Gorgias* 470 D (6), *Phédon* 64 B (7), *Théétète* 190 B (8) ou *Protagoras* 338 B (9) ; allusions surtout, comme *Ménéxène* 237 C (10), *Phèdre* 246 A (11), *La République* III. 386-391 (12) ou X, 599 D-E (13) ; imitations, enfin, plus ou moins avouées : telle, au début du dialogue *Florentios* (14), l'imitation de la mise en scène du Protagoras, et, dans le même dialogue, le pastiche du dialogue socratique, à la manière de l'Eutyphron (15). Cette imitation de Platon est, du reste, moins dans la forme que dans la recherche de certaines qualités : logique, précision, probité et cette qualité éminemment grecque, la mesure, le *Μῆδεν ἄγχι*, que, malgré ses efforts, Grégoras atteint rarement. Nicolas Cavasilas se moqua assez spirituellement du « Platonisme » de Grégoras. Mais il exagère quelque peu, quand il veut voir en lui un imitateur de Platon simplement parce qu'il appelle « *Διάλογος* » ses ouvrages, et y introduit des expressions comme : ὃ ἐπείρε, μᾶλ' ἀμολίς (16).

Platon était, toutefois, un modèle difficile à imiter. Aussi, sauf de rares exceptions, les Byzantins préférèrent-ils au style simple et discrètement coloré de celui-ci le style imagé, brillant et plus facile à

1. Cod. Par. gr. S. 13, f. 138 v.

2. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 4 v.

3. *Florentios* (éd. Jahn. p. 521. Grégoras appelle aussi de cette manière Homère. *Let.*, cod. id., f. 20 v.

4. A vrai dire, rarement, une citation de Platon, faite par Grégoras, reproduit le texte que nous possédons. Il citait, peut-être d'après des mss. aujourd'hui perdus, ou, plus vraisemblablement, de mémoire. De là, la différence de leçon.

5. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 15 v.

6. *Let.*, id., f. 55 v.

7. *Vie de Jean*, id., f. 15 v.

8. *Id.*, id.

9. *Let.*, id., f. 69 r.

10. *Vie de Jean*, id., f. 4 v.

11. *Id.*, id., f. 5 v.

12. *Let.*, id., f. 35 v.

13. *Let.*, id., id.

14. Ed. Jahn, p. 485-486.

15. *Id.*, p. 515 et 523. Cf. aussi une imitation du dialogue socratique dans le *Philomathès*, f. 31 v.

16. Coisl. gr. 315, f. 520 r.

pasticher des sophistes. Comme ses contemporains, Grégoras se laissa séduire par les fausses beautés de la rhétorique. Il a beau accabler les artisans d'harmonieuses et creuses périodes des critiques les plus acerbes, il fut, pour le style, leur docile élève. Il l'avoue lui-même, il était fort sensible aux amples périodes (1). Il partageait ce faible avec la plupart de ses contemporains. Presque tous, en effet, sacrifièrent à la rhétorique : Pachymère, Métochite, Nicéphore Chumnos, Théodore d'Hyrtaakè, Démétrios Cydonès, Grégoire Palamas.

Grégoras dut étudier la Τέχνη Ῥητορική. La technique enseignée restait, en grande partie, celle des rhéteurs de la seconde sophistique (2), celle de Libanios, d'Himérios (3), et surtout d'Aelius Aristide (4), dont les *discours pour la rhétorique* avaient déjà séduit les deux premiers. Grâce à ses qualités brillantes, à sa profonde connaissance de la littérature classique, à sa rare habileté à utiliser les sources et à son étonnante virtuosité de styliste, Aelius Aristide gardait une place prépondérante parmi les modèles du siècle. Cependant, à l'époque de Grégoras, on suivait aussi d'autres modèles (5) : Thémistios, Synésios et Siméon le Métaphraste (6), qui avait accommodé au goût du jour ses Vies de Saints. Pour les discours, les éloges et les narrations, Héliodore, Achille Tatios et Procope de Césarée étaient les garants du succès. Pour acquérir la λέξις καμψή (7), on s'adressait encore à Siméon le Métaphraste, à Procope de Gaza et à Psellos, qui, étant universel (παντῶδαπος) (8), pouvait être pris comme modèle dans tous les genres, bref à « tous les modernes, semblables à ces écrivains » (9).

Grégoras fut formé, en partie, à cette école, et son œuvre en révèle

1. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 69 v., où il complimente Nicéphore Chumnos, au sujet de son oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie, et, où il le félicite d'avoir écrit un aussi beau morceau d'éloquence.

2. Cf. l'étude remarquable de L. Méridier : *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse*, Paris, 1906.

3. Joseph, *Précis de rhét.* (Waltz, *Rh. gr.* III, 478-569), en particulier, le chap. II, p. 519.

4. Grég. l'a lu et commenté. Cf. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, ff. 19 r.-19 v.

5. Ces renseignements sont donnés par le Philosophe Joseph, dans son *Précis de Rhétorique*. Il recommande aussi des auteurs classiques, comme Plutarque et Lucien, et même Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse, qui subirent, du reste, profondément l'influence de la seconde Sophistique.

6. Joseph, *op. cit.*, ch. IV, p. 526.

7. *Id.*, *id.*

8. *Id.*, *id.*

9. Expression très fréquente, et bien vague. Cf., *id.*, ch. II et III.

l'influence. La Sophistique y est représentée presque sous toutes ses formes : éloges, oraisons funèbres ou monodies, panégyriques et Vies de Saints ou d'hommes connus, exercices oratoires, comme l'*Éloge de l'amandier*, rappelant l'*Éloge de la mouche* de Lucien ou l'*Éloge de la chevelure* de Synésios.

L'influence de la sophistique est plus grande encore sur son style. « Être concis, déclarait la sophistique, n'est pas le fait de l'art » (1). Aussi, Grégoras est volontiers prolix. Il disserte longuement et interrompt le cours d'un récit ou d'un exposé par d'oiseuses et interminables digressions (2). Il donne ainsi une impression pénible de longueur, dont il est le premier, parfois, à s'apercevoir (3). Comme les sophistes, encore, il se plaît à faire étalage de sa virtuosité oratoire, en accumulant dans le même morceau toutes les ressources de cet art factice : exagération de l'effet pathétique, recherche fatigante et maladroite de l'originalité, exclamations, apostrophes, déformation par exagération de sentiments souvent justes et sincères (4). Enfin, comme les sophistes, Grégoras a le goût de l'argumentation subtile et forcément peu claire, parfois (5).

La langue de Grégoras montre enfin, elle aussi, l'influence de la sophistique. Comme celle de ses contemporains, elle est essentiellement artificielle. Pour l'enrichir, Grégoras y incorpore un nombre élevé de termes poétiques : verbes, surtout, comme βόσκειν (6) et ses composés διαβόσκειν (7), ἐπιβόσκειν (8), ἐπιβόσκεισθαι (9), κενεμβατεῖν (10), ληνοβατεῖν (11), πυρπολεῖν (12), etc. ; adjectifs, comme ἀλμυρός (13), substantifs, comme δαιτύμων (14). Ce procédé, il est vrai, était fort ancien. Denys d'Halicarnasse reprochait déjà à Platon (15) d'avoir

1. Joseph, *Précis de Rhét.*, ch. IV, p. 525.

2. Par ex. *Hist.*, V, 5 ; VI, 1 ; XIII, 3 et 6 ; XXXVI, 42-45.

3. *Hist.*, VI, 2, 170 ; XI, 3, 537 ; XV, 8, 779.

4. Par exemple son *Oraison funèbre de Melochite* (*Hist.*, X, 2) et celle d'*Anarocine II* (*Id.*, X, 1).

5. Par exemple ses discussions théologiques, *Hist.*, XXIII-XXIV. Cf. aussi la *Réfutation*, cod. Par. gr. 3040, ff. 26 r.-28 r.

6. Très fréquent, *Hist.*, t. III, 21, 130, *Let.*, cod., *id.*, ff. 43 r., 54 r., 57 r., 79 r.

7. *Hist.*, I, 1, 7.

8. *Let.*, Cod. Par. gr. 3040, f. 78 v.

9. *Hist.*, pp. 712, 816.

10. *Hist.*, t. III, p. 90.

11. *Id.*, t. III, p. 141, et *Let.*, cod. Vat. gr. 1086, f. 113 v.

12. *Id.*, p. 649.

13. *Id.*, p. 52, *Let.* cod. Par. gr. 3040, f. 93 r.

14. *Hist.*, p. 1087, *Let.*, *id.*, f. 74 v.

15. *Eloge de Démosthène*, ch. V-VII et XXIII.

mêlé le vocabulaire poétique et celui de la prose. Grégoire de Nazianze avait érigé ce procédé en principe de style. Mais Grégoras l'exagère encore. Ses phrases sont, souvent, dans son *Histoire* surtout, une mosaïque de termes presque exclusivement poétiques. De plus, il cherche, autant que possible, à « atticiser ». L'atticisme consistait, il va de soi, dans l'emploi d'idiotismes, comme *νυκτὸς καὶ ἡμέρας*, mais surtout, d'après les rhéteurs d'alors (1) dans la *περιττολογία* (par exemple, *λέγω λόγον*) et dans l'ἑλλειψις (par exemple, ἐν Ἀίδου, et l'omission de l'article). Grégoras en use et abuse. Par ailleurs, il aime le style brillant. Il prend un réel plaisir au chatolement, souvent trop vif, des images et des métaphores, qu'il accumule au risque de tomber dans l'amphigouri (2). Quant aux figures de mots, aux *σχήματα λέξεως*, elles sont, il va sans dire, abondamment employées par lui : hyperbate surtout (3), brachylogie, anacoluthie, asyndète, répétitions, allitérations, périphrases, ces dernières particulièrement recommandées par les rhéteurs de l'époque (4). Il suffit d'ouvrir au hasard son *Histoire* pour en trouver de nombreux exemples.

Toutefois, comme ses contemporains, Grégoras, même dans ses oraisons funèbres, ne semble pas avoir recherché dans son style, l'harmonie, si recommandée cependant par les rhéteurs (5). Assurément, on trouve dans son œuvre, les *σχήματα ὁργεῖα*, l'ἰσοκῶλον ou symétrie des membres, la *παρομοίωσις* ou symétrie des mots, le chiasme ou entrecroisement, le renversement ou ὑπερὸν πρότερον, la gradation, la symétrie. Mais l'harmonie musicale, ce que Joseph le Philosophe appelle *ῥυθμός* (6), fondée sur l'euphonie, où l'on évite l'hiatus et où l'on recherche la succession harmonieuse des brèves et des longues, ce genre d'harmonie ne semble plus connu ni compris alors, et Grégoras ne cherche pas à l'atteindre. Le peu d'importance que lui attribue Joseph, dans son traité, où il déclare que la nature seule, mais

1. Joseph, *Précis de Rhét.*, ch. V, p. 530.

2. Par exemple « les charbons des douleurs » (*Hist.*, p. 818), « les sillons de la honte » (*Id.*, p. 843) métaphore fréquente et prise à Eschyle (*Les Sept.*, 600) comme, du reste, « le sourire de l'air » (*Hist.*, p. 652) emprunté au même poète (*Prométhée*, 89-90), « les dents du temps » (*Hist.*, p. 459), ou encore « le ventre du temps » (*Let. cod.* Par. gr. 3040, f. 14 r.).

3. Fréquence chez tous les écrivains byzantins. On en trouve de bien plus osées que chez Grégoras. Cf. par exemple, Théodore Modénos, *lettre ἡ* (M. Treu, *Th. Pedia-simi...* p. 42).

4. Joseph, *Précis de Rhét.*, ch. IV, p. 529.

5. Denys d'Halicarnasse, entre autres.

6. *Précis de Rhét.*, ch. XII, p. 546.

non l'école peut donner cette qualité, montre qu'on y attachait alors peu de prix.

Ces défauts rendent pénible la lecture de certaines pages de Grégoras. Mais, à cette époque, où presque tous les genres se ramenaient au genre épидictique, tout écrivain, qui voulait briller, était tenu de sacrifier à la sophistique, et son œuvre devait nécessairement s'en ressentir. Toutefois, Grégoras n'a pas que des défauts. Il a des qualités. Il possède un réel talent de styliste et d'écrivain.

Il serait, en effet, inexact de s'imaginer Grégoras incapable d'écrire autrement qu'en un style ampoulé. Sa langue, dont le fond est formé par le vocabulaire de la *κείνῃ* (car l'emploi des termes étrangers était soigneusement évité parce qu'ils étaient une preuve de pauvreté chez l'orateur, et parce que la langue grecque était assez riche pour exprimer, à elle seule, toutes les idées) (1), sa langue est parfois relativement simple. La pratique de l'enseignement, comme il l'écrit à l'un de ses amis, l'avait mis en garde « contre l'emploi excessif des termes pompeux », qui nuisent à la clarté et à la précision de la pensée (2). Grégoras a des lettres d'une simplicité et d'une clarté très grandes (3). Son *Histoire* même offre plus d'une page, où se retrouvent ces qualités : témoin l'exposé des dangers, menaçant Byzance, vers 1335 (guerre des Vénitiens contre les Gênois de Galata, dont le résultat est d'affamer la capitale ; secours envoyés à Andronic II par les Bulgares, qui ne peuvent atteindre Byzance (4), enfin, siège de la ville par Andronic III) (5) ; l'exposé est rapide, précis et clair, et la langue assez simple ; témoin surtout, le livre XVII, consacré au récit du siège de Byzance par les Latins, en 1349. Tout ce livre est, à cet égard, remarquable : sobriété, rapidité, précision, clarté dans l'exposé des causes et dans le récit des péripéties. Si Grégoras avait été capable de résister au goût du siècle, il aurait pu devenir un écrivain de talent. Malheureusement, de semblables pages sont rares dans son œuvre.

Il y a plus. Dans l'emploi de la comparaison, Grégoras montre de la distinction, et, plus d'une fois, du goût. La comparaison, sans doute, ne sert plus, comme chez les écrivains classiques, à éclairer et à con-

1. Joseph, *Précis de rhét.*, ch. IV, p. 530.

2. Grég. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 19 v.

3. Par exemple ses lettres de recommandation, ou ses lettres relatives aux querelles religieuses.

4. *Hist.*, IX, 5, 411-419.

5. *Id.*, IX, 6, 419-428.

firmier l'idée exprimée. Elle est ordinairement amenée par une réminiscence et n'ajoute rien à la pensée. Telles sont les comparaisons favorites de Grégoras, tirées de la vie des marins (1). Parfois même, la comparaison est développée pour elle-même et forme un véritable hors-d'œuvre (2). Souvent aussi, les comparaisons sont accumulées sans raison (3). Mais il en est d'autres bien venues et parfois d'un heureux à propos (4).

Grégoras a, du reste, d'autres qualités plus solides. Il a de l'imagination. Il sait voir et faire voir. Décrire pour décrire sans omettre un détail, était l'un des exercices préférés des rhéteurs. Grégoras, lui aussi, fut sensible à ce plaisir, et cultiva l'ἔκφρασις, moins toutefois sous la forme de la description et du portrait que sous celle du tableau, de la narration et de l'anecdote. Son observation pénétrante, son sentiment pittoresque, son art de l'ordonnance du détail s'y révèlent et y éclatent.

De descriptions, il y en a peu dans son œuvre. Sa pittoresque description de l'Áthos mise à part (5), le plus souvent, les autres ne sont que des souvenirs classiques : telles, les descriptions, qui se trouvent, au début du *Florentios* (6) et de la *Réfutation* (7). Détail curieux ; dans son œuvre si ample et si variée, il n'y a pas de portrait physique. C'est que Grégoras, comme Cantacuzène, préfère peindre les personnages par leurs actes et laisser au lecteur le soin de reconstituer, à loisir, le portrait physique. Par contre, Grégoras triomphe dans le tableau. Variété, vie, mouvement, en sont les qualités distinctives. Tantôt, c'est un tableau d'une fraîcheur presque poétique : tel le tableau des ébats du jeune prince turc Khalil, sur l'Ástaque (8), tantôt, c'est une peinture dramatique, comme celle de la mort d'Apocaukos (9), ou celle de l'assassinat du jeune Manuel, frère d'Andronic III (10), ou encore celle des dangers courus par Cantacuzène, au siège de Phocée, et la manière miraculeuse dont il en réchappa (11).

1. *Hist.*, passim ; *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 112 v., 114 v., 121 r.

2. *Vie de Jean*, *id.*, f. 9 r.

3. *Id.*, *id.*, f. 11 v., et les oraisons funèbres d'Andronic II et de Métochite.

4. *Let.*, *id.*, ff., 77 v., 103 v., 130 v.

5. *Hist.*, XIV, 7, 714-716.

6. Ed. Jahn, p. 485.

7. Cod. Par. gr., f. 26 r. et v.

8. *Hist.*, XXXVII, 54.

9. *Id.*, XIV, 10.

10. *Id.*, VIII, 1.

11. *Id.*, XXXVII, 61-63.

Il est même des cas où Grégoras n'est pas loin d'atteindre la perfection ; c'est quand il s'agit de faire voir les attitudes, les jeux de physionomie d'un personnage. C'est le cas pour le tableau des protagonistes et du public, lors de la discussion de Grégoras et de Palamas, devant Jean V Paléologue. Le lecteur voit fort bien Palamas, qui sentant la partie perdue, se livre à une mimique folle ; il arrache ses vêtements, il se tourne de tous côtés, il injurie (1). Grégoras se contente de sourire et reprend avec calme la discussion. (2) Alors, c'est de nouveau chez Palamas, la fureur. Il ne tient plus en place. Cependant, sans être vu de Palamas, le Basileus se penche vers Grégoras et le prie de se modérer pour ne point affoler son adversaire (3). Mais Palamas ne veut rien entendre ; il feuillette avec rage les énormes manuscrits des Pères (4) et il expose avec autorité ses hérésies. La salle crie, et finalement le Basileus se voit contraint de lever la séance (5). Cette scène est pleine de mouvement. Grégoras s'est peut-être surpassé encore dans le *Florentios*. Il y a, en effet, dans ce dialogue, des passages du plus haut et du meilleur comique. Tel est celui, où Grégoras représente Barlaam, parcourant les rues et les places, en promettant, contre quelques drachmes, de rendre le premier venu aussi savant que lui (6) ; tel encore celui où Barlaam, dans sa discussion avec Grégoras, déconcerté par une question de ce dernier sur la rhétorique, se trouble, en entendant la salle, murmure qu'il ne sait rien, tire son capuchon sur sa tête, et, rire à la vue de ses partisans rouges de honte, tente de s'enfuir, mais, retenu par ses habits, revient sur ses pas, remonte à la tribune et se plaint que Grégoras l'interroge, à dessein, sur ce qu'il ignore (7).

Mêmes qualités, enfin, de pittoresque et de vivacité dans la narration et dans l'art d'insérer dans le récit une anecdote. Les intrigues d'Irène pour faire couronner, ou tout au moins, associer au trône ses enfants du premier lit (8), l'assassinat de l'aventurier Muzalon (9), montrent que Grégoras connaissait l'art de la narration vivante et dramatique.

1. *Id.*, XXX, 93-94.

2. *Id.*, *id.*

3. *Hist.*, XXX, 102.

4. *Id.*, *id.*, 103-104.

5. *Id.*, *id.*, 108 et 110.

6. *Florentios*, éd. Jahn, p. 496.

7. *Id.*, pp. 508-509.

8. *Hist.*, VII, 5, 235-237.

9. *Id.*, III, 3, 62-65 M.

Quant aux anecdotes, il s'y révèle parfois presque inimitable. Il aime à les présenter en une brièveté saisissante, en une ou deux phrases incisives ou cruelles, où se retrouve le pamphlétaire qu'il fut, à certaines heures. Ainsi, le mot redoutable qu'il prête à Andronic III, parlant de son aïeul, Andronic II : « Alexandre disait en gémissant : Mes amis, mon père ne me laissera rien à conquérir ; à moi, mon aïeul ne me laissera rien à perdre » (1). Ou encore, lorsque parlant de la cupidité d'Irène de Montferrat, il écrit de la Basilissa : « Elle fait main basse sur tout, et elle dit qu'on la vole » (2).

V

Telle fut la formation intellectuelle de Grégoras. Esprit puissant, intelligence ouverte aussi bien aux lettres qu'aux sciences, il n'est pas de domaine qu'il n'ait exploré. De l'histoire à la théologie, en passant par la grammaire, la rhétorique, l'hagiographie, la philosophie, l'astronomie, où son nom, comme on le verra, est resté attaché à une grande réforme, Grégoras a tout étudié. Universel, il l'est autant qu'on peut l'être humainement ; il a ce trait en commun avec bon nombre d'écrivains de son époque, qui se distinguent par là des écrivains des siècles antérieurs et se rapprochent de ceux du siècle suivant ; Grégoras, à cet égard, est bien un précurseur de la Renaissance.

Car Grégoras est un grand écrivain, plus par les connaissances que par le style. Il n'a point l'élégante simplicité de Cantacuzène, imitateur heureux et peut-être unique des Attiques ; il ne connaît pas la discrétion dans l'emploi de la rhétorique, comme Thomas Magistros ou Démétrios Cydonès. Quoique formé à l'école des Anciens, il cède à l'attrait du style asiatique, trop coloré, trop lourd, trop étincelant, trop factice. Mais la faute en est moins à lui qu'à son siècle. Capable d'une relative simplicité, quand il le veut, Grégoras se laisse séduire par la sophistique, par goût et par le désir de plaire à ses contemporains, tant il avait peur de ressembler aux ignorants, « aux paysans et aux matelots, qui ne savent que fouailler la terre et voguer à l'aventure sur les flots » (3). Son style est surchargé, prolixe, souvent

1. *Id.*, IX, 5, 236.

2. *Hist.*, VII, 5, 236.

3. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 8 r. *Let.*, *id.* Grégoras, du reste, ne tombe jamais dans le mauvais goût au point où Théodore d'Hirtaké y tombe, dans ses oraisons funèbres.

de mauvais goût. Mais, quand chez Grégoras, le rhéteur fait place au savant, le style devient simple, clair, précis. Curieux mélange de qualités réelles et de graves défauts, qui ne font pas de lui un écrivain éminent, mais qui ne l'empêchent pas d'être l'un des esprits les plus intéressants de la Byzance du ^{xiv}^e siècle.

III

NICÉPHORE GRÉGORAS. SON CARACTÈRE

SOMMAIRE

- I. — Jugement de Dräseke sur Grégoras.
- II. — 1^o Les qualités de Grégoras. — Droiture, franchise, honnêteté.
2^o Grégoras et l'amitié. — Il y fut très sensible. — Qualités qu'il requiert de l'amitié. — Il fut un ami sincère.
3^o Grégoras et Cantacuzène. — Comment Grégoras célèbre son ami. — Ils se brouillent l'un et l'autre. — Jugements sévères portés par Grégoras sur Cantacuzène. Grégoras n'alla pas, cependant, jusqu'à la haine.
4^o Les autres qualités de Grégoras. — Son obligeance : services rendus à ses amis et connaissances ; l'art de solliciter. — Fidélité à ses idées et à ses amis.
- III. — Les défauts de Grégoras. — 1^o L'orgueil : Causes. — Ses prétendues protestations de modestie. — Sa vanité d'auteur. — Services que lui rendit l'orgueil.
2^o Propension au découragement. — Les causes.
- IV. — Conclusion. — Inexactitude du jugement de Dräseke. — Grégoras fut semble-t-il, un homme honnête, mais non sans défauts.

I

« Esprit orgueilleux, inquiet, toujours en quête de perfidies nouvelles, quoique souvent sujet au découragement, caractère passionné et violent », tel est le jugement porté sur Grégoras par J. Dräseke (1), le dernier Byzantinologue qui ait parlé de l'ami de Cantacuzène. Ce jugement est traditionnel, et dérive semble-t-il, de Cantacuzène même qui, dans son *Histoire* (2), présente Grégoras comme tel. Tous ceux qui ont parlé de ce dernier écrivain (3) ont fidèlement suivi cette opi-

1. *Kantakuzenos Urteil über Grégoras*, *z. Byz. Z.*, t. X (1901), 107, et 127.

2. IV, 24.

3. Kramb., *GBL* 2, 295, lui reproche d'être partial, ainsi que Lebeau (*Hist. du Bas Emp.*, liv. CXIII, ch. XXXVII, l. 20, 295-298), qui ne fait que reproduire les juge-

nion. Dräseke n'a pas manqué de le faire, tant est grand son désir de réhabiliter Cantacuzène et de le justifier du reproche d'avoir facilité l'établissement des Turcs en Europe.

Il ne saurait être question ici de prendre parti pour Cantacuzène ou pour Grégoras. Celui-ci est-il tel qu'on s'est plu à le représenter? Au lieu de le juger d'après ses seuls rapports avec Cantacuzène, il est plus logique d'étudier son œuvre, sa correspondance, en particulier, où, sans conteste, il montra parfois son véritable caractère, et de voir ce qu'il fut.

II

Grégoras apparaît, avant tout, comme un homme droit, franc, en un mot, foncièrement honnête. Ces qualités se manifestent, surtout, dans son *amitié*.

L'amitié lui parut une bien douce chose, le plus beau des biens d'ici-bas (1). A l'encontre des autres sentiments, elle ne vieillit pas, et gagne du prix avec le temps (2). Les Anciens, qui en avaient ressenti le charme, avaient immortalisé les Dioscures, unis par une chaîne si douce (3). Aussi, Grégoras recherche-t-il avec passion l'amitié. Il désire augmenter sans cesse le nombre de ses amis. Toutefois, il ne va pas jusqu'à préférer la quantité à la qualité. Avoir trop d'amis lui paraît être aussi monstrueux que de n'en pas compter un seul. « C'est un malheur, écrit-il (4), et un sujet d'envie d'être entouré d'un grand nombre d'amis, comme de traverser la vie sans amis : l'un trouble, déprime, fatigue par l'excès même, et a vite fait de renverser la coupe de l'amitié ; l'autre est le propre d'un être sauvage, non civilisé, et, à dire vrai, convient à celui qui vit avec les bêtes ».

Mais l'amitié ne peut se former facilement. On ne saurait se voir une fois et se lier (5). L'amitié ne peut éclore que chez des âmes, qui ont en partage les mêmes qualités (6). Elle ne s'intéresse, en effet,

ments de savants antérieurs à lui. Cf. aussi Pontanus (*Canl.*, éd. Bonn, I, Praefatio, p. XV), Schoell, *Hist. de la litt. gr. profane*, t. VI, liv. VI, ch. CXXXIV, p. 362, Parisot *Not. et Extr.*, t. XVII, seconde partie. *Notice sur le livre XXXVII de Nic. Grég.*, Intr., p. 1). Nicolai, *Gesch. der Griech. Lit.*, 3^{ter} Bd, p. 91.

1. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 83 v.

2. *Id.*, f. 108 v.

3. *Id.*, f. 91 v.-92 r.

4. *Id.*, f. 79 r.

5. *Id.*, *id.*, f. 87 r.

6. *Id.*, *id.*, f. 134 r.

qu'à l'âme : aussi la voit-on parfois se développer entre des êtres dont le corps est misérable (1). Solidement établie, elle ne craint rien. « Elle se moque de toutes les misères d'ici-bas, et ne cesse d'élever le regard de l'âme vers les principes immuables des choses, où cette dernière apprend à connaître les lois exactes de l'amitié. Mais celle-ci repose-t-elle sur de fragiles fondements, elle ne peut subsister, et, bien vite ébranlée, elle tombe en ruine » (2). Or, rien ne vaut pour consolider ce sentiment, comme l'honnêteté, la vertu et la science (3). Aussi Grégoras recherche-t-il personnellement pour amis les savants. Il se lie ainsi avec Métochite, Thomas Magistros, le Philosophe Joseph, Nicéphore Chumnos, Démétrios Cydonès...

Plus encore que la science, la sincérité est indispensable à l'amitié. Sans elle, comment tout pourrait-il être commun entre amis ? (4). Un ami s'est-il couvert de succès, l'amitié veut qu'on y applaudisse ; et Grégoras le fait de bon cœur (5) ; un ami mérite-t-il d'être critiqué, il doit l'accepter sans humeur, car ses amis agissent dans son intérêt (6). L'amitié ne va pas sans la franchise. Grégoras blâme vivement un Protosévaste, qui se refuse à lui découvrir le nom de celui qui l'attaque, sous le couvert de l'anonymat (7).

Si l'amitié ne peut exister sans ces qualités, celles-ci ne sauraient, cependant, suffire à l'entretenir. Or, défendre l'amitié contre tout ce qui peut l'affaiblir et la détruire, s'ingénier à la maintenir vivace, Grégoras ne cessa d'y consacrer ses efforts. Et quel moyen plus efficace qu'une lettre pour remédier à un douloureux éloignement, pour apaiser l'émoi d'une amitié ancienne mais toujours inquiète ? « Les lettres, écrit-il à Zaridas (8) fortifient et entretiennent l'amitié ». « Sans correspondance suivie, écrit-il à un autre (9), on désapprend l'amitié ».

Grégoras, du reste, paie d'exemple. Il écrit fort souvent à ses amis, mais il veut qu'on l'imite (10). Sinon, ce sont d'amers reproches, et

1. *Id.*, f. 116 r.

2. *Id.*, à *Magistros* P. G., t. 145, 428.

3. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 106 r.

4. *Id.*, *id.*

5. *Id.*, *id.*, f. 84 r.

6. *Id.*, *id.*, f. 125 v.

7. *Let.*, cod., *id.* f. 116 v.

8. *Id.*, *id.*, f. 112 r., cf., f. 141 v.

9. *Id.*, f. 97 v.

10. *Id.*, f. 76 v.-77 r.

il rappelle, non sans amertume, aux défaillants le proverbe connu : « Les amis qui sont au loin ne sont pas des amis » (1). Car, les reproches qu'il adresse à Philanthropène (2), à Synadène (3), à Ignace de Thessalonique (4), malgré l'emphase oratoire dont il les enveloppe, sont d'une sincérité émue. Il manifeste bien parfois le dessein de boudier, et il en avertit ses correspondants (5). Mais il a trop de cœur pour le faire. Il le sait, du reste, et il écrit au même Ignace de Thessalonique : « L'amitié ne se mesure ni à la longueur ni au nombre des lettres » (6).

Grégoras, en effet, ne retire pas son amitié pour un motif futile. Lié à un ami, il reste étroitement attaché à lui, et consent à leur commune amitié bien des sacrifices. Ainsi, pour complaire à Philanthropène, il délaisse ses cours et n'a de cesse qu'il ne l'ait rejoint (7). Surtout, il n'abandonne pas ses amis dans la disgrâce. Il a le courage de soutenir, même contre ses propres amis, Mathieu d'Ephèse, condamné par le synode de 1351 (8) ; il garde sa fidélité à son maître et ami, Métochite, dépouillé de ses biens, exilé, et au vieux Basileus, Andronic II, détrôné et devenu le moine Antoine.

Pareille attitude ne manquait ni de courage ni de noblesse. Mais Grégoras n'admet pas l'inconstance en amitié. Il se refuse à être l'ami de tout le monde et surtout du plus fort. Jamais, il ne regretta de s'être attaché à Métochite et à Andronic II, et, cependant, il confie à son ami Athanase Paléologue, que son amitié pour eux a été cause pour lui de grands malheurs (9).

Fidèle à ses amis, Grégoras souffre naturellement de leur défection. Il se plaint amèrement à Pépagomène de sa froideur (10). On devine ce qu'il dut souffrir, en voyant son ami le plus cher, le Basileus Jean Cantacuzène, devenir son ennemi mortel.

Grégoras fut lié, en effet, d'une solide amitié avec Cantacuzène. A quelle date se connurent-ils ? Ni Grégoras ni Cantacuzène ne le disent.

1. *Let.*, f. 76 v.

2. *Id.*, f. 101 r.

3. *Id.*, f. 124 v.

4. *Id.*, f. 139 r.

5. *Id.*, ff. 60 v ; 141 r.

6. *Id.*, f. 140 v.

7. *Id.*, f. 92 v.

8. *Id.*, f. 91 v.

9. *Id.*, f. 119 r.

10. *Id.*, f. 81 r.

Mais Grégoras dut, vraisemblablement, faire la connaissance de Cantacuzène, dès les premières années de son séjour à Byzance. Toutefois, il ne s'attacha à lui qu'après l'abdication d'Andronic II et l'exil de Métochite. Sans renier ses amis d'autrefois, Grégoras, en voyant l'influence de Cantacuzène grandir chaque jour, voulait, semble-t-il, se ménager dans le Basileus de demain un protecteur puissant. Cependant, si l'intérêt personnel le poussa à rechercher l'amitié de Cantacuzène, il ne l'aima pas moins sincèrement et profondément.

Que Grégoras ait eu une affection réelle pour Cantacuzène, le fait n'est pas douteux. Grégoras la lui témoigne d'abord par les lettres nombreuses et longues qu'il lui écrit. Ne pouvant voir Cantacuzène aussi souvent qu'il le désire, il lui envoie de fréquentes missives, où il met toute son âme (1). Cantacuzène, au reste, le paie de retour. Il le reçoit souvent dans ces réunions, pleines d'intimité (2), où, sans arrière pensée, il lui fait part de ses connaissances (3), et il lui écrit assez régulièrement (4). Ses lettres sont bien parfois un peu courtes ; mais Grégoras se console à la pensée que Cantacuzène a pour lui un attachement profond. Le bruit de la mort de Grégoras ayant couru, Cantacuzène lui écrit la douleur poignante qui l'a torturé et la joie qu'il a éprouvée, à la nouvelle que ce bruit était faux. Grégoras, ému, lui répondait : « J'aime mieux ta douleur que tes incessants bienfaits » (5). Au reste, Grégoras, ayant appris, à son tour, une grave maladie de Cantacuzène, fut tout désespéré : « A demi mort, nous errions en peine. Ce jour nous a paru néfaste, et nous avons souhaité qu'il n'existât point, afin de ne le trouver inscrit dans aucun mois » (6). Comédie, pourra-t-on dire. Exagération de rhéteur, certainement ; mais, sous ce pathos dramatique, se cache, cependant, un sentiment sincère.

Couvert d'éloges plus ou moins intéressés par ses contemporains, par Théodore d'Hyrtakè (7), par Manuel Philè (8), entre autres, Can-

1. *Let.*, f. 135 r.

2. *Id.*, f. 102 r.

3. *Id.*, f. 97 r. et 99 r.

4. *Id.*, f. 127 v. et 137 v.

5. *Id.*, f. 101 v.

6. *Id.*, f. 40 r.

7. Par ex. *Let.*, 54 et 55.

8. Cf. son *Éthopée dramatique* où il donne au Grand Domestique toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales. Cf. aussi *Poésie* 76, dans : *M. Philae carmina inedita*, éd. Martini et poésie 79 (*id.*).

tacuzène n'en reçut peut-être point d'aussi grands que de Grégoras. « Esprit éminent et inégalable » (1), Cantacuzène a toutes les qualités (2). Bon, compatissant, doux, tel il apparaît à tous. « Comme le Nil tient, en quelque manière par une chaîne, toutes les villes de l'Égypte, ainsi Cantacuzène tient attachés à lui tous les hommes par sa bonté » (3). Et sa bonté est d'autant plus louable qu'elle a pour compagnes inséparables, la justice et la franchise (4).

A ces qualités de cœur, Cantacuzène en joint d'autres qu'il est rare de voir réunies chez le même homme. Il est savant et habile général. Savant, son *Histoire*, sa Paraphrase de l'*Ethique* d'Aristote, son œuvre théologique, le montrent clairement. Le mérite de Cantacuzène est, du reste, moins dans l'usage qu'il fait de ses connaissances pour s'élever jusqu'aux principes des choses (5) que dans ses efforts pour rappeler à la vie la science agonisante (6). Enfin, fait rare et partant plus étonnant, Cantacuzène est aussi un général de valeur. Chef habile, adoré de ses soldats (7), avisé et prudent, ses conseils ont permis à Andronic III de se couvrir de succès (8). Tacticien consommé, il a remporté personnellement d'éclatantes victoires (9). Comment, dans ces conditions, chacun ne pourrait-il l'aimer et l'admirer? « Par la puissance de ton intelligence, lui écrit Grégoras (10), par ta douceur native, par ta bonté, par la perfection de ton caractère, tu as contraint chacun à brûler d'affection pour toi, à s'attacher à toi, comme le corps s'attache à l'âme. Aussi tous unissent-ils nécessairement leurs prières pour te souhaiter le parfait bonheur, pour voir la joie rester ta compagne fidèle, pour te voir ignorer la douleur et réussir brillamment dans tes entreprises ». Du reste, si l'on oublie de vanter son ami, Grégoras se fait aussitôt le héraut de ses actions d'éclat et de ses qualités (11).

Tout en flattant hyperboliquement, tout en ménageant, par politique, celui que, peut-être, il devinait être, à bref délai, le maître de l'empire, Grégoras éprouva, pour Cantacuzène une réelle affection.

1. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 100 v.

2. *Id.*, f. 96 v.

3. *Id.*, *id.*

4. *Id.*, f. 40 v.

5. *Id.*, cod. Vatic. gr. 1086, f. 85 v.

6. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 71 v.

7. *Id.*, cod. Angel. gr. 82, f. 214 r.

8. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 106 r.

9. *Id.*, f. 137 v.

10. *Id.*, f. 37 v.

11. *Id.*, cod. Angel. gr. 82, f. 214 v.

Il eut une cruelle déception. Cantacuzène devint son plus mortel ennemi. Plus d'une fois, Grégoras l'avait loué de rester le même, comme l'or, qui conserve sa qualité, même lorsqu'il entre dans un alliage (1). Cantacuzène changea. La Querelle de l'Hésychasme en fut la cause. En prenant parti pour Palamas, défenseur des Hésychastes, Cantacuzène combattit Grégoras, adversaire de ceux-ci.

Les lettres de Grégoras sont, malheureusement, à peu d'exceptions près, antérieures à 1341, année à partir de laquelle le désaccord entre Cantacuzène et lui alla grandissant. Toutefois, ses lettres postérieures à 1341, son œuvre et celle de Cantacuzène permettent de connaître, en une certaine mesure, ce que deviennent les sentiments de Grégoras pour son ami, à partir de cette date. Prit-il en haine son ancien ami, au point de le diffamer, comme le lui reproche Cantacuzène lui-même (2) et, comme après lui, Dräseke le soutient? L'étude des textes, dont nous disposons, donne la réponse à cette question.

Grégoras fut très affecté du changement d'attitude de Cantacuzène. Grégoras confie à l'un de ses correspondants, dont nous ignorons le nom, l'abattement où l'a plongé la défection de l'un de ses plus chers amis (3), et, dans son *Histoire*, il dit souvent les regrets qu'il éprouve d'avoir vu Cantacuzène s'éloigner de lui (4). Sans doute, dans ce dernier ouvrage, à partir du XXVIII^e livre, Grégoras change de ton. Il se fait mordant, et il écrit des choses graves contre son ancien ami. Il l'accuse d'être parjure à sa religion (5). Il insiste longuement sur son cynisme (Cantacuzène aurait déclaré qu'on retire de très grands profits d'une situation trouble) (6), et il va même jusqu'à dire que les malheurs se sont abattus sur Byzance du jour où Cantacuzène s'est emparé du pouvoir (7). Ne lui fait-il pas grief, d'autre part, d'avoir rendu la Russie ennemie de Byzance, en se laissant acheter. lui et le Patriarche Philothée, par Alexis, le compétiteur de Romanos, métropolitaine de Russie? (8). Mais il ne faut pas l'oublier : au moment

1. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 92 r., 135 v.

2. IV, 24.

3. *Let.* cod. Par. gr. 3040, ff. 79 v.-80 r. Cf. *Hist.*, XXV, 30, 56-57.

4. *Hist.*, XXV, 30, 55-56 ; XXVI, 31.

5. *Id.*, XXIX, 46.

6. *Id.*, XXX, 4.

7. *Id.*, XXXVI, 29. Toutefois dans le livre XV, 3, 754, à propos des malheurs qui s'abattent sur Byzance, en 1346, Grégoras déclare qu'il n'en faut pas rendre responsable Cantacuzène, mais les voies mystérieuses de la Providence.

8. *Id.*, XXXVI, 37.

où Grégoras composa cette partie de son *Histoire*, il souffrait physiquement beaucoup et il était aigri. Par ailleurs, Cantacuzène n'a jamais personnellement réfuté ces accusations ; elles semblent donc être fondées, en partie au moins. Enfin, tout en étant l'adversaire de Cantacuzène, Grégoras ne paraît ni avoir cédé à la haine, ni avoir, de parti pris, calomnié son ami d'autrefois. Quand, dans son *Histoire*, il parle la première fois longuement de Cantacuzène, il déclare : « S'il ne s'était pas laissé entraîner par les calomnies de mes ennemis, s'il ne leur avait pas lui-même laissé déchaîner cette tempête contre l'Église de Dieu, il eût été le plus grand Basileus, et l'état romain aurait pu, grâce à lui, devenir tout puissant. Mais la perversité d'autrui a fait que cet homme si doux *semble* être devenu l'auteur de la ruine universelle » (1). Il ne faut pas altérer la pensée de Grégoras. Il n'eût pas suffi à Cantacuzène de se ranger aux côtés de Grégoras pour être proclamé par lui le plus grand des Basileis. Foncièrement attaché à l'orthodoxie, parce qu'il était convaincu que l'Hésychasme était une hérésie, Grégoras se contente de faire cette remarque : si Cantacuzène n'avait pas contribué à entretenir, et par suite, à aviver la guerre religieuse, il aurait pu, étant donné ses rares qualités, devenir l'un des plus illustres souverains de son pays. Grégoras ne charge point Cantacuzène de tous les crimes, par haine religieuse ou par rancune personnelle. Il semble avoir essayé de rester impartial, et, même après 1351, au souvenir de leur amitié défunte, il lui garde toujours, son estime.

Lorsqu'en effet, au livre XIII de son *Histoire*, Grégoras commence le récit détaillé des événements contemporains, il prévient le lecteur de l'esprit dans lequel il parlera de Cantacuzène. « J'observe la vérité, dit-il (2). Je n'omets rien de ce qui a été à son éloge, mais rien aussi de ce qui doit être blâmé en lui, chaque fois qu'il s'est manifestement trompé, soit par ignorance, soit de propos délibéré, soit sous la contrainte des événements contemporains... Nous voulons rester fidèle à la vérité historique, et convaincre nos lecteurs de l'avenir que nous ne l'avons ni loué ni admiré outre mesure ni critiqué de parti pris, de la perversité qu'il montra dans la suite ». Et, un peu auparavant, il explique son attitude : « Depuis longtemps, écrit-il (3), j'étais l'ami

1. *Hist.*, XII, 5, 590.

2. *Id.*, XIII, 3, 645-646.

3. *Id.*, XII, 6, 590.

intime de Cantacuzène. Bien avant son accession au trône, sa douceur et toutes les qualités que la nature lui avait accordées, me donnaient de très fermes espoirs qu'une fois Basileus, il mettrait fin aux attaques dirigées contre l'orthodoxie ». Grégoras vit Cantacuzène s'éloigner chaque jour un peu plus de la vraie foi ; son parti fut vite pris. Il décida de négliger tout « ce qui pouvait lui rapporter profits et honneurs, pour s'attacher, de toutes ses forces, au salut de l'âme de son ami » (1). Car, ajoute-t-il, « il m'eût semblé étrange, sachant que je pouvais agir en toute confiance avec lui, grâce à une amitié de vieille date » (2), « de ne pas faire entendre ma voix, au milieu de dangers aussi pressants » (3).

Grégoras ne fut pas écouté. Il fut persécuté. La haine ne l'aveugle pas cependant, et il cherche, semble-t-il, aussi impartialement que possible, à expliquer la conduite de Cantacuzène. Si ce dernier s'est rallié à Palamas, c'est, à son avis, pour consolider son trône, car les Palamites étaient tout puissants sur le peuple (4), c'est aussi parce que ceux-ci lui avaient promis, d'après certains songes prophétiques, un vaste empire (5). Peut-être, du reste, Cantacuzène finit-il par croire à l'orthodoxie de Palamas (6). En tout cas, déclare Grégoras, l'initiative des mesures de rigueur, prises en particulier contre lui, ne doit pas lui être attribuée. C'est Palamas qui l'a poussé à la répression religieuse (7). Et, quand enfermé à Chora, Grégoras reçoit clandestinement la visite d'Agathangelos, il ne peut s'empêcher de lui confier que, malgré tout, il garde encore de l'amitié à Cantacuzène (8). Persécuté, il pourrait se venger, mais le souvenir de leur amitié le retient. « Je pourrais, écrit-il (9), rapporter d'autres traits semblables (il s'agit de l'interdiction faite par Cantacuzène à Grégoras de prononcer une *Prière à la Vierge*), mais j'ai décidé de les passer sous silence, par respect pour l'amitié qui m'unit jadis à cet homme ».

Peut-on dire, dans ces conditions, que Grégoras eut de la haine

1. *Id.*, XVI, 5, 821.

2. *Id.*, 823.

3. Cf. surtout, *id.*, XVIII, 4, 684.

4. *Id.*, XVIII, 4, 827.

5. *Id.*, XXI, 6, cf. *Let. à Cavasilas*, cod. Par. gr. 3040, f. 151 r.

6. *Id.*, XVIII, 8, 906-907.

7. *Id.*, XX, 5, et surtout, *id.*, 7, 992. Cf. *Let. à Métrophane*, cod. Par. gr. 3040, f. 114 r.

8. *Id.*, XXV, 30, 56.

9. *Id.*, XXVI, 43.

pour Cantacuzène? Rien ne semble le permettre. Les derniers livres de l'*Histoire*, écrits par Grégoras peu de temps avant sa mort, contiennent sans doute de lourdes critiques sur la politique de Cantacuzène. Mais Grégoras vieilli, désabusé, voyait la situation intérieure et extérieure de l'empire s'aggraver chaque jour ; il voyait Cantacuzène, même devenu moine, continuer la dispute théologique ; il ne pouvait manquer d'attribuer au Basileus déchu une part de responsabilité dans les malheurs présents. De plus, comme ancien ami de Cantacuzène, comme Byzantin, comme orthodoxe, il souffrait de savoir la fille de Cantacuzène, mariée à un Turc (1), et, comme tous les gens de bon sens, il s'indignait au spectacle des Ottomans, installés dans l'empire, à Byzance même (2). On comprend alors son dépit de voir un homme, qui aurait pu faire la grandeur de son pays devenir, en partie, l'artisan de sa ruine.

Le culte de l'amitié ne fut pas la seule qualité de Grégoras. Il fut aussi très *obligeant*. L'amitié, déclare-t-il, est faite pour se rendre de mutuels services (3). Et il souhaite voir les événements le mettre à l'épreuve, afin de montrer à ses amis que son affection pour eux est solide et qu'il est heureux de les pouvoir obliger (4). Tous ceux qui s'adressaient à lui étaient assurés de trouver un avocat habile, mettant à leur service ses puissantes et nombreuses relations. Ici, c'est un professeur dans le besoin, dont il tente de faire aboutir la requête (5) ; là, c'est un certain Xénophon, qui vient de perdre tous ses revenus et qu'il recommande chaudement à l'un de ses amis intimes (6). Ailleurs, c'est un homme malade et seul soutien de sa vieille mère, de sa femme et de ses frères. Il est peu connu de lui. N'importe, Grégoras n'écoute que son cœur, et il intervient pour essayer de faire obtenir un subside à son protégé (7).

Ces démarches furent-elles couronnées de succès? Nous l'ignorons ; mais le grand nombre de partisans qui le soutinrent dans sa lutte

1. *Id.*, XII, 7, 598. Déjà, en parlant de l'admiration et de l'amitié d'Omar Bey pour Cantacuzène et de son alliance avec lui, Grégoras remarque que ce fait « ne s'était jamais encore vu. »

2. *Id.*, XXVIII, 40 et XXIX, 27.

3. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 108 v.

4. *Id.*, f. 122 r.

5. *Id.*, f. 52 v.

6. *Id.*, f. 104 v.

7. *Id.*, f. 98 v.

contre Palamas, comprenait vraisemblablement bon nombre de ses obligés. En tout cas, Grégoras usa largement de ses amis, qu'ils fussent peu ou très liés avec lui, quand ils étaient puissants. A Andronic II, il recommande discrètement les ouvrages de son ami Démétrios Cavasilas (1) ; à Apocaucos, il demande d'accueillir favorablement ses protégés (2). Ailleurs, ce sont ses amis Xanthopoulos (3), Pépangomène (4) ou le Juge Général Ange (5), dont il met l'obligeance à contribution. *

Mais, c'est surtout Cantacuzène, à la bonté duquel il ne se lasse jamais de faire appel (6). Il intervient auprès de lui en faveur d'un général, qui s'est mis dans une situation délicate (7). Il plaide avec émotion la cause de son ami, le Philosophe Joseph, quelque difficulté qu'il ait à faire triompher son bon droit (8). Il ne craint même pas de mettre en péril l'existence de son amitié avec Cantacuzène, quand il se fait auprès de lui l'avocat d'un fonctionnaire, emprisonné sur son ordre (9).

Il faut d'ailleurs le reconnaître. Grégoras connaît l'art de solliciter. A l'un de ses amis, il écrit qu'il est connu de tous pour sa bonté. Il se doit à sa réputation d'accueillir favorablement la demande qu'il lui adresse (10). A un autre, il rappelle leur vieille amitié, pour l'engager à donner satisfaction à son protégé (11). A un autre, encore, il s'excuse de solliciter un mot de recommandation pour un médecin, car il n'a pas encore eu l'occasion de lui rendre personnellement service (12). Mais il a cédé aux instances de son jeune protégé et il ne met pas en doute le succès de sa démarche. A Cantacuzène, enfin, il écrit que connaissant sa bonté d'âme, il n'hésite pas à le fatiguer de sollicitations pour ses amis, qu'il lui envoie « par troupeaux » (13). Et, par coquetterie, il ajoute que Cantacuzène ne saurait lui refuser ce qu'il

1. *Id.*, f. 110 v.

2. *Id.*, f. 132 r.

3. *Id.*, f. 67 r.

4. *Id.*, f. 128 v.

5. *Id.*, cod. Vat. gr. 1086, f. 218 r.

6. Grég. adresse à Cantacuzène plus de 18 lettres de recommandation.

7. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 97 r.

8. *Id.*, f. 97 v.

9. *Id.*, 104 r.

10. *Id.*, f. 92 v.

11. *Id.*, ff. 35 v. et 57 v.

12. *Id.*, f. 98 r.

13. *Id.*, f. 85 r.

demande : il prouvera ainsi qu'on a raison de répéter partout que Grégoras est tout puissant auprès de lui (1).

Grégoras, enfin, possède une autre qualité ; la fidélité à ses idées. Tenace, têtu, il ne fut jamais opportuniste. Dans la Querelle de l'Hésychasme, il sacrifia son ami intime, sa tranquillité à une cause qu'il estimait seule légitime ; et, pourtant, on mettait, un prix élevé à sa défection : sa nomination au trône Patriarcal. A cet égard, il diffère de ses contemporains, indécis et sans volonté, et, en particulier de Cantacuzène, dont la faiblesse de caractère permit l'aventure d'Apocaucos et prolongea la guerre civile entre Anne et lui.

Fidélité en amitié, droiture et franchise, obligeance, fermeté de caractère, ces qualités, même en faisant la part de l'exagération oratoire à travers laquelle elles nous apparaissent, Grégoras les posséda certainement. Toutefois, il eut aussi des défauts, petits et grands.

III

L'*orgueil* fut son plus grand défaut. Il affecte chez lui bien des formes. Il se manifeste dans ce désir, souvent exprimé dans ses lettres, de composer un ouvrage, capable de faire passer son nom à la postérité (2). Détail à noter : Grégoras ne semble jamais avoir pensé que son *Histoire* lui assurerait la célébrité. Mais, à l'instar de son maître Métochite, qui se flattait, dans ses poésies, de parvenir à la gloire par ses travaux scientifiques (3), Grégoras s'imagina qu'il y parviendrait par la même voie (4). Cette forme d'orgueil est, somme toute, légitime. Mais, Grégoras fut sujet à l'orgueil, à cette infatuation de soi-même, à l'*ὕπερηφανία*, qu'il condamne personnellement avec éclat (5).

Flatté, adulé par ses amis, habitué aux succès littéraires, il ne pouvait en être autrement. Philothée reproche à Grégoras de se croire « très illustre et inimitable » (6). Et, de fait, Grégoras ne se ménage pas les compliments. Dans son *Florentios*, il écrit entre autres : « Nicagoras (autrement dit : Grégoras), dont le nom était entouré depuis long-

1. *Id.*, f. 190 v.

2. *Id.*, f. 125 v.

3. Cod. Par. gr. 2751, f. 153 r. Cf. poésie I, v. 670 sqq, et poésie 4, f. 67 r.

4. *Let.* cod. Par. gr. 3040, f. 126 v.

5. *Cf.* sa *Réputation*.

6. *Antirr.*, III (*P. G.*, t. 144, col. 802).

temps de la gloire la plus pure et la plus brillante, n'était pas connu seulement en Grèce, où le nombre de ses disciples était très élevé, mais encore de tous ceux qui, dans les pays les plus éloignés, avaient quelque connaissance de la civilisation (byzantine) » (1). Et, un peu plus bas : « Il est en éloquence une règle vivante, et ses jugements sont écoutés comme des oracles d'Apollon » (2).

Cependant, Grégoras, à l'entendre, se défiait des compliments. A son ami Maxime, higoumène du monastère du Chortaito, que la seule lecture de ses ouvrages transportait de joie, il écrit : « J'ai souvent rencontré des gens, qui éprouvaient le même sentiment ; mais leurs éloges, à mon avis, n'étaient point dictés par l'amitié. Ils voulaient me faire plaisir et charmer, en quelque manière, mon oreille avide de semblables flatteries. Je les louais de leur intention, comme autrefois Chéréphon le faisait de Socrate. Mais étaient-ils sincères ? A dire vrai, je ne le croyais point. Les éloges de cette nature ne sont pas tout à fait impartiaux » (3). Il allait plus loin. Dans une lettre au fils de Métouchite (4), il déclare qu'il se sent si imparfait, qu'il préfère se cloîtrer chez lui et ne discourir qu'avec lui-même.

Ce n'est pas là, de toute évidence, sincérité de la part de Grégoras. Il connut l'orgueil et son orgueil alla grandissant avec l'âge et les succès. Sa vanité d'auteur lui commande parfois une modestie affectée ; mais, c'est là encore une forme de l'orgueil. Quand, par exemple il écrit à son ami Maxime : « Pour ma part, je ne sais rien, je le vois bien ; il ne se glisse pas dans mes œuvres, j'en suis convaincu, un charme, capable de soulever, comme tous se plaisent à le dire, les applaudissements enthousiastes et délirants d'une salle entière » (4), Grégoras n'est pas sincère. Il connaissait sa valeur, et c'est aussi, par fausse modestie d'auteur, qu'en adressant à Métouchite son *Commentaire des Songes* de Synésios, il terminait par la formule conventionnelle : « Tout ce qui est mal dans le présent ouvrage, est de moi ; tout ce qui est bien, doit être rapporté à Dieu » (6).

Sa vanité d'auteur s'exaspéra même au point de supporter difficilement les critiques. Il se sentait humilié d'être attaqué, surtout sous

1. *Florentios*, éd. Jahn, p. 498.

2. *Id.*, *id.*, p. 504.

3. *Let. cod. id.*, f. 66 v. ; cf., *id.*, f. 113 r.

4. *Id.*, f. 124 r.

5. *Id.*, f. 66 v.

6. Ed. Migne, *P. G.*, 149, 530.

le couvert de l'anonymat (1). L'ingéniosité, qu'il dépense à démontrer le peu de cas qu'il fait de pareilles critiques, prouve combien il y était sensible (1).

L'orgueil, cependant, le soutint dans ses épreuves. Grégoras se refusa à toute compromission, par conviction sans doute, mais peut-être aussi, par cet amour de l'indépendance, autre forme de l'orgueil chez lui. Grégoras ne s'enrôla jamais dans aucune clientèle. Sa liberté lui était trop chère. Quand, en 1347, la Basilissa Anne, après avoir libéré Palamas de prison, tenta de gagner à ses vues Grégoras, celui-ci refusa, et, dans son *Histoire* (3), il le dit orgueilleusement : « Il faut moins me critiquer que m'admirer, écrit-il ; il m'était possible, par un silence opportun, d'acheter la bienveillance de la Bâsilissa, qui me promettait les plus hautes faveurs. Je suis resté inébranlable, en deçà des limites normales du bien, et j'ai ainsi sauvé mes idées et mon âme ». Belle et courageuse attitude, mais qui eût paru plus belle encore, si Grégoras n'avait pas tenu à en signaler lui-même le rare mérite.

Grégoras eut encore un autre défaut. La nature humaine est faite de contrastes. Cet homme énergique et fier fut très souvent sujet au découragement. Il ne faudrait point en chercher la cause, comme on pourrait être tenté de le faire, dans la lassitude, née de la longueur et des difficultés de sa lutte contre Palamas ou des persécutions qu'il subit si longtemps. Son énergie et son orgueil triomphèrent de ces obstacles. Mais la mort, la défection d'un ami le laissaient prostré dans une mélancolie morbide. La disparition d'Andronic II et celle de Métochite le jettent dans le désarroi le plus complet (4). La mort de son oncle, Jean d'Héraclée, ne le trouble pas moins, et il fallut l'énergique intervention de ses amis pour le tirer de l'abattement où il sombrait (5). L'infidélité d'un ami semble lui enlever tout plaisir à vivre : témoin sa lettre à Maxime, où il gémit, vraisemblablement, sur la défection de Cantacuzène (6). En pareille occurrence, Grégoras se sent isolé ; il cherche l'ami à qui confier sa détresse morale et auprès

1 *Let.*, cod. *id.*, f. 114 v., 116 v., 118 v.

2. *Id.*, f. 892.

3. *XV*, 7, 772.

4. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 120 v.

5. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 3 r., 4 r., 4 v. Cf. *Let.*, *id.*, f. 103 r. et *Vie de Michel le Syncelle*, cod. Monac. gr. 10, p. 234.

6. *Let.* cod. Par. gr. 3040, f. 113 v.

de qui il pourrait puiser énergie et réconfort. Aussi remercie-t-il avec émotion, ceux qui le sauvent de cette mort de l'âme, plus douloureuse encore que celle du corps (1), et dont il se sentit parfois menacé.

Lorsqu'en effet ses névralgies, qui le torturèrent, dès sa jeunesse et surtout les dernières années de sa vie (2), s'ajoutaient à ses ennuis, son énergie s'évanouissait ; et, certains jours, il en arrivait presque à être lâche devant la douleur physique. Il est, à ce point de vue, une lettre fort intéressante, malgré l'exagération oratoire, dont Grégoras ne peut s'empêcher de l'envelopper. « Mon état, écrit-il à son ami Pépagomène (3), est tel que j'ai le choix entre deux solutions : ou me laisser, de mon vivant, assiégé par les maladies présentes et les ennuis, ou mettre fin à la vie d'ici-bas et émigrer bien vite. Je choisirais volontiers, parce qu'elle est doublement inévitable, la seconde solution, l'émigration : c'est plus agréable. Mourir est nécessaire, souffrir ne l'est pas. La mort nous promet la fin de nos souffrances. Or, comment ne serait-elle pas plus douce que nos maux ? Quand l'inéluctable est, en même temps, le plus agréable, les sages ne doivent pas hésiter à le choisir de préférence ».

Grégoras devait bien souffrir pour oser penser au suicide. C'est là, il est vrai, un fait isolé, semble-t-il. Son énergie naturelle, soutenue par les affectueuses mais fermes exhortations de ses amis, finissait par l'emporter plus ou moins rapidement. Car Grégoras aimait les gens énergiques et actifs, et il était l'ennemi né de ceux qui se laissaient aller à l'indolence (4) ou au découragement.

IV

Honnête, intègre, franc, énergique, obligeant, tel apparaît Grégoras, dans son œuvre. Comme bien des hommes supérieurs, il fut très sensible à l'amitié ; ce fut sa seule passion. Il l'entretint avec un soin jaloux, mais aussi avec un pieux respect. Il ne la concevait pas sans la franchise ni la fidélité. Son obligeance était inlassable, car il était

1. *Id.*, f. 37 r.

2. Grégoras se plaint très souvent de ses névralgies. Cf. *Hist.*, XX, 4, 975, XXIII, 3, 1112. *Lett. cod. id.*, ff. 18 v., 20 v., 21 r., 41 r., 100 v., 103 r., 140 v., sur l'*astrolabe* (Cod. Par. S. gr. 13, f. 135 r.) ; *Vie de Théophano* (Cod. Monac. gr. 10, f. 586), *Vie de Michel le Syncelle* (*id.*, p. 234).

3. *Lett. cod. Par. gr.* 3040, f. 18 v.

4. *Id.*, f. 60 r.

naturellement serviable. Il ne composa jamais avec ses idées et il lui en coûta son ami le plus cher. Mais, à côté de ces qualités réelles, il eut de graves défauts. D'une âme fière, il ne plia devant aucun maître. Il fut orgueilleux et quelque peu vaniteux. Ses succès d'écrivain, sa gloire rapide, ses luttes pour l'orthodoxie, le fanatisme de ses partisans et admirateurs, en sont pour beaucoup responsables. Énergique, il connut cependant le découragement. Fut-il perfide, comme on l'a soutenu ? Non ; il semble avoir été trop épris de la vérité pour avoir eu ce défaut, et rien dans sa vie ne permet de l'en accuser. La maladie, les persécutions l'aigrirent, vers la fin de son existence ; il n'alla jamais, cependant, jusqu'à la calomnie, et il lutta toujours loyalement avec ses adversaires.

Figure intéressante, en tout cas, et qui mérite d'être connue. Moins fin que Cantacuzène, mais plus énergique que lui, Grégoras mourut comme il avait vécu : en honnête homme.

Voilà l'homme, voici l'écrivain.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE

L'ŒUVRE DE NICÉPHORE GRÉGORAS

L'œuvre de Grégoras est aussi vaste que variée. Littérature, sciences, théologie y sont représentées. On étudiera surtout ici l'œuvre littéraire. On parlera de l'œuvre scientifique et théologique, dans la mesure seulement où elle intéresse l'histoire littéraire. La première mériterait d'être étudiée dans une Histoire des Sciences, au xiv^e siècle ; la seconde, d'un caractère plus spécial, ne saurait trouver place que dans une Histoire de l'Église orthodoxe et de la pensée religieuse (1).

On distinguera donc dans l'étude de l'œuvre de Grégoras, deux parties. La première sera consacrée à l'œuvre littéraire ; ce sera de beaucoup, la plus importante. La seconde présentera l'œuvre scientifique et évoquera l'œuvre théologique. On ne parlera de ces dernières que pour donner la preuve de l'universalité des connaissances de Grégoras.

I

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE GRÉGORAS

L'œuvre littéraire de Grégoras peut être divisée, pour plus de clarté, en cinq chapitres : *grammaire et littérature, rhétorique, philosophie, histoire, correspondance*. Cette classification représente, à peu près, l'ordre chronologique (2), suivant lequel Grégoras écrivit ses différents ouvrages.

Grégoras resta toute sa vie un rhéteur ; mais il cultiva la rhétorique, surtout dans sa jeunesse. Élève de Glycys et précepteur bienveillant de l'un des fils et de la fille de Métochite, il s'occupe de grammaire. Puis il écrit ses ouvrages de rhétorique. Professeur, il enseigne la philoso-

1. Cette histoire reste encore à faire. Elle ne saurait être entreprise qu'après la publication de tous les documents qui y sont relatifs, et, en particulier, de ceux qui touchent à la Querelle de l'Hésychasme.

2. La correspondance, naturellement, mise à part.

phie, et il étudie l'astronomie. Homme mûr, il compose son *Histoire*. Étudier l'œuvre de Grégoras dans l'ordre indiqué, c'est donc suivre, en quelque manière, l'évolution de la pensée de cet écrivain, c'est aussi, par une heureuse coïncidence, étudier son œuvre, en commençant par les ouvrages les moins importants pour terminer par ceux qui ont transmis son nom à la postérité.

I

L'ŒUVRE GRAMMATICALE ET DE CRITIQUE LITTÉRAIRE DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *Œuvres de Grammaire.*
- A. — *Les Questions Grammaticales.* — *Elles ne sont pas de Grégoras.* — *Contenu de l'ouvrage.* — *C'est une compilation, due à plusieurs auteurs.* — *Date de la composition.*
- B. — *La Technologie grammaticale.* — *Elle n'est pas de Grégoras.*
- C. — *Le Solécisme.* — *Court fragment.* — *Il n'est pas de Grégoras.*
- II. — *Œuvres de Critique littéraire.* — *Elles sont au nombre de trois.* — *Ce sont trois Études sur l'Odyssée.* — *Raisons qui empêchent de voir en Grégoras leur auteur.*
- III. — *Ouvrage de Grégoras.* — *L'opuscule sur la Grammaire.* — *Contenu.* — *Il ne peut être de Choeroboscos.* — *C'est le seul ouvrage de Grégoras.*
- IV. — *Conclusion.* — *Peu d'importance de l'œuvre grammaticale de Grégoras.* — *Raisons.*

Les ouvrages de Grammaire de Grégoras, comme ceux de Critique littéraire, sont tous édités (1); mais, ils le sont, soit sans nom d'auteur, soit sous le nom d'autres écrivains.

Les manuscrits attribuent à Grégoras quatre ouvrages grammaticaux. Une étude, généralement transmise sous le titre *Sur la Grammaire*; un traité, ordinairement sans titre dans les manuscrits, et où sont examinées différentes *Questions grammaticales*; un fragment, qui porte comme titre *Technologie*, et un très court passage sur le *Solécisme*. Les ouvrages de critique littéraire semblent être au nombre de quatre; ils ont trait à l'*Odyssée*. Deux textes sont seuls édités.

Il se pose tout d'abord une question préliminaire. Ces œuvres sont-

1. A l'encontre de ce que pensait Krumbacher } *GBL* 2, p. 297).

elles toutes de Grégoras? Des quatre ouvrages de grammaire, qui lui sont attribués, trois semblent n'être pas de lui : les *Questions grammaticales*, la *Technologie*, et le passage sur le *Solécisme*. Des opuscules de critique littéraire, aucun ne paraît lui appartenir.

I

Les *Questions grammaticales* ont été éditées par Godefroid Hermann, sous le titre de *Fragmentum lexicæ graeci* (1). Elles nous ont été conservées par douze manuscrits. Cet ouvrage est, en général, sans titre. Seuls les codd. Vatic. gr. 883 et Par. gr. 2720 l'intitulent : *Série de Questions grammaticales indispensables (à connaître)* (Παρχολούθηματα καὶ Ζητήματα γραμματικῆ ἀναγκαῖα). Ce traité est précédé dans les manuscrits, sauf dans le cod. Grabe 30, d'un ouvrage formellement attribué à Grégoras, le *Sur la Grammaire*, et deux manuscrits, les codd. Vatic. gr. 895 et Coisl. gr. 192 font suivre les derniers mots des *Questions* de l'indication : *Fin des ouvrages de N. G.* Ces deux faits semblent avoir milité en faveur de l'attribution de l'ouvrage à Grégoras. Plusieurs raisons cependant s'y opposent. Le nom de l'auteur ne figure que dans deux manuscrits, de la même époque. L'œuvre se présente tantôt comme un tout assez long, tantôt comme un fragment plus ou moins court. De plus, la tradition manuscrite n'est pas unanime. Les *Questions* font suite, ordinairement, au traité *Sur la grammaire*. Or, elles ne figurent au complet que dans trois des manuscrits, qui nous ont transmis ce dernier ouvrage. Il est surprenant qu'une œuvre aussi importante que les *Questions* n'ait pas été jointe partout au traité *Sur la Grammaire*, s'il est de Grégoras. Enfin, et surtout, les *Questions* n'offrent aucun plan. Dans un étrange désordre se présentent des remarques, brèves ou longues, sur la propriété des termes, sur l'accentuation, sur les synonymes, sur l'étymologie et sur l'emploi des verbes. Les remarques sur ceux-ci sont les plus nombreuses, mais elles ne forment pas un développement homogène, car il s'y intercale des remarques d'une toute autre nature. Or, pareil procédé de composition est étranger aux habitudes de Grégoras.

1. *De emendanda ratione graecae grammaticae. Pars prima*, pp. 319-352 (Lipsiae, 1801).

Par ailleurs, les *Questions* mentionnent des écrivains dont on ne trouve aucune trace dans l'œuvre entière de celui-ci : Lycophron (1), le poète Chionidès (2), Diphile (3), Épicharme (4), Euboulos (5), Eupolis (6), Tryphon (7). Par contre, l'auteur préféré de Grégoras, Platon, n'est cité que cinq fois (8), et la formule qui termine l'ouvrage dans le cod. Grabe 30, est contraire à ses habitudes.

L'œuvre n'est donc pas de Grégoras. C'est vraisemblablement une compilation, due à plusieurs grammairiens, comme l'ont vu, d'ailleurs, et indiqué dans leurs catalogues de manuscrits grecs, Coxe (9) et Martini (10). Cette compilation (11), qui ne saurait remonter au delà du ^x^e siècle, montre, en tout cas, comme tous les écrits grammaticaux des Byzantins, l'influence d'Hérodien, par l'intermédiaire des grammairiens du ^{vi}^e siècle, Philoponos et Choeroboscus. Ces questions d'accentuation, cette étude des verbes et des synonymes sont celles qu'ils étudient de préférence, comme les étudient également Théognoste et Grégoire de Corinthe.

La *Technologie grammaticale*, attribuée à Grégoras, dans le cod. 363 (ff. 5-6 v.) de la Bibliothèque de l'Université de Pavie, n'est, quoique le texte soit différent dans le détail, qu'un fragment des *Questions grammaticales*. Il commence par une remarque sur le sens transitif « du verbe Φυλάττω (Hermann, n° 113) et se termine par une autre sur le mot Περθενίς, qui ne figure, du reste, ni chez Hermann, ni dans aucun autre manuscrit. Ce qui a été dit des *Questions* s'applique donc à la *Technologie*. Elle n'est pas de Grégoras.

1. Hermann, p. 339.

2. *Id.*, p. 324.

3. Cod. Coisl. gr. 192, f. 148 v.

4. Hermann, p. 323.

5. *Id.*, p. 320.

6. *Id.*, *id.*

7. *Id.*, p. 324.

8. *Id.*, pp. 340, 341, 344, 349, 351.

9. Il divise l'ouvrage en deux parties et les intitule, inexactement, du reste : « de synonymis » et « Quomodo significatio verborum diversas saepenumero efficit conjugationes. »

10. *Catalogo di Manoscritti*, II, p. 153. Cod. Vallicell, 88. *Regulae grammaticales et Epimerismi. Videntur esse tractatus quos librarius non distinxit.*

11. Il a été utilisé certainement des lexiques spéciaux : un lexique de la langue des poètes, comme le montrent les passages nombreux où sont cités Diphile, Eupolis, Euboulos, Aristophane, Ménandre, et un lexique de la langue des rhéteurs, comme l'indiquent les exemples, empruntés à Aelius Aristide, Libanios, Synésios...

L'étude du fragment sur le *solécisme* conduit à la même conclusion. L'opuscule, que nous ont transmis sept manuscrits, n'a de nom d'auteur que dans le cod. Bern. 579, qui écrit : « de Grégoras ». Il est, en général, sans titre, sauf dans le cod. Ambros. gr. 296, où il est intitulé : *Explication des onze espèces de solécismes*. Ce fragment est très court. Il a été publié par Boissonade (1), qui lui a donné pour titre : *Le solécisme moral*. Cette étude relève, en effet, moins de la grammaire que de la stylistique. Le mot Σολοικισμός y est pris dans l'acception de « faute contre le bon sens ». Le mot, avec cette signification, ne semble pas se rencontrer dans le grec classique (2). Peut-être était-il fréquent dans la terminologie de la rhétorique byzantine. En tout cas, aucun terme, aucune expression ne rappellent la langue de Grégoras. Et, cependant, le sujet, plus littéraire que grammatical, lui permettait d'employer son vocabulaire favori. Le fragment n'est certainement pas de lui, sans qu'il soit, du reste, possible de retrouver de qui il est.

II

On en peut dire autant des opuscules de *critique littéraire*. Ce sont trois Études et un Résumé sur *l'Odyssée* (3). La première, intitulée : *Bref prologue en manière d'Éloge sur Homère, où l'on voit comment et dans quelle intention il a composé l'Odyssée*, et la seconde, qui n'est en réalité qu'un résumé assez sec du poème Homérique, ont été publiées par Matranga (4). Les deux dernières sont inédites. La troisième étude est conservée dans les codd. Vindob. theol. gr. 174, ff. 116 v. 126 et Burney 114, ff. 132-145 v. Elle a pour titre : *Bref exposé des aventures d'Ulysse, accompagné de quelques réflexions, de nature plutôt morales, corrigeant, autant que possible, ce que le récit a d'immoral à l'usage des lecteurs*. Le Résumé se trouve également dans le cod. Vindob. theol. gr. 174, ff. 88-116 v. et est intitulé : *Les aventures d'Ulysse*.

1. *An. Gr.*, II, 458-459.

2. On ne trouve que l'adjectif, au sens de « fruste, grossier ». Cf. Arist. *Rhét.* II, 16, 2; Plut. *Polit. Praef.*, 817, A. *Vie de Dion*, 965, 1; Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 3, 21.

3. Thomasini (*Bibliot. Venet.*, p. 40) signale une *Etude sur les dix chants d'Homère*, Plut., XVIII, d'un certain N. Grégoras. Mais, Villoison, dans ses *Prolegomena*, déclare (p. 14) que le manuscrit qui la contenait, a disparu.

4. *An. Gr. Pars secunda*, pp. 520-524 et 525-531

Ces études se ressemblent par le plan comme par les idées. L'Introduction met en lumière le caractère moral du poème. *L'Odyssée* est une leçon de morale en action. Elle prouve trois choses : on ne doit pas s'indigner contre les disgrâces du sort ; il faut lutter contre elles virilement ; les malheurs, qui peuvent s'abattre sur l'homme, sont moins redoutables que ceux dont Ulysse fut accablé lui-même. Quant au Résumé de *l'Odyssée*, il est le même dans les deux opuscules : c'est une analyse exacte, mais froide du poème homérique.

Ces opuscules ne sont pas de Grégoras. Aucun manuscrit ne les lui attribue (1). La langue, le style peu coloré ne rappellent en rien sa manière. Grégoras a lu et étudié Homère, et les citations qu'il en fait sont fréquentes dans son œuvre (2). Mais, de là, à lui attribuer, sur la seule autorité de son nom, ces opuscules, il y a loin. Ceux-ci, qui ne peuvent être antérieurs au ^x^e ou au ^{xii}^e siècle, rappellent ces commentaires moraux sur les poésies homériques, si goûtés à Byzance, à partir de Tzetzès. Mais de quand datent-ils ? De qui sont-ils ? Nous l'ignorons (3).

III

Ainsi aucun des ouvrages, dont il vient d'être question, opuscules grammaticaux ou études littéraires, n'est de Grégoras. Il ne reste comme étant de lui que l'ouvrage, généralement transmis sous le titre de : *Sur la Grammaire*. Celui-ci a été édité, avec les *Questions* de Moschopoulos, à Bâle en 1640, sous le nom de ce dernier (4).

Cet ouvrage n'est pas un traité, mais, en réalité, une Introduction. Les codd. Vatic. gr. 883 et 1374 l'indiquent clairement. Ils l'intitulent : *Traité sur la Grammaire. Introduction, où l'on résout des diffi-*

1. Matranga a donné les deux *Etudes* sous le nom de Grégoras. Il a été induit en erreur par le catalogue de Lambecius, où celui-ci attribue la première, le Prologos, à Grégoras, mais non la seconde, le Résumé. Cf., du reste, sur cette question, M. Treu, *Malthaïos, Metropolit von Ephesos*, Prog. Postdam, 1901, p. 16 et sqq. Treu attribue ces opuscules à Mathieu d'Ephèse, contemporain et ami de Grégoras. Sa démonstration n'est, du reste, pas convaincante.

2. Par exemple *Hist.*, pp. 31, 32, 480, 560. *Let. Cod. Par.* gr. 3040, ff. 19 v., 20 r., 20 v., 51 v.

3. Dans le Cod Mosq. gr. 260, les deux opuscules publiés par Matranga font suite à l'ouvrage d'Isaac Tzetzès. *Recueil des détails sur la prise de Troie, omis par Homère.* » (Cf. Krumb. BGL 2, p. 525). Rien ne prouve cependant que ces deux opuscules soient de lui.

4. *Erôtēmata*, pp. 255-257

cultés fort grandes. Or, depuis longtemps, on a refusé d'en voir en Grégoras l'auteur. Dès le xvi^e siècle, on l'attribuait à Choeroboscus. Au xvii^e siècle, on le publiait sous le nom de Moschopoulos. Au xviii^e siècle, Iriarte le mettait de nouveau au compte de Choeroboscus (1). Au xix^e, enfin, Hilgard, dans ses *Grammatici graeci* (2), inspiré évidemment par Iriarte, disait : « Choeroboscus écrivit, vraisemblablement, une très longue Préface à ses *Conférences sur l'Orthographe*. Devait en faire partie probablement cet opusculé : Πρὸς τοὺς ἐν πᾶσι... ὁμοιότητας, publié par Alde dans son *Thesaurus Cornucopiae* (1492, ff. 215 r. 216 r.). Du reste, la dernière phrase (Καὶ μύρις ἕτερα...), semble désigner clairement son traité d'Orthographe. Le fait que cet opusculé est attribué à N. Grégoras par le cod. Vatic. 895, fol. 220 et par Boivin, d'après un cod. Reg. n'est pas une preuve (suffisante). Cet homme si savant peut fort bien avoir recopié la préface que Choeroboscus écrivit à son traité d'Orthographe » (3). Krumbacher adopte bénévolement ces conclusions (4). L'étude du fragment montrera que Grégoras en est bien, semble-t-il, l'auteur.

Cette Introduction comprend deux parties très différentes. La première, la plus longue, est consacrée à l'étude des *verbes* ; la seconde à la *sémantique*. Le sujet est indiqué en quelques mots : « Il ne faut pas chercher dans tous les verbes des ressemblances immuables, des règles certaines et des types précis ». Suit l'explication : « Tout d'abord, les hommes ont trouvé les mots, par la nécessité où ils étaient de converser les uns avec les autres ; puis est venue la Science (Τέχνη); elle a pu mettre de l'ordre dans certains mots et les rapporter, en quelque manière, à un modèle ; pour d'autres, elle en a été incapable, et elle leur a laissé la forme qu'ils tenaient de la tradition ». Des exemples suivent et prouvent la justesse de cette explication. Ils sont présentés en deux groupes : le premier, le plus long, a trait à la morphologie, le second à la sémantique. Le premier se subdivise lui-même en deux parties : la première est consacrée à la morphologie des verbes. Grégoras étudie six règles. Première règle : l'aoriste second doit avoir le radical terminé par la même consonne, que le radical du parfait actif. Exemple : τέτυπα, ἔτυπον. Pour chaque règle, il

1. *Regiae Bibl. Matritensis codd. gr. mss.* Vol. I, p. 381.

2. T. IV, I, pp. 81-82.

3. *Id.*, *id.*

4. *GBL* 2, p. 297, *Remarque*, I, fin, et p. 584, *Remarque*, fin.

indique les exceptions, qui confirment la remarque préliminaire. Ainsi : ἔπessον contredit la règle. La seconde règle étudie les futurs disyllabiques, dont l'ε du radical n'est suivi que d'une consonne. Dans ces verbes, seul le parfait second change l'ε en ο : πλέκω, πλέξω, πέπλοκx, mais, κέκλοφα est irrégulier. La troisième règle dit : quand le futur est périspomène, l'aoriste seul allonge la voyelle du radical : ψάλλω, ψαλῶ, ἔψηλx, mais πέτηνx fait exception. Quatrième règle : quand les parfaits attiques commencent par une brève, ils l'allongent au plus-que-parfait. Exemple : ἀκήκοx, ἡκηκέειν mais ἐλήλυθx, ἐληλύθειν contredit la règle. Cinquième règle : les aoristes doivent perdre l'augment au participe : ἦλθον, ἐλθών, mais εἰπών fait exception. Enfin, sixième règle : dans la xοινή, le futur de la cinquième conjugaison est périspomène (ψάλλω, ψαλῶ) ; cependant, à l'imitation des Doriens, les futurs d'autres conjugaisons sont aussi périspomènes : πεσσῶ, πεσοῦμαι.

Ces six règles de morphologie sont suivies d'une autre, où est étudiée non plus la forme des verbes mais la signification des temps de certains d'eux. La voici : « Quand le présent actif a le sens transitif, le parfait actif, l'aoriste premier, l'aoriste second ont aussi le sens transitif : par exemple, τύπτω, τέτυπα, ἔτυπον : par contre, si le présent est intransitif, le parfait, l'aoriste premier et l'aoriste second le sont aussi : ὁ ἡλίας δέεδυκεν, ἔδου : mais ἤριπεν, dans Homère (1) au sens de ἔπessεν va à l'encontre de la règle. Il est vrai, ajoute Grégoras, on pourrait objecter : ἐρεῖπω peut avoir, au présent, soit le sens transitif et signifier xαταβάλλω, soit le sens intransitif et être synonyme de πίπτω. L'objection, il le reconnaît, est de valeur, et il cite d'autres verbes, qui sont dans le même cas : ἔπω est inusité ; il a cependant deux sens : λέγω, d'où εἶπον, et ἀκολούθω d'où ἔπομαι. Même remarque pour τρέχω. Sur cette règle se termine la première partie de l'opuscule.

Grégoras passe à la seconde par la transition suivante : « Qui pourrait dénombrer (les faits) montrant les innombrables variations de la Science ? Elle aussi semble être soumise à (la même) loi que l'Humanité : comme elle, elle est sujette à la destruction, au changement, aux modifications, comme y sont sujettes toutes les autres choses humaines ». Commence aussitôt le dernier développement, où Grégoras étudie le changement de sens, subi, au cours des siècles, par

1. Par exemple, *Il.*, X, 330.

certain mots. « On trouverait, dit-il, si on les examinait, un très grand nombre de mots employés autrefois dans un sens et aujourd'hui dans un autre, comme on en trouverait qui, employés jadis, ont été mis à l'écart, par la suite ». Il cite un certain nombre de substantifs et d'adjectifs pour illustrer sa remarque. *Τύραννος* était autrefois le nom désignant l'empereur (*Βασιλεύς*) ; aujourd'hui, il est employé dans un sens péjoratif (*βλασφημεῖται*). *Ἀνόσιος* désignait primitivement celui qui n'avait pas reçu de sépulture. Aujourd'hui, il est pris dans le sens d'« impie ». Après quoi, Grégoras conclut : « On pourrait trouver mille autres exemples semblables ; en les examinant, il faut, selon la méthode adéquate à chacun d'eux, les ramener, pour ainsi dire, à leur port d'attache (en les expliquant par) celle des quatre règles de l'orthographe qui convient : l'analogie, le dialecte (c'est-à-dire, la morphologie), l'étymologie et l'histoire ».

Voilà l'opuscule de Grégoras. C'est bien seulement une Introduction, où sont expliquées certaines règles, qualifiées, vu l'ignorance relative du siècle, de fort difficiles. Grégoras en est-il réellement l'auteur ? Plusieurs raisons le prouvent. D'abord, l'unanimité des manuscrits. Tous le lui attribuent, qu'il s'agisse du texte entier ou des fragments. Sans doute, le titre diffère suivant les manuscrits. Le texte, l'ordre même dans lequel se présente la dernière partie varient. Mais ce sont là des détails, plus importants pour la question du plan que pour celle de l'authenticité (1). Attribuer cette Introduction à Choeroboscus n'est pas possible. Ni Philoponos, ni Charax, ni Timothée de Gaza, ni Choeroboscus même ne pensent à rattacher les faits grammaticaux à un principe philosophique, si contestable soit-il. Tous se contentent d'étudier pour eux-mêmes les modèles de déclinaisons et de conjugaisons. Grégoras, au contraire (et cette façon de procéder est bien dans ses habitudes) commence par déclarer : tout ce qui est humain est soumis à un perpétuel devenir et se modifie. Il n'est donc pas de règle immuable ; toute règle doit avoir des exceptions qui montrent cette

1. Ce n'est pas le lieu de discuter ici la question de l'ordonnance du plan. Le texte qui semble se rapprocher le plus du texte primitif, non encore retrouvé, est celui que donnent les Codd. Vatie. gr. 883 et 1374, le Coisl. gr. 192, le Par. gr. 1270, l'Ottobon. gr. 90, le Laurent. Plut. XL, 16, le Monac. gr. 529 et le Bodl. Grabe 30. Les manuscrits, qui donnent le seul paragraphe relatif à la Synonymique semblent dériver d'un manuscrit différent, dans lequel le texte primitif aurait subi des modifications, soit dans l'ordre suivant lequel les exemples sont donnés (c'est le cas de l'Upsal. gr. 28), soit par l'interpolation d'autres exemples (c'est le cas unique de l'Escorial. XCV).

instabilité de la grammaire, soit en témoignant d'emplois disparus momentanément, soit en annonçant un état de chose à venir. Cette idée du perpétuel devenir de la nature, le $\pi\acute{\epsilon}\nu\epsilon\tau\alpha$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ d'Héraclite, ne se rencontre pas seulement, au xiv^e siècle, chez Grégoras. Elle est fort répandue à son époque, mais c'est surtout une des idées favorites de cet écrivain (1). On la retrouve dans son œuvre, exprimée à peu près en termes identiques (2). Par ailleurs, Grégoras commence cette Introduction par une réflexion sur l'origine du langage. C'est la nécessité des relations sociales, dit-il, qui a contraint les hommes à trouver des mots pour exprimer leurs idées. Or, il n'y a rien de semblable dans Choeroboscus. Par contre, Grégoras reprend cette même pensée dans son *Histoire* : (3) « Tous les hommes, écrit-il, n'auraient pas eu besoin des mots, s'ils avaient pu se montrer clairement les mouvements de leurs pensées (4) ». Et quelques lignes plus bas : « La nécessité obligea les hommes à se faire part mutuellement de leurs affaires (5) ». Même idée exprimée enfin dans ses *Solutions des Questions*, dédiées à la Basilissa Hélène Paléologue (6). D'un autre côté, Grégoras déclare toujours au début de cette Introduction : « Puis survint la Science ($\tau\acute{\epsilon}\chi\eta$). Elle a pu mettre de l'ordre dans certains mots et les rapporter, en quelque manière, à un modèle ; pour d'autres, elle en a été incapable, et elle leur a laissé la forme qu'ils tenaient de la tradition ». Il reprend la même théorie dans son *Histoire* : « La Science ($\Sigma\phi\acute{\iota}\alpha$), écrit-il, donnée après coup aux hommes par Dieu, ne laissa pas le langage sous la forme qu'il avait, se développer, sans méthode et selon l'humeur de chaque individu, mais elle l'enchaîna à l'aide de lois et de règles, et, suivant l'analogie, unit les mots ». (7) Ce sont bien, de part et d'autre, les mêmes idées.

Ce n'est pas tout. Ces idées se retrouvent chez le maître de Grégoras, Jean Glycys. Au début de son *Traité de Syntaxe*, ce dernier dit : « L'usage de la parole a été trouvé par les hommes, ou plutôt il leur a été donné par Dieu, pour faciliter leurs relations mutuelles. L'homme est un être qui aime à vivre en société, en groupe, suivant le mot de

1. *Philomathès*, Cod. Par. gr. 3040, f. 33 r. *Let.*, *id.*, ff. 36 r., 99 r., 134 r.

2. Cf., *Let.*, Cod. Par. ff. 99 v., 134 r., 149 v.

3. XXX, 24, 25, 26.

4. *Id.*, 24, 286.

5. *Id.*, 25, p. 287.

6. Cod. Neapol. Miscell, XXII, 1, fol. 187 v.

7. *Hist.*, XXX, 26, p. 288.

Platon (1). Les hommes eurent besoin de la parole pour se communiquer leurs pensées ; la parole leur servit pour ainsi dire, de truchement pour celles-ci » (2). Et, quelques lignes plus loin, Glycys explique comment plus tard, grâce à Dieu, la Science (Τέχνη) survint, diversifia les noms et permit ainsi à l'homme de s'élever à la connaissance de la réalité (3). Il se peut qu'il n'y ait là qu'une simple coïncidence. Cette théorie sur l'origine divine du langage est conforme à l'orthodoxie, et pouvait être la doctrine officielle, à cette époque. Toutefois, Grégoras fut l'élève de Glycys, et, dans le passage de son *Histoire*, cité plus haut, il appuie sa théorie sur des citations empruntées à Denys l'Aréopagite, à Grégoire de Nazianze et surtout à Basile (4), qui semble, lui aussi, avoir particulièrement inspiré Glycys. Il y a peut-être là plus qu'une simple rencontre et ces idées pourraient bien être des souvenirs de l'enseignement d'un maître savant et respecté.

Ainsi pour ce qui est des idées philosophiques, l'opuscule ne saurait être attribué à Choeroboscus ou à qui que ce soit d'autre. L'étude de la partie grammaticale de l'Introduction conduit à la même conclusion. Les six règles relatives aux verbes, que Grégoras y expose se retrouvent dans les *Conférences sur les règles des noms et des verbes* de Théodose d'Alexandrie, rédigées par Choeroboscus (5). Ce fait n'a rien de surprenant. Les grammairiens byzantins vécurent surtout sur la *Καθολική* d'Hérodien et sur l'œuvre de Théodose d'Alexandrie. Mais, cette Introduction ne saurait être de Choeroboscus ou d'un grammairien du ^{vi}e siècle. Plus d'une des exceptions, citées par Grégoras, ne se retrouve pas dans Choeroboscus. Grégoras, par exemple, cite les exceptions : ἔψηλα, ἤρα, ὀρώρυχα, ὠρωρύχει. Ces formes ne sont étudiées ni dans Choeroboscus, ni dans Charax ni dans Sophronios (6). La dernière, cependant (ὀρώρυχα, ὠρωρύχει) n'aurait pas manqué de l'être par Choeroboscus, s'il était l'auteur de l'Introduction. Même remarque pour les formes : ἐσῶ, ἐσοῦμαι, ἀγωνιῶ, ἀγωνιοῦμαι, et pour μαχοῦμαι, ὁμοῦμαι, καθεδοῦμαι, citées par Grégoras,

1. Ce n'est pas l'expression même de Platon. C'est une allusion, vraisemblablement au passage du *Timée* 47 C.

2. Ed. Jahn, p. 1 et 3-4.

3. *Id.*, p. 3.

4. Grég. *Hist.*, XXX, 27, 289, et Glycys, *op. cit.*, p. 1.

5. Hilgard, *Grammatici Graeci*, 4, I et 4, II.

6. *Id.*, *id.*, 4, II, 375-434.

comme des présents ayant aussi le sens du futur. Or Choeroboscus (1) s'étend longuement sur cette question, et il se range à l'avis d'Hérodien, déclarant qu'il n'existe point de futurs seconds actifs et que toutes les formes de ce genre sont, en réalité, des présents. Il serait surprenant qu'un grammairien, comme Choeroboscus, n'étudiât pas les exceptions, signalées par lui-même dans son Introduction, surtout lorsque celles-ci prêtent à controverse. Ici, d'ailleurs, il y a plus : la règle, formulée par Grégoras, va à l'encontre de celle de Choeroboscus.

Enfin, la seconde partie de cette Introduction se rattache plutôt à la sémantique. Or, jamais Choeroboscus ne s'est occupé de pareilles questions, et on en peut dire autant de tous les grammairiens, ses prédécesseurs ou ses contemporains. Par contre, une étude de ce genre, est l'une de celles que Grégoras a pu faire. Il n'enseigna ni la grammaire ni la rhétorique, mais il étudia la morphologie et la stylistique. Il en eut besoin pour son métier de professeur. Il s'occupa donc certainement de grammaire. Mais écrivit-il ou avait-il l'intention d'écrire sur la grammaire un traité de nature philosophique, comme celui de son maître Glycys? Ce n'est pas impossible. La présente Introduction est-elle celle qu'il destinait à cet ouvrage? Devait-elle servir à préfacer une œuvre ancienne ou contemporaine? On ne peut le dire. La seconde partie de l'opuscule se rattache étroitement à la première, car elle sert à illustrer le principe philosophique, posé au début. On n'y peut donc voir deux fragments de nature différente, juxtaposés arbitrairement par un copiste. Le plan est net et conforme aux habitudes de Grégoras. Au reste, les études de sémantique étaient très à la mode au ^{xiv}^e siècle. Moschopoulos n'hésite pas à insérer dans son traité *Sur les Schèdes* des remarques sur les variations de sens de certains mots (2). Grégoras peut donc fort bien s'être lui aussi occupé de questions de cette nature.

IV

Bref, pour toutes ces raisons, cette Introduction semble bien lui appartenir. Assurément le nombre de ses ouvrages de grammaire se

1. *Id., id.*, t. II, 168.

2. Cf. par exemple, (éd. Lutetiae, 1545), p. 95, où il étudie, comme Grégoras, le sens ancien et le sens moderne du mot *Τύραννος*. Aucun des autres substantifs ou adjectifs, étudiés par Grégoras, ne se retrouve, du reste, dans l'œuvre de Moschopoulos ou dans l'œuvre analogue de Thomas Magistros.

trouve ainsi très réduit : cette Introduction est la seule étude grammaticale que nous possédions de lui. Mais sa gloire d'écrivain n'a rien à y perdre. Grégoras ne fut pas un grammairien. L'enseignement de la grammaire ne l'attira jamais. Ses préférences allèrent à la rhétorique, à la philosophie, à l'astronomie et à l'histoire. Les événements firent aussi de lui un théologien. Pour suivre la mode, par goût personnel, Grégoras fut un rhéteur, et pour être un rhéteur brillant, il fallait connaître l'orthographe, la sémantique et la synonymique. Il les étudia, et nous en avons ici un témoignage.

Grégoras voulait se faire un nom illustre. La rhétorique pouvait l'aider à y parvenir. Il la cultiva donc avec passion. Son œuvre de rhétorique, on va le voir, est, en effet, ample, brillante et variée.

LES ŒUVRES DE RHÉTORIQUE DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *La rhétorique au XIV^e siècle. — L'œuvre de rhétorique de Grégoras. — Œuvres qui ne sont pas de lui.*
- II. — *L'Œuvre de Rhétorique. — Elle est presque entièrement inédite.*
- 1^o *Les Exercices d'École.*
Les Mélétaï. — Elles sont inédites et au nombre de deux. — Comment Grégoras renouvelle le sujet de la première. — La seconde appartient à un type inconnu.
L'Éloge. — Sa vogue au XIV^e siècle. — L'Éloge de l'Amandier. — Inédit et très médiocre.
La Réfutation. — Inédit. — Son originalité.
Les autres exercices oratoires, connus surtout par l'œuvre de Grégoras.
- Suppliques adressées au Basileus. — Prières de métropolitain, récemment nommé. Introductions de Chrysobulles et de Sigillia. — Introduction à un Testament. — Testaments.*
- 2^o *Les Œuvres de Circonstance. — Elles sont pour la plupart inédites.*
- A. — *L'Éloquence d'Apparat.*
- 1^o *Les Éloges de Basileis. — Éloges d'Andronic II : deux sur trois sont inédits. — L'Éloge d'Andronic III, et celui du Roi de Chypre. — Le Basilikos Logos et ses représentants au XIV^e siècle. — L'originalité de Grégoras.*
- 2^o *Les Oraisons funèbres ou Monodies. — Oraisons funèbres d'Andronic II, de Th. Métochite, d'Andronic III et de Xénè, mère d'Andronic III. — Caractères communs. — Sincérité de Grégoras.*
- 3^o *Les Poésies de Grégoras. — Elles sont très médiocres.*
- B. — *Les Œuvres de Polémique.*
Grégoras choisit la forme du dialogue.
Le Philomathès, inédit ; c'est une critique des sophistes.
La Réfutation : même sujet.
Le Florentios. — Le meilleur des dialogues de Grégoras. — C'est moins une critique de Barlaam qu'une critique d'Aristote.
Caractères communs ; originalité de Grégoras.
- C. — *Les Œuvres d'Éloquence sacrée.*
- 1^o *Les Sermons. — Ils ont trait à la Vierge et au Christ. — Plus oratoires que théologiques.*

2^o *Les Vies de Saints.*

Grégoras, l'un des derniers hagiographes byzantins. — Règles du genre. — Trois Vies de Saints sur cinq sont éditées : Vie de Cauléas, de Michel le Syncelle et de Théophano. — La Vie de Basilissa et celle de Jean d'Héraclée sont inédites. — Valeur de ces œuvres.

Le Martyre de Codrat. — Son originalité.

Les Éloges de Mercure et de saint Démétrius. — Originalité et valeur de ces ouvrages.

L'Éloge et la Vie de Constantin. — Médiocrité de cet opuscule.

Caractère trop oratoire de l'œuvre hagiographique de Grégoras.

III. — *Conclusion. — Grégoras est, avant tout, un rhéteur. — Influence regrettable de la rhétorique sur le reste de son œuvre.*

I

La rhétorique, de tout temps en honneur chez les Grecs, fut, à toutes les époques, cultivée à Byzance avec l'enthousiasme, dont était capable ce peuple, sensible plus que tout autre, à l'harmonie et à l'éclat des périodes savamment balancées. Aux heures sombres de l'histoire de Byzance, au début du ^{xiii}e siècle et surtout pendant l'occupation latine, la rhétorique, comme les autres disciplines, s'éteignit un temps. Elle s'épanouit, de nouveau, dès la reprise de Byzance, en 1261, et connut, sous les Paléologues, un brillant et dernier éclat. Tous, philologues, historiens, philosophes, théologiens et savants même, sacrifièrent à la rhétorique, qui seule consacrait la célébrité d'un écrivain. Maxime Planude, Georges Pachymère, Thomas Magistros, Théodore Métochite, Théodore d'Hyrtakè, Nicéphore Chumnos, Grégoire Palamas, Théodore Pédiasimos, Démétrios Cydonès, Manuel Philè, illustrèrent de leur nom la rhétorique, au ^{xiv}e siècle. Grégoras ne pouvait que suivre la mode du jour. Il cultiva la rhétorique, surtout dans sa jeunesse ; mais il se laissa séduire à tel point par ses fausses beautés qu'il ne réussit jamais à s'en séparer.

Inspirée directement de la rhétorique ancienne, la rhétorique byzantine du ^{xiv}e siècle innove peu. Les exercices de la rhétorique d'école sont, en général, ceux qu'Hermogène et Aphthonios avaient fixé dans leurs *Προγραμματισμα*. Toutefois, certains semblent avoir été plus en faveur que d'autres : telles les *Méléta* (Μελέται), cultivées avec prédilection par Pachymère (1), les *Éloges* (Ἐγκώμια),

1. G. Pachymeris, *Declamationes*, XIII, éd. F. Boissonade.

comme ceux de l'*Été et du Soleil* de Théodore Pédiasimos (1), les *Descriptions* (Ἐκφρασεις), comme celle du *Jardin de Sainte-Anne* par Théodore d'Hyrtaï (2), les *Éthopées* (Ἠθοποιαι), comme l'*Éthopée dramatique* de Manuel Philè (3), et surtout, les exercices plus conventionnels encore : *Préambules* de Chrysobulles, de Sigillia de Patriarches et *Prières* adressées au Basileus.

L'éloquence d'apparat s'épanouit avec non moins d'éclat. Il ne meurt pas de Basileus ni de haut dignitaire dont on ne prononce l'oraison funèbre. Par ailleurs, l'habitude d'adresser au souverain, certains jours de l'année, un discours, où l'éloge du Basileus est de rigueur, développe le genre du *Basilikos logos*. Et, en ce siècle, où les querelles religieuses passionnent tous les esprits, l'hagiographie connaît une suprême et dernière floraison : les *Vies de Saints* sont nombreuses, et certaines comptent parmi les meilleures de l'hagiographie byzantine.

Exercices d'école, éloquence d'apparat, *Vies de Saints* sont représentés dans l'œuvre oratoire de Grégoras, et font de lui l'un des plus grands rhéteurs du xiv^e siècle. De ses œuvres de rhétorique un grand nombre est encore en manuscrit ; certaines ne méritent pas une publication intégrale, mais d'autres, importantes pour la connaissance du mouvement intellectuel et de la rhétorique au xiv^e siècle, vaudraient la peine d'être révélées. Essayer de faire connaître l'œuvre oratoire de Grégoras, et tâcher de montrer, à cette occasion, ce qu'était la rhétorique byzantine, au xiv^e siècle, tel est l'objet du présent chapitre.

Toutes les œuvres oratoires de Grégoras datent de sa jeunesse. Il n'est pas possible, toutefois, de retrouver l'ordre chronologique, suivant lequel il les a écrites. Pour plus de clarté, on peut grouper les œuvres, qui présentent des caractères communs. On étudiera ainsi, successivement, les *exercices d'école*, les œuvres qui appartiennent à l'*éloquence d'apparat*, les *pamphlets* et, finalement, les *Vies de Saints* ou de *Personnages connus*.

Comme pour les œuvres de grammaire et de critique littéraire, il importe, tout d'abord, de poser la question d'authenticité pour un certain nombre d'ouvrages qui sont attribués par erreur à Grégoras.

1. M. Treu, *Th. Pediasimi ejusque amicorum...*

2. Boissonade, *An. Gr.*, III, 59-70.

3. Ed. Wernsdorff, pp. 130-235.

C'est le cas pour un fragment de dialogue, sans titre, contenu dans le cod. Parisinus gr. 1424, ff. 266 r. 268 v., et pour divers opuscules, conservés notamment dans le cod. Vindobon. Theol. gr. 174.

Le fragment de *dialogue* commence au milieu d'une phrase et se termine par une autre inachevée. Les trois folios qui l'ont transmis sont en très mauvais état ; ils sont rongés, troués et il est impossible, le plus souvent, de reconstituer le texte primitif. Le fragment débute au milieu d'une conversation, entre deux amis. Le premier rapporte au second qu'il vient d'entendre un très habile orateur et qu'il est encore sous le charme de son éloquence. Il raconte comment cet homme disert vantait la science et surtout la simplicité des Athéniens, qui se chargent d'enseigner la modestie aux plus orgueilleux. Il faisait aussi un sombre tableau des vices de toute nature, installés dans Athènes, et il flétrissait tout particulièrement cette plaie de la société grecque, à toutes les époques, le parasitisme. Le fragment se termine sur ce mot, par une phrase très mutilée.

Autant qu'on en puisse juger par le texte, l'auteur du dialogue connaissait l'art de faire vivre ses personnages. Certaines scènes témoignent même d'un don d'observation exacte et d'un sens réel du comique. Telle est celle où le noble étranger, tout cousu d'or, reçoit au bain, de la part des Athéniens, une sévère leçon de modestie (1), ou encore celle où sont dépeints les parasites, courant la nuit les rues d'Athènes, se faisant jeter à la porte des maisons par les portiers, qui les traitent de « chiens » et de « flatteurs » (2), et finissant, plus d'une fois, par restituer le repas que leur goinfrerie leur a fait absorber trop gloutonnement. Grégoras sait peindre des scènes aussi vivantes. Cependant, rien ici ne rappelle sa manière (3), et le style, critérium à peu près infailible pour juger de l'authenticité de l'une de ses œuvres, n'a rien ici de commun avec le sien. Le fragment n'est pas de lui. De qui est-il ? La brièveté, l'état de mutilation du texte rendent précaire toute hypothèse. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la manière rappelle, en partie, celle de Lucien et que la langue évoque assez celle des Atticistes des premiers siècles de l'ère chrétienne.

1. *Id.*, f. 267 r.

2. *Id.*, fol. 268 v.

3. Il est évidemment question d'Athènes, des Panathénées et des acteurs tragiques (f. 267 r.) ; on y trouve aussi une profession de foi en faveur du Platonisme (f. 268 r.), mais il est impossible de voir, en un endroit quelconque, une allusion à la vie de Byzance, au *xiv^e* siècle.

Les opuscules suivants, indiqués par Boivin dans son Catalogue des œuvres de Grégoras (1), ne sont pas davantage de cet écrivain. Les *Prières au Christ et à la Vierge* sont de Mathieu d'Éphèse (2). De même, la *Prière prononcée, à notre entrée à Éphèse* (3), la *Prière prononcée sur le seuil d'une maison et d'une ville* (4), l'opuscule : *Ceux qui cultivent les deux littératures (profane et sacrée) ne sauraient être appelés avec raison des savants. Ce sont plutôt, à vrai dire, des contrefacteurs de la vraie science* (5), et celui *Sur ceux qui critiquent à tort les savants modernes et contemporains* (6). De même encore, la *Consolation improvisée, adressée à la Basilissa, à l'occasion de la mort de Théolecte de Philadelphie* (7), la *Description de la Résurrection du Christ* (8), le *Discours au très grand autocrator des Romains, Andronic Ducas Ange Paléologue, sur sa bonté d'âme, qui lui fit nous rendre visite, lors de notre maladie ; sans être complètement encore rétabli, pour le remercier, dans la mesure de nos moyens, nous avons composé le présent discours, en action de grâces* (9). Il en faut dire autant de l'*oraison funèbre de Jean Chumnos, adressée à la très sainte Basilissa, avec quelques mots de consolation pour calmer sa douleur* (10), et de celle, prononcée à l'occasion de la mort de son très cher ami Callièrès (11). M. Treu a réussi à démontrer (12) que ces différents opuscules étaient de Mathieu d'Éphèse, l'un des meilleurs amis de Grégoras. En aucun d'eux, en effet, l'on ne retrouve le style de ce dernier. C'est par suite d'une erreur de lecture, commise par Lambécus, comme l'a fait voir également Treu (13), que la paternité de ces ouvrages avait été accordée à Grégoras. Quant au *Panégyrique*, qui lui est attribué par le cod. Athos 3860, n° 2, l'impossibilité où l'on a été d'avoir en main le texte,

1. Boivin, Bonn, I, pp. XLVI-LVIII.

2. Cod. Vindob. theol. gr. 174, ff. 70-72.

3. *Id.*, ff. 150 v.-151 v. Il est vrai que Boivin ajoute, en note : « Videndum utrum precatio sit Gregorae an Ephesi metropolitae » (p. XLVI, n° 2).

4. *Id.*, f. 306.

5. *Id.*, ff. 74-81.

6. *Id.*, ff. 301-305. Boivin dit, en note, à propos de cet opuscule (p. XLV, n° 1) : « Incertum utrum Gregorae an Maximi Planudis ». L'opuscule est de Mathieu d'Éphèse. (M. Treu, *Matthaios, Metropolit von Ephesus*. Prog., Postdam, 1901).

7. *Id.*, ff. 131 v.-135 v. Le titre de Boivin est différent, p. XLIX.

8. *Id.*, ff. 82-86.

9. *Id.*, ff. 58-65.

10. *Id.*, ff. 146 r.-150 r.

11. *Id.*, ff. 126 v.-131 r.

12. M. Treu, *op. cit.*, pp. 36-51.

13. *Id.*, *id.*, pp. 13-16.

empêche de savoir si vraiment l'opuscule est de Grégoras. Le « du même » qui est en tête n'est pas une preuve suffisante en faveur de l'attribution.

Reste l'œuvre que le cod. Paris. gr. Sup. 971 attribue à Grégoras. Ce manuscrit, qui renferme les Notes de la Porte du Theil, donne dans le carton n° 14, pp. 240-271, une Oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie, et la met au compte de Grégoras. La Porte du Theil écrit p. 240, sur la première feuille du carton : *Oraison funèbre de Théolepte par N. Grégoras*. Il n'indique pas le manuscrit d'où il a tiré le texte ; il en reproduit seulement la foliotation (215 v. 245). Le titre exact de la monodie est le suivant : *Monodie sur le bienheureux et très saint métropolitain de Philadelphie, Théolepte, où l'on réfute en peu de mots, le dogme latin de la procession du très Saint-Esprit, dogme contre lequel aussi il lutta vaillamment et avec une fougue toute juvénile*. Sans entrer dans les détails, plusieurs raisons interdisent de voir en Grégoras l'auteur de cette oraison funèbre. Elle diffère, par la forme, de ses monodies. De plus, cette oraison funèbre est plus une vie qu'une oraison funèbre, où l'on cherche à faire pièce au patriarche Veccos, partisan notoire de l'Union des deux Églises. Enfin et surtout le style ne rappelle en rien celui de Grégoras. Mais quel en est l'auteur ? Certainement pas non plus, Théodore d'Hyrtakè ; peut-être, mais sans qu'on puisse l'affirmer, Nicéphore Chumnos, auteur d'une oraison funèbre de Théolepte (1).

Ces différents ouvrages retirés de l'œuvre oratoire de Grégoras, il est possible maintenant d'aborder l'étude de celle-ci.

II

Les Exercices d'École.

Les *exercices d'école* (Προγυμνάσματα) y sont amplement représentés. Critiquables, lorsqu'ils sont cultivés par pur jeu d'esprit ou pour faire étalage de virtuosité oratoire, ces exercices sont nécessaires, et, ils l'étaient surtout alors, pour assouplir, meubler et orner l'esprit du rhéteur. Les exercices, imaginés jadis par Hermogène et par Aphthonios étaient toujours en honneur, au xiv^e siècle, et les théori-

1. Boissonade, *An. Gr.*, V, 183-239.

ciens de l'art oratoire, comme Joseph le Philosophe (1) continuent de les recommander et de les commenter. Toutefois, il en est de nouveaux, nés des circonstances et qui, sans atteindre la faveur dont jouissaient les exercices traditionnels, semblent cependant avoir été cultivés avec succès. L'œuvre de Grégoras nous permet, en particulier de les connaître.

La plupart des exercices oratoires, pratiqués alors, sont représentés dans son œuvre : discours sur un thème fictif (*Μελέται*), Éloges soit d'un fruit soit d'une qualité, Suppliques ou Prières, adressées au Basileus, Introductions de Chrysobulles, ou de Sigillia, Introductions de testament ou testaments même, Grégoras prit un plaisir évident à ces exercices, où se complaisait son esprit souple et épris du clinquant de la sophistique contemporaine.

Les *Mélétai* de Grégoras sont au nombre de deux. Elles sont encore inédites. La première est conservée par le cod. Vatic. gr. 1086, ff. 67 v. 74 v. et par le cod. Angel. gr. 82, ff. 89 r. 95 v. La seconde se trouve dans le même cod. Vatic. gr. 1086, ff. 20 v. 22 v.

La première *Mélète* est intitulée : *Les Lacédémoniens et les Thébains se sont portés contre Platées. Les Platéens leur envoient des députés, car, à leur avis, il n'y a pas lieu de faire la guerre.* Le titre est suivi des mots suivants : « Étudions (*Μελετῶμεν*) la défense des Platéens ». Cette *Mélète* est savamment construite ; elle montre chez Grégoras une réelle connaissance des procédés de la rhétorique.

Les Platéens sont venus pour connaître les raisons de l'hostilité des Thébains et des Lacédémoniens, et pour leur démontrer qu'ils n'ont aucun intérêt à agir, comme ils le font. Les Platéens les prient de les entendre avant d'entreprendre quoi que ce soit. Les Spartiates y consentent (f. 68 v.).

Les Platéens parleront sans flatterie. Ils diront la simple vérité (f. 69 r.). Ils rappellent alors rapidement l'autonomie, donnée par Pausanias à Platées, après les guerres médiques (f. 69 v.), la tentative des Thébains pour s'emparer de cette ville, leur échec (f. 70. r), enfin, la récente entrée en campagne des Spartiates pour libérer la Grèce (f. 70 v.). L'Hellade serait-elle, à nouveau, menacée par les Perses, ou Sparte voudrait-elle asservir la Grèce entière ? A la vue des Spartiates, campant sous leurs murs, les Platéens se sont pris à douter de la

1. Waltz, *Rh. Gr.*, III, 465-569.

pureté de leurs intentions. La situation de Platées est tragique. Ils se conduisent envers elle, « comme des gens qui en voudraient à des marins de n'avoir essuyé aucune tempête ou d'y avoir échappé » (f. 71 r). A partir de là seulement, l'orateur traite son sujet. Il va démontrer aux Spartiates que leur conduite est injuste et préjudiciable à leurs intérêts.

Si c'était un tyran ou un roi qui agisse ainsi, personne ne s'en étonnerait. S'ils marchaient contre les Béotiens et les Corcyréens, anciens alliés des Mèdes, personne ne les blâmerait. Mais, ils marchent contre leurs anciens compagnons d'armes (f. 71 v.). Qu'ils craignent d'attacher à leur nom la réputation de violence qui s'est attachée à celui des Athéniens (f. 72 r.). Ils doivent respecter les volontés de leurs ancêtres ; c'est un crime de porter les armes contre des compatriotes (f. 73 r.). Voilà pour la justice. Voici pour l'intérêt (f. 73 v.). Si les Spartiates retournent chez eux, sans plus, leur mauvaise réputation s'effacera (f. 74 r.). Au reste, ils ignorent comment se serait terminée pour eux leur aventure. Si finalement, ils s'entêtaient dans leur criminelle entreprise, qu'ils sachent que les Platéens, au nom de leurs morts, ici étendus, combattront avec la dernière énergie pour ne pas succomber au déshonneur. L'orateur conclut en engageant, une fois de plus, les Spartiates à bien réfléchir avant d'agir, car le plus grand crime est de briser les liens de la patrie et de faire la guerre civile.

C'est une Méléte de grand style, construite suivant les préceptes de l'art. Toutefois si l'on y retrouve les principaux motifs de développements, recommandés par Hermogène, dans sa *Tékne Rhètorikè*, comme le *προοίμιον*, la *προκαταστάσις* et les *πλάσματα*, ou, comme les appelle Hermogène *πλαστά ἐπιχειρήματα*, on y voit aussi accumulés, avec cette absence de mesure fréquente chez les imitateurs, la plupart des thèmes, indiqués par les rhéteurs contemporains : l'antithèse (ἐκ τοῦ ἀντιθέτου), la parabole (παράβολή), l'exposé par subdivision (ἐργασία δι' ὑποδιαιρέσεως), la subdivision par le moins (ὑποδιαίρεσις τοῦ ἥττονος), etc., que le copiste a pris soin d'indiquer soigneusement en marge du manuscrit. C'était le goût du jour. Les Mélétai de Pachymène sont construites de la même manière. On se plaisait alors à ces subtilités, et ce devait être une joie très pure de voir étaler une si grande virtuosité en des exercices, qui ne pouvaient développer que le goût de la mièvrerie et de la ratiocination.

Le thème de cette Méléte est, du reste, classique. Il figure déjà dans

les *Exercices Préparatoires* de Théon d'Alexandrie (1). Le sujet est rité du II^e livre de Thucydide, chapitres I à VI. Les Thébains, en 430, tentèrent de s'emparer de Platées. Après un siège héroïque, la ville dut se rendre, en 427. Grégoras n'a pas repris le thème tel que Théon l'avait traité. Celui-ci donne le passage de Thucydide comme un exemple de récit (διήγημα). Il examine les différentes manières de le présenter, et il en indique six. On peut aussi, ajoute-t-il, présenter cette narration comme si les Thébains parlaient avant d'entrer dans la ville, ou comme s'ils souhaitaient seulement y pénétrer.

Grégoras traite ce thème à sa manière. Ce n'est plus, pour lui, un récit, mais une Méléte. Il renouvelle ce sujet d'école, en donnant la parole, non plus aux Thébains, mais aux Platéens. Il peut ainsi critiquer la conduite de Thèbes et celle de Sparte. Par ailleurs, et c'est surtout par là qu'elle est originale, cette Méléte appartient au genre historique. A en juger par les Mélétoi que nous avons, ce genre fut, semble-t-il, assez peu en faveur à Byzance. Il exigeait des connaissances assez vastes, que souvent le rhéteur ne possédait pas. Et, en effet, on ne trouve pas de Méléte de ce genre, dans l'*Abrégé des Exercices Préparatoires* de Mathieu Blastare (2). Quant à Pachymère, il semble avoir suivi, plus encore que Grégoras, la mode d'alors. Sur ses treize Mélétoi, deux seulement sont du genre historique, la première (3) et la cinquième (4). Les autres ont pour sujet des lieux communs, traités depuis longtemps par les sophistes, tel celui-ci : « Un homme a été proclamé vainqueur. Il demande, en récompense, la vie de l'un de ses compatriotes. La cité lui donne satisfaction. On découvre alors qu'il a assassiné autrefois l'homme en question. Il est poursuivi pour meurtre. Présentons l'accusation » (5). Sujets bien vieillots, dont Synésios se moquait déjà, dans son traité *des Songes* (6).

Grégoras, c'est probable, a traité aussi des Mélétoi de ce genre. Il semble, toutefois, avoir été plutôt porté aux amplifications histori-

1. Waltz, *Rh. Gr.*, I, pp. 191-201.

2. Waltz, *Rh. Gr.*, I, pp. 121-126. Cf. cod. Par. gr. 2830, ff. 201 r.-216 v.

3. Boisson. G. Pachym. *Declamationes*, XIII, p. 1-29. « Périclès est accusé d'aspirer à la tyrannie. Présentons la défense de l'accusé, qui parle comme un général et se défend comme un orateur ».

4. *Id.*, *id.*, pp. 82-89. « La loi ordonnait de délibérer trois jours, avant de déclarer ou non la guerre. Philippe s'empare d'Elatées. Démosthène conseille d'entrer en campagne le jour même et de faire la guerre ».

5. *Id.*, *id.*, pp. 90-112.

6. Migne, *P. G.*, 66, col. 1317-1320.

ques. Il était jeune et désirait faire étalage de ses connaissances. Et, de fait, dans cette *Mélétè*, il montre une certaine habileté dans l'expression des sentiments et des idées antiques. Le souvenir des guerres Médiques, le rappel du serment prêté devant Zeus Eleuthérios (fol. 73 v.), l'évocation discrète des Erinnyes et des foudres de Zeus (fol. 73 r.) le serment fait par les Platéens, montrent que l'Hellade des temps héroïques lui était familière. Mais il y a peut-être, quelque chose de plus. On peut se demander si Grégoras, à travers les faits antiques, ne fait pas une allusion voilée aux événements contemporains. Quand il dit : si l'Hellade est affaiblie par des guerres civiles, nous verrons bientôt les Barbares coloniser notre pays, car il n'est pas de conquête plus facile que celle d'un pays, désolé par des guerres intestines; et quand, dans la péroraison, les Platéens terminent par un appel émouvant à l'union sacrée, Grégoras ne ferait-il pas allusion à la guerre civile, qui minait l'empire, en mettant aux prises Andronic II et Andronic III? La *Mélétè* est antérieure à 1330, et la lutte entre les deux Andronic, sévit de 1325 à 1328. La chose n'est pas impossible. En tout cas, Grégoras a tenté, dans cette *Mélétè*, de faire preuve d'originalité.

Toute autre est la seconde *Mélétè*. Le cod. Vat. gr. 1086 est seul à nous l'avoir conservée (f. 20 v. 22 v.). Le texte est incomplet. Le titre et le folio 20 v. sont peu lisibles, par suite de l'humidité, qui a effacé complètement certains mots, et, entre le folio 20 v. et le folio 21 r., il manque un folio complet. Le titre, tel qu'on peut le lire, est celui-ci : « Est représenté, dans le présent discours..., revenu depuis peu d'exil... Il raconte à ses parents les (actions [d'éclat] qu'il a accomplies ». Bien que le titre indique qu'il s'agisse d'un Logos, c'est, en réalité, une *Mélétè*. Elle rappelle le *ἐπίγραμμα* d'Aphthonios ou d'Hermogène. Mais Grégoras lui a fait subir certains changements.

Il (1) n'a pas oublié la mort de son frère. Envoyé en ambassade auprès du roi de Mysie, Alexandre, il s'est rappelé, au moment où il longeait la frontière de ce pays, les exploits de son frère, emporté par une blessure mortelle. Il prononça un thrène sur le défunt. De ce thrène le manuscrit ne nous a conservé que l'introduction. C'est une accumulation fatigante de souvenirs bibliques et mythologiques, destinés à exprimer cette idée : Je suis seul dans ma douleur, et je n'a

que la nature pour témoin de mes souffrances. C'est à cet endroit du texte qu'il manque un folio complet. L'orateur, après avoir rapporté le début du thrène, devait, vraisemblablement, rappeler aux auditeurs les hauts faits du mort. La fin seule du récit subsiste... On y voit les Byzantins débarquer aux environs de Thessalonique, surprendre les Barbares, qui ravageaient la contrée, les poursuivre jusqu'au mouillage de leur propre flotte, s'emparer d'un grand nombre d'entre eux et de leur chef Raoul (1). Malheureusement, le frère du prince fut blessé au pied. Il mourut rapidement, laissant une jeune femme et trois enfants en bas âge. Successivement, celle-ci, le frère du mort, l'ambassadeur envoyé en Mysie prononcent un thrène sur le défunt. Tous se ressemblent. Les éléments, les astres, la terre sont pris à témoins d'une douleur qu'on se dit incapable d'exprimer ; l'ambassadeur développe pédantesquement ce lieu commun : tout ici-bas n'est que poussière ; seul demeure le souvenir des faits d'armes, qui assure à celui qui les a accomplis l'immortalité de la gloire. L'orateur déclare alors : « Là-dessus, il (mon maître) se leva et se remit en route pour remplir la mission, dont on l'avait chargé. Quant à moi, il m'a envoyé vers vous, pour vous renseigner sur ce qu'il a fait, et pour apprendre ce que vous faites ».

Cette Méléte est un exemple d'un exercice qui ne figure ni dans les Exercices préparatoires antérieurs au xiv^e siècle, ni dans ceux de Pachymère. C'est, en réalité, un modèle de Monodie. Faut-il voir une allusion à des événements historiques, comme pourrait l'indiquer la mention du chef Raoul? Il n'est pas possible de le dire. En tout cas, cette Méléte présente tous les défauts de la sophistique. On y étouffe un sentiment sincère sous l'accumulation des procédés oratoires. Ces appels à l'air, au ciel, à la terre, aux fleuves, ces souvenirs mythologiques (Niobé, Orphée, Thamyris), cette amplification « tripartite », où un lieu commun (tout passe ici-bas) est développé avec un luxe excessif d'arguments : souvenirs historiques, exemples empruntés aux choses inanimées et aux êtres humains, tous ces procédés étaient alors fort goûtés, car on les retrouvera dans les Monodies, réellement prononcées. Si l'on ajoute les exclamations, inévitables dans un sujet de ce genre, les images et les comparaisons, trop nombreuses et peu naturelles, on comprendra comment, après avoir été formé à pareille

1. S'agit-il de Raoul le Gros, dont il est question dans *Pachym. s.*, VI, 26, 530-533?

école, le rhéteur, pour peu qu'il manquât de bon sens, comme Théodore d'Hyrтакè, en arrivait à écrire des oraisons funèbres, monstrueuses aussi bien au point de vue de la forme que des sentiments exprimés. Grégoras ne se débarrassa jamais des défauts, qu'il avait contractés, en s'entraînant à de semblables exercices.

Un autre exercice oratoire, alors en vogue et cultivé depuis Hermogène, était l'éloge (Ἐγκώμιον). Grégoras le pratiquait aussi. L'éloge comprenait soit l'éloge d'arbres, comme le palmier (1), de saisons, comme le printemps ou l'hiver (2), d'animaux, comme le bœuf (3), ou enfin de qualités, comme l'ordre (4). A en juger par ce que nous possédons de ces Exercices préparatoires, les éloges de saisons et d'éléments semblent avoir été les plus en vogue. Ainsi, Théodore II Lascaris écrit un *Éloge du printemps* (5), Georges de Chypre traite sérieusement de *la mer et la nature de l'eau* (6), Théodore Pédiasimos, contemporain de Grégoras, compose un *Éloge du soleil* et un autre de *l'Été* (7).

L'Éloge fut cultivé, au xiv^e siècle. Cependant on semble lui avoir préféré la Comparaison (Σύγκρισις), car, elle permettait, grâce au parallèle, de faire doublement étalage d'habileté sophistique. Pachymère, écrit, par exemple, une *Comparaison de l'olivier et de la vigne* (8), Maxime Planude, une autre *de l'hiver et du printemps* (9). C'étaient du reste, des sujets traditionnels : on retrouve la comparaison de Pachymère chez Nicolas le Sophiste (10), comme celle de Maxime Planude, sous la forme d'une *comparaison de l'été et de l'hiver* (11).

L'Éloge et la Comparaison, recommandés jadis par Hermogène et par Aphthonios, gardaient donc, au xiv^e siècle, leur faveur. Toutefois, ces deux maîtres de la rhétorique byzantine ne cultivèrent, semble-

1. Nicolas le Sophiste, Waltz, *Rh. gr.*, I, 334-335.

2. *Id.*, *id.*, 335-336.

3. Nicolas le Sophiste, Waltz, *Rh. gr.*, I, 332-334.

4. Nicolas le Sophiste, *id.*, I, 336-338.

5. Krumb. *GBL* 2, 478.

6. Ed. dans : *Drei Lektion-Katalogen der Univers, Iéna*, 1895-1897, par Moritz Schmidt.

7. Ed. M. Treu, *Th. Pediasimi ejusque...*

8. Waltz, *Rh. gr.*, I, 572-574.

9. Boissonade, *An. gr.*, II, 310-339.

10. Waltz, *Rh. gr.*, I, 370-371.

11. *Id.*, *id.*, I, 366-367.

t-il, que l'Éloge d'hommes ou de qualités (1), et la Comparaison entre deux personnes (2). Les rhéteurs du ^{xiv}^e siècle introduisent de la variété dans ces deux exercices.

Grégoras écrit deux Éloges. Le premier, comme nous l'apprend l'une de ses lettres à Démétrius Cavašilas (3), était l'éloge de sa ville natale, Héraclée de Pont, son premier ouvrage, et, à l'en croire, assez imparfait. Il donnait, pourtant, écrit-il, ce plaisir qu'on a à regarder des fleurs, ou plutôt à entendre les balbutiements des bébés, écoutés avec tant de joie par ceux qui les ont élevés ». Cet Éloge n'était peut-être pas seulement un exercice d'école ; peut-être, contenait-il des renseignements sur l'histoire d'Héraclée et sur la première jeunesse de Grégoras. Il ne nous est pas parvenu.

Il ne nous reste de lui qu'un Éloge. Il est encore inédit. Il nous a été transmis par plusieurs manuscrits, entre autres, par le cod. Vatic. gr. 1086, ff. 46 v-49 v. Il est intitulé : *Éloge de l'amandier* (Εἰς τὴν ἀμυγδαλὴν ἐγκώμιον). Suivant la loi du genre, l'éloge commence par une formule conventionnelle ; l'amandier est de tous les arbres le plus utile à l'homme. Suit un développement sur les lieux où il pousse. Après avoir déclaré que cet arbre est très utile, Grégoras en étudie la forme, et fait preuve d'un rare mauvais goût dans l'emploi des images et des comparaisons (4). Il s'étend ensuite sur les services rendus par l'amandier : l'amande est le seul fruit dont l'écorce, la chair et le noyau soient comestibles. Enfin, l'amandier pousse partout et il est d'une culture facile. Grégoras termine gauchement et brusquement, en disant qu'il pourrait écrire bien d'autres choses sur cet arbre ; mais ce qu'il a écrit suffit à prouver ce qu'il voulait démontrer.

Exercice d'école franchement mauvais. C'est, vraisemblablement, l'un des premiers que Grégoras ait écrits. La maladresse avec laquelle il applique les préceptes de la rhétorique en sont une preuve. Ils y sont, en effet, scrupuleusement respectés. Il suffit de comparer son Éloge avec celui de l'olivier par Nicolas le Sophiste (5). On y retrouve

1. Aphtonios, Waltz, *id.*, I, 8 : *Eloge de Thucydide, et Eloge de la Sagesse*.

2. *Id.*, *id.*, I, 10 : *Comparaison d'Achille et d'Hector*.

3. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, ff. 87 v.-88 v.

4. Par exemple, l'amandier, « comme le centre de la terre » tient un juste milieu entre les arbres qui ont du feuillage mais pas de fruit et ceux qui ont des fruits et peu de feuillage (f. 47 v.). On peut le comparer « à un homme qui bondirait sur un pied ou qui boiterait » (*id.*).

5. Waltz, *Rh. gr.* I., 334-335.

le même plan, les mêmes thèmes de développement. Comme l'aman-dier, l'olivier pousse en tout lieu, et il est l'arbre le plus utile à l'homme. Enfin, le plan d'ordinaire logique et clair chez Grégoras, est ici assez lâche, autre preuve que cet exercice date des premiers temps où il s'exerçait à son métier d'écrivain.

Ces exercices, si futiles et si factices, avaient, en réalité, pour but de fournir au rhéteur des cadres tout faits, pour disposer idées et faits. Mais, à pareille école, l'écrivain perdait le sens de la mesure, car l'exagération devient facilement une habitude d'esprit ; il s'accoutumait aux amplifications et aux développements oiseux, et se laissait séduire par le chatolement d'un style fleuri, lourd d'images et de comparaisons, dont certaines sont de véritables hors d'œuvre. Or, Grégoras fut incontestablement séduit par cette creuse rhétorique.

On retrouve les mêmes défauts, quoiqu'à un moindre degré, dans l'opuscule suivant, conservé, en particulier, dans le cod. Par. gr. 3040, ff. 25 v. 28 v. Il est, lui aussi, inédit. Il a pour titre : « Réfutation dirigée contre ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'humilité chez l'homme ». Cet exercice rappelle, en partie, l'exercice, indiqué par Hermogène au chapitre VI de ses *Exercices préparatoires*, sous le titre de : « Réfutation et Confirmation » (Περὶ ἀντισκευῆς καὶ κατὰ σκευῆς). Cet exercice avait pour but d'entraîner le sophiste à soutenir le pour et le contre. Il fut toujours cultivé avec prédilection. Nicolas Basila kès au xii^e siècle, le fait figurer dans ses *Exercices préparatoires*, qui cependant ne comptent que 7 exercices au lieu des 12 d'Hermogène et des 14 d'Aphthonios (1) ; Mathieu Blastare le mentionne soigneusement dans son *Abrégé des exercices préparatoires*, Pachymère, enfin traite successivement, dans ses *Exercices préparatoires*, une « Preuve de la vérité du récit de la rose » et une « Preuve par le contraire, ou Réfutation de la vérité du récit de la rose » (2).

Toutefois, et l'exemple de Grégoras le prouve, la rhétorique du xiv^e siècle tente de renouveler cet exercice. Une Confirmation était, en général, accompagnée d'une Réfutation. Ici, seule la Réfutation est traitée ; le sujet ne comporte pas de confirmation. De plus, la Réfutation se présentait, d'ordinaire, sous la forme d'une discussion, exposée par l'auteur lui-même : telle la réfutation de Pachymère ou

1. Waltz, *Rh. gr.*, I, 55-120.

2. *Id.*, *id.*, pp. 557-559 et 559-561.

celles de Nicolas le Sophiste (1). La Réfutation se présente ici sous forme d'un dialogue. De là, peut-être, le titre *Ἀντιλογία*, au lieu du terme habituel : *Ἀντισκευή*. Enfin, Grégoras en fait plus qu'un exercice d'école.

L'*Antilogia* ou *Réfutation* est, en effet, surtout un pamphlet, dirigé contre les sophistes. Xénocrate est allé se promener dans un bois aux environs de Byzance, pour y trouver un peu de fraîcheur et y lire les ouvrages des Attiques. Il y rencontre Arcésilaos, fils d'Anaxarchos de Byzance et Nausiphane, fils de Crantor de Milet, ses amis de longue date. Les trois hommes se mettent à parler de légendes mythologiques. Le narrateur (dont le nom n'est pas donné) s'étonne de les voir s'intéresser à des sujets aussi vieillots, « comme s'ils y étaient attachés par je ne sais quelle chaîne d'or, descendant des sommets homériques ! » (f. 26). Le narrateur leur oppose l'attitude de Xénocrate, qui n'écrit que des choses utiles à la communauté ou à l'individu. Mais il lui est répondu : « Il règne sur l'univers une telle obscurité qu'il est impossible de voir ce qui s'y passe, obscurité qui démontre qu'il n'y a pas d'humilité ici-bas » (fol. 26 v.). Il a beau opposer les œuvres de Xénocrate qui prouvent le contraire, Arcésilaos le réfute, en lui démontrant la toute puissance des sophistes (2).

Le narrateur reprend la parole. Il veut tenter d'expliquer ce qu'est l'humilité. Avant tout, il fallait définir celle-ci. Elle s'oppose à l'orgueil, qui règne indéniablement sur terre. Mais Arcésilaos ne pourrait avoir raison que si « la nature humaine était simple ; or, elle est formée d'éléments divers et opposés les uns aux autres par leur tendance propre ; de là, l'existence d'une humilité particulière à l'âme et d'une humilité propre au corps » (fol. 28 v.). La seconde a pour cause tout ce qui débilite ce dernier, comme les fatigues et les veilles. Seuls connaissent la première ceux qui en ont fait l'expérience. Après avoir redit son étonnement d'entendre Arcésilaos nier l'humilité chez l'homme, il l'engage (car c'est le crépuscule) à rentrer chez lui et à demander conseil à la nuit. Il pensait, à l'aide des arguments de Xénocrate, « pétrifier ses contradicteurs » ; il n'en a rien été. Aussi engage-t-il vivement Xénocrate à lui démontrer qu'ils ont tort, sinon il se ralliera à leurs théories.

Cet exercice appartient, lui aussi, aux premiers que Grégoras ait

1. Waltz, *op. cit.*, *id.* Il cite sept exemples de Confirmation et neuf de Réfutation.

2. Voir plus loin, p. 164, l'étude de cette partie du dialogue.

écrits. Le plan, dans l'ensemble, est net ; il ne l'est pas dans le détail. Grégoras ne sait pas encore manier le dialogue ; de là, du flottement et de la lenteur dans la discussion. Bien plus : on dirait même parfois, qu'il ne sait comment traiter son sujet. Par ailleurs, il mélange les genres : la première partie est un pamphlet, la seconde une amplification mi-philosophique, mi-oratoire.

Le sujet de l'*Antilogia* n'était pas nouveau. L'éloge de l'humilité et la critique de l'orgueil figurent dans les *Exercices préparatoires* de l'Anonyme de Venise (1). On y trouve un *Ταπεινήσεως ἐγκώμιον* et un *Ψόγος ὑπερηφανίας* (2). La manière, il est vrai, dont Grégoras et l'Anonyme ont traité le sujet est différente. Chez ce dernier, l'éloge et le blâme sont présentés séparément. Mais les idées, exprimées par l'Anonyme, dans son éloge de l'humilité, sont, en partie, celles que Grégoras développe à son tour. Les traités de rhétorique du xiv^e siècle ne nous ont conservé aucun exercice du même genre. Ni Pachymère, ni Mathieu Blastare ne semblent le connaître. Il devait pourtant, être courant, et la forme du dialogue appartient, peut-être, seule à Grégoras.

Les autres Exercices de celui-ci ne figurent dans aucun traité de rhétorique connu. Ce sont bien, cependant, des exercices préparatoires.

Le formalisme byzantin voulait que toute personne, qui adressait une supplique ou des renseignements, par exemple, au Basileus, le fît suivant un protocole, rigoureusement établi. De même les décisions impériales, les mandements patriarcaux devaient être rédigés suivant un modèle conventionnel ; peut-être même, les testaments, quand ils émanaient d'ecclésiastiques, devaient-ils être rédigés suivant des règles fixes. Il est, dans ces conditions, tout naturel qu'on ait enseigné dans les écoles, la façon de rédiger ces différents actes.

Les manuscrits nous ont conservé un certain nombre d'Exercices préparatoires de ce genre, œuvres de Grégoras. Tous ces exercices sont inédits. On peut, pour plus de clarté, les répartir en trois groupes : *suppliques* ou *prières* pour solliciter ou pour remercier ; *préambules* de rescrits impériaux ou *chrysobulles* et de mandements patriarcaux

1. D'après le cod. Par. gr. 444.

2. Waltz, *Rh. gr.*, I, 619-624 et 625-630.

ou *sigillia*, et *préambules de testaments* ou *testaments* mêmes. Tous ces exercices sont conservés par le cod. Vatic. gr. 1086.

Grégoras ne nous a laissé qu'une *supplique* au Basileus. Elle a pour titre : *Lettre supposée, adressée par... au Basileus* (1). Elle est très courte. Le thème est un lieu commun, sur lequel il était loisible de broder de nombreuses variations : souvent, le Basileus a écouté favorablement le suppliant ; il l'écouterait favorablement cette fois encore. Cette idée est reprise une seconde fois sous une forme peu différente. L'auteur de la requête proteste de sa piété et de son respect pour le Basileus. Il termine, en disant que le Basileus, ne cherche qu'à connaître les volontés du Seigneur. « Aussi diriges-tu tout sans heurt ici-bas, avec l'aide de Dieu, et gouvernes-tu mieux que personne ». Ces mots terminent la supplique. C'en est, en réalité, l'introduction. La faveur devait être sollicitée ensuite. Le placet, on le voit, est fait de l'éloge du Basileus. Toute demande adressée au souverain devait être, en effet, un éloge déguisé de celui-ci : ainsi nous l'apprend le Philosophe Joseph (2). De semblables documents n'ont aucune valeur historique.

Trois *prières* sont conservées dans le même cod. Vatic. Elles sont censées être prononcées par un métropolitain, récemment nommé. Deux sont adressées au Basileus et sont intitulées : *Prière, adressée à un Basileus et supposée prononcée par un métropolitain qui vient d'être nommé* (3). Ces deux Prières se ressemblent fort : la seconde semble être, un plan et la seconde le développement de ce plan. Comme il est naturel, le métropolitain s'adresse à Dieu. L'idée développée est celle-ci : Dieu est tout-puissant. Le procédé employé est l'amplification.

Dieu accorde la force à ceux qu'il veut. Il accordera au Basileus la victoire sur ses ennemis, la vie et une royauté éternelles. La destinée de Dieu est de sauver l'humanité. Aussi peut-on louer le Tout-Puissant en tout temps et en tout lieu.

Cet exercice était, sans doute, en faveur au xiv^e siècle. Mathieu d'Ephèse le cultiva, comme le montre sa *Prière adressée à un Basileus par un archimandrite* (4). Les métropolitains avaient coutume,

1. Fol. 212 r.-212 v.

2. Waltz, *Rh. gr.*, III, 516-517.

3. Cod. Vatic. gr. 1086, ff. 214 v.-215 r. : et ff. 216 r.-216 v.

4. Cod. Vindobon. theolog. gr. 174, ff. 57 r.-57 v.

après leur nomination, de prononcer une Prière. Ainsi, Grégoire Palamas nommé en 1347, par Cantacuzène, archevêque de Thessalonique (1), composa une *Prière qu'après sa nomination, il adressa suivant l'usage, en leur présence, aux deux Basileis* (2). Les idées exprimées y sont les mêmes. Dieu est le maître de la terre et des cieux. Qu'il maintienne l'union des deux souverains et qu'il les protège ; qu'il les aide dans leur lutte contre les ennemis de l'état, et qu'il leur donne, avec la victoire, la joie et le bonheur.

La troisième Prière est d'un genre différent. Elle a pour titre . *Prière supposée prononcée par un métropolitain, qui vient d'être nommé, et qui pour la première fois pénètre dans la métropole, qui lui est assignée* (3). Cette Prière est plus intéressante que les deux autres, car, semble-t-il, sous les formules conventionnelles, on devine certaines allusions à des événements contemporains. L'idée développée est la suivante : le Christ, qui guide le monde par des voies mystérieuses, sait mettre l'harmonie en tout. Une amplification, faite d'une très longue énumération, épuise cette pensée. Que Dieu fasse du métropolitain un bon pasteur et qu'il rende ses brebis dociles ; que Dieu les défende en guerre et qu'en période de famine, il leur donne le pain de vie pour soutenir leurs âmes et leurs corps. La Prière se termine par la même idée que dans les deux Prières précédentes : la destinée du Christ est d'avoir pitié des hommes et de les sauver. Qu'il soit fidèle à sa mission. Ainsi le pourra-t-on louer dans les siècles des siècles (216 r.).

L'appel à Dieu, en temps de guerre et de disette, peut très bien n'être qu'une réminiscence de la Bible. Mais il se pourrait aussi qu'il y ait dans cette Prière une allusion à un état de choses contemporain. L'empire byzantin, au début du xiv^e siècle, connaissait souvent la guerre sur son propre sol. La Grande Compagnie Catalane l'avait ravagé de 1308 à 1311 et la guerre civile entre les deux Andronics (1325-1328) venait à peine de s'éteindre. Rien d'étonnant à ce qu'un métropolitain songeât, au moment d'entrer dans sa ville, à implorer l'aide de Dieu, en ces temps troublés. Et de fait les Prières, prononcées, par les métropolitains, au moment de pénétrer dans leur métropole,

1. Cant., IV, 16, 269.

2. Cod. Par. gr. 1239, ff. 394 r.-305 v. Les deux Basileis sont Jean Cantacuzène et Jean V Paléologue.

3. Cod. Vatic. gr. 1086, ff. 215 r.-216 r.

réflètent, plus ou moins clairement, semble-t-il, les événements d'alors. Telle la *Prière prononcée à son entrée à Ephèse*, en 1329 par Mathieu d'Ephèse (1), telle, surtout, la *Prière à Dieu*, rédigée par Palamas, au moment où il allait pénétrer pour la première fois à Thessalonique (2). Cette dernière contient des allusions évidentes aux événements d'alors. Après avoir, suivant l'usage, appelé sur lui-même et sur ses fidèles la grâce de Dieu, Palamas, rappelle que le Christ (302 r.) a éloquemment prêché l'union. Aujourd'hui, la folie déchaîne les Byzantins les uns contre les autres, et ils se complaisent non seulement dans les malheurs qui les atteignent, mais encore dans le meurtre. « Que Dieu, dans sa miséricorde inépuisable, les réconcilie et les incite à montrer, dans leurs actes comme dans leurs paroles, soumission et affection envers les très saints Basileis » (303 r.). Si l'on songe que Cantacuzène imposa Palamas à Thessalonique, et que cette ville refusa, par deux fois, de recevoir dans ses murs le nouvel archevêque, on pourra peut-être voir dans cette Prière autre chose que des lieux communs.

Ainsi, les Prières revêtaient des formes nombreuses et variées. On en prononçait, du reste aussi, au début de l'année, comme le montre la *Prière pour le commencement de l'année* (3) de Mathieu d'Ephèse, et même, quand on entrait pour la première fois dans la demeure d'un personnage important : témoin, la *Prière prononcée sur le seuil d'une maison et d'une ville*, du même Mathieu d'Ephèse (4). Par là s'explique qu'on ait entraîné le futur rhéteur à composer des morceaux de ce genre.

On l'entraînait aussi à rédiger les *introductions* des *chrysobulles* et celles des *sigillia* des Patriarches. Grégoras n'eut jamais l'occasion, dans la réalité, de rédiger un acte de ce genre. Il cultiva, cependant, cet exercice. Le cod. Vatic. gr. 1086 nous a conservé de lui deux *Introductions de Chrysobulles* (5) et deux *Introductions de Sigillia* (6).

Des deux *Introductions de Chrysobulles*, la première développe le thème suivant : il n'est pas de parure plus belle pour un Basileus que de récompenser ses sujets méritants. Un tel a toujours été fidèle

1. Cod. Vindobon. theol. gr. 174, ff. 150 v.-151 r.

2. Cod. Par. gr. 1239, ff. 301 v.-303 r.

3. Cod. Vindobon. theol. gr. 174, ff. 47 v.-48 v.

4. *Id.*, *id.*, f. 306 r.

5. Cod. Vatic. gr. 1086 ff. 216 v.-217 v. et f. 235 r.-235 v. :

6. *Id.* ff. 211 v.-212 r. et f. 213 r.

envers nous, il mérite d'être récompensé, car son exemple engagera d'autres à l'imiter. La seconde *Introduction* développe à peu près le même thème, mais sous une forme différente. Il est beau pour un souverain de faire le bien à ceux de ses sujets qui lui ont témoigné une fidèle affection, et même à ceux qui ne lui en ont témoigné aucune ; on les incite ainsi à changer leur inimitié en affection. Le Basileus veut défendre sa vie, non par des remparts mais par l'affection de ses sujets qui lui serviront de garde vivante. Il a cependant été souvent déçu : ceux qu'il s'imaginait lui être attachés étaient ses pires ennemis. Il a heureusement fini par triompher. « Mais, passons sous silence ces faits, connus de tout le monde. Puisque... » L'introduction se termine sur ces mots. On devine aisément la conclusion : un tel s'est montré fidèle et loyal sujet ; il mérite d'être récompensé.

Les chrysobulles étaient, en effet, toujours précédés d'une introduction, faite soit de réflexions générales, soit de l'exposé des faits à l'occasion desquels le chrysobulle était donné par le souverain. Les Introductions des *Novelles* de Justinien en sont, en quelque sorte, le prototype. On y visait à l'élégance, car ces introductions n'étaient rédigées que par de hauts dignitaires ou des hommes très instruits, et on les recopiait comme de vrais chefs-d'œuvre. D'où la nécessité, pour en faciliter la rédaction, de donner des modèles, où se trouvaient réunis les lieux communs qui y figuraient habituellement. Et, de fait, bien des chrysobulles, accordant une récompense ou une faveur exceptionnelle, présentent dans l'introduction une idée semblable à celle qui est développée dans les deux exercices de Grégoras. Telle, par exemple, l'introduction, rédigée par Démétrios Cydonès pour un chrysobulle de Jean VIII Paléologue, accordant à son fils Manuel le gouvernement à vie de la Macédoine et de la Thessalie (1) ; telle encore celle qu'écrivit Théodore Métochite pour le chrysobulle, par lequel Andronic II accordait à Jean Cantacuzène son amitié et promettait d'accueillir favorablement toute demande venant de lui (2) ; telle, enfin, les introductions aux *Λόγοι χρυσόβουλαι* de Nicéphore Chumnos : qu'il s'agisse d'une donation de terrain au tsar de Serbie (3),

1. *Sitzungsber. d. königl. Preuss. Ak. der Wiss. zu Berlin*, 1888, pp. 1409-1422.

2. Sathas, I, pp. 193-195. Le texte en est incomplet. Cf. Zacharie von Lingen-thal, dans : *Proemien zu Chrysobullen von Demetrios Cydones* (*Sitzungsber. d. königl. Preuss. Ak. der Wiss. zu Berlin, id., id.*).

3. Boissonade, *An. gr.*, II, pp. 63-69.

de la réunion de moines dissidents (1) ou de celle de deux monastères en un seul (2), le Basileus essaye de montrer que sa décision est juste et qu'elle a été inspirée par l'amour pour ses sujets.

Les *introductions des Sigillia* patriarchaux donnent lieu aux mêmes remarques. La première de celles qu'a composées Grégoras devait précéder les décisions de Patriarches, relatives, par exemple, à la réfection d'oratoires ou de cellules de cénobites (Μοναστήριον). Le temps détruit tout, mais vivifie tout aussi. Il est le témoin de la perversité et de la vertu de l'homme. Preuve, cette retraite de cénobite, qui n'est plus aujourd'hui. Elle montre l'action destructrice du temps, l'ingratitude des hommes, mais aussi la piété de celui qui l'a remise en état. « Il avait trouvé ce gymnase de vertu transformé en repaire de brigands, il a estimé qu'il avait là l'occasion de prouver son dévouement à Dieu... » Sur ces mots se termine l'introduction.

La seconde devait servir de modèle à celle des *Sigillia* par lesquels les Patriarches s'occupaient plus particulièrement des intérêts spirituels du clergé. Dieu a dévolu au Patriarche la mission de régler et d'administrer les choses spirituelles, et celle de sauver tout ce qui peut être sauvé. C'est être barbare que de négliger son prochain et ses parents ; c'est être encore plus barbare que de ne point s'inquiéter de ceux que le Saint-Esprit a rendus frères. Aussi, le Patriarche a-t-il décidé de s'occuper de tout. « Certaines choses des plus saintes... » Là-dessus prend fin l'introduction.

La comparaison de ces deux Introductions avec celles de *Sigillia* authentiques permet de retrouver les mêmes lieux communs. A vrai dire, les *Sigillia* du xiv^e siècle que nous ont conservés Miklosich et Müller, dans leurs *Acta* se présentent assez souvent sans préambule ou avec un préambule très bref : tel est le cas pour le sigillion de Jean Glyceys, exhortant, en 1315, les moines de Vatopédi et d'Esphigmenon, de l'Athos, à mettre fin à leurs querelles, ou celui de Jean Calécas, donné vers 1338, et adjurant les moines de Byzance, qui s'adonnaient à la magie, d'y renoncer (3). Toutefois les *Sigillia* étaient certainement précédés d'un préambule, comme l'indiquent les deux exercices de Grégoras. On en retrouve la trace, en tout cas, dans ceux qui datent du xv^e siècle et des siècles postérieurs. Ainsi, Dictys, le septième

1. *Id.*, *id.*, pp. 60-76.

2. *Id.*, *id.*, pp. 77-84.

3. Miklos. et Müller, *Acta*, I, 184-188.

Patriarche, après la prise de Byzance, dans le sigillion, qu'il donna en 1490 (1), pour nommer métropolite de Larissa, l'évêque de Démétriadé, Bessarion, commence par déclarer qu'il a à cœur de donner un guide et un chef spirituel à Larissa, car il a mission de s'occuper de la direction spirituelle de ses frères en Jésus-Christ. De même, Néophyte II, en 1600 (2), confirmant un précédent sigillion relatif au monastère de la Théotokos, dit *Τῆς Σκαλωτῆς*, et fondé en 1140, commence par déclarer qu'il importe de veiller à l'entretien des saints monastères, car ils sont aussi utiles au corps qu'à l'âme. Ce sont bien les mêmes lieux communs, jalousement conservés par une tyrannique tradition.

Enfin, et ce sont les derniers exercices oratoires de Grégoras, nous avons de lui une *Introduction à un testament*, le *Testament supposé d'un moine* et le *Testament supposé du grand syncelle du Péloponnèse* (3). Tous trois sont conservés dans le même cod. Vat. gr. 1086. L'introduction est très courte. L'idée développée est la suivante : Tout homme est mortel. Les nombreuses occupations de la vie quotidienne nous empêcheraient de nous le rappeler si les « préludes de la mort » vieillesse ou maladies, n'étaient là pour nous faire songer à la redoutable échéance. Assiégé par la maladie, au seuil de la vieillesse, « je pense à la mort et je redoute sa venue subite... »

Le *testament supposé d'un moine* (4) devait servir de modèle à ceux d'entre eux, qui avaient à tester. Le moine, souvent sans fortune, pouvait déclarer qu'un testament est le seul moyen d'empêcher les hommes de se quereller, à propos des biens, laissés par l'un d'eux. Après quoi, le moine déclarait : « Pour moi, depuis longtemps, j'ai choisi une vie simple et sans ressources »... Quant au dernier exercice (5), c'est un modèle pour testament, écrit par un grand dignitaire ecclésiastique. L'exercice suppose qu'il s'agit du testament rédigé par le grand syncelle du Péloponnèse. Après un préambule où, y est-il dit, l'homme, depuis la faute originelle, est soumis à la mort et ignore le moment où cette dernière le frappera, le testateur déclare qu'il est âgé, vieux et malade et qu'il s'attend à mourir d'un moment à l'autre. Il ne saurait différer plus longtemps la rédaction de son testament...

1. Deltion, II, 18-20.

2. *Id.*, *id.*, 622-625.

3. Ff. 212 v.-213 r.

4. Ff. 213 r.-213 v.

5. Ff. 213 v.-214 v.

Il affirme alors n'avoir jamais commis d'injustice. Il a relevé à ses frais, le « très saint monastère de... », aidé du reste par la libéralité du Basileus. A ce dernier il doit d'avoir été nommé protosyncelle. Puis commence le testament proprement dit. Il lègue au Basileus le monastère en question. « En second lieu... ». Là s'arrête le testament, les clauses variant naturellement avec chaque testateur.

Lorsqu'on compare à ces différents exercices les testaments ($\Delta\iota\alpha\theta\acute{\eta}\varsigma\iota$) que nous possédons, on retrouve les principaux lieux communs, qui figurent dans les exercices-types. Ainsi, le patriarche Jean Glycys, dont Grégoras rédigea le testament (1), écrit que l'homme doit songer à la mort qui le frappe à l'improviste. Il doit surtout y penser, quand la maladie l'accable. C'était le cas pour Glycys. Puis, comme dans le dernier exercice de Grégoras, Glycys rappelle la bonté du Basileus à son égard ; il fut élevé par lui à la dignité patriarcale. La maladie l'épuisant, il a décidé de se préparer à la mort, et il rédige son testament. Nicéphore Chumnos procède de la même manière dans sa $\Delta\iota\alpha\theta\acute{\eta}\varsigma\iota$ (2). La mort surprend les hommes à toute heure ; aussi veut-il écrire son testament (3). Puis, avant de passer à la rédaction du testament même, Chumnos affirme qu'il a toujours observé la concorde et la justice (4).

Tels sont les différents Exercices préparatoires, cultivés par Grégoras. Pratiqua-t-il les autres *Progumnasmata*, restés en faveur jusqu'à la chute de Byzance ? On l'ignore. Toutefois, si l'on ne possède de lui ni Chrie, ni Comparaison, ni Ethopée, ni Thèse (5), ni Maxime (6), ni Accusation (7) ni Critique (8), certains autres exercices prépara-

1. *Hist.*, VIII, 2, pp. 289-292. Cf. Cod. Vat. gr. 1086, ff. 210 r.-211 v. Ces deux textes sont incomplets. Le cod. Vat. offre un texte différent, à la fin ; il semble même donner ce testament comme un exercice préparatoire.

2. Boissonade, *An. gr.*, V, pp. 314-450.

3. *Id. id.*, p. 324.

4. *Id. id.*, p. 325.

5. Cf. Pachym., dans ses *Progumnasmata* (Waltz, *Rh. gr.*, I, pp. 583-586). Thèse : « Faut-il s'embarquer ? », déjà traitée par Nicolas le Sophiste (Waltz, *id.*, 417-418). La « thèse » était un exercice consistant à faire retrouver toutes les raisons favorables ou non pour entreprendre une action.

6. Pachym., *id. id.*, pp. 555-557, développe cette « maxime » de Démosthène : « il faut de l'argent, et, sans argent, rien de ce que l'on devrait faire, ne peut être fait », tirée de la 1^{re} Olynthienne ; elle figure déjà dans Aphthonios (*Progumn.*, 4, « définition de la maxime »), dans Libanios (éd. Reiske, p. 1125) et dans Nicolas le Sophiste (Waltz, I, pp. 279-280).

7. Pachym., *id. id.*, pp. 586-589.

8. *Id. id.*, pp. 568-572.

toires, comme la Fable, les Lieux Communs, la Description se trouvent épars dans son œuvre, et prouvent que Grégoras les connaissait, pour le moins : telle la fable des cèdres et des roseaux, dans la *Vie de Jean d'Héraclée* (1), tels les innombrables lieux communs, qui émaillent ses ouvrages : « il est impossible de trouver une existence exempte de chagrins » maxime empruntée à Hérodote (2), et fréquente chez Grégoras (3) et ses contemporains (4) ; telle sa description de l'Athos (5). Grégoras semble donc avoir parcouru le cycle complet des Exercices préparatoires pour devenir un rhéteur brillant et fécond. Ses *Œuvres de circonstance* en sont la preuve.

Les œuvres de circonstance.

Les œuvres de circonstance comprennent les ouvrages, écrits à l'occasion d'événements particuliers. On peut, pour plus de commodité, les répartir en trois groupes : les œuvres d'éloquence d'apparat, les œuvres de polémique et les œuvres d'éloquence sacrée. Dans tous ces ouvrages, Grégoras se montre rhéteur accompli et étale les défauts que la pratique des exercices préparatoires avait fait épanouir en lui.

Les œuvres d'éloquence d'apparat sont formées des *Éloges* de Basileis, et des *oraisons funèbres* de souverains et de grands personnages. C'était une coutume de prononcer devant le Basileus, en particulier à l'Épiphanie (6), un discours, qui n'était qu'un éloge de ses vertus. Grégoras, qui fréquentait la Cour, sacrifia lui aussi à cet usage. Il loua successivement Andronic II et Andronic III, le premier, avec plaisir, parce qu'il était son protecteur et ami, le second, parce que son abstention aurait pu avoir pour lui de funestes conséquences. Nous avons, en effet, trois Éloges d'Andronic II, dont deux inédits, et un seul d'Andronic III.

Des trois Éloges d'Andronic II, l'un se trouve inséré dans l'*Histoire* de Grégoras (7), les deux autres nous ont été conservés, entre autres par le cod. Par. gr. 3040. Le premier a pour titre : « *Ce discours pre-*

1. Cod. Par. gr. 3040, f. 16 v.

2. VII, 46.

3. Cf. par exemple, *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 133 v. *Hist.*, XXI, 4, p. 1014, XXII, 4, p. 1051.

4. Th. Métoch., *Miscell.*, ch. 27, 57, 111, 116, 117, 119, Pachym., IV, 17, 19, 20.

5. *Hist.*, XIV, 7, pp. 714-717.

6. Cod. Escorial. Y. II, 10, ff. 211 v., 243 r., 319 r., trois discours de ce genre.

7. VIII, 8, 328-339.

nant comme point de départ le goût du très divin Basileus pour les œuvres de Platon, tente de montrer que les actions de celui-là sont en accord avec les maximes (du philosophe) » (1). Le second est en dialecte ionien, et il est intitulé : *Au Basileus, en dialecte ionien* (2). Parmi ces Éloges, celui qui figure dans l'*Histoire* est le plus ancien en date ; il fut prononcé par Grégoras, en 1322. L'éloge en dialecte ionien est le plus récent (3). Ces trois Logoi ne sont, en réalité, que l'éloge de l'intelligence (φρόνησις) du Basileus. Toutefois, si certaines idées se retrouvent dans les trois, ils n'en diffèrent pas moins assez l'un de l'autre.

Le premier Logos est le plus ancien et le plus long. Les manuscrits, qui nous l'ont transmis à part (4), le font précéder d'une courte *Introduction*, où Grégoras dit prononcer, suivant l'usage, l'éloge du Basileus, et lui faire hommage « des prémices de ses œuvres ». C'est bien, en effet, l'un des premiers essais oratoires de Grégoras. L'Éloge commence par un long préambule. L'absence d'orateur capable de louer Andronic II engage Grégoras à célébrer son souverain. Il se contentera de louer, parmi les nombreuses qualités du Basileus, son intelligence (φρόνησις) et son éloquence (ὁ τῆς γλώττης κρότος). Suit l'éloge non de l'intelligence, mais de l'éloquence. Car, et le philosophe Joseph le note dans son *Précis de Rhétorique* (5), on peut signaler à propos d'une qualité, et en particulier de l'intelligence, des détails, qui peuvent être indiqués à propos de qualités différentes. Grégoras encadre l'éloge de l'éloquence entre deux paragraphes, consacrés à celui de l'intelligence.

Tous connaissent l'intelligence remarquable du Basileus, « soleil de la terre ». Au contraire des astres, dont l'immuable beauté finit par émousser l'admiration, l'intelligence d'Andronic II ne cesse de provoquer un étonnement de jour en jour plus vif. A ce développement succède l'éloge de l'éloquence du Basileus. Sa parole est facile, agréable, harmonieuse. Il surprend les savants, « par les problèmes qu'il ne cesse de poser, problèmes souvent nouveaux et à la discussion des-

1. Cod. Par. gr. 3040, ff. 22 v.-25 v.

2. *Id.*, ff. 61 v.-63 v. :

3. *Id.*, f. 62 v.

4. Codd. Vatic. gr. 1086, ff. 54 v.-60 r. ; 1085, ff. 77 v.-81 r. ; Angelic. gr. 82 ff. 68 v.-72 v. et Monac. gr. 10, pp. 160-169. Le cod. Vatic. gr. 116, ff. 126 v.-129 v. qui nous a conservé aussi cet Éloge, n'en donne pas l'*Introduction*.

5. Waltz, *Rh. gr.*, III, 552.

quels il prend part avec chaleur et compétence ». Il a fait de son Palais « un gymnase de science d'où l'on ne sort qu'orateur accompli ». Andronic est supérieur à Démosthène à Platon, à Socrate, à Salomon lui-même. Grégoras revient alors à l'éloge de l'intelligence du Basileus. Celui-ci gouverne en ayant pour règle l'intérêt de ses sujets. Il a pris le pouvoir à un moment où des ennemis puissants et nombreux attaquaient l'empire de tous côtés. Il leur a résisté victorieusement. L'empire est tranquille et sait que son chef saura habilement le guider. Suit la conclusion. Grégoras s'excuse d'être resté au-dessous de sa tâche. Il demande l'indulgence du Basileus, et termine, suivant la coutume, par une prière à Dieu, qu'il supplie d'accorder au souverain une vie longue et heureuse.

Très différent est l'Ἐπί τις λήθεις... C'est aussi une œuvre de jeunesse. Grégoras veut prouver qu'Andronic II non seulement ressemble à Platon, parce qu'il applique les maximes du philosophe, mais (ainsi l'exigeaient l'usage et la flatterie) qu'il lui est supérieur. Dans une introduction prétentieuse et alambiquée, Grégoras montre qu'Andronic s'apparente intellectuellement à Platon. Le goût du Basileus pour l'œuvre du grand penseur en est une preuve. Mais voyons, dit Grégoras « si réellement on peut comparer tes actes à ceux du philosophe et les siens aux tiens ». Suit la démonstration en quatre points. Platon écrit : l'un des avantages de la philosophie est de vivre dans la sérénité, et, quand les autres sont ballottés par les tempêtes, de prévoir les malheurs, ou, si l'on ne peut s'y soustraire, d'en tirer le meilleur parti possible. Platon s'est contenté de l'affirmer. Andronic II a mis en pratique la maxime du philosophe au point que s'il avait vécu avant lui, on pourrait croire que sa conduite a suggéré à Platon cette réflexion. En second lieu, Platon dit que les états seront bien gouvernés le jour où les philosophes les dirigeront, ou celui où les souverains seront philosophes. La question est mal posée. Platon suppose un état calme et heureux. S'il avait supposé un état troublé, sa maxime n'aurait peut-être plus été vraie. Il lui eût suffi, il est vrai, de contempler, dans une vision prophétique, Andronic II. Celui-ci est, en effet, un prince philosophe, non seulement en paroles, comme Lycurgue et Solon, mais aussi en actes. En troisième lieu, Platon, rapporte-t-on, sur le point de frapper son esclave avec son bâton, s'arrêta brusquement, et à Xénocrate, qui lui en demandait la raison, il répondit qu'il ne voulait pas déshonorer la majesté de la philoso-

phie. Après s'être étonné de ce pouvoir de la philosophie sur un homme en colère, Grégoras remarque que, là encore, Andronic est supérieur à Platon. Ce dernier ne frappa pas son esclave, mais il le fit frapper par un autre. Andronic, à qui les lois donnent tout pouvoir, ne châtie même pas par un intermédiaire. Il tente d'amener les coupables à résipiscence par sa seule bonté. Enfin, Platon disait : pour être heureux, il suffit d'unir la vertu à la sagesse (γρόνησις) et à la supériorité physique. C'est le cas d'Andronic. Personne ne l'égale en beauté physique et en intelligence. Si Platon vivait, il regretterait de n'avoir pas donné une définition plus exacte du bonheur. Grégoras termine un peu brusquement par un lieu commun habituel : il pourrait dire bien d'autres choses encore, mais il n'a ni l'intelligence, ni surtout l'éloquence du Basileus ; mieux vaut garder le silence.

L'Εἰς τὸν Βασιλέα est en dialecte ionien. Grégoras voulait montrer qu'il connaissait les dialectes littéraires de la Grèce antique. Les formes, qu'il emploie, véritables barbarismes parfois, font voir que cet Éloge est aussi une œuvre de jeunesse (1). C'est, cependant, le plus récent des trois Éloges d'Andronic. On y retrouve plus d'une idée exprimée dans le précédent opusculé. Après un long préambule, où il raconte que les prodigalités d'Alexandre envers ses amis et ses soldats ne pouvaient à elles seules lui assurer la gloire, Grégoras constate que la Fortune se plaît à tromper l'homme en lui offrant une renommée fallacieuse et périssable. Celui, au contraire, qui sait juger sainement et prévoit l'avenir, mérite les plus vifs éloges. Tel est Andronic. Beaucoup ont déjà fait l'éloge du souverain ; Grégoras est de ce nombre. Il se contentera, cette fois, de montrer que la Providence protège, en la personne du Basileus, le prince le plus intelligent et le plus savant.

Dieu sait quel profond amour de la science anime Andronic, et avec quel zèle il en assure la diffusion. Loin de ressembler à Denys le Tyran, qui, tout épris de science, n'abandonnait pas moins Platon, Andronic a compris le génie de l'illustre penseur. Tout jeune, il avait

1. Par exemple : 62 r. : δεξιέως (faussetment analogique de ἀτρεκέων), 62 v. : σοφέως, ἀτρεκέως, 63 v., προθυρέων, faussetment analogique de ὁστέων. Il faudrait également noter les formes fautives, dues peut-être au copiste, comme : 62 r., ἀπήησι pour ἀπίησι (ἀφίησι), 62 v., πολλέων pour πολέων ; les formes, créées à l'image de formes ioniennes réelles, telle : 62 r., αὐτέων, analogique de τούτέων ; les formes doriennes, prises peut-être pour des formes ioniennes, comme 63 r. : ὑπεθήκαιο, et le mélange arbitraire des formes ioniennes et attiques : 62 r. : Ἀριστοτέλους σοφὴν προθυμεῖν καὶ τὸ αἰτέειν.

déjà ces qualités, exigées de tout souverain par Platon. Une fois sur le trône, Andronic a fait voir le souverain éclairé qu'il était. Mais il mérite surtout d'être loué parce qu'il est autodidacte. L'Éloge se termine par un lieu commun : Andronic a reçu de la nature un air impérial et majestueux ; il se dresse semblable à une colonne, qui inspire le respect et attire les regards. La formule habituelle met fin à l'Éloge : Que Dieu accorde au Basileus une vie longue pour permettre à ses sujets de jouir de sa bonté et de sa vue.

Outre ces trois Éloges d'Andronic II, Grégoras en a écrit un d'Andronic III. Il est intitulé : *Λόγος προσφωνηματικός* (1). Grégoras ne put éviter de prononcer l'éloge de ce souverain ; mais, sous la vaine et brillante rhétorique, on ne retrouve plus l'admiration sincère qu'il avait pour Andronic II. L'éloge d'Andronic III date, vraisemblablement, de 1341 (2). Dans le préambule, Grégoras salue le retour du Basileus, paré de l'auréole de la victoire : il a reconquis les terrains perdus par ses prédécesseurs. Puis commence l'éloge proprement dit. Nouvel Héraklès, Andronic III a délivré l'empire des ennemis qui le harcelaient. Sans trêve, il les pourchasse sur terre et sur mer. Il a battu les Bulgares et les Serbes (3), reconquis Chios (4) et Phocée (5), fait rentrer dans l'obéissance l'Étolie (6) et l'Acarnanie (7), ravagé l'Illyrie (8). Enfin et surtout, il a écrasé en un jour une orgueilleuse et puissante armée turque, qui avait franchi le Bosphore (9). Andronic se montre ainsi supérieur à Thémistocle, à Pausanias, à Alcibiade, à Alexandre même.

La se termine l'éloge. En une péroration trop longue, Grégoras dit son impuissance à louer le Basileus convenablement, et le prie de tenir compte plus de l'intention que des mots. Ainsi, il découvrira « comme dans un miroir, les trésors d'affection sincère qui se cachent sous des mots insignifiants ». Puisse Dieu accorder au Basileus une longue existence pour le bien de ses sujets.

1. Ed. Westermann, *Excerptorum bibl. Paulinae Lipsiensis libris manu scriptis Pars prima*. Prog. Leipzig, 1865.

2. Grég. *Hist.*, XI, 9, 544.

3. *Id.*, *id.*, X, 4, 483.

4. *Id.*, *id.*, XI, 1 532.

5. *Id.*, *id.*, XI, 2, 534.

6. *Id.*, *id.*, XI, 4, 538.

7. *Id.*, *id.*, XI, 6, 544.

8. *Id.*, *id.*

9. *Id.*, *id.*, XI, 7, 548 ou XI, 4, 439 et Cant., II, 34, 508.

Grégoras, enfin, a écrit un *Éloge du Roi de Chypre*, édité à tort par Migne (1) sous le nom de Thomas Magistros, car Grégoras nous apprend lui-même, dans l'une de ses lettres (2) qu'il en est bien l'auteur. Cet Éloge, qui est très oratoire, et qui est intitulé *Au Roi de Chypre* (Εἰς τὸν Ῥηγὺν τῆς Κύπρου) est vraisemblablement celui d'Hugues IV de Lusignan, qui régna sur l'île de 1324 à 1360 (3). La renommée de Chypre, déclare Grégoras, dépasse celle des pays les plus fameux de l'antiquité, car Chypre est en Orient, berceau du christianisme. Son roi est un prince pieux et orthodoxe ; il est surtout épris de justice et il fait régner la paix bienfaisante. L'Éloge se termine sur cette réflexion dans les trois manuscrits (4), qui nous l'ont transmis. Le texte, publié par Migne est beaucoup plus étendu ; la fin de l'éloge est consacrée aux qualités intellectuelles du Roi, qui est donné pour un grand savant.

Tous ces Éloges se ressemblent, quant au style. Les comparaisons les images y sont très nombreuses et souvent peu suivies. Mais la faute en est à la loi du genre, et ce qui, du reste, nous paraît être aujourd'hui une faute de goût, passait alors pour de l'esprit. Le Philosophe Joseph ne recommande-t-il pas d'appeler des fruits importés « des prisonniers » (5)? Ces défauts mêmes valurent à ces amplifications leur succès : témoin le nombre relativement élevé de manuscrits qui nous les ont transmis : huit pour l'Ἐπὶ τῆς λήθους, cinq pour l'Εἰς τὸν Βασιλέα. Ce n'est pas, il est vrai, par la forme que les Éloges de Grégoras sont intéressants.

Ces Éloges appartiennent tous au genre de l'Éloge du Basileus ou Ἀέγιος Βασιλικός. Ce genre naquit avec la fondation de l'empire byzantin, mais il s'épanouit surtout à partir du xiii^e siècle. Le philosophe Joseph nous renseigne sur les règles du Basilikos Logos au xiv^e siècle. Le but est de louer chez le Basileus des qualités reconnues par tous, pouvant donc appartenir au premier venu. On commencera par dire la difficulté de l'entreprise, et le rhéteur pourra, pour le mieux faire comprendre, accumuler les comparaisons selon son goût person-

1. *P. G.*, 145, coll. 397-404.

2. Cod. Par. gr. 3040, f. 103 v., lettre sans nom de correspondant.

3. Cf. de Mas Latrie, *Histoire de l'île de Chypre*, t. II, pp. 137-227.

4. Codd. Angel. gr. 82, ff. 193 v.-194 v., Monac. gr. 10, pp. 443-447 et Paris. gr. 3040, ff. 11 r.-12 r.

5. Waltz, *Rh. gr.*, III, 541.

nel (1). Ainsi procède Grégoras (2), ainsi font également Georges de Chypre, dans son *Éloge d'Andronic II* (3), Nicéphore Chumnos (4) et Théodore Métochite, dans ses deux *Basilikoi Logoi* (5). L'exorde donnera le plan de l'éloge. L'orateur déclarera qu'il ne sait comment procéder, et cette idée servira de transition. Ainsi fait Grégoras, dans son premier éloge d'Andronic II (6). L'éloge, continue Joseph, qui reproduit en partie Aphthonios (7), commencera par la patrie du Basileus (8). L'orateur célébrera ensuite la famille, les ancêtres du souverain, puis il étudiera sa naissance. Il passera alors à l'éloge, à proprement parler.

Il commencera par le portrait physique. Il énumérera ensuite les qualités du Prince : son amour de l'étude, son intelligence prompte, sa justice, sa sagesse ; il le comparera à Achille, à Héraklès, à Aristide. Il étudiera alors la conduite du Basileus, en guerre et en paix. Il rattachera cet éloge aux quatre seules vertus suivantes : le courage, la justice la sagesse et l'intelligence. Dans l'éloge du Basileus comme capitaine, il vantera son courage, sa science consommée de général, sa mansuétude envers les prisonniers. Dans l'éloge du Basileus, en temps de paix, il célébrera sa justice, le soin avec lequel il choisit de bons gouverneurs, la fermeté avec laquelle il frappe les coupables. Il associera à cet éloge la Basilissa, en montrant en elle la digne compagne d'un pareil souverain. Enfin, il parlera de la *εὐφροσύνη* du Basileus. Il dira qu'il a l'intelligence prompte, qu'il sait prévoir l'avenir mieux que n'importe quel devin, et qu'il sait discerner habilement les bonnes des mauvaises intentions. Il terminera l'éloge proprement dit en comparant le Basileus régnant à ses prédécesseurs et il le mettra au-dessus d'Alexandre. La conclusion dira tout d'abord le bonheur pour un peuple d'être gouverné par un souverain aussi parfait, déclarera qu'on ne saurait craindre les ennemis, quand on a un pareil chef, et terminera par une prière, demandant à Dieu de conserver longtemps à l'affection de ses sujets un prince aussi éclairé.

Tel était le plan-type du Basilikos logos. Il va sans dire, que, sui-

1. Waltz, *Rh. gr.*, III, 547.

2. *Hist.*, VIII, 8, 328.

3. Boissonade, *An. gr.*, I, 539.

4. *Id.*, *id.*, II, 1-3.

5. Cod. Vindobon. philolog. gr. 95, ff. 81 r.-96 v. et 145 v.-158 r.

6. *Hist.*, VIII, 8, 329-330.

7. *Progn.*, 50 (Waltz, *Rh. gr.*, I).

8. Waltz, *Rh. gr.*, III, 548.

vant le souverain, dont il faisait l'éloge, l'orateur mettait en lumière une qualité ou une autre : l'amour de la science ou la piété, comme c'est le cas pour les éloges des Basileis du ^{xiii}e siècle et du ^{xiv}e siècle. Mais tout Basilikos logos était construit sur le plan indiqué par Joseph le Philosophe. Ainsi, Georges de Chypre, dans son *éloge d'Andronic II*, s'étend très longuement sur la patrie, sur la ville natale et surtout sur les parents du Basileus (1) ; puis, il célèbre les qualités physiques d'Andronic II (2), et ses qualités morales : sa bonté (3), son courage à la guerre (4), et il termine en mettant en lumière deux qualités, qui distinguèrent ce prince ; sa piété (5) et son amour de la science (6). On en peut dire autant de l'éloge du même souverain par Nicéphore Chumnos (7) ; toutefois, et en cela il se rapproche de Grégoras, Chumnos loue surtout chez Andronic, sa *φρόνησις* (8) et sa qualité d'autodidacte (9).

Il ne faudrait pas croire cependant que tous les rhéteurs aient servilement observé les règles du Basilikos logos. Assurément, les éloges de Georges de Chypre et de Nicéphore Chumnos sembleraient le prouver. Si on les compare à l'*éloge d'Alexis Comnène* par Théophylacte (10), on y retrouve les mêmes lieux communs : le Basileus, quel qu'il soit, a les mêmes qualités de douceur, de justice, de sagesse et de bravoure, et il est vivement sollicité de faire tous ses efforts pour développer la Science.

Il y eut, cependant, à Byzance, des rhéteurs qui, tout en observant les lois fondamentales du genre, ne les suivirent pas aveuglément ; ils tentèrent, dans la mesure du possible, de faire œuvre originale, soit par la sincérité des sentiments, soit par l'indication de faits précis, permettant de mieux faire connaître leur époque, soit enfin par des modifications apportées à la forme même du Basilikos Logos.

Témoin Théodore Métochite et ses deux Basilikoi Logoi. On sait par son élève et ami Grégoras et par son ennemi Jean Cantacuzène,

1. Grég. de Chypre, Boissonade, *An. gr.*, I, 362-369.

2. *Id.*, *id.*, 369.

3. *Id.*, *id.*, 374.

4. *Id.*, *id.*, 376-379.

5. *Id.*, *id.*, 380-384.

6. *Id.*, *id.*, 386-389.

7. Boisson., *An. gr.* II, 35-39.

8. *Id.*, *id.*, 37.

9. *Id.*, *id.*

10. Migne, *P. G.*, 126, coll. 287 sqq.

l'affection qu'il témoigna à Andronic II, à qui il devait sa fortune. Métochite lui dédia deux Éloges ; ils sont encore inédits. Le plan, imposé par la tradition, est respecté dans le premier. Après une introduction, où se retrouvent les lieux communs, recommandés par la rhétorique d'alors (1), Métochite célèbre successivement la patrie (2), et les ancêtres d'Andronic II (3), les qualités physiques du Basileus (4) et sa conduite à la guerre (5) ; mais il s'étend longuement déjà sur sa politique religieuse, et il félicite le souverain d'avoir rétabli l'orthodoxie dans ses droits (6). Il termine par l'éloge de la justice (7), de la science (8) et de la bonté d'Andronic (9).

Le second Éloge est un peu différent. Après une introduction, conforme aux lois du genre (10), Métochite indique rapidement qu'Andronic a toutes les qualités (11), mais, il l'ajoute aussitôt : il ne veut louer chez lui qu'une chose, sa politique orientale (12). Il la retrace à grands traits. A la mort de Michel VIII, l'empire byzantin avait été attaqué de tout côté. Andronic II se porta d'abord en Orient et rétablit la paix en Ionie, sur le Méandre, en Phrygie et en Eolide (13). Malgré ces succès, la puissance byzantine restait ébranlée, surtout en Orient (14). Ce fut l'un des grands soucis d'Andronic II. Franchissant le Bosphore, en plein hiver (15), il refoule les Turcs et rétablit le pouvoir de Byzance sur la Bithynie, la Mysie méridionale, la Phrygie et l'étend même jusqu'aux confins de la Scythie (16). Il réorganise alors ces pays, et les voulant forts contre les Turcs, il s'ingénie à faire naître des villes, surtout sur le Sangarios (17). Il fait de cette contrée, désertique avant sa venue, l'une des plus riches de l'empire, et canalise le

1. Cod. Vindobon. Philol. gr. 95, ff. 81 v.-82 v.

2. *Id.*, f. 83 r.

3. *Id.*, ff. 83 v.-85 r.

4. *Id.*, f. 86 r.

5. *Id.*, ff. 86 v.-89 r.

6. *Id.*, ff. 89 r.-91 v. et 92 r.-94 r.

7. *Id.*, ff. 89 r.-90 v. et 91 v.-94 r.

8. *Id.*, f. 91 v.

9. *Id.*, f. 94 v.

10. *Id.*, ff. 95 r.-96 v.

11. *Id.*, ff. 145 v.-146 v.

12. *Id.*, f. 147 v.

13. *Id.*, f. 149 v. Cf. Grég., *Hist.*, V, 5.

14. *Id.*, *id.*, f. 151 r.

15. *Id.*, *id.*, f. 152 v.

16. *Id.*, *id.*, ff. 153 v.-154 r.

17. *Id.*, *id.*, f. 156 r.

Sangarios, qui devient l'un des remparts de l'empire (1). Andronic II vient ensuite se reposer à Nicée, qu'il embellit avec un soin particulier (2). L'éloge se termine sur ce développement.

Ce n'est plus, comme on le voit, un éloge banal d'Andronic II. C'est l'admiration, exprimée par Métochite, pour les efforts du Basileus, en vue d'améliorer le sort des provinces orientales de l'empire. C'est aussi une manière discrète d'attirer l'attention du souverain sur le danger qu'il y avait à dédaigner les événements d'Orient. Car Métochite, en ministre averti et en homme de bon sens, voyait le danger menaçant, qui venait des Turcs et l'éloge était la meilleure forme sous laquelle il pouvait le signaler au Basileus. Par là, Métochite renouvelait le genre du Basilikos logos, en sortant des banalités conventionnelles, pour esquisser un tableau, si discret fût-il, de la situation de l'empire byzantin en Orient.

Il y avait encore un autre moyen pour le rhéteur de faire preuve d'originalité. C'était de composer, un éloge, non pas complet, mais, en quelque manière, partiel. Dans ce cas, l'éloge ne portait plus le titre traditionnel, mais il s'intitulait, soit : Προσφωνήμα, comme l'écrit Th. d'Hyrtakè (3) soit Λόγος προσφωνηματικός, comme est intitulé l'éloge d'Andronic III par Grégoras, soit simplement Πρὸς τὸν Βασιλέα (4) ou Εἰς τὸν Βασιλέα. Dans ce cas, le rhéteur loue plus particulièrement une qualité du Basileus. Les trois Éloges d'Andronic II et celui d'Andronic III de Grégoras, comme celui d'Andronic II de Th. d'Hyrtakè, rentrent dans cette catégorie. Ne parlons pas du dernier. Il n'est qu'une suite d'images et de comparaisons, souvent de mauvais goût (5), à l'aide desquelles Th. d'Hyrtakè essaye de célébrer l'orthodoxie d'Andronic II. Cet écrivain ne sut jamais se libérer du maniérisme, et son penchant pour la sophistique étouffa presque toujours complètement en lui toute sincérité de sentiments. Il n'en est pas de même de Grégoras. Tout en sacrifiant au goût de l'époque, il sut mettre, dans ses Éloges d'Andronic II une admiration et une affection réelles.

1. *Id.*, *id.*, f. 156 v.

2. *Id.*, *id.*, f. 157 r.

3. Boissonade, *An. gr.*, I, pp. 248-254.

4. Cod. Par. gr. 3040, f. 29 r.

5. Boissonade, *An. gr.*, I, 252. Th. d'Hyrtakè veut dire qu'Andronic II ressemble à Constantin, il écrit : « Comme une éponge, tu as aspiré son caractère et tu es lui-même. »

Sa reconnaissance pour le souverain était naturelle, car il lui devait ce qu'il était. Andronic II (les historiens semblent être d'accord sur ce point) fut un prince pieux et très érudit, qui se plaisait à discuter avec les savants contemporains. Or ce que loue Grégoras chez Andronic II, c'est moins l'intelligence (lieu commun de tous les Basilikoi Logoi) que la science du Basileus, et son goût pour l'étude. Il était, du reste, bien placé pour en juger. Admirateur et sectateur de Platon, Grégoras put discuter des théories Platoniciennes avec Andronic II, dans ces réunions de savants si recherchées par le souverain. Nous ne possédons rien d'Andronic II. Mais, quand Grégoras, dans son premier Éloge (1) déclare que le Basileus aimait à poser questions sur questions et souvent des questions étranges et nouvelles pour ses auditeurs, ne fait-il pas allusion à l'intérêt qu'Andronic II prenait au renouveau des études scientifiques et astronomiques? Car Andronic soutint de ses affectueux encouragements Métochite (2), quand, à quarante-trois ans, celui-ci apprit l'astronomie avec Manuel Bryenne, et il ménagea à Grégoras même l'occasion d'exposer ses idées sur la réforme du calendrier (3). Par là, les Éloges de Basileis de Grégoras prennent une certaine valeur. S'ils ne sont pas aussi riches en faits que le second Basilikos Logos de Métochite, ils sont, du moins, soutenus par une sincérité, que seules la jeunesse et l'inexpérience de l'auteur étouffent sous les parures trop brillantes de la sophistique. Et voilà pourquoi, dans son Éloge d'Andronic III, qui ne s'occupa point de lettres comme son aïeul et n'eut pas comme lui, en matière religieuse, les mêmes passions, Grégoras ne célèbre que les victoires du Basileus ; encore, ses éloges sont-ils assez froids, car Grégoras, comme ses contemporains, n'ignorait pas que les succès d'Andronic III étaient surtout l'œuvre de Cantacuzène.

Ainsi, tout en observant les règles du Basilikos Logos, Grégoras essaya de modifier, au moins dans les détails, un genre que l'esprit traditionnaliste de la rhétorique byzantine tentait de conserver inchangé depuis son origine. Il essaya aussi de faire œuvre originale, dans la mesure du possible, dans ses *Oraisons funèbres*.

Les *Oraisons funèbres* de Grégoras sont au nombre de quatre ; elles sont toutes insérées dans son *Histoire*. Ce sont l'oraison funèbre

1. *Hist.*, VIII, 8, 333.

2. *Cant.*, I, 11, 55.

3. *Hist.*, VIII, 12.

d'Andronic II, prononcée le 14 mars 1332 (1), celle de Métochite, mort trente jours après (2), celle de Xénè, mère d'Andronic III (3), morte en août 1333 et celle d'Andronic III, mort le 15 juin 1341 (4).

Ces oraisons funèbres nous apprennent peu de chose, car la rhétorique y a trop de part. Après avoir dit la grandeur du malheur, que représente pour Byzance, la mort d'Andronic II, Grégoras chante les vertus du Basileus défunt. Il était bon, compatissant, juste, pieux et savant. A part l'endroit où est loué, en Andronic II, le souverain orthodoxe, « qui changea les tempêtes en beau temps et dressa haute et solide la tour des vrais dogmes » (5), et celui où est exalté « le fondateur de nombreuses villes » (6) en Europe et en Asie, la monodie n'est qu'un tissu de lieux communs, qui recouvrent cependant une douleur sincère. Grégoras termine en déclarant que jamais on ne cessera de pleurer un prince semblable. Il s'arrête, car sa douleur est inexprimable.

L'oraison funèbre de *Métochite* n'est pas moins oratoire. Grégoras y fait même un abus fatigant de l'antithèse. Après avoir dit combien la mort de Métochite, survenant peu après celle d'Andronic II, est douloureuse pour lui, Grégoras, passant sous silence la vie de l'homme d'état, fait l'éloge du savant, qui fit honneur à Byzance. Il était « la métropole de la science, l'acropole de l'éloquence » (7) : poète, rhéteur, philosophe, savant, Métochite fut tout à la fois (8) ; il a commenté lumineusement Aristote et ranimé l'astronomie (9). Aujourd'hui, il n'est plus ; Andronic II ne pouvait se passer de lui ; il l'a appelé. Grégoras s'excuse d'avoir été au-dessous de sa tâche.

L'oraison funèbre de *Xénè* est assez différente. C'est surtout un éloge d'Andronic III. Après un long préambule philosophique, où il compatit à la douleur d'Andronic, accablé par la perte successive de son père, de son grand-père et de sa mère, Grégoras consacre toute la monodie à engager le Basileus à ne pas se laisser abattre par cette dernière mort. Il l'exhorte à démontrer qu'il l'emporte bien sur tous

1. *Id.*, X, 1, 465-472.

2. *Id.*, X, 2, 474-481.

3. *Id.*, X, 6, 490-495.

4. *Id.*, XI, 11, 560-568.

5. *Id.*, X, 1, 468.

6. *Id.*, X, 1, 469.

7. *Id.*, X, 2, 476.

8. *Id.*, *id.*, 477.

9. *Id.*, *id.*, 478.

les souverains par la bonté et par la gaieté, et il le presse de « s'imiter lui-même » (4). De Xénè, Grégoras ne parle qu'incidemment, et en des termes si oratoires qu'ils en sont impersonnels : Xénè était la Basilissa la plus douce et elle aimait aveuglément son fils, Andronic III (2); « rose éclatante au milieu des piquantes acanthes, or pur au milieu des alliages » (3), ses vertus l'avaient fait appeler au trône. Grégoras termine, en demandant pardon pour son audace.

L'oraison funèbre d'*Andronic III* est de toutes la moins sincère. Après avoir indiqué la triste nécessité où il est « de tresser des thrènes au lieu de trophées » (4), Grégoras entreprend l'éloge du Basileus. Il loue surtout en lui le guerrier, « l'héroïque hoplite » (5), et il rappelle ses victoires sur les Turcs (6), sur les Serbes et sur les Bulgares (7). Puis, interrompant ses compliments, Grégoras s'adresse à la Basilissa Anne et la plaint du deuil qui la frappe (8). Enfin, revenant à Andronic III, il termine par une allusion à la Querelle de l'Hésychasme, qui venait d'éclater, et vante l'orthodoxie du souverain qu'il représente, somme toute, comme l'adversaire des Palamites (9).

Ces oraisons funèbres se ressemblent toutes par le style et par les lieux communs qu'elles renferment. Il n'est pas de genre, où la tradition et la convention aient régné aussi despotiquement, et rendu presque impossible toute tentative d'originalité. Qu'il s'agisse des oraisons funèbres du Patriarche *Michel Cérulaire*, de *Constantin Lichoudis* ou de *Xiphilin* par Psellos (10), de *Michel IX*, d'*Irène*, femme d'*Andronic II* et de *Nicéphore Chumnos* par Th. d'*Hyrtakè* (11), de *Jean V Paléologue* par Théodore Potamios (12) ou de celles que composa Grégoras, ce sont, à des degrés différents, les mêmes procédés. Les oraisons funèbres de Psellos sont, toutefois, les moins entachées de rhétorique, celles de Th. d'*Hyrtakè* sont les plus mauvaises.

L'oraison funèbre ou monodie (Μονωδία) n'est en réalité qu'un

1. *Hist.*, X, 6, 494.

2. *Id.*, *id.*, 492.

3. *Id.*, *id.*, 493.

4. *Id.*, XI, 11, 560.

5. *Id.*, *id.*, 561.

6. *Id.*, *id.*, 561.

7. *Id.*, *id.*, 562.

8. *Id.*, *id.*, 563.

9. *Id.*, *id.*, 564-565.

10. Sathas, *Bibl.*, IV, 421-462.

11. Boissonade, *An. gr.*, I, 248-293.

12. Ed. Sp. Lampros, *Deltion*, 2, pp. 48-62.

éloge rétrospectif du Basileus. Tout ce qui a été dit du Basilikos logos s'applique donc à l'oraison funèbre. Toutefois, cette dernière néglige l'éloge de la patrie et de la famille du Basileus. En général, l'éloge est outré ; Grégoras n'échappe pas plus à ce défaut que ses contemporains. Une grande partie de l'oraison funèbre est faite d'exclamations ou d'interrogations, accumulées sans égard pour la patience de l'auditeur. Ainsi, dans l'oraison funèbre d'*Andronic III*, se suivent cinq exclamations, commençant par le fastidieux « ô » : « O, comment cet homme si actif..., ô toi, qui nous as apporté si souvent la joie..., ô, comment toi qui veillais..., ô toi, qui as revêtu ton uniforme de campagne..., ô toi qui taillais en pièces nos ennemis... (1). » Ou bien, c'est un abus de l'antithèse : par exemple, dans l'oraison funèbre de *Th. Métochite* : « Hier, ô mort, tu as ravi le Basileus, aujourd'hui, sa Vesta ; hier, tu as ravi le temple des Grâces, aujourd'hui, les Propylées de ce temple ; hier le printemps du bonheur, aujourd'hui, l'hirondelle qui l'annonçait ; hier, le grand et incomparable esprit, aujourd'hui son héraut harmonieux... » (2), ou encore l'emploi exagéré de l'énumération, épuisant la même idée : ainsi, dans l'oraison funèbre d'*Andronic II* : « Grand Basileus, tous ont joui de tes bienfaits : les nobles..., les savants..., les prêtres..., les remparts de la ville... (3) », ou dans celle d'*Andronic III* : « Pleurez tous la mort du Basileus, vous qui appartenez à la famille impériale... courtisans..., soldats... esclaves..., vous qui menez une vie tranquille... juges... gens d'église... anachorètes... » (4). Si l'on ajoute enfin à tous ces défauts, la répétition presque littérale des mêmes compliments banals dans des éloges différents (par exemple, dans l'éloge d'*Andronic III* et dans l'oraison funèbre du même souverain) (5), on pourrait dire que les oraisons funèbres manquaient complètement de sincérité. Ce n'est, cependant, pas tout à fait exact des oraisons funèbres de Grégoras.

Sous les images, sous les comparaisons perce parfois un sentiment sincère. Témoin, dans la monodie sur *Andronic II*, l'éloge de la piété de ce Basileus, « flambeau de l'Église » (6) et de sa science (7) tribut

1. *Hist.*, XI, 11, 562-563.

2. *Id.*, X, 2, 477.

3. *Id.*, X, 1, p. 470.

4. *Id.*, XI, 11, p. 564.

5. Cf. en particulier, X, 1, 562.

6. *Id.*, X, 1, 468

7. *Id.*, *id.*

d'une juste admiration. Le début de cette monodie : « La grandeur du présent malheur me contraint de garder le silence », et la fin : « Le deuil que nous ressentons de la mort du Basileus dépasse tout ce qu'on peut dire dans une oraison funèbre » expriment aussi, sous une forme conventionnelle, une douleur profonde. Mais l'oraison funèbre de *Th. Métochite* montre plus que toute autre combien Grégoras sut mettre de lui-même dans un genre d'éloquence aussi artificiel. La manière dont il commence sa monodie exprime une douleur véritable : « Il en est de moi, s'écrie-t-il, comme d'un navire qui manquerait de sombrer par la proue, et qui, avant d'être hors de danger, risquerait de nouveau d'être englouti par une lame de flanc » (1). Et, quand il déclare, dans la péroraison, qu'il n'a point pleuré son maître, comme il le méritait, car il n'a point son intelligence, il y a peut-être là moins un cliché que le témoignage d'une admiration incontestable. Mais, où l'affliction de Grégoras semble évidente, c'est lorsqu'il déplore la perte que faisait Byzance en la mort du grand savant qu'était Métochite. Il énumère avec émotion tous les titres de gloire de son maître : il rappelle qu'il fut un rhéteur de génie, qu'il éclaircit, en les commentant, « les labyrinthes » de la philosophie d'Aristote, et qu'il rénova l'astronomie (2). Enfin, il n'est pas jusqu'à l'oraison funèbre d'*Andronic III*, très oratoire, cependant, où Grégoras ne mette un peu de lui-même. Il n'aimait pas le Basileus, et il y a beaucoup de lieux communs dans sa monodie. Mais, lorsqu'à la fin de son oraison funèbre, il parle de la politique religieuse de ce souverain lorsqu'il rappelle « les discours prononcés par le Basileus en faveur des dogmes sacrés et de la vérité, où il se montra inspiré, comme le furent jadis les Pères illustres de l'Église » (3), Grégoras oublie, semble-t-il, qu'il prononce une oraison funèbre et fait œuvre de polémiste. Car Andronic III mourut en juin 1341, peu après le synode condamnant les doctrines de Barlaam. On était à la veille des grandes batailles théologiques entre Palamites et Antipalamites, et Grégoras ne retenait des controverses passées que ce qu'il approuvait personnellement.

Telles sont les oraisons funèbres de Grégoras. Elles n'ont aucune valeur historique ; Grégoras y est trop esclave des préceptes de la rhétorique. Elles n'en furent pas moins goûtées, comme en témoigne

1. *Hist.*, X, 2, 475.

2. *Id.*, *id.*, 478.

3. *Id.*, XI, 11, 561-562.

le nombre élevé de manuscrits qui nous les ont transmises séparément : 14 pour la monodie de Métochite, 11 pour celle d'Andronic II et 8 pour celle d'Andronic III.

Aux œuvres d'éloquence d'apparat, on peut rattacher les trois *poésies*, que nous avons de Grégoras (1). Deux d'entre elles nous ont été transmises par le cod. Vatic. gr. 1098, et la troisième par le cod. Vatic. gr. 1086.

La première des deux poésies, tirées du Vatic. gr. 1898, est formée de vingt-cinq distiques élégiaques, et a pour titre : *De Grégoras, vers élégiaques sur la tombe de Michel Asan, supposés prononcés par Irène, épouse du défunt* (2). Irène était sœur de Jean Paléologue mariée à Michel Asan, fils aîné de Jean Alexandre, roi de Bulgarie (1331-1365); elle était restée veuve après quelques mois de mariage. Elle déplore, dans cette poésie, la perte de ses fils et celle de son mari. La poésie n'est qu'une mosaïque de pensées, tirées des auteurs classiques, exprimées en distiques fort peu élégants ; l'oreille de Grégoras, comme celle de ses contemporains, était peu sensible à l'hexamètre et au pentamètre dactylique.

La seconde poésie, conservée dans le même cod. Vat. gr. 1898, est intitulée : *du même*. Elle compte dix iambes byzantins ; ce sont des considérations sur l'inconstance et l'instabilité des choses d'ici-bas. Ces réflexions sont censées être faites par Euphrosine Lascarine Paléologine Sphrantza, femme peut-être de ce Sphrantzès, qui tua Syrgiannès et fut ensuite arrêté pour avoir conspiré contre Andronic III (3).

La troisième poésie nous a été transmise, entre autres, par le Cod. Vatic. gr. 1086. Ce sont quatre vers iambiques, qui ont pour titre : *Épigramme de Grégoras, sur la tombe du Grand Logothète Métochite* (4). Ces vers fort peu harmonieux n'ont d'autre mérite que d'être un témoignage de plus de l'affection de Grégoras pour son savant maître. « Cet homme, jadis, était, par sa science, un sujet d'orgueil chez les mortels. Cette pierre étroite recouvre sa dépouille

1. Les vers inédits, publiés par C. E. Ruelle (REG, 1895, 251-255) et attribués par lui à Grégoras sont de Nicéphore le Patriarche (cf. Byz. Z. 5, 200-201).

2. S. J. Mercati. *Sulle poesie di Niceforo Gregora*, pp. 8-9.

3. *Id.*, *id.*, p. 10.

4. *Id.*, *id.* Cf. *id.* *Nota all' epigramma di Niceforo Gregora in morte del Metochita*. Bessariare 22 (1918) 237-238.

mortelle. Troupe sainte des Muses, gémissiez toutes ; il est mort cet homme illustre, elle est morte la Science entière ».

Les dix vers, qui font suite dans le cod. Vatic. gr. 1086 à l'*Éloge de l'amande* ne sont pas de Grégoras, mais de son ami Grégoire Acindynos (1). Et l'épithaphe en vers, donnée par Omont (2) comme étant celle de Georges Métochite, partisan de Veccos et mort en prison après 1304 (3), n'est autre que celle de Théodore Métochite. Nous n'avons pas d'autres poésies de Grégoras ; il n'était pas poète ; peut-être s'en aperçut-il lui-même, et ne sacrifia-t-il pas davantage aux Muses.

Grégoras, on l'a vu (4), mena vigoureusement la lutte pour la vraie science contre les faux savants ou sophistes. Ils étaient nombreux à son époque et nombreuses semblent avoir été les plaintes contre eux : Nicéphore Chumnos (5), Théodore Métochite (6), Thomas Magistros (7) les critiquent sans ménagement. Grégoras ne fut pas le dernier à s'élever contre leur science de mauvais aloi. Ses lettres renferment des plaintes fréquentes contre leur arrogance et leur ignorance (8). Il a des mots particulièrement durs pour eux, dans la préface de son traité *sur l'astrolabe*. « Ce sont des gens, dit-il (9) qui se démènent au milieu d'un auditoire ignare et captent ainsi une notoriété, qui ne repose sur rien, mais qui n'en passe pas moins pour solide ». Il ajoute même que la lutte, entreprise par lui contre ces « faiseurs », le détourna de son travail sur l'astrolabe, car, écrit-il (10), ces hommes sont « une peste qui sévit dans les villes, et ils sont d'autant plus redoutables que, nulle part, la vraie science n'est capable de fortifier, de sa puissance, les oreilles des auditeurs ». Grégoras essaya de les démasquer dans trois opuscules, qui forment son *œuvre polémique* : la *Réfutation*, dont il a déjà été question, à propos des exercices d'école (11), le *Philomathès* et le *Florentios*.

1. *Id.*, *id.*, p. 11 ; cf., p. 4.

2. *Cat. des manuscrits grecs*. Cod. Par. gr. 1407, f. 1 r. : *Georgii Melochitae epitaphius, auctore Nicephoro Gregora*.

3. Boivin (*Bonn. l.* 11, 1245) reproduit cette épithaphe, d'après le cod. Par. gr. 1407, qui donne, au-dessus de la plupart des mots, la traduction en attique.

4. Cf. I^{re} Partie, ch. I.

5. Boissonade, *An. gr.*, V, 284-288.

6. Cod. Vindobon. philolog. gr. 95, ff. 315 v.-328 v.

7. Migne, *P. G.*, t. 145, col. 541 A.

8. *Let.* cod. Par. gr. 3040, ff. 89 v., 127 v., 128 v.

9. Cod. Par. gr. S. 13, f. 135 r.

10. *Id.*, *id.*, f. 135 v.

11. Cf. p. 137 sq.

La forme, choisie par Grégoras est le dialogue, à la manière de Platon. Les deux premiers ouvrages sont inédits ; tous trois sont antérieurs à 1331. La *Réputation* et le *Philomathès* sont étroitement liés l'un à l'autre : même sujet, parfois aussi mêmes détails. C'est une critique des sophistes, en général. Le *Florentios*, le plus récent, est un pamphlet dirigé autant contre le moine calabrais Barlaam que contre Aristote et les Aristotéliciens.

Le *Philomathès* semble être le plus ancien des trois dialogues. On y trouve une certaine gaucherie qui a disparu dans les deux autres. Ce dialogue est intitulé, dans le cod. Par. gr. 3040 : *Sur les hâbleurs* (1). Philomathès a pour ami Aristobule. Désireux de s'instruire il a fait la connaissance de jeunes gens, furieusement orgueilleux de leur savoir, et pourtant fort ignorants. Il demande à Aristobule de lui dire s'il les juge bien. Celui-ci confirme son opinion. Commence alors la critique des sophistes, au cours de laquelle sont donnés certains renseignements intéressants sur l'histoire littéraire du temps. Les sophistes, raconte Philomathès, ne sont pas autodidactes ; ils suivent les cours de maîtres connus, pour leur ravir leur science et se moquer d'eux dans la suite. Ils croient inutile, d'ailleurs, d'étudier les rhéteurs anciens ; ils se contentent de parcourir des yeux l'œuvre d'un ou deux d'entre eux. Ils lisent, cependant, avec intérêt, Lucien.

Ils ne se font pas de leur art une idée bien noble. L'éloquence n'est pour eux qu'un chemin aisé pour gagner beaucoup d'argent. Aussi s'attachent-ils à l'éloquence, comme des mouches à une plaie (fol. 31 r.). Philomathès s'est souvent demandé s'il ne pourrait pas devenir lui-même savant par les mêmes méthodes. Dans une longue digression, imaginée uniquement par Grégoras pour étaler son habileté, fort peu grande, en réalité, à manier le dialogue socratique, Aristobule dissuade Philomathès et le prie de lui dire ce qu'il sait encore des sophistes. Ils ne s'en prennent jamais à un homme, en sa présence, continue Philomathès. Leur critique est anonyme et générale, et faite surtout d'injures. Avant de parler d'un ouvrage, ils s'inquiètent du crédit de l'auteur, non de la valeur du livre. L'auteur est-il estimé ? « Ils soufflent violemment et fréquemment du nez, tel un feu alimenté de bois humide » (fol. 32 r.) et n'en parlent plus. S'agit-il de l'œuvre de Platon ? Ils s'acharnent sur elle « comme les Bacchantes sur Penthée »

1. Cod. Par. gr. 3040, ff. 29 v.-35 r.

(*id.*). Les provoque-t-on à un débat public? « Ils se ramassent aussitôt sur eux-mêmes et se réfugient dans tous les coins obscurs, tels des escargots qui rentrent dans leur coquille et la remplissent » (*id.*).

Quant aux théories qu'ils défendent, ce sont des truismes qu'on rencontre dans tous les traités de musique, comme : il faut tendre une corde plus qu'une autre. Ce ne sont que des charlatans, des « marchands de hâbleries ». Les gens sensés se moquent d'eux, mais souffrent d'entendre de semblables sottises. Ce sujet, du reste, écœure Aristobule, et il prie Philomathès de changer de conversation. Celui-ci lui raconte, alors, qu'il était allé chercher de la fraîcheur dans un bois devant Byzance (c'est par la même fiction que débute la *Réfutation*). Il s'y trouve en nombreuse compagnie. L'un des promeneurs se met à déclamer un chant où il exhorte l'homme à profiter de sa jeunesse. Loin de convaincre tous les auditeurs, il en rend mélancoliques un certain nombre. Philomathès, dont la naïveté est voulue, demande à Aristobule de lui expliquer la raison de cette tristesse. Ce qui plaît aux uns peut déplaire aux autres, lui répond ce dernier. Puis, après une longue digression, il revient aux sophistes, et il tire pour Philomathès, la conclusion de leur entretien et du dialogue : ces gens s'enflent comme des outres, quand on les flatte (fol. 35r.), mais aucun homme de bon sens ne s'en laisse accroire par eux ; leurs critiques comme leurs éloges ne sont qu'« un vain bavardage ».

La *Réfutation* reprend le même sujet. Toute la première partie est une critique des sophistes. Leur orgueil, dit Grégoras, (fol. 27 r.) est sans borne. Ce sont des ambitieux qui prennent le silence des auditeurs pour de l'approbation. Ils s'imaginent être des esprits profonds parce qu'ils dissertent longuement et pédantesquement sur des lieux communs et sur des légendes mythologiques ; les mots comptent plus pour eux que les idées.

Critique gauche, mais, somme toute, instructive. Que la science des sophistes ait été légère, qu'ils se soient contentés d'une connaissance superficielle de l'antiquité, le fait est certain. Qu'ils aient pris plaisir à discourir longuement sur des sujets insignifiants, les Exercices préparatoires, que cultivèrent les plus grands écrivains du siècle, le prouvent clairement. Que ces hommes, enfin, enivrés par les applaudissements d'un public facile et peu compétent, se soient attaqués aux vrais savants, qui sacrifiaient souvent à la rhétorique par nécessité, mais enrichissaient la pensée byzantine d'idées et de faits nou-

veaux, les plaintes amères de Nicéphore Chumnos, de Magistros, de Métochite, de Grégoras en sont une preuve évidente. Les sophistes faisaient courir un danger mortel à la science. Grégoras le comprit. Ces deux dialogues en sont des preuves. Le *Florentios* en est une autre.

Œuvre de jeunesse, le *Florentios* (1) n'est pas cependant sans mérite. C'est un pamphlet, qui, en plus d'un endroit, est d'une ironie mordante et cruelle. Le *Florentios* est le récit d'une discussion publique entre Barlaam et Grégoras (2). C'est un dialogue à clef. Grégoras l'indique lui-même dans son *Histoire*. Il y donne le titre de cet opuscule (3) : *Florentios ou de la Science*, le début, et ce renseignement : Athènes désigne Byzance ; les Héraclides et les Cécropides, les souverains Romains ; Nicagoras, Grégoras lui-même ». Il se contente d'ajouter : « Et le reste est clair pour les lecteurs intelligents ». C'est peu. Heureusement, une note, qui figure, en particulier, dans le cod. Upsal. gr. 28, fol. 437 r. est plus explicite : « Il faut savoir, y est-il dit, que dans le présent dialogue, les noms des villes et ceux des interlocuteurs sont fictifs. L'auteur appelle Byzance, Athènes, Nicagoras, l'écrivain et l'auteur même du dialogue, Xénophane, fils de Thrasy-maque, le moine Barlaam, Xénocrate, un Frère Latin, fils d'un certain Nauticos, Métrodore, le Grand Logothète Métochite, les Cécropides, les partisans d'Andronic l'Ancien (Andronic II), les Héraclides, ceux d'Andronic le Jeune (Andronic III). Florentios est le nom donné à l'un de ceux qui ont assisté à cette discussion et qui l'ont entendue » (4). Voici, du reste, le dialogue.

Florentios débarque, comme ambassadeur, à Corcyre. Il y rencontre son ami Critobule. Celui-ci a quitté Athènes depuis de longues années. Il lui demande si cette ville est toujours la cité des lettres et des arts, et si elle triomphe de ses ennemis. Florentios expose alors rapidement la situation extérieure de Byzance. Il fait allusion à la guerre des deux Andronics, (1325-1328) et aux luttes des Byzantins contre les Bulgares et les Serbes (1328-1330). La situation extérieure de Byzance est grave. Mais il ne s'y attarde pas, car, c'est la situation intellectuelle de l'empire qui intéresse Critobule.

1. Jahns *Jahrb. Supplmt*, Bd 10, pp. 485-535.

2. Cf., I^{re} Partie, ch. I.

3. XI, 10, 556.

4. Cf. Boivin, *Bonn.*, t. II, 1252, et t. I, XXIII-XXIV.

La Science ressuscite, lui apprend Florentios ; et, sur la demande de Critobule, il entre dans de plus grands détails. Grégoras, dont s'inquiète Critobule, avait décidé, après l'exil de Métochite, de garder le silence pour toujours. Un événement le fit heureusement renoncer à cette décision. Le moine Barlaam arrivait de Calabre et se vantait d'être le plus grand savant du siècle. Étonnement de Critobule ; il ne peut croire que la Grande Grèce, si souvent ravagée, ait pu donner naissance à un si grand savant, et il prie Florentios de lui laisser justifier son étonnement. Suit une longue digression, où Grégoras fait pédantesquement étalage de ses connaissances historiques. Il y a, du reste, à cet endroit une lacune dans le manuscrit ; le récit reprend avec une phrase, où Florentios déclare que Barlaam, après avoir appris un peu de grec, s'en vint à Byzance. Il voulait profiter du silence de Métochite et de Grégoras pour les remplacer dans la faveur populaire. Tel un charlatan, il parcourait les rues et les places, et il s'engageait moyennant quelques drachmes, à rendre le premier venu aussi savant que lui.

Cependant Métochite était revenu d'exil. Barlaam se garda bien d'aller le voir. Il se vantait de connaître Aristote mieux que lui. Barlaam avait, en tout cas, une mémoire surprenante, car il récitait par cœur les commentaires du Stagyrte. Il réussit ainsi à attirer un certain nombre de disciples. Le renom de Grégoras continuait, cependant, à lui porter ombrage. Il voulut ruiner d'une manière définitive le prestige du Philosophe. L'occasion lui semblait favorable. Grégoras n'était pas en faveur auprès d'Andronic III, et il se condamnait au silence ; quant à Métochite, sa santé déclinait rapidement. Barlaam se décida à provoquer Grégoras à un débat public et dialectique, car, s'imaginait-il, on ne permettrait pas à Grégoras de venir, ou, s'il se présentait, il serait si déprimé, que sa défaite était certaine. Les disciples de Barlaam l'engagèrent d'abord à apprendre l'orthographe, pour lui permettre d'écrire correctement. Il s'indigna et consentit seulement à leur indiquer d'avance les sujets qu'il traiterait pour leur permettre de corriger ses fautes, s'il y en avait. Puis, il tenta de circonvenir Démarate (Cantacuzène) et fit savoir partout par ses partisans que personne n'avait le courage de se mesurer avec lui.

Byzance était dans la consternation. On suppliait Grégoras de répondre à l'insolence de Barlaam. Enfin, sur la menace que lui fit Démarate de l'exiler, Grégoras céda et se rendit au Palais de

celui-ci, où devait avoir lieu le débat. Après s'être justifié du reproche qu'on lui faisait d'avoir refusé de confondre un ignorant, il se mit à interroger Barlaam en astronomie. Une question fort simple sur l'horoscope l'embarrassa et fit rire la salle. Grégoras interrogea alors Barlaam sur la grammaire et sur la rhétorique. Barlaam se mit en colère, disant que c'étaient là questions bonnes à poser à un enfant. La salle s'exclamant, Barlaam voulut s'enfuir, mais il fut retenu par ses partisans. Il affirma alors, assez puérilement, que Grégoras prenait un malin plaisir à lui parler de ce qu'il n'avait jamais étudié. Il le pria de lui poser des questions sur Aristote, qui, lui, ne s'est jamais occupé de grammaire ni de rhétorique. Protestation de Grégoras, qui oblige Barlaam à avouer qu'il n'a pas lu cette partie de l'œuvre du Stagyrte. La discussion s'engagea alors sur le syllogisme. Grégoras exposa une théorie, qu'il reprend dans son *Histoire* (1) : le syllogisme est un mode de raisonnement bon pour les intelligences médiocres et cher aux Latins, incapables de s'élever à la Science même. Partant de là, il montra qu'Aristote se contredit lui-même, tantôt en accordant au syllogisme une valeur scientifique, tantôt en la lui refusant.

La discussion devenant un peu plus subtile, un ami de Barlaam vint à son secours. Il demanda à Grégoras de laisser ces questions de côté et de discuter des éléments des choses, où Aristote est irréfutable et fait encore autorité. La discussion continua dès lors non plus entre Barlaam et Grégoras, mais entre ce dernier et Xénocrate. Le débat porta sur la définition de l'eau et sur celle de l'air d'après Aristote. Florentios s'interrompt ; il craint de laisser passer l'heure fixée pour recevoir l'ambassade. Critobule le rassure et Florentios continue.

Xénocrate se voyant dans l'impossibilité de triompher de Grégoras, tente de le surprendre en flagrant délit d'ignorance sur d'autres points. Successivement Grégoras réfute les théories d'Aristote sur l'origine des fleuves, sur la nature du ciel, sur le vide nié par le Stagyrte, sur la préexistence des objets vus à la vision, et sur la génération des êtres vivants. Sur tous ces points, Grégoras montre, avec une érudition vaste mais un peu pédantesque, qu'Aristote se contredit fré-

1. X, 8, pp. 512-520. Il s'agit du discours, prononcé par Grégoras en 1333, devant J. Calécas et le synode, pour les engager à ne pas entamer de discussions avec les légats du pape Jean XXII, venus pour traiter de l'Union des deux Eglises. Cf., aussi, Boivin, I, p. xxvi, n 3.

quemment. Il n'y a là rien de surprenant : la science humaine est incapable de s'élever par ses propres moyens jusqu'à la réalité.

Cantacuzène interrompt Grégoras, le félicite chaudement et blâme vivement Barlaam. Ce dernier, toutefois, ne se décourage point. Il réussit à approcher certains élèves de Grégoras et à connaître quelques termes de mathématiques et d'astronomie. Il tente de provoquer une seconde fois Grégoras à un débat scientifique. Il subit une seconde défaite. Croyant alors qu'un mauvais sort s'attache aux étrangers, il s'enfuit de Byzance et se réfugie à Thessalonique, où il se prépare à combattre encore Grégoras. Ce dernier, de nouveau, est en faveur auprès d'Andronic III. C'est la fin du dialogue. Les cloches, convoquant le sénat, se font entendre et Florentios s'y rend en compagnie de Critobule.

Tel est le *Florentios*. Le dialogue n'est pas parfait. Sans parler du style trop imagé et par là même fatigant, le personnage de Barlaam est plus une caricature qu'un portrait. Grégoras exagère la naïveté et l'ignorance du Calabrais. Barlaam pouvait tirer vanité de sa connaissance du grec, car les Occidentaux, capables de lire Aristote dans le texte, étaient assez rares à son époque. Qu'il ait tenté de supplanter Grégoras à Byzance, le fait est possible. Qu'il fût condamné à échouer dans sa tentative, sa qualité de Latin suffirait à l'expliquer. En cette période de Latinophobie extrême, tout Latin, tout partisan des Latins était voué à la haine et à l'insuccès. Mais la valeur de Barlaam n'en est pas diminuée pour cela. Ce fut un savant dont la notoriété devait être déjà, en 1330, assez grande. Théologien rompu aux finesses de la dialectique, au point d'attaquer aussi bien les dogmes latins (1) que de les défendre contre les Grecs, il avait une connaissance approfondie des Pères de l'Église latine ; il avait lu aussi les Pères de l'Église grecque, certains écrivains grecs profanes et tout particulièrement Aristote (2). C'était aussi un savant qui, quoiqu'en dise Grégoras, avait étudié les mathématiques et l'astronomie. Son opuscule sur le *Canon de la Pâques*, permettant de trouver chaque année la date de cette fête (3), son traité d'*arithmétique* (Λογιστική) en six livres, conservé

1. Cod. Taurin, CCCXVI, c. II, 18, Six *Logoi* contre les Latins ; cod. Laurent gr. 152, Neuf *Logoi* contre les Latins ; Moscou, Bibl. Synodale, cod. 249, 250 et 251, ce dernier renfermant 20 ouvrages de Barlaam contre ses compatriotes.

2. Migne, *P. G.*, t. 151, col. 1314-1341 (texte latin seul).

3. Cod. Monac. gr. 332.

en de nombreux manuscrits (1), sa connaissance de Ptolémée, attestée par son étude sur *l'Éclipse solaire d'après la Grande Syntaxe* (2), montrent que Barlaam n'était pas ignare, comme Grégoras s'est plu à le représenter dans son pamphlet.

Mais ce n'est pas par là que le Florentios est intéressant. Comme Jahn le remarquait déjà (3) : « Personne ne peut nier que ce dialogue ne soit de la plus haute importance pour la connaissance de l'histoire littéraire de la première moitié du xiv^e siècle ». Et, de fait, on le verra plus loin, le Florentios est un document précieux pour l'étude de la lutte, encore mal connue entre Platoniciens et Aristotéliciens au xiv^e siècle. Car ce dialogue est autant un pamphlet contre Barlaam qu'une critique de l'Aristotélisme. Aussi Jahn a-t-il raison d'écrire : « Ceux qui le liront jugeront avec un peu moins de sévérité que ne l'a fait Bernhardy (*Abriss der Griechischen Literatur*, p. 500) les savants de cette époque. L'histoire littéraire gagnerait beaucoup à la publication des ouvrages de certains savants grecs et en particulier à celle des œuvres inédites des savants du xiv^e siècle ».

Imitation gauche du dialogue de Platon et de Lucien, abus du style coloré, flottement dans le plan et exagération voulue dans la peinture des caractères, tels sont les défauts des dialogues de Grégoras, mais, en regard, vivacité et pittoresque de certaines scènes, art de voir et de faire voir les attitudes, et renseignements, parfois précieux sur la vie littéraire de l'époque, telles en sont les qualités ; elles compensent, les défauts. Sans doute, ces dialogues n'ont ni la verve, ni les traits mordants et spirituels qu'on trouve dans les pamphlets de Psellos, comme dans sa poésie contre un moine de Saint Sabas (4), ou, dans cette pièce, qui lui est faussement attribuée d'ailleurs et où est raillée la fausse science d'un religieux vaniteux et sot (5) ; ils n'ont pas non plus la bouffonnerie étincelante et mordante de la diatribe de Théodore II Lascaris contre son précepteur (6) ou l'élégante ironie de Théodore Prodrome dans sa satire contre une

1. Par exemple : codd. Marc. gr. 302, Par. gr. 2381 et 2496, Riccard, 41 et 1192, Magliab., I, Bologne (Université), 2432.

2. Cod. Par. gr. 2486 (pp. 103-126), Marc. gr. 310, Moscou, Bib. Synodale, 44 et Nuremberg (catal. 1791, I, p. 47).

3. *Neue Jahrb. f. Pädag. u. Philol. Suppl.*, Bd XI (1845), p. 390.

4. Cod. Vat. gr. Palat. 386, ff. 119 v.-122.

5. Cod. Vindob. theol. gr. 242, ff. 42-55 v. et 55 v.-59.

6. Cod. Par. gr. S. 37, f. 52 v.

vieille belle (1). Grégoras est lourd dans la critique ; mais il ne faut pas l'oublier, le *Florentios* est une œuvre de jeunesse, et, somme toute, il n'est pas inférieur au pamphlet que lança contre lui Nicolas Cavasilas, et qu'il intitula : *Contre les élucubrations de Grégoras* (2). Cavasilas s'y moque des névralgies de Grégoras (f. 518 v.) ; il raille sa manie de citer pêle-mêle Ésope, Homère, Aristophane (f. 519 r.) ; il tourne en ridicule son imitation de Platon, (Grégoras croit que l'emploi de certaines formules : ὦ ἐταῖρε, μάλα μάλιστα, οὐχ ἔπη lui permet d'intituler ses opuscules : Διάλογοι) (f. 520 r.). Cavasilas reproche encore à Grégoras pour fortifier sa thèse, de se donner des allures de prophète, en citant les oracles Chaldéens et les incantations magiques (f. 520 v.) ; il le montre enfin ne cessant de parler mathématiques et remplissant sa maison d'appareils astronomiques et physiques, pour convaincre les profanes de sa science. A côté de ces passages bien venus, il en est d'autres où l'exagération du trait nuit à la force de l'effet cherché.

Il reste, pour terminer l'étude des œuvres de rhétorique de Grégoras, à examiner celles qui se rattachent à l'éloquence sacrée : *sermons* et *Vies de Saints*.

Grégoras est en effet, avec Constantin Acropolite et Philothée, patriarche de Byzance et son adversaire dans la Querelle de l'Hésychasme, l'un des derniers hagiographes de Byzance. Sa célébrité était si grande qu'on donnait lecture de ses *Vies*, le jour de la fête du saint (3). *Vies de Saints*, Éloges de hauts personnages byzantins, Éloges de martyrs sont représentés dans son œuvre hagiographique. Celle-ci est encore, en grande partie, inédite. Seuls sont édités, un *sermon sur la Naissance de la Vierge* (4), le *martyre de saint Codrat* (5), la *Vie de saint Michel le Syncelle* (6) et celle de *sainte Théophano, épouse de Léon VI* (7).

Les *Λόγοι* ou *Sermons*, rédigés, à l'occasion d'une fête religieuse, tout en relevant de la rhétorique pour la forme, appartiennent, par

1. F. Miller, *Manuelis Philae carmina*, II, pp. 306 sqq.

2. Cod. Coisl. gr. 315, 518 r.-523 r. Sur ce pamphlet, cf. p. 34.

3. *Hist.*, XXIV, 2.

4. *Isvestia de l'Inst. Archéol. de CP*, 1906, 280-292.

5. Migne, *P. G.*, t. 149, 506-521.

6. *Isvestia*, id., id., 260-279.

7. *Mém. de l'Acad. Imp. des Sc. de Saint-Petersb.*, VIII^e série, t. III, 2 (1898), 25-45.

leur sujet, à la théologie. Ces Logoi sont au nombre de quatre. Un seul est édité. Trois sont consacrés à la Vierge, pour qui les Byzantins eurent toujours une vénération particulière. L'un est une *Prière, adressée en remerciement à la Vierge, sur la demande d'Irène Cantacuzène*. Le cod. 441 de la Bibliothèque synodale de Moscou le conserve (1). Le second a trait à l'*Annonciation de la Vierge*. Il nous a été transmis, entre autres, par le cod. Vindobon. hist. gr. 104, ff. 11 v.-18 v. ; le troisième, le seul édité, célèbre la *Naissance de la Vierge*. Le quatrième Logos est un *sermon sur la Naissance du Christ* ; il est conservé par le seul cod. Hamilton 453, ff. 1 r.-8 r.

Ce n'est pas le lieu d'étudier la valeur théologique de ces différents sermons. Il importe seulement de remarquer que Grégoras s'y montre autant rhéteur que théologien. L'amplification, les digressions historiques ou philosophiques y sont de règle, comme l'accumulation des images et des comparaisons. Tel se présente, par exemple, le sermon *sur la Naissance du Christ*.

Après avoir déclaré que Dieu s'est fait homme, Grégoras semble terminer une première digression (2), et en commencer une seconde. Il retrace, en effet, l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à Auguste, afin de faire voir qu'il fallait venir jusqu'à cet empereur pour que la paix régnât dans l'univers et que le Christ vînt au monde. Aussi n'y a-t-il pas de fête plus belle que celle qui célèbre la mère du Christ. Sur cette idée se greffe une digression, relative à la multiplicité des formes que peut revêtir Dieu et à l'impossibilité de le définir. Grégoras revient à son sujet, et dit qu'on ne saurait louer la Vierge d'une manière digne d'elle, car elle est au-dessus de tout éloge. Après un développement purement théologique, il termine, en suppliant la Vierge de sauver les Byzantins, « des tempêtes qui les assaillent ».

Moins théologique et plus oratoire est le sermon, consacré à la *Naissance de la Vierge*. C'était un sujet classique. Théodore Studite, entre autres, avait écrit aussi un sermon sur le même sujet (3), et Palamas, également (4). Après une longue introduction, où il s'excuse de son incapacité, et où il déclare qu'il ne suivra pas les lois du genre,

1. Ff. 334 v.-341 r.

2. Le début manque.

3. Biblioth. du comte de Leicester, cod. 91, ff. 348-361 v.

4. *Id., id.*, ff. 362-367.

Grégoras annonce son sujet : montrer comment la Vierge est devenue immortelle. Puis, contrairement à sa promesse, il raconte la naissance et la jeunesse de la Vierge, en appliquant scrupuleusement les préceptes de la rhétorique. Il passe rapidement sur la patrie de la mère de Dieu, mais il s'étend outre mesure sur ses parents, désolés de n'avoir pas d'enfant. Il prête successivement à Joachim et à Anne un long discours, où chacun d'eux supplie Dieu de rendre leur mariage fécond, et où il accumule à plaisir les lieux communs. Il retrace, ensuite l'enfance de la Vierge, sa vie au Temple. Il termine un peu court, en déclarant : « ce qui suit me semble être ténébreux et peu clair, et met en défaut ma faconde ». L'invocation habituelle à la Vierge met fin au Logos.

Quant au *sermon sur l'Annonciation de la très sainte Mère de Dieu*, conservé, par exemple, dans le cod. Vatic. gr. 1086 (1), il est essentiellement théologique. C'est un éloge de la Vierge Immaculée, dont la bonté et la miséricorde sont inépuisables pour les hommes, qui ne s'adressent à elle jamais en vain.

La valeur théologique mise à part, les sermons sont, au point de vue littéraire, de fort médiocre valeur. Ce n'est pas à eux, du reste, que Grégoras doit la place qu'il occupe dans la littérature religieuse byzantine, mais à son œuvre hagiographique. On trouve dans celle-ci représentés presque tous les genres : Éloges (*Ἐγκώμιον*) prononcés le jour du saint, Martyres (*Μαρτύριον*), qui ne sont souvent que des Éloges, Vies (*Βίος καὶ Παιδεία*), faisant probablement le sujet d'une lecture édifiante.

Quelle méthode Grégoras a-t-il suivie? Est-il un hagiographe de valeur? Mérite-t-il d'être appelé un Nouveau Métaphraste? (2). L'étude de son œuvre hagiographique donnera la réponse à ces questions.

Les *Vies de Saints* de Grégoras semblent être au nombre de cinq. Quatre d'entre elles racontent la vie de personnages byzantins antérieurs au xiv^e siècle : ce sont la Vie du Patriarche de Byzance *Cauléas*, qui vivait sous Léon VI (886-911), celle de *Michel*, Syncelle du Patriarche de Jérusalem, qui vécut comme moine Studite à Byzance au ix^e siècle, celle de *Théophano*, épouse de Léon VI. Une quatrième raconte l'existence d'une sainte morte toute jeune à Nicomédie, au début du iv^e siècle : sainte *Basilissa* ; enfin la cinquième est la Vie d'un

1. Ff. 131 r.-139 v. :

2. Krumb. *GBL* 2, p. 204.

personnage contemporain, *Jean*, évêque d'Héraclée de Pont et oncle de Grégoras. De ces cinq Vies, seules les trois premières sont éditées.

Toutes ces Vies sont construites sur le même modèle. Il y avait, en effet, des règles fixes auxquelles devaient se plier les hagiographes, Observées scrupuleusement depuis les premiers hagiographes, au *iv^e* siècle, c'étaient toujours celles d'Hermogène, d'Aphthonios, de Théon et surtout du Pseudo-Ménandre, dans son *Περὶ ἐπιδεικτικῶν* (1). Les Vies de Grégoras montrent que ces règles étaient restées presque *inchangées jusqu'au xiv^e siècle*.

Toute Vie ou Éloge doit commencer par une Introduction, où l'auteur déclare, entre autres, qu'il est fort difficile de traiter un pareil sujet. Il indique ensuite brièvement ce sujet. Le développement principal doit comprendre trois parties. La première donne des renseignements sur l'origine du personnage et sur les premières années de son existence. Hermogène, par exemple, indique les développements possibles : *ἔθνος, πόλις, γένος, γένεσις*. La partie la plus longue comprend l'exposé des actions (*πράξεις*). Théon recommande de les présenter par catégorie de qualités (courage, piété, justice...) (2). Ce mode d'exposition, il est vrai, convient surtout à l'Éloge. Dans une Vie, l'ordre chronologique s'impose. Grégoras mélangera dans l'un de ses ouvrages les deux méthodes. Une dernière partie indique la mort et les événements postérieurs au décès du personnage. Enfin, il doit y avoir une conclusion. Le Pseudo-Ménandre (p. 105) recommande de terminer par une prière, adressée à la Divinité. Cette idée devait naturellement venir à la pensée d'un chrétien. Chaque hagiographe apporte à ces règles des modifications de détail, mais le plan reste, dans son ensemble, celui qu'indiquent les rhéteurs pour le « *Basilikos logos* ». Il rappelle, en partie, le plan adopté par Plutarque dans ses *Vies Parallèles* (3). On trouve, en effet, dans celles-ci les trois parties principales : l'origine et l'enfance du héros, les actions qui le font connaître, le jugement porté sur elles, et une conclusion, mentionnant la mort du héros, suivie de réflexions sur la réputation posthume. Il y a rarement, il est vrai, de conclusion bien nette chez Plutarque, car la Comparaison lui servait à parfaire la Vie.

1. Waltz, *Rh. gr.*, III, 329-466.

2. On racontera, par exemple, tous les traits qui montrent le courage, l'humilité du personnage.

3. Hans Mertel, *Die biographische Form der Griechischen Heiligenlegenden*, München, 1909.

Son influence sur les hagiographes est, cependant, probable. En tout cas, ces règles, appliquées dès le iv^e siècle par Athanase, dans sa *Vie d'Antoine* (1), l'étaient encore à l'époque de Grégoras, qui s'y soumit en partie.

La *Vie d'Antoine Cauléas* est connue. Elle est éditée en latin dans les *Acta SS* au 12 février (2). Le texte grec (3) nous a été conservé, entre autres, par le cod. Angel. gr. 82, ff. 31 v.-43 r. Après un exorde assez long, où il dit son incapacité de traiter le sujet et où il donne les raisons qui l'ont amené à écrire cette *Vie* (31 v.-32 v.), Grégoras renseigne le lecteur sur les parents de Cauléas, originaires de Phrygie et de Thrace (32 v.-33 v.). Puis il raconte la vie de son héros : sa naissance et son enfance. Tout jeune Cauléas perd sa mère. A douze ans, il veut se faire moine. Jeune homme, il entre dans un monastère (34 v.) et fait l'admiration de tous par sa piété. Ordonné prêtre, il dirige le monastère, où il vit et y reçoit son père, comme moine. La réputation de Cauléas parvient jusqu'à Léon VI, qui le fait patriarche (38 r.). Il coopère avec le Basileus pour ramener dans l'Église la paix et l'unité troublées par Photios. Il triomphe aisément du Démon, qui essaye de le tenter dans sa chair (41 r.), et construit un monastère, ruiné par l'occupation latine, mais dont les restes attestent l'importance. Cauléas, âgé, meurt peu après et sa mort attriste surtout les indigents, dont il était la Providence. Suit l'indication des miracles. Cauléas apparaît en songe à une femme, qui avait une fracture du pied et la guérit. Il guérit une autre d'une hémoptysie ; un peu d'huile du flambeau, qui brûle devant son sarcophage, rend la vie à un pleurétique. On transporta la dépouille de Cauléas dans un splendide tombeau, et sur tout le parcours elle exhalait une suave odeur (4). La *Vie* se termine par l'invocation habituelle au Saint, à qui Grégoras demande de protéger le Basileus et l'Église.

Antoine Cauléas, qui succéda à Étienne (886-17 mai 893) sur le

1. Migne, *P. G.*, t. XXVI, col. 835-978.

2. II, 623-629. Cf., Migne, *P. G.*, t. CVI, col. 177-182, où elle est attribuée à un certain Nicéphore, que les Bollandistes croyaient avoir été contemporain d'Antoine, et avoir vécu sous Léon VI (p. 622).

3. Début seulement, d'après le cod. Vindob: hist: eccl. 11 dans : *Norden : die antika Prosa*, p. 371 sqq,

4. Le texte, traduit dans les *Acta SS*, comporte, après ce paragraphe, deux développements, qui ne figurent pas dans le texte de l'Angel. gr. 82 : l'indication des miracles, attribués à Cauléas, et une comparaison entre lui, d'une part, les Prophètes et les Apôtres, de l'autre.

trône patriarcal de Byzance ne nous est connu, semble-t-il, que par cette Vie de Grégoras. Les *Ménées* nous livrent un renseignement particulier : on célébrait sa fête dans son monastère (1). S'agit-il du monastère, dont Grégoras parle dans sa Vie? S'agit-il de celui où le saint prit l'habit monastique? Autant de questions, présentement insolubles. Quelle valeur attribuer aux renseignements apportés par Grégoras? D'où les a-t-il tirés? Impossible, en l'absence d'un recueil complet des hagiographes Byzantins de le savoir. Grégoras puisa naturellement à des sources antérieures : *Ménées*, *Synaxaires*, et, probablement, Vies du Patriarche, conservées peut-être dans les archives du Patriarcat, et qu'il put consulter. Mais, quels détails négligea-t-il? Nous l'ignorons. Cette Vie, encombrée de lieux communs et surchargée de rhétorique, nous apprend peu de choses sur la vie de Cauléas : ses parents étaient originaires de Phrygie et de Thrace, Byzance fut sa patrie, il collabora étroitement et amicalement avec Léon VI contre Photios. Tout le reste n'est que de la rhétorique. C'est peu. Il eût été intéressant par exemple d'avoir des renseignements un peu plus détaillés sur la politique religieuse du saint (2).

La Vie de *Michel le Syncelle*, tout en présentant les mêmes défauts, est plus riche en détails historiques. Michel vécut au début du ix^e siècle (3). Dans une longue introduction, Grégoras rappelle qu'autrefois les Grecs célébraient périodiquement de grandes fêtes pour exalter les mérites des héros anciens ; aujourd'hui, on célèbre Dieu et les luttes des martyrs. Grégoras veut glorifier Michel, mis au nombre des Saints, et proposer à l'admiration des fidèles les luttes qu'il soutint pour la foi. Il espère faire œuvre utile. Suit la biographie du martyr. Né à Jérusalem de riches et nobles parents, Michel se fait remarquer tout jeune par son désir d'apprendre. Il reçoit une solide instruction. Encore enfant, il perd son père et il est obligé d'assumer la direction de la maison paternelle. Il continue à s'instruire. Il étudie la grammaire, compose un traité de syntaxe, que nous possédons en de nombreux exemplaires ; il s'essaye à la poésie, et même, au dire de son biographe, il étudie l'astronomie. Il était aussi instruit qu'on pouvait l'être.

1. *Acta*, II, 622.

2. Cf. Byz. Z. 8 (1899), 647-671, l'article de Papadopoulos-Kerameus sur Photios.

3. Krumb. *GBL* 2, 586-587. Le texte, édité dans les *Izvestia* ne porte pas de nom d'auteur.

Michel avait convaincu sa mère et ses sœurs de l'intérêt qu'elles avaient à entrer dans un couvent. A vingt-cinq ans, après avoir distribué ses biens aux pauvres, il entre au monastère de Saint-Sabas. Pendant douze ans, il parcourt tout le cycle des mortifications ascétiques. Sa piété exemplaire le fait nommer prêtre contre son gré. Il se retire dans une caverne et y vit en ermite. Sur ces entrefaites, arrivent au monastère de Saint-Sabas, Théophane et Théodore, connus sous le nom de Γραπτοί. L'higoumène les envoie auprès de Michel pour se former à l'école vivante de la vertu (1). Là-dessus, Michel est fait Syncelle de l'église de Jérusalem. Il a cinquante ans. En même temps, Théodore et Théophane sont nommés prêtres et restent auprès de lui.

Commence la partie militante de la vie de Michel. Léon V l'Arménien (813-820) persécutait les iconodules. Les hauts dignitaires de l'Église orthodoxe, réunis à Jérusalem, décident d'envoyer Michel auprès du Basileus pour défendre la cause des Images. Michel part accompagné de ses deux amis, Théodore et Théophane, et d'un certain Job, moine âgé et vénérable. Michel, descendu au monastère de Chora, réservé à ceux qui venaient de Jérusalem, est mandé par Léon V. Celui-ci tente de le gagner à ses idées. C'est en vain. Grégoras rapporte brièvement le dialogue passionné des deux adversaires. Fou de colère, Léon V bannit de Byzance Théodore et Théophane, et fait incarcérer Michel et Job. C'est la première *ἔθλησις* du saint.

Six ans après, Michel II (820-829) succède à Léon V. Il voulait avant tout la paix religieuse, et il laissa, dit Grégoras, les choses dans l'état où il les avait trouvées. Il ne persécuta ni les iconoclastes ni les iconodules. Il libéra Michel et Job, mais pour éviter que leur présence ne fût une cause de troubles dans la capitale, il les bannit en Bithynie. Théophile, (829-842) succédait à son père, huit ans après. Il reprit la lutte contre les Images, et Michel entra, de nouveau, dans la bataille. Il est emprisonné deux ans. A ce moment Théophile meurt. Sa femme Théodora exerce le pouvoir avec son fils Michel III (842-867) et rétablit le culte des Images. Michel refuse alors le trône patriarcal, qui échoit à Méthode (843-847). Ce dernier le nomme Syncelle et le fait higoumène du monastère de Chora. Michel avait quatre-vingt-cinq ans. Un songe prophétique lui annonce sa mort prochaine. Il meurt

1. Grég. renvoie aux Hagiographes, qui ont raconté l'existence de ces deux saints, pour cette partie de leur vie.

peu de temps après. Suivent les miracles du saint. Michel libère du démon un moine possédé. Aujourd'hui encore, écrit Grégoras, « il guérit toutes les maladies et délivre les possédés ». La Vie se termine par une invocation au Saint, à qui Grégoras demande, en particulier, de protéger le monastère de Chora.

Grégoras n'est pas le seul à nous renseigner sur Michel le Syncelle. Le Métaphraste (1) lui a notamment consacré une Vie ; nous en possédons une autre d'un biographe anonyme, conservée dans le cod. Athos 1047 (2). Dans une savante et solide étude, le P. S. Vailhé (3) a raconté la vie de Michel et de ses deux amis et disciples, Théodore et Théophane Grapti, à l'aide de ces deux Vies et des textes relatifs aux Grapti. Le P. Vailhé ignorait la Vie, écrite par Grégoras. Cette dernière ne nous apprend rien de nouveau sur le Saint. Elle diffère de la Vie, composée par le Métaphraste. Elle ressemble, par contre, beaucoup à celle de l'auteur anonyme. Elle est cependant moins riche en détails biographiques. Grégoras eut-il connaissance de la Vie du Métaphraste ? C'est vraisemblable. Lut-il la Vie de l'anonyme ? Nous n'en savons rien. En tout cas, l'étude des trois Vies montre que les trois auteurs, à l'insu peut-être l'un de l'autre, ont puisé aux mêmes sources : mêmes renseignements, mêmes omissions, mêmes confusions dans la chronologie. Comme ses prédécesseurs, Grégoras ne donne pas la raison véritable du voyage du Syncelle et de ses amis à Byzance ; comme eux, s'attachant à une tradition inexacte, il fait venir Michel à Byzance sous Léon l'Arménien, alors qu'en réalité, il y vint sous Michel Rhangabé, détrôné le 10 juillet 813. Comme eux, il déclare que Michel fut le candidat populaire au Patriarcat et qu'il refusa par humilité, alors que les choses se passèrent tout autrement ; comme eux enfin, il omet dans la première partie de la vie de Michel en Palestine, une incursion des Bédouins, en mars 796, qui fut si meurtrière pour le monastère de Saint-Sabas. Bref, l'historien a fait place, chez Grégoras, au rhéteur. On en peut dire presque autant de la vie de *Théophano*.

Le texte de cette Vie a été publié par E. Kurtz (4) d'après les cod. theol. gr. Nessel 279 et Monac. gr. 10. Il a accompagné ces textes de

1. Migne, P. G., t. 99, 660-680.

2. Fl. 85 r.-114 v.

3. ROC 6 (1901) *Michel le Syncelle et les deux frères Grapti*, pp. 313-332 et 611-642.

4. *Mém. de l'Ac. impér. des Sc. de St-Petersb.*, VIII^e série, t. III, 2 (1898), pp. 25-45.

la Vie d'un biographe anonyme, contemporain de Théophano, des renseignements, tirés du synaxaire de Sirmond et de la brève notice du ménologe de Basile. L'étude, jointe par lui au texte, montre combien, à l'époque de Grégoras, la matière était maigre ; elle montre surtout que Grégoras, comme pour la *Vie de Michel de Syncelle*, s'est contenté de puiser à des Vies anonymes et à des chroniques, que nous ignorons. Grégoras déclare lui-même qu'il lui est difficile d'apporter des détails inédits, car la vie politique et religieuse de Théophano, est très connue (1). Aussi se contente-t-il d'écrire moins une Vie qu'un Éloge, où il étale tous ses défauts de rhéteur. A croire ce qu'il dit au début de la Vie, il aurait cédé aux supplications réitérées de ses amis, qui le priaient d'écrire une Vie de cette sainte (2).

Théophano naquit à Byzance, comme ses parents. Ceux-ci étaient fort riches et apparentés au Basileus. Après de longues prières, sa mère mit au monde Théophano. A six ans, elle étonne tous ceux qui la connaissent, par sa science et par sa vertu. Elle épouse Léon VI le Sage. Sur la dénonciation d'un certain Savantarinos, Léon VI est jeté en prison par son père, Basile I^{er}, et Théophano demande la grâce de l'y rejoindre. Finalement, Léon VI est libéré et succède à son père. Théophano est associée au gouvernement par son mari. Elle se montre pieuse et charitable. Épuisée par les jeûnes et par l'ascétisme, elle meurt à trente ans. Elle fut enterrée dans l'église de Constantin. A cet endroit de la Vie devait prendre place le développement habituel sur les miracles de la Sainte. Grégoras déclare que la maladie l'empêche de les exposer, et il promet de les rapporter en détail dans un autre ouvrage (3). La Vie se termine par une très longue invocation à Théophano, à qui le panégyriste demande de protéger l'empire et de maintenir intacte l'orthodoxie.

Tout l'intérêt de cette Vie se reporte, sur le côté littéraire de l'œuvre. Grégoras s'y montre rhéteur, dans toute l'acception du terme. Sans parler du style, trop fleuri, Grégoras, comme d'habitude, multiplie les digressions. Il profite aussi de ce que Théophano est née à Byzance pour faire un éloge banal de cette ville (4) ; le père de Théophano ayant été patricien, Grégoras fait une longue digression histo-

1. Cod. Angelic. gr. 82, f. 16 v.

2. *Id.*, *id.*, f. 16 r.-16 v.

3. Il ne l'écrivit jamais, ou cet ouvrage ne nous est pas parvenu.

4. *Id.*, f. 17 v.

rique relative à cette dignité (1) ; la mère de Théophano ayant eu un songe prophétique, après lequel sa stérilité prit fin, il disserte longuement sur la véracité des songes, envoyés par Dieu (2). C'est de beaucoup l'œuvre hagiographique de Grégoras, qui a le moins de valeur.

Les deux dernières Vies sont encore inédites. La première est celle d'une sainte, peu connue : sainte *Basilissa*, la seconde est celle de l'oncle maternel de Grégoras, qui l'éleva, *Jean*, évêque d'Héraclée de Pont. La Vie de sainte *Basilissa* nous est conservée, en particulier par le cod. Ham. 453, ff. 89 r. 95 v Grégoras s'y montre moins rhéteur que dans la *Vie de Théophano*. Basilissa naquit à Nicomédie (3), à l'époque des persécutions contre les chrétiens. Rome avait envoyé dans cette ville Alexandros (4), avec mission de persécuter les adeptes de la religion nouvelle. Basilissa, qui était « fort belle », affirme hautement sa foi. Elle est traduite devant Alexandros, qui, en voyant son extrême jeunesse, essaye de la convertir. Il échoue (5). Il la fait alors flageller ; puis, devant la joie de la sainte, qui le remercie de hâter l'heure de sa mort, il la soumet aux pires tortures. Il la fait jeter dans un brasier. Mais elle en sort intacte (6). Il la livre aux lions ; elle est épargnée. Le théâtre entier applaudit et Alexandros, se jetant aux pieds de la sainte, lui demande de lui pardonner (7). L'évêque de Nicomédie, Antoine, désire voir Basilissa. Elle vient accompagnée d'Alexandros, qui se fait baptiser (8). Ce dernier meurt peu après, en état de grâce (9). Quant à Basilissa, elle meurt à son tour un peu plus tard, après avoir accompli de nombreux miracles. Grégoras croit bon de rapporter celui-ci : l'eau manquait pour le baptême, à Nicomédie. Basilissa sortit de la ville, et, à vingt-deux stades environ, de cette cité, elle fit jaillir d'un rocher une source qui aujourd'hui encore, affirme son biographe, continue de couler (10). Les reliques de la sainte font toujours des miracles ; Basilissa guérit la stérilité féminine et la paralysie (11). Entre autres détails curieux,

1. *Id.*, f. 18 r.

2. *Id.*, f. 19 v.

3. Cod. Ham. 453, f. 89 v.

4. *Id.*, *id.*

5. *Id.*, *id.*, f. 90 v.

6. *Id.*, f. 93 r.

7. *Id.*, f. 93 v.

8. *Id.*, f. 94 v.

9. *Id.*, *id.*

10. *Id.*, f. 95 r.

11. *Id.*, *id.*

la sainte a conservé ses yeux, comme si elle était vivante ; miracle, que Grégoras tente d'expliquer, en disant que Basilissa, restée vierge, n'éleva jamais les yeux que vers Dieu et le martyr (1). Contrairement à la tradition, la Vie ne se termine pas par une invocation à la sainte.

Nous possédons fort peu de renseignements sur Basilissa (2). Quelques lignes dans le ménologe de Basile, quelques détails un peu plus circonstanciés dans les Grands Ménéés. La comparaison avec ces différents textes montre que, là encore, Grégoras ne fait que suivre la tradition relative à la Sainte. Le synaxaire de Sirmond nous apprend seulement que la Sainte fut enterrée dans le monastère de Marie, voisin du mur des Blachernes, où sa mémoire est célébrée chaque année (3). Le ménologe de Basile nous dit l'âge de la sainte : elle avait neuf ans, quand elle fut traduite devant Alexandros. La vie, les tortures, le miracle de la source sont déjà mentionnés dans ces différentes sources. Grégoras y puisa ces renseignements. Il utilisa aussi, probablement, des Vies anonymes, aujourd'hui perdues ou encore inédites, d'où il tira, vraisemblablement le miracle des yeux. Toutefois, comme dans la *Vie de Michel le Syncelle*, Grégoras prend de grandes libertés avec l'histoire. Il n'y eut jamais à Nicomédie d'évêque du nom d'Antoine (4) ; peut-être a-t-il confondu Antoine avec Anthime, dont parle Eusèbe (VIII, 6), au début de son récit des persécutions de Dioclétien (5). Une tradition ancienne consacrait et imposait certains détails : Grégoras les accepte sans contrôle.

La Vie de Jean (6) est plus intéressante, car elle raconte l'existence d'un homme qu'il connut et qu'il aima beaucoup. Malgré les développements oratoires qui l'encombrent, cette Vie donne des renseignements intéressants sur la vie de ce prélat savant et intègre. Cet ouvrage nous est conservé notamment par le cod. Par. gr. 3040, ff. 3r.-17 r. Après une longue introduction, où il déclare qu'il écrit la vie de son oncle sur les prières instantes de ses amis (7), Grégoras commence la biographie de Jean d'Héraclée. Il naît vers 1240, en Bithynie, de

1. *Id.*, 95 v.

2. *Acta SS*, 3 septembre, pp. 609-610.

3. *Id.*, *id.*, p. 610.

4. *Id.*, *id.*

5. *Id.*, *id.*

6. Cod. Par. gr. 3040, ff. 3 r.-17 r. ;

7. *Id.*, f. 3-4 v.

parents pieux et aux mœurs simples. Tout jeune, il doit subir une opération qui le rend eunuque (1). Il peut ainsi fréquenter le Palais impérial, et il devient le familier des souverains (2). Toutefois cette existence facile ne lui plaît pas. Il profite un jour de la visite d'un certain Théodore, directeur de conscience de la Basilissa, pour lui faire part de son dessein de s'adonner entièrement à la pratique de la vertu. Théodore lui conseille de fuir le plus tôt possible le Palais. Jean l'écoute (3). Une fois dans la rue, il troque ses brillants vêtements contre ceux d'un misérable mendiant. Il erre, sans être reconnu, dans Byzance, et finit par rencontrer un moine, aussi savant que saint homme (4). Jean s'attache à lui. Ce dernier lui fait passer ses nuits en prières, et l'envoie, le jour, travailler à la réfection des murs de Byzance (5). On était en 1261 (6).

Cependant la retraite de Jean est découverte. Il est ramené au Palais impérial, et confié à un certain Jean, réputé pour sa sainteté. Jean d'Héraclée a vingt ans (7). Grâce aux efforts de son maître, il s'élève rapidement à la perfection. Jusque-là, l'oncle de Grégoras a mené une vie assez calme. Les épreuves vont commencer. Michel VIII, voulant éviter à Byzance une nouvelle croisade, essayait de réaliser l'union des deux Églises. Il persécuta les adversaires de ce projet (8). Le maître de Jean est banni, et lui-même, obligé de vivre comme il peut. Jean réussit, cependant, à suivre à Byzance même, sans se faire reconnaître, les leçons des maîtres les plus illustres (9). Pendant huit ans, il vit ainsi. En 1282, Michel VIII étant mort, Andronic II lui succéda. Adversaire de l'Union, il accorda toutes ses faveurs aux persécutés de la veille. Jean est nommé, contre son gré, évêque de Nicomédie. Il a quarante-quatre ans (10). Il reçoit, en même temps du Basileus, le monastère de Saint-Georges, sur les côtes de Bithynie, et un autre, situé au nord de Byzance, dont Grégoras ne donne pas le nom (11). Dans le monastère de Saint-Georges, Jean mène l'existence

1. *Id.*, f. 5 r.

2. *Id.*, f. 5 v.

3. *Id.*, f. 7 r.

4. *Id.*, f. 7 v.

5. *Id.*, *id.*

6. Grég. *Hist.*, IV, 5, p. 95 ; cf. Pachym., II, 32-35, pp. 161-168.

7. Cod. Par. cit., f. 8 r.

8. Pachym., VI.

9. Cod. Par. cit., f. 10 v.

10. *Id.*, f. 12 r., et non 34 ans, comme l'a écrit le manuscrit.

11. *Id.*, f. 12 r.-12 v.

d'un ascète et s'adonne entièrement à la vie contemplative. Il en est tiré par sa nomination à l'évêché d'Héraclée de Pont (1). Il le devait à ses qualités et à sa science. Jean est l'auteur, déclare Grégoras, d'ouvrages édifiants, destinés à son clergé, et « rafraîchissants comme la rosée matinale » (2).

Il était dans son évêché depuis quatre ans, quand il recueillit son neveu Grégoras ; celui-ci avait perdu ses parents, bien avant l'âge de dix ans (3). Jean fit l'éducation et l'instruction de son neveu. Malheureusement, il était très pauvre, car il n'attachait aucun prix à l'argent (4). Il s'arrangea, malgré tout, pour donner à Grégoras une solide instruction : il lui enseigna la philosophie, et l'éleva jusqu'à la théologie (5). Il ne négligeait pas, du reste, l'éducation du caractère, et il enseigna à son neveu le prix de la reconnaissance et de l'humilité. Il prêchait d'exemple, d'ailleurs. Cependant, il fut calomnié par certains de ses moines. Plein de mansuétude, il leur pardonna et continua de vivre, en faisant le bien autour de lui (6). Très malade, presque paralysé des jambes (7), il mourut très âgé, en état de perfection. La Vie se termine par l'invocation habituelle, où Grégoras demande à son oncle de faciliter l'accès du ciel à ceux qui le prient.

Malgré les nombreuses digressions et amplifications, qui ralentissent le récit, cette Vie n'est pas sans valeur. Elle fait connaître l'existence des métropolitains de ce xiv^e siècle si troublé. La part faite à l'exagération, c'étaient des hommes, en général, savants et de mœurs respectables. On aurait aimé à avoir, il est vrai, des détails sur l'administration de Jean, dans ses deux évêchés, et sur sa conduite, envers les moines, si puissants à Byzance. Malgré tout, cette Vie est précieuse, à plus d'un titre : outre les renseignements qu'elle donne sur l'enfance de Grégoras, sur sa jeunesse et surtout sur sa formation intellectuelle et morale, elle confirme ce que nous savions des luttes, soulevées à la fin du xiii^e siècle par la tentative d'Union des deux Églises. Elle est également une preuve des progrès faits par le Platonisme, au xiv^e siècle, dans le clergé oriental. Jean d'Héraclée est

1. *Id.*, f. 13 r.

2. *Id.*, f. 13 v.

3. *Id.*, *id.*

4. *Id.*, f. 14 r.

5. *Id.*, f. 14 v.-16 r.

6. *Id.*, f. 16 v.

7. *Id.*, *id.*

Platonicien et il instruit son neveu dans la connaissance et dans l'admiration des théories platoniciennes. Les renseignements donnés par Grégoras sur son oncle sont-ils exacts? Nous n'en savons rien, car Jean d'Héraclée ne nous est connu que par son neveu ; il se peut que Grégoras soit, par endroits, involontairement partial ; il ne saurait l'être partout, et cette Vie est, toutes restrictions faites, l'une des meilleures qu'il ait écrites.

Les cinq ouvrages précédents sont des Vies, à proprement parler. Or, il est un fait à noter. A part la Vie de Basilissa et celle de Jean, les autres sont celles de personnages appartenant à la même époque : le ix^e siècle. Est-ce intentionnellement que Grégoras a choisi des personnes ayant vécu pendant cette période? On peut s'expliquer le choix de la Vie de Michel : il avait été higoumène du monastère de Chora, et Grégoras, qui habita et fut enfermé dans ce cloître, eut peut-être, pour cette raison, l'idée d'écrire la Vie du saint. En étudiant la Vie de Michel, il put concevoir le dessein d'écrire la Vie de Théophano et celle de Cauléas. Ou bien, la rédaction qu'on possédait de la vie de ces saints n'était-elle plus au goût du jour, et Grégoras voulut-il les rédiger à nouveau pour les y accommoder? Ce sont des hypothèses plausibles, mais, il faut le reconnaître, fragiles, car rien dans son œuvre ne permet de les confirmer.

Les quatre derniers ouvrages hagiographiques de Grégoras appartiennent à des genres différents et ne sauraient être classés sous la même rubrique. Le premier est le récit d'un martyr, celui de *Codrat* ; deux sont des Éloges ou des Panégyriques, et le dernier tient à la fois de la Vie proprement dite et du panégyrique. De ces quatre ouvrages, seul le premier est édité. Le martyr de Codrat est publié dans la *Patrologie grecque*, t. 149, coll. 503-520 ; le texte grec est accompagné d'une traduction latine (1).

Grégoras commence par déclarer que seuls les hommes vertueux peuvent comprendre les miracles. La vie de *Codrat* en est remplie. Il naquit à Corinthe. Il perdit très vite ses parents. Il grandit dans le désert, où Dieu le nourrit, comme il avait nourri jadis saint Jean-Baptiste. Codrat vint assez jeune à Corinthe, et il groupa autour de lui des disciples. Mais il ne resta pas dans la ville ; il vécut la plus grande partie de sa vie à la campagne. C'était sous le règne de Décius (iii^e siècle). Les persécutions contre les chrétiens faisaient rage.

1. *Acta SS* (mars, II, 8, texte latin, seulement).

Codrat et ses compagnons continuaient sans défaillance leur apostolat. Déjà avancé en âge, Codrat est traduit devant le propréteur Jason. Il fait fi des tortures les plus raffinées, et il exhorte ses camarades à mourir. Livrés aux bêtes, ils sont épargnés par elles ; finalement, ils sont décapités (10 mars 258). D'un rocher, arrosé de leur sang, jaillit une source, dont l'eau guérit toutes les maladies. Leurs restes, pieusement recueillis, furent déposés dans une petite église, construite aux environs de la ville. Là s'arrête le martyre. Suit une dernière partie, où Grégoras raconte la mort contemporaine d'un certain nombre de compagnons de Codrat. Sous le troisième proconsul, sont martyrisés sept de ceux-ci ; leurs restes se trouvent avec ceux de Codrat à Corinthe. Sous le propréteur Venustus meurent, dans les tortures les plus barbares Léonidès et sept saintes, noyées et assommées. Le martyre se termine par l'invocation habituelle au saint.

L'originalité de cet ouvrage est surtout dans la composition. Malgré le titre *Martyre de Codrat*, Grégoras raconte autant le martyre des disciples de Codrat que celui de Codrat lui-même. Est-ce par originalité ? Est-ce pour montrer l'influence de Codrat, qui sut gagner à la foi nouvelle des néophytes nombreux ? Est-ce parce que les renseignements qu'il possédait étaient minces ? Pour toutes ces raisons, vraisemblablement, mais surtout pour la dernière. On retrouve, en effet, dans cette Vie tout ce que nous ont transmis le ménologe de Basile (1), le synaxaire de Clermont (2) et le cod. Barocc. gr. 240, fol. 4 v. Toutefois, ces ouvrages et la Vie, tirée du cod. de la Marcienne et publiée dans les *Acta Sanctorum* (3) fournissent certains détails, qui sont absents de l'œuvre de Grégoras. Ce fait semblerait indiquer qu'il a utilisé d'autres sources. Le cod. de la Marcienne nous apprend, par exemple, que Codrat cultiva la médecine, et ne cite, comme du reste le ménologe de Basile et le synaxaire de Clermont, que cinq martyrs au lieu de sept, décapités en même temps que Codrat ; encore les noms sont-ils différents de ceux que donne Grégoras. Ces divergences de détail proviennent, probablement, de ce que celui-ci a puisé à d'autres sources et qu'il semble avoir réuni en un seul et même ouvrage, la vie de plusieurs martyrs contemporains (4).

1. *Acta SS*, 10 mars, II, 4-5.

2. *Id.*, *id.*

3. *Id.*, *id.*, p. 6.

4. *Id.*, *id.*, p. 5.

L'Éloge de saint *Mercur*e et celui de saint *Démétrius* sont tous deux inédits. Tous deux se ressemblent par la manière dont Grégoras les a traités. Là, il ne raconte plus la vie du saint. Par originalité ou par une compréhension assez étrange de ses devoirs d'hagiographe, il laisse délibérément de côté tout ce que ses prédécesseurs ont dit de la vie du personnage, et il ne rapporte que ce qu'ils ont dédaigné ou omis. Ainsi écrit-il, au début de l'*Éloge de Mercur*e : « Nous voulons seulement rapporter les détails, omis par les autres (écrivains) ». De même, au début de l'*Éloge de Démétrius* : « Nous ferons comme les glaneurs dans un champ. Tout ce que (nos prédécesseurs) ont négligé, nous l'allons offrir dans cette fête » (1).

Les historiens ont célébré les glorieux exploits de *Mercur*e, comme général (2). Il était Primicier, à Césarée, en Cappadoce. Il remporta des victoires éclatantes, qu'explique seule l'intervention divine : un ange, dit-on, le guidait contre les ennemis (3). Toutefois, *Mercur*e est moins grand par ses victoires sur les hommes que par celles qu'il remporta sur le Démon. C'est ce que Grégoras veut montrer. Il choisit un fait unique, et il essaye d'en faire voir le caractère merveilleux. Il refait assez longuement (4) l'histoire de l'empereur Julien, sans rien apporter, de nouveau. Tout à sa politique religieuse, Julien laisse les Perses ravager l'empire romain. Il s'acharne contre les chrétiens, contre leurs églises, contre leurs villes et, en particulier, contre Césarée, illustrée alors par Basile. Entre temps, croyant l'occasion favorable pour détruire la puissance des Perses, il marche contre eux et vient mettre le siège devant Ctésiphon. Il ne le prolonge pas, du reste ; il rencontre les Perses et il est contraint de livrer bataille. Grégoras arrête là sa digression (5). Il revient à son héros.

Basile ne cessait d'implorer Dieu en faveur de l'orthodoxie. Une nuit, il a un songe prophétique ; il voit la Vierge lui commander d'aller chercher *Mercur*e. Ce dernier paraît aussitôt, et la Vierge lui dit : « Va tuer Julien » (6). Basile fait part du songe, qu'il vient d'avoir, aux autorités de la ville. On cherche *Mercur*e et on le découvre. Comme l'avait prédit la Vierge, Julien est tué, en pleine bataille, on

1. Cod. Angel. gr. 82, f. 44 r.

2. Du moins, à ce que déclare Grégoras.

3. Cod. Hafn. 117, f. 17 r.

4. *Id.*, f. 17 r.-20 r.

5. *Id.*, f. 20 r.

6. *Id.*, ff. 20 r.-20 v.

ignore comment, de l'aveu même des historiens (1). En effet, raconte Grégoras, Julien, forcé d'engager la bataille, avait pris le commandement de l'aile droite de son armée. Les Perses, de loin, accablaient de leurs flèches les Romains. Les traits étaient si denses que le ciel en était obscurci. Soudain, sans qu'on eût perçu aucun bruit, Julien fut frappé d'un trait. Il tomba et mourut, en lançant contre le Christ les pires injures, et en l'accusant d'être l'auteur de sa mort (2). A en croire Grégoras, Mercure, guidé par la Vierge, aurait décoché le trait funeste. Il fut le seul à ne pas s'étonner de cette mort inespérée. Il en recueillit une gloire impérissable, dont il ne tira jamais vanité. Et Grégoras explique longuement, en trois points, pourquoi la Vierge avait choisi Mercure comme instrument de ses volontés (3). Grégoras termine en demandant à ce dernier d'assurer le triomphe de l'orthodoxie (4).

Grégoras n'était pas le premier à célébrer le saint. La Vaticane conserve, à elle seule, sept Éloges de Mercure (5). Le Métaphraste, entre autres, avait célébré le martyre du saint (6). Grégoras se refusant à conter, après tant d'autres, la passion de Mercure, choisit, dans sa vie, le trait qui lui paraît le plus digne d'admiration. Où a-t-il trouvé que Mercure était l'archer qui tua Julien? On l'ignore. Rien de semblable chez les historiens, qui ont rapporté la vie de cet empereur. Ammien Marcellin, la source la plus importante, déclare seulement (7) que Julien, à cause de la chaleur excessive (ce fut le 26 juin 363 qu'il fut attaqué par les Perses) avait laissé sa cuirasse et n'avait pris avec lui qu'un bouclier. Plein de mépris pour la mort, Julien, comme à l'ordinaire, allait et venait excitant ses troupes au combat, quand il fut blessé d'une flèche au bras droit et au côté. Seul Zozime (8) écrit que Julien fut atteint d'un coup d'épée (ξίφος). Le trait fut lancé probablement par un soldat appartenant à l'armée romaine. Ce soldat était-il chrétien? Il ne peut l'affirmer. Libanios (9) prétend qu'il appartenait aux Tatiéniens (Τατιηνός τις). Zozime ajoute (10) que

1. *Id.*, f. 21 v.

2. *Id.*, f. 22 r.

3. *Id.*, ff. 23 r.-23 v.

4. *Id.*, 24 r.

5. Codd. 805, 806, 807, 808, 866, 1596, 2039.

6. Migne, *P. G.*, t. 116, col. 269-276.

7. Amm. Marcel., xxv, 3, 3-6.

8. Zozime, III, 29.

9. II, 517, 4.

10. *Loc. cit.*

Julien fut emporté sur un bouclier dans sa tente, où il se rendit vite compte qu'il était perdu. Au dire d'Ammien Marcellin (1), il fit venir les philosophes Maxime et Priscus avec lesquels il s'entretint aussi longtemps qu'il put. Grégoras a-t-il lu Zozime et Libanios? c'est possible. Il a négligé, probablement les sources latines ; très certainement, il s'inspira de quelque écrivain anonyme et récent, auteur peut-être d'une Vie de Mercure, et faisant de celui-ci, au mépris des témoignages historiques, l'auteur de la mort de Julien. L'absence de renseignements sur ce fait l'y incitait. De là, à dramatiser la mort de l'empereur, il n'y avait qu'un pas. Grégoras, suivant peut-être en cela aussi son modèle anonyme, représenta Julien, lançant contre le Christ les plus sacrilèges imprécations. L'étude comparée des Éloges de Mercure (2) permettra vraisemblablement de répondre à ces questions. En tout cas, cet Éloge n'est intéressant qu'au point de vue littéraire, et au point de vue de la méthode. On peut le rapprocher, à cet égard, de l'Éloge de saint *Démétrius*.

Ce dernier, également inédit, nous a été conservé par différents manuscrits, et notamment par le cod. Angel. gr. 82, ff. 43 r.-51 r. (3). Saint Démétrius, l'un des saints les plus populaires et les plus honorés de Byzance, avait été bien souvent célébré avant Grégoras. Sa vie, son martyre, ses miracles avaient été racontés en de nombreux ouvrages. La Vaticane, par exemple, en possède vingt-neuf. Des hagiographes illustres (4) l'avaient exalté, tel le Métaphraste (5) et Jean, métropolite de Thessalonique (6). Au xiv^e siècle, bien qu'il ne restât d'autre ressources aux panégyristes que de répéter ce qui avait été dit cent fois, Théodore Métochite (7), Philothée (8), Nicolas Cavasilas (9), Grégoire Palamas (10) apportèrent leur tribut d'admiration au Myroblepte. Grégoras, prié par ses amis d'écrire une Vie (11), céda à leurs instances, bien que la fête du saint eût déjà été célébrée (12).

1. XXV, 3. 23.

2. Cf. cod. Ambros. gr. 73, 193, 259, 821. Ferrare, cod. gr. 321.

3. Sans titre dans le manuscrit.

4. *Acta SS*, pp. 50-51.

5. Cod. Ambros. gr. 377. Cf. Migne, *P. G.*, t. 116.

6. Cod. Vatic. gr. 1608, ff. 125-153.

7. Cod. Vindobon. philolog. gr. 95, f. 59 r.-80 v.

8. Cod. Vatic. gr. 809, ff. 187 v.-210 r.

9. *Id.*, 632, ff. 70 r.-95 v.

10. Cod. Mosq. 212, ff. 181-186 et Cod. 392, ff. 85-106.

11. Cod. Angel. gr. 82, f. 43 r.

12. *Id.*, *id.*

Cette circonstance et le fait que la vie de Démétrius était très connue le détournèrent de son intention de rapporter l'existence du saint . « Nos prédécesseurs dit-il, ne nous ont rien laissé à dire » (1). Il se contente de faire « comme les glaneurs dans un champ », et de rapporter « ce qui a été laissé de côté » (2). Il avait déjà procédé ainsi pour l'*Éloge de Mercure*. Toutefois, au lieu de choisir, comme dans celui-ci, un fait unique, Grégoras, gêné par le peu d'inédit du sujet prend trois groupes de faits ; il les traite plus en rhéteur qu'en hagiographe, et cherche à déguiser la pauvreté du fond sous l'éclat de la forme.

Il annonce, dès le début, son plan. Il dira d'abord (3) sur les habitants de Thessalonique ce que les prédécesseurs n'ont pas dit, puis il montrera la piété des Thessaloniciens envers Démétrius et il terminera par quelques mots sur le culte dont Démétrius est l'objet dans le monde entier. En un développement, bourré de souvenirs historiques, Grégoras nous apprend qu'une reine, originaire de Macédoine, nommée Thessalonique, fonda une première ville à qui elle donna son nom. Cette ville disparut rapidement (4). Une nouvelle ville s'éleva bientôt à la place de la première et rivalisa avec Alexandrie (5). A la mort d'Alexandre, Antipater, qui avait reçu la Macédoine, épousa la seconde sœur d'Alexandre, originaire de Thessalonique. Il voulut donner son nom et celui de sa femme à une cité. Il choisit sur la côte les baies les plus favorables et y fit construire deux villes : à l'une, il donna le nom de Cassandre, à l'autre, sa femme donna le nom de Thessalonique (6). Ces deux villes ont disparu ; la mémoire seule de Démétrius est restée vivante.

Cette réflexion sert de transition pour passer au second développement : le culte de Démétrius. De tout temps, Thessalonique a montré une grande vénération pour le saint. On célèbre, en son honneur, chaque année, quatre fêtes. La première a lieu au début de l'année, c'est la fête impériale ; la seconde et la troisième sont célébrées par les moines ; la quatrième, qui a lieu en été (7) et qui dure huit jours, est célébrée par les Thessaloniciens : c'est vraiment la fête du saint.

1. *Id.*, *id.*

2. *Id.*, f. 44 r.

3. *Id.*, f. 44 v.

4. *Id.*, *id.*

5. *Id.*, f. 45 r.

6. *Id.*, f. 45 v.

7. Le 4 octobre

Démétrius n'est pas seulement honoré à Thessalonique, il l'est aussi dans le monde entier : en Egypte, en Espagne, en Arabie, dans le Caucase (1) ; partout on lui élève des statues. L'univers tient à rendre hommage à celui qui est plus grand que tous ceux dont l'histoire a transmis les noms. Démétrius l'emporte, en effet, sur Alexandre (2) et sur Xerxès (3), connus seulement de quelques hommes. Pas de peuple, qui ignore Démétrius ; aucun qui ne possède point une relique de lui, car, loin d'être conservées jalousement comme celles des autres saints dans une seule ville, ses reliques sont disséminées un peu partout (4). Quant aux miracles du saint, ils sont innombrables, comme les flots de la mer (5). La tradition orale et la tradition écrite les attestent (6). L'Éloge se termine par un long développement oratoire, où Grégoras s'excuse, une fois de plus, d'arriver trop tard pour faire le panégyrique de Démétrius, et où il demande l'indulgence des Thessaloniciens ; enfin, il implore pour la cité et pour le Basileus la protection particulière du Myroblepte.

Cet Éloge est l'un des plus mauvais de Grégoras, au point de vue littéraire : digressions, amplifications, souvenirs historiques, lieux communs, comparaisons y abondent. A part les renseignements sur l'origine de Thessalonique, il n'est rien sur le culte du saint qui ne se trouve dans le Métaphraste et dans Jean de Thessalonique, sources vraisemblables de la plupart des panégyristes de Démétrius (7) : célébration annuelle par les Basileis de la fête du saint à l'église de Saint-Démétrius à Byzance (8), culte des Thessaloniciens, depuis le ^{vi}e siècle pour leur glorieux patron (9). Nous savons, par ailleurs, qu'on avait élevé des églises en son honneur en Illyrie, en Hongrie, en Italie, à Rome, en Afrique, en Cappadocie et en Syrie (10). Quant aux miracles, l'Éloge de Jean de Thessalonique en cite un nombre imposant (11), au profit d'êtres humains. La puissance de Démétrius s'exerça-t-elle sur les éléments et sur les animaux, comme le montre

1. *Id.*, f. 46 v.

2. *Id.*, ff. 47 v.-48 r.

3. *Id.*, f. 48 v.

4. *Id.*, f. 49 v.

5. *Id.*, f. 49 v.

6. *Id.*, f. 50 r.

7. *Acta SS*, octobre, IV, pp. 52-57.

8. *Id.*, *id.*, pp. 78-83.

9. *Id.*, *id.*, pp. 68-75.

10. *Id.*, *id.*, pp. 83-87.

11. *Acta*, *id.* pp. 104-162 (textes latin et grec)

Grégoras dans son éloge (1)? C'est possible, sans être certain, et nous ignorons d'où il a tiré ces miracles. Où a-t-il puisé les renseignements sur l'origine de Thessalonique? La question reste ouverte (2). En tout cas, malgré ses défauts, à cause de ses défauts même peut-être, l'*Éloge de Démétrius*, obtint un vif succès (3).

Enfin, Grégoras est l'auteur d'un *Éloge de Constantin*, encore inédit. Cet *Éloge* offre la particularité de tenir à la fois, comme son titre l'indique, de la Vie et de l'*Éloge*. Dans le cod. Hamilt. 453 (4), qui nous l'a transmis, il est, en effet, intitulé : *Du même très savant Nicéphore Grégoras, Vie et Éloge du saint, très grand parmi les Basileis et isapostole, Constantin*. Plus encore que pour saint Démétrius, Grégoras était dans l'impossibilité d'apporter de l'inédit sur le fondateur de Byzance. Pourquoi tenta-t-il un éloge de ce souverain? Est-ce pour rivaliser avec Eusèbe (5) ou Jean Chrysostome (6), auteur chacun d'un éloge du célèbre empereur? Voulut-il, devant le succès de ses autres œuvres hagiographiques, tel autrefois le *Métaphraste*, accommoder au goût du siècle, la vie de celui à qui Byzance rapportait sa grandeur et sa gloire? C'est possible. A l'encontre de son habitude, Grégoras ne donne pas les raisons qui l'ont décidé à tenter ce sujet, si souvent traité. Incapable de faire œuvre originale, quant au fond, il essaya de renouveler le sujet, quant au plan. Il mêle dans son *Éloge*, le plus long de ceux qu'il a écrits, la Vie et l'*Éloge*, il encadre ce dernier entre deux parties biographiques, tentative qui ne semble pas se rencontrer avant lui.

Après avoir demandé l'indulgence du lecteur, Grégoras déclare que Constantin est le plus grand souverain de tous les temps, car il a commandé à de vastes empires, et établi sur terre le christianisme. Après avoir fait l'éloge de Byzance, fondée par ce souverain, Grégoras annonce son plan : il montrera que Constantin l'emporte sur tous les souverains par ses conquêtes et par sa piété. Suit, présentée en un style très coloré et coupée de nombreuses digressions, l'histoire de

1. Cod. Angelic. gr. 82, ff. 49 v.-50 r. Démétrius apaise un torrent déchaîné, met en fuite un animal redoutable...

2. D'après les témoignages des Anciens, Thessalonique aurait été fondée vers 315 av. J.-C., par Cassandre, à son emplacement actuel. Et. de Byzance, au mot « Thessalonique ». Strabon, VII, II (Meineke), 461. Denys d'Halicarnasse, I, 49.

3. Lettre de Nicolas Lampène à Grégoras, *Bonn.*, I, p. LXIII-LXVIII.

4. Cf. 8 r.-62 v. :

5. Migne, *P. G.*, t. 20, 1334-1340 (renseignements, du reste, inexacts).

6. Brescia, Bibl. com. Quiriniana, cod. A. III, 3, 125-128.

Byzance : toutes choses connues : la situation de l'empire romain, à la naissance de Constantin, l'origine de Constantin, son enfance, sa jeunesse, ses guerres contre Maxence, contre Maximin, contre Licinius, contre les Perses. Ce développement met fin à la partie biographique du panégyrique. Grégoras, fait assez rare, cite ses autorités. Il s'appuie surtout sur Eusèbe de Césarée (1) et sur Eutrope (2). Ce dernier, qui était païen, n'a pas étudié la politique religieuse de Constantin. Grégoras s'y étend longuement. Il expose ce que l'orthodoxie doit à Constantin : la fixation de la date de Pâques, et, à ce propos, Grégoras renvoie à son ouvrage, où est traité le même sujet (3), la fixation du nombre des jours de la semaine (4), le développement des orphelinats et des asiles de vieillards (5), la suppression de Nicomédie, capitale de Dioclétien, la fondation de Byzance (6), dont Grégoras fait un second éloge (7). Grâce à Constantin, la paix régna sur l'univers entier.

Restait à montrer la supériorité de Constantin sur les plus grands souverains connus. C'est l'éloge proprement dit. Successivement, Grégoras met Constantin au-dessus de Cyrus, d'Alexandre, de César, et d'Auguste (8), et, pour sa piété, au-dessus de Salomon, de Joseph, d'Abraham et de saint Paul lui-même (9). Il conclut par quelques mots sur les dernières années de la vie de Constantin. Celui-ci mourut en Bithynie, « dans une ville qui portait le nom de sa mère Hélène » (10). Des prodiges avaient annoncé sa mort (11). Il fut enterré dans l'église des Saints Apôtres, à Byzance. Le panégyrique se termine par l'invocation habituelle : Que Constantin protège Byzance, menacée même dans ses faubourgs par les Barbares, autrefois soumis à sa domination (12).

1. Cod. Ham. 453, f. 19 r. Eus. *Hisl. eccl.*, VIII-X et sa *Vie de Constl.*

2. Cod. *id.*, ff. 19 r., 30 r. Eutr., IX, 22, X, 10.

3. Cod. ff. 39 r.-39 v. La *Vie de Constl.* est donc postérieure à 1324.

4. *Id.*, f. 39 v.

5. *Id.*, f. 41 r.

6. *Id.*, f. 42 v.

7. *Id.*, 43 r.-45 r.

8. *Id.*, ff. 47 r.-51 r.

9. *Id.*, ff. 51 v.-57 v.

10. *Id.*, f. 57 v., Eusèbe (IV, 60) dit dans un faubourg de Nicomédie. Il s'agit d'Hélénopolis ou Drapanum. En réalité, Constantin tomba malade dans cette dernière ville, et se rendit à Ancyrona, faubourg de Nicomédie, où il mourut le dernier jour de la fête de la Pentecôte, après avoir été baptisé par Eusèbe, évêque de Nicomédie (Eutrope, X, 8, 2 et Eusèbe, IV 61-64).

11. Cod. cit., f. 59 v.

12. *Id.*, ff. 61 v.-62 r.

Cette Vie relève surtout, de l'éloquence d'apparat. Elle ne nous apprend rien de nouveau sur Constantin. Mais les défauts mêmes de l'ouvrage firent son succès : les digressions nombreuses, les deux éloges de la ville, le style ampoulé et brillant enthousiasmèrent les contemporains de Grégoras.

Grégoras, enfin, est donné, dans le cod. 91 de la Bibliothèque du comte de Leicester (1), comme l'auteur d'un *Éloge des trois martyrs Démétrius, Georges et Théodore le Stratélate*. Si l'ouvrage est vraiment de lui, Grégoras se serait aussi exercé dans un genre cultivé notamment par Métochite et par Palamas, l'Éloge comparé de trois saints. Dans l'impossibilité où l'on s'est trouvé de se procurer le texte de cette œuvre, il n'est pas possible de se prononcer.

Telles sont les œuvres hagiographiques de Grégoras. Elles sont trop oratoires. Est-ce à dire qu'elles ne renferment aucun détail biographique intéressant? Non ; mais c'est l'exception. La raison? Grégoras est moins biographe que rhéteur. Toute son œuvre hagiographique date de sa jeunesse ; elle est antérieure à 1340. En quête de gloire littéraire, il crut que plus il se montrerait rhéteur, plus il serait goûté. Il ne se trompa guère. Ses *Vies*, lues le jour de la fête du saint, montrent combien elles étaient appréciées. Par là, il rappelle le Méta-phraste et surtout Constantin Acropolite, dont les *Vies* sont peut-être l'exemple le plus caractéristique du mauvais goût, qui sévit alors dans la rhétorique byzantine.

III

Exercices d'école, Éloges de Basileis, oraisons funèbres, panégyriques, *Vies* de saints, il n'est donc pas de genre qui ne soit représenté dans l'œuvre oratoire de Grégoras. La variété, l'ampleur de cette œuvre sont la meilleure preuve du plaisir qu'il eut à cultiver la rhétorique. Mais ce plaisir lui fut funeste. Grégoras en arriva à négliger le fond pour la forme. De là, la déception éprouvée par le lecteur moderne à la lecture des oraisons funèbres, des Éloges, des *Vies*. Par là aussi s'explique la médiocre valeur de cette partie de l'œuvre de

Grégoras, que ne compensent ni les tentatives d'originalité, ni la sincérité des sentiments, et les parties faibles de l'œuvre philosophique, de l'œuvre historique, de la correspondance. Grégoras ne sut se débarrasser de la rhétorique que dans son œuvre scientifique et théologique.

III

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *Grégoras n'a pas écrit d'ouvrage philosophique. — Ses idées philosophiques sont disséminées dans son œuvre.*
- II. — A. *Sa Psychologie.*
- 1^o *Les Sensations : mécanisme, valeur de la sensation. — Influence d'Aristote, et de Métachiles.*
- 2^o *L'Imagination : mécanisme, fonction, les deux espèces d'imagination. — L'influence d'Aristote.*
- 3^o *Les Facultés de l'Âme. — Nature de l'âme ; genèse des sentiments.*
- III. — *Sa Morale. — Rôle de l'ambition dans la vie. — Instabilité des choses humaines. — Attitude devant la souffrance. — Le bonheur réside dans la recherche de la perfection. — Morale sociale.*
- IV. — *Sa Métaphysique.*
- A. — *Théorie sur le Monde : l'âme du monde.*
- B. — *Théorie de la Connaissance : l'apriorisme. — Place de l'expérience dans la recherche scientifique. — Valeur de la raison. — Le scepticisme, au XIV^e siècle.*
- C. — *La divination de l'avenir. — Le « Commentaire des Songes » de Synésios. Grégoras et la prescience de l'avenir : les apparitions, les oracles, les éclipses, les comètes, les songes. — Grégoras ne prend pas nettement parti sur ce dernier point.*
- D. — *Grégoras et la Querelle du Platonisme et de l'Aristotélisme. — Il est Platonicien.*
- Les « Réponses aux Questions ». — Ce qu'il doit à Aristote.*
- V. — *Conclusion. — Grégoras, philosophe, par occasion.*

I

Grégoras n'a pas composé, à proprement parler, d'ouvrage philosophique. Le *Précis de Philosophie*, que lui attribue Boivin (1) est, en réalité, de Nicéphore Blemmyde (2). Il en est de même de l'opus-

1. Bonn., I, p. XLVI.

2. Cod. Monac. gr. 384, 499, 545, Par. gr. 2992. Seul le cod. Escor. X, 1, 16 l'attribue à Grégoras. (Le cod. Vatic. gr. cité par Morelli, f. 5-6, également).

cule contenu dans le cod. Burney 114, ff. 91 v.-95 r. du *British Museum*, et intitulé : *Du même extrait de son discours sur un mauvais général*. L'étude de la langue interdit de le mettre au compte de Grégoras (1). Les manuscrits ne nous ont transmis de lui qu'un ouvrage de nature philosophique : une critique de certaines théories d'Aristote. Toutefois, il a étudié de près les philosophes anciens, et, sur bien des questions, il a une opinion. Mais ces idées sont éparses dans toute son œuvre et ne se présentent pas sous la forme d'un système philosophique complet. Il importe, cependant, de les étudier, car elles permettent de mieux connaître Grégoras et le mouvement des idées philosophiques, au *xiv^e* siècle.

La philosophie profitait alors de la renaissance littéraire. Au service de la théologie, elle dut surtout à cette circonstance l'éclat qu'elle connut vers 1340. Aristote et Platon se disputaient l'empire des esprits. Grégoras ne resta pas neutre dans la bataille. Il y prit une part active. Exposer ses théories philosophiques, rechercher si elles sont originales, indiquer ce que fut le mouvement philosophique auquel il fut mêlé, tel est l'objet du présent chapitre.

II

Dans ce siècle, où la théologie absorbait presque toute l'activité intellectuelle, Grégoras, théologien lui-même, semble en philosophie s'être occupé surtout de métaphysique. Toutefois, il aborda incidemment certains problèmes, qui relèvent de la psychologie et de la morale. La manière, dont ils sont traités manque d'originalité, mais elle est intéressante pour la connaissance des théories philosophiques, alors en vogue.

Trois problèmes paraissent avoir retenu plus particulièrement l'attention de Grégoras, en *Psychologie* : les Sensations, l'Imagination et les Facultés de l'Ame.

De théorie complète de la *Sensation*, il n'en a pas donné. Il étudie seulement deux questions : la genèse et la valeur des sensations. Pour lui, la sensation est l'une des principales sources de la connaissance. Illimitées en soi, les sensations sont limitées en fait, parce que l'homme

1. Cet opuscule est différent d'un opuscule de même nature, contenu dans le cod. Vindobon. theol. gr. 174, ff. 273-290 v., et peut être de Mathieu d'Ephèse.

ne dispose pour percevoir que d'un certain nombre d'organes sensoriels (1). Sans leur secours, la connaissance serait presque impossible. La sensation, en effet, donne à l'esprit la notion des objets extérieurs ; elle les lui transmet et les inscrit, en quelque sorte, en lui comme sur un livre doué de mémoire et à l'abri des atteintes de l'oubli (2). Ce fait explique que les bêtes puissent être regardées comme capables de connaissance, de réflexion et d'intelligence (3). Les sensations, par ailleurs, n'ont pas une puissance passive ; autrement dit, elles n'ont pas besoin d'être provoquées par un objet extérieur ; elles préexistent à la perception : le son est antérieur à l'audition, l'objet vu à la vision (4) ; l'œil ne crée pas les objets, il en reçoit seulement l'empreinte qu'il transmet à l'esprit (5).

Quant au mécanisme de la perception des objets, il fonctionne ainsi. L'objet ne peut agir du dehors et par lui-même directement sur l'organe sensoriel. Il lui faut un intermédiaire, l'air, par exemple, qui sert, en quelque manière, de miroir et de réceptacle général (6). Les sens transmettent les sensations d'une façon passive, partant fidèle. Il ne faut pas, toutefois, leur accorder une confiance absolue. Les sens sont trompeurs ; le sens de la vue, par exemple, peut faire erreur sur la nature de l'objet vu ou sur le milieu où il est vu. Tout en reconnaissant l'importance de la sensation, comme base de connaissance, il faudra s'en servir avec prudence.

Ces idées sont loin d'être originales. Elles dérivent, en grande partie, d'Aristote. L'importance de la sensation pour la connaissance scientifique, la notion d'un milieu indispensable à la perception des objets, la relativité même de la valeur de la sensation sont des notions Aristotéliennes. Grégoras, qui étudia le philosophe, les lui a vraisemblablement empruntées. Mais Métochite, qui soutient sur la sensation (préexistence des objets sensibles à la sensation) des idées semblables (7) n'est pas, non plus, sans avoir eu d'influence sur Grégoras.

Plus importante est la théorie sur l'*Imagination*. Le goût de Gré-

1. Cod. Neapolit. *Miscell.*, XXII, f. 186 v.

2. *Id.*, *id.*,

3. *Id.*, *id.*, f. 187 r.

4. *Id.*, *id.*, f. 192 v.

5. *Id.*, *id.*, f. 189 v.

6. *Id.*, *id.*, f. 189 r.

7. Th. Métoch., *Miscell.*, ch. 89, pp. 579-580.

goras pour tout ce qui touchait à la magie l'amena à étudier de près cette faculté. C'est surtout, en effet, dans son *Commentaire du Traité des Songes* de Synésios qu'il expose ses idées sur elle. L'imagination a son siège dans le cerveau de l'homme (1). Ce qu'elle est, Grégoras ne le dit pas expressément. « L'imagination, écrit-il (2), n'est ni matérielle ni immatérielle ; aussi ne peut-on la définir ni comme le corporel ni comme l'incorporel. Elle tient de l'un et de l'autre ces éléments contraires, le matériel et l'immatériel ; ceux-ci s'amalgament en elle ; l'imagination est ainsi d'une seule et même nature, quoique formée d'éléments très différents ». Il est plus précis, par contre, sur le mécanisme de l'imagination et sur sa fonction. « L'imagination ($\varphiαντασία$), dit-il (3), commande aux cinq sens. Chacun d'eux reçoit une catégorie de sensations particulières ; or, ces sensations sont, pour ainsi dire, canalisées vers l'imagination ; elles s'y inscrivent comme sur les feuillets d'un livre ; l'imagination se représente alors chacune de ces sensations d'une manière particulière, selon la nature de chacune d'elles ». Il revient, avec plus de clarté encore, sur ce point dans son *Commentaire des Songes*. « L'imagination, remarque-t-il (4), reçoit directement du dehors l'impression des objets. L'imagination est, en quelque sorte, un livre que lit à son tour l'intelligence. Si les données sont claires et patentes, l'imagination suffit à renseigner (l'esprit) et à le guider pour savoir ce qu'il doit accepter ; si elles sont obscures, l'imagination a recours alors aux facultés intelligentes de l'âme ; elle devient, pour ainsi dire, volonté, et capable de passer à l'acte. Car l'intelligence, sans l'imagination qui lui fournit matière à raisonner, est impuissante sur les objets sensibles ». Ainsi, l'imagination emmagasine les images, les idées ($\epsilonἰδή$), qui lui sont communiquées du dehors (5), et sur ces données l'intelligence travaille ensuite. A côté, du reste, de cette imagination passive, Grégoras distingue une autre sorte d'imagination plus active : celle qui consiste à prévoir l'avenir, surtout pendant le sommeil, par des visions prophétiques.

L'homme, en effet, pense Grégoras, peut toujours avoir, grâce à l'imagination, une prescience de l'avenir. Mais, pour ce, il faut purifier

1. Migne, *P. G.* 149, col. 549 B.

2. *Id.*, col. 566 A.

3. Cod. Neap. *Miscell.*, XXII, f. 188 v.

4. Migne, *id.*, col. 568 A.

5. *Id.*, *id.*, col 619 A.

l'imagination. Autrefois, on usait de pratiques réservées aux initiés, les mystères ; aujourd'hui, on a recours à la sagesse, fortifiée et entretenue par les veilles et par le jeûne. Car l'imagination n'est qu'un truchement : c'est l'âme en réalité, qui reçoit Dieu et fait connaître l'avenir.

Mélanges d'idées naïves et de réminiscences des théories antiques. L'imprécision des idées de Grégoras sur l'imagination semble tenir au fait que son maître préféré, Platon, a négligé la théorie de la connaissance sensible. Seul Aristote l'aborde, pour la première fois et avec maîtrise, à bien des égards. Adversaire d'Aristote, Grégoras n'a pas voulu, semble-t-il, s'inféoder au Stagyrte dont l'influence sur lui est cependant indéniable. Car Grégoras, comme Aristote, distingue deux espèces d'imaginations (1) : une imagination reproductrice des images sensibles, qu'Aristote appelle mémoire (*μνήμη* ou *ἀνάμνησις*) et une imagination constructive que le Stagyrte appelle *φαντασία*. Grégoras les dénomme, en réalité, d'un seul et même terme : *φαντασία*, mais il assigne à celle-ci les fonctions qu'Aristote réservait à deux facultés bien distinctes. Quant au mécanisme de l'imagination, Grégoras semble, là encore, s'être souvenu de la théorie d'Aristote sur la formation de la connaissance intellectuelle. Chez Aristote, l'entendement est, comme la sensibilité, une puissance passive ; il peut être comparé à un feuillet vierge d'écriture (2) ; il ne réagit qu'après avoir reçu l'action combinée de l'image sensible, qui préexiste à toute connaissance intellectuelle et d'une espèce de faculté active, qui agit sur l'image sensible et lui permet d'agir à son tour sur l'entendement. C'est là une application de la théorie Aristotélicienne de l'acte et de la puissance, qui distingue, à côté d'un entendement passif « qui peut tout devenir », un intellect actif « qui fait tout » (3). C'est, somme toute, la théorie de Grégoras ; mais, chez lui, elle reste vague, parce qu'il n'a pas su ou pas voulu choisir entre les deux systèmes philosophiques, en vogue : l'Aristotélisme et le Platonisme.

La théorie sur les *facultés de l'âme* est plus nette. Grégoras se rallie, en général, aux théories néoplatoniciennes et, plus particulièrement, plotiniennes. Comme Plotin, il distingue dans l'homme, l'être sensitif, l'être rationnel et l'être intellectuel (3). Pour définir l'âme, il emprunte

1. Arist. *de anima*, III et *de memoria*.

2. Arist. *de anima*, III, 4, 11.

3. *Id.*, *id.*, III, 5, 1.

4. *P. G.*, t. 149, 592 B-593 A.

également à Plotin le texte même où celui-ci déclare que l'âme est l'image de l'intelligence, comme la parole prononcée est celle de la parole intérieure (1). Néoplatonicien il l'est encore, dans sa théorie de la genèse des sentiments. La partie de l'âme, appelée intelligence, dit-il (2), n'est pas soumise aux passions (ἀπαθείς) ; celle qui est liée à la matière leur est soumise (παθητικόν). Or, on peut distinguer, dans cette dernière, deux parties : l'une, sujette à la raison, l'ἐπιθυμητικόν, qui engendre le plaisir et la douleur et le θυμητικόν qui donne naissance à la colère, au ressentiment et à la rancune, et l'autre, indépendante de la raison, et comprenant le θρεπτικόν ou φυσικόν, principe physique, et le ζωτικόν ou σφυγματικόν ou principe animal. On reconnaît là les idées Plotiniennes. Toutefois, Grégoras n'est pas absolument néoplatonicien. On retrouve, en effet, chez lui (3), des souvenirs platoniciens, comme la division de l'âme en raison (λογιστικόν), en sensualité (ἐπιθυμητικόν) et en volonté (θυμοειδές), celle-ci servant de lien entre les deux premiers éléments ; car Plotin, dans sa théorie des trois degrés de l'être se contente de distinguer l'intelligence (νοῦς), l'âme (ψυχή) et le corps (φύσις) (4). En un mot, peu d'originalité, reproduction plus ou moins exacte des théories aristotéliennes, platoniciennes et néoplatoniciennes, telle apparaît la psychologie de Grégoras. A cet égard, elle ressemble à celles des autres philosophes, ses contemporains. Plus intéressante, mais aussi peu originale, est sa *morale*.

III

Cette dernière reflète les idées de son maître Métochite et celles que son oncle, Jean d'Héraclée, lui inculqua, dans sa jeunesse. Les idées morales, plus que la morale de Grégoras (car il n'a pas écrit de traité de morale) sont orthodoxes et conformes à la doctrine chrétienne. L'homme est mortel et son origine est humble ; il est fait de poussière (5), comme le lui apprend l'Écriture. Mais, « il a été formé par une main divine à l'image de Dieu. L'homme, en effet, est uni à une

1. *Id.*, *id.*, 537, 538, et Plotin, *Enn.*, IV, 1, IV, paragr. 26, 40, 41, 44.

2. Migne, *P. G.*, 149, col. 549 A.

3. *Id.*, *id.*, *P. G.* 548-549.

4. Plotin, *Enn.*, IV, VI, 1-3, et 2 et III.

5. *Réfulation*, cod. Par. gr. 3040, f. 28 v.

âme immortelle ; il est ainsi le roi de l'univers » (1). C'est l'anthropocentrisme, enseigné de tout temps par l'Église. Toutefois, si l'homme est au-dessus des autres êtres vivants, il ne doit pas se laisser induire en orgueil. L'ambition est, assurément, indispensable : « Comme l'âme donne la vie au corps, ainsi l'ambition (φιλοτιμία) donne, en quelque manière, la vie à l'âme, et devient, pour ainsi dire, l'âme de l'âme. Plus l'ambition est forte et élevée, plus souvent elle entreprend de nobles actions, plus aussi elle élève au-dessus des autres et rend illustres celui qu'elle enflamme » (2). Cependant, si l'ambition peut et doit soutenir l'homme dans l'existence, celui-ci ne doit pas se laisser aveugler par elle, surtout si le sort le favorise. Le sage, au contraire de l'insensé, n'est jamais grisé par le succès (3).

Souvent, en effet, les événements se déroulent contrairement à nos prévisions (4). Loin de mener les événements, ce sont au contraire les événements qui nous mènent (5). Car, ils ne se produisent pas suivant des lois fixes et immuables ; il règne ici-bas de l'incertitude, et « une espèce de brouillard plane devant les yeux de l'homme, qui essaye en vain de le percer » (6). Si donc ce dernier passe du bonheur au malheur, il ne s'irritera pas. Dans ce monde, rien n'est stable, et il est impossible de mener une vie, faite toute de bonheur ou toute de malheur.

Cette idée, exprimée par Grégoras un peu partout dans son œuvre (7) avec monotonie et gaucherie, n'est peut-être pas seulement un banal lieu commun. L'instabilité de la situation contemporaine, le spectacle d'hommes puissants et riches, dépouillés par une révolution soudaine, comme le fut Métochite, expliquent, en partie, pourquoi cette théorie était alors si répandue (8).

Cependant, si l'homme est accablé par le malheur, il ne doit ni se laisser abattre, ni prendre en aversion la vie, qu'il tient du Créateur.

1. *Id.*, *id.*

2. *Let.*, *id.*, f. 52 r.

3. *Id.*, f. 73 r.

4. *Id.*, f. 134 r.

5. *Id.*, f. 95 v., 140 v.

6. *Id.*, f. 65 r.

7. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, ff. 36 r., 122 v.-123 r., 133 v. et cod. Vatic. gr. 1086, f. 149 v. *Vie de Théophano*, cod. Monac. gr. 10, p. 50, *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 11 v.

8. Cf. par exemple, Th. Métoch., *Miscell.*, pp. 570-574, 775, 792, 796, 806, 813-820 et *Poésies*, *passim*.

Sans doute, Grégoras, souffrant un jour plus que de coutume, se laissa gagner par la lassitude morale, et songea, semble-t-il, au suicide (1). « Nous le savons, écrit-il, bien des gens, ne sont heureux ni par eux-mêmes ni par autrui. Il vaudrait bien mieux pour eux changer leur nature d'homme contre celle de l'animal, ou mourir bien vite et se voir couverts d'une couche de terre, que de continuer à vivre et de ne recueillir de ceux qui les voient que raillerie sur raillerie » (2). Mais, le chrétien intervient rapidement et dit à l'homme : il est indigne de se laisser terrasser par la souffrance (3).

Doctrine naturelle chez un orthodoxe, et dont Grégoras essaye de prouver la justesse, en indiquant le but de la vie terrestre. L'homme, d'ordinaire, ne s'attache qu'aux biens d'ici-bas, mais ils sont incapables de lui donner le bonheur, qu'il recherche de tous ses efforts. L'homme doit, au contraire, se détourner du monde et tenter de s'élever jusqu'à Dieu (4). Se perfectionner soi-même, « purifier son âme de toutes les souillures, la rendre plus brillante que le soleil » (5), c'est là le vrai bonheur. En vivant ainsi, on sera loué des hommes et de Dieu, car on sera jugé moins sur les actes que sur les intentions (6).

Ces idées expliquent les théories de Grégoras en matière de *morale sociale*. Par son appel à la perfection morale, il invite l'homme à lutter contre l'égoïsme (car tout être humain est égoïste de nature) (7) et à venir en aide à ses semblables. La misanthropie est indigne d'un philosophe (8). L'homme, en tant qu'il vit en société, a un devoir impérieux : il doit aimer son prochain, et le meilleur moyen de l'aimer, c'est de cultiver la justice. Personne, il est vrai, ne saurait le contraindre à défendre celle-ci ; mais la morale, la Nature même l'y engageant (9). Car, au contraire de ce que croient certaines gens, l'amour de la vérité et la pratique de la justice rapprochent les hommes d'une même race ; elles unissent par un lien puissant, contre lequel rien ne peut prévaloir, les âmes les plus différentes de nature, et les « conduisent au seuil du temple de la Paix, pour les faire asseoir

1. *Let. cod. Par. gr.* 3040, f. 122 v.

2. *Id.*, f. 45 v.

3. *Id.*, f. 123 r.

4. *Vie de Jean, id.*, f. 14 r.

5. *Vie de Cauleas, cod. Monac. gr.* 10, p. 80.

6. *Hist.*, XII, 5, 589-590.

7. *Let. cod. Par. gr.* 3040, f. 125 r.

8. *Id.*, *id.*, f. 125 v.

9. *Id. cod. Vatic. gr.* 1086, f. 98 r.

à la table de la Concorde » (1). Au moment où Grégoras écrivait ces mots, l'empire byzantin achevait de s'affaiblir dans les guerres civiles et religieuses ; cette réflexion n'était pas sans courage.

IV

Plus originales et plus intéressantes sont ses théories *métaphysiques*. Des problèmes, qui ont passionné les métaphysiciens de tous les temps, il en est certains que Grégoras ne s'est naturellement pas posés : comme chrétien, il leur donnait une solution traditionnelle. Tels sont les problèmes relatifs à la nature de l'âme et à celle de Dieu. Mais Grégoras était aussi un savant ; il observait l'univers. Il étudia les moyens de parvenir à la Science. Il y a ainsi, dans son œuvre, une théorie sur le monde et une théorie de la connaissance. Par ailleurs, il prit position dans la lutte entre Platon et Aristote, en se déclarant pour le premier, et c'est surtout à cet égard que ses idées philosophiques valent la peine d'être étudiées.

A. — Comment l'univers apparaît-il à Grégoras ? Comme il devait apparaître à un chrétien et à un Platonicien. Ce qui frappe Grégoras, c'est la finalité dans la nature. « Les plantes, dit-il (2) ne produisent pas pour elles-mêmes, mais pour autrui (autrement dit pour l'homme); de même, la mer produit pour ceux qui vivent sur la terre plus que pour elle, comme la terre, qui ne profite pas des moissons qu'elle fait pousser ». Tout est admirablement réglé dans la nature : y a-t-il disette d'objets ou de denrées ? la nature en produit pour conserver la vie humaine ; y a-t-il abondance ? elle se charge de dépenser l'excédent (3). La même finalité se retrouve dans le règne humain. Dieu n'a-t-il pas créé les médecins pour soigner et les maîtres pour instruire ? (4). Théorie simpliste, et que seule l'emprise, qu'avait alors la religion sur tous les esprits, peut expliquer chez un savant.

Mais cet univers, organisé pour l'homme, qu'est-il en soi ? Grégoras résout cette question, en Néoplatonicien, et en disciple de Plotin. On voit, en effet, reparaître chez lui, la vieille théorie de l'âme du monde,

1. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 38 r.

2. *Let.* cod. Par. gr. 3040, f. 45 r.

3. *Hist.*, II, 5, 39.

4. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 113 v.

exposée par Platon dans son *Timée*. « Ce qui se passe dans le corps humain peut également, écrit-il (1) se passer dans le corps formé par l'univers. Celui-ci est, en effet, un corps, formant naturellement un tout, composé, pour ainsi dire, comme le corps humain, de parties et de membres ». Il est plus explicite dans son *Commentaire des Songes* de Synésius : « L'univers, dit-il (2) est un tout... Les éléments en sont tous unis et créés suivant une Idée. Considérés quant à leur essence, ils forment un tout et, pour bien des raisons, ils sont unis par des liens de parenté. Considérés quant à leur forme, c'est un ensemble d'éléments différents de nature les uns des autres, ou plutôt, quand on examine la forme des êtres, on aperçoit le Tout comme divers, quand on examine leur essence, on aperçoit le Tout formé par un agrégat d'éléments homogènes ». C'est la théorie du *Timée* : l'âme du monde, œuvre du Démonstrateur, forme les âmes particulières, différentes de l'âme du monde. Mais Grégoras voit cette théorie à travers Plotin. Or, pour celui-ci, l'âme du monde est indivisible, car elle est tout entière dans l'univers, et en même temps divisible, car elle est dans chacune de ses parties (3). De là, chez Grégoras, la théorie de la diversité de l'univers, preuve en même temps, de son unité.

Cette théorie permet à Grégoras d'expliquer les réactions du monde céleste sur le monde terrestre. Une âme intelligente régissant le monde, régit aussi les astres et les planètes. Ainsi le monde céleste, est lié au monde terrestre, et l'un et l'autre ne forment qu'un seul et même tout (4). Cependant, le déterminisme, comme l'ont entendu les Stoïciens, n'existe pas ici-bas. Ces derniers, en effet, admettent bien l'âme du monde, mais, chez eux, la différence entre celle-ci et les âmes particulières disparaissant, Dieu est partout. Il est, par suite, la puissance qui enchaîne les événements présents aux événements antérieurs et futurs, sans qu'il reste, nulle part, de place pour le hasard : c'est la Fatalité, le Destin qui conduit le monde. (5) Or, Grégoras n'admet pas cette théorie, car il est Néoplatonicien, et la théorie stoïcienne de l'enchaînement des causes à l'infini met en péril la théorie de la liberté humaine. Aussi, tout en respectant chez les Stoïciens,

1. *Hist.*, IV, 8, 108-109.

2. Migne, *P. G.* 149, col. 549-550.

3. Plot. cf. surtout, *Enn.*, IV.

4. Cod. Par. gr. 3040, f. 90 r.

5. Dlog. Laërte, VII, 41 sqq.

« les hommes qui ont cherché à comprendre la nature », tout en déclarant qu'il ne faut pas traiter leurs théories de sornettes (1), il affirme que le déterminisme n'existe pas ici-bas (2) ; il met l'homme en garde contre la Τύχη, car elle n'est qu'un mot vide de sens, bonne à tourner la tête aux seuls ignorants (3).

B. — Néoplatonicien dans sa théorie sur la nature du monde, Grégoras l'est également, mais moins cependant, dans sa théorie sur la Connaissance. Son attitude devant ce problème est fort intéressante pour l'étude du mouvement philosophique au xiv^e siècle à Byzance. Par quelles méthodes peut-on parvenir à la science ? Par deux, répond Grégoras (4) : celle qui s'élève du particulier au général et celle qui, au contraire, descend du général au particulier. Il précise sa pensée dans le *Florentios* (5). « Celui qui ne peut partir des éléments métaphysiques et réels, celui qui ne peut user d'ailes semblables, doit avoir recours à l'empirisme. S'il réussit à s'élever, comme à l'aide d'une échelle, jusqu'au sommet de la vraie connaissance, il mérite des éloges. Mais il n'y a là rien de surprenant : il a fait, avec ses seules forces, ce qu'il devait faire, et, dans la mesure du possible, il a remédié à l'humaine faiblesse. Celui qui, par contre, avec force et comme le veut la nature, parvient à la Science, et qui, plein du désir de connaître les choses, descend de l'Un en soi, lequel se subdivise en autant d'objets qu'il en tombe sous les sens, voit l'Un se ramifier, comme une racine, en d'innombrables faisceaux, les réunit et, à l'aide de cette diversité, forme un seul tout, qui lui fait voir Un le Tout, celui-là, à mon sens, mérite d'être admiré pour ses heureux dons naturels ». Il revient sur la même idée, dans un opuscule, transmis par les codd. British Museum 16405, ff. 426-447 et 35 de Genève, ff. 94-105, et intitulé : *L'univers et la forme sous laquelle il apparaît, seule saisissable par l'esprit*. L'univers est Un malgré la diversité avec laquelle il se présente et l'esprit humain en aperçoit l'Unité, lorsque, parvenu aux sommets de l'Intelligible, il en redescend et reforme aisément le Tout avec l'aide de la diversité apparente des phénomènes. Ainsi, Grégoras donne la préférence à la méthode *a priori*, sous l'influence des idées néoplatoniciennes et surtout plotiniennes auxquelles il

1. *Lel.*, cod. Par. gr. 3040, f. 87 r.

2. *Id.*, *id.*, f. 65 r.

3. *Id.*, f. 140 r.

4. *Id.*, *id.*, f. 70 v.

5. Ed. Jahn, p. 512.

s'était rallié. Il déclare, du reste, que Platon et Aristote ont adopté la même méthode ; ils ont d'abord placé la Science au sommet, puis ils en sont descendus pour examiner les faits et donner à leur théorie un fondement solide.

Cependant, tout en accordant la préférence à l'apriorisme, Grégoras ne pouvait méconnaître, comme savant, le rôle de l'expérience dans la recherche scientifique. Aussi dira-t-il, à l'imitation d'Aristote (1), qu'il cite du reste : la science repose sur l'expérience et sur la sensation (2). Sans elles, toute recherche est vouée à l'insuccès (3). Il revient longuement sur cette idée, dans la préface de son traité *sur l'astrolabe*. « Les Anciens, écrit-il (4), sont partis de l'observation de la nature pour établir leurs règles. Il faut faire crédit à la nature ; ce n'est pas une bavarde. La science est fondée, en partie, sur des faits expérimentaux, vérifiés avec le temps par les sensations, et, en partie aussi, sur des ressemblances analogiques, reposant sur des faits moins évidents ».

S'il faut utiliser les données de l'expérience (5), on doit, toutefois, les contrôler soigneusement à l'aide de la raison (6). Celle-ci, en effet, juge les faits et organise l'ordre, en s'efforçant de corriger dans les phénomènes un désordre apparent (7). Mais, si Grégoras a recours à la raison, pour remédier aux erreurs des sens, il ne lui attribue pas un pouvoir infaillible. Il se méfie de sa puissance, car la raison se laisse souvent surprendre (8). C'est qu'en définitive, à la différence de Platon, qui reconnaissait à l'esprit humain, le pouvoir de s'élever par la marche dialectique (*πορεία διχλεπτική*) de l'apparence sensible à l'Idée suprême, l'Idée du Bien, Grégoras, chrétien orthodoxe, semble refuser à la raison humaine ce pouvoir. « La sagesse et la science humaines, dit-il, sont incapables de donner une faible idée de la réalité » (9), et, il ajoute : « On ignore la méthode exacte, qui permet de saisir la réalité des choses. Toute opinion humaine n'est qu'un symbole d'ignorances et une manifestation intempestive, quoiqu'évidente, de l'activité de notre esprit ». Et, c'est là la plus grave cri-

1. *Mét.*, I, 1, 5 ; cf. *Ciel*, II, 13, 24.

2. *Hist.*, IX, 11, 452.

3. *Lét. cod.* Par. gr. 3040, f. 127 v.

4. *Cod.* Par. gr. S. 13, f. 136 v.-137 r.

5. *Lét. cod.* Par. gr. 3040, f. 129 r.

6. *Cod.* Angel. gr. 82, f. 188 v.-190 r., et *Hist.*, IX, 11, 449.

7. *Cod.* Par. gr. S. 13, f. 138 r.

8. *Lét. cod.* Par. gr. 3040, f. 89 r.

9. *Florentios*, éd. Jahn, pp. 531-532.

tique qu'il adresse à Aristote, qui, dit-il (1), ressemble en maints endroits de son œuvre « à un homme ivre, car sa science est incapable de donner des preuves irréfutables ».

C'est presque là du scepticisme. Et, pourtant, Grégoras n'eut jamais la moindre complaisance pour cette doctrine. Il en connaît les principaux représentants, et il a, vraisemblablement, lu leurs œuvres. Il réfute, en effet, Pyrrhon et surtout, Sextus Empiricus. Fait curieux, en effet, on voit réapparaître les sceptiques, au début du xiv^e siècle. A vrai dire, le scepticisme n'avait jamais disparu complètement de la pensée byzantine. On en retrouve des traces dans Grégoire de Nazianze (2), dans Agathias (3), dans Cédrene (4). On étudiait, il est vrai, moins Pyrrhon d'Elis, le créateur de la doctrine que Sextus Empiricus, l'un de ses derniers représentants ; ni les sceptiques de la Deuxième Académie, comme Carnéade, ni même ceux de la fin du i^{er} siècle avant le Christ, comme Aénésidème ne retinrent, semble-t-il, l'attention des philosophes. En tout cas, le scepticisme avait fait, au début du xiv^e siècle, des progrès jugés si inquiétants, qu'on tenta de les enrayer. Métochite, l'un des premiers, lui déclara la guerre. Il voyait en Socrate et en Platon ses premiers représentants (5). Beaucoup de gens, dit-il, depuis Socrate, sont encore des adeptes de cette théorie. Rien n'est stable ici-bas, prétendent ils, et toute recherche sur la réalité des choses ou sur les phénomènes conduit, à les entendre à l'erreur. Ils refusent l'aide de la science de Dieu, la théologie, et ils affirment même que cette dernière n'est pas solide (6).

Grégoras, sous l'influence probable de Métochite, étudia Pyrrhon et Sextus Empiricus. Il n'écrivit pas une réfutation en règle du scepticisme, mais il vit le danger qu'il faisait courir à la religion, et il prit parti contre lui. Si on l'en croit, en effet (7), les disciples de Sextus Empiricus, « comme une maladie redoutable et maligne s'étaient glissés dans l'Église orthodoxe et l'avaient, en partie, corrompue ; leurs sornettes passaient pour des théories solidement établies ». Et de fait, le danger paraissait si grand que l'un de ses contemporains et

1. Cod. Par. gr. S. 13, f. 135 v.

2. Fabricius, *Bibl. Gr.*, V, 528.

3. *Id.*, *id.*

4. *Id.*, *id.*

5. *Miscell.*, p. 373-374.

6. *Id.*, f. 375-376.

7. *Hist.*, XIX, 1, p. 930.

son adversaire dans la Querelle de l'Hésychasme, Nicolas Cavasilas, entreprit de réfuter méthodiquement le Pyrrhonisme. Il publia une étude, intitulée : « *contre les théories sur la nature de la vérité. Sont-elles de Pyrrhon le maudit* (1)? Nous n'avons, malheureusement, que l'introduction de cet ouvrage. Cavasilas y attaque, du reste, moins Pyrrhon que Sextus Empiricus ; il y rétorque, les arguments dont ce dernier se sert dans ses *Hypotyposes Pyrrhoniennes* pour démontrer l'impossibilité où est l'homme d'établir un critérium de la vérité.

Ce retour offensif du scepticisme semble s'expliquer par plusieurs raisons. La Renaissance littéraire, en favorisant le retour à l'étude de l'antiquité classique, attira la curiosité des esprits sur Pyrrhon et sur Sextus Empiricus. Par ailleurs, l'étude, de jour en jour, plus grande de la médecine, développa chez les médecins, l'empirisme. Or ces derniers se bornaient à la constatation expérimentale des faits et n'attachaient aucune importance aux connaissances théoriques ; ils ne sortaient pas du domaine des applications pratiques ; mais de là au scepticisme, il n'y avait pas loin. Métochite, en effet (2), constate que les médecins étaient de fervents adeptes de cette doctrine ; au ⁱⁱe siècle avant Jésus-Christ, ils avaient déjà formé une bonne partie des clients du Pyrrhonisme. Mais la violence des querelles religieuses contribua, peut-être, plus que toute autre cause, à la réapparition du scepticisme. En approfondissant certains problèmes, on devait se heurter facilement au Pyrrhonisme, et l'on comprend ainsi que ce soient surtout des théologiens, comme Nicolas Cavasilas ou Grégoras, qui aient mené le combat contre lui. Par là s'explique aussi qu'en Occident, où les passions religieuses n'étaient pas alors aussi vives, le scepticisme soit à peu près complètement ignoré. C'est seulement, en effet, un siècle plus tard que Philelphe fera connaître, en 1445, Sextus Empiricus, et il faudra attendre jusqu'en 1562 qu'H. Estienne imprime les *Hypotyposes Pyrrhoniennes*, et jusqu'en 1569 qu'il donne les redoutables livres *Contre les Mathématiciens*.

L'étude du scepticisme ne fut pas inutile à Grégoras. Il lui doit, peut-être, cette notion de la relativité, assez rare à son époque. Les mœurs des hommes, remarque-t-il (3), diffèrent beaucoup suivant les pays, et un examen attentif révèle qu'une action louable pour les uns

1. Edd. Elter et Radermacher (*Prog. Bonn.*, 1899).

2. *Miscell.*, pp. 376-377.

3. *Let. cod.* Par. gr. 3040, f. 103 v.

est blâmable pour les autres (1) ; car chaque peuple à une idée particulière de la moralité (2). Attitude d'esprit digne de remarque en un siècle où le dogmatisme régnait en maître et rendait les esprits intransigeants et souvent intolérants.

C. — Toutefois, malgré sa conviction de l'impuissance de la Raison à saisir la réalité, malgré son orthodoxie, Grégoras, comme beaucoup de ses contemporains, s'occupa d'un problème qui, depuis qu'il y a des hommes, passionne l'esprit humain. Est-il possible de connaître l'avenir? La magie n'avait jamais cessé d'être en honneur chez les Grecs, depuis les Néo-Pythagoriciens avec Apollonios de Tyane, dont les tendances syncrétistes et mystiques unissaient le Pythagorisme et le théosophisme des Mages. Mais ce fut surtout le néoplatonisme qui la maintint en faveur. En expliquant, comme Plotin, que les chaînons de l'univers sont unis par une sympathie cosmique (3) et que l'âme du monde se fragmente dans la nature sensible, depuis le ciel, dont l'âme offre la vie sensible la plus parfaite, les astres, dieux visibles de l'univers, et les Démons, intermédiaires entre les êtres célestes et les êtres physiques, jusqu'aux corps célestes organisés et inorganisés, on fondait la magie de l'harmonie universelle et les apparences corroboraient cette théorie néoplatonicienne, plus que platonicienne. Porté vers ces croyances par l'esprit du siècle et par son maître Métochite, Grégoras s'occupa avec passion de tout ce qui touchait à la divination. La tristesse des temps, l'incertitude de l'avenir incitaient aussi les esprits à scruter leur destin ; le mysticisme religieux du Moyen Age, oriental aussi bien qu'occidental, y contribuait également, et la confusion, toujours régnante, entre l'astrologie et l'astronomie amenait les savants à s'intéresser aux pratiques de la Kabbale. Et, en effet, des esprits, comme Métochite (4), G. Pachymère (5), et Mathieu d'Ephèse (6) s'occupèrent de la divination de l'avenir, et Grégoras plus que tous encore.

Sa documentation sur cette question est vaste. Il a lu et étudié les Oracles Chaldéens (7), et Nicolas Cavailas se moque de sa manie

1. *Id.* cod. Vatic. gr. 1086, f. 114 r.

2. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 56 r.-56 v.

3. *Enn.*, IV, liv. IV, paragr. 26.

4. Cod. Laurent, 85, 14.

5. Cod. Laurent, 86, 22, 176 v.-201 v.

6. Cod. Laurent, 85, I, 666 v.-667 v.

7. *Comment. des Songes*, Migne P. G. 149, coll. 539-540 et *Hist.*, XIV, 8, 724 et XXVIII, 59.

qu'il a de les citer souvent un peu à contretemps (1) ; il connaît la science égyptienne qu'il met au-dessus de tout (2), il a approfondi, surtout, les livres remplis des doctrines platoniciennes et pythagoriciennes, transmis à la postérité sous le nom d'Hermès Trismégiste, l'un des plus grands théologiens de l'antiquité, à son avis (3). Il a enfin exposé ses idées dans son *Commentaire des Songes* de Synésius.

Ce *Commentaire* nous a été conservé par de très nombreux manuscrits (4), preuve de la faveur, dont il jouit autrefois. Il fut écrit, vraisemblablement, avant 1328. Il est précédé d'une lettre-préface, où Grégoras déclare qu'il l'a composé sur les prières instantes de l'un de ses amis, toujours avide de connaissances nouvelles. Il s'agit, très probablement, de Métochite, car Grégoras célèbre surtout, en cet ami, le philosophe, qui étudie les astres et les mystères de l'univers. Un seul manuscrit, cependant, le Monac. gr. 29 présente une dédicace différente. Dans tous les autres manuscrits, cette dédicace est adressée à un homme ; dans le Monac. gr. 29, elle est adressée à une femme : partout les formes féminines remplacent les formes masculines des autres textes. Faut-il accorder, avec Terzaghi (5), une importance aussi grande qu'il le fait, à ce texte unique, et dire que Grégoras, ayant composé cet ouvrage avant 1328, date de la disgrâce de Métochite, a modifié, après cette date, la dédicace primitive pour offrir son œuvre à un autre personnage ? Faut-il voir en la Paléologine, à qui serait adressé le *Commentaire*, Eudocie Paléologine, femme de Constantin Paléologue (6), dont Grégoras parle lui-même en termes fort élogieux et qu'il compare à Hypatie (7) ? L'hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, ne va pas sans difficultés. Comment expliquer que Grégoras, qui conserva à Métochite, même pendant sa disgrâce, une affection fidèle et sincère, ait changé d'attitude, après sa mort ? Terzaghi a vu lui-même l'objection ; mais, ne voulant pas renoncer à sa conjecture, il pense que Grégoras céda à des raisons qui nous échappent, et il avance cette explication, quelque peu recherchée : « Grégoras a voulu

1. Cod. Coisl. gr. 315, f. 520 v.

2. *Hist.*, VIII, 7, p. 326 et XXIV, 7, p. 14, XXX, 21, p. 283.

3. *Florentios*, éd. Jahn, p. 521-522.

4. Vingt et un actuellement connus.

5. *Noia sul cod. Monac. gr. 29 SIF cl.* 13 (1901), 437-442.

6. Il était fils du Protovestiaire Néocésarite. Eudocie, après la mort de son mari, épousa Constantin, fils d'Andronic II, dont elle était follement éprise (du Cange, *Hist.*, Byz., 1680, p. 235).

7. *Hist.*, VIII, 3, 294.

imiter Synésios. Comme celui-ci dédiait son ouvrage à Hypatie, ainsi son commentateur voulut offrir son *Commentaire* à une autre femme belle et intelligente comme l'était l'illustre étudiante d'Alexandrie»(1). En réalité, le cod. Monac. gr. 29 est assez récent. Il date du xvi^e siècle. Il est possible que la modification du texte soit due à la fantaisie d'un copiste (2). La quasi unanimité des manuscrits, les renseignements, donnés par Grégoras, permettent presque d'affirmer que le *Commentaire* fut bien dédié à Métochite.

Ce *Commentaire* porte à la fois sur les idées et sur la langue de Synésius. Grégoras, dans la lettre-dédicace, l'indique au lecteur. Le *Commentaire* fera connaître les théories de Synésios sur l'âme ; il montrera en quoi il est d'accord avec les philosophes anciens, en quoi il diffère d'eux. Il montrera aussi ce qu'il faut entendre par le mot *imagination*, et, où est chez l'homme le siège de cette faculté prophétique. Chemin faisant, Grégoras signalera les ressemblances entre Synésios d'une part, les Chaldéens et les Égyptiens de l'autre. Cette partie du *Commentaire* a beaucoup de valeur, car elle conserve certains oracles chaldéens que l'on ne connaît que par là. Grégoras s'inspira-t-il (3), en cet endroit de son travail, du traité de Psellos, l'Ἐξήγησις (4) ? Certains passages sembleraient le prouver (5). Toutefois, les ressemblances ne sont pas assez nombreuses. Il se pourrait que les deux auteurs aient puisé aux mêmes sources et qu'il n'y ait là que de simples coïncidences.

Grégoras est amené également à expliquer de nombreuses légendes mythologiques, et il le fait toujours dans un sens nettement rationaliste. Tel, le mythe d'Athènè, sortant toute armée de la tête de Zeus, qui personnifierait le symbole des créations d'une intelligence supérieure (6), et celui d'Icare qu'il représente comme un savant, ayant voulu tenter d'étudier l'astronomie, mais qui, incapable de comprendre les calculs astronomiques, dut renoncer à ses recherches (7).

1. *SIF*, cl., p. 439.

2. Par ailleurs, les codd. Angelic. gr. 82, f. 119 v. et Monac. gr. 10, p. 274, intitulent la lettre dédicace : Au Paléologue. On pourrait également s'imaginer que Grégoras a dédié son *Commentaire* à un membre de la famille des Paléologues. Mais lequel ?

3. W. Kroll, *Die Chald. Orak.* Rh. Mus. NF. L., 1895, p. 636.

4. *P. G.*, t. 122, 1125 sqq.

5. Cf., 540 B, 540 BC, 541 A, 584 AB et Psellos, 1148 C, 1133 A, 1132 C, 1124 B, 1124 A (Migne, *id.*, t. 122).

6. *Id.*, col. 533 A et 588 B.

7. *Id.*, 627 A.

A côté de cette étude des idées, Grégoras a rédigé un Commentaire philologique. Il donne parfois les différentes leçons, présentées par les manuscrits de Synésios (1). Ou bien, il fait des remarques sur le sens d'un mot, et indique l'équivalent classique correspondant au mot, employé par Synésios. car, explique-t-il dans sa lettre-dédicace, celui-ci ayant beaucoup voyagé, est revenu avec des idées et des termes étrangers. Aussi l'intelligence de son œuvre est-elle assez délicate. Il faut donc expliquer certains mots, traduire ses pensées et leur donner en quelque manière une couleur grecque.

La théorie des songes, soutenue par Synésios est la suivante : les songes sont envoyés par Dieu. Ils sont donc un moyen de communiquer avec lui. De là, l'importance de l'art divinatoire, auquel on ne s'élève qu'après de longues et minutieuses études. Cette théorie est la théorie platonicienne (2), corrigée par la théorie aristotélicienne. Platon et Aristote ont, en effet, étudié l'un et l'autre la question des songes, et ils ont sur elle une opinion opposée. Platon, sans avoir formulé une théorie en règle, croit au rapport des songes avec le monde extérieur, et, en une certaine mesure, à leur véracité (3). Aristote, par contre, déclare que les songes ne sont pas envoyés par Dieu, et qu'ils sont l'œuvre du hasard (4). Synésios reproduit l'une et l'autre opinion (5), mais en donnant la préférence, à la théorie platonicienne. Il ne s'arrête pas, en effet, à la théorie Aristotélicienne, qui fait des songes un produit de la sensation et de l'imagination.

Quelle fut l'attitude de Grégoras sur cette question? Son *Commentaire des Songes* et son œuvre permettent de la connaître assez bien. Tout d'abord, si Grégoras attache une grande importance aux songes, comme moyen de divination, il déclare, cependant, qu'il est d'autres moyens de connaître l'avenir. Ce sont les apparitions, les oracles, et certains phénomènes célestes, comme les éclipses, et plus particulièrement, le passage des comètes. Pour ce qui est des *Apparitions*, à l'état de veille, ou évocations, Grégoras ne se prononce pas. Il ne semble pas, toutefois, avoir été complètement incrédule. Commentant, en effet, le mot *Ψυχορροπῶν*, dans Synésios (6), il écrit que les êtres

1. Par exemple, 558 A ; 631 B.

2. Volkmann, *Syn. von Kyrene*, p. 137 sq.

3. Platon, *Rep.*, IX, 571 C., et *Timée* 70 D.

4. Arist. *de insomniis*.

5. Migne, *P. G.*, 149 col. 587-588 et 626.

6. *Id.*, col. 410-412.

évoqués sont des démons, qui étaient autrefois des anges brillants et que leur perversité a fait déchoir du rang divin. Il est possible d'évoquer ces êtres, comme le montre Homère, quand il fait voir Achille, écartant les âmes des morts, avec son épée (1). Grégoras revient sur la même idée, dans la *Vie de Théophano*, dans le passage, où il montre un certain Savantarinos offrant à l'empereur Basile, de faire apparaître devant lui son fils Constantin, afin de lui permettre de s'entretenir avec lui. C'était un Égyptien, ajoute Grégoras (2), et il avait le pouvoir d'évoquer les âmes. « Apparaissent et répondent aux questions qu'on leur pose certains fantômes de morts illustres ; ces apparitions ne sont point des âmes ; ce sont, pour ainsi dire, des démons, qui hantent la terre et vivent en-dessous d'elle ». Et, dans la *Vie de Cauléas* (3), il rapporte que ce dernier vit, un jour, se dresser devant lui un mystérieux personnage, qui lui laissa, à son départ, un sac d'argent pour le distribuer aux pauvres. Plus surprenante encore est l'apparition, dont fut témoin la mère de Cantacuzène (4). Une nuit, étant encore éveillée, elle aperçut un cavalier, qui mesurait de sa lance la hauteur de la tour où elle se trouvait. On eut beau faire aussitôt des recherches, on ne découvrit personne ; et, cependant, le lieu de l'apparition était inaccessible à un homme à pied aussi bien qu'à un homme à cheval.

En aucun de ces cas, Grégoras ne se prononce. Il n'en est pas de même pour les *oracles*. Il n'y ajoute aucune foi. « On peut être embarrassé, dit-il (5), sur l'origine et la découverte d'oracles, qui, à certaines époques, se sont répandus parmi les hommes ; on peut se demander aussi pourquoi, puisqu'ils recèlent la connaissance certaine de l'avenir, ils la noient en d'obscures énigmes. Quel est l'auteur de ces oracles ? Qui les a transmis aux temps postérieurs ? Aucun renseignement sur ce point ni chez les annalistes ni chez les historiens. Tout ce que l'on trouve, c'est qu'à telle époque, il se répandit tel oracle et qu'il se vérifia par la suite dans un sens ou dans un autre. Mais qui a révélé le premier cet oracle ? c'est là un détail qui n'est jamais donné, et qui, à moins que l'on ne veuille passer pour hâbleur, reste inconnu ». Grégoras va même plus loin, et déclare que la plupart du temps, les

1. *Odyssée*, XI, 49-50.

2. *Vie de Théophano*, Hergenröther, *Monumenta ad Photium...*, p. 76.

3. Cod. Monac. gr. 10, p. 86.

4. *Hist.*, XII, 13, 618-620.

5. *Id.*, V, 7, 150.

oracles sont apocryphes : « Il faut bien y prendre garde : certaines gens se jouent de ceux qui croient aux oracles ; ils fabriquent quelques vers insignifiants, à l'imitation des vers des oracles, puis, sans mot dire, ils les répandent dans le public et altèrent ainsi, par leur mensonge, la vérité. On a pris en flagrant délit bon nombre de son contemporains » (1). Aussi, chaque fois que Grégoras rapporte un oracle, comme celui sur la ville de Tralles, découvert en 1280, au moment où Andronic II relevait cette dernière (2), ou celui sur Michel VIII, malade aux environs de Pachomios (3), il prévient le lecteur qu'il ne faut pas y ajouter foi. Une seule fois, cependant, semble-t-il, Grégoras fut ébranlé dans son scepticisme ; c'est à propos de l'oracle, mystérieusement déposé au Palais Impérial, et prédisant à Andronic II qu'il mourrait à son arrivée à Thessalonique (4).

Si Grégoras est incrédule devant les oracles, il n'en est pas de même, dirait-on, pour ce qui est des phénomènes célestes : *éclipses* de soleil ou de lune et apparitions de *comètes*. Parlant de l'éclipse de soleil de 1267 (5), qui eut lieu peu de temps après l'avènement au trône patriarcal de Joseph, succédant au patriarche Germanos et absolvant Michel VIII de l'aveuglement de Jean Lascaris, Grégoras écrit que cette éclipse présageait les malheurs dont les Turcs allaient accabler Byzance. De même, pour les deux éclipses de lune de 1331 (6), dont la première, à l'en croire, annonçait très clairement les trahisons dont l'empire allait être victime, comme l'annonçaient aussi les éclipses de 1342 (7). De même, encore, en 1331, l'éclipse de soleil, suivie d'une éclipse de lune, présageait la mort d'Andronic II (8). On en peut dire autant des comètes ; c'est le cas pour celle qui apparaît à Michel VIII, et qui l'arrête au moment où il lutte contre le despote d'Épire (9). « Que de semblables phénomènes, chez les astres, annoncent manifestement, écrit-il (10), des événements qui se passeront sur terre, personne, je le crois, ne le met en doute, à moins d'aimer natu-

1. *Hist.*, V, 7, 152.

2. *Id.*, V, 5, 143.

3. *Id.*, V, 7, 150.

4. *Id.*, VII, 13, 277.

5. *Id.*, IV, 8, 108.

6. *Id.*, VIII, 15, 374.

7. *Id.*, XII, 15, 624.

8. *Id.*, IX, 14, 460.

9. *Id.*, IV, 3, 98-99.

10. *Id.* IV 8, 125.

rellement à ergoter ». Toutefois, l'étude de l'astronomie semble avoir rendu Grégoras sinon sceptique, du moins un peu plus incrédule. Il paraît, en effet, avoir changé d'avis, car il déclare plus loin que toute conjecture de l'avenir par les astres est impossible : « Ptolémée le Grand lui-même, dit-il (1), a reconnu que c'était là une impossibilité. Le cours des astres a été fixé de tout temps et sans tenir compte de l'homme. Tout n'arrive et ne se produit que par la seule volonté de Dieu. » C'était le savant, qui, en Grégoras, s'exprimait ainsi. Mais l'homme n'était-il pas plus crédule qu'il le laisse entendre ?

Dans un passage de son *Commentaire des Songes* (2), Grégoras dit, en effet, qu'il a souvent des *songes* heureux, qui ne sont pas suivis d'événements favorables, et il promet d'écrire à son tour, un traité sur ce sujet. Comme il lui arrive souvent, cette promesse est restée à l'état de promesse. Mais son œuvre nous renseigne assez bien sur son opinion, à cet égard. Or, est-ce habileté de sa part, est-ce, au contraire, l'expression de sa pensée, il est assez difficile d'affirmer qu'il croyait ou qu'il ne croyait pas à la divination par les songes. Et, en effet, sous l'inspiration de Synésios, il dit, par exemple : « Je reconnais le pouvoir de scruter l'avenir à ceux-là seuls qui sont inspirés par Dieu, ou qui reçoivent, pour ainsi dire, un rayon de la lumière de vérité » (3). Explication de théologien, qui tenait à mettre d'accord ses théories néoplatoniciennes avec son orthodoxie. Car, les songes, « au contraire de ce que prétendent certaines gens ignorantes » (4), sont dignes de foi. Ces songes sont envoyés par Dieu afin de donner à l'humaine faiblesse la force nécessaire pour triompher des épreuves ici-bas : « Car Dieu, dit Grégoras (5), a l'habitude, à toute heure du jour et de la nuit, d'apporter parfois de l'Inconnu aux hommes qui souffrent une aide diverse de nature et de forme ; il se sert, de temps à autre, des songes qui présagent l'issue des événements ; il exauce les demandes qui lui sont adressées pour ne point briser contre le doute la faiblesse de notre nature, pour lui donner, en quelque manière, le rempart d'une pensée immatérielle..., et fournir, comme un bâton, à notre intelligence vacillante ». C'est en effet,

1. *Id.*, XIV, 8, 724.

2. Migne, *P. G.* 149, col. 609 B.

3. *Let. cod.* Par. gr. 3040, f. 79 r.

4. *Hist.*, III, 4, 68.

5. *Vie de Mercure*, cod. Monac. gr. 10, p. 123.

seulement par les songes que Dieu fait connaître sa volonté : « Il serait impossible à l'homme, à l'état de veille ou réfléchissant, de recevoir une révélation sur l'avenir ; ce n'est possible que dans les songes » (1). Quand les sens et l'esprit sont calmes, l'homme peut alors voir l'avenir comme dans un miroir ou comme dans un livre.

Les faits, au reste, qui prouvent la véracité des songes ne manquent pas. Ainsi Théophano voit en songe un homme lui annoncer la fin de sa stérilité (2). De même, quelques jours avant sa mort, Michel le Syncelle voit apparaître un ange qui lui prédit sa fin prochaine (3). Les Anciens, tout païens qu'ils étaient, ont eu eux aussi des songes prophétiques : tel Annibal, qui, réfugié auprès de Prusias, est averti par ce moyen de l'assassinat que médite Antiochus contre lui (4).

Ainsi, tout semblerait démontrer que Grégoras ajoutait foi aux songes. Et cependant, les témoignages de son incrédulité sont aussi nombreux. « L'homme, écrit-il (5), ignore l'avenir et les voies mystérieuses de la Providence et il est impuissant à les connaître ». Il ne faut pas croire aux songes. Ceux-ci ne sont pas envoyés par Dieu, et à cet égard, Aristote a raison de le soutenir (6). Les songes sont, en réalité, l'œuvre de certains démons qui peuvent apparaître à l'homme, pendant son sommeil, et c'est là, ajoute Grégoras, « un phénomène qui se comprend aisément » (7). Il ne faut donc pas se fier à eux, et saint Basile l'a amplement démontré (8). On peut, du reste, ne pas voir dans les songes une œuvre du Démon. Et, reprenant, en somme, la théorie d'Aristote, qui, par certains détails, annonce la théorie moderne du rêve, Grégoras déclare que les songes semblent être l'écho des pensées de la journée (9), et, que, par ailleurs, l'imagination joue un rôle certain dans leur formation ; mais ces deux causes varient avec chaque individu, et il est à peu près impossible d'établir une méthode d'explication des songes (10).

Il est ainsi assez difficile de dire si Grégoras croyait ou non aux

1. *Vie de Théophano*, *id.*, pp. 41-42.

2. *Id.*, *id.*

3. *Vie de Michel*, *id.*, p. 256.

4. *Comment. des Songes*, Migne. P. G. 149, col. 556 A B.

5. *Lét. Cod.* Par. gr. 3040, f. 104 r., 142 v.

6. *Comment. des Songes*. Migne, *id.* col. 557.

7. *Id.*, *id.*

8. *Hist.*, XXI, 6, 1034-1035, cf. VIII, 5, 340.

9. *Comment. des Songes*, Migne, *id.* col. 569 B.

10. *Id.*, *id.*, p. 420.

songes, car ces déclarations sont contemporaines les unes des autres. La théorie platonicienne et néoplatonicienne le portait à y ajouter foi ; son étude d'Aristote, le savant qui était en lui, son orthodoxie surtout, l'en détournaient. Suivant les circonstances, Grégoras semble avoir soutenu tantôt le pour, tantôt le contre. Il prit plus nettement position dans la lutte entre Aristotéliens et Platoniciens.

D. — En Occident, Aristote, dont, cependant, la *Physique* avait été condamnée, en 1209, et la *Métaphysique*, en 1215, régnait en maître incontesté. Sa théorie d'un Dieu distinct de l'univers suffisait à lui concilier les faveurs de l'Église, ainsi que sa conception de la nature, qui, opposée à Dieu par la science, était, chez lui, présentée comme un système de Dieu. En Orient, il n'en était pas de même. La conciliation, tentée par Jean Damascène, au VIII^e siècle, pour accommoder au dogme chrétien, dans sa *Source de la Connaissance* les théories aristotélienne et néoplatonicienne, n'avait pas eu un succès durable. Dès le IX^e siècle, la lutte commençait entre les deux philosophes. Photios, l'un des plus grands écrivains de la littérature byzantine, mais dont l'esprit pratique était peu capable de comprendre l'idéalisme de Platon, se fait l'ardent champion de l'Aristotélisme. Toutefois l'un de ses disciples, Arethas, au X^e siècle, commence à s'insurger contre la domination du Stagyrite, et, le premier, tente de remettre Platon en honneur (1). Cependant, c'est surtout, au XI^e siècle, avec Psellos, que la guerre fut vraiment déclarée entre Platon et Aristote. Psellos prit avec éclat la défense de Platon ; son attitude ne manquait pas de courage, car il fut presque suspecté d'hérésie et il dut se justifier. Il fut le premier à réagir contre la philosophie de l'Église, qui ne voyait que par Aristote, et on peut le considérer comme le promoteur d'un mouvement qui, sans interruption, a pour aboutissant le Platonisme de la Renaissance. Et, en effet, quand bien même le XII^e siècle semble marquer un retour en faveur d'Aristote, que commentent Michel d'Ephèse (2), élève de Psellos, et Eustratios de Nicée (3), Platon ne continue pas moins à avoir des partisans sans cesse plus nombreux. La lutte reprend avec ardeur, au XIII^e siècle, les partisans de chacun des deux philosophes étant décidés, semble-t-il, à faire triompher définitivement les théories de leur maître respectif. Nicéphore Blem-

1. On a de lui des commentaires sur Platon. Cf. Krumbacher, *GBL*, 2, p. 524.

2. Commentaire de l'*Ethique*, des ouvrages de sciences naturelles.

3. Commentaire de l'*Ethique* et du II^e livre de l'*Analytique*.

myde, dont l'influence, comme professeur, fut grande, compose un *manuel de Logique et de Physique* (1), tout rempli d'Aristote. et voit son œuvre continuée par G. Acropolite, G. de Chypre, élève de ce dernier, et les élèves de G. de Chypre, G. Pachymère et Nicéphore Chumnos. Pachymère, surtout, compose un *Abrégé de la philosophie d'Aristote*, en douze livres (2), à l'instigation de Bleinmyde. Il y adopte le même plan que lui, étudie à part, comme lui, les mathématiques, les divise en quatre parties (mathématiques, musique, géométrie et astronomie), ce qui n'a pas lieu, du reste, chez Aristote, mais il s'étend longuement, à la manière des néoplatoniciens, dans son VII^e livre, sur la théorie de l'âme, et s'assure par là une place importante parmi les précurseurs de la Renaissance (3). Nicéphore Chumnos, de son côté, défend le Stagyrite, dans son dialogue *sur l'Ame* et dans son pamphlet *contre Plotin* (4) ; enfin, Jean Cantacuzène prend part également à la lutte en rédigeant une *paraphrase de l'Ethique* (5), et Léon Magentinos, métropolitain de Mitylène, tente d'assurer la prééminence d'Aristote avec ses *scholies sur l'Organon* (6).

Les Platoniciens n'était ni moins nombreux ni moins illustres. Le principal défenseur de Platon fut alors Théodore Métochite. Il connaissait cependant de près Aristote, comme en témoignent ses Commentaires (7). Il l'avait étudié pour mieux montrer la supériorité de Platon. Celui-ci est admirable (8). Il a révélé à l'homme les principes de la philosophie (9) ; sa théorie des Nombres et celle de l'Univers sont étonnantes (10). On ne saurait lui comparer Aristote. Ce dernier s'est fait un malin plaisir d'attaquer Platon (11), sous prétexte que celui-ci s'était montré injuste envers la rhétorique (12). Pour faire pièce à son maître, Aristote rédigea sa *Rhétorique* (13). Toutefois, il serait injuste de refuser toute valeur au disciple. Comme Chumnos,

1. *P. G.*, t. 142, coll. 675-1004 et 1005-1320.

2. *Cod. Monac.* gr. 274, ff. 12-405.

3. Cf. Friederich Littig. *Die Philosophie des G. Pachymeres*. Prog. Munchen, 1891.

4. *Plotini op.*, éd. Fr. Creuzer, vol. II (Oxonii, 1831), 1413-1447.

5. *Cod. Monac.* gr. 77, ff. 1-165.

6. Krumbacher, *GBL* 2, 431.

7. *Codd. Par.* gr. 1933, 1934, 1936 et *Marc.* gr. 239.

8. *Miscell.*, p. 97, 286, 526.

9. *Id.*, p. 298.

10. *Id.*, p. 97-103.

11. *Id.*, 310.

12. *Id.*, ch. 24.

13. *Id.*, 171.

qui, tout en étant Aristotélicien reconnaissait à Platon certains mérites, ainsi Métochite ne nie point le génie d'Aristote. Aristote est unique (1), et la perte de ses ouvrages serait un véritable malheur pour l'humanité (2). Sa *Logique*, sa *Physique* sont parfaites et font encore autorité (3) ; mais sa *Métaphysique* est si obscure qu'on ne peut s'y fier. Pourquoi ce savant, habitué à la précision, la bannit-il en philosophie? Métochites croit qu'Aristote veut duper ses lecteurs (4), et rendre difficile, à dessein, l'interprétation de ses théories. Quand il étudie, en effet, une question, qu'il sait être passionnante, il s'ingénie toujours à donner le pour et le contre, et se garde bien de proposer lui-même une solution (5). Son traité *sur l'Ame* en est un excellent exemple (6). La connaissance que Métochite avait d'Aristote donnait à ses critiques une grande valeur, et suscita, des défenseurs à Platon. Il devint, en quelque sorte, le chef d'une école platonicienne, à laquelle se rattachèrent, surtout, des savants du siècle suivant : Pléthon, par exemple, et Bessarion, qui, bien qu'ils ne le disent pas, semblent avoir connu ses *Hypomnematismoi* et dont le premier réveilla, en Occident, la querelle entre Platoniciens et Aristotéliciens. Mais Métochite fit, surtout, de Grégoras, un ardent défenseur de Platon.

Grégoras fut, en effet, Platonicien. Il le doit et à l'éducation qu'il reçut de son oncle, Jean d'Héraclée, et à l'influence de Métochites. Il étudia, aussi, Aristote et, en particulier, sa *Physique* et sa *Logique* qu'il enseigna, mais, comme Métochite, ce fut pour le mieux critiquer. Il n'a pas écrit, à proprement parler, de réfutation de l'Aristotélisme ; mais, accidentellement, dans un opuscule et un peu partout dans son œuvre, chaque fois que l'occasion se présente, il attaque Aristote comme savant et surtout comme philosophe.

Le cod. de Naples, Miscell. XXI (7) nous a conservé une série de huit questions, avec réponses. Le titre de cet opuscule est le suivant : *Du philosophe N. Grégoras à la Basilissa Hélène Paléologine, Solu-*

1. *Id.*, 42.

2. *Id.*, 43.

3. *Id.*, 85.

4. *Id.*, 24.

5. *Id.*, pp. 24-25.

6. *Id.*, pp. 28-34.

7. ff. 186 v.-193 r. Cf. Codd. Barocc., 48 et Barber. gr. 174, 1 r.-50 v.

tions des problèmes, posés fréquemment par elle dans leurs entretiens. Le recueil est précédé d'une courte introduction, où Grégoras fait l'éloge de la Basilissa. C'est une savante ; elle ne lit pas seulement les écrivains d'autrefois ; elle s'ingénie à poser des problèmes nouveaux. Elle a prié Grégoras de lui donner son avis sur certains d'entre eux. Suit l'étude des huit questions : 1^o Comment expliquer que les animaux agissent parfois, comme s'ils étaient doués de raison ? 2^o L'œil reçoit les sensations visuelles, mais ne les crée pas ; 3^o L'air est froid par nature ; 4^o Les fleuves et la mer sont humides par nature ; 5^o Le soleil est chaud par nature ; 6^o Sur l'âme ; 7^o Sur la notion de relation et sur l'être vivant ; 8^o La terre est sèche et sphérique. Le cod. Barocc. 48, qui nous a aussi transmis cet opuscule, fait suivre ces huit questions d'une autre, intitulée : « Sur le nombre 7, respectable pour bien des raisons », et semble le donner comme étant de Grégoras. Par ailleurs, le cod. gr. 462 de la Bibliothèque synodale de Moscou (foll. 115 v.-120), qui a l'air d'être la copie du cod. Barocc. 48, l'intitule : « de Grégoras, sur le nombre 7... » Grégoras n'en est pas l'auteur, comme le montre l'étude du style. Il reste donc, comme étant de lui les huit questions, que les manuscrits sont unanimes à transmettre sous son nom.

Voici brièvement le sujet de chacune d'elles. La première est de beaucoup la plus étendue. La Basilissa Hélène a été surprise de voir qualifier inintelligents des animaux, non seulement doués de raison (f. 186 v.) mais très intelligents. L'explication en est simple : les bêtes n'ont pas d'âme ; Dieu en a donné une à l'homme seul, créé à son image. Les bêtes sont des instruments de Dieu. Elles n'ont que la connaissance innée de ce qui est nécessaire à leur vie sensitive, car elles n'ont à leur disposition que la sensation, qui transmet la notion des objets extérieurs à la partie intelligente de l'âme, où elle se grave comme en un livre doué de mémoire. Par là, les animaux donnent l'illusion qu'ils ont une âme et de l'intelligence et qu'ils sont les reflets d'une nature raisonnable et supérieure à eux, Dieu faisant participer tous les êtres, à tous les degrés, à l'universelle Harmonie (187 r.). En réalité, la sensation seule donne aux bêtes la connaissance, la réflexion et l'intelligence (f. 187 v.) : elles prévoient ainsi les changements de température, évitent ce qui leur est funeste et recherchent ce qui leur est utile : les chiens, les loups, les fourmis, les abeilles ont étonné les plus grands savants, comme le remarque Aris-

tote (1). Toutefois, si les bêtes sont douées de raison, elles n'ont pas servi de maîtres à l'homme. Si ce dernier n'avait pas commis le péché originel, il n'aurait pas été privé de la vie « physique » et « intelligible » ; par suite de la faute première, il a reçu la vie sensitive comme l'animal. Il n'en avait pas l'habitude comme eux ; il a donc été contraint d'apprendre tout ce dont il avait besoin pour vivre, et il a créé la parole, afin de commercer avec ses semblables. A l'animal, la sensation suffit pour vivre, et, à cet égard, on peut dire qu'il est supérieur à l'homme. Suit une digression sur l'intelligence (Νοῦς) qui est immatérielle (ἄυλος) (f. 188 r.) ; sans le Νοῦς, l'action sensitive est illogique (ἀνόητος). C'est ce qu'avait vu Aristote, quand il écrit que la sensation est le fondement de l'expérience, base elle-même de la science. Il faut, en effet, que le Νοῦς soit supérieur à la sensation (αἰσθησις), de manière à être capable d'intuitions. Or, seul, l'homme peut avoir une âme intelligente (νοερά ψυχή). La bête n'a qu'une âme sensitive (αἰσθητικὴ ψυχή), comme l'être vivant a une âme nutritive (θρεπτικὴ). Revenant à son sujet, Grégoras explique ce qu'est cette âme sensitive, et il montre comment les animaux peuvent avoir la connaissance des choses nécessaires à leur existence (f. 188 v.). Ainsi se trouve démontré à l'aide d'arguments, tirés de la nature et de la science, que les animaux sont doués de raison.

Le second problème est intitulé . « Du même Grégoras. Sur l'œil. Démonstration qui prouve qu'il ne crée pas les objets mais qu'il en reçoit la sensation ». Chaque sens transmet à l'imagination (φαντασία), où elles s'inscrivent comme en un livre, une seule et même espèce de sensations. Or les sensations ne se produisent que dans et par l'air sorte de réceptacle général. La lumière donne le mouvement aux objets, qui, sans elle, seraient comme morts (f. 189 r.). L'air lui sert d'intermédiaire, et transmet les images des objets à l'œil. Suit l'énumération des preuves . L'œil voit les objets interposés entre le soleil et lui ; si la lumière solaire fait défaut, l'œil n'aperçoit aucune couleur. Or la chaleur est inséparable de la lumière. La lumière solaire anime et vivifie tout et fait voir tous les objets et les astres. Preuve évidente que l'œil ne crée pas les objets. Autre preuve : on ne peut regarder en face le soleil sans avoir les yeux brûlés (f. 189 v.). L'œil reçoit donc bien le rayon solaire et ne le crée pas. Dernière preuve enfin : quand

1. *Part. an.*, II, 4, 3 ; IV, 10, 7 ; IX, 7, 2. *Hist. an.* IX, 26. *Phys.*, II, 8, 17.

on est dans l'ombre, on voit tout ce qui est exposé à la lumière (f. 190 r.); par contre, quand on est en pleine lumière, on ne voit pas ce qui est dans l'ombre. Qu'on n'objecte pas les gens qui portent des lunettes : celles-ci aident à canaliser dans l'œil les rayons lumineux, qui, sans leur aide, seraient divergents ou ne lui parviendraient pas. Ainsi est suffisamment prouvé que l'œil reçoit et ne crée pas les sensations visuelles.

Les trois questions suivantes sont des questions de physique. La première a pour titre : « Du même Grégoras. Sur l'air. Il est froid par nature ». Tout objet, tout être, a reçu du Créateur une qualité qu'il garde : le feu est chaud, l'air est froid, la terre est sèche, l'eau est humide. Aristote (1) et les philosophes l'ont fort bien vu. Or, de même que le fer, froid de nature, s'échauffe au contact du feu, ainsi l'air s'échauffe aux rayons du soleil. Il redevient froid, quand le soleil ne brille pas. La preuve en est des êtres vivants qui meurent de froid, comme le signale, du reste, Aristote dans son traité *de la Vieillesse et de la Jeunesse* (f. 190 v.) (2). Celui-ci, il est vrai, se contredit aussitôt. Dire que le propre de l'air est le froid et que la cause de ce froid est l'absence de soleil est une hérésie philosophique. L'absence, le manque d'une qualité ne peut exister. L'absence de soleil ne peut donc causer la fraîcheur de l'air.

La question suivante a pour titre : « Du même Grégoras sur les fleuves et la mer. Que l'eau est humide par nature ». Aristote dans ses *Météorologiques* (3), critiquant Platon et les philosophes anciens écrit que les fleuves sont formés par les nuages qui séjournent sur les montagnes élevées. Platon (4), et avant lui Homère (5), soutiennent que les fleuves, qui se jettent dans la mer, retournent au centre de la terre ; leur eau est renvoyée (f. 191 r.) à la surface du sol, où elle se partage en mille cours d'eau. L'eau a bien pour principe l'humide : elle est aspirée et rejetée en un mouvement circulaire (*κυκλικῶς*). C'est l'avis d'Hippocrate et de Galien, pour qui les fleuves entourent la terre, comme les veines courent sur le corps humain et attirent le sang, loin du cœur ; c'est aussi le sentiment de saint Basile et même de

1. *Prod. et destruct.*, I, 3, 12.

2. Plutôt, *Probl.*, I, 17. Grégoras, on s'en apercevra, cite, semble-t-il, de mémoire. De là, des erreurs fréquentes dans ses références.

3. *Météor.*, I, 13, et 24.

4. *Phédon*, 112 C.

5. *Od.*, VI, 124 ; *Hymne à Apol.*, 23, 145.

Moïse. Les fleuves ne sont donc pas formés par des nuages accumulés en un point du globe.

La dernière des trois questions de physique est intitulée : « Du même Grégoras, sur le soleil ; il est chaud par nature ». Grégoras l'avait déjà traitée avec des savants latins, quelques années auparavant (1). Bien des philosophes, Aristote en particulier (2), prétendent que le soleil est chaud par nature, surtout parce qu'il est doué de mouvement. Or, si l'on emploie la méthode Aristotélicienne, autrement dit, si l'on fait appel à l'expérience, cette théorie apparaît manifestement fausse. Si, en effet, le soleil était chaud et n'échauffait l'air que par son mouvement, les autres astres, après son coucher, devraient réchauffer l'atmosphère. C'est le contraire qui se produit. Plusieurs autres faits le prouvent plus clairement encore. A supposer que la théorie aristotélicienne soit exacte, cet échauffement ne pourrait se faire que par contact (ἄφῆς). Or, le soleil est trop distant de la terre pour la réchauffer. La lune, plus proche de la terre que le soleil, devrait, s'il en était ainsi, pouvoir le faire. Ce qui n'a pas lieu. Autre preuve : le disque du soleil est bien plus grand que celui de la terre ; mais ce fait ne peut pas non plus expliquer l'échauffement de l'air. Car, une fois le soleil caché, l'air se rafraîchit au point parfois qu'il se forme de la rosée (f. 191 v.). En réalité, le soleil est chaud en soi et par soi. Là-dessus, Grégoras greffe une autre question sur l'origine du feu terrestre (f. 192 r.). Ce dernier semble être une émanation du soleil. Le feu, en effet, s'éteint si on ne l'entretient pas, et il monte toujours. Or, si la flamme monte ce n'est pas parce qu'elle est légère, c'est parce qu'elle recherche le soleil, dont émane le feu.

Deux questions ont trait à la psychologie ; elles séparent les trois précédentes de la dernière, qui est aussi une question de physique. La sixième est intitulée : « Du même... ». C'est une critique de la théorie de l'âme chez Aristote. Dans son traité *sur l'Âme*, celui-ci dit que l'âme est une entéléchie, ou fonction d'un corps organisé (3) et réfute ceux qui déclarent que l'âme est l'harmonie du corps. Mais l'entéléchie, comme l'harmonie, sont des « accidents ». Aristote ne s'aperçoit pas qu'il fait de l'âme elle-même un accident qui s'ajoute, après coup, au corps. L'âme serait ainsi mortelle. Par ailleurs.

1. Cf. I^{re} Partie, ch. I.

2. *Météor.*, I, 3, 19.

3. *De Anim.*, II, 1.

dans ce même traité de l'Âme, oublieux de ce qu'il a avancé. Aristote déclare que l'âme est d'essence immatérielle, et qu'elle n'est pas sujette comme les autres êtres, au changement, au mouvement et à la mort (1). Ainsi, conclut Grégoras, Aristote émet des théories chancelantes sur la nature de l'âme ; il annonce qu'il démontrera encore les erreurs dont celui-ci est coutumier.

L'avant-dernière question a pour titre : « Du même ; la finalité est inséparable de la nature ». C'est encore une critique d'Aristote. Dans ses *Catégories* (2), celui-ci déclare que la finalité existe en même temps que l'être (f. 192 v.) : on peut être à la fois esclave et maître. Puis il avance le contraire : la chose vue est antérieure à la vision, la chose entendue à l'audition. Or, ces deux théories sont contradictoires. Si ce qui n'est pas encore vu est visible en puissance, chacun est père avant d'être marié, ce qui est absurde, car, s'il en est ainsi, la « fin » d'un être ou d'un objet naîtrait en même temps que lui.

La dernière question relève de la physique. « Du même. La terre est sèche par nature et elle est sphérique » (ff. 192 v.-193 r.), Grégoras commence par donner raison à Aristote. Tous les savants s'accordent pour dire que la terre est sèche. C'est aussi l'avis d'Aristote dans son II^e livre de *la Vie et de la Mort* (3). L'eau supprimée, la terre tombe en poussière : on ne peut la circonscrire en aucun lieu. Mais, par contre Aristote se trompe sur la forme de la terre. Dans son II^e livre *Du Ciel*, il prétend que le corps du ciel étant sphérique, la terre l'est également (4). Et il soutient le contraire dans ses *Météorologiques* (5), car il dit que les eaux descendent des parties les plus élevées de la terre ; or, une sphère n'a pas de points plus élevés que d'autres.

Telles sont les *Solutions des Questions* de Grégoras. Postérieures de beaucoup au *Florentios*, qui, lui aussi, est une critique d'Aristote (6), la plupart d'entre elles avaient déjà été traitées par lui dans ce dialogue. Il avait ainsi réfuté longuement les définitions de l'air et de l'eau, données par le Stagyrite, et il tirait ses preuves, en plus du II^e livre de *la Production et de la Destruction* (7), des *Météorolo-*

1. *De anim.*, I, 4, 13.

2. Plus exactement, *Morale à Eudème*, II, 11, 6. Cf. *Grande Morale*, II, 14, 6.

3. Plutôt, *du Monde*, II, 1, 3 ; *id.*, 3, 16.

4. II, 3, 1. Cf. *id.*, 13, 5 ; 14, 8.

5. *Météor.*, I, 13, 13.

6. Cf., p. 165 sqq.

7. II, 4, 4.

giques (1), du II^e livre *de la génération des animaux* (2), et il appelait encore, à son aide Hippocrate et son *Περὶ Πνευμάτων* (3) ; il avait également réfuté la théorie de l'origine des fleuves (4), avec le secours non seulement d'Hippocrate et de Galien, mais aussi avec celui de Platon, et du *Phédon*, de Dion, et de son *Contre Zeus* d'Aristote lui-même, et de son II^e livre *du Ciel*. De même encore, il avait étudié le problème de la forme de la terre (5), et il montrait Aristote se contredisant dans ses *Météorologiques* (6) et dans son II^e livre *du Ciel* (7). Enfin, il avait déjà exposé la seconde question et l'avant-dernière, dont les sujets se ressemblent et qui ont trait à la préexistence de l'objet vu à la vision (8).

Par contre, Grégoras avait traité dans son *Florentios* d'autres points de la philosophie aristotélicienne. Ainsi il avait réfuté la théorie du Stagyrte sur la nature du ciel (9). Le ciel, d'après Aristote, est un corps (10). Or, tout corps, d'après le même philosophe, étant formé d'éléments juxtaposés, occupe de l'espace. Le ciel n'est dans aucun lieu ni dans aucun espace. Théorie inexacte, déclare Grégoras, et à laquelle il faut préférer celle d'Anaxagore, de Démocrite et d'Anaximandre. Par ailleurs, Aristote nie le vide en dehors du monde et soutient que le ciel est immobile (11). Théorie insoutenable, qui a contre elle la plupart des philosophes anciens et Aristote lui-même (12) : Enfin, Grégoras montrait encore les erreurs d'Aristote sur deux points, le premier (13), où dans son traité *de la naissance des individus*, Aristote s'oppose à la théorie des anciens, soutenant que si les enfants ressemblent aux deux procréateurs, c'est que la semence de vie émane de tous les membres du corps ou de la plupart d'entre eux ; théorie qu'Aristote s'ingénie à réfuter dans son premier livre de la

1. *Météor.*, II, 4, 8.

2. Rien de semblable dans ce traité.

3. *Florent.*, pp. 516-520.

4. *Id.*, 521-522.

5. *Id.*, p. 526.

6. *Météor.*, I, 3, 16.

7. *Ciel*, II, 13, 5.

8. *Florent.*, pp. 528-530.

9. *Id.*, pp. 523-524.

10. *Ciel*, I, 9, 5-7.

11. *Phys.*, IV, 8, 11.

12. *Ciel*, II, 4, 7.

13. *Florent.*, pp. 530-531.

génération des animaux (1), et qu'il admet dans le deuxième (2). Le second, qui a trait à la théorie du syllogisme (3) : dans son premier livre de *l'Apodictique* (4), Aristote prétend que ce mode de raisonnement n'est pas scientifique ; dans *l'Éthique*, il soutient le contraire (5).

Ainsi, les critiques, adressées par Grégoras à Aristote, sont surtout destinées à montrer les contradictions de ce philosophe et par suite le peu de valeur de ses théories. C'était l'attitude prise déjà par son maître, Métochite (6). Des critiques de Grégoras, beaucoup sont justes, mais beaucoup aussi sont puériles. Comme Aristote, Grégoras fut tributaire des idées de son siècle, en philosophie comme en science. Si intelligent que fût Grégoras, une orthodoxie étroite et intransigeante lui imposa une doctrine officielle sur la plupart des problèmes qui passionnaient alors l'esprit d'un penseur. Il critique, d'ailleurs, chez Aristote autant sinon plus le savant que le philosophe. Son étude de l'astronomie l'amena, en effet, à examiner de près certaines théories astronomiques d'Aristote. Là, il se montre impitoyable. Il a beaucoup étudié et connaît bien Aristote, comme il l'écrivit à son ami Ignace (7), et plus il l'a étudié, plus il a été convaincu de la nécessité de le combattre. A ce même Ignace, qui l'aida peut-être à rechercher les erreurs du Stagyrite (8), il confie qu'il ne cessera jamais de poursuivre Aristote ; il essaiera également de montrer que la plupart de ses ouvrages sont purement sophistiques (9).

Car, que Grégoras soit Platonicien ou plutôt Néoplatonicien, l'étude de sa théorie de la Connaissance, à elle seule, l'a suffisamment prouvé (10). Le divin Platon est d'accord avec l'Écriture, et cela suffit pour le sacrer orthodoxe. « La science de Platon, écrit-il dans son sermon sur la Naissance de la Vierge (11), et celle de l'admirable

1. Inexact. Plutôt : *Probl.*, IV, 22.

2. Inexact. Mais, liv. I, X, 5, 7.

3. *Florent.*, éd. Jahn, 513-514.

4. *Premier Analytique*, II, 22-27.

5. *Id.*, I, 27, 1 ; 31, 1. Cf. *Rh.*, I, II, 7.

6. *Miscell.*, pp. 23-32.

7. *Let. cod. Par. gr.* 3040, f. 139 v.

8. *Id.*, cod. Monac. gr. 10, p. 68.

9. *Id.*, cod. Par. gr. S, 13, f. 137 r.

10. Cf. aussi cod. Par. gr. 3040, f. 92 v., Angel. gr. 82, f. 189 r. et Monac. gr. 10, p. 68.

11. *Isveslia de l'Insl. arch. de CP*, XI, p. 293.

Salomon se sont rencontrées. Tous deux ont montré l'accord entre le passé et l'avenir ». Cependant, si féru fût-il de Platon, Grégoras ne pouvait manquer de reconnaître que certaines parties de l'œuvre du Stagyrite sont inattaquables. C'est le cas pour sa grammaire, pour sa rhétorique (1), pour sa Physique, et, somme toute, pour sa théorie du syllogisme ; car, si Grégoras attaque ce mode de raisonnement, c'est surtout parce que les Latins en faisaient abus dans les discussions théologiques (2). Bien plus, il emprunte à Aristote certaines de ses théories, comme celles sur le vent (3), sur la supériorité de la nature sur l'art (4), et surtout celle de la valeur scientifique de l'expérience. C'est même cette part d'Aristotélisme dans l'œuvre de Grégoras qui le fit accuser par Philothée, dans la passion des controverses religieuses, d'avoir pour maître Aristote (5), et par Nicolas Cavasilas de fonder la connaissance exclusivement sur les données des sens (6). Jamais reproche ne fut moins fondé. Quand bien même Grégoras déclare qu'Aristote est l'un des plus grands philosophes de tous les temps (7), quand bien même il le loue d'avoir rassemblé la science, éparse avant lui (8), il fut, de tournure d'esprit et de cœur, Platonicien, et il contribua, dans la mesure de ses moyens, à battre en brèche la puissance du Stagyrite.

V

Grégoras fut donc philosophe, par occasion. Il n'a pas écrit de traité philosophique. Il s'occupa, cependant, par curiosité d'esprit, de certains problèmes philosophiques. Il y laisse voir l'influence, exercée sur lui par Métochite. Ses idées philosophiques, en effet, ont peu ou pas d'originalité. Aussi n'est-ce pas par là que Grégoras philosophe est intéressant. Il l'est par la place qu'il occupe dans la lutte entre Platoniciens et Aristotéliens. Néoplatonicien, il prit la

1. *Florent.*, éd. Jahn, p. 511.

2. *Id.*, p. 512.

3. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, f. 67 r.

4. *Let. id.*, f. 81 v.

5. Cod. Coisl. gr. 315, fol. 522 r.

6. Philoth. *Antirr.*, III, P. G., t. 152, 808 B, 810 A, 965 B.

7. Cod. Par. gr. 3040, f. 62 r.

8. *Id.*, *id.*, f. 62 v.

défense de Platon mais il n'alla pas, toutefois, comme plus tard. Pléthon, jusqu'à refuser toute valeur à Aristote. Ses théories offrent un curieux mélange d'Aristotélisme et de Platonisme ; elles montrent ses efforts pour arriver à l'originalité, mais aussi l'impuissance pour les deux doctrines d'établir alors leur suprématie respective.

IV

L'ŒUVRE HISTORIQUE DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *L'Histoire est l'ouvrage le plus connu de Grégoras. — Le sujet.*
- II. — *Sa Conception de l'Histoire. — L'histoire, gardienne du passé et école de morale. — Impartialité requise de l'historien. — Manque d'originalité et part de la rhétorique dans cette conception.*
- III. — *La Philosophie de l'Histoire. — Dieu, maître des événements. — L'idée de la Fatalité. — Efforts d'explication rationnelle des faits. — De là, la prudence de Grégoras dans ses jugements. — C'est l'exception.*
- IV. — *La Méthode historique. — Grégoras écrit moins une Histoire que des Mémoires. — Ainsi s'expliquent :*
 - A. — *Le Manque d'Unité du sujet. — Justification des sept premiers livres. — Grégoras n'a pas écrit l'histoire politique, annoncée par lui. — Raisons de l'importance qu'il accorde aux événements religieux.*
 - B. — *La Composition. — Le manque de proportion. — Les trois Préfaces. — La répartition des livres. — Les digressions. — Comment il les justifie.*
 - V. — *Les Sources. — Pour les sept premiers livres, Pachymère. — A partir du huitième, documentation personnelle.*
- La Géographie de Grégoras : elle est exacte.*
- L'Ethnographie : elle est celle d'un siècle, où cette science n'existait pas.*
- La Chronologie. — Les divers systèmes employés. — Inconvénients.*
- VI. — *La Méthode d'exposition. — Les Discours. — Leur utilité.*
Grégoras ne fait connaître que ce qu'il veut. — Les raisons. — Inconvénients.
Grégoras seule source avec Cantacuzène, pour l'histoire de cette période. — Désaccords entre les deux Historiens. — Grégoras plus complet. — Ses erreurs. — Sa partialité.
- VII. — *Conclusion. — Importance de l'Histoire de Grégoras. — Ce n'est pas à elle qu'il dut sa célébrité, de son vivant.*

I

Grégoras est surtout connu, dans l'histoire de la littérature byzantine, par son *Histoire*. C'est le seul ouvrage historique qu'il ait écrit. L'*Extrait de l'Histoire ecclésiastique* d'Éusèbe, fils spirituel de Pam-

phyle, que Boivin lui attribue (1), est de Mathieu d'Ephèse (2). De l'œuvre si ample et si variée de Grégoras, l'*Histoire* est avec le *Florentios* le seul ouvrage qui soit publié intégralement. Le texte de la *Byzantine de Bonn*, quoique défectueux, suffit à donner une idée de cette œuvre imporante (3).

L'*Histoire* de Grégoras, ou *Histoire Romaine* (Ἱστορία Ῥωμαϊκή) raconte, en 37 livres, les événements, qui s'étendent de 1204 à 1359. Grégoras continue, tout en le complétant, G. Pachymère, auteur lui-même d'une histoire, où il exposait, en 13 livres, les faits de 1255, à 1308. Rarement, période fut aussi riche en événements importants. Prise de Byzance par les Croisés et fondation de l'empire latin de Constantinople, en 1204, fondation et développement de l'empire grec de Nicée, reprise de Byzance par Michel VIII en 1261 ; puis, décadence « rapide et inéluctable » (4), « les causes de la ruine étant irrémédiables » (5) ; guerres civiles entre Andronic II et Andronic III, le premier écartant du trône le second, son petit-fils (1321-1328), entre Jean Cantacuzène et Anne de Savoie (1341-1347), le premier usurpant le trône, la seconde défendant les droits de son fils dépouillé, entre Cantacuzène et Jean V Paléologue (1352-1355), le second voulant chasser l'usurpateur ; querelles sociales, comme celle des Zélotes, qui, pendant sept ans (1342-1349), bouleversa Thessalonique ; luttes religieuses entre partisans et adversaires de l'Union ; Querelle de l'Hésychasme, « qui pendant dix ans (1341-1351) troubla et divisa l'empire » (6). Ajoutez les pillages de la Grande Compagnie Catalane, qui de 1302 à 1311 ravagea l'empire, et, plus que tout, les progrès redoutables des Serbes, qui, sans arrêt, depuis 1243, avec Ouroch I^{er}, développaient leur puissance au détriment de Byzance et s'étendaient, en 1355, à la mort d'Étienne Douchan « du Danube à la mer Egée et à l'Adriatique » (7), et la montée tragique des Turcs, marquée de douloureuses étapes : chute de Brousse, en 1326, de Nicée en 1329, de Nicomédie en 1337, arrivée sur le Bosphore en 1338, passage en Europe,

1. *Bonn.*, t. I, XLVIII.

2. Cod. Vindobon. theol. gr. 174, ff. 135 v.-136 v. Cf. M. Treu, *Matthaios von Ephesos*, p. 37, note.

3. *Corpus scriptorum historiae byzantinae*, N. Gregoras. vol. I (Schopen, *Bonn.* 1829), II (*id.*, 1830) et III (I. Bekker, 1855).

4. Ch. Diehl, *Hist.*, de l'emp. Byz., 194.

5. *Id.*, *id.*, 195.

6. Ch. Diehl, *Hist.* de l'emp. Byz., 198.

7. *Id.*, *id.*, 202.

sur l'invitation même des Byzantins, de Cantacuzène en particulier, occupation de Gallipoli en 1354, et finalement prise de Didymotique en 1357 (1). Il y avait de quoi tenter un historien de talent. C'est l'époque dont Grégoras nous conserve le récit. Il développe surtout, il est vrai, sa narration, à partir de 1320, et il néglige, malheureusement, au profit de l'histoire intérieure, bien des faits autrement plus importants de l'histoire extérieure. Mais il ne faut pas l'oublier. Grégoras n'a pas eu le temps de relire et de mettre au point son œuvre; de plus, il en a composé une grande partie (les livres XXII à XXIX), emprisonné dans le monastère de Chora, et dans des conditions fort défavorables (2).

Cette réserve faite, quelle est la valeur de Grégoras comme historien? En quoi est-il original, et l'est-il vraiment? L'étude de sa conception de l'histoire, de sa philosophie de l'histoire et de sa méthode permettra de répondre à ces questions.

II

[423]

Quelle *conception de l'Histoire* Grégoras se fait-il? « L'Histoire, écrit-il (3), voix vivante et animée, héraut vivant et entendu de tous, l'Histoire franchit le temps, et ne cesse de montrer, comme sur une colonne, exposée aux yeux de l'univers, le passé et le présent, les actions des hommes d'une même génération, les théories des savants sur l'essence des choses, les défauts, la justesse de ces théories ». L'Histoire fait connaître à l'homme les beautés du ciel et de la terre, l'ordre immuable et harmonieux donné par Dieu au monde (4). « Sans l'Histoire, l'homme n'aurait pu savoir que le ciel ne cesse d'être toujours animé du même mouvement immuable, qu'il entraîne, sans trêve, le soleil, la lune, tous les astres dans un mouvement varié, mais ordonné et rythmique, et qu'il proclame ainsi, sans arrêt, jour et nuit, la gloire de Dieu ; que la terre, immobile depuis la création, annonce d'avance, dans le temps, aux générations à venir, l'éternelle fixité de la naissance et de la mort... L'univers paraîtrait incomplet s'il n'y avait rien pour prouver, pour démontrer aussi l'existence passée des

1. *Id.*, *id.*, 172-205.

2. *Hist.*, XXVII, 12.

3. *Id.*, I, 1, 4.

4. *Hist.*, I, 1, 4.

différentes races d'hommes, leur nombre, leur durée, leur histoire ici-bas, les biens qu'elles reçurent de Dieu, du ciel, de la terre, et qui varièrent avec chacune d'elles et avec le temps » (1). De toutes ces merveilles, l'Histoire est « le ministre qui en fait part à l'Humanité (2). »

Ainsi, l'Histoire n'est pas seulement l'exposé des événements et la recherche de leurs causes ; c'est, en quelque sorte, les Annales des faits et gestes de l'esprit humain ; elle devra donc rapporter tout ce qui est à la gloire de Dieu et de l'homme, fait à son image. De là, dans l'œuvre de Grégoras, des digressions nombreuses sur l'astronomie (éclipses de soleil (3), de lune (4), passage de comètes) (5) ou sur les découvertes de l'esprit humain (exposé de la réforme du calendrier, par exemple) (6). A cet égard, Grégoras se fait une conception particulière de l'Histoire. Rien de semblable, en effet, chez les autres historiens, ses contemporains : Pachymère ou Cantacuzène.

Mais l'Histoire n'est pas seulement la gardienne du passé. Elle a une utilité plus immédiate ; elle permet de conjecturer l'avenir : elle est une école de morale. « Quelle est l'utilité de l'Histoire dans la vie ? La plupart des Anciens l'ont indiqué, et nous-même (7), nous l'avons plus d'une fois déclaré. L'Histoire rend prophètes ceux qui vivent dans les siècles futurs, en leur permettant de conjecturer l'avenir d'après le passé » (8). Mais surtout, l'Histoire est « un médecin pour les générations à venir » (9). « C'est elle (10) qui condamne le vice, en montrant, à travers les siècles, sa perversité, c'est elle qui immortalise la vertu, en ne la laissant point mourir, comme les corps meurent sous l'action des vers... Elle brandit, comme une hache, les malheurs des hommes d'autrefois, et, en véritable éducatrice, elle pénètre peu à peu, à notre insu, dans notre âme ; elle modifie, par son éducation, les natures, forme harmonieusement les caractères ; elle rend sensés les gens insensés et intelligents les êtres inintelligents ; elle fait, en

1. *Hist.*, *id.*, 4-5.

2. *Id.*, XII, 1, 573.

3. *Id.*, IV, 8, 108 ; IX, 12, 454 ; IX, 14, 460 ; XI, 3, 536 ; XII, 15, 624.

4. *Id.*, VIII, 15, 385 ; IX, 14, 460 ; XI, 3, 536 ; XII, 15, 6, 24.

5. *Id.*, IV, 3, 98 ; XI, 5, 542 ; XI, 7, 548 ; XV, 5, 765.

6. *Id.*, VIII, 13.

7. *Id.*, XII, 1, 573.

8. *Id.*, I, 1, 5.

9. *Id.*, XXXVII, 1.

10. *Id.*, XII, 1, 574.

quelque manière, passer les nations de l'état sauvage à l'état civilisé. Elle met en valeur les bons, en leur décernant des éloges et assigne aux méchants la place que mérite le vice ; elle devient ainsi, pour les générations à venir, un clair miroir... En montrant les innombrables actions et les paroles si différentes d'hommes, nés et morts en des pays et dans des circonstances si dissemblables, elle peut offrir, avec plus de netteté, en facilitant la comparaison, un choix des meilleures choses et peut le recommander. » Et Grégoras montre longuement les avantages que les Basileis et les gouvernements retireront de l'Histoire ; ils apprendront à ne point se laisser induire en orgueil ; ils connaîtront que rien ici-bas n'est stable et que celui qui aujourd'hui est puissant peut être faible demain (1). « Ces nombreux avantages, conclut-il (2), m'ont engagé à écrire l'histoire des événements de mon siècle ».

Celle-ci ne saurait être entreprise qu'avec impartialité. « La vérité dit Grégoras (3), est à l'Histoire ce que l'œil est à l'être vivant. Il nous la faut prendre comme guide, pour deux raisons : la première, pour éviter que ce que nous voulons proposer à la postérité comme une règle certaine, ne le soit pas et varie, au gré des circonstances ; l'autre pour ne pas donner prise à ceux qui veulent, d'après certains détails, décrier notre œuvre entière, et prouver par là qu'elle ne renferme rien de bon, ce qui est arrivé à certains de nos contemporains, même fort connus. Ils avaient passé leur existence loin de la pratique des affaires ; ils ont réussi à écrire une Histoire, où, à leur insu, ils commettent de très nombreuses erreurs, et où ils font involontairement œuvre inutile » (4). Cette conception de l'Histoire n'a rien d'original. C'est celle du siècle. Grégoire de Chypre déclare, dans son *Éloge d'Andronic II* (5) : l'Histoire est une stèle qui permet de louer ou de blâmer les actes de ceux dont on raconte la vie, et qui transmet à la postérité des sujets dignes d'admiration. Théodore d'Hyrtakè, prononçant l'éloge funèbre de Nicéphore Chumnos, exprime la même idée avec la même image (6). Aussi, les historiens, tous plus ou moins rhéteurs, s'en tiennent-ils à cette conception : Pachymère dit l'utilité de l'Histoire, qui sauve

1. *Hist.*, XII, 1, 575.

2. *Id.*, I, 1 et XII, 1, 576.

3. *Id.*, I, 1, 6.

4. *Id.*, I, 1, p. 6.

5. Boissonade, *An. gr.*, I, p. 360.

6. *Id.*, *id.*, pp. 288-289.

de l'oubli les nobles actions des hommes (1) ; Cantacuzène s'exprime de la même manière, dans la lettre supposée de Nil (Cavasilas) à Christodoulos (Cantacuzène lui-même) (2) et dans son Histoire (3), où il écrit notamment : « A toi (Nil), en lisant notre ouvrage, d'examiner la vie et la conduite, en un mot, le caractère des hommes, de louer la magnanimité des uns et leur noble émulation, dans l'ensemble ou dans une partie de leurs actions, de blâmer la perversité des autres, cause pour autrui comme pour eux-mêmes de nombreux malheurs ».

Idée sincère? Non, banal lieu commun. Et, en effet, toutes ces préfaces, où les historiens exposent leur conception de l'Histoire, où ils s'ingénient à démontrer l'utilité de celle-ci, son but moral et l'impartialité, indispensable à celui qui l'écrit, tous ces développements ne sont que des morceaux d'apparat, où la rhétorique a plus de part que la sincérité. L'éloge de l'Histoire? Ce thème, emprunté à Diodore de Sicile (4), se retrouve aussi bien chez Procope (5), chez Agathias (6), chez Michel Attaliatè (7), chez Nicétas Acominate (8) que chez Pachymère. Grégoras ne manque pas de reproduire les mêmes lieux communs. Un seul, parmi les historiens byzantins, s'éleva contre cet éloge traditionnel : ce fut G. Acropolite (9). A l'imitation de Polybe, il est vrai, il commence son ouvrage par une critique sévère des historiens, qui croient devoir mettre en tête de leur travail, un éloge oratoire de l'Histoire. Quant à la profession d'impartialité, quant à la promesse d'écrire l'histoire « sans haine, sans partialité » (οὐδὲ πρὸς μῖσος ἢ καὶ πρὸς εὐνοίαν συγγράψαι), suivant la parole de G. Acropolite (10), c'est le « sine ira sine odio » de Tacite, devenu un lieu commun depuis Procope. Agathias, en effet, Ménandre le Protecteur, Nicétas Acominate, Pachymère n'oublient pas de le faire figurer dans leur préface, et Grégoras également, comme aussi, Cantacuzène (11). Il est même certaines comparaisons qu'un traditionna-

1. Pachym., I, p. 12.

2. Cant., I, pp. 8-9.

3. *Id.*, *Hist.*, IV, p. 50, p. 365.

4. I, I, I, 3 et 4.

5. I, 10, 4.

6. 134, 21.

7. Lettre-préface.

8. P. 4.

9. Préface, début.

10. P. 5, 8, cf. Pachym., I, p. 12.

11. Préf. I, p. 10, cf., IV, 50, p. 364.

lisme étroit impose : telle la comparaison dont se sert Grégoras : la vérité aussi nécessaire à l'histoire que la vue à l'homme, tirée de Polybe (1), et utilisée déjà par Pachymère (2). La tradition exigeait que l'historien fît précéder son histoire d'une préface : Grégoras s'y soumit. Il était, peut-être, convaincu de la justesse des idées qu'il exprimait, et désirait y rester fidèle. Mais y réussit-il?

III

Cette conception de l'Histoire, école de morale, que Grégoras fit sienne, explique ce que l'on pourrait appeler sa *Philosophie de l'histoire*, à laquelle, du reste, le conduisirent aussi ses conceptions philosophiques.

En déclarant que Dieu est le maître de nos pensées et de nos actes, Grégoras trouvait, en fin de compte, l'explication des événements heureux ou malheureux dans la volonté divine. Et, en effet, il interprète dans ce sens les faits importants ou insignifiants. Les exemples en sont innombrables. En 1345, la situation de l'empire byzantin était critique. La cause s'en trouve non pas dans les guerres civiles, extérieures et religieuses qui affaiblissaient le pays, mais dans l'impiété des Byzantins (3). Et, si, en 1349, les Latins, après avoir bloqué Byzance, ont réussi à s'emparer de la flotte byzantine, mais sans plus, c'est que « le Seigneur arrêta leur tentative », et leur inspira l'idée de dépêcher à Cantacuzène une ambassade pour lui offrir la paix, à des conditions rarement aussi avantageuses (4). Le fils d'Orkhan est-il fait prisonnier par un pirate byzantin ? C'est un miracle de Dieu, qui veut donner quelque répit aux Byzantins (5).

La Providence mène les événements d'ici-bas, et l'histoire des peuples en est la preuve. Cette philosophie de l'histoire est conforme aux idées orthodoxes. et Cantacuzène, dont la méthode historique est, cependant, plus scientifique, dira aussi : « La profondeur des volontés de Dieu apparaîtra à qui veut étudier de près les événements » (6).

1. I, 14, 6.

2. Préface .

3. XV, 2, p. 753.

4. XVII, 7, pp. 865-866.

5. XXVII, 52.

6. I, p. 10.

Mais il y a plus. L'imitation, le souvenir des modèles antiques fait apparaître chez Grégoras la croyance, dirait-on, en la Némésis antique. Bien avant lui, il est vrai, Procope avait déjà mêlé curieusement l'idée de la Fatalité hellène aux idées chrétiennes. Grégoras agit de même. Parlant, au début de son *Histoire* (1), du César Stratégopoulos, qui s'était emparé de Byzance, il le montre comblé de bienfaits par le Basileus, mais il ajoute aussitôt : l'homme ne saurait se maintenir longtemps au sommet du bonheur, l'adversité le guette, et Grégoras le prouve par l'exemple de Philippe de Macédoine.

Grégoras admet donc un relatif déterminisme religieux. Cependant, il tente souvent d'expliquer les faits rationnellement. Plus d'une fois il montre une intelligence réelle dans la recherche des causes des événements. Il explique ainsi très exactement les raisons de la révolte des Zélotes à Thessalonique, en 1343 (2) : le siège de la ville par Cantacuzène, le manque de vivres, la haine croissante de la population contre l'aristocratie. De même, lorsqu'il recherche les motifs pour lesquels l'expédition, projetée par Cantacuzène contre les Thraces, en 1348, dut être différée (3), il indique, fort justement, la mort de l'allié de Cantacuzène, le sultan Orkhan, la maladie de reins de Cantacuzène, et la révolte inattendue et inexplicable des Latins contre Byzance. Même logique, même sûreté quand il recherche les causes de cette révolte, et qu'il les trouve dans la faiblesse de l'empire, conséquence des guerres civiles et dans la lâcheté croissante des Byzantins, laissant impunis les crimes des Occidentaux (4). Il faut cependant le noter : c'est surtout, dans les sept premiers livres, où il suit de près Pachymère, que la recherche « logique » des causes est poussée le plus loin.

Cette double tournure d'esprit explique que parfois Grégoras ne se prononce pas. Dans ce cas, tantôt, il prévient que son explication est personnelle ; ainsi, parlant du caractère de Michel VIII, il déclare qu'il était très prodigue, surtout au début de son règne, « pour se ménager, par ses bienveillances, à mon avis, l'obéissance des grands » (5). Tantôt il déclare que la raison donnée est celle qui était communément admise ; ainsi, exposant la révolte de Syrgiannès, il ajoute :

1. IV, 3, pp. 89-90.

2. XIII, 10, p. 674.

3. XVI, 6, 834-835.

4. XVII, 1, 842-844.

5. V, 7, 154.

« il aimait l'argent, s'il faut ajouter foi à ce que racontait le peuple » (1); tantôt il présente deux explications et ne choisit pas ; par exemple, Palamas, fait prisonnier par les Turcs (2), fut dépouillé de tout vêtement, soit parce que Dieu poussa le fils d'Orkhan à infliger à Palamas cette humiliation, soit parce que les Turcs ont ainsi coutume d'en user envers leurs prisonniers. Tantôt, enfin, et c'est le cas le plus fréquent, Grégoras se contente de formuler une explication et laisse le soin au lecteur d'en formuler une de son côté. Basile, par exemple, gouverneur de Trébizonde (3), fut peut-être tué par sa maîtresse : « il mourut, écrit Grégoras, soit de cette manière, soit pour une autre raison ». De même, en 1342, la ville de Serres résiste victorieusement aux Serbes, alliés à Cantacuzène (4), soit parce que l'armée assiégeante, ayant trop mangé de raisins, fut décimée par la dysenterie, soit pour une autre cause.

Mais ce sont là, somme toute, des exemples assez rares. Grégoras, croit fermement que la Providence dirige, suivant des voies mystérieuses, les affaires des hommes ; aussi ne pousse-t-il jamais très loin la recherche des causes. Il a, par suite, tendance à attribuer une importance très grande, trop grande même parfois, aux raisons psychologiques. Par ailleurs, il raconte des événements auxquels il a, non seulement assisté, mais pris une part active ; aussi, impulsif et passionné comme il l'était, ne s'est-il pas toujours élevé jusqu'à l'impartialité désirable. Il partage, il est vrai, ce défaut avec la plupart des historiens byzantins ; on ne saurait faire d'exception qu'en faveur de Nicéas Acominate et de son récit des Croisades.

IV

Quelle *méthode* Grégoras a-t-il employée dans son *Histoire*? Que vaut cette méthode? Deux questions dont l'étude permettra de juger sa valeur comme historien.

Tout en intitulant son ouvrage *Histoire*, Grégoras a écrit moins une *Histoire*, à proprement parler, que des *Mémoires*. De là, les procédés de composition et la méthode d'exposition, choisie par lui.

1. VIII, 4, 299.

2. XXIX, 9.

3. XI, 8, 549.

4. XIII, 3, 647. Cf. Cant., III, 49, 292-293.

Au contraire de Pachymère et surtout de Cantacuzène, dont l'œuvre offre une unité et une homogénéité presque parfaites, la *composition*, dans l'*Histoire* de Grégoras est lâche, et, à cet égard, son ouvrage est loin d'être une œuvre d'art. Chez Cantacuzène, en effet, l'ouvrage forme un tout harmonieux. C'est bien de la première à la dernière page l'exposé du même sujet : les guerres civiles ininterrompues, qui mettent en danger, pendant quarante ans, l'ordre de succession et la succession même dans la maison des Paléologues, et le rôle de premier plan, joué par Cantacuzène pendant cette période. Pas de hors d'œuvre, pas de digression, si intéressante soit-elle en soi, pas ou, pour ainsi dire, presque pas de détails sur la politique religieuse et sur la politique extérieure de Byzance, à cette époque. Cantacuzène néglige volontairement tout ce qui n'est pas essentiellement son sujet. En est-il de même de Grégoras ? Y a-t-il, dans son ouvrage *unité du sujet* ?

L'histoire commence en 1204 et se termine en 1359. Elle embrasse ainsi un siècle et demi. Le dessein de Grégoras est clair : il veut écrire « l'histoire des événements de son époque » (1), et l'histoire des événements politiques seulement (2) qu'il « a étudiés avec un soin tout particulier » (3). Cependant, jusqu'au livre VII, il raconte des faits, dont il n'a pas été témoin. De là, ce long préambule à son ouvrage : « L'histoire, que nous avons décidé d'écrire, dit-il (4), commencera avec les événements, qui ont suivi la prise, hélas, par les Latins de la Reine des villes. Ils sont antérieurs à nous, et nous ont été transmis par des hommes, qui vivaient bien avant nous. Il nous en faut, cependant, parler brièvement : d'abord, parce que d'autres en ont parlé succinctement, ensuite, pour ne pas être, à un endroit quelconque de la présente *Histoire*, convaincu de mensonge, quand nous essayerons d'exposer avec brièveté et précision ce dont nous n'avons pas été nous-même témoin oculaire ». Si donc Grégoras écrit les sept premiers livres de son *Histoire*, c'est moins, parce que cette histoire de près de 120 ans (1204 à 1320) est indispensable pour comprendre les événements postérieurs à 1320, que pour ne pas être accusé, s'il résume certains faits contemporains, de les présenter d'une manière erronée. Les sept premiers livres offrent un résumé impartial de faits passés ;

1. XII, 1, 576.

2. XXXVI, 1, 501

3. XII, 1, 571.

4. I, 1, 12-13.

ils peuvent être contrôlés, et leur exposé est ainsi une garantie d'impartialité, pour la suite, de la part de l'historien. Cette préface n'en est pas moins trop longue, et elle apparaît au lecteur comme une faute de plan difficilement justifiable.

Mais Grégoras réussit-il à écrire l'histoire politique contemporaine, comme il le déclare? L'époque fut riche en événements politiques et religieux. Ceux-ci réagirent souvent sur les premiers : telle la Querelle de l'Hésychasme, où « s'opposaient, en réalité, l'esprit grec et l'esprit latin, le mysticisme oriental... et le rationalisme latin », et qui, pour cette raison, « prit fort vite une couleur politique, Cantacuzène prenant parti pour l'Athos, et Anne de Savoie pour Barlaam » (1). Grégoras fut donc amené à exposer aussi les faits religieux, mais il eût dû le faire brièvement, car il écrivait une histoire politique, non une histoire religieuse. Malheureusement, il avait pris une part si active aux querelles religieuses qu'il ne put résister au désir d'en présenter le récit détaillé. A cette raison s'en ajoutèrent d'autres.

Au début du livre XXXVI, Grégoras, s'apercevant de la prolixité avec laquelle il a parlé des événements religieux, consacre les quatre premiers chapitres à se justifier. Il explique comment il s'est laissé entraîner par leur exposé. Son intention première était bien de faire le seul récit des faits politiques ; mais « un vent sauvage, accourant du septentrion, avant que nous ayons pu nous en apercevoir et nous préparer à lutter contre, bouleversa brusquement et troubla le calme dont nous jouissions habituellement, en soulevant contre l'église de Dieu tempêtes et ouragans » (2). Grégoras juxtaposa donc, ou plutôt, il lia l'exposé des deux espèces de faits. Il fut ainsi contraint de se lancer dans de fréquentes digressions, de revenir sur ses pas et de s'étendre outre mesure sur certains événements (3). Mais on ne saurait l'en blâmer, ajoute-t-il (4), car il se devait de rapporter le récit des luttes religieuses, pour honorer la mémoire des martyrs de l'orthodoxie, il ne pouvait donc passer sous silence leurs noms, leurs faits et gestes ; il ne pouvait, enfin, laisser dans l'ombre cette partie de sa propre vie (5) : champion de l'orthodoxie, il sentait la nécessité de justifier sa conduite aux yeux de la postérité. Et ainsi s'expliquent

1. Ch. Diehl, *Hist., de l'emp. byz.*, 198.

2. *Hist.*, XXXVI, 1.

3. *Id.*, XXXVI, 2.

4. *Id.*, *id.*

5. *Id.*, XXXVI, 4.

ces livres entiers, consacrés, à partir du livre XVIII, au récit des controverses théologiques, où il analyse, en quelque manière, les comptes-rendus de chaque séance, et où il ne fait grâce au lecteur d'aucun discours, d'aucune réponse des antagonistes.

Cette raison suffirait, à elle seule, à expliquer la nature de l'ouvrage de Grégoras. Car il est faux de ne voir en ces disputes religieuses qu'« un tournoi de paroles, où les adversaires se battaient à coups de syllogismes et d'enthymèmes » (1). Sous ces discussions théologiques se cachaient les intérêts vitaux de l'empire, et tout problème de politique intérieure ou extérieure revêtait, pour ainsi dire, un vêtement théologique. Cependant, s'il était impossible de supprimer la narration des faits religieux, comme le fait Cantacuzène, dans son *Histoire*, il n'était pas logique de lui donner la prépondérance dans une histoire politique.

Grégoras, il est vrai, n'était pas le premier à entrer dans cette voie. Il avait, en une certaine mesure, un modèle en Pachymère. Celui-ci, en effet, pour la première fois dans l'histoire byzantine, accordait une place importante à l'exposé des querelles religieuses. Non pas, comme le croit Krumbacher (2), pour compenser l'insignifiance des événements politiques contemporains, mais parce qu'il se rendait compte de l'influence grandissante prise par la religion, devenue le symbole de la civilisation byzantine. Nicéphore Callixte Xanthopoulos, de son côté, publiait, à cette époque, une *Histoire de l'Église*, où il voulait montrer la grandeur et la supériorité de l'Église byzantine. Ces différents faits agirent tous, à des degrés divers, sur Grégoras, et justifient la proximité avec laquelle il s'est complu dans l'exposé de la politique religieuse de son temps.

Ce manque d'unité du sujet explique la *composition* de l'*Histoire* de Grégoras. Celle-ci n'a point le développement ordonné de l'ouvrage de Pachymère, ni surtout l'harmonieuse et savante proportion de celui de Cantacuzène.

Les historiens font précéder, en général, leur récit d'une introduction. C'est, le plus souvent, une préface, où l'auteur définit sa conception de l'Histoire et indique son sujet. Théophylacte fait seule exception à cette règle : il regarde la préface comme un morceau d'apparat, et il la présente sous forme d'un dialogue entre la Philosophie et l'Histoire, où il se garde bien d'indiquer le contenu de son ouvrage.

1. V. Parisot, *Not. et Extr.*, t. XVII (1851), p. 101.

2. *GBL* 2, p. 288.

Parfois, cette préface est une lettre-dédicace, comme chez Michel Attaliat, ou une correspondance fictive, comme chez Cantacuzène. De toute manière, l'historien n'écrit qu'une seule préface. Grégoras en écrit trois : l'une, au début de son ouvrage ; la seconde, au commencement du livre VIII, où il déclare que jusque là, il a raconté les événements antérieurs à sa naissance et, qu'à partir du livre VIII, il fait le récit des événements contemporains ; et la troisième, au début du livre XII, où, après avoir indiqué qu'il a résumé en onze livres les faits embrassant une période d'environ cent quarante ans, il annonce qu'il va exposer en détail les événements qu'il a vus de ses propres yeux. C'est là un fait unique chez les historiens byzantins, et qu'explique seul le manque d'unité du sujet.

Même faute dans la répartition des livres. Cantacuzène divise son *Histoire* en quatre livres, à peu près égaux. Le troisième seul est un peu plus long que les autres. Division fort habile, mais aussi très naturelle, car elle répond à la nature même des faits. Le premier livre expose la lutte d'Andronic III contre Andronic II : c'est l'histoire de Cantacuzène favori d'Andronic III. Le second raconte le règne d'Andronic III : c'est l'histoire de Cantacuzène, premier ministre et conseiller intime d'Andronic III. Le troisième fait le tableau de l'anarchie à la mort de celui-ci : c'est l'histoire de Cantacuzène prétendant au trône. Le quatrième montre l'émancipation du fils d'Andronic III, Jean V Paléologue : c'est l'histoire de Cantacuzène co-empereur et celle de sa chute.

Chez Grégoras, rien de semblable. Aucune proportion. Les sept premiers livres exposent l'histoire d'événements qui s'étendent sur cent seize ans (de 1204 à 1320) ; les quatre suivants présentent les événements de 1320 à 1341, soit vingt-et-un ans ; les six qui suivent (livres XII à XVII) donnent seulement l'histoire de dix années (1341 à 1350), et douze livres (XVIII à XXIX) racontent la période de 1351 à 1355, soit quatre ans ; enfin, les huit derniers livres (XXX à XXXVII) mènent l'exposé des faits jusqu'au début de 1360, soit cinq ans.

De plus, Grégoras suit parfois l'ordre méthodique et abandonne l'ordre chronologique. Désireux, en effet, de présenter d'une seule teneur, les débats théologiques de 1357, d'une part, et les événements politiques du début de 1356 à 1358, de l'autre, il interrompt le récit de ces derniers, en groupant dans les livres XXX à XXXV celui des

faits religieux. Manque de composition grave, qui surprend d'autant plus que Grégoras avait appris, comme rhéteur, l'art de composer.

Il a droit, cependant, à des circonstances atténuantes. Grégoras mourut, sans avoir pu mettre au point son *Histoire*. Aurait-il gardé un plan aussi lâche, un manque aussi grand de proportion? N'aurait-il pas disjoint les livres dogmatiques (XXVIII et XXX à XXXV)? Nous l'ignorons. Cependant, l'*Histoire*, comme le font voir les manuscrits qui la conservent, comprenait deux parties. La première était formée des onze premiers livres. Ainsi en témoigne, par exemple, le cod. Vatic. gr. 165, qui écrit, fol. 7 r. : « De N. G. 1^{er} livre de l'*Histoire romaine*. De N. G. ouvrage présentant le récit (des événements) de cent-cinquante ans. Préface » (1). La seconde partie comprenait les autres livres (XII à XXXVII). Mais là, les manuscrits présentent des différences notables. Le cod. Vatic. gr. 1095, l'un des plus riches et des plus importants parmi ceux qui conservent l'*Histoire* de Grégoras, contient les livres XVIII à XXXVII (2). Il a pour titre : « De N. G. ; de la deuxième partie de son *Histoire*. Livre VII du tome II, XVIII de son *Histoire générale* » (3). Et, en effet, le cod. Vatic. gr. 164, qui garde les livres XII à XVII écrit « Tome II de N. G. *Histoire romaine*. 1^{er} livre » (4), et, en tête du Livre XIII : « Du même, Livre II de l'*Histoire romaine*. Ce livre est le XIII^e de son *Histoire romaine générale* ». Des vingt-quatre manuscrits, qui nous ont conservé l'*Histoire* de Grégoras, dix seulement transmettent les livres postérieurs au XI^e, aucun ne présente les vingt-six derniers livres ensemble. Cependant, le fait que certains manuscrits offrent les livres XVIII à XXVII, comme les codd. gr. 35 de Genève et Escorial. T. I, II (5), ou les livres XVIII à XXIX, moins le livre XXVII, comme le cod. Laurent LVI, 14 semble autoriser à croire que Grégoras avait divisé son *Histoire* en une seconde partie, s'étendant du livre XII au livre XXIX

1. Cent quarante ans, avait écrit une première main, ce qui est plus exact, car les onze premiers livres racontent les événements de 1204 à 1341, soit cent trente-sept ans. Cf. codd. Ottobon. gr. 67, 71, 72.

2. XXXVIII, dit le manuscrit. L'erreur provient de la numérotation du VI^e livre Dogmatique, f. 244 v., le copiste a écrit : « de N. G. XXXVI^e livre (au lieu de XXXV^e livre) de l'*Histoire romaine* », parce qu'il venait d'écrire : « VI^e livre dogmatique », et il a numéroté les deux derniers, 37 et 38 au lieu de 36 et 37.

3. Cf. codd. Escorial, T. I, 2, 129, Genève, 35, Laurent, LVI, 14).

4. Cf. codd. Barber. gr. 48, 184, Par. gr. 1274.

5. Sauf le livre XXVI.

c'est-à-dire, excluant les six livres dogmatiques, XXX à XXXV. Cette division paraît être d'autant plus possible que le cod. Vatic. gr. 1095 déclare, au folio 13 r. : « Après ces vingt-neuf livres suivent d'autres du même Grégoras contre les Palamites et leur hérésie, jusqu'au trente-huitième (= 37^e) (Ils racontent ce qui a trait à la discussion) sur l'énergie, sur la lumière (Thaborique) et les événements contemporains et postérieurs, dignes d'être conservés par l'Histoire ». Cette remarque pourrait indiquer qu'une troisième partie commençait avec le XXX^e livre. En tout cas, les autres manuscrits qui conservent cette dernière partie, témoignent du désordre qui régnait dans le plan de l'ouvrage. Le Palat. gr. 299 garde les livres XVIII à XXXII, le Marc. gr. 405, les livres XVIII à XXXIII, le Par. gr. 1276, les livres XXVIII à XXXIII et le livre XXXVI, et le Par. gr. 3075 (copie du Vatic. gr. 1095) les livres XXVII et XXXIII à XXXVII.

Ce flottement dans le plan explique les nombreuses *digressions*, qui s'intercalent dans l'*Histoire* de Grégores. Celles-ci sont souvent comme un ouvrage dans son ouvrage. La plupart du temps, Grégoras les introduit gauchement. Sa formule favorite est « : Un peu plus, ce détail allait m'échapper » (1), et elle revient, dans son œuvre, avec une monotone régularité. Ces digressions sont très différentes de nature. Tantôt ce sont des lieux communs, resassés, comme ceux sur l'instabilité des choses humaines (2), sur les voies mystérieuses de la Providence (3), sur l'inanité des efforts de l'homme sans l'aide de Dieu (4), sur la maxime antique : rien de trop (5), sur l'ambition (6), etc. Ces digressions purement oratoires sont de beaucoup les plus nombreuses. Tantôt ce sont des renseignements historiques ou géographiques, intéressants peut-être en eux-mêmes, mais inopportuns : telles les digressions sur la détresse de l'empire en 1347 (7), sur les Russes (8) ou sur la vénalité des charges de Patriarche et de métropolitaine, à Byzance, vers 1355 (9) ; tantôt encore c'est l'intérêt personnel, qui le

1. V, 7, 148 ; VI, 5, 185 ; VII, 6, 248 ; VII, 12, 275 ; IX, 6, 420 ; XI, 5, 542.

2. IV, 3, 90 ; VI, 4, 179.

3. VIII, 3, 293-294.

4. VII, 4, 224-227 ; IV, 2, 83-84.

5. IX, 2, 399-400.

6. XXII, 4, 1054-1055.

7. XV, 6, 791.

8. XXXVI, 20-32.

9. XXXVII, 4-5.

fait abandonner son sujet pour transmettre à la postérité certains de ses travaux ; c'est le cas pour sa réforme du calendrier (1) ; tantôt enfin, il veut faire étalage de ses connaissances scientifiques, telle, sa digression sur la nature de la grêle et les nombreux endroits où il signale comètes, éclipses et oracles (2).

Grégoras, il est vrai, est le premier à s'apercevoir de ses digressions, et il lui arrive de dire : « Pour abréger... » (3), ou : « Pour ne pas nous attarder trop longtemps... » (4), ou encore : « Laissons de côté ce sujet et retournons à notre récit... » (5). Car Grégoras est fatalement obligé de revenir souvent en arrière, et, pour ne pas égarer le lecteur, il est contraint de le lui faire remarquer. Ainsi, au livre XXXVI, avant de commencer sa longue digression sur la Russie : « Il est nécessaire, écrit-il (6), de revenir encore une fois sur nos pas pour rattacher aux premiers renseignements, donnés plus haut (au livre VIII) la suite des faits et paroles qui se sont succédé dans l'intervalle ». Il lui eût été facile, cependant, d'éviter pareille faute. Mais, soit qu'il ait craint de ne pas être complet, soit qu'il se soit résigné difficilement à sacrifier certains détails, souvent insignifiants, Grégoras n'eut pas le courage ou pas le temps de se corriger. Il essaye bien parfois de se justifier, mais ses justifications sont maladroites. Ainsi, il écrit pour excuser l'exposé de son essai de réforme du calendrier : « Il ne me semble pas opportun de passer sous silence ce qui fut dit alors sur la fête de Pâques » (7). Ces digressions impatientent le lecteur, qui voit le récit des faits continuellement interrompu ou repris, et l'auteur souvent promettre qu'il reviendra sur tel et tel détail, mais presque toujours l'oublier. c'est le cas, à propos de ses relations d'amitié avec Métochite ; Grégoras s'engage à donner plus loin des détails sur ce sujet (8), et il n'en est plus question dans son œuvre. Ou bien, c'est le contraire : il se répète ; de là, la formule si fréquente : « comme nous l'avons déjà dit » (9).

Il n'est pas, sans doute, d'historiens qui ne soit amené à faire des

1. VIII, 13.

2. Cf., plus haut, II^e Part., ch. III, p. 211 sqq.

3. VII, 8, 195 ; VII, 9, 204 ; XI, 3, 537 ; XI, 9, 552 ; XIX, 1.

4. IX, 4, 411 ; XV, 8, 779.

5. VIII, 14, 384 ; XV, 6, 769 ; XVI, 7, 835.

6. XXXVI, 20.

7. VIII, 13, 364.

8. VIII, 5, 309. Cf. I, 3 et VIII, 2-3.

9. II, 2, 26-27 ; IV, 3, 89-90 ; VII, 5, 234 ; VII, 7, 252.

digressions . Procope, par exemple, aime, comme Polybe, à en faire de géographiques soit sur les peuples étrangers soit sur les théâtres d'opération, et Génésios ne manque pas de rapporter toutes les prédictions qu'il a pu connaître. Mais chez aucun historien, elles ne sont aussi abondantes et aussi étrangères au sujet que chez Grégoras. L'explication s'en trouve, peut-être, dans son goût personnel pour ces hors-d'œuvre, que la pratique de la rhétorique avait développé en lui. Il l'avoue lui-même . « Cette Histoire, dit-il, m'est aussi très agréable (à rédiger), car elle contribue à former mon caractère et à me donner du plaisir ; elle me fait passer assez souvent à l'exposé successif de faits variés et divers : tels les navigateurs, qui tantôt rencontrent des mers (sans île), tantôt des îles et des ports, y séjournent pour y exercer leurs différents commerces et retirent de tout de grands avantages » (1). Si l'on veut un exemple, en raccourci, de la composition de Grégoras on se reportera au septième chapitre de son XII^e livre, où il présente l'histoire des événements de la Macédoine, les faits merveilleux de l'année, lesquels sont suivis d'une longue digression philosophique la révolte politique des Gênois, l'apparition d'une fausse comète et l'invasion de la Thrace par les Turcs. Il avait beau écrire à la fin de son *Histoire* . « La trame mixte et complexe des sujets que nous traitons se transformera, je l'espère en un réseau historique un où brillera une élégante et harmonieuse régularité » (2), son ouvrage, composé, il ne faut pas l'oublier, dans des conditions très défavorables et non revu par lui, n'est pas une œuvre d'art. Mais, si du point de vue littéraire, les mérites de l'*Histoire* de Grégoras sont minces, en est-il de même au point de vue historique? Autrement dit, quelle est la valeur de son témoignage?

V

Quelles sont les sources de l'*Histoire* de Grégoras? Il faut distinguer trois parties très différentes dans cet ouvrage. La première comprend les sept premiers livres. Les sources nous en sont connues. Grégoras se contente, en général, de suivre de près Pachymère. Il le résume ordinairement, il le complète parfois (3). Cette première partie est, du

1. XII, 1, 576.

2. XXXVI, 20.

3. Cf. Notes de Boivin, *Bonn.*, t. II, pp. 1149-1223.

reste, peu importante, car elle rapporte des faits ou antérieurs de beaucoup à Grégoras, ou qu'il ne pouvait encore saine ment apprécier. Une seconde partie comprend les livres, écrits par lui avant son emprisonnement au monastère de Chora. Ce sont ceux qui racontent les événements de 1320 à 1351 (livres VIII à XVII) et ceux qu'il rédigea, après sa libération en 1355 (livres XXX à XXXVII). Ce second groupe expose la plus grande partie du règne d'Andronic II, celui d'Andronic III, le début de la Querelle de l'Hésychasme, d'une part, la fin de la Querelle de l'Hésychasme, les suprêmes discussions de Grégoras et de Palamas, en présence de Jean V Paléologue, en 1357, les dernières luttes entre Jean V et Cantacuzène de l'autre. Là, Grégoras use surtout d'une documentation personnelle. Il s'appuie sur ce qu'il a vu et entendu. « De ces faits, écrit-il (1), nous avons entendu ou vu personnellement la plus grande partie. De ceux que nous n'avons pas vus nous-même, nous en avons recueilli le récit exact de personnes qui y avaient pris part. Aussi l'exposé des faits, provenant de cette seconde source, est-il peu ou n'est-il point inférieur en précision à celui des faits de la première catégorie. » Et, en effet, ami intime d'Andronic II et de Métochite, et l'un des protagonistes dans la Querelle de l'Hésychasme, Grégoras fut à même de voir et d'entendre bien des choses. Par ailleurs, ses nombreux amis, à la Cour, dans l'armée, dans les ambassades, lui permirent d'avoir des renseignements souvent précieux. De plus, il eut en main des documents écrits, aujourd'hui perdus. Ainsi l'indique l'une de ses lettres, où il utilisa, pour l'histoire de sa ville natale, Héraclée de Pont, les archives de cette cité (2), et le passage de son *Histoire*, où il mentionne le compte-rendu de l'ambassade de Métochite et de Jean Glycys à Chypre et en Arménie (3).

Quant aux livres, rédigés pendant son emprisonnement à Chora (livres XVIII à XXIX), et qui racontent le synode de 1351, où il fut condamné et les faits de 1351 à 1355, ce sont ceux dont la documentation est la moins sûre. Grégoras, surveillé, manquant de la tranquillité d'esprit nécessaire, de moyens matériels même pour écrire, rédige en cachette ses Mémoires. Il se fie entièrement aux reportages de son ami Agathangelos, il s'en rapporte à sa propre mémoire. Les erreurs

1. XII, 1, p. 571.

2. *Lett. à Maxime*, éd. Sathas, *Ann. Ass. Enc. El. Gr.* 14 (1880) 217-224.

3. *Hist.*, VI, 8, 194.

de faits et de jugement sont, par suite, inévitables, et doivent rendre le lecteur très prudent. L'*Histoire* de Cantacuzène corrige, en de nombreux endroits, l'ouvrage de Grégoras, qui, à son tour, complète et corrige celui de Cantacuzène ; mais il est bien des faits qui ne sont connus que par Grégoras. En tout cas, ce dernier, comme Cantacuzène, raconte surtout ce qu'il a vu ou ce qui lui a été rapporté par ses amis. Dans ces conditions, quelle valeur faut-il accorder à son témoignage?

La *géographie* de Grégoras est, d'ordinaire, exacte et précise. Son goût pour les digressions l'entraîne bien parfois à s'étendre longuement sur des choses connues : telle sa digression sur le Céphise (1) ; mais, en historien sérieux, il donne, généralement, les renseignements nécessaires pour situer exactement l'endroit où se déroulent les événements et où agissent les personnages : telle l'indication des parages où le fils d'Orkhan se fit prendre par un pirate byzantin (2), tels aussi ses renseignements sur Chypre (3), sur la Crète (4), sur Milan (5). Qu'il n'atteigne pas la précision moderne, cela va de soi. Comme ses contemporains, Pachymère ou Cantacuzène, il use de la méthode alors employée. Il est peut-être, cependant, un peu inférieur à ce dernier. La *géographie* de Cantacuzène est, en général, excellente. Les renseignements qu'il donne sur les frontières de la Serbie (6), sur l'Albanie (7) sont précieuses ; il est même le seul à parler du port de Triglie (Τριγλία), (8) de Clopa (Κλωπά) (9) près de Thessalonique, de Tao (Ταώ) (10), de Vaïmi (Βαίμι) (11), de Radovosti (Ῥαδοβόστιον) (12).

Quant à l'*ethnographie* de Grégoras, elle est celle que la tradition avait consacrée. Les Serbes sont, d'ordinaire, appelés Triballes, les Bulgares, Mysiens et les Turcs d'Asie Mineure, Perses. Il emploie cependant aussi les dénominations modernes (13). Cette habitude d'user à la fois des noms antiques et des noms modernes est, d'ail-

1. *Id.*, VII, 7, 251.

2. XXXVII, 52-53.

3. XXV, 8.

4. XXV, 15.

5. XXVIII, 27.

6. *Cant.*, II, 26, 27.

7. II, 2, 32 ; 458-470.

8. I, 45, 220.

9. III, 63, 390.

10. III, 43, 261.

11. II, 28, 475.

12. *Id.*

13. IV, 10, 116 ; IX, 5, 418 ; XIII, 3, 647 ; XI, 3, 535.

leurs, commune à tous les historiens byzantins. Cantacuzène fait de même. Ces dénominations n'en sont pas moins des fautes, mais elles importent peu, il est vrai, au fond des choses. Il faut y voir l'une des manifestations de ce purisme affecté, mis à la mode par la Renaissance des Commènes.

La *chronologie* de Grégoras est également celle d'un siècle où il n'existait pas de méthode unique pour compter le temps. Aussi trouve-t-on, chez lui, plusieurs systèmes chronologiques. Souvent, comme Thucydide, il compte par saisons (1), mais avec plus de précision que le grand historien antique, car il les distingue généralement. Parfois, par affectation d'archaïsme, il emploie les calendes (2), ou, pour faire étalage de ses connaissances astronomiques, il recourt aux signes du zodiaque (3). Parfois encore, il compte suivant l'ère byzantine (4). Mais, il use très souvent des terminologies modernes. Tantôt il indique le mois (5) tantôt il suit le calendrier ecclésiastique (6) et compte par indictions (7). Toutefois, s'il précise l'époque, la saison où se passe un fait, Grégoras n'indique pas l'année (8) : tel est le cas pour sa mission en Serbie (9), pour laquelle il nous donne l'époque, mais non le millésime. Par ailleurs, il ne détaille jamais les faits d'un même trimestre, à plus forte raison d'un même mois, et ses digressions interrompent trop souvent l'exposé des faits, groupés par saisons. Aussi les erreurs chronologiques sont-elles, avec lui, fréquentes. Il ne va pas toutefois jusqu'à faire l'été de trente jours, comme le lui reproche Boivin (10); il le fait cependant de six semaines (11), car il commence l'année avec le mois de septembre et il suppose que l'automne commence avec elle. Si le lecteur n'a pas la précaution de prendre un point de départ fixe et de compter rigoureusement, au fur et à mesure qu'elles se présentent, les différentes saisons de l'année, la multiplicité des systèmes chronologiques employés le trompe et

1. III, 5, 72 ; XIV, 9, 726 ; XV, 6, 766 ; XVI, 8, 835.

2. IV, 1, 78.

3. VII, 6, 245 ; XVI, 7, 834.

4. VII, 12, 275.

5. IX, 4, 409.

6. IX, 5, 415.

7. IX, 7, 427.

8. VIII, 14.

9. *Id.*

10. *Bonn.*, t. II, p. 1267

11. XIII, 3, 647.

l'égare aisément. La chronologie de Cantacuzène, à cet égard, n'est pas inférieure à celle de Grégoras ; elle n'est pas, en tout cas, comme le prétend Boivin, « presque nulle » (1). Si elle ne se présente pas avec une égale précision, comme c'est le cas pour la partie du livre II, qui va du meurtre de Syrgiannès à la mort d'Andronic II (2) et pour le livre IV, à partir de la prise de Thessalonique par Cantacuzène (3), elle est cependant très souvent exacte. Cantacuzène donne même le quantième du mois : il indique, par exemple, que la mort de Michel IX arriva le 12 octobre 1321 (4), et fixe les 5 et 12 avril 1321, par la mention des Rameaux et de Pâques (5). De là, à dire, il est vrai, que la chronologie de Cantacuzène est supérieure à celle de Grégoras, il y a loin.

VI

De ces défauts, Grégoras autant que son siècle, en sont responsables. Il n'en est pas de même de sa *méthode d'exposition*.

À l'imitation des historiens anciens, les historiens byzantins ont semé leurs Histoires de nombreux discours. Grégoras suit la règle. Lui-même explique la raison pour laquelle il croit indispensable de les transcrire. Parlant de Cantacuzène, qui vient, en 1342, de se réfugier auprès du tsar de Serbie, il écrit : « Il faut, en général, rapporter les paroles, causes des actions, et les faits, qui suivent les paroles exprimées, non seulement parce que les uns et les autres sont l'image de l'âme et les hérauts en quelque manière spontanés des pensées et des idées renfermées en elle, lesquelles permettent de mieux faire connaître les personnages et les événements historiques, mais aussi parce que le discours est, pour ainsi dire, le miroir des actions. il y préside, elles en dérivent » (6). Grégoras reconnaît, cependant, qu'il faut observer une juste mesure. « En voyant, ajoute-t-il aussitôt, un certain nombre d'historiens consacrer la plus grande partie de leur Histoire aux harangues (ce qui leur permet d'étaler avec leurs qualités oratoires l'orgueil de leur science et de faire de l'accessoire le principal

1. *Bonn.*, I, p. XLIV.

2. II, 25-28.

3. IV, 17.

4. I, 1.

5. I, 12, et I, 18.

6. XIII, 3, 641.

dans un ouvrage historique), j'ai décidé de garder un juste milieu ». Et, de fait dans les dix livres VIII à XVII, qui en renferment le plus, les discours ne sont pas très nombreux.

Ce ne sont pas, du reste, malgré les lieux communs et les amplifications dont ils abondent, de simples exercices oratoires. Ils servent à faire connaître le caractère d'un homme ou d'événements. Tel, le discours de Syrgiannès à Andronic III, qui peint si bien le caractère retors de cet aventurier et montre quelle perfection il avait atteint dans l'art de circonvenir, d'exaspérer, de séduire (1). Tels encore le discours d'Andronic III aux envoyés d'Andronic II, qui tente d'empêcher son petit-fils de marcher sur Byzance (2), ou celui de Cantacuzène prononcé pour apaiser l'émeute de 1341 (3) et celui qu'il tint aux envoyés de la Basilissa Anne, venus pour lui proposer le partage de l'empire (4). Ces discours, loin d'être des hors-d'œuvre, font corps avec le récit.

Représentent-ils les paroles exactes prononcées par les intéressés? Certainement non. Grégoras n'entendit pas chacun d'eux, et sa partialité inévitable mit en lumière de préférence certaines pensées et laissa volontairement dans l'ombre certaines autres. On ne saurait citer d'exemple plus caractéristique que le long discours de Jean V Paléologue à Irène Cantacuzène, lors de l'entrevue de Didymotique, en 1352 (5). C'est un terrible réquisitoire contre Cantacuzène, que Jean V, Grégoras pour mieux dire, écrase sous de redoutables inculpations, les unes exagérées, comme dans le passage où il écrit que Mathieu et Cantacuzène étaient de connivence, en 1347, lors de la prétendue révolte de ce fils contre son père (6), et dans celui où il déclare que Cantacuzène était prêt à abdiquer en faveur de Jean V, à la nouvelle que celui-ci voulait répudier sa femme, Hélène, propre fille de Cantacuzène (7) ; les autres, fausses, comme lorsque Jean V se plaint que Cantacuzène ait songé à le faire assassiner (8).

Grégoras ne se sert pas seulement, du reste, de la forme du discours pour rapporter les paroles, censées prononcées par un personnage ;

1. VIII, 3.

2. IX, 2.

3. XII, 5.

4. XV, 8.

5. XXVII, 34-54.

6. XXVII, 48.

7. *Id.*, 52.

8. *Id.*, 34.

il l'utilise aussi pour présenter les réflexions prêtées à un homme, à la suite de certains événements. C'est le cas pour les réflexions du Patriarche Jean Calécas, au sujet d'une lettre de Cantacuzène (1) ou pour le Prince de Kiew sur le métropolite Romanos, victime des intrigues d'Alexis (2). Grégoras rapporte donc tantôt les prétendues paroles, tantôt les prétendues pensées d'un homme. Par suite, il choisit, et il ne fait part que de ce qu'il juge bon de faire connaître. Que penser de cette méthode?

Après avoir affirmé, en effet, hautement sa volonté d'être complet, Grégoras ne raconte pas tout. Lui-même en prévient le lecteur. Parlant des malheurs qui s'abattirent sur Byzance, au moment où Cantacuzène marchait sur la capitale, il écrit : « Exposer tous les malheurs de cette époque ne serait pas aisé. Nous en indiquerons quelques-uns plus loin, et ceux qui le désireront, pourront par eux conjecturer les autres » (3). Et ailleurs : « Il faut parler avec juste mesure et choisir parmi de nombreux détails, tantôt l'un tantôt l'autre, selon que chacun d'eux est utile au but que nous visons » (4). Conception dange-reuse, car les détails retenus sont-ils probants? Et comment sera-t-il possible au lecteur, qui n'est pas au courant des événements et qui souvent ne les connaît que par Grégoras, de se faire une opinion impartiale, d'après deux ou trois faits seulement? Grégoras, il est vrai, prévoyant l'objection, expose, au cours de son *Histoire*, les raisons qui lui ont dicté le choix de cette étrange méthode. D'abord, il a jugé inutile de rapporter des faits connus de ses contemporains (5) : ainsi, pour montrer la conduite trop complaisante de Cantacuzène envers les Turcs, au Palais impérial même, il ne citera que deux exemples (6). Puis, quand ils'agit d'événements religieux, Grégoras préfère renvoyer le lecteur à d'autres ouvrages, parfois aux siens, qui sont plus détaillés. Dans la relation du synode de 1351, par exemple, il l'engage à se reporter aux *Tomes*, promulgués par le Patriarche (7) ; dans la réfutation de Palamas, qu'il accuse d'iconomachie, il renvoie le lecteur à ses *Stéliteutiques* et à ses *seconds Antirrétiques* (8), et il

1. XV, 9, 758-760.

2. XXXVI, 46-50.

3. XII, 15, 623.

4. V, 5, 141.

5. XXXVI, 9 et 12.

6. XXVIII, 39-42.

7. XVIII, 8, 906.

8. XIX, 3, 944.

en fait de même pour la réfutation des hérésies de Cavasilas (1). Enfin, parfois, il abrège, parce que d'autres auteurs ont rapporté les mêmes événements. Ainsi, après avoir raconté la lutte entre le Patriarche Jean Calécas et la Basilissa Anne, il ajoute (2) : « Le récit de ces faits aurait demandé un exposé particulier et plus détaillé. Nous l'avons résumé et fortement abrégé ; nous prions de se reporter aux très nombreux écrivains qui les rapportent plus longuement, et qui, chaque jour, un peu partout, se sont assigné cette tâche... Il sera donc possible de laisser de côté la plupart de ces événements qu'un très grand nombre d'auteurs a relatés dans des ouvrages inédits ou publiés (3) ». Il est regrettable que Grégoras n'ait pas indiqué, avec plus de précision, les auteurs auxquels il fait allusion. Mais, quand il déclare qu'il aurait pu rapporter des faits plus nombreux et plus intéressants, et que, par crainte d'infirmier sa thèse, il les a passés sous silence, que dire de cette méthode ? Les faits supprimés d'autorité par lui, n'auraient-ils pas permis de mieux connaître, de juger peut-être autrement les événements et les hommes ? Et ainsi se trouve posée avec plus de précision la question de la valeur du témoignage historique de Grégoras.

Celui-ci est, on le sait, l'unique source, avec Cantacuzène, pour l'histoire de cette période. Il y eut d'autres historiens, qui relatèrent les mêmes événements, mais leurs œuvres ne semblent pas être parvenues jusqu'à nous (4). On peut d'autant plus déplorer cette perte qu'elle aurait peut-être permis de confirmer ou d'infirmier le témoignage de Grégoras ou celui de Cantacuzène, qui souvent ne concordent pas.

Les divergences entre les deux historiens sont, en effet, nombreuses. Pour les dates, d'abord. Grégoras déclare, par exemple, qu'Andronic III s'empara de Byzance le 24 mai 1328 (5) ; Cantacuzène dit le 19 (6). Grégoras écrit que Cantacuzène entra à Byzance le 4 février

1. XXIII, 9, 1111-1112.

2. XV, 9, 780.

3. Par exemple, XIV, 7, 719, à propos de l'hérésie Bogomile, et XV, 12, 793, où à propos des démêlés du Patriarche Isidore avec les autres métropolitains, au sujet du Patriarche déposé Jean Calécas, il renvoie aux historiens de l'Eglise contemporains.

4. Cant., I, Préf. p. 12. La critique qu'il adresse aux historiens contemporains ne semble pas viser seulement Grégoras.

5. IX, 7, 427.

6. I, 59, 315.

1347 (1), Cantacuzène, le 8 (2). Les divergences sur les faits sont plus nombreuses, et, quelques exemples vont le montrer, elles sont plus graves. Andronic II, décidé à écarter du trône son petit-fils Andronic III, le convoqua, au début de 1321, pour le soumettre à une espèce de jugement et avec l'intention de l'incarcérer (3). Or Cantacuzène et Synadène, ce dernier tout dévoué lui aussi à Andronic III, réussirent à faire pénétrer dans le Palais des Blachernes, malgré l'opposition de trois huissiers, une centaine d'hommes déterminés à soutenir la cause d'Andronic III (4). A croire Cantacuzène, ceux-ci ne se trouvèrent là que pour sauver Andronic III, l'enlever, si nécessité il y avait, et le mettre à l'abri à Sainte-Sophie. Grégoras prétend, par contre, qu'ils étaient venus pour assassiner Andronic II et proclamer Basileus Andronic III (5). De même, peu de temps avant son entrée à Byzance, en 1328, Andronic III et Cantacuzène avaient demandé l'un et l'autre à Andronic II l'autorisation de venir, le premier se justifier, le second présenter la défense de son ami (6). Andronic II refusa, mais il envoya des commissaires au quartier général d'Andronic III pour recueillir sa justification. Dix commissaires, écrit Grégoras (7), vingt-quatre dit Cantacuzène (8), se rendirent à Ennacosies. Ces derniers, d'abord hostiles à Andronic III, finirent par lui être favorables. Quelle fut la cause de ce changement d'attitude? Les cadeaux et les promesses d'Andronic III, affirme Grégoras (9) ; les arguments et les preuves dont le jeune prince accabla ses accusateurs, déclare au contraire Cantacuzène (10). De même encore, Grégoras prétend qu'en 1346, la Basilissa Anne libéra de prison Palamas, et s'en fit un partisan dans la lutte contre le Patriarche Calécas. Cantacuzène raconte, par contre, que Palamas était encore en prison quand il entra à Byzance (11). Grégoras enfin parle, en son livre XVI, de la tentative de défection, en 1347, de Mathieu Cantacuzène ; Cantacuzène en parle bien aussi,

1. XV, 9, 780.

2. III, 99, 607.

3. Grég. VIII, 6.

4. Cant., I, 15.

5. Grég., VIII, 6.

6. Cant., I, 45-50.

7. IX, 2.

8. I, 46.

9. IX, 2.

10. I, 47, 48.

11. Grég., XV, 7, 768 ; Cant., III, 98, 602-603.

mais il ne dit rien du rôle de Jean Asan, qui semble en avoir été l'instigateur (1). Où se trouve la vérité?

Grégoras, cependant, est plus complet, en général, que Cantacuzène. Ce dernier était, sans doute, mieux placé pour voir et pour juger certains événements, et il est plus riche en détails techniques; mais il laisse volontairement dans l'ombre certains faits qui gêneraient son apologie, car son *Histoire* n'est qu'une habile justification de son usurpation. Grégoras, désintéressé sur ce point, est bien plus complet que son impérial ami. Seul, par exemple, il nous renseigne sur l'enfance et sur l'adolescence d'Andronic III (2). Cantacuzène n'en dit pas un mot. Il ne dément même pas le bruit qui courait sur la mort de Manuel, frère d'Andronic III, et d'après lequel, ce dernier aurait aposté des assassins sur le passage du jeune prince. Le récit de Grégoras est trop affirmatif pour être mis en doute. Seul encore, Grégoras révèle les raisons de l'hostilité d'Andronic II contre Andronic III. A entendre Cantacuzène, les seuls griefs qu'adressait Andronic II à son petit-fils, c'étaient son désir des lointaines excursions et sa passion de la chasse (3). Grégoras est plus précis. Ce qu'Andronic II reprochait surtout à Andronic III, c'étaient ses maîtresses, ses emprunts usuraires aux Gênois, son train de vie trop fastueux. Au reste, ces expéditions lointaines, dont parle Cantacuzène, désignaient, semble-t-il, par euphémisme, les projets d'Andronic III, qui rêvait soit de l'occupation du Péloponnèse, soit de la prise de Lemnos et de Lesbos, soit même de la conquête de l'Arménie (4). Ces omissions volontaires peuvent paraître peu graves. Il en est d'autres qui prouvent que Cantacuzène évite soigneusement de mentionner certains faits. C'est le cas, par exemple, pour son récit de la surprise de Byzance par Jean V Paléologue, en 1355, à la suite de laquelle il abdiqua. Cantacuzène expose les faits avec adresse; il donne, à la vérité, des détails importants, mais il en oublie d'autres qui ne le sont pas moins. Grégoras rapporte (5) entre autres, qu'il y eut un combat au Palais des Blachernes avant que Jean V s'y installât, que Cantacuzène manquait de vivres mais que surtout ce dernier ne consentit à

1. Grég., XVI, 2, 798; Cant., IV, 7, 47.

2. VIII, 1.

3. I, 5.

4. Grég., VII, 4; XI, 1.

5. XXIX, 28, 29.

quitter le palais impérial qu'après s'être fait assurer tout le numéraire qui était dans les caisses. De même, Grégoras est le seul à nous apprendre que Jean V eut peut-être, à un moment donné, l'intention de répudier sa femme Hélène, fille de Cantacuzène, pour épouser la belle-sœur du tsar de Serbie, Etienne Douchan (1). Il est le seul également à parler de la terrible peste de 1347, qui désola l'empire (2), des progrès des Turcs en Asie : siège de Philadelphie, en 1322 (3), prise de Nicée (4), de Nicomédie (5), second siège de Phocée (6). Il est le seul encore à exposer les événements du royaume de Trébizonde (7), la guerre navale entre Venise et Gênes, en 1327, dans les eaux du Bosphore, dont le résultat fut presque d'affamer Byzance (8), les atrocités des Turcs en Thrace (9), allant, pour se réchauffer les pieds, jusqu'à les plonger dans les entrailles des victimes (10) ; seul, enfin, Grégoras parle de la guerre civile, en 1354, entre Jean V et Cantacuzène, et nous apprend que ce dernier fit venir, en toute hâte, 12.000 Turcs, et qu'il vendit, pour payer leur solde, les vases sacrés et les autres objets précieux du culte (11).

Ainsi, Grégoras est, sur bien des points, plus complet que Cantacuzène. Cependant, il est coupable, lui aussi, d'omissions et d'erreurs. Il est surprenant, par exemple, qu'après avoir déclaré qu'il voulait écrire une histoire universelle, il n'ait parlé nulle part de l'expédition de saint Louis (12). Par ailleurs, il ne mentionne pas, en 1337, l'expédition d'Andronic III en Albanie, qui fit rentrer celle-ci sous la domination byzantine (13). Il oublie aussi, en 1349, les efforts faits par Cantacuzène pour rétablir la puissance de Byzance sur Chios et, à la même époque, la conquête de Phocée (14). Il oublie, enfin, de mentionner un fait contemporain de ces derniers, et susceptible de donner

1. XXVII, 52.

2. XVI, 1, 797-798.

3. VIII, 12.

4. IX, 13, 458.

5. XI, 6, 545.

6. XXXVII, 59.

7. XI, 8 ; XIII, 11, 12.

8. IX, 1.

9. XV, 5.

10. XXVII, 50.

11. XXVIII, 4.

12. Elle aurait dû être mentionnée au livre IV

13. Cant., II, 32.

14. Cant., IV, 12.

au nom de Cantacuzène un grand éclat. Le sultan d'Égypte, à la suite d'une ambassade que Cantacuzène lui avait envoyée, accorda les quatre demandes qui lui avaient été faites. L'installation de Lazare comme Patriarche de Jérusalem, en remplacement de Gêrasime ; la facilité pour les pèlerins de visiter les lieux saints, sans être inquiétés ; la restitution des esclaves chrétiens et le droit pour les marchands orthodoxes de faire du commerce avec l'Égypte (1). Détail important, car il prouve que Cantacuzène, si occupé fût-il par les affaires politiques, ne se désintéressait pas du sort de l'Église orientale.

Enfin, Grégoras est également sujet à l'erreur. Il écrit, par exemple, qu'en 1335, Charles d'Anjou régnait à Naples ; il s'agit, en réalité, de son petit-fils, Robert d'Anjou. Il semble même parfois inventer des faits de toutes pièces. Au livre IV, il parle du gouverneur de l'Eubée, qui fut trahi par l'un de ses gens, Icarios. Celui-ci devint le confident du Basileus. Amené enchaîné devant ce dernier par Icarios, le gouverneur, en voyant l'intimité de celui-ci et du souverain fut pris d'un tel saisissement qu'il tomba à la renverse et mourut sur l'heure (2). Quand on rapproche ce récit de celui de Pachymère (3), on a l'impression que Grégoras a imaginé cette merveilleuse aventure.

Ces omissions, ces erreurs, quoique minimes parfois, jettent le trouble dans l'esprit du lecteur et le mettent en garde contre le narrateur. Et, en effet, Grégoras n'a pas la véracité, l'impartialité qu'on doit attendre d'un historien. Il s'est bien efforcé de s'y élever. Ses préférences, dans la lutte entre les deux Andronics, allaient à Andronic II. Il essaya, dans son exposé, d'être impartial. Il reconnaît qu'Andronic II détestait Andronic III ; il le montre exaspéré, décidé à lui enlever la couronne (4), et, s'il le peut, à le faire emprisonner (5). Il écrit encore, lorsqu'il rapporte l'accord conclu entre Andronic II et Andronic III, au sujet du partage du pouvoir : « Mais s'il faut dire la vérité, ce dernier (Andronic II) le signa tout à fait à contre-cœur, et avec l'intention de lutter contre un malheur si grand et si inattendu (6). » Il signale aussi, quoique très rapidement, que le peuple de Byzance était secrètement favorable à Andronic III, car on était

1. *Id.*, IV, 15.

2. Grég., IV, 5, 97.

3. Pachym., V, 27.

4. VIII, 3.

5. VIII, 5.

6. VIII, 6, 321.

excédé du grand-père « trop âgé et sans énergie » (1) ; et, il le fait remarquer, après la prise de Byzance par Andronic III, l'ordre une fois rétabli, l'empire jouit d'une tranquillité, que de longtemps il n'avait eue, et la capitale vit une abondance de vivres qu'elle ne connaissait plus (2).

Mais, Grégoras est franchement partial dans le récit des querelles religieuses, et surtout dans celui de la Querelle de l'Hésychasme. Il a l'air de disculper Cantacuzène (3) ; en fait, il le rend responsable des troubles religieux et de la situation critique de l'empire. Tous les torts sont pour les adversaires de Grégoras : pour Palamas, à qui il n'adresse que des critiques, pour les moines de l'Athos, dont pourtant, il fait, à certain endroit de son *Histoire*, un éloge enthousiaste (4). C'est que Grégoras, champion de l'orthodoxie et du parti légitimiste, a souci, comme Cantacuzène, de défendre son nom devant la postérité, et il présente parfois les faits de telle manière que le lecteur est pris de doute. Les événements ne se passèrent certainement pas comme il les présente. Ses adversaires n'eurent pas tous les torts. Malheureusement, Cantacuzène, son ennemi dans cette querelle et le défenseur officiel de Palamas, a, de propos délibéré, rejeté de son *Histoire* tout ce qui a trait aux questions religieuses, ou il n'en parle que fort brièvement (5). Il faut donc attendre la publication, encore lointaine, de tous les documents relatifs à cette question pour juger si Grégoras a raison.

VII

Telle est l'œuvre historique de Grégoras. Elle lui assure, malgré ses imperfections, une place importante dans l'histoire de la littérature byzantine. Elle n'est pas sans valeur, au point de vue historique. Sources uniques pour l'histoire byzantine de 1320 à 1360, Grégoras et Cantacuzène se complètent l'un l'autre, et la connaissance de ces quarante années serait moins précise, moins claire, si nous avions le récit de Grégoras sans Cantacuzène ou celui de Cantacuzène sans

1. IX, 1, 392.

2. IX, 8, 433.

3. XV, 3, 753.

4. XIV, 7.

5. Cant., IV, 23.

Grégoras. Grégoras n'est pas, cependant, supérieur à Cantacuzène. Il est plus circonstancié, dans l'ensemble ; il est surtout plus franc ; il ne noie pas systématiquement la vérité dans un agencement si habile des détails que l'impression finale est inexacte. Il est plus véridique. Il n'est pas, malgré tout, impartial. Comme Cantacuzène, il passe en partie sous silence les faits de nature à rendre sévère sur lui le jugement de la postérité. Grégoras, trop personnellement intéressé au débat religieux, n'a pas su s'élever au-dessus de la mêlée : son caractère passionné, son tempérament de pamphlétaire semblent l'aveugler à certains endroits et le rendent partial, malgré la sincérité de ses convictions et son ardent amour pour l'orthodoxie.

Au point de vue littéraire, son ouvrage est loin d'être une œuvre d'art : composition lâche, digressions trop nombreuses, manque de proportion, style trop brillant, voilà les défauts qui s'y étalent. Mais, il est vrai, il n'a pas eu le temps de revoir son *Histoire*. Et, il ne faut pas l'oublier. si Grégoras lui doit aujourd'hui sa notoriété, il dut, de son vivant, sa célébrité, à son œuvre de rhétorique, à son œuvre scientifique et à son œuvre théologique.

LA CORRESPONDANCE DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *Faveur du genre épistolaire à Byzance.*
- II. — *Il relève de la rhétorique. — Ses lois. — Part de la rhétorique dans les correspondances du XIV^e siècle et dans celle de Grégoras. — Raisons pour lesquelles les correspondances byzantines paraissent parfois si vides. Elles permettent cependant de mieux connaître une époque. — C'est le cas pour la correspondance de Grégoras.*
- III. — *Celle-ci nous est parvenue incomplète. Les Correspondants de Grégoras. — Leur situation sociale. Lettres peu claires ou insignifiantes, inévitables, dans une correspondance volumineuse.*
- IV. — *Les lettres de Grégoras renseignent sur :*
- A. — *Les Correspondants.*
- B. — *La Situation politique de l'empire.*
- C. — *La Situation intellectuelle : renouveau des études scientifiques. — La lutte contre les sophistes.*
- D. — *La Situation Religieuse. — Lettres peu nombreuses, mais les plus intéressantes.*
- E. — *Grégoras lui-même : son caractère, sa vie, ses études et ses ouvrages. Différence de cette correspondance avec celles des contemporains. — Variété de ton des lettres. — Le style est trop oratoire. — Raisons.*
- V. — *Conclusion — Les lettres de Grégoras sont la plupart antérieures à 1345. Leur valeur.*

I

Le genre épistolaire fut toujours en faveur à Byzance. Il est peu d'écrivains, en renom, qui n'aient laissé des lettres, dont certaines sont parfois fort intéressantes : il suffit de citer les noms de Photios et de Psellos. Toutefois, jamais même au siècle d'or de Byzance, à l'époque des Comnènes, l'épistolographie ne fut aussi richement et aussi brillamment représentée qu'au xiv^e siècle : Maxime Planude,

Nicéphore Chumnos, Nicolas Cavasilas, Grégoire Acindynos, Grégoire Palamas, Démétrios Cydonès, Théodore d'Hyrtakè, nous ont laissé chacun une correspondance, dont aucune n'est sans valeur. Grégoras, ami de souverains, professeur, chef d'un parti religieux, écrivit aussi de nombreuses lettres. Sa correspondance, assez volumineuse, est presque encore complètement inédite. Quels en sont les caractères? Quels renseignements nous livre-t-elle sur l'auteur et sur son époque? Le présent chapitre essaye de répondre à ces différentes questions.

II

L'épistolographie byzantine était un genre littéraire, à règles fixes et traditionnelles. Ces règles étaient, à peu de chose près, celles que les rhéteurs, et en particulier Démétrios (1) et Libanios avaient formulées dans leurs traités. Elles ont trait uniquement à la forme. Une lettre doit être, ordinairement, assez courte, bien que certaines circonstances puissent nécessiter de l'écrire très longue (2). Elle doit être écrite à la manière d'un dialogue (3). La lettre, toutefois, admet les parures de la rhétorique plus que ce dernier. Ces règles fondamentales furent modifiées quelque peu, au ^{xiv}^e siècle : le Philosophe Joseph nous renseigne sur ce point. Il consacre, en effet, au genre épistolaire un chapitre spécial, quoique court, dans son *Précis de Rhétorique*. Il recommande, avant tout d'éviter, dans la lettre, le ton de l'histoire. Il faut rechercher celui de la narration. « La lettre, dit-il, est l'annonce de nouvelles, une conversation d'ami à ami ; certains de nos compatriotes, des modernes même, n'ont pas hésité à composer des lettres entières qui ressemblent à de véritables discours (λογοειδεῖς) (4) ». Il faut bien se garder de les imiter. Le style doit rester simple et fuir toute recherche excessive ; Grégoire de Nazianze l'avait déjà prescrit (5) : il faut bannir la prose oratoire ou rythmée, ou, tout au moins, en user fort discrètement. Joseph, cependant, recommande d'orner avec soin les lettres, et il indique les procédés pour y réussir,

1. Qui n'est, vraisemblablement, pas Démétrios de Phalère. Cf. *Demetrii et Libanii qui feruntur...* éd. Weichert. Teubner, 1910, XI.

2. *Id.*, Libanios, 20.

3. *Id.*, Démétr., p. XIII.

4. Waltz, *Rh. gr.*, III, *Synopsis Rhétorikè* ch. XIV.

5. *Demetrii et Libanii*, p. XVI.

preuve de l'influence profonde et durable exercée par la Sophistique sur lui et sur ses contemporains. Il est très utile, déclare-t-il, de parsemer les lettres de maximes des Sages anciens ; les proverbes, les sentences et, surtout, les mythes et légendes ornent agréablement une lettre. La suprême élégance sera d'insérer des vers d'Homère ou d'un poète ancien et connu. Quant aux modèles, Joseph n'en voit pas de meilleurs que Grégoire de Nazianze, Basile et Grégoire de Nysse, qui tous trois, mais le premier et le dernier surtout, sacrifièrent à la Sophistique, Synésios, Libanios, et, parmi les modernes, Psellos, imitateur habile des Attiques de l'Antiquité classique.

Ainsi, le genre épistolaire, au ^{xiv}^e siècle, relevait de la rhétorique. Cette circonstance, jointe à l'influence du retour à l'antiquité, qui poussait tous les écrivains à se montrer les dignes imitateurs de Platon et de Lucien, expliquent l'existence de ces lettres, bourrées de souvenirs littéraires ou historiques, de maximes, de réflexions, où règne la froideur, d'où est absent tout naturel, et qui sont moins des lettres que des exercices oratoires. C'est le cas pour les lettres de N. Chumnos, qui, lui-même, les avait classées prétentieusement en Laconisantes et Atticisantes (1) ; c'est aussi souvent le cas de celles de Th. d'Hyrtakè, où l'abus de la mythologie et des souvenirs littéraires, joint à ses plaintes continuelles sur sa pauvreté, finissent par indisposer le lecteur le plus indulgent ; c'est le cas, enfin, pour celles d'Andronic Zari-das, de Georges Lacapène et de Michel Gabras, dont certaines sont aussi brillantes que vides. Grégoras a subi trop profondément l'influence de la rhétorique pour que ses lettres n'en portent pas la marque. Il abuse du style coloré et des souvenirs historiques, de la légende d'Alexandre, en particulier, et il parsème trop volontiers ses lettres de citations et surtout de vers d'Homère. C'est le tribut nécessaire aux conceptions littéraires du siècle.

Peut-on dire, cependant, que Grégoras, comme certains de ses contemporains, attachait plus d'importance à la forme qu'au fond et écrivait à ses correspondants moins pour leur faire part de ses idées et de ses sentiments que pour leur envoyer une preuve de plus de son bel esprit ? Le prétendre serait inexact. Il est, en effet, un caractère de l'épistolographie byzantine, surtout au ^{xiv}^e siècle, qu'il ne faut pas oublier. Celui qui écrit est au courant des événements dont il veut par-

1. Boissonade, *An. gr. nova.*

ler et son correspondant ne l'est pas moins. De plus, l'auteur de la lettre est, la plupart du temps, un homme qui occupe de hautes fonctions, soit laïques soit ecclésiastiques, et qui est, à la fois, un grand écrivain et un grand savant. Il est donc connu. Il sait que ses lettres seront recopiées qu'elles seront lues et répandues. Pour ces raisons, pour la seconde surtout, qui commandait une élémentaire prudence, l'auteur de la lettre ne fait qu'une allusion discrète aux événements contemporains, où il présente son opinion sur tel ou tel fait, sur telle ou telle personne, en l'enveloppant d'expressions plus ou moins vagues et fleuries. Le profane, le lecteur moderne, ne peuvent ainsi souvent que goûter l'élégance de la forme, car bien des événements leur échappent. De là, le reproche, adressé communément aux épistolographes byzantins d'écrire moins pour renseigner que pour faire œuvre de styliste.

Assurément, ces circonstances nuisent beaucoup à la valeur historique des correspondances byzantines. Mais, si l'on songe à la qualité, à la situation de leurs auteurs, il est impossible que dans leurs lettres ne se reflètent pas à des degrés divers les événements dont ils furent témoins et auxquels parfois ils prirent une part active. Et de fait, parmi les très nombreuses lettres encore inédites, il en est peu, somme toute, qui soient purement oratoires. Il est souvent malaisé de découvrir sous les mots l'événement précis auquel il est fait allusion, et, plus d'une fois, il faut le reconnaître, l'identification est impossible. Il faut cependant la tenter : des correspondances, comme celles de Grégoire Acindynos, de Grégoire Palamas, de Nicolas Cavasilas, de Mathieu d'Ephèse et surtout de Démétrios Cydonès enrichiraient notre connaissance du *xiv^e* siècle, si important dans l'histoire de Byzance. C'est le cas pour la correspondance de Grégoras ; elle nous aide, en une certaine mesure, à le mieux connaître.

III

La correspondance de Grégoras semble être avec celle de Démétrios Cydonès, elle aussi à peu près complètement inédite, l'une des plus importantes du *xiv^e* siècle. Elle est moins volumineuse que cette dernière, car elle ne compte que 161 lettres. La possédons-nous entière? Non, vraisemblablement. La persécution dont les ouvrages

de Grégoras furent l'objet, dut s'exercer aussi contre ses lettres, et les Palamites s'ingénierent probablement à faire disparaître celles d'entre elles qui les pouvaient gêner. Toutefois, même dans l'état où elle nous est parvenue, cette correspondance reste importante. La plupart des hommes, dont le nom est inscrit dans l'histoire littéraire ou politique du siècle se retrouvent parmi ceux des correspondants de Grégoras : souverains comme Andronic II et surtout Cantacuzène ; princes étrangers, comme le Prince de Russie, Alexandre II Mikhaïlovitch ; grands dignitaires comme Apocaukos, Grand Duc, Loukitès, Proto-vestiaire de Trébizonde, Glabas, Grand Diécète ; généraux comme Philantropène ; dignitaires ecclésiastiques, comme Mathieu, métropolitte d'Ephèse, Isidore Glabas et Ignace, métropolitte l'un et l'autre de Thessalonique, Théolepte, métropolitte de Philadelphie ; écrivains illustres, dont certains furent aussi des hommes d'état, comme Métouchite et Nicéphore Chumnos, et d'autres, qui firent honneur à la littérature contemporaine, comme Thomas Magistros, Joseph le Philosophe, Grégoire Acindynos, Georges Lacapène, Georges Lapiſthe, ou qui, moins connus de l'histoire, jouèrent peut-être un rôle important dans les événements contemporains : l'ésévaste Caloeidas, Démétrios Cavasilas, Lampène. Ces noms, à eux seuls, semblent être une garantie que cette correspondance ne peut être insignifiante.

Et, en effet, elle renferme des renseignements intéressants sur les correspondants de Grégoras, sur lui-même et sur son époque. Sans doute, plus d'une lettre manque de clarté. Grégoras, du reste, ne l'ignore pas. A l'un de ses correspondants, étonné de ne point recevoir de réponse écrite, mais seulement une réponse verbale, il explique, que, dans la crainte d'ennuis graves, il ne lui a pas répondu par lettre, mais fait dire de vive voix, en un langage conventionnel, ce qu'il voulait lui confier (1). Les lettres de ce genre ne manquent pas dans la correspondance de Grégoras. Témoin la lettre, adressée à Carbonès (2), où il raconte un insuccès, sans qu'il soit possible de préciser de quoi il s'agit ; ou la lettre, envoyée à un certain Jean (3), à qui il parle aussi d'un échec et de critiques violentes, auxquelles il semble être assez sensible, ou enfin, la lettre, expédiée à un sacellaire, à qui il

1. *Let. Cod. Vatic. gr. 116, f. 109 r.-109 v.*

2. *Cod. Par. gr. 3040, f. 83 r.*

3. *Id., id., f. 89 r.*

annonce qu'il a détruit un opuscule, parce qu'il déplaisait à ses amis (1). Par ailleurs, bien des lettres sont sans grande valeur : lettres de recommandation à Cantacuzène (2), ou à divers personnages, par exemple, au Juge Général Ange (3), à Pépagomène (4), à Théodore Xanthopoulos (5), lettres, ordinairement très courtes et écrites fort simplement ; lettres de circonstance : protestations d'amitié (6), douleur de l'éloignement d'un ami (7), reproches à ses correspondants qui ne lui écrivent pas assez souvent (8), ou qui le délaissent (9). Des lettres de ce genre se rencontrent inévitablement dans une correspondance volumineuse comme celle de Grégoras. Mais ces lettres mises à part, il en est peu qui ne nous apportent des renseignements intéressants pour la connaissance de ce siècle.

IV

Elles nous font d'abord mieux connaître les correspondants de Grégoras et nous confirment ce que nous savions d'eux, par d'autres sources. Ainsi, Philanthropène est un habile capitaine, dont les victoires sur les Turcs remplissent Byzance d'allégresse (10), et un éloquent orateur, qui apparaîtrait comme tel dans ses ouvrages (11). Les lettres à Métochite nous montrent ce dernier lié d'une étroite amitié avec Andronic II (12), s'imposant à ses contemporains par l'universalité de ses connaissances (13) et astronome émérite, remettant en honneur cette science oubliée depuis longtemps (14). Ailleurs, c'est Thomas Magistros, vrai « livre vivant », pour qui Aristote, Platon et les *Écritures* n'ont pas de secret (15).

1. *Id.*, *id.*, f. 141 v.-142 r.

2. Cf. I^{re} Partie, chap. III.

3. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 206 r.-206 v.

4. Cod. Par. gr. 3040, f. 128 r.-128 v.

5. *Id.*, *id.*, f. 66 v.-67 r.

6. *Id.*, f. 65 v.-66 r.

7. *Id.*, f. 84 v.-85 v.

8. *Id.*, f. 64 r.-64 v. ; 115 v.-116 r. ; 124 v.-125 r.

9. *Id.*, f. 109 r.-109 v.

10. *Id.*, cod. Vatic. gr. 1086, f. 85 r.-85 r.

11. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 92 r.-92 v.

12. *Id.*, f. 50 v.-52 r.

13. *Id.*, f. 49 r.-50 v.

14. *Id.*, f. 138 r.-138 v.

15. *Id.*, *id.*

Ces personnages sont très connus ; mais en voici d'autres, qui le sont moins et sur lesquels les lettres de Grégoras nous apportent des renseignements nouveaux. C'est le Philosophe Joseph, homme intègre, savant de valeur, guide sûr dans les choses de l'esprit (1) et auteur d'ouvrages qu'il se refuse à publier par excès de modestie (2). Il avait, en effet, l'intention d'écrire une Encyclopédie ; il devait en consacrer une partie à l'astronomie, après avoir étudié la rhétorique et la physique (3), et Grégoras l'engage à tenter de mettre d'accord, en astronomie, Aristote et Platon (4). Joseph composa, en effet, une Encyclopédie, en grande partie inédite... C'est encore, Mathieu d'Ephèse, écrivain aimable et instructif (5), dont l'œuvre attend toujours d'être publiée ; Théolepte de Philadelphie, peu connu, et dont les ouvrages seraient un modèle de mesure, de beauté et de science (6), Glabas, métropolitain de Thessalonique, théologien de valeur, dont nous ne connaissons presque rien jusqu'ici (7). Que certains de ces renseignements soient vagues, que la politesse ait une très large part dans les compliments décernés par Grégoras, le fait n'est pas douteux. Cependant, malgré l'exagération oratoire, ces lettres sont moins vides et moins creuses qu'elles ne semblent l'être parfois, à une première lecture. Elles ne font pas seulement connaître les hommes, elles renseignent aussi et surtout sur l'époque où ils vécurent.

Certaines d'entre elles trahissent l'anxiété des Byzantins devant les progrès de la puissance des Turcs. Dans une lettre à Manuel Cantacuzène, Grégoras lui confie combien ses succès remportés sur eux en 1348, ont rendu courage aux Byzantins, désespérés de les voir piller impunément le royaume (8). Ailleurs, il félicite Philanthropène d'avoir libéré l'Eubée de leurs incursions (9) mais il se désole à la pensée qu'ils ravagent le Péloponnèse, sans être inquiétés. Ils avaient rendu, vers 1340, les mers si peu sûres que Grégoras dut renoncer à s'em-

1. *Id.*, f. 75 r.-76 v.

2. *Id.*, *id.*

3. *Id.*, f. 89 r.-91 r.

4. *Id.*, f. 47 r.-49 v.

5. *Id.*, f. 91 r.-91 v.

6. *Id.*, f. 85 v.-86 v.

7. Boisson. *An. gr.*, III, 196-197.

8. Cod. Par. gr. 3040, f. 40 r.-41 v.

9. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 85 r.-85 v

barquer pour Thessalonique, où il désirait aller voir Ignace, son ami (1).

Mais les lettres de Grégoras nous renseignent surtout sur l'activité intellectuelle et sur les querelles religieuses de son époque. Une lettre, adressée vraisemblablement à un médecin (2) fait voir que les Byzantins allaient chercher, à l'étranger, auprès de maîtres réputés, la science dont ils avaient besoin. Un sot orgueil national n'interdisait pas aux praticiens de se faire parfois les élèves de maîtres, même ennemis. Métochite avait fait de grands efforts pour remettre l'astronomie en faveur, et il avait initié Grégoras à cette science. Après la mort de son maître, Grégoras mena la lutte contre les détracteurs de l'astronomie : ses lettres en sont un éloquent témoignage. Il engage ses amis à étudier cette science : il écrit, dans ce sens, à son ami Cléodème (3), et félicite vivement le Philosophe Joseph de son intention de publier un ouvrage où l'astronomie aura sa place (4). Il n'hésite pas, surtout, à prendre parti contre les faux astronomes. Dans une lettre au métropolite Apros (5), il se fait l'accusateur de ces charlatans dont les basses et viles calomnies essayent de jeter le discrédit, la suspicion même, sur ceux qui s'adonnent à l'étude de cette science. Il y avait un certain courage à parler ainsi à un représentant de l'Église, qui confondait toujours l'astronomie avec l'astrologie et y voyait une annexe de la magie. Les apparences parfois justifiaient cette attitude. De fausses et stupides prédictions, colportées par des étrangers ignares ou par d'impudents sophistes, jetaient la défaveur sur l'astronomie et ses adeptes. Les lettres de Grégoras montrent la lutte acharnée qu'il mena contre eux. Dans l'une d'entre elles, adressée à Georges Pépagomène (6), il fait, sur un ton ironique et mordant, le procès de l'ignorance crasse des astrologues occidentaux, dont toute la science consiste à prédire qu'il fera chaud en été et froid en hiver. Il répondait victorieusement lui-même à ces sottises en calculant la date des éclipses lunaires et solaires, et en les annonçant à ses amis, à Michel Caloeidas (7), à Chrysoloras (8), à Pépagomène (9). Ses calculs furent

1. Cod. Par. gr. 3040, f. 138 v.-140 v.

2. *Id.*, f. 97 r.-98 r.

3. *Id.*, f. 143 r.

4. *Id.*, f. 89 r.-91 r.

5. *Id.*, f. 53 v.-54 v.

6. *Id.*, f. 67 r.-69 r.

7. *Id.*, f. 114 r.-115 v.

8. *Id.*, f. 77 r.-79 r.

9. *Id.*, f. 67 r.-69 r.

presque toujours exacts, son triomphe, en général, modeste (1).

C'était la meilleure réponse à faire aux sophistes. Les lettres de Grégoras témoignent de la ténacité avec laquelle il essaya de prouver leur ignorance. Au Protonotaire Lampène (2), il écrit combien la science est menacée par les faux savants qui pullulent à Byzance, et qui, pour mieux duper leurs disciples, se réclament d'Aristote. A Cantacuzène, il prodigue les éloges les plus hyperboliques pour la défense énergique qu'il a prise de la science en danger de mort (3) ; à Thomas Magistros (4) il confie son désespoir de voir les Byzantins perdre le goût des études sérieuses et solides. Témoignage vivant de la lutte engagée par les vrais savants contre les savantins qui voulaient confisquer à leur profit le retour en faveur des études scientifiques.

Enfin, malgré la réserve à laquelle la prudence le contraignait, Grégoras ne pouvait pas ne rien laisser deviner, dans ses lettres, des luttes religieuses auxquelles il fut si étroitement mêlé. Ces lettres sont assez peu nombreuses, malheureusement ; elles datent de la période où il commençait à être étroitement surveillé, et ses ennemis, probablement, ont fait disparaître celles où il était question d'eux. En tout cas, dans celles où il parle de la Querelle de l'Hésychasme, Grégoras se montre dévoué corps et âme à l'orthodoxie. A l'un de ses amis, il écrit pour le féliciter de ne s'être pas rallié au Palamisme, et pour lever ses derniers doutes, il lui envoie, avec preuves à l'appui, son avis sur plusieurs points controversés (5). Au métropolite de Sidé, il écrit, vers 1355, en plein triomphe des Antipalamites, pour l'engager à lutter plus que jamais contre les hérétiques (6). Dix ans auparavant, Grégoras était aussi ardent. En 1345, quand il croyait la Basilissa Anne définitivement gagnée à l'orthodoxie, il envoyait une lettre pressante à Métrophane (7) pour l'exhorter à se ranger à ses côtés. A peu près à la même époque, il félicitait le roi de Chypre de ne pas s'être laissé gagner par le Palamisme (8).

Ainsi les lettres de Grégoras nous font connaître, dans une certaine mesure, l'époque où elles furent écrites. Mais elles nous font surtout

1. *Id.*, f. 77 r.-79 r.

2. *Id.*, f. 127 r.-128 r.

3. *Id.*, f. 81 r.-82 v.

4. *Id.*, f. 138 r.-138 v.

5. *Let. cod. Monac. gr.* 10, p. 64-71.

6. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 109 v.-110 v.

7. *Cod. Vatic. gr.* 1086, f. 113 v.-114 v.

8. *Cod. Par. gr.* 3040, f. 111 r.-112 r.

connaître Grégoras lui-même. Ces lettres, à quelques exceptions près, sont antérieures à 1345. Nous ne possédons pas celles, très nombreuses, qu'il dut écrire à ses amis et partisans pendant la Querelle de l'Hésychasme. C'est regrettable. Telle cependant qu'elle nous est parvenue, la correspondance de Grégoras nous révèle l'homme qu'il fut pendant les deux premiers tiers de son existence. Grégoras, en effet, ne se montre pas avare, dans ses lettres, de renseignements autobiographiques. Il y étale son caractère : compatissant, obligeant, conscient de sa valeur, orgueilleux quelque peu, vaniteux, sincère et entier dans ses amitiés, franc et droit, énergique bien que prompt au découragement (1). Il y raconte sa vie : sa jeunesse (2), ses études, son activité comme professeur (3), la protection affectueuse de Métochite et d'Andronic II (4), sa notoriété grandissante (5). Les rares lettres, qui datent de la période de l'Hésychasme, montrent les nombreux amis et partisans qu'il avait notamment à Thessalonique (6) et confirment l'existence de son ancien élève et ami Agathangelos, qui pendant son emprisonnement à Chora, le renseigna sur les événements politiques et religieux (7).

Enfin, la correspondance de Grégoras nous donne des indications précieuses sur ses idées et surtout sur ses ouvrages. Par elle nous savons que son premier écrit fut un *Éloge de sa patrie*, aujourd'hui perdu semble-t-il (8), et nous connaissons ce qu'il pensait lui-même de ses *Exercices d'école*, où, dit-il, il faisait surtout étalage de sa science pour se faire valoir. Par sa correspondance encore, nous avons la preuve qu'il compléta les *Harmoniques* de Ptolémée (9) et qu'il est l'auteur d'un *Éloge du roi de Chypre*, attribué par Migne à Thomas Magistros (10). Par elle, enfin, nous voyons le succès que ses œuvres obtinrent auprès de ses contemporains (11).

Ainsi la correspondance de Grégoras, au contraire de celles de

1. Cf. Ch. III.

2. *Let.* cod. Par. gr. 3040, f. 112 r.

3. *Let.*, *id.*, ff. 114 r. ; 123 v.-124 r. ; 124 r.-124 v.

4. *Let.*, *id.*, f. 88 v.

5. *Let.*, *id.*, ff. 57 v.-61 v.

5. Cf. début du pamphlet de Nicolas Cavasilas, *Contre les élucubrations de Grégoras*. Cod. Coisl. gr. 315, f. 518.

7. *Let.*, cod. Par. gr. 3040, ff. 74 r.-75 r.

8. *Let.*, *id.*, ff. 87 v.-88 v.

9. *Let.*, *id.*, ff. 125 r.-126 v.

10. *Let.*, *id.*, ff. 103 r.-104 v.

11. *Let.*, *id.*, ff. 128 v.-129 r. et 130 v.-131 v.

Théodore d'Hyrtakè ou de Zaridas, par exemple, est loin d'être formée seulement de lettres oratoires. Elle est très variée. Le ton en est plus d'une fois simple et sérieux ; parfois même il devient ironique, comme dans la lettre où il critique les faux astronomes (1) ou plaisant, comme dans celle où il tente, non sans humour, de consoler l'un de ses amis des infidélités de sa femme (2). Mais le style montre combien Grégoras était rhéteur, par formation intellectuelle et par goût personnel. Sans doute, les lettres écrites avec simplicité ne manquent pas : les lettres de recommandation (3), et celles où il lutte pour des idées sont exemptes de tout ornement oratoire (4). Mais le plus grand nombre est fortement entaché de rhétorique. Grégoras accumule les images et les comparaisons et farcit, à proprement parler, certaines lettres de souvenirs historiques et mythologiques (5). Toutefois, semble-t-il, il n'adopte ce style que dans le cas où son correspondant est un homme instruit, savant ou haut dignitaire ; il se croit obligé, dirait-on, de se mettre en frais : il étouffe ainsi des sentiments sincères et il tombe fréquemment dans le mauvais goût : c'est le cas, quand il écrit à Métochite (6), à Cantacuzène (7), à Magistros (8), à Nicéphore Chumnos (9).

V

Telle se présente la Correspondance de Grégoras. Quand on connaît le rôle, joué par l'homme, dans l'histoire intellectuelle et religieuse de son siècle, on s'attend à trouver, dans ses lettres des renseignements, nombreux et précis sur les événements et sur les individus. On ne trouve souvent que des allusions vagues et qu'une vaine et trop brillante rhétorique. La faute en est à Grégoras, resté rhéteur toute sa vie, mais elle incombe aussi à la théorie du genre épistolaire alors appliquée et aux circonstances dans lesquelles Grégoras écrivit. Le plus grand nombre des lettres qui nous sont parvenues est antérieur

1. *Let.* od. Par. gr. 3040, f. 67 r.-69 v.

2. *Id.*, f. 132 v.-133 v.

3. *Id.*, f. 141 r.

4. *Id.*, cod. Monac. gr. 10, p. 61 -71 et cod. Vatic. gr 1086, f. 113 v.-114 v.

5. *Id.*, cod. Par. gr. 3040, f. 65 v.-66 r. et 85 v.-86 v.

6. *Id.*, f. 49 r.-50 v. et 50 v.-52 r.

7. *Id.*, f. 37 v.-40 r.

8. *Id.*, f. 106 r.-109 r

9. *Id.* f. 85 v.-86 v

à 1350, date à partir de laquelle Grégoras se jeta dans la lutte religieuse, et il est encore alors fort soucieux de sa célébrité. Les lettres, qu'il écrivit après cette date, étaient peut-être plus riches en renseignements et moins infectées de rhétorique.

Toutefois, même dans l'état où elle nous est parvenue, cette correspondance a de la valeur. Sans elle, nous connaîtrions moins bien la personnalité de Grégoras ; sans elle, nous ignorerions beaucoup de son caractère, de ses études, de sa vie en un mot ; sans elle aussi, nous connaîtrions moins bien certains de ses contemporains, certains aspects de ce siècle si curieux. A cet égard, la correspondance de Grégoras est supérieure même à celle de Nicéphore Chumnos ; elle est, peut-être inférieure à celle de Démétrios Cydonès, encore inédite en grande partie ; elle ne l'est certainement pas à celle de Grégoire Acindynos, également inédite, ou à celle de Maxime Planude.

II

L'ŒUVRE NON LITTÉRAIRE DE GRÉGORAS

SOMMAIRE

- I. — *Grégoras a laissé une œuvre scientifique et théologique, en grande partie inédite.*
- II. — *L'Œuvre scientifique.*
- A. — *Mathématiques. — Il les étudia. — Scholies sur Nicomachos. — Problèmes.*
- B. — *Acoustique ou Harmonie. — 1^o Les Harmoniques de Ptolémée. — Grégoras complète le III^e livre. — Critiques qui lui furent adressées. — 2^o Le « Système du monde » de Grégoras. — 3^o Son étude de l'œuvre de Ptolémée. — Scholies sur la « Géographie » de Ptolémée. — Elles ne sont pas de Grégoras.*
- C. — *Astronomie. — Grégoras continue l'œuvre de Métochite. — Les travaux astronomiques de Grégoras.*
- 1^o *Étude des Éclipses. — L'« Expose des calculs relatifs aux éclipses solaires d'après Ptolémée ». Il étudie de près ces phénomènes.*
- 2^o *Le traité sur l'Astrolabe. — Son succès. — Le traité, faussement attribué à Argyros ou à Ammonios.*
- 3^o *Le traité sur la Date de Pâques. — Importance de la question. — Travaux des Occidentaux sur ce sujet, au XIII^e siècle, et des Byzantins au XIV^e. — Le traité de Grégoras. — Il est repris par Grégoire XIII, au XVI^e siècle. — Le Comput pascal de Grégoras.*
- III. — *L'Œuvre théologique.*
- Ouvrages faussement attribués à Grégoras.*
- Ses ouvrages théologiques ont trait à la Querelle de l'Hésychasme.*
- A. — *Les six discours dogmatiques. — Ils sont insérés dans l'Histoire. — Le sujet.*
- B. — *Les premiers Antirrétiques. — Au nombre de 10. — Ils semblent être perdus.*
- C. — *Les seconds Antirrétiques. — Au nombre de 10. — Réfutation du Tome palamitique de 1351. — Ils sont inédits. — Réponses qu'y firent ses adversaires : Phocrasès, Palamas et surtout le Patriarche Philothée.*
- IV. — *Conclusion. — Intérêt et importance de cette partie de l'œuvre de Grégoras.*

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE ET THÉOLOGIQUE DE GRÉGORAS

I

Grégoras a laissé, en plus de son œuvre littéraire, une œuvre *scientifique* et une œuvre *théologique* importantes. Elles sont, en grande partie, inédites ; elles mériteraient d'être publiées. Que représentent-elles ? Le présent chapitre essaye de le montrer.

Cette partie de l'œuvre de Grégoras sera étudiée seulement, il va sans dire, dans la mesure, où elle intéresse l'histoire de la littérature et celle des idées du ^{xiv}^e siècle, car ces ouvrages ne sauraient trouver place dans une étude de ce genre.

II

L'*Œuvre scientifique* de Grégoras semble être beaucoup plus étendue et plus importante que son œuvre théologique. Mathématiques, Physique, ou plus exactement Acoustique ou Harmonie, Astronomie surtout, retiennent son attention.

L'*Œuvre mathématique* de Grégoras est assez maigre. Qu'il ait étudié les mathématiques, le fait est certain. Sans elles, il n'aurait pu s'adonner à ses recherches sur l'Acoustique et sur l'Astronomie. Le renouveau, que les mathématiques connaissent, grâce à l'astronomie, depuis le ^{xiii}^e siècle, et surtout l'influence exercée sur lui par Métochite expliquent comment Grégoras fut amené à s'en occuper. Il ne les étudia pas, cependant, d'aussi près que son maître, et il ne les enseigna, vraisemblablement, jamais. Mais, comme Métochite, il lut les grands mathématiciens anciens et Nicomachos de Gérasa, entre autres. Le cod. Angelic gr. 1. conserve les remarques de Grégoras sur deux scholies de ce mathématicien (1). Suivant l'habitude des Byzantins, Grégoras commente non seulement le texte même de l'auteur, mais aussi les commentaires déjà existants sur ce texte. Il s'agit du

1. F. 1. Cf. Cod. Magliab. 16, f. 12 r. et 13 r.

passage de Nicomachos, 1, 7, 3, qui suit immédiatement la scholie 55, et du passage, 1, 7, 5, qui fait suite à la scholie 61. Ces scholies de scholies sont-elles réellement de Grégoras? Le cod. Magliab. 16. les lui attribue formellement. Chaque scholie est précédée des mots : *de Grégoras*. Seul, l'Angelic. gr. 1. plus ancien, il est vrai, que ce dernier cod., ne donne pas de nom d'auteur. Rien, cependant, ne semble s'opposer à l'attribution de ces passages à Grégoras.

On en peut dire autant du Problème, transmis par le Riccard. 22, au folio 249 v., et par le cod. Arundel 548, fol. 178 du British Museum et édité à la suite des éléments d'Euclide par Heiberg (1). C'est un problème relatif à la construction d'un quadrilatère sur une droite donnée. Ces opuscles sont, en tout cas, la preuve que Grégoras s'intéressa aux mathématiques, mais, semble-t-il, accidentellement.

Son goût le portait, en effet, ailleurs. La Musique ou *Harmonie*, rattachée alors aux mathématiques, profitait du retour en faveur des études scientifiques. Métochite, plus que personne, l'avait étudiée avec soin. Dans l'une de ses poésies inédites (2), consacrée aux mathématiques et à l'harmonie, il essayait de montrer l'importance de ces études. Non seulement l'astronomie relève de l'harmonie, mais c'est sur celle-ci surtout que repose la Musique (3). L'harmonie est sans doute, une science difficile (4). Mais, elle procure de si grands avantages, qu'il faut l'étudier. La grande autorité était alors Ptolémée et ses *Harmoniques* (*Ἀρμονικά*), qui avaient fait oublier les ouvrages du même genre de Ptolémaïs de Cyrène et le commentaire du grammairien, Didyme d'Alexandrie : *Περὶ διαφορᾶς τῆς Πυθαγορείου μουσικῆς πρὸς τὴν Ἀριστοξένου*. Les Pythagoriciens, en effet, n'avaient étudié l'acoustique que du point de vue théorique des nombres, et l'école d'Aristoxène, négligeant la théorie, ne l'avait étudiée que du point de vue pratique. De là provenaient les erreurs, commises par les deux écoles. Ptolémée s'était donné comme mission, dans ses *Harmoniques*, de mettre en lumière ces inexactitudes et de les corriger. Son ouvrage comprend trois livres. Les deux premiers livres et les deux premiers chapitres du troisième étudient la théorie des sons et des intervalles musicaux ; les derniers chapitres (3 à 13) indiquent la place de

1. *Euclidis elementa*, éd. Heiberg, t. V, pp. 723-724.

2. Cod. Par. gr. 2751, ff. 84 v.-101 r.

3. *Id.*, f. 95 v. et 97 r.

4. *Id.*, f. 100 v.

l'Harmonie (ἁρμονικὴ δόνησις) dans l'univers, ses rapports avec l'âme humaine et son importance pour l'astronomie et pour l'astrologie. La plupart des manuscrits des *Harmoniques* s'arrêtent après le chapitre XIII. Mais certains autres, comme le Coisl. gr. 172, le Vatic. gr. 185 et 198, offrent, en plus, trois chapitres, et le Monac. gr. 361, deux. Ces derniers manuscrits nous apprennent, par des scholies, que Ptolémée mourut sans avoir pu achever son ouvrage (1). Grégoras entreprit de rédiger les chapitres manquants, pour compléter l'œuvre de Ptolémée, comme nous le fait connaître une scholie du Vatic. gr. 185, f. 69 r. : « Le présent ouvrage, y est-il dit, a été corrigé, complété et commenté par le Philosophe Nicéphore Grégoras. Depuis de fort nombreuses années, l'ouvrage s'était transmis par les mains de mauvais copistes. Les uns ont modifié la rédaction et transformé le texte authentique en ce texte inexact ; d'autres, par ignorance, ont fait disparaître certains passages, ce qui rendait difficile au lecteur l'intelligence de la suite des idées (2) ; des chapitres entiers, bien plus, ont été supprimés et ont disparu. Animé d'un grand zèle, l'auteur en question (Grégoras) a comblé par lui-même les lacunes ; quant aux chapitres que Ptolémée, l'illustre savant aurait voulu rédiger il en fut empêché par sa mort qui survint au cours de son travail ; il (Grégoras) les a écrits avec le même zèle. » Le cod. Vatic. gr. 198, f. 88 v., de son côté, dit dans une note : « A partir du présent chapitre (le 14^e) et jusqu'à la fin de l'ouvrage, les trois (derniers) chapitres entiers manquaient complètement dans tous les anciens livres, que nous possédons. Le Philosophe N. G. décida de les rédiger, soit qu'il les ait découverts quelque part, soit qu'il les ait composés lui-même. Il a donc ajouté ces chapitres ; il a complété, comme de lui-même, ceux qui traitent des intervalles musicaux, avec clarté, disent ses admirateurs « Ainsi, Grégoras aurait rédigé les derniers chapitres des *Harmoniques* ; bien plus, à en croire les codd. Vat. gr. 185, et Ambros. gr. 292, il aurait encore corrigé et complété, en d'autres endroits, le texte de ce même ouvrage (3).

1. Cf. Fr. Boll. *Studien über Claudius Ptolemaeus*, pp. 55-56. *Neue Jahrb. f. class. Philol. u. Pædag. Supptbd* 21 (1894).

2. Grégoras s'exprime presque dans les mêmes termes, au sujet de cet ouvrage, dans une lettre à Caloeidas (Cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.-126 v.).

3. Cod. Vatic. gr. 185, f. 69 r. et Ambros. gr. 292, f. 1 r. Cf. également la scholie, citée en note par J. Wallis dans ses *Cl. Ptolemaei Harmonicorum libri tres*, p. 268, et attribuant aussi les trois derniers chapitres du III^e livre à Grégoras.

Le premier fait est exact. Sa correspondance en fait foi. Dans une lettre à son ami Caloeidas (1), où il lui parle de ses œuvres, il lui dit avoir complété les *Harmoniques* de Ptolémée. De plus, le travail de Grégoras était déjà connu, de son vivant. Sa reconstitution des derniers chapitres du III^e livre des *Harmoniques* avait été vivement critiquée. Barlaam, en effet, étudia, vraisemblablement, la rédaction de Grégoras et écrivit, à ce propos, un petit traité, où il ne lui ménagea pas ses critiques. Dans cet opuscule, conservé notamment par l'Urbain. gr. 77, ff. 176 v-185 r, et intitulé : *De Barlaam, moine calabrais, sur les chapitres ajoutés par certains savants au III^e livre des Harmoniques de Ptolémée* », (2) Barlaam expose que les chapitres 14 et 15 manquent dans les manuscrits anciens des *Harmoniques*, mais que le chapitre 16 se trouve dans les plus vieux codd., vers le milieu du III^e livre. Barlaam voyait, du reste, lui-même, en ce 16^e chapitre un chapitre apocryphe. En tout cas, le fait est certain. Les *Harmoniques* étaient incomplets au XIV^e siècle, et l'on avait déjà remarqué que les trois derniers chapitres du III^e livre n'étaient pas de Ptolémée. Le 16^e chapitre est-il vraiment, comme l'affirme Barlaam, antérieur à Grégoras? Nous ne pouvons répondre à cette question, car tous les manuscrits des *Harmoniques* ne semblent pas nous être parvenus. Les chapitres complémentaires, dus à Grégoras sont-ils remplis d'erreurs, comme le prétend également Barlaam, et Grégoras a-t-il prêté à Ptolémée des théories en contradiction avec celles de ce savant? Ce n'est pas, semble-t-il, l'avis de J. Wallis, l'éditeur des *Harmoniques*. Celui-ci remarque seulement, à propos du chapitre 15, qu'un certain nombre de mots ou sont étrangers à Ptolémée (par exemple : διαστήματα λόγων au lieu de : λόγων διαφοραί, ὑπερέχει, εἶδη), ou sont employés dans un sens différent de celui qu'ils ont chez lui, (par ex. : μουσικῆς avec la signification de : ἀρμονίας), ou lui sont complètement inconnus, tels : ὑποημιόλιον, ὑποεπίτριτον. Quant au 16^e chapitre, dont Barlaam refusait la paternité à Grégoras, il trahit la rédaction d'un astronome récent et moins savant que Ptolémée. Ce chapitre traite des qualités propres à chaque planète et des rapports qu'on peut établir entre elles et les sons musicaux. Or, si les relations entre

1. Let. cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.

2. Le texte de cet opuscule de Barlaam est imprimé dans Montfaucon, *Catal. lib. Coisl.*, p. 227. Cf. aussi : Franz, *Commentatio de musicis graecis*, p. 101 (Berlin, 1840), et codd. Coisl. gr. 172, Marc. gr. 332, Neapol., III, C. 3.

Cronos, Zeus, Arès, Aphrodite, le Soleil et les sons musicaux sont claires, il n'en est pas de même pour Hermès (1). Là, la relation n'est ni précise ni certaine. Les critiques de Barlaam ne paraissent pas justifiées. Barlaam connaissait l'astronomie, mais moins bien, sans aucun doute, que Grégoras. Son ressentiment contre ce dernier, qui l'avait couvert de ridicule à Byzance, lui fit peut-être qualifier d'erreurs ce qui n'était qu'expressions peu claires.

Grégoras nous a encore laissé un autre opusculé, qui relève de l'Acoustique. Le cod. Par. gr. 1846, le conserve entre autres. Ce manuscrit qui renferme, dans ses 185 premiers folios, les *Premiers Analytiques* d'Aristote et le commentaire de Jean Philoponos, présente, au folio 185 v, une brève étude de Grégoras, intitulée : *du Philosophe Grégoras, système complet et mis au point du Canon Harmonique*. Le cod. Rossianus 16, fol. 239 v., l'intitule : *De Grégoras, Rapports musicaux*. C'est ce que le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale de Paris appelle : *Le système du monde de N. G.* ». Le texte est précédé des huit signes astronomiques : la Lune, Hermès, Aphrodite, Arès, Zeus, Cronos, le Soleil et la sphère. Au-dessous, une figure géométrique, formée de cercles concentriques et sécants, représente les rapports ou intervalles musicaux. Grégoras explique qu'il a voulu rendre plus intelligibles, au moyen de cette figure, les rapports arithmétiques, qui servaient, chez les Anciens, à exprimer les intervalles musicaux. Suit la définition du ton et du demi ton. Puis Grégoras indique comment il faut lire la figure géométrique, et il prend comme exemple l'intervalle de quinte. Fragment très court et dont tout le mérite est d'être une claire transposition géométrique de rapports arithmétiques.

Ces travaux, le premier surtout, si importants soient-ils, ne sont cependant pas ceux auxquels Grégoras doit la place importante qu'il occupe dans l'histoire du mouvement scientifique du *xiv^e* siècle. Il la doit à l'étude approfondie qu'il fit de l'œuvre de Ptolémée, en général. Il y fut engagé par Métochite. Ce dernier avait étudié la *Grande Syntaxe* de Ptolémée, ainsi que l'atteste le cod. Marc. gr. 339 (2), et, dans ses *Hypomnèmatismoï*, comme dans ses poésies scientifiques, manque jamais de faire l'éloge de ce savant. Il initia Grégoras à l'étude du grand astronome de l'antiquité grecque.

1. P. 273, note.

2. Œuvre encore inédite.

Grégoras semble, en effet, avoir étudié avec intérêt l'œuvre de ce dernier. Cinq manuscrits (1) lui attribuent un *Commentaire de la Géographie de Ptolémée*. Le Vatic. gr. 176 écrit : « Géographie de Claude Ptolémée. Le présent ouvrage a été corrigé et accompagné de scholies par N. Grégoras », et dans la table des matières (folio 4) : « tous ces chapitres renferment les commentaires et scholies de N. G », ces dernières interlinéaires ou marginales. Le cod. Laud. 52 précise qu'il s'agit du 1^{er} livre, et ajoute, après le VIII^e tableau de Ptolémée, folio 88 r. : « Incomplet. De N. Grégoras ». Il n'est pas impossible que Grégoras se soit occupé de géographie théorique. Mais les études géographiques ne furent jamais très florissantes à Byzance, où l'on rédigea surtout des ouvrages d'un caractère pratique et non scientifique : listes de patriarchats et d'évêchés, destinées à l'Église ou à l'administration impériale ; Itinéraires Terrestres ou Maritimes, Cartes à l'usage des marins ou des pèlerins. Au xiv^e siècle, les Byzantins semblent s'être peu intéressés à cette science. Ils vivent sur le *Précis de Géographie* (Γεωγραφίας ἐπιτομή) de Nicéphore Blemmyde, transposition bien pâle de Denys le Périégète, composée à l'usage des étudiants et surtout de Jean Lascaris. Enfin, le codex Ambros. gr. 581 et le cod. Par. gr. S. 819 attribuent à Isaac Argyros, écrivain un peu plus jeune que Grégoras, ces scholies sur le I^{er} livre de la *Géographie* de Ptolémée (2). Lequel des deux en est l'auteur ? Il n'est pas possible de le dire. Il s'agit de simples formules, où l'on ne peut retrouver la langue habituelle de Grégoras. Il serait, toutefois, étrange que nulle part, dans son œuvre, il n'ait fait allusion à cet ouvrage, et c'est là, peut-être, une preuve assez forte contre l'attribution qui peut lui en être faite (3). Au reste, c'est surtout le mathématicien que Grégoras étudia en Ptolémée, car il en eut besoin pour ses *études astronomiques*.

L'astronomie jouissait alors d'une particulière faveur. Elle le devait en grande partie à Métochites. Celui-ci initia Grégoras à cette science, et tous deux menèrent le bon combat en sa faveur. La lutte fut rude. L'astronomie avait deux sortes d'ennemis, aussi redoutables les uns que les autres. L'Église, qui la confondait avec l'astrologie, et les sophistes, qui abusaient de la crédulité publique. Grégoras tenta de

1. Cod. Vatic. gr. 176, ff. 1-26, Vatic. gr. 193, f. 29, Ambros. gr. 581, f. 24 ; Laud. 52, ff. 33-37, et Venet. monast. S. Michael.

2. Martini e Bassi. *Catalogus codd. graec. bibl. Amb.*, II, p. 676.

3 Cf. Otto Cuntz. *Die Geographie des Ptolemaeus* (Berlin, 1923), pp. 21 et 30.

prouver à la première qu'elle faisait erreur, et tâcha d'écraser les seconds.

L'astronomie, écrit-il (1) purifie la pensée, éclaire les autres connaissances, car, sans elle, les sciences humaines sont semblables à l'ombre. A l'imitation de son maître Métochite (2), et même de son oncle, Jean d'Héraclée (3), il prouvait à l'Église que la « contemplation des phénomènes célestes est, par nature, une occupation noble et respectable ; elle est l'échelle qui mène à la Théologie (4) » ; elle montre la grandeur de la Sagesse Divine et la puissance de la Science (5). Ainsi s'explique qu'elle ne soit pas accessible au premier venu. Il faut avoir l'esprit élevé et s'être, auparavant, dépouillé du vêtement des passions humaines (6). L'Église n'a donc aucune raison de condamner l'astronomie. Par là, Grégoras donnait une preuve de plus qu'il était Platonicien. Car Platon déclare (7) qu'il est impossible d'être vraiment pieux, si l'on ignore l'astronomie et les sciences, et aux personnes libres il recommande (8) d'apprendre, pour le moins, les éléments de l'arithmétique, de la géométrie et même de l'astronomie.

Grégoras ne lutta pas moins contre les sophistes. Il essaya, d'abord, de démontrer à l'Église qu'elle n'avait pas à faire cause commune avec eux. Dans une longue lettre au métropolite Apros (9), il rappelle que Ptolémée ne parle nulle part de ses détracteurs, qu'il méprisait avec raison, et que le divin Platon ne s'emporte jamais contre ses railleurs. Le propre de l'ignorance est de couvrir d'insultes ses adversaires ; il faut en rire. Le mépris est de mise avec les ignares et les sots, mais il faut, cependant, les empêcher de contaminer les esprits justes et sensés. Ainsi, Maxime Planude écrivait à Manuel Bryenne (10), le maître de Métochite en astronomie, qu'il devait faire fi de ceux qui calomniaient des études aussi imposantes. Grégoras faillit, lui aussi, adopter cette attitude d'une fierté dédaigneuse, mais non sans danger pour la science elle-même.

1. *Hist.*, VIII, 13, 364.

2. *Miscell.*, ch. 63, pp. 265-266.

3. *Vie de Jean*, cod. Par. gr. 3040, f. 15 v.

4. *Id.*, *id.*

5. *Let.*, *id.*, f. 91 r.

6. *Vie de Jean*, *id.*

7. *Lois*, XII, 967 d.

8. *Lois*, VII, 817 e.

9. *Let.* cod. Par. gr. 3040, ff. 54 r.-54 v.

10. Ed. Treu, *Let.*, 33, p. 54.

Provoqué par les sophistes, découragé par leurs sottes attaques, il hésita à leur répondre (1). Toutefois, la pensée que son silence pourrait être interprété comme un aveu d'ignorance, l'incita à leur déclarer finalement la guerre. Il écrit à ce sujet à son ami Chrysoloras (2) : s'il répond aux calomnies, dont on accable l'astronomie, c'est autant pour les réfuter que pour montrer l'utilité de cette science. Car l'astronomie est fort utile à l'homme. Elle permet de connaître l'influence certaine des astres sur la terre et sur les êtres humains, et en particulier, l'influence de la lune. Qui pourrait nier l'influence de celle-ci sur les marées, et, comme les Chaldéens et les Égyptiens l'avaient déjà remarqué, sur les fruits, sur les légumes, sur les malades même (3) ? L'astronomie, de plus, donne les moyens de prédire les éclipses de soleil et de lune et le passage des comètes. Enfin, elle permet de prévoir l'avenir, non pas, certes, comme l'entendent ses ennemis (l'astronomie n'annonce pas des choses évidentes : par exemple, ce chêne produira des glands) (4), mais par la position des astres, qui facilite la connaissance de la destinée de l'homme (5). C'est ce que Ptolémée appelait le Γενεθλιαλογικόν auquel il consacre les livres III et IV de sa *Tétrabiblos* (6), et où il se sert à peu près des mêmes arguments que Grégoras, mais cette fois, en faveur de l'astrologie.

Aussi Grégoras déplore-t-il vivement de voir l'astronomie négligée (7), et il fait tout pour lui recruter des adeptes. A la nouvelle que l'un de ses amis, le Philosophe Joseph, probablement, a l'intention d'étudier l'astronomie et de publier des ouvrages relatifs à cette science, il est tout joyeux et le pousse à donner rapidement le résultat de ses recherches (8). Il prêche lui-même d'exemple : il étudie les *éclipses* solaires et lunaires, l'*astrolabe* et la réforme de la *date de Pâques*.

La *Grande Syntaxe* et la *Tétrabiblos* de Ptolémée étaient alors les seules autorités en astronomie. Comme il avait commenté et complété les *Harmoniques*, Grégoras commenta une partie de la *Grande Syn-*

1. *Let. Cod. Par. gr. 3040*, ff. 78 r. et 114 r.-115 v. Cf. *Hist.*, IX, II, 450.

2. *Let., id.*, f. 78 r.

3. *Id., id.*, f. 91 r.

4. *Let. Cod. Par. gr. 3040*, f. 68 v.

5. *Id.*, f. 91 r.

6. Cf. toute l'introduction, pp. 1-17.

7. *Let. cod. Par. gr. 3040*, f. 44 v. et 115 v.

8. *Id.*, f. 90 v.

taxe. Le cod. Marc. gr. 325 (xv^e siècle) donne, en effet, Grégoras comme l'auteur d'un *Exposé des calculs relatifs aux éclipses solaires, d'après la Grande Syntaxe de Ptolémée, et les canons qui y sont joints*. Une note contemporaine, placée, en tête du manuscrit, déclare : « Il faut noter que le commentaire des canons de Ptolémée, contenu dans le présent ouvrage n'est pas de Théon, mais d'un astronome plus moderne, qui était très fort et dont la science était très sûre. Ce commentaire est plus clair ; celui de Théon est obscur ; celui-ci s'est surtout occupé de la *Grande Syntaxe* et a trop dilué son commentaire relatif aux calculs des canons et à la *Grande Syntaxe* même ». Rien ne s'oppose à ce que ce Commentaire soit de Grégoras. La *Grande Syntaxe* était à l'ordre des études. Métochite, Théodore Méliténote l'étudiaient dans l'original et Nicolas Cavasilas, commentait le III^e (1) et le V^e livres de la *Grande Syntaxe* (2). Grégoras étudia aussi cette dernière, et s'intéressa tout particulièrement aux éclipses. Il nota toutes celles qui eurent lieu de son vivant. Il annonce à son ami Georges Pépago-mène (3) deux éclipses de lune et une de soleil pour 1330, qui se produisirent à la date annoncée. A Chrysoloras (4), il rappelle les éclipses solaires qu'il a prédites et qui ont eu lieu et il lui en annonce une autre pour 1331 ; il écrit enfin à Michel Caloeidas dans le même sens et il lui prédit une éclipse solaire pour 1333 (5). Ces études expliquent en partie pourquoi, dans les 21 premiers livres surtout de son *Histoire*, Grégoras ne manque pas de signaler les phénomènes astronomiques de cette nature.

Toutefois ce n'est pas à ses calculs relatifs aux éclipses que Grégoras doit sa notoriété comme savant ; il la doit à ses recherches sur l'*astrolabe* et sur la date de Pâques. L'histoire de l'*astrolabe* serait intéressante à faire, mais elle ne relève pas de l'histoire littéraire. Le plus grand astronome de l'antiquité classique, Hipparque, dont les recherches sur les mouvements des astres et le perfectionnement des méthodes de cartographie attestent la haute valeur, s'en occupa l'un des premiers. Ce fut toutefois Ptolémée qui l'étudia le premier à fond. Mais, chez lui, l'*astrolabe* n'est pas l'instrument destiné à observer la

1. Cod. Par. gr. 2398, ff. 78 r.-117 v.

2. Cod. Ottob. gr. 26, pp. 183-319.

3. *Hist.*, IX, 11, 452-453.

4. *Let.* cod. Par. gr. 3040, ff. 78 v.

5. *Let.*, *id.*, f. 115 r.-v.

position des astres et à en déterminer la hauteur au-dessus de l'horizon ; c'est, semble-t-il, une sorte de mappemonde figurant une projection du globe faite sur un plan parallèle à l'équateur à l'aide de lignes partant de l'un des pôles et où des méridiens étaient représentés par des lignes droites. Grégoras étudia la méthode pour construire l'astrolabe. Il avait eu des précurseurs à Byzance, entre autres, Ammonios (1) et Philoponos (2) ; mais aucun de leurs traités ne semble avoir eu beaucoup de succès. Celui de Grégoras, au contraire, fut très lu, comme en témoigne le nombre élevé de manuscrits qui l'ont transmis, 26 pour le moins. L'ouvrage est incomplet dans un grand nombre d'entre eux. Le manuscrit le plus complet semble être le cod. Vatic. gr. 1087 (ff. 312 v-320 v.). Le traité y est précédé d'une espèce d'Introduction, ayant pour titre : *de Nicéphore Grégoras, de la représentation de l'astrolabe sur un planisphère ; discours en forme de prologue, adressé à l'un de ses amis*. Grégoras y justifie son travail, déplore la décadence de l'astronomie et montre l'utilité de cette science. Ce prologue est suivi de cette indication intéressante : « Le présent ouvrage (3) (en existait-il un avant en langue romaine (grecque) et le temps l'a-t-il détruit, ou n'y en a-t-il jamais existé (4), nous ne pouvons le dire avec certitude) le présent ouvrage méritait d'être entrepris par un astronome. Nicéphore Grégoras l'a composé et rédigé avec ses propres connaissances, le mieux qu'on le peut souhaiter ». Suit le texte du traité. On y voit que Grégoras comprend l'astrolabe dans le sens où l'entendait Ptolémée. Il indique successivement la manière de construire l'astrolabe sur un planisphère, d'y représenter les cercles concentriques, d'établir l'araignée (5) et d'y figurer la position des différents astres. Le tout est accompagné de dessins astronomiques qui éclairent la démonstration. Une lettre à Démétrius Cavasilas (6) et une autre à Caloeidas (7) nous apprennent que Gré-

1. Cod. Barocc. gr. 166, 227-230.

2. *Id.*, ff. 212-227.

3. f. 312 v.

4. Cf. *Let.* à Caloeidas (Cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.) où Grégoras s'exprime au sujet de ce même ouvrage à peu près dans des termes identiques.

5. Disque où sont dessinés les principaux cercles du globe céleste et où sont représentées les principales étoiles. Ce disque est mobile sur le centre de l'astrolabe. Il fut inventé par Eudoxe de Samos.

6. Cod. Vatic. gr. 1086, f. 152 r.

7. Cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.

goras semble avoir été amené à étudier la construction de l'astrolabe par la lecture de l'œuvre de Synésios (1) et qu'il publia d'abord seulement la figure représentant la manière de construire l'astrolabe ; plus tard seulement, il accompagna cette représentation géométrique de commentaires et d'autres figures (2). Dans quelle mesure Grégoras est-il original ? Que vaut sa méthode ? Ces questions, auxquelles il serait intéressant de pouvoir répondre, ne sauraient être traitées que le jour où l'on aura fait une étude complète de tous les traités sur l'astrolabe.

Que Grégoras soit l'auteur de cet ouvrage, le fait est certain. Le cod. Ambros. gr. C. 6, ff. 29-35 l'attribue à Ammonios ; les codd. Par. gr. S. 652, f. 281 r., Marc. gr. 328, Monac. gr. 105 et Barocc. gr. 166 attribuent à Isaac Argyros le Prologue et le début de l'ouvrage. La Préface est, sans nul doute, de Grégoras. Il nous y apprend que la maladie et sa lutte contre les sophistes l'ont empêché de terminer plus tôt son ouvrage (3). Il fallut l'intervention d'Andronic II et celle de Métochite, à qui l'œuvre est probablement dédiée (4), pour le décider à mettre le point final à son étude. Tannery, reconnaissait déjà que « le traité sur l'astrolabe, attribué à Ammonios, est entièrement de Grégoras (5) ». Qu'Argyros ait pu être regardé comme l'auteur de ce traité, la chose s'explique facilement. Il s'occupa aussi d'astrologie et connut les travaux de Grégoras, qu'il inséra, en partie, dans ses propres œuvres (6). Mais le style de l'Introduction, et certaines expressions qui émaillent le texte de l'ouvrage sont de Grégoras, et, lui-même, dans une lettre à Caloeidas (6) et dans une autre à Démétrios Cavasilas (7) parle de son traité de l'astrolabe. Le doute n'est donc pas possible. Seul, peut-être, le court fragment, transmis par les codd. Mutin. gr. 132 (fol. 25 v-30 r) et Par. gr. 55 (fol. 46 r-47 v) n'est

1. Cod. Vatic. gr. 1986, f. 152 r. Synésios avait promis de donner une étude sur l'astrolabe et s'était contenté de publier la figure indiquant la manière de construire l'astrolabe. Grég., *id.*,

2. *Id.*

3. Cod. Par. gr. S., ff. 135 r.-v.

4. *Id.*, f. 135 v.

5. Note de Tannery, collée au verso de la couverture du cod. Par. gr. S. 652. C'est, du reste, ce qu'avait déjà noté Pinelli, en marge du f. 111 du cod. Ambros. gr., I, 112 sup. (27) : « Dans un manuscrit, cet ouvrage est attribué à Ammonios. G. Valla l'attribue à N. Grégoras. »

6. *Lett.*, cod. Par. gr. 3040, f. 126 r.

7 Cod. Vatic. gr. 1086, f. 152 r.

pas de Grégoras. C'est ce que semble indiquer une courte note de Macarios Hiéromonachos, en tête du fragment, nous apprenant que Grégoras, ayant laissé incomplet un chapitre, il a jugé bon « de venir en aide à l'ouvrage du savant Grégoras, dans l'intérêt des savants ses contemporains ». Le traité sur l'astrolabe, en tout cas, contribua beaucoup à faire connaître son auteur. Toutefois, ce sont surtout ses recherches relatives à la *date de Pâques*, qui lui assurent, aujourd'hui encore, un nom dans l'histoire de l'astronomie.

Les problèmes de chronologie, en effet, les questions de comput passionnèrent toujours les Byzantins. Mais, indépendamment de ce fait, la fixation de la date de Pâques avait une grande importance pour l'Église, car cette fête doit être célébrée le même jour dans la chrétienté entière. Cette fixation dépendait de deux éléments. Pâques devait être le dimanche, qui suit immédiatement la pleine lune, coïncidant elle-même avec l'équinoxe de printemps. Il fallait donc commencer par déterminer la date de cet équinoxe. Ensuite, il fallait fixer la pleine lune de Pâques. Or, le concile de Nicée l'avait mise au 21 mars. L'Église se servait du calendrier Julien, modifié par Jules César, et où l'année se réglait sur le cours du soleil. Mais ce calendrier avait été aussi modifié sous l'influence du calendrier juif, et il s'était formé une espèce de calendrier liturgique, où les computistes avaient imaginé notamment le cycle de 19 ans, les Épactes, le cycle lunaire et les Nombres d'or. Or le calendrier Julien n'était pas sans erreur. L'année julienne était comptée pour 365 jours 6 heures, alors qu'en réalité elle est de 365 jours 5 heures 48' 48". L'équinoxe de printemps se trouvait tomber au bout d'un an, 11' 12" plus tôt que ne l'indiquait le calendrier Julien. En 128 ans, cet équinoxe tombait un jour avant celui indiqué par le calendrier. Par ailleurs, la fixation de la pleine lune de Pâques se faisait à l'aide du cycle de 19 ans ; on supposait que tous les 19 ans les quartiers de la lune apparaissaient à la même date ; autrement dit, 19 années « tropiques » étaient l'équivalent de 235 mois lunaires. Mais les 19 années tropiques représentaient 6.939 jours 16 heures 31' 48" et les 19 années juliennes 6.939 jours 18 heures. Au bout d'un cycle, il y avait une différence de 1 heure 28' 12" et en 310 ans une différence d'un jour (1). Ainsi des différences, à l'origine

1. F. Kaltenbrunner, Die Vorgeschichte der Gregorianischen Kalenderreform (*Sitzungsber. der k. Ak. d. Wiss. zu Wien. Philosop. histor. Kl.*, LXXXII, Bd (1876) 289-414.

insignifiantes, finissaient par reculer certaines fêtes de plusieurs jours et amenaient dans le calendrier une perturbation profonde. La fête de Pâques ne pouvait plus être fixée d'une manière invariable et c'était le trouble complet dans le calendrier ecclésiastique.

L'Église n'avait pas été sans s'apercevoir de ce grave inconvénient. Malheureusement, l'ignorance en astronomie l'avait contrainte à se désintéresser de ce problème si important pour elle. Toutefois, au ^{xiii}^e siècle, en Occident, la question avait été étudiée, en particulier par John de Holywood, qui avait écrit, en 1232, un traité intitulé : *de anni ratione seu, ut vocatur, vulgo, computus ecclesiasticus*, par Robert Grossetête, chancelier de l'Université d'Oxford, et évêque de Lincoln, et surtout par Roger Bacon. Mais le manque d'instruments empêcha en grande partie d'arriver à des résultats positifs. Toutefois, ces études ne furent pas entièrement vaines. En 1252, à la suite d'un congrès d'astronomes qu'Alphonse X de Castille avait réuni pour améliorer les tables de Ptolémée et pour fixer la durée de l'année tropique, d'où dépendait la fixation de la date de Pâques, en 1252, les tables de Ptolémée étaient révisées et la durée de l'année tropique fixée à 365 jours 5 h. 49' 16" (1) ; résultats fort satisfaisants, si l'on songe que Copernic, près de deux siècles plus tard n'y ajoutait que 4" et que l'astronomie moderne ne reproche à ce dernier qu'une erreur de 28".

Au début de la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, la question du calendrier avait donc retenu l'attention des savants occidentaux. Puis le silence s'était fait. Et ce fut Byzance qui reprit la question. Au début du ^{xiv}^e siècle, avec le renouveau des études astronomiques, le problème de la fixation de la date de Pâques y fut étudié de près ; Grégoras, dont les connaissances mathématiques et astronomiques étaient vastes, s'y intéressa plus particulièrement. On a vu (2) comment Andronic II l'avait engagé à examiner cette question et comment en 1324 (3) il lui avait fourni l'occasion d'exposer devant les savants byzantins le résultat de ses recherches. Grégoras rédigea un Mémoire, qu'il inséra dans son *Histoire* (4) et qu'il adressa à plusieurs de ses amis comme le Philosophe Joseph et Démétrios Cavasilas. Andro-

1. *Id.*, *id.*

2. Cf. I^{re} partie, ch. I.

3. *Hist.*, VIII, 13.

4. *Id.*, *id.*

nic II, tout en étant secrètement favorable à la réforme, n'osa pas la réaliser. Grégoras, semble-t-il, en fut très affecté. Il savait la valeur de son œuvre.

Grégoras avait, de plus, établi un *Comput pascal*, que nous ont conservé de nombreux manuscrits (1) et qu'Isaac Argyros a inséré dans son propre *Comput Pascal*. Il tenait l'étude de Grégoras en haute estime. « Avant nous, écrit-il (2), le très savant Grégoras a traité ce sujet dans un opuscule qui a été publié : c'est une merveille de science ; il y modifie le canon (pascal) et l'établit en y apportant les corrections voulues par l'époque actuelle. Présenté, expliqué clairement par lui en présence du Basileus, du sénat et même des Princes de l'Église, il fut approuvé à l'unanimité. Tous décidèrent, si la chose était possible, de célébrer à l'avenir Pâques à la date modifiée et fixée par le nouveau canon, tant ils étaient convaincus par l'aveuglante justesse des démonstrations (de Grégoras). » Ce comput est-il, en réalité, le même que celui qu'on attribue à Jean Damascène et qui est aussi inséré dans l'ouvrage d'Argyros ? Les calculs de Grégoras sont-ils justes ? Ce sont des questions qui mériteraient d'être étudiées, mais qui ne peuvent l'être qu'après l'étude de tous les manuscrits des traités de ce genre, et qui ne sauraient, du reste, trouver place ici.

Les travaux de Grégoras n'étaient pas, en tout cas, sans valeur, et il n'avait pas tort d'y renvoyer ses lecteurs et d'en parler avec un certain orgueil (3). Grégoire XIII, en 1578, se ralliait à ses conclusions. Grégoras, au reste, ne fut pas le seul à s'occuper alors de cette question. Son adversaire, Barlaam, composa lui aussi un ouvrage intitulé : *Canon des Apôtres relatif à la Pâques et méthode pour déterminer chaque année la date de Pâques* (4). Connurent-ils l'un et l'autre les travaux occidentaux ? C'est une question, présentement insoluble. L'Occident, en tout cas, quelques années plus tard, en 1345, reprenait le problème. Le pape Clément VI, en effet, provoquait de la part des deux plus savants computistes de l'époque, Jean des Murs et Firmin de Beauval, dit d'Amiens, la rédaction d'un traité sur la question, qui porte comme titre : « *Epistola super reformatione antiqui*

1. Codd. Vatic. gr. 792, 1058 ; Par. gr. 2494, 2509, Marc. gr. 336.

2. Petau, *Uranologe*, p. 382.

3. *Vie de Constantin*, cod., Ham. 453, f. 39 v.

4. Cod., Marcian, gr. 332 et 333.

calendarii (1). Mais, comme Andronic II, Clément VI ne prit aucune décision et l'essai de réforme resta sans résultat. La tentative d'Andronic II et l'étude de Grégoras furent-elles connues de l'Occident? Peut-être, car les relations entre Byzance et le monde occidental étaient alors très étroites, et Clément VI, par ailleurs, s'occupa de très près des choses d'Orient. En tout cas, il est intéressant de noter que les deux Églises s'occupaient, à la même époque, du même problème, dont elles sentaient toute l'importance; il est surtout curieux de remarquer que, contrairement à ce que l'on croit volontiers, Byzance ne s'occupa pas exclusivement d'astrologie et eut beaucoup plus l'esprit pratique qu'on ne le croit communément.

Telle est l'œuvre scientifique de Grégoras; elle est importante et non sans originalité. Son œuvre *théologique* présente les mêmes caractères.

III

Les manuscrits attribuent à Grégoras un assez grand nombre d'ouvrages théologiques. Plusieurs ne sont certainement pas de lui, et il importe de lui en enlever la paternité. Les voici : *Contre un théologien moderne, ayant étudié cette question : l'homme fut créé d'abord mortel ou immortel; ou, ce qui est plus conforme à la raison : il participa tout d'abord à la nature mortelle et à l'immortalité* (2). *Réponse à cette question : pourquoi l'auteur de l'hymne, après avoir déclaré la Vierge plus glorieuse que les Séraphins ajoute-t-il aussitôt l'adverbe incomparablement, et déclare-t-il ainsi comparable ce qui ne l'est pas? Quelle intention avait-il en composant cet hymne?* (3); *Prologue à l'épisode de Suzanne* (4); *Collection remarquable de certaines saintes maximes, tirées du saint et noble Job, à l'usage et pour l'utilité de tout chrétien* (5); *Excellente collection de maximes et de récits tirés des Prophètes et composées par nous avec l'aide de Dieu* (6). Tous

1. E. Déprez. *Une tentative de réforme sous Clément VI* (*Mél. d'Arch. et d'Hist.*, 1899.), pp. 131-143.

2. Cod. Vindob. théol. gr. 174, ff. 1-15 r. C'est le dialogue, indiqué par Boivin (*Bonn*, I, p. XLV), mais sous un titre différent.

3. *Id.*, *id.*, ff. 66 r.-69 r.

4. *Id.*, *id.*, ff. 69 r.-70 r.

5. *Id.*, *id.*, ff. 246 r.-253 r.

6. *Id.*, *id.*, ff. 158 r.-245 v.

ces opuscules, tirés du cod. Vindob. Theol. gr. 174, sont, comme l'a démontré M. Treu (1) de Mathieu d'Ephèse. Quant à l'ouvrage suivant : *Sur la dimension de l'arche de Noé*, tiré du cod. Barocc. 48 n° 19 cité par Boivin dans son Catalogue des œuvres de Grégoras (2), et à l'opuscule, attribué par Possevin à Grégoras, dans son *Apparatus sacer*, sans indication de source : *au Grand Logothète sur le grand Poisson et autres animaux* (3) », le premier n'est certainement pas de Grégoras ; le second, semble être perdu, et il est impossible de se prononcer.

Grégoras ne fut théologien que par occasion. Son goût le portait plus à la rhétorique et à la polémique qu'à la spéculation théologique. La Querelle de l'Hésychasme le détourna de ses études favorites. Il crut de son devoir de se consacrer entièrement à la défense de l'orthodoxie ; il se mit à étudier de près les points controversés. Ainsi s'explique le caractère spécial de son œuvre théologique. Celle-ci, qui est vaste, est en partie seulement publiée ; une grande partie est inédite, une autre semble être perdue. La question de la lumière du *Mont Thabor*, celle de l'essence divine (Ὀὐσ α) différente en nature de l'Energie divine (Ἐνεργεία) forment le sujet de ses ouvrages théologiques. C'est une réfutation très longue et souvent subtile des théories de Palamas.

Une partie de cette réfutation est formée par les six discours dogmatiques, insérés dans l'Histoire, après le livre XXIX. Le cod. Vatic. gr. 1095. f. 13 r, l'indique en ces termes. « Ces 29 livres sont immédiatement suivis d'autres livres du même Grégoras. Ils sont dirigés contre les Palamites et contre leurs hérésies. Ils s'étendent jusqu'au livre XXXV. Ils traitent de l'énergie et de la lumière (du mont Thabor) ; ils rapportent aussi les événements contemporains et immédiatement postérieurs, dignes d'être transmis par l'histoire à la mémoire » Le 1^{er} livre dogmatique est ainsi annoncé par le même manuscrit : « de Nicéphore Grégoras, livre XXX de son Histoire générale romaine ; 1^{er} livre dogmatique », indication, suivie de celle-ci : « du même N. Grégoras, exposé de la discussion qu'il eut avec Palamas, en présence du Basileus Jean Paléologue. L'exposé est donné comme étant

1. Matthaios, *Metropolit von Ephesus*. Prog des Victoria-Gymnasium zu Potsdam, 1901.

2. Bonn., I, p. XLIV.

3. Boivin Bonn., t. I, p. XLVII.

l'œuvre d'une autre personne ». L'ouvrage se présente, en effet, non pas sous la forme d'un traité suivi, mais sous celle d'un dialogue. Les deux interlocuteurs sont Théotime et Agathonicos ; celui-ci prie Théotime de lui raconter cette mémorable discussion. A partir du III^e livre dogmatique (livre XXXII de l'Histoire) les interlocuteurs changent. Protagoras raconte à Cléodème la discussion de Grégoras et de Palamas, non plus en présence de Jean V Paléologue, mais en présence de Cantacuzène. Il s'agit de la réfutation des doctrines Palamitiques sur la question de la lumière du mont Thabor.

Ce sujet, Grégoras l'avait déjà traité en d'autres endroits de son *Histoire*. D'abord, dans les livres XVIII, à partir du chapitre III, XX et XXI jusqu'au chapitre II inclus, où il retrace l'histoire du synode de 1351 ; puis et surtout dans les livres XXII, à partir du chapitre IV jusqu'au livre XXIV, chapitre II inclus, où il expose sa discussion, dans sa cellule du monastère de Chora, avec Démétrios Cavasilas et un autre interlocuteur anonyme, et où il s'ingéniait à montrer l'hérésie des doctrines palamitiques sur les mêmes sujets.

Mais, à côté de cet ouvrage connu, les manuscrits en attribuent d'autres à Grégoras, qui semblent être beaucoup plus importants et auxquels il renvoie souvent. De ces ouvrages, les uns sont inédits, les autres semblent être perdus. En maints endroits de son *Histoire* (1), Grégoras parle d'une première Réfutation de Palamas, écrite par lui avant 1347 : il appelle cet ouvrage *Antirrhétiques*, ou « Réfutation ». C'est ce qu'on dénomme, d'après le cod. Vatic. gr. 1095, f. 9 r, les *premiers Antirrhétiques*. On lit, en effet, dans ce manuscrit : « Table des matières des livres de l'Histoire générale romaine de Grégoras. réunis ici à ses dix *Premiers Antirrhétiques*. (Grégoras) raconte, d'une manière plus résumée, l'histoire ecclésiastique et le synode de brigands tenus par ses persécuteurs et les persécutions exercées par les Palamites contre les orthodoxes. » Or, les dix *Antirrhétiques* annoncés ne s'y trouvent pas, comme Boivin l'avait déjà noté (2). Ont-ils été détruits par les Palamites ? Se cachent-ils dans d'autres manuscrits sous l'anonymat ou sous un autre nom ? On ne peut présentement répondre à ces questions. En tout cas, ces dix *premiers Antirrhétiques*, que Grégoras appelle aussi *Stéliteu-*

1. XVIII, 7, p. 901 ; XXIII, 3, p. 1112 ; XXIV, 1, p. 1131 et 1140 ; XXV, 32

2. *Bonn.*, t. I, p. XLV.

tiques (1) » parce qu'ils gravent comme sur une colonne les hérésies de Palamas (2) se présentent parfois seulement au nombre de trois, comme dans les codd. gr. 35 de Genève (3), T. 1. 2 de l'Escorial (4) et 16405 du Bristish Museum (5). Le texte de ce dernier manuscrit est plus long ; le début de chaque livre est semblable à celui des deux premiers codd. mais la fin en est différente. Ces trois livres font-ils réellement partie des dix *Premiers Antirrhétiques*? Forment-ils un ouvrage à part? La perte de ceux-ci empêche de répondre à ces questions.

Outre ces dix *Premiers Antirrhétiques*, Grégoras en écrivit d'autres. En 1353, en effet, il réfuta longuement le Tome Palamitique publié après le synode de 1351, condamnant les adversaires de Palamas. Grégoras avait menacé les Palamites de publier cette Réfutation aussitôt après le synode (6). Il ne put le faire, mais il la publia un peu moins de deux ans après. Ce sont les *Seconds Antirrhétiques*, ainsi appelés pour les distinguer des Premiers. Ils sont eux aussi au nombre de dix, comme l'atteste le cod. Laurent. LVI. 14 (7). Ils sont précédés de cette indication : « Du Philosophe Grégoras dix discours *Antirrhétiques* contre le Tome Palamitique. Trompant la surveillance de ses gardiens, Agathangelos réussit à s'introduire (dans le monastère de Chora) et à s'entretenir avec lui. C'est l'un de ses anciens disciples et amis, dont il est plus longuement question dans le XXXIV^e livre de son Histoire Générale ». Ces dix livres sont une Réfutation en règle du Tome Palamitique et « hérétique (8) ». Le VI^e livre est divisé en 4 Logoi. Au folio 88 v. se trouve ce renseignement : « du même, autres discours dogmatiques et antirrhétiques, exposant et réfutant les hérésies de Palamas sur bien des points et, en particulier, sur la lumière apparue jadis sur le mont Thabor. lors de l'éclatante Transfiguration de Notre-Seigneur ». Les *Seconds Antirrhétiques* sont encore inédits.

Il ne saurait être question d'étudier ici la valeur des ouvrages théo-

1. *Hist.*, XXIV, 1, 1131.

2. *Id.*, XVIII, 7, 901.

3. f. 6-84 v.

4. ff. 2 r.-72 r. et 129 r.-152 v.

5. ff. 289 r.-412 r.

6. *Hist.*, XXV, 37.

7. Ils se trouvent également dans le cod. Escor. VI. E. 22, au nombre de huit seulement (Boivin, *Bonn.*, I, p. XLV).

8. f. 118 r.

logiques de Grégoras. Cette étude relève de la théologie, non de l'histoire littéraire. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que toute l'œuvre théologique de Grégoras a trait à la Querelle de l'Hésychasme et au Palamisme. Elle ne devait pas être sans valeur, car on vit éclore un grand nombre de réfutations contre son auteur. Le Protostrator Georges Phacrasès écrivit un *Exposé aussi bref que possible de la discussion, qui eut lieu en sa présence au Palais, devant le Basileus (Jean V Paléologue), entre l'archevêque Grégoire (Palamas) de Thessalonique et Grégoras le Philosophe*. Cet opuscule, comme l'indique le nombre élevé de manuscrits (1), qui nous l'ont transmis dut être assez lu. Grégoras y était naturellement représenté comme le vaincu de la journée. Palamas (2) de son côté rédigea sous l'anonymat en quatre Logoi une longue *Réfutation des théories de Grégoras* (3). Il y montrait les hérésies et les erreurs que renfermaient les livres Dogmatiques de celui-ci. Il dissertait longuement, dans les deux derniers Logoi, sur la Lumière Thaborique, et il s'efforçait de démontrer qu'elle était, à l'encontre de ce que soutenait Grégoras, vraiment *incrée et immortelle* (4).

Mais la critique la plus importante fut l'ouvrage, publié par Philothée, de nouveau, Patriarche de Byzance depuis 1354 (5). Sur la prière de Cantacuzène, il composa, pour réfuter les six livres Dogmatiques de Grégoras (livres XXX-XXXV de l'*Histoire*) 12 *Antirrhétiques*. Le 1^{er} logos est intitulé : « Réfutation des ouvrages du philosophe Grégoras, rédigés par lui pour combattre le respectable Tome de l'Église, les énergies divines, la grâce divine, l'apparition surnaturelle et divine du Seigneur sur le Thabor. Réfutation de son premier Logos, premier Antirrhétique(6) ». Philothée entre immédiatement dans le vif du sujet. Il prend chaque Logos de Grégoras et réfute certains points de détail. Philothée cite rarement Grégoras textuellement. Il se contente de dire : « Grégoras prétend... », et il détruit longuement,

1 On en compte au moins neuf.

2. Cf. I^{re} partie, ch. I.

3. Cet ouvrage est parfois transmis sans nom d'auteur, comme dans le cod. Par. gr. Coisl. 100, ff. 232-287. On le trouve aussi sous le nom de Constantin, moine Hagiorite (Bibl. synodale de Moscou, cod. gr. 238, ff. 108 v.-140), le même, vraisemblablement, que Constantin Hiéromonachos, à qui le cod. Monac gr. 554 l'attribue.

4. Cod. Coisl., gr. 100, f. 266 r.

5. Grég. *Hist.*, XXVII, 39, p. 201, Cant., IV, 37, 38, pp. 272 et 276. Cf. *Acta*, CXCV

6. Philothée résume lui-même son ouvrage, dans le XII^e *Antirrhétique*. Migne, *P. G.*, 151, coll. 1131-1138.

pédantesquement souvent, les théories de celui-ci. La réfutation porte surtout sur la subtile théorie de la différence entre l'essence et les énergies divines. Philothée lui consacre 9 de ses *Antirrhétiques*. Le I^{er} Antirrhétique réfute le I^{er} Livre Dogmatique de Grégoras (livre XXX) ; les Antirrhétiques II, III, IV et V, le second Livre Dogmatique (livre XXXI), ou, comme l'appelle Philothée, le second « Dialogos ». Philothée traite surtout de la différence entre l'essence et les énergies divines. Une partie du VI^e Antirrhétique réfute le III^e Logos de Grégoras (livre XXXII) et étudie les énergies divines. La seconde partie de ce même VI^e Antirrhétique, le VII^e, et une partie du VIII^e combattent le IV^e Logos de Grégoras (livre XXXIII). La fin du VIII^e Antirrhétique et le début du IX^e sont dirigés contre le V^e Logos de Grégoras (livre XXXIV). La fin du IX^e Antirrhétique et le X^e réfutent le VI^e Logos de Grégoras (livre XXXV). Il s'agit toujours des énergies divines. Le XI^e Antirrhétique traite plus particulièrement de la lumière Thaborique ; le XII^e est une apologie des moines de l'Athos ou, plus exactement, une justification des doctrines hésychastes.

Que valent les critiques de Philothée ? Il faudrait être théologien, et surtout théologien initié à la mystique orientale, pour répondre à cette question. Il est toutefois certains reproches de Philothée qui ne semblent guère solides. Le but de celui-ci n'est pas, du reste, de réfuter intégralement les 6 *Livres Dogmatiques* de Grégoras. Il choisit certains passages dans chaque livre, montre qu'ils sont erronés, et conclut que le livre entier est faux. Si Grégoras commet des erreurs sur certains points, parfois insignifiants, on ne doit pas le croire lorsqu'il discute de faits importants (1). Mais la méthode employée n'est guère scientifique. La critique cède trop souvent le pas à la polémique. Philothée accuse, par exemple, Grégoras d'avoir écrit sans aucun plan ses 6 *livres Dogmatiques* ; le lecteur, ajoute-t-il (2), s'étonnera qu'il ait pu, lui Philothée, mettre un peu d'ordre dans un pareil fouillis. Exagération manifeste. Grégoras on le sait n'a pas eu le temps de revoir cette partie de son *Histoire* et l'on a, vraisemblablement, ici une rédaction provisoire, un compte-rendu, pour ainsi dire, sténographié des discussions avec Palamas, qui en reproduit l'allure capricieuse, mais, probablement, exact, et où l'on voit les adver-

1. Philothée, *Antir.*, XII, 1132 C.

2. *Id.*, *id.*, XII, 1137 D-1138 A.

saïres, quitter le sujet, sans l'avoir épuisé, y revenir à propos d'une citation ou d'une objection, faite par l'un d'eux (1). Au reste, il était loisible à Philothée, s'il l'avait voulu, de présenter d'une façon plus cohérente, l'ouvrage de Grégoras, et partant, les critiques qu'il en fait.

Ses *Antirrhétiques* sont, en réalité, diffus et démesurément longs. L'excuse qu'il en donne est peu acceptable. S'il a développé sa réfutation, dit-il (2), la faute en est à Grégoras ; celui-ci l'avait accusé d'ignorer les Pères de l'Église et les théologiens modernes ; il a voulu prouver le contraire. Aussi a-t-il fait des citations abondantes, tirées de ceux-ci et surtout du *Tome* Palamitique. Au reste, bien des critiques n'ont alcuna veleur, parce que Palamites et Antipalamites se les adressaient mutuellement et parce qu'elles sont d'un pamphlétaire, non d'un théologien. Tel est le cas, lorsque Philothée accuse Grégoras de tout ignorer de la méthode philosophique (3), et lorsqu'il essaye de prouver qu'il falsifie les textes, soit en passant sous silence certaines parties du *Tome*, qui le gênent (4), soit en rapprochant perfidement certains passages (5), soit enfin en donnant à quelques termes théologiques un sens qu'ils n'ont jamais eu (6). Parfois même les critiques font place aux insultes. Tel est le cas lorsque Philothée traite Grégoras d'imposteur (7), d'hypocrite, [de bouffon (8), de Protée, changeant à volonté de masque et de costume, et jouant tantôt la tragédie, tantôt la comédie (9), ou lorsqu'il le compare à Ajax, rendu fou par Athènè et massacrant ses moutons (10) ou à un ivrogne, cuvant son vin et ronflant à toutes les questions qu'on lui adresse (11). Ce n'est plus là de la critique, mais des procédés de basse polémique.

1. Cf. par exemple, les livres XXXI et XXXII.

2. Philothée, *Antir.*, XII, 1138 B.

3. *Id.*, VIII, 928 C.

4. *Id.*, VII, 926 C ; VIII, 929 C.

5. *Id.*, VIII, 956 C.

6. *Id.*, VIII, 967.

7. *Id.*, XII, 1137 C.

8. *Id.*, V, 806 D, XI, 1120 D.

9. *Id.*, IX, 996 B.

10. *Id.*, V, 827 D-828 A.

11. *Id.*, VI, 895 B.

IV

Telle est l'œuvre théologique de Grégoras. Elle n'est certainement pas sans valeur. Il serait intéressant de l'étudier au point de vue de l'histoire des idées religieuses au xiv^e siècle, et d'en publier les parties inédites. Il ne serait pas non plus sans intérêt, pour l'histoire des sciences, de faire connaître ceux de ses ouvrages scientifiques qui montrent le savant qu'il a été et à qui il doit en partie sa célébrité.

CONCLUSION

SOMMAIRE

- I. — Grégoras critiqué ou loué outre mesure. — Comment il apparaît dans son œuvre. — Pourquoi il n'y apparaît pas très clairement.
- II. — Grégoras est un rhéteur et un savant. — L'œuvre, que nous possédons de lui, est une œuvre de jeunesse. — Originalité de Grégoras et des écrivains ses contemporains.
- Intérêt de l'œuvre de Grégoras.*
- III. — Déception relative que donne l'étude de l'œuvre de cet écrivain. — Grégoras l'un des plus grands, mais non le plus grand des écrivains du XIV^e siècle.

Que fut Grégoras? Que vaut son œuvre? Quelle place occupe-t-il dans l'histoire de la littérature byzantine? Il est possible maintenant de répondre à ces différentes questions.

Grégoras ne mérite ni les violentes critiques, dont l'ont accablé ses ennemis, dans l'ardeur de la polémique religieuse, ni les éloges dithyrambiques, dont l'ont encensé d'aveugles admirateurs. Son œuvre le pose, naturellement, en beauté devant la postérité. En faisant la part de l'inévitable partialité, à laquelle succombe tout être humain, qui parle de ses propres actions, Grégoras apparaît comme un honnête homme, sensible à l'amitié, serviable, très indépendant de caractère aussi, mais fidèle à ses convictions religieuses et à ses idées. Mêlé à la Querelle de l'Hésychasme, il sacrifia tout : études, tranquillité, ami intime, à ce qu'il crut être son devoir de bon orthodoxe. Fut-il, dans cette lutte, sincère et désintéressé? Tout porte à le croire, du moins d'après ce que nous connaissons aujourd'hui de cette question. Rien ne put briser sa volonté. Il n'accepta, semble-t-il, aucune compromission et il préféra la persécution à la soumission ou à l'abandon de ses convictions. Orgueil, dira-t-on? Peut-être ; Grégoras fut loin d'en être exempt. Il connaissait sa propre valeur. Il se surfaissait

un peu, mais il avait aussi quelque raison de le faire. En ce ^{xiv}^e siècle qui vit naître tant de savants, Grégoras est l'un des plus grands, et la considération dont on l'entourait, l'amitié dont l'honoraient les Basileis, les hauts dignitaires, les princes de la science, devaient contribuer à développer un orgueil, inné en lui. A vrai dire, la caractère de Grégoras n'apparaît pas aussi nettement, qu'on le désirerait et cela tient au manque de renseignements impartiaux sur l'homme, à l'état incomplet où nous est parvenue son œuvre, à la rhétorique enfin qui déforme des sentiments, peut-être, sincères.

Que vaut son œuvre? Grégoras est avant tout un rhéteur, mais c'est aussi un savant. A l'époque où il vécut, la rhétorique était toujours en honneur. Grégoras l'avait étudiée, comme tous ses contemporains. Il se laissa trop séduire par elle, et son œuvre en porte la profonde empreinte. Style trop brillant et trop imagé, abus des souvenirs mythologiques et historiques, goût immodéré pour les amplifications, les digressions et les lieux communs, ces défauts nuisent beaucoup à la valeur de ses idées, à la sincérité de ses sentiments.

Mais l'œuvre littéraire de Grégoras est antérieure à 1340, à la Querelle de l'Hésychasme ; c'est donc plutôt une œuvre de jeunesse. On l'oublie trop volontiers, quand on la critique. Son *Histoire* mise à part (et c'est surtout sur cet ouvrage qu'on le juge encore, ouvrage écrit presque entièrement après 1340, mais dans des conditions telles qu'il est impossible de le juger sainement) nous ne possédons aucun ouvrage littéraire, datant de la période, où Grégoras fut dans la plénitude de son talent. Or, son œuvre scientifique, son œuvre théologique, les rares lettres, postérieures à 1345, que nous ayons de lui, le montrent affranchi de la rhétorique. Sans doute, une discussion sur les énergies divines et un traité sur l'astrolabe ne prêtent pas matière à gentilleses et élégances de rhétorique. Grégoras, cependant, semble avoir été capable d'écrire avec simplicité. Si ses ouvrages ne dataient pas tous de sa jeunesse, le jugement porté sur l'écrivain serait peut-être différent. Telle qu'elle est, son œuvre montre que Grégoras, malgré sa qualité de savant, fut surtout un rhéteur.

Cette coexistence du savant et du rhéteur en lui mérite d'être signalée, d'autant plus qu'il n'est pas le seul à son époque à présenter ce caractère. Un siècle, comme le ^{ix}^e siècle a bien compté un Photios,

et le ^{xii}^e un Psellos, l'un et l'autre presque universels par leurs connaissances : mais ils étaient des exceptions. Grégoras n'est pas isolé. Pachymère, Planude, Métochite sont à la fois littérateurs, savants et théologiens. Ces hommes appartiennent vraiment à une famille d'esprits nouveaux, qui annoncent, en la préparant, la Renaissance occidentale.'

Seule source avec Cantacuzène, pour l'histoire de Byzance au début du ^{xiv}^e siècle, ce seul titre suffirait à assurer à Grégoras la célébrité qu'il rechercha passionnément. Il y a plus. Son œuvre de Rhétorique, si ample et qui nous paraît à nous autres Latins, plus sensibles à la solidité des faits qu'à l'étincellement de la forme, si creuse et si mièvre, est fort intéressante pour l'histoire de la rhétorique ; elle fait voir comment les Byzantins, si traditionnalistes fussent-ils, surent cependant faire œuvre originale. Son œuvre philosophique, sans se présenter sous la forme d'ouvrages, fait pénétrer plus avant dans la lutte, qui mettait aux prises à Byzance, vers 1340, Aristote et Platon, et où les Platoniciens, comme Grégoras, essayaient de secouer le joug pesant de l'Aristotélisme et continuaient ce mouvement d'émancipation, qui remonte à Psellos. Son œuvre scientifique démontre combien Byzance, à la même époque, l'emportait sur l'Occident, à cet égard. Astronomie, mathématiques, physique faisaient l'objet de savantes études dans la capitale orientale. Grégoras apporte sa contribution personnelle, en complétant les *Harmoniques* de Ptolémée, en écrivant de solides ouvrages astronomiques, et en montrant que, loin de s'enfermer en de subtiles et stériles discussions spéculatives, les Byzantins voulaient et pouvaient faire œuvre pratique. Il n'est pas, enfin, jusqu'à son œuvre théologique, qui ne soit instructive pour la connaissance de ce siècle. Cette discussion passionnée sur la Lumière du mont Thabor, la Querelle de l'Hésychasme ne sont pas seulement des querelles de théologiens ; elles sont l'une des formes que revêt le nationalisme byzantin et l'un des épisodes, non pas le moins émouvant, de la lutte soutenue par Byzance contre les ambitions, à peine déguisées de l'Occident, contre les tentatives de main-mise de l'Église Romaine sur l'Église orthodoxe.

Assurément, on aurait voulu trouver des renseignements plus détaillés sur ces événements, gros de conséquences, auxquels Grégoras assista ou fut mêlé. Sa correspondance, inédite jusqu'ici, entretenait, à cet égard, de grandes espérances. Malheureusement, la plu-

part des lettres sont antérieures à 1340, et les lois du genre l'ont empêché, en partie, de confier à la plume bien des détails qui auraient pu être intéressants. Mais, telles qu'elles sont, ces lettres sont loin d'être sans valeur. Elles laissent deviner ce qu'était la vie sociale, politique, intellectuelle surtout, de l'empire entre 1325 et 1345 ; elles font mieux connaître, surtout, Grégoras lui-même.

Ainsi, malgré la relative déception qu'elle laisse, l'étude de l'œuvre de Grégoras méritait d'être tentée. Grégoras est-il, comme se plaît à l'appeler Krumbacher, le plus grand polyhistorien du siècle des Paléologues ? Non. Il est l'un des écrivains les plus représentatifs de la Byzance du XIV^e siècle, il n'en est pas le plus grand. Grégoras n'est pas un créateur d'idées. En grammaire, il suit docilement son maître Jean Glycys ; en rhétorique, en philosophie, en astronomie, il subit l'influence profonde et durable de Métochite ; en histoire, il se rattache, en partie, à Pachymère. La valeur de son œuvre n'en est pas diminuée pour autant. Mais, quand on songe que ce même siècle a vu paraître un théologien de valeur, comme Palamas, un hagiographe savant comme Philothée, le plus grand commentateur ancien, Démétrios Triclinios, l'un des plus savoureux essayistes de la littérature byzantine, Démétrios Cydonès, enfin et surtout Théodore Métochite, rénovateur des études astronomiques, commentateur d'Aristote, poète, rhéteur, essayiste lui aussi, et dont l'œuvre dépasse de beaucoup celle des contemporains, Grégoras apparaît non comme le plus grand, mais comme l'un des plus grands des écrivains d'un siècle, trop peu connu encore et cependant fort important dans l'histoire de la civilisation byzantine et même de la civilisation européenne.

Vu, le 27 avril 1925
le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

F. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer
le Recteur de l'Académie de Paris.

P. APPELL

INDEX

Les chiffres renvoient aux pages.

A

- Abraham, 191.
Abrégé des Exercices préparatoires, de M. Blastare, 131, 136.
Abrégé de Logique, de N. Blemmyde, 67.
 Académie (La deuxième), 206.
 Acarnanie, 25, 150.
 Achille, 135 n., 152, 212.
 Achille Tatios, 83.
Achilléide (l'), 69.
 Acindynite, 28, 30, 45, 47, 52.
 Acindynos (Grégoire), 18, 24 n., 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 37, 41, 70, 162, 259, 261, 262, 269. Cf. Barlaam.
Accentuation (Traité général d') d'Hérodien, 61.
 Acominate (Michel), 62.
 Acominate (Nicétas), 233, 236.
 Acropolite (Constantin), 12, 70, 170, 192.
 Acropolite (Georges), 58, 217, 233.
 Adrastée, 80.
 Adriatique (mer), 229.
 Aénésidème, 206.
 Afrique, 189.
 Agathangelos, 40, 41, 42, 43, 51, 54 99, 245, 267, 288.
 Agathias, 206, 233.
 Agathonicos, 287.
 Ajax, 291.
 Albanie, 246, 254.
 Alberti, 77.
 Alcibiade, 150.
 Alde, 116.
 Alexandre le Grand, 89, 149, 150, 152, 188, 189, 191, 260.
 Alexandre, roi de Mysie, 132.
 Alexandre II Mikhaïlovitch, 262. Cf. le Prince de Russie.
 Alexandria, 41, 188, 210.
 Alexandros, 179, 180.
 Alexis, compétiteur de Romanos, 97, 250.
 Alexis (le Triclinium d'), 36.
 Alphonse X de Castille, 283.
 Amiens, 284.
 Ammien Marcellin, 186, 187.
 Ammonios, 280, 281.
Analytiques (les Premiers-), 225 n., 275.
 Anaxagore, 224.
 Anaxarchos, 137.
 Anaximandre, 224.
 Ancyrona, 191 n.
 Androclide, le Pythagoricien, 80.
 Andronic l'Ancien, cf. Andronic II.
 Andronic le Jeune, cf. Andronic III.
 Andronic II, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 18, 19, 20, 21, 57, 72, 86, 89, 94, 95, 101, 104, 127, 132, 142, 146, 147, 148, 149, 150, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 165, 181, 209, 213, 229, 240, 245, 248, 249, 252, 253, 255, 262, 263, 267, 281, 283, 285.
 Andronic III, 11, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 86, 89, 96, 132, 146, 150, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 165, 166, 168, 229, 240, 245, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256.
 Andronic Ducas Ange Paléologue, cf. Andronic II.
 Ange, Juge Général, 101, 263.
 Anne, 172.
 Anne Paléologine, 29 n., cf. Anne de Savoie.
 Anne, de Savoie, 26, 27, 28, 29, 30, 102, 104, 158, 229, 238, 249, 251, 252, 266.
 Annibal, 215.
 Anonyme (de Venise), 138.
 Anthème, 180.
Antilogia (de N. Grégoras), cf. *Réputation*.
 Antioche, 41.
 Antioche (le Patriarche d'), 54.
 Antiochus, 215.
 Antipalmites, 28, 160, 266, 291.
 Antipater, 188.
Antirrhétiques (les Premiers), de N. Grégoras, 30, 41, 287, 288.
Antirrhétiques (les Seconds), de N. Grégoras, 43, 250, 288-289.
Antirrhétiques (les) de Philothée, 34, 35 n., 49, 226 n., 289-291.
 Antoine, général romain, 19, 174 n.
 Antoine, évêque de Nicomédie, 179, 180.
 Antoine (le moine), nom, en religion, d'Andronic II, 18, 94.
 Aphrodite, 275.
 Aphtonios, 63, 124, 128, 132, 134, 135 n., 136, 145 n., 152, 173.
 Apocaucos, 87, 101, 102, 262.
Apodictique (d'Aristote), 225.
 Apollinaire, 38.
 Apollon, 103.
 Apollonios de Pergè, 71, 73.
 Apollonios de Tyane, 208.
 Apôtres (les), 174.
 Apôtres (Eglise des Saints), 191.
Apparatus sacer de Possevin, 286.
 Apros, métropolitain, 18 n., 265, 277.
 Apros (ville), 30.
 Arabes, 72.
 Arabie, 189.
 Aratos, 78.
 Arcésilaos, 137.
 Archanges Célestes (monastère des), 29

Archytas, 80.
 Aréthas, 216.
 Aréopagitique (la mystique), 23.
 Arès, 275.
 Argyros (Isaac), 35, 73, 276, 281, 284.
 Aristide, 152.
 Aristide (Aelius), 79, 81, 83, 113 n.
 Aristobule, 163, 164.
 Aristophane, 62, 78, 113 n., 170.
 Aristote, 7, 12, 13, 16, 17, 57, 66, 67, 68, 76, 77, 79, 80, 114 n., 157, 160, 163, 166, 167, 168, 195, 196, 198, 202, 205, 206, 211, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 263, 264, 266, 275, 295, 296.
 Aristotélicien, 68, 163, 169, 196, 199, 211, 216, 218, 222, 226.
 Aristotélisme, 67, 169, 198, 216, 218, 226, 227, 295.
 Aristoxène, 272.
 Arménie, 245, 253.
 Arrien, 79.
 Arsénios, Palamite, 25 n.
 Asan (le fils d'), 22.
 Asan (Andronic), 28 n.
 Asan (Irène), 161.
 Asan (Jean), 253.
 Asan (Michel), 161.
 Asie, 157, 254.
 Asie Mineure, 246.
 Astaque (l'), 87.
 Astrolabe (*Traité de l'*), de N. Grégoras, 279-282.
 Astrolabe (*Préface au traité de l'*) de N. Grégoras, 162.
 Athanase, 174.
 Athanase (Saint), 78.
 Athanase, partisan de Grégoras, 35.
 Athanase, de Cyzique, 30.
 Athanase Paléologue, 8 n., 19, 94.
 Athanase (Monastère d'), 44.
 Athènes, 210, 291.
 Athénée, 79.
 Athènes, 126, 165.
 Athéniens, 126, 130.
 Athonites, 31, 52 n.
 Athos, 23, 24, 25, 31, 33, 41 n., 51, 87, 143, 145, 238, 256, 290.
 Athos (Les Gérontés de l'), 28 n.
 Attaliat (Michel), 233, 240.
 Atticisant, 260.
 Attiques (les), 137.
 Attiques (les écrivains), 89, 260.
 Atticisme, 60.
 Atticistes, 126.
 Auguste, 171, 191.
 Augustin (Saint), 62, 78.
 Autôreianos, 71 n.
 Avalantès, 13 n.
 Avignon, 25.
 Ἀρχιλλεύς, 60.

B

Bacchantes (les), 81, 163.
 Bacon (Roger), 283.
 Bâle, 115.
 Barbares (les), 132, 133, 191.
 Barlaam, 16, 17, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31, 37, 88, 160, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 238, 274, 275, 284.

Barlaamite, 30, 32.
 Basilakès (Nicolas), 136.
 Basile (Saint), 27, 59 n., 78, 120, 185, 215, 221, 260.
 Basile I, 178, 212.
 Basile (*Ménologe de*), 178, 180, 184.
 Basile, Gouverneur de Trébizonde, 236.
 Basile (Ouvre de Saint), 16.
 Basilissa, 179, 180.
 Beauval (Firmin de), 284.
 Bédouins, 177.
 Benoît XII (Pape), 23.
 Benoît de Sainte-More, 69.
 Béotiens, 130.
 Bessarion, 218.
 Bessarion, évêque de Démétradi, 144.
 Bible (*la*), 78, 140.
 Bithynie, 4, 154, 176, 180, 181, 191.
 Blachernes (Palais des), 36, 37, 47, 180, 252, 253.
 Blastare (Mathieu), 131, 136, 138.
 Blemmyde (Nicéphore), 67, 194, 216, 217, 276.
 Boèce, 62, 78.
 Bogomile, 251 n.
 Boivin, 116, 127.
 Bosphore, 20, 150, 154, 229, 254.
Bref exposé des aventures d'Ulysse (faussement attribué à Grégoras), 114.
Bref prologue sur Homère (*id.*), 114.
 Brousse, 229.
 Bryenne (Manuel), 71, 72, 156, 277.
 Bulgares, 86, 150, 158, 165, 246.
 Bulgarie, 161.
 Byzance, 6, 9, 12, 13, 14, 15, 16, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 29, 30, 31, 32, 35, 38, 40, 45, 46, 49, 52, 54, 57, 58, 61, 64, 73, 74, 86, 95, 97, 100, 124, 131, 137, 143, 144, 145, 153, 154, 157, 160, 164, 165, 166, 168, 170, 172, 175, 176, 177, 178, 181, 182, 187, 189, 190, 191, 213, 229, 234, 235, 242, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 258, 261, 263, 266, 275, 276, 280, 283, 285, 289, 295, 296.
 Byzance (l'Eglise de), 38, 41.
 Byzance (Université de), 13, 17, 74.
 Byzantins, 15, 17, 22, 26, 71, 72, 78, 82, 113, 133, 141, 165, 171, 230, 234, 235, 264, 265, 266, 271, 276, 282, 295.

C

Calabrais, 169.
 Calabre, 166.
 Calécas (Jean), 21, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 143, 167 n., 250, 251, 252.
 Calliste, Patr. de CP., 33, 35, 39, 44, 45.
 Callistrate, 40.
 Caloeidas, 13 n., 15 n., 18 n., 262, 265, 273 n., 274, 279, 280, 281.
 Calothète (Jean), 49.
 Camerino (François de), 20.
 Canon Harmonique, de Grégoras, 275.
 Canon de la Pâque, de Barbaam, 168.
 Cantacuzène (Andronic), 32.
 Cantacuzène (Jean), 11 n., 16, 17, 18, 22, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53 n., 63 n., 67, 87, 89, 91, 92, 94-106, 140, 141, 142, 153,

- 156, 166, 168, 212, 217, 229, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 262, 263, 266, 268, 287, 289, 295.
- Cantacuzène (Manuel), 43, 264.
- Cantacuzène (Mathieu), 32, 43, 44, 249, 252.
- Cappadocie, 185, 189.
- Carbonès, 262.
- Carnéade, 206.
- Cassandre (nom de femme), 190 n.
- Cassandre (nom de ville), 188.
- Cassandre*, de Lycophron, 59 n.
- Cassandrénos, 12.
- Catégories*, d'Aristote, 223.
- Caucase, 189.
- Cauléas, 174, 175, 201 n.,
- Cavasilas (Démétrios), 9 n., 10, 39, 40, 42, 99 n., 101, 135, 262, 280, 281, 283, 287.
- Cavasilas (Nicolas), 18, 34, 39 n., 49, 73, 77, 82, 170, 187, 207, 208, 226, 251, 259, 261, 267 n., 279.
- Cavasilas (Nil), 39 n., 49 n., 233.
- Cécropides, 165.
- Cédreène, 206.
- Céphise, 246.
- Cérulaire (Michel), 158.
- César (Jules), 62, 66, 78, 191, 282.
- Césarée, 185.
- Ceux qui cultivent les deux littératures...* (faussement attribué à Grégoras), 127.
- Chalcomatopoulos, 74 n.
- Chaldéens, 210, 278.
- Chaldéens (Oracles)*, 27, 170, 208.
- Charax, 118, 120.
- Chariton, d'Apros, 30.
- Charles d'Anjou, 255.
- Chéréphôn, 103.
- Cherson, 20.
- Chioniadès, 72.
- Chionidès, 113.
- Chios, 28, 150, 254.
- Choeroboscus, 58, 113, 116, 118, 119, 120, 121.
- Choix de noms et de verbes attiques*, de Th. Magistros, 60.
- Chora (monastère de), 7, 19, 34, 38, 50, 51, 99, 176, 177, 183, 230, 245, 267, 287, 288.
- Chortaito (monastère du), 39 n., 103.
- Christ (Ie), 40, 140, 141, 171, 186, 187, 206.
- Christ Sauveur (Monastère du), 17, 38 n.
- Christodoulos, 233.
- Christopolis, 30.
- Chronique*, d'Ephrem, 66.
- Chrysoloras, 15 n., 18 n., 265, 278, 279.
- Chumnos (Nicéphore), 15 n., 64, 65, 67, 76, 83, 93, 124, 128, 142, 145, 152, 153, 158, 162, 165, 217, 232, 259, 260, 262, 268, 269.
- Chypre, 38, 40, 76, 151, 245, 246, 266.
- Cicéron, 62, 78.
- Ciel (du)*, d'Aristote, 223, 224.
- Clément VI, 284, 285.
- Cléodème (personnage des *Discours dogmatiques* de Grégoras), 287.
- Cléodème, 18, 265.
- Clermont (Synaxaire de)*, 184.
- Clopa, 246.
- Codex Pharmaceuticus*, de la Faculté de Médecine de Paris, 74.
- Codrat, 183, 184.
- Colchide, 15.
- Collection de noms attiques*, de M. Moschopoulos, 60.
- Collection remarquable...* (faussement attribuée à Grégoras), 285.
- Commentaire de l'Analytique* d'Aristote, par Eustratios de Nicée, 216 n.
- Commentaires d'Aristote*, par Th. Métochite, 217.
- Commentaire de l'Ethique*, par Eustratios de Nicée, 216 n.
- Commentaire de l'Ethique*, par Michel d'Ephèse, 216 n.
- Commentaire de la Géographie de Ptolémée* (faussement attribué à Grégoras) 276.
- Commentaire des Homélie* de G. de Naziance, de N. C. Xanthopoulos, 70.
- Commentaire des XIII livres de la grande Syntaxe*, par Th. Métochite, 73.
- Commentaire de l'Octoëchos*, de N. C. Xanthopoulos, 70.
- Commentaire des Psaumes*, de N. C. Xanthopoulos, 70.
- Commentaire des Songes de Synésios*, de Grégoras, 16, 103, 197, 203, 208 n., 209-211, 214, 215 n.,
- Comnènes, 74, 247, 258.
- Comnène (Alexis), 153.
- Compagnie Catalane (la Grande), 140, 229.
- Comparaison d'Achille et d'Hector*, d'Aphtonios, 135 n.
- Comparaison de l'été et de l'hiver*, de Nicolas le Sophiste, 134.
- Comparaison de l'hiver et du printemps*, de M. Planude, 63, 134.
- Comparaison de l'olivier et de la vigne*, de Pachymère, 134.
- Comput Pascal*, de Grégoras, 284.
- Conférences sur l'orthographe*, de Chœroboscus, 116.
- Conférence sur les règles...*, de Théodose d'Alexandrie, 120.
- Consolation à sa fille Irène*, de N. Chumnos, 65.
- Consolation improvisée adressée...* (faussement attribuée à Grégoras), 127.
- Consolation de la Philosophie* (de Boèce) 62.
- Constantin, 58, 155 n., 190, 191, 192.
- Constantin (Eglise de), 178.
- Constantin, fils de Basile I^{er}, 212.
- Constantin Paléologue, 207.
- Constantin Porphyrogénète, 11, 77.
- Constantin (moine hagiorite), 48 n 289 n.
- Constantin Hiéromonachos, 289 n.
- Constantinople, 229.
- Contra Barlaam et Acindynum*, de J. Cantacuzène, 16 n.
- Contre les élucubrations de Grégoras*, par Nicolas Cavasilas, 18 n., 34, 49, 170, 267 n.
- Contre les Mathématiciens*, de Sextos Empiricos, 207.
- Contre Plotin* (de N. Chumnos), 67, 217.

- Contre un théologien moderne...*, (faussement attribué à Grégoras), 285.
Contre Zeus, de Dion, 224.
 Copernic, 283.
 Corcyre, 165.
 Corcyréens, 130.
 Corinthe, 183, 184.
 Crantor, 137.
 Créateur (le), 200, 221.
 Crète, 246.
 Critobule, 165, 166, 167, 168,
 Croisades (les), 236.
 Croisés (les), 229.
 Cronos, 275.
 Ctésiphon, 185.
 Cydonès (Démétrios), 24, 65, 78, 83, 89,
 93, 124, 142, 259, 261, 269, 296.
 Cydonès (Prochoros), 35.
 Cyparissiotte (Jean), 53 n., 54.
 Cyrille (Saint), 79.
 Cyrus, 191.
 Cyzique, 30.
- D**
- Danube, 229.
 Dardanelles, 53 n.
 Décius, 183.
De la mer et de la nature de l'eau, de G. de Chypre, 134.
 Démarate, 17 n., 166.
 Démétriade, 144.
 Démétrios, 259.
 Démétrios de Phalère, 259 n.
 Démétrius (le Despote), 22.
 Démétrius (Saint), 187, 188, 189, 190, 192.
 Démétrius (Eglise de Saint), 189.
 Démiurge (le), 203.
 Démocrite, 224.
 Démon (le), 174, 185, 215.
 Démons (les), 208.
 Démosthène, 79, 131 n., 145 n., 148.
 Denys l'Aréopagite, 17, 24, 79, 120.
 Denys d'Halicarnasse, 84, 85 n., 190 n.
 Denys le Périégète, 276.
 Denys le Tyran, 149.
Description du Jardin de Sainte-Anne, de Théodore d'Hyrtaké, 125.
Description de la Résurrection du Christ, (faussement attribuée à Grégoras), 127.
 Destin (le), 203.
 Dexios, 28, 35.
Dialogue sur l'Ame, de N. Chumnos, 67.
Dialogue sur la Grammaire, de M. Plannude, 59.
 Dictys, Patriarche de CP., 143.
 Didyme d'Alexandrie, 272.
 Didymotique, 14, 19, 26, 32, 230, 249.
 Diehl (Charles), 74.
 Dieu, 24, 30, 32, 33, 36, 38, 40, 43, 44, 51, 52, 68, 98, 103, 119, 120, 139, 140, 141, 143, 148, 150, 152, 171, 172, 175, 179, 180, 183, 185, 198, 199, 201, 202, 203, 206, 211, 213, 214, 215, 216, 219, 230, 231, 234, 235, 238, 242, 286.
Digenis Akritis, 69.
 Dioclétien, 180, 191.
 Diodore de Sicile, 79, 233.
 Diogène Laërte, 12, 79, 203 n.
- Dion, 224.
 Dionysios, partisan de Palamas, 29 n.
 Dionysos, 81.
 Diophante, d'Alexandrie, 71.
 Dioscures (les), 92.
 Diphile, 113.
Discours dogmatiques, de Grégoras, 286-287, 289.
Discours au très grand autocrator.. (faussement attribué à Grégoras), 127.
 Dorothee, Palamite, 25.
 Doxopatre, 62.
 Drapanum, 191 n.
 Ducas, Théodora, 4.
- E**
- Ecriture (la Sainte), 42, 199, 225.
 Ecritures (les), 263.
 Egée (mer), 229.
 Egypte, 81, 96, 189, 255.
 Egyptien, 209, 210, 278.
 Εἰς τὸν Βασιλέα, de Grégoras, 8 n., 9 n., 149-150, 151.
 Elatées, 131 n.
 Elien, 79.
Eloge d'Alexis Comnène, par Théophylacte, 153.
Eloge de l'amandier, de N. Grégoras, 84, 135-136.
Eloge d'Andronic II, de G. de Chypre, 152, 153, 232.
Eloge d'Andronic II, de N. Chumnos, 65, 153.
Eloge d'Andronic II (ressemblance avec Platon), de N. Grégoras, 147-148.
Eloge d'Andronic II, de Th. d'Hyrtaké, 65, 155.
Eloge d'Andronic III, de N. Grégoras, 150 n.
Eloge du Basileus (Andronic II), par Th. Métochite, 64, 153-155.
Eloge de la Chevelure, de Synésios, 84.
Eloge de Saint Démétrius, par Grégoras, 12, 185, 187-190.
Eloge de Démosthène, de D. d'Halicarnasse, 84 n.
Eloge de l'Eté, de Th. Pédiasimos, 63 n., 125, 134.
Eloge des trois Martyrs Démétrius, Georges et Théodore Stratélite, de Grégoras, 192.
Eloge de Michel VIII Paléologue, par G. de Chypre, 57 n.
Eloge de la Mouche, de Lucien, 84.
Eloge de l'olivier, de Nicolas le Sophiste, 135.
Eloge de sa patrie de Grégoras, 9, 135, 267.
Eloge funèbre du Philosophe Joseph, de Th. Métochite, 68 n.
Eloge de Saint-Mercure, par Grégoras, 12, 185, 187, 188, 214 n.
Eloge de Palamas, par Philothée, 24 n., 31 n.
Eloge du Printemps, de Théodore II Lascaris, 134.
Eloge du Roi de Chypre, de Grégoras, 151, 267.
Eloge de la Sagesse, d'Aphthonios, 135 n.

Eloge du Soleil, de J. Pédiasimos, 63 n., 125, 134.

Eloge de Thucydide, d'Aphthonios, 135 n.

Eloge de la Vierge, de Th. d'Hyrtakè, 65.

Ennacosies, 252.

Ennéades (les), 75.

Eolide, 154.

Ephèse, 30.

Ephèse (le Métropolitain d'), 35, 37, Cf. Mathieu d'Ephèse.

Ephrem (Chroniqueur), 66.

Epicharme, 113.

Epiméthée, 81.

Epiphanie, 146.

Epire, 213.

Erinnyes, 132.

Ertogrul, 72.

Ἐρωτήματα.

Eschyle, 62, 78, 85 n.

Esopo, 79, 170.

Espagne, 189.

Esphigménon (monastère d'), 143.

Esprit (le Saint), 143.

Est représenté, dans le présent discours... (mélète de Grégoras), 132-134.

Ἔστι τις λόγος, de Grégoras, 8 n., 148-149, 151.

Estienne (Henri), 207.

Ethique d'Aristote, 225.

Ethique (Paraphrase de l'), par J. Cantacuzène, 67, 96, 217.

Etienne de Byzance, 190 n.

Etienne Detchanski, tsar de Serbie, 11, 12, 19.

Etienne Douchan, tsar de Serbie, 26, 229, 254.

Etienne, Patriarche de C P., 174.

Etolie, 16, 150.

Eubée, 255, 264.

Euboulos, 113.

Euclide, 71, 73, 80, 272.

Eudocie Paléologue, 209.

Eudoxe de Samos, 280 n.

Eugénie, nom, en religion, d'Irène Cantacuzène, 45.

Eunomios, 79.

Eupolis, 113.

Euripide, 62, 78.

Europe, 92, 157, 229.

Eusèbe, 180, 190, 191, 228.

Eustathe de Thessalonique, 61, 80.

Eustratios de Nicée, 216.

Eutrope, 191.

Eutyphron, 82.

Evangelis (les), 46.

Excellente collection de Maximes... (faussement attribuée à Grégoras), 285.

Ἐξήγησις (l'), de Psellos, 210.

Exercices préparatoires, de Nicolas Basilakès, 136.

Exercices préparatoires, d'Hermogène, 136.

Exercices préparatoires, de G. Pachymère, 136, 145 n.

Exercices préparatoires, de Théon, 131.

Exhortation aux habitants de Thessalonique sur la Justice, de N. Chumnos, 65.

Exposé aussi bref que possible..., de Phacrasès, 289.

Exposé des calculs relatifs aux éclipses solaires..., par Grégoras, 279.

Extrait de l'histoire ecclésiastique, d'Eusèbe, 228.

F

Fatalité (la), 203, 235.

Fibonacci, 70 dialogue.

Florentios (le), 14 n., 16 n., 17 n., 19 n., 56 n., 63 n., 64 n., 82, 87, 88, 102, 162, 163, 165-169, 170, 204, 205 n., 209, 223, 224, 225, 226 n., 229.

Florentios (nom d'homme), 165, 166, 167.

G

Gabras (Michel), 260.

Galata, 86.

Galien, 221, 224.

Gallipoli, 230.

Ganos, 30, 35, 37.

Gaza (école de), 62.

Génération des animaux, d'Aristote, 224, 225.

Gènes, 21, 254.

Générosios, 244.

Génois, 38, 86, 244, 253.

Georges (monastère de Saint), 181.

Georges de Chypre. Cf. Grégoire de Chypre.

Gerace, 26.

Gérasime, Patriarche de Jérusalem, 255.

Germanos, Patriarche de CP., 213.

Glabas, métropolitain de Thessalonique, 262, 264.

Glabas, grand DIOCÈTE, 262.

Glycys (Basile), 6, 12 n.

Glycys (Georges), 6.

Glycys (Jean), 4 n., 6, 58 n., 60, 61 n., 70, 75, 76, 81, 109, 119, 120, 121, 143, 145, 245, 296.

Gorgias, 82.

Graptos (Théodore), 79, 176, 177.

Graptos (Théophane), 176, 177.

Greco (les), 23, 72, 124, 168, 175, 208.

Grèce, 12, 16, 103, 129, 149.

Grèce (Grande), 166.

Grégoire X, 5, 20.

Grégoire XIII, 10, 284.

Grégoire, d'Alexandrie, 41.

Grégoire de Chypre, 8, 9 n., 62, 134, 152, 153, 217, 232.

Grégoire de Corinthe, 113.

Grégoire de Nazianze, 59 n., 70, 78, 83 n., 85, 120, 206, 259, 260.

Grégoire de Nysse, 78, 83 n., 260.

Grégoire, le Sinaïte, 23 n.

Grégoire le Théologien, cf. Grégoire de Nazianze, 78.

Grossetête (Robert), 283.

Guerre des Gaules, de César, 62.

Guerre de Troie (la), 69.

Guillaume de Moerbeke, 66.

Gyron le Courtois, 69.

H

Hadès (l'), 80.

Harmoniques (les), de Manuel Bryenne, 71.

Harmoniques (les), de Ptolémée, 15, 267, 272, 273, 274, 278, 295.

- Harmoniques (Compléments des), de Ptolémée*, par Grégoras, 272-275.
- Hector, 135 n.
- Hélène, mère de Constantin, 191.
- Hélène Paléologine, cf. Hélène Paléologine Cantacuzène.
- Hélène Paléologine Cantacuzène, 15 n., 46, 47, 119, 218, 249, 254.
- Héliénopolis, 191 n.
- Héliodore, 83.
- Hellade, 66, 76, 78, 82, 129, 132.
- Heptascalon (l'), 45.
- Héraclée, de Pont, 4, 5, 53 n., 135, 173, 180, 182, 245.
- Héraclée, de Thrace, 29.
- Héraclides, 165.
- Héraclite, 119.
- Héraklès, 81, 150, 152.
- Hermès, 275.
- Hermès Trismégiste, 209.
- Hermogène, de Tarse, 63, 124, 128, 130, 132, 134, 136, 172.
- Hérodien, 61, 113, 120, 121.
- Hérodote, 79, 146.
- Héroïdes (les)*, d'Ovide, 62.
- Hésiode, 62, 78.
- Hésychasme (théorie), 98.
- Hésychasme (Querelle de l'), 23, 25, 26, 35, 68, 70, 97, 102, 109 n., 158, 170, 207, 229, 238, 245, 256, 266, 267, 286, 289, 293, 294, 295.
- Hésychaste, 24, 25, 26, 27, 38, 97.
- Ἡστορία δρᾶμα ἐν ἡ*, de M. Philè, 63 n., 125.
- Hiérothée, de Léopadios, 30.
- Himérios, 83.
- Hipparque, 279.
- Hippocrate, 221, 224.
- Histoire*, de Cantacuzène, 52 n., 91, 96.
- Histoire*, de Grégoras, 33, 34, 41, 42, 50, 51, 53 n., 75 n., 78 n., 79 n., 84 n., 85, 86, 87, 88 n., 89 n., 97, 98, 100, 102, 104, 110, 115 n., 119, 120, 145 n., 146, 147, 150 n., 152 n., 154 n., 156, 157 n., 158 n., 159 n., 160 n., 161 n., 165, 166, 170, 181 n., 201 n., 202 n., 203 n., 205 n., 206 n., 208 n., 209 n., 212 n., 213 n., 214 n., 215 n., 228-257, 279 n., 283, 286, 287, 288, 289, 290, 294.
- Histoire de l'Eglise*, de N.C. Xanthopoulos, 66, 239.
- Histoire naturelle* d'Aristote, 220 n.
- Holywood (John de), 283.
- Homère, 57, 78, 80, 81, 82 n., 115, 117, 170, 212, 221, 260.
- Hongrie, 189.
- Hugues IV de Lusignan, 151.
- Hyacinthe, 81.
- Hyacinthe (monastère de Saint), 46.
- Hymne à Apollon*, d'Homère, 221 n.
- Hypathie, 209, 210.
- Hypomnematismoi*, de Th. Métochite, cf. *Miscellanées*.
- Hypotyposes Pyrrhoniennes (les)*, 207.
- I**
- Icare, 210.
- Icarios, 255.
- Ignace, d'Antioche, 41.
- Ignace, de Thessalonique, 94, 225, 262, 265.
- Iliade* (l'), 59 n.,
- Illyrie, 150, 189.
- Innocent VI, 46.
- Insomniis (de)*, d'Aristote, 211 n.
- Introduction de Chrysobulle*, de N. Chumnos, 142.
- Introduction de Chrysobulle* de D. Cydonès, 142.
- Introduction de Chrysobulle* de N. Grégoras, 141.
- Introduction de Chrysobulle*, de Th. Métochite, 142.
- Introduction générale à l'astronomie*, de Th. Métochite, 73.
- Introduction de Sigillia*, de N. Grégoras, 143.
- Introduction à la Syntaxe de Ptolémée*, de Th. Métochite, 73.
- Introduction à un testament*, de N. Grégoras, 144.
- Ionie, 154.
- Irène Cantacuzène, 32, 42, 43, 45, 171, 212.
- Irène de Montferrat, cf. Irène Paléologine.
- Irène Paléologine, 89, 158.
- Iriarte, 116.
- Isidore, Patriarche de CP., 31, 32, 33, 251 n.
- Isidore, Palamite, 25.
- Isocrate, 79.
- Italie, 15, 26, 189.
- Ixion, 81.
- J**
- Jason, propréteur, 184.
- Jean V Paléologue, 11, 12, 31, 34, 37, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 53 n., 88, 140 n., 158, 161, 229, 240, 245, 249, 253, 254, 286, 287, 289.
- Jean VIII Paléologue, 142.
- Jean XXII, Pape, 20, 21, 167 n.
- Jean, correspondant de Grégoras, 5 n., 262.
- Jean, métropolitain de Thessalonique, 187, 189.
- Jean, moine, 181.
- Jean Alexandre, roi de Bulgarie, 161.
- Jean-Baptiste (Saint), 183.
- Jean Chrysostome (Saint), 78, 190.
- Jean Climax, 79.
- Jean Damascène, 66, 79, 216, 284.
- Jean d'Héraclée, 4, 5, 14, 56, 57, 81, 87 n., 104, 180, 181, 182, 183, 199, 218, 277.
- Jean des Murs, 284.
- Jérémie, 81.
- Jérusalem, 172, 175, 176, 255.
- Jésus-Christ, 144, 207,
- Joachim, 172.
- Joasaph (surnom en religion de J. Cantacuzène), 45.
- Job, 285.
- Job (moine du ix^e siècle), 176.
- Joseph (Saint), 191.
- Joseph, Patriarche de CP., 213.
- Joseph, de Ganos, 30.
- Joseph le Philosophe, 10, 64, 68, 76, 77,

84 n., 85, 86 n., 93, 101, 129, 139, 147, 151, 152, 153, 259, 260, 262, 264, 265, 278, 283.
 Julien, empereur, 185, 186, 187.
 Justinien, 142.

K

Kabbale, 208.
 Khalil, 87.
 Khoga, Naçir, 72.
 Kiew, 250.

L

Lacapène (Georges), 260, 262.
 Lacédémoniens, 129.
 Laconisant, 260.
 Laërte (Diogène), cf. Diogène Laërte.
 Lampène (Nicolas), 190 n., 262, 266.
 Lampène (Tarchaniote), 18 n.
 Lapi the (Georges), 40, 262.
 Larissa, 144.
 Lascaris (Constantin), 59 n.
 Lascaris (Jean), 213, 276.
 Latins (les), 21, 22, 86, 167, 168, 226, 234, 235, 237, 295.
 Latinophile, 21.
 Laurentios, métrop. de l'Alanie, 30.
 Lazare, Patriarche de Jérusalem, 255.
 Lemnos, 253.
 Léon V l'Arménien, 176, 177.
 Léon VI le Sage, 170, 172, 174, 175, 178.
 Léonides, 184.
 Léopadios, 30.
 Lépentrène, 40 n., 76.
 Lesbos, 22, 253.
 Libanios, 83, 113 n., 145 n., 186, 187, 259, 260.
 Licinius, 191.
 Licoudis (Constantin), 158.
 Lincoln, 283.
 Lips (monastère de), 19.
 Logique d'Aristote (la), 17, 67, 218.
 Longibardos (le), 60 n.
 Loukitès, 58, 262.
 Louis (Saint), 254.
 Lucien, 79, 80, 81, 83 n., 84, 126, 163, 169, 260.
 Lune (la), 275.
 Lycophron, 59 n., 113.
 Lycurgue, 148.
 Lyon (concile de), 5, 20.
 Lysis, 7.

M

Macarios, de Christopolis, 30.
 Macarios Hiéromonachos, 282.
 Macédoine, 142, 188, 244.
 Magentinos (Léon), 217.
 Mages (les), 208.
 Magistros (Thomas), 10, 60, 62, 64, 73, 76, 89, 93, 121 n., 124, 151, 162, 165, 262, 263, 266, 267, 268.
 Maître des Maîtres (le), de Th. Méliténote, 70.
 Mamas (monastère de Saint), 23.
 Manganès (monastère de), 45.
 Manuel Paléologue, 87, 142, 253.

Manuel de logique, de N. Blemmyde, 217.
 Manuel de physique, de N. Blemmyde, 217.
 Marc, Palamite, 25.
 Marc, le Moine, 28.
 Marie (monastère de), 180.
 Marthe (couvent de Sainte), 46.
 Martyre de Codral, de Grégoras, 12, 170, 183, 184.
 Massalianisme, 24, 33 n., 38, 52.
 Mathieu, d'Ephèse, 30, 94, 115 n., 127, 139, 141, 195, 208, 229, 261, 263, 264, 286.
 Maxence, 191.
 Maxime (Saint), 79.
 Maxime, correspondant de Grégoras, 5 n.
 Maxime, higoumène du Chortaito, 39 n., 103, 104, 245.
 Maxime, ami de l'empereur Julien, 187.
 Maximin, 191.
 Méandre, 154.
 Mèdes, 130.
 Médiques (Guerres), 129, 132.
 Mélétaï (les), de G. Pachymère, 124, 130, 131.
 Méliténote (Théodore), 69, 70, 73, 279.
 Ménandre, 113 n.
 Ménandre le Protecteur, 233.
 Ménandre (le Pseudo), 173.
 Ménéès (les Grands), 180.
 Ménéxène, 82.
 Mercure (Saint), 185, 186.
 Messe de l'homme sans barbe (la), 69.
 Métamorphoses (les), d'Ovide, 62.
 Métaphysique, d'Aristote, 66, 68, 216, 218.
 Météorologiques, d'Aristote, 221, 222 n., 223, 224 n.
 Méthode, Patriarche de CP., 176.
 Métochite (Georges), 162.
 Métochite (Irène), 7, 11, 12.
 Métochite (Nicéphore), 4, 7, 103.
 Métochite (Raoul), 7 n.
 Métochite (Théodore), 5 n., 6, 7, 8, 11, 12, 13, 15 n., 16, 17, 19, 38 n., 62, 63 n., 64, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 93, 94, 95, 102, 103, 104, 109, 124, 142, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 162, 165, 166, 187, 192, 196, 199, 200, 206, 207, 208, 209, 210, 217, 218, 225, 226, 243, 245, 262, 263, 265, 267, 268, 271, 272, 275, 276, 277, 279, 281, 295, 296.
 Métrodore, 165.
 Métrophane, 28 n., 99 n., 266.
 Michel II, 176.
 Michel III, 176.
 Michel VIII Paléologue, 4, 5, 13, 20, 21, 57, 74, 154, 181, 213, 229, 235.
 Michel IX Paléologue, 13, 159.
 Michel d'Ephèse, 216.
 Michel Rhangabé, 177.
 Michel le Syncelle, 175, 176, 177, 215.
 Milan, 78, 246.
 Milet, 137.
 Miscellanées (les), de Th. Métochite, 67 n., 77, 146 n., 196 n., 200 n., 206 n., 207 n., 217 n., 218, 225 n., 275, 277 n.
 Mitylène, 217.
 Modènos (Théodore), 85 n.

Moïse, 222.
Monde (du), d'Aristote, 223 n.
 Montagne (la Sainte), 23, 52.
Morale à Eudème, d'Aristote, 223 n.
Morale (Grande), d'Aristote, 223 n.
 Moschopoulos (Manuel), 59, 60, 62, 115, 116, 121.
 Mourad (le Sultan), 53 n.
 Moyen-Age, 208.
 Muses (les), 162.
 Muzalon, 88.
 Myrepse (Nicolas), 74.
 Myroblepte (le), 187, 189. Cf. Démétrius (St).
 Mysie, 132, 133.
 Mysie méridionale, 154
 Mysiens (les), 246.

N

Naissance des êtres vivants (de la), d'Aristote, 224.
 Naples, 255.
 Narcisse, 81.
 Nausiphanes, 137.
 Nauticos, 165.
 Némésis, 80, 235.
 Néocésarite, 209 n.
 Néophyte II, Patriarche de CP., 144.
 Néo-Platoniciens, 57, 68, 198, 199, 202, 203, 204, 208, 216, 217, 225, 226.
 Néo-Pythagoriciens, 208.
 Nestorianisme, 38.
 Nestorius, 38.
 Nicagoras, surnom de N. Grégoras, 102, 165.
 Nicée, 46, 155, 229, 254, 282.
 Nicéphore, auteur présumé, à tort, de la *vie de Cauléas*, 174 n.
 Nicéphore, le Patriarche, 161 n.
 Nicétas David Paphlagon, 62.
 Nicétas, le Grammairien, 81 n.
 Nicétas, de Serres, 58.
 Nicolas, le Sophiste, 63 n., 134, 135, 137, 145 n.
 Nicomachos, de Gérasa, 73, 271, 272.
 Nicomédie, 5, 172, 179, 180, 181, 191, 229, 254.
 Nil (le), 96.
 Niobé, 133.
 Nirvana, 24.
 Noé, 286.
Novelles, de Justinien, 142.

O

Occident, 27, 66, 67, 68, 74, 207, 216, 218, 283, 284, 285, 295.
 Occidentaux, 168, 235.
Odysée (l'), 111, 114, 115, 221 n.
 Ὀδυσσεύς, 60.
 Omar bey, 100.
 Omphalopsyque, 24.
Oraison funèbre d'Andronic II, par Grégoras, 84 n., 87 n., 157.
Oraison funèbre d'Andronic III, par Grégoras, 158.
Oraison funèbre de Callièrgès, faussement attribuée à Grégoras, 127.
Oraison funèbre de Jean Chumnos, faussement attribuée à Grégoras, 127.

Oraison funèbre de N. Chumnos, par Th. d'Hyrtakè, 65, 158.
Oraison funèbre d'Irène Paléologue, par Th. d'Hyrtakè, 65.
Oraison funèbre de Th. Métochite, par N. Grégoras, 84 n., 87 n., 157.
Oraison funèbre de Michel IX Paléologue, par Th. d'Hyrtakè, 65, 158.
Oraison funèbre de Michel IX Paléologue, par Th. Métochite, 64.
Oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie, par N. Chumnos, 65, 83 n., 128.
Oraison funèbre de Théolepte de Philadelphie, faussement attribuée à Grégoras, 127.
Oraison funèbre de Xénè, par Grégoras, 157-158.
 Orient, 24, 40, 66, 68, 151, 154, 155, 216, 285.
 Orient (Eglise d'), 41.
 Origène, 79.
 Orkhan, 45, 234, 235, 236, 246.
 Orphée, 78, 133.
 Ottomans, 100.
 Ouroch I^{er}, 229.
 Ovide, 62, 78.
 Oxford, 283.

P

Pachomios, 213.
 Pachymère (Georges), 58, 63, 64, 65, 67, 71, 75, 77, 83, 124, 130, 131, 133, 134, 136, 138, 145 n., 208, 217, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 239, 244, 255, 295, 296.
 Palamas (Grégoire), 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 39, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, n., 54, 64, 65, 68, 70, 83, 88, 97, 99, 101, 104, 124, 140, 141, 171, 187, 192, 236, 245, 252, 256, 259, 261, 286, 287, 288, 289, 290, 296.
 Palamisme, 28, 31, 38, 41, 43, 46, 48, 52, 266, 289.
 Palamites, 27, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 43, 45, 47, 49, 51 n., 53, 99, 158, 160, 242, 262, 286, 287, 288, 291.
 Palamitique (la querelle), 33.
 Palamitique (le synode), 42.
 Palamitique (le tome), 37, 38, 39, 41, 43, 52, 288, 291.
 Palamitiques (les doctrines), 49, 287.
 Palamitiques (les hérésies), 46.
 Paléologue, 210 n.
 Paléologues (les), 74, 124, 296.
 Palestine, 40 n., 177.
 Pamphyle, 228.
 Panathénées, 126 n.
Panégyrique, attribuée à Grégoras, 127.
Panégyrique d'Athanase, par Th. Métochite, 64.
Panégyrique de Saint Basile, par Th. Métochite, 64.
Panégyrique de Saint Jean Chrysostome, par Th. Métochite, 64.
Panégyrique de Constantin, par N. Grégoras, 13, 190-192, 284 n.

- Panégryque de Saint Grégoire de Nazianze*, par Th. Métochite, 64.
 Pâques, 191, 243, 248, 279, 282, 283, 284.
 Paris, 74.
Partie des Animaux (les), d'Aristote, 220 n.
 Paul (Saint), 191.
 Paul, archevêque latin de Smyrne, 46, 47.
 Paul le Silencieux, 62.
 Pausanias, 129, 150.
 Pédiasimos (Jean), 62.
 Pédiasimos (Théodore), 63 n., 124, 125, 134.
 Péloponèse, 144, 253, 264.
 Péloponésiens, 28.
 Pentecôte, 191 n.
 Penthée, 163.
 Pépagomène (Démétrius), 74.
 Pépagomène (Georges), 15, 94, 101, 105, 263, 265, 279.
 Pères de l'Eglise grecque, 32, 34, 48, 81, 88, 160, 168, 291.
 Pères de l'Eglise latine, 168.
 Πέτρος Πνευματών, d'Hippocrate, 224.
 Périclès, 131 n.
 Perses, 72, 129, 185, 186, 191, 246.
 Pétrarque, 26.
 Phacrasès, 47, 289.
Phédon, 82, 224.
Phèdre, 82.
 Phérécyde de Scyros, 79.
 Philadelphie, 254.
 Philanthropène (Alexios), 22, 71 n., 94, 262, 263, 264.
 Philè (Manuel), 28, 63 n., 69, 95, 124, 125.
 Philèphe, 207.
 Philippe, de Macédoine, 131 n., 235.
Philomathès (le), 80 n., 82 n., 119 n., 162, 163-164 (nom d'homme).
 Philomathès, 163, 164.
 Philoponos, 113, 118, 275, 280.
 Philostrate, 62, 80.
 Philothée Coccinos, 4 n., 12, 18 n., 24 n., 25 n., 28 n., 31 n., 34, 40, 41 n., 44, 49, 51, 52 n., 70, 76, 97, 102, 170, 187, 226, 289, 290, 291, 296.
 Phocas, empereur, 66.
 Phocée, 87, 150, 254.
 Photios, 61, 174, 175, 216, 258, 294.
 Phrygie, 154, 174, 175.
Physique (la), d'Aristote, 17, 62, 66, 67, 216, 218, 220 n., 224 n., 226.
 Pindare, 62, 78.
 Pisani (Jean), 21.
 Planude (Maxime), 6 n., 58, 59, 62, 63, 70, 71, 77, 78, 124, 127 n., 134, 258, 269, 277, 295.
 Platéens, 129, 130, 131, 132.
 Platées, 129, 130, 131.
 Platon, 5, 8, 10, 12, 13, 16, 57, 66, 67, 68, 74, 79, 80, 81, 82, 84, 113, 120, 147, 148, 149, 150, 156, 163, 169, 170, 195, 198, 202, 203, 205, 206, 211, 216, 218, 221, 224, 225, 226, 227, 260, 263, 264, 277, 295.
 Platoniciens, 68, 169, 183, 199, 202, 208, 209, 211, 216, 217, 218, 225, 226, 277, 295.
 Platonisme, 67, 82, 126 n., 182, 198, 216, 227.
 Pléthon, 218, 227.
 Plotin, 57, 75, 79, 198, 199, 202, 203, 208.
 Plotinien, 199, 204.
 Plutarque, 12, 78, 79, 80, 83 n., 114 n., 173, 174.
Poésies, de Grégoras, 161-162.
Poésies, de Th. Métochite, 7 n., 56 n., 72 n., 73 n., 102 n., 200 n.
Politique (le), dialogue de Platon, 82.
 Polybe, 233, 234, 244.
 Porphyre, 81.
 Possevin, 286.
 Potamios (Théodore), 158.
Précis Perse d'Astronomie, de Shams Boukhari, 72.
Précis de géographie, de N. Blemmyde, 276.
Précis de philosophie, faussement attribué à Grégoras, 194.
Précis de la philosophie aristotélicienne, de G. Pachymère, 67.
Précis de rhétorique, du philosophe Joseph, 83 n., 84 n., 85 n., 86 n., 147 n., 259.
Prières, adressées à un Basileus..., de Grégoras, 139.
Prière adressée à un Basileus..., de Mathieu d'Ephèse, 139.
Prière qu'après sa nomination..., de G. Palamas, 140.
Prière au Christ, attribuée à N. Grégoras, 127.
Prière à Dieu, de G. Palamas, 141.
Prière prononcée à notre entrée à Ephèse... faussement attribuée à Grégoras, 127, 141.
Prière pour le commencement de l'année, de Mathieu d'Ephèse, 141.
Prière prononcée sur le seuil..., faussement attribuée à Grégoras, 127, 141.
Prière à la Vierge, de N. Grégoras, 42, 99 n., 171.
Prière à la Vierge, faussement attribuée à Grégoras, 127.
Prière supposée..., de Grégoras, 140.
 Prilep, 27.
 Priscus, 187.
Problèmes, d'Aristote, 221 n., 225 n..
Problèmes mathématiques, de Grégoras, 271-272.
 Proclus, 79.
 Procope de Césarée, 83, 233, 235, 244.
 Procope de Gaza, 83.
 Prodrome (Théodore), 58, 169.
Production et destruction, d'Aristote, 221 n., 223.
Progumnasmata, cf. *exercices préparatoires*.
Prologue à l'épisode de Suzanne, faussement attribué à Grégoras, 285.
 Prophètes (les), 174 n., 285.
Prosopopée de l'âme et du corps, de G. Palamas, 65.
Protagoras, dialogue de Platon, 82.
 Protagoras, 49, 287.
 Protée, 291.
 Prôtos, de l'Athos, 25.
 Providence, 149, 174, 215, 234, 236, 242.
 Prusias, 215.

Psellos, 62, 67, 70 n., 81, 83, 158, 169, 210, 216, 258, 260, 295.
 Ptolémaïs de Cyrène, 272.
 Ptolémée, 14, 27, 72, 73, 77, 80, 169, 214, 267, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 283, 295.
 Pyrrhon, 79, 206, 207.
 Pyrrhonisme, 207.
 Pythagore, 79.
 Pythagoricien, 209, 272.
 Pythagorisme, 208.

Q

Questions grammaticales (les), faussement attribuées à Grégoras, 111, 112-113.
Questionnaires, 58.
Questionnaire grammatical, de M. Moschopoulos, 59.

R

Radovosti, 246.
 Rameaux (les), 248.
 Raoul, chef barbare, 133.
 Raoul le Gros, 133 n.
Rapports musicaux, par Grégoras. Cf. *Canon harmonique*.
Réfutation (la) ou Antilogia, de Grégoras, 84 n., 87, 102 n., 136-138, 162, 163, 164, 199 n.
Réfutations contre Palamas (ouvrage de Grégoras), cf. *Antirrétiques*.
Réfutation des doctrines de Palamas (ouvrage de G. Acindynos), 28.
Réfutation de Grégoras, par Palamas, 289.
Réfutation de Prochoros Cydonès, par J. Cantacuzène, 48.
Réponse à cette question.... faussement attribuée à Grégoras, 285.
République (la), de Platon, 82, 211 n.
Résumé de l'Odyssée, faussement attribué à Grégoras, 114.
 Rhegium, 22.
Rhétorique, d'Aristote, 217, 226.
 Richard, légat du Pape Jean XXII, 20.
 Robert d'Anjou, 255.
 Romains, 165, 186.
Roman de Troie, 69.
 Romanos, le Mélode, 69.
 Romanos, métropolite de Russie, 97, 250.
 Rome, 20, 21, 22, 46, 171, 179, 180.
 Rome (Eglise de), 68, 295.
 Russes, 242.
 Russie, 97, 243.
 Russie (le métropolite de), 41, 42.
 Russie (le prince de), 12 n., 262. Cf. Alexandre II Mikhaïlovitch.

S

Sabas (Monastère de Saint.), 169, 176, 177.
 Sabellianisme, 38.
 Sacellaire, du métropolite de Thessalonique, 10 n.
 Sages (les), 260.

Salomon, 148, 191, 226.
 Sangarios, 154, 155.
 Sauveur (monastère du), cf. Christ
 Sauveur (monastère du).
 Savantarios, 178, 212.
 Scepticisme (le), 206, 207.
 Sceptiques (les), 206.
Schêdes (les), 60.
Scholies sur l'Organon, de L. Magentinos, 217.
 Scopies, 12.
 Scythie, 154.
 Seigneur (le), 139, 288, 289.
 Sélymbrie, 40.
 Séminara, 16.
Séquence en l'honneur de la Vierge, de N. C. Xanthopoulos, 69.
 Séraphins (les), 285.
 Serbes (les), 26, 150, 158, 165, 229, 236, 246.
 Serbie, 12, 33, 142, 246, 247, 248, 254.
 Sérénos, 71.
Sermon sur l'Annonciation de la Vierge, de Grégoras, 171, 172.
Sermon sur la naissance du Christ, de Grégoras, 171, 225.
Sermon sur la naissance de la Vierge, de Grégoras, 170, 171-172.
 Serres, 11, 236.
 Sextus Empiricus, 79, 206, 207.
 Shams Boukhari, 72.
 Sicile, 16.
 Sidè, 266.
Sigillion, de J. Caléas, 143.
Sigillion, de J. Glycys, 143.
 Siméon, higoumène, 23.
 Simone, fille d'Andronic II, 19.
Sirmond (synaxaire de), 178, 180.
 Smyrne, 46.
 Socrate, 103, 148, 206.
 Soleil (le), 275.
 Solon, 14, 79, 148.
Solutions des questions (les), de Grégoras, 46, 119, 218-225.
Songes (traité des), de Synésios, 131.
Songes de Scipion, de Cicéron, 62.
 Sophie (Eglise de Sainte), 29, 37, 252.
 Sophistes (les), 81.
 Sophocle, 62, 78.
 Sophonios, 120.
 Sotériopolis, 30.
Source de la connaissance, de J. Damas-cène, 66, 216.
 Sparte, 129, 131.
 Spartiates, 129, 130.
 Sphrantza, Euphrosine Lascarinè Paléologine, 161.
 Sphrantzès, 161.
 Stagyrite (le), 17, 62, 66, 67, 166, 167, 198, 216, 217, 223, 224, 225, 226.
Stéliteutiques (les), 250, 287.
 Stobée, 81 n.
 Stoïciens (les), 79, 203.
 Strabon, 190 n.
 Stratégopoulos, 235.
Supplique au Basileus, de N. Grégoras, 139.
Sur l'âme, d'Aristote, 218, 222, 223.
Sur l'âme, dialogue de N. Chumnos, 217.

Sur l'âme et sur le corps, de N. Blemmyde, 67.
Sur Byzance, de Th. Métochite, 58 n.
Sur ceux qui critiquent à tort... (faussement attribué à Grégoras), 127.
Sur la date de Pâques, de Grégoras, 282-284.
Sur la dimension de l'arche de Noé (faussement attribué à Grégoras), 286.
Sur la grammaire, de Grégoras, 111, 112, 115-121.
Sur le grand poisson (attribué à Grégoras), 286.
Sur l'essence et l'énergie, ouvr. de G. Acindynos, 28.
Sur l'harmonie, de M. Planude, 71.
Sur l'harmonique, de Pachymère, 71.
Sur un mauvais général (faussement attribué à Grégoras), 195.
Sur les schêdes, de Moschopoulos, 121.
Sur le solécisme (faussement attribué à Grégoras), 111, 112, 114.
Sur la Trinité, de Saint Augustin, 62.
Sur la Vieillesse et la Jeunesse, d'Aristote, 221.
 Suzanne, 285.
 Syméon, le métaphraste, 83, 177, 186, 187, 189, 190, 192.
 Synadène, 76, 94, 252.
 Synésios, 7, 11, 51 n., 59 n., 79, 81, 83, 84, 103, 113 n., 131, 197, 210, 211, 214, 260, 281.
Syntaxe (traité de), de J. Glycys, 6, 60-61, 119, 120.
Syntaxe (traité de), de M. Planude, 59, 60.
Syntaxe (la grande), de Ptolémée, 72, 275, 278, 279.
 Syrgiannès, 161, 235, 248, 249.
 Syrie, 189.
Système du monde, par Grégoras, cf. *Canon harmonique*.

T

Tacite, 233.
 Taiéniens, 186.
 Tao, 246.
 Tartares, 20 n.
Technologie (faussement attribuée à Grégoras), 111, 112, 113.
 Temple (le), 172.
 Ténédos, 46.
Testament (l'Ancien), 81.
Testament, de N. Chumnos, 145.
Testament, de J. Glycys, 145.
Testament supposé du grand Syncelle..., de Grégoras, 144.
Testament supposé d'un moine..., de Grégoras, 144.
Tétrabiblos, de Ptolémée, 278.
 Thabor (le Mont), 25, 286, 287, 288, 289, 295.
 Thaborique (la lumière), 48, 49, 50, 289, 290, 295.
 Thalès, 79.
 Thamyras, 133.
 Thébains, 129, 131.
Thébains et Lacédémoniens (les)... mété à Grégoras, 129-132.
 Thèbes, 131.

Théétète, 82.
 Thémistios, 83.
 Thémistocle, 150.
 Théocrite, 62, 78.
 Théodora, mère de Jean Cantacuzène, 33.
 Théodora, fille de Cantacuzène, 45.
 Théodora, femme de Théophile, 176.
 Théodore, moine, 181.
 Théodore II Lascaris, 134, 169.
 Théodore d'Hyrtakè, 7 n., 58, 64, 65, 83, 89 n., 95, 124, 125, 128, 134, 155, 158, 232, 259, 260, 268.
 Théodore Studite, 171.
 Théodose, mathématicien, 71.
 Théodose d'Alexandrie, 120.
 Théognoste, 58, 113.
 Théolepte, métropolitaine de Philadelphie, 10, 127, 128, 262, 264.
 Théon, d'Alexandrie, 73, 80, 131, 173, 279.
 Théophano, 178, 179, 215.
 Théophile, empereur, 176.
 Théophylacte Simocatta, 62, 153, 239.
 Théolime 287.
 Théotokos τῆς Σκαλωτῆς (monastère de la) 144.
Thesaurus Cornucopiae, 116.
 Thessalie, 24, 142.
 Thessaloniciens, 31, 188, 189.
 Thessalonique, 12, 16, 17, 18 n., 23, 25, 28, 29, 31, 35, 38, 41 n., 43, 45, 49, 133, 140, 141, 168, 187, 188, 189, 190, 213, 229, 235, 246, 248, 262, 264, 265, 267, 289.
 Thessalonique (nom de reine), 188.
 Thrace, 32, 33, 35, 174, 175, 244, 254.
 Thraces (les), 235.
 Thrasymaque, 165.
 Thucydide, 131, 135 n., 247.
Timée (le), 75, 120 n., 203, 211 n.
 Timothée, de Gaza, 118.
 Titans (les), 81.
 Tornikès, 12.
 Tralles, 213.
 Transfiguration (la), 24, 288.
 Trébizonde, 38, 72, 236, 254, 262.
 Triballes, 246.
 Triclinios Démétrios, 62, 296.
 Triglie, 246.
 Troie, 115 n.
 Tryphon, 113.
 Turcs (les), 22, 26, 44, 45, 92, 154, 155, 158, 213, 229, 236, 244, 246, 250, 254, 263, 264.
 Tyndarée, 81.
 Tyr (métropolitaine de), 35.
 Tzétzès (Isaac), 59 n., 115.

U

Ulysse, 115.
Univers est un (l'), par Grégoras, 204.
 Urbain V, pape, 46 n.
 Uskub, 12.

V

Vaïmi, 246.
 Vatopédi (monastère de), 143.
 Veccos, patriarche de CP. 128, 162.

Venise, 71, 138, 254.
 Vénitiens (les), 86.
 Venustus, 184.
Vers sur la grammaire, de Nicétas de Serres, 58.
Virtu (à la), de Th. Méliténote, 69.
Vie d'Antoine, par Athanase, 174.
Vie du Patriarche Arsénios, par M. Plannude, 70 n.
Vie de Basilissa, par Grégoras, 12, 172, 179, 180, 183.
Vie de Cauléas, par Grégoras, 12, 172, 174, 175, 183, 212.
Vie de Saint Jean Damascène, par C. Acropolite, 79 n.
Vie de Jean d'Héraclée, par Grégoras, 4 n., 8 n., 14, 57 n., 81 n., 82 n., 89 n., 104 n., 146, 172, 179, 180-183, 200 n., 201 n., 277 n.
Vie de Sainte Marina, par Th. Métouchite, 70 n.
Vie de Michel le Syncelle, par Grégoras, 12, 56 n., 81 n., 104 n., 105 n., 170, 172, 175-177, 178, 180, 183, 215 n.,
Vie de Sainte Théodosie, par C. Acropolite, 70 n.
Vie de Théophano, par Grégoras, 12, 105 n., 170, 172, 177-179, 183, 200 n., 212.
Vie (la) et la mort, d'Aristote, 223.
 Vierge (la), 40, 171, 172, 185, 285.

Vies Parallèles, de Plutarque, 174.
Vieux Chevalier (le), 69.
 Vinci (de), 77.

X

Xanthopoulos, 101.
 Xanthopoulos Nicéphore Callixte, 66, 69, 239.
 Xanthopoulos, Théodore, 263.
 Xénè, mère d'Andronic III, 20, 157, 158.
 Xénocrate, 148.
 Xénocrate, personnage du *Florentios*, 17 n., 165, 167.
 Xénocrate, personnage de la *Réputation*, 137.
 Xénophane, 165.
 Xénophon, historien, 79, 114 n.
 Xénophon, correspondant de Grégoras, 100.
 Xerxès, 189.
 Xiphilin, 158.

Z

Zaridas, Andronic, 12 n., 93, 260, 267
 Zélotes (les), 229, 235.
 Zeus, 81, 132, 210, 275.
 Zeus Eleuthérios, 132.
 Zozime, 186, 187.

